This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

R/-

3/66 3 hinges broken
Q 648 rubbed
occasional staining
in text
10/6

UNS. 158 g. 211

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Jas. H. Lindsay
March 1826.

TARSIS
ET ZÉLIE.

CETTE nouvelle Édition, beaucoup plus riche, plus correcte & mieux éxécutée qu'aucune de celles qui ont paru juſqu'à ce jour, réunit l'avantage des Sommaires mis à la tête de chaque Livre, qui en rendent la lecture plus agréable & plus rapprochée : une Table raiſonnée des principales matières, y jette encore un nouveau jour & ajoute au mérite de l'édition. Le choix des ſujets, la beauté des deſſins, le fini de la gravure, en ſatisfaiſant l'œil & le goût de l'amateur, ne dépareront point les graces touchantes de Zélie.

Cet ouvrage eſt digne du cabinet de ceux qui ſe plaiſent à étudier la marche du cœur humain, & à nourrir leur ſenſibilité de ces ſcènes intéreſſantes & ſouvent funeſtes des effets de l'amour & des autres paſſions.

C. N. Cochin Repres del. C. S. Gaucher ex. Acad. Art Lond. sculp. 1774.

TARSIS ET ZÉLIE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MUSIER Fils, Libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Giſt-le-Cœur.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 FEB 1952
OF OXFORD

IDÉE PRÉCISE
DU ROMAN
DE TARSIS ET ZÉLIE.

CE ROMAN INGÉNIEUX, rempli d'intérêt, de caractères, de morale & de ſentiment, ne doit pas être confondu avec ces Brochures frivoles, êtres éphémères qu'un même inſtant voit papillonner & mourir ſur les toilettes. Cet ouvrage, penſé & réfléchi, eſt l'hiſtoire toujours intéreſſante, du cœur humain; c'eſt le tableau au naturel, c'eſt la peinture touchante & vraie des plaiſirs & des peines, des vertus & des crimes, de cette paſſion impérieuſe qui fait le bonheur & le tourment de l'homme : de l'amour.

En commençant cette Hiſtoire, le Lecteur entraîné, reſſemble à un voyageur qui s'égare de ſa route, & qui

entre, par un défilé, dans une plaine riche & agréable : des beautés ſans nombre, des payſages plus ſurprenans les uns que les autres le frappent, l'attachent ; il admire & ne regrette plus ſon chemin.

L'Auteur (*a*) a lui-même donné une idée juſte de ſon Ouvrage, en diſant (*b*) qu'il ſembloit que les Dieux ſe fuſſent étudiés à faire de Tempé le théâtre des plus rares événemens de l'amour & de la fortune. En effet, tout ce que ces deux idoles de l'homme ont de revers, de caprices, de diſgraces, ſemble s'être réuni pour ſe mêler à la douleur de l'infortuné Tarſis & pour intéreſſer à la perte & au ſort de la belle, de la tendre Zélie.

(*a*) La Mothe Le Vayer de Boutigni, auteur de divers autres Ouvrages eſtimés, mort en 1685 Intendant de Soiſſons.

(*b*) Liv. XI. page 77.

Les aventures des héros que ce berger malheureux rencontre en cherchant ſa maîtreſſe, ſont autant d'épiſodes attrayans, auxquels l'eſprit s'arrête avec complaiſance : c'eſt une galerie enrichie d'une infinité de tableaux, que l'œil parcourt avidement, & au coloris deſquels l'ame s'attache avec volupté, & qu'elle lave des larmes du ſentiment.

Philoſophe ſans prétention, l'Auteur inſtruit & plait. Son Ouvrage eſt ſemé de leçons utiles pour ſe conduire dans le monde & le connoître : il eſt plein de réflexions ſolides ſur les dangers ſi fréquens, ſi connus, & ſi peu évités de l'amour & de l'ambition. Les perſonnes que l'expérience met en garde contre leurs écueils, contempleront encore avec ſatisfaction ces deux mers orageuſes, fécondes en naufrages, où l'homme flotte errant, le jouet de ces deux paſſions.

Le lecteur Français aimera ſans doute à retrouver ſes compatriotes dans cette vallée, ſi célèbre & ſi célébrée de l'antiquité : il verra avec plaiſir ces anciens Chevaliers Gaulois, devenus bergers, porter par tout leur caractère national, toujours prêts à ſervir leur patrie, leurs amis & les Belles.

L'Ouvrage fait lui-même l'éloge de ſon Auteur : c'eſt celui d'un honnête homme, d'une ame ſenſible & d'un Philoſophe aimable. On le lit; on veut le relire encore. C'eſt une beauté piquante couverte d'un long voile ſur les pas de laquelle un charme toujours nouveau ramene, & qu'on ne peut plus quitter, dès qu'une fois on a entrevu le moindre de ſes attraits.

TABLE

Des principales Matières contenues dans cet Ouvrage.

A.

AGAMÉE, Athénien; Hiſtoire de ſes amours avec Téléſile, *livre* VI, *page* 317 *& ſuivantes*; rencontre mal en épouſant Eſinie, *ibid. p.* 349 : caractère de ſa femme, *ibid. p.* 350 : le ſien, *ibid. p.* 351.

AGATHOCLE, roi de Sicile, amoureux de Lanaſſa, tente tous les moyens pour la faire conſentir à l'épouſer, *liv.* XVI, *p.* 138 *& ſuiv.* ſtratagême barbare dont il ſe ſert pour l'intimider, *ibid. p.* 144 *& ſuiv.*

AGÉSILAUS, Ephore, fait brûler à Sparte, en place publique, tous les titres de créance, *liv.* XIV, *p.* 551 : plaiſanterie qu'il dit à ce ſujet, *ibid.*

AGIATIS, fille de Gilippus, Général Lacédémonien, aimée d'Agis & de Cléomène. *Voyez* hiſtoire d'*Agis*, *liv.* XIV, *p.* 475 *& ſuiv.*

AGIS, fils d'Eudamide, roi de Sparte, ami & rival de Cléomène, *liv.* XIV, *p.* 478 : *ibid* 500, ſes amours avec Agiatis qu'il épouſe, *ibid. p.* 541 *& ſuiv.* : veut réformer les mœurs des Spartiates, *ibid. p.* 543 : eſt tué par Amphare, *ibid. p.* 558.

ALOÉ, Bergère ſpirituelle; ſon portrait, *liv* IX, *p.* 501 : aimée de Palène, *liv.* XX, *p.* 540.

ALCESTE, jeune Perſan : ſes aventures & ſes amours avec Eliante, *liv.* IX, *p.* 511 *& ſuiv.* : manque d'être aſſaſſiné par Périnte, *liv.* XII, *p.* 354 : épouſe Eliante, *liv.* XX, *p.* 594.

ALCIDIAS, père de Tarſis, l'un des principaux Bergers de Tempé, *liv.* III, *p.* 107 : comparoit Iſménias, un de ſes autres fils, au vin qui fermente, *liv.* XIII, *p.* 394.

ALCIME, favori du vieil Antigonus, homme dangereux & méchant : eſt fait gouverneur de la Theſſalie, & s'érige en ſouverain, *liv.* I, *p.* 34 : ſa politique en retenant priſonnières les princeſſes Antigone & Arſinoé, *liv.* IV, *p.* 240 : rival & ennemi mortel d'Ariarate, poignarde, le prenant pour lui, le prince Philippe, *l.* XIII, *p.* 294. eſt tué par Ariarate, *l.* XIX, *p.* 491.

ALPIDE, couſin germain de Zélie, l'emmène dans un bateau, *liv.* I, *p.* 4 : ſon amour caché pour cette Bergère qu'il trompe & veut enlever, *liv.* XV, *p.* 34 : eſt cauſe qu'elle ſe jette de déſeſpoir dans le fleuve Pénée, *ibid.* : croit avoir retrouvé ſon corps & lui éleve un tombeau, *ibid. p.* 35 : ſe dévoue, accablé de remords & de regret, pour victime du ſacrifice ſanglant, *liv.* XVI, *p.* 99 : eſt puni de ſa méchanceté en voulant hâter le ſacrifice de Tarſis, & tombe mort percé d'une flèche, *liv.* XX, *p.* 572.

AMALÉCINTE, fils de Nicoclès, roi de Chypre, & d'Axiothée ; ſes malheurs dès ſa naiſſance, & commencement de ſon hiſtoire, *liv.* I, *p.* 16 *& ſuiv.* : continuation de ſon hiſtoire, *liv.* X, *p.* 28 : ſon amour pour Philetère, reine de Lesbos, *liv.* XII, *p.* 272 : concluſion de ſon hiſtoire, *liv.* XX, *p.* 594.

AMANT, [définition plaiſante d'un] *liv.* IX, *p.* 496.

AMBITION [l'] de s'approcher des princes eſt contraire à elle-même, *liv.* XVIII, *p.* 310.

AME. La ſatisfaction de l'ame eſt le remède le plus ſouverain des maux du corps, *liv.* XVII, p. 297.

AMI, [ce que c'eſt qu'un] & ce qu'il faut faire pour l'être, *liv.* VIII, *p.* 465. On ne doit pas s'affliger de ſa perte, ſi c'eſt pour ſon bien, *liv.* XVIII, *p.* 315 *& ſuiv.*

AMINTAS, Berger, grand complimenteur, *liv.* XII, *p.* 216 *& ſuiv.* Ridicule qu'il ſe donne auprès des Bergères, *liv.* XIII, *p.* 379 *& ſuiv.*

AMITIÉ [l'] ne conſiſte point dans les grimaces, *liv.* II, *p.* 60 *& ſuiv.* : eſt une inclination libre & volontaire du cœur, *liv.* XII, *p.* 341 : c'eſt une paſſion ſage & déſintéreſſée, *liv.* XVIII, *p.* 321.

AMOUR [l'] met l'homme à la merci des caprices d'une femme, *liv.* III, *p.* 157 : prend les différentes teintes des tempéramens où il ſe rencontre, *liv.* IX, *p.* 502 : comparé à la guerre, *ibid. p.* 503 : d'où il naît, *ibid. & p.* 505 : eſt à craindre quand on veut choiſir une femme, *liv.* XII, *p.* 215 : eſt involontaire, *ibid. p.* 344 : Différence entre cette paſſion & l'amitié, *ibid. p.* 348 : eſt une eſpèce de reſſort qui fait agir toutes les autres paſſions, *liv.* XVI, *p.* 91.

AMPHARE eſt puni par Cléomène du meurtre d'Agis, *liv.* XX, *p.* 532.

ANTIGONE, princeſſe d'Egypte, aimée de Pyrrhus;

ſon hiſtoire, *liv.* XIX, *p.* 421 *& ſuiv.* ſon mariage avec Pyrrhus, *liv.* XX, *p.* 505.

ANTIGONUS, le vieil, roi de Macédoine: ſes ſonges ſur Ariarate, *liv.* XI, *p.* 143.

ARÉLISE, Bergère, ſœur de Célémante, aimée d'Ergaſte, jalouſe en amitié comme en amour : ſon portrait, *liv.* VI, *p.* 359 : ſes aventures & ſes amours avec Méliſée, *liv.* XVII, *p.* 190 *& ſuiv.*

ARGÉE, roi de Crète, auteur des malheurs d'Amalécinte & de ſa famille, *liv.* I, *p.* 17 *& ſuiv.* : ignore le ſexe de ce jeune Prince, & veut le marier avec ſon fils, *ibid. p.* 23. Etrange réſolution qu'il le force de prendre, *ibid. p.* 28.

ARIADNE, *Voyez* Ariaxile.

ARIAMÈNE, *Voyez* Ariarate.

ARIARATE, fils d'Eumène, roi de Pont & de Cappadoce, élevé, comme fils d'Ariobarzane, à la Cour du vieil Antigonus : commencement de ſes aventures ſous le nom d'Ariarate, & ſes amours avec Troïade, *liv.* XI, *p.* 100 *& ſuiv.* Continuation de l'Hiſtoire d'Ariarate, *liv.* XII, *p.* 290: ſes aventures & ſes exploits ſous le nom d'*Ariamène*, *ibid. p.* 302 *& ſuiv.*; ſous celui de Soſtène, *ibid. p.* 306 *& ſuiv.* : ſon mariage avec Troïade, *liv.* XX, *p.* 505 : concluſion de ſon hiſtoire, *ibid. p.* 596.

ARIAXILE, princeſſe des Indes, aimée de *Brennus Galates*, connue à Tempé ſous le nom de la Bergère *Ariadne*; ſon hiſtoire, *liv.* XVI, *p.* 114 *& ſuiv.* :

devient reine de Sicile, *liv.* XVIII, *p.* 337 : ſes aventures & ſes amours avec Galatès, *ibid. & ſuiv.*

ARIOBARZANE, originaire de Tempé, paſſoit à la Cour d'Antigonus pour le père d'Ariarate, *liv.* X, *p.* 7 : ſon caractère violent corrigé par la philoſophie & par la raiſon, *ibid & ſuiv.*

ARISTÉE, Berger d'un caractère plein de douceur, de franchiſe & de politeſſe, amant de *Bélice*, *liv.* XIII, *p.* 388. Epitaphe plaiſante faite pour lui, *liv.* XV, *p.* 14 : épouſe Bélice, *liv.* XX, *p.* 594.

ARISTIPE, philoſophe & courtiſan, ſouffroit, pour faire fortune, les inſultes de Denis le tyran, *liv.* X, *p.* 10.

ARSINOÉ, fille de Bérénice & d'Aridée, élevée inconnue à Tempé, *liv.* IV, *p.* 223 ; aimée de Philadelphe. *Voyez* ſon hiſtoire, *ibid. p.* 170.

ARSINOÉ, autre princeſſe du même nom, femme de Lyſimachus, roi de Thrace ; ſon amour inceſtueux pour Céraune ſon frère, *liv.* IV, *p.* 237 : ſa fin tragique, *ibid. p.* 238.

ATÔMES. Application plaiſante de ce ſyſtême, à l'amour, *liv.* IX, *p.* 505.

AXIOTHÉE, reine de Chypre, mère d'Amalécinte : ſes diſgraces, *liv.* I, *p.* 17 : ſa mort cruelle, *ibid. p.* 30.

B.

BASIRE, ſeconde femme de Cétée : pompe avec laquelle elle ſe pare & ſe fait mener en triomphe,

pour être brûlée avec le corps de ſon mari, *liv.* XVI, *p.* 120 *& ſuiv.*

Beauté [la] n'eſt pas ce qui eſt le plus à ſouhaiter dans une femme, *liv.* VI, *p.* 349 : eſt arbitraire & differe ſuivant les goûts & les pays, *liv.* XIII, *p.* 407.

Bélice, ſœur de Philémon, Bergère aimée d'*Ariſtée*, raconte à Arélise les aventures de ſon frère, *liv.* XIII, *p.* 398.

Bergers [les] de Tempé tirent leur origine des chevaliers Gaulois, *liv.* I, *p.* 14.

Bien, [dépend de nous de faire notre] *liv.* XV, *p.* 23 : comparé plaiſamment au bon vin mis ſous la clef dans un tonneau, *ibid. p.* 24.

Bienséance [la] néceſſaire dans la ſociété, *liv.* X, *p.* 16.

Bonheur, [diverſité d'opinions ſur le] *liv.* V, *p.* 273 : en quoi il conſiſte, *ibid. p.* 274.

Brennus Prausse, Général des Gaulois, prince impérieux, dur & inflexible, *liv.* XVIII, *p.* 336 : devient rival de ſon fils, *ibid. p.* 352 : ſe tue de déſeſpoir d'être vaincu au ſiège de Delphes, *ibid. p.* 377.

C.

Calliclès, frère de Zélie : ſon amitié pour ſa ſœur, & ſon caractère, *liv.* XV, *p.* 16 : ſon entretien avec Célémante ſur le bien & le mal, *ibid. p.* 23 *& ſuiv.*

Célémante, Berger d'un caractère enjoué & voluptueux : ſon portrait, *liv.* II, *p.* 55 : aime Coris tout en déclamant contre l'amour, *liv.* VII, *p.* 393 : ſon

manifeſte plaiſant contre Ergaſte, *liv.* VIII, *p.* 463 *& ſuiv.* : préfère la liberté aux avantages de la Cour, *liv.* XVIII, *p.* 330 : ſe marie enfin avec Coris, *liv.* XX, *p.* 594.

Céliane, Bergère aimée de Philémon, *liv.* XIII, *p.* 416 *& ſuiv.* Voyez *Philémon.*

Céraune, fils de Ptolomée, rival & ennemi de ſon frère Philadelphe : enleve les princeſſes Antigone & Arſinoé, *liv.* IV, *p.* 230 : ſon amour criminel pour la reine de Thrace ſa ſœur, *ibid. p.* 237 : ſe fait couronner roi de Macédoine, *ibid.* : eſt vaincu & tué par les Gaulois, *p.* 240.

Cetée, roi des Indes, venu au ſecours d'Éumène, *liv.* XVI, *p.* 114.

Chanson philoſophique contre l'amour, *liv.* II, *p.* 57 *& ſuiv.* : ſur l'égalité que l'amour met entre les conditions, *liv.* IV, p. 184 : ſur le bonheur, *liv.* V, *p.* 274. amoureuſes, *ibid. p.* 283 *& ſuiv. liv.* XII, *p.* 225 : ſur l'écho, *liv.* XIII, *p.* 431.

Chasse des Bergers & des Bergères de Tempé, *liv.* XII, *p.* 333, & *liv.* XIII, *p.* 377 *& ſuiv.*

Cillésie, première maîtreſſe de Célémante, *liv.* VIII, *p.* 470 : lui eſt infidelle, *ibid. p.* 481.

Cinéas, miniſtre de Pyrrhus, eſt envoyé vers Alcime, *liv.* XII, *p.* 239 : ſa priſon, *liv.* XVIII, *p.* 324 : eſt mis en liberté par Antigonus, *liv.* XX, *p.* 504.

Clearque, tyran d'Héraclée : ſes cruautés & ſes indignités envers les principaux habitans de cette ville &

leurs femmes, *liv.* II, *p.* 63 : eſt tué par Kion & Léonides, *ibid. p.* 68.

Cléomène, fils de Léonidas, roi de Sparte. *Voyez* hiſtoire d'Agis, *liv.* XIV, *p.* 478 *& ſuiv.* : épouſe la veuve d'Agis, *liv.* XX, *p.* 595.

Cœur ; [le] ſes mouvemens ne ſe règlent pas ſur ceux de la tête, *liv.* XVIII, *p.* 328.

Coris, Bergère ſpirituelle & enjouée, maîtreſſe de Célémante : ſon portrait, *liv.* VII, *p.* 392 : confidence que Céliane & elle ſe font réciproquement, *liv.* XV, *p.* 88 *& ſuiv.*

Corps, [définition des] *liv.* IX, *p.* 507.

Cour, [tableau de la] *liv.* XVIII, *p.* 331.

Courses [les] du javelot, *liv.* X, *p.* 18 : des filles à marier, *liv.* XIII, *p.* 402.

Courtisans [les] accommodent les choſes ſelon qu'ils ſavent que le prince les ſouhaite, *liv.* XIV, *p.* 546 : modèlent leur viſage ſur le ſien, *liv.* XVIII, *p.* 330.

D.

Daphnides, [les] filles conſacrées à la retraite & à Daphné : leurs fonctions & leur noviciat, *liv.* XVI, *p.* 100 *& ſuiv.* : leur habillement, *liv.* XX, *p.* 555

Démotime, prince naturel de Lesbos, ennemi de la reine Philetère, *liv.* X, *p.* 47 : ſa révolte, *ibid. p.* 59 : eſt maſſacré par le peuple, *liv.* XVII, *p.* 299.

Démétrius, Roi de Macédoine, fait pendre les députés de la ville de Mégare, *liv.* XI, *p.* 125.

DEIDAMIE, femme de Démétrius & sœur de Pyrrhus & de Troïade, *liv.* XI, *p.* 106.

DOUTE, [le] selon les Pyrrhoniens, est le premier principe de la sagesse, *liv.* VII, *p.* 397.

E.

ELÉANDRE, jeune Thébain, veut se laisser mourir de faim, désespéré des rigueurs de sa maîtresse, *liv.* III, *p.* 122 : ses aventures & ses amours avec Erigone dont il tue involontairement le mari, *ibid. p.* 124 *& suiv.* : il épouse enfin cette belle veuve, *liv.* XX, *p.* 594.

ELIANTE, jeune Persane, aimée d'Alceste & de Périnte. *Voyez* Alceste.

ENJOUÉS. [caractères] *Voyez* Coris & Célémante.

EPHORES, [les] magistrats de Sparte; le devoir de leur charge, *liv.* XIV, *p.* 477.

EPICURE tenoit la douleur du corps pour un mal & l'indolence pour un bien, *liv.* XV, *p.* 27 : croyoit que les rois l'étoient devenus par leur beauté & leur bonne mine, *liv.* XVI, *p.* 168.

EPITRE GALANTE en vers, sur une éclipse, *liv.* V, *p.* 300.

ERGASTE, Berger d'un caractère prompt & plein de feu; amoureux d'Arélise : son portrait, *liv.* II, *p.* 55 : veut exiger de l'amour de cette Bergère qui ne veut lui accorder que de l'amitié, *liv.* XVI, *p.* 182 : différend qu'il a avec elle à ce sujet, jugé par Philémon,

liv. XVII, *p.* 270 : meurt regretté de tout le monde, *liv.* XX, *p.* 595.

ERIGONE, *Voyez* Eléandre.

ESINIE, femme d'Agamée, par excès de vertu, ſe rend inſupportable à ſon mari, & l'oblige de quitter ſa maiſon, *liv.* VI, *p.* 350.

ESPRIT, [ſituation de l'] comparée à l'air ſerein ou offuſqué de nuages, *liv.* XII, *p.* 337.

ESPRITS, [définition des] conſidérés comme corps imperceptibles, *liv.* IX, *p.* 507.

ETRENNES en vers de Tarſis à Zélie, *liv.* V, *p.* 261.

EUMÈNE, père d'Ariarate, vaincu & empoiſonné par Antigonus, *liv.* XI, *p.* 101.

EURILOQUE, Berger riche, amoureux de Zélie, *liv.* V, *p.* 274, fait conſiſter le bonheur dans les richeſſes, *ibid* : renvoyé au Roi Midas, *ibid*, *p.* 276.

F.

FEMMES. [les] Il les faut épouſer pour les connoître, *liv.* VI, *p.* 350. Leurs défauts ordinaires, *ibid*, *p.* 353. Pourquoi dans les Indes on les obligeoit à ſe brûler à la mort de leurs maris, *liv.* XVI, *p.* 115.

FÊTES [les) d'Iſis : comment elles ſe célébroient, *liv* IV, *p.* 225.

FORTUNE [la] montre toujours aux malheureux quelque objet de conſolation, *liv.* VI, *p.* 315.

FRANCHISE [la] ſeroit à deſirer dans tout le monde, *liv.* X, *p.* 16.

FUNÉRAILLES. Coutume barbare à celles des Rois du Boſphore, d'étrangler tous leurs Officiers avec leurs chevaux, *liv.* II, *p.* 101.

G.

GALANT, [définition ſingulière d'un] *liv.* IX, *p.* 496.

GALANTERIE. Comparaiſon de celle du tems paſſé avec celle du tems préſent, *liv.* XII, *p.* 222 *& ſuiv.*

GALATES, [Brennus] fils de *Brennus Prauſſe*. Hiſtoire de ſes amours avec Ariaxile, *liv.* XVIII, *p.* 336 *& ſuiv.* Service qu'il rend à Ariarate & aux autres Rois contre Alcime, *liv* XIX, *p.* 488 : ſauve Soſthène de la fureur de ſon père, *ibid*, *p.* 494. Son mariage avec Ariaxile, *liv.* XX, *p.* 505. Concluſion de ſon Hiſtoire, *ibid*, *p.* 596.

GRANDEUR d'ame d'Agis, qui ſauve la vie à Cléomène ſon rival, *liv.* XIV, *p.* 521.

GRANDS. [les] Il les faut ſervir & adorer de loin comme les Dieux, *liv.* XVIII, *p.* 308.

H.

HOMME [l'] eſt une moitié qui cherche à ſe réunir à l'autre, *liv.* IX, *p*, 504. Il n'eſt rien de bon qu'il ne puiſſe corrompre, *liv.* XV, *p.* 24. On connoît ſon caractère au jeu. *liv.* XVI, *p.* 91.

HONNEUR [l'] dépend de la probité & de la vertu, & non de la ſottiſe des autres, *liv.* XX, *p.* 528.

HYACINTHE, Bergére, épouſe par dépit Tiſandre, *liv.* XIII, *p.* 451.

HYMNE ſur la néceſſité de mourir, *liv.* XX, *p.* 552 *& ſuiv.*

HYPOLITE, jeune fille de Theſſalonique, aimée d'Iménias. *Voyez* Iménias : ſauvée de l'eau par un pêcheur, *liv.* I, *p.* 42. Le troc qu'elle fait de ſes habits avec Zélie, donne lieu à pluſieurs incidens de cette Hiſtoire, *liv.* XX, *p.* 583 *& ſuiv.* Elle reprend la place que Zélie occupoit, ſous ſon nom, parmi les Daphnides, *ibid.*, *p.* 588.

J.

JALOUSIE, [la] d'où elle naît, *liv.* XII *p.* 228 *& ſuiv.* eſt la ſource des inimitiés, *liv.* XIV, *p.* 496.

JEUNESSE, [dangers des liaiſons de la] *liv.* XV, *p.* 36.

JEUX inſtitués à Tempé, en l'honneur de Daphné, *liv.* V, *p.* 255. De ſociété, *ibid.*, *p.* 271, *liv.* VI, *p.* 321 *&* 323.

INCONNU [l'] que Tarſis rencontre, *liv.* II, *p.* 49, eſt Philadelphe, Roi d'Egypte, que Télamon trouve bleſſé, *liv.* II, *p.* 93, & qui eſt enſuite porté chez Alcidias, *liv.* IV, *p.* 168. Celui que Télamon ſauve d'un naufrage eſt Philetere, Reine de Lesbos, déguiſée en homme *liv.* IX, *p.* 556. Celui qui combat ayant une femme devant lui, *liv.* XII, *p.* 232, eſt Ariarate, qui tire Troïade d'entre les mains d'Alcime. *Voyez ibid.*, *p.* 328 *& ſuiv.*

INCONNUE [l'] que Tarſis prend pour Zélie, *liv.* I, *p.* 9, & que Télamon trouve bleſſée, *liv.* IX, *p.* 558, eſt *Amalecinte*. Celle que Tarſis délivre de la furie d'un loup, & qui avoit le voile de Zélie, *liv.* VII, *p.* 405, *eſt Hypolite.*

INCONSTANCE, [l'] en quoi elle conſiſte *liv.* XIII, *p.* 392

INCONSTANT. [caractère d'un] *Voyez Iſménias.*

INDIGENCE [l'] eſt le fléau de l'amour, *liv.* XII, *p.* 350.

INGRATITUDE [l'] diminue autant qu'elle le peut les ſervices, *liv.* XIII, *p.* 339.

INSCRIPTIONS du tombeau de Zélie, *liv.* XV, *p.* 9 & *ſuiv.*

INTRÉPIDITÉ [actions d'] de Léonides, entrant dans un bûcher, *liv.* II, *p.* 103. *D'Agiatis* qui ſe jette avec ſon fils dans la mer, *liv.* VI, *p.* 314. *D'Ariarate* au ſiége de Mégare, pour ſauver le Prince Philippe, *liv.* XI, *p.* 127. De *Soſthène* au ſiége d'Ambracie, défendant ſeul un Pont contre une armée, *liv.* XII, *p.* 143.

INVOCATION aux Zéphirs, *liv.* IV, *p.* 189; aux amours, *ibid*, *p.* 190.

JOIE, [la] d'où elle naît, & pourquoi les enfans en ont plus que les hommes, *liv.* XII, *p.* 337.

ISMÉNIAS, le plus jeune des frères de Tarſis, Berger inconſtant, *liv.* XIII, *p.* 393. Hiſtoire de ſes amours avec Hypolite; *liv.* XV, *p.* 45 & *ſuiv.* Fait ſept maîtreſſes dans un jour, *ibid*, *p.* 53. Se conſacre à Jupiter, *liv.* XVI, *p.* 88.

K.

KION. *Voyez* Télamon.

L.

LANASSA, Reine des Indes. Son déſeſpoir de n'être pas brûlée avec Cétée, ſon mari, *liv.* XVI, *p.* 120. Se donne un coup de poignard dont elle meurt, plutôt que d'épouſer Agathocle, *ibid*, *p.* 149.

LAURIER [le] ſacré. Sa deſcription, *liv.* XVI, *p.* 102.

LÉAQUE, Berger incivil & vain. Son portrait, *liv.* XIII, *p.* 380. *& ſuiv.* eſt payé de ſa vanité par Aréliſe qui lui dit ſes vérités, *ibid*, *p.* 384.

LÉONIDES. *Voyez* Tarſis.

LEUCIPPE, père de Zélie, *liv.* I, *p.* 38, eſt d'abord contraire à Tarſis, *liv.* VII, *p.* 418 : le favoriſe enſuite, *ibid*, *p.* 428. Son agitation & ſon étonnement en retrouvant ſa fille, *liv.* XX, *p.* 556 : l'unit enfin à Tarſis, *ibid*, *p.* 589.

LICIE. *Voyez* Talbion.

LYCURGUE établit à Sparte l'égalité entre les citoyens, *liv.* XX, *p.* 488.

LYSIMACHUS, Roi de Thrace. Vengeance barbare qu'il tire de Kion & de Léonides, *liv.* II, *p.* 77 *& ſuiv.*

M.

MADRIGAL de Tarſis, à la louange de Zélie, *liv.* V, *p.* 260.

MAITRESSE, [difficulté de bien rencontrer dans le choix d'une] *liv.* VI, *p.* 353.

MAL [le] n'eſt mal qu'autant qu'il afflige, *liv.* XV, *p.* 23. Comparé au mauvais vin qu'on abandonne aux domeſtiques, *ibid*, *p.* 24. On ne doit jamais flatter le mal qu'on veut guérir, *liv.* XVI, *p.* 87.

MARCEL, Chevalier Romain, ſurnommé le *Chevalier prédeſtiné*, aime Zélie, & en perd l'eſprit, *liv.* VIII, *p.* 457, & c'eſt lui qui a percé Alpide d'une flèche, *liv.* XX, *p.* 593.

MARI, [emplette d'un] comparée à celle d'une maiſon, *liv.* XVI, *p.* 90.

nſtrueux
ntérêt ou
ment ils ſe

le, *liv.* I,
liv. XV,
, *p.* 556.
. Sa mort,

e Pyrrhus,
plot avec
me, *ibid*,
ntigone &
ué par Phi-

ère ſérieux
ſon ſujet,
id, *p.* 74.

urce, ſont

e en jardi-
emettre une

hènes, retiré

s ſon Palais

Noblesse, [la] que donne la naiſſance, eſt un reproche continuel, quand elle n'eſt pas ſoutenue par celle de l'ame, *liv.* XVI, *p.* 167.

O.

Olcite, Berger groſſier & brutal, diſpute le prix du Javelot, *liv.* X, *p.* 18 *& ſuiv.*

Cléarque, [le jeune] Chambellan de la Reine de Lesbos, *liv.* X, *p.* 49. Son amour téméraire pour cette Princeſſe, *ibid*, *p.* 52. Révèle le ſecret de ſon ſexe à Démorime, *ibid*, *p.* 56. eſt détenu en priſon par ſon père, *liv.* XVII, *p.* 299.

Olympie, jeune fille d'Héraclée, aimée de Kion, ſe poignarde à ſes yeux, *liv.* II, *p.* 65.

Oracles [les] de Jupiter; manière dont ils ſe rendoient, *liv.* VII, *p.* 368, 375 *ſuiv.*

Orgueil [l'] révolte les honnêtes gens, *liv.* XIII, *p.* 384.

Ossa [deſcription du Mont] *liv.* XV, *p.* 4.

Oxiarte, jeune Perſan, amoureux d'Eliante, *liv.* IX, *p.* 521, tire Alceſte d'une Iſle déſerte, où il avoit été abandonné, *ibid*, *p.* 524. eſt tué en combattant contre des Corſaires, *ibid*, *p.* 532.

P.

Paléne, Berger, donne du ſecours à Lyſandre, qui avoit perdu la langue d'un coup de flèche, *liv.* XIV, *p.* 474. Ce Spartiate lui donne par écrit l'Hiſtoire d'*Agis*, *ibid*, *p.* 475. Aime Alcé, *liv.* XX, *p.* 540.

Pallante, attaché à Pyrrhus qu'il trahit, eſt tué par Philadelphe, & trouvé expirant par Tarſis, *liv.* II, page

p. 51. *Voyez* encore Hiſtoire d'Antigone, *liv.* XIX, *p.* 455 *& ſuiv.*

PAUTAUQUE, Corſaire Chryptien, remet le commandement de ſon vaiſſeau à Amalécinte, *liv.* X, *p.* 29. Secoure Alceſte, contre Périnte, *liv.* XII, *p.* 356.

PARLEUR. [portrait d'un grand] *Voyez* Stratoclès.

PASICLÉS, *Ecuyer d'Ariarate*; quiproquo de Télamon avec lui, *liv.* XII, *p.* 237. Engage Célémante à s'attacher à ſon Maître, *liv.* XVIII, *p.* 327 *& ſuiv.*

PÉNÉE [le fleuve] traverſe la Vallée de Tempé, *liv.* II, *p.* 47.

PÉRINTE, rival d'Alceſte, veut arracher Eliante des bras de ſa tante, *liv.* IX, *p.* 509 : eſt condamné par les Bergers, *ibid*, *p.* 551 : furieux de ce jugement, il vient pour aſſaſſiner ſon rival, *liv.* XII, *p.* 354 : eſt tué par Alceſte, *ibid*, *p.* 360.

PHILADELPHE, Roi d'Egypte : Hiſtoire de ſes amours avec Arſinoé, *liv.* IV, *p.* 170 *& ſuiv.* bleſſé dangereuſement par Ménélas, *ibid*, *p.* 243 : eſt renfermé dans une tour par Alcime, *liv.* V, *p.* 248 : mis en liberté, *liv.* X, *p.* 4 : ſtratagême dont il ſe ſert pour amuſer Alcime, *liv.* XIX, *p.* 415 : aide à délivrer les Princeſſes de leur captivité, *ibid*, *p.* 472 *& ſuiv.* ſon mariage avec Arſinoé, *liv.* XX, *p.* 505 : concluſion de ſon Hiſtoire, *ibid*, *p.* 596.

PHILÉMON, Berger Pyrrhonien ; ſon portrait, *liv.* VII, *p.* 396 : Hiſtoire de ſes amours avec *Céliane*, *liv.* XIII, *p.* 399 *& ſuiv.* l'épouſe, *liv.* XX, *p.* 594.

PHILÉNICE, Bergère abuſée par Tiſandre : vengeance ſingulière qu'elle cherche à en tirer, *liv.* XIII, *p.* 453 *& ſuiv.*

PHILETERE, Reine de Lesbos : ſon Hiſtoire, *liv.* X, *p.* 42 *& ſuiv.* ſon mariage avec Amalécinte, *liv.* XX, *p.* 594.

PHILIPPE [le Prince de Macédoine] ami d'Ariarate. *Voyez* Hiſtoire d'Ariarate, *liv.* XI, *p.* 101 *& ſuiv.* ſa fin malheureuſe, *liv.* XII, *p.* 290.

PHILIPPIDE, Poëte comique, impotent & accablé de mal, rioit au milieu des douleurs, *liv.* XV, *p.* 27,

PHILISTE, ſœur de Zélie, & femme de Télamon, *liv.* I, *p.* 36 : ſon portrait, *liv.* VI, *p.* 361.

PHILOSOPHES [les] qui couroient au-devant de l'adverſité, comparés aux Charlatans, *liv.* VI, *p.* 311 : pourquoi ſont peu aimés à la Cour, *liv.* X, *p.* 10.

PIÉTÉ FILIALE de Chélonis qui ſuit ſon père dans l'exil, *liv.* XIV, *p.* 550 : de Galates qui ſauve ſon père, *liv.* XVIII, *p.* 350.

POLITESSE, [on ne doit pas faire un métier de la] *liv.* XIII, *p.* 385 : recommandable dans les actions, eſt preſque toujours importune dans les paroles, *ibid*, *p.* 386.

POISON, trait d'extravagance à ce ſujet. *Voyez* Talbion.

PRODIGES (les) qui accompagnent les oracles, ſont ſuſpects d'artifice, *liv.* VII, *p.* 389 *& ſuiv.*

PROMPT (caractère d'un homme) *Voyez* Ergaſte.

PYRRHON, Philoſophe célèbre, doutoit de tout : ſa doctrine eſt propre à rabattre l'orgueil des ſavans, *liv.* XIII, *p.* 401.

PYRRHUS, Roi d'Epire, priſonnier en Egypte, *liv.* XIX, *p.* 421 : ſes amours avec Antigone, *ibid & ſuiv.* penſe empêcher, ſans le ſavoir, la délivrance

des Princeſſes captives, *ibid*, *p.* 474 : épouſe Antigone, *liv.* XV, *p.* 505 : concluſion de ſon Hiſtoire, *ibid*, *p.* 596.

R.

RAISON (l'office de la) eſt de combattre le mal, *liv.* VI, *p.* 311 : l'amour ne la conſulte guère, *liv.* XIV, *p.* 501 : elle a des loix différentes de celles de l'amitié, *liv.* XVIII, *p.* 318.

REQUÊTE en vers de Tarſis à Leucippe, *liv.* VII, *p.* 427.

RICHESSES. (les) Juſqu'à quel point on les doit deſirer, *liv.* XV, *p.* 26.

RIVAUX (les) en amour devroient faire comme deux généreux ennemis, *liv.* XIV, *p.* 496 *& ſuiv.*

ROSÉLIE, rivale d'Aréliſe, aime *Méliſée*, & vient à Gonnes, ſous prétexte de prendre les eaux, pour l'épier, *liv.* XVII, *p.* 40 *& ſuiv.*

S.

SACRIFICE ſanglant, (Hiſtoire du) *liv.* VII, *p.* 375 *& ſuiv.* cérémonies avec leſquelles on l'exécutoit, *liv.* XX, *p.* 550 *& ſuiv.*

SCIENCE (la) n'eſt qu'une ignorance endurcie par l'étude, *liv.* XIII, *p.* 402.

SONNET ſur un accident arrivé à Zélie, *liv.* V, *p.* 270 : ſur l'impatience, *liv.* VII, *p.* 415 : ſur un traité ſur la lumière, *ibid*, *p.* 417 : des filles de Flore à Céliane, *liv.* XIII, *p.* 444.

SOSTHÈNE. *Voyez* Ariarate.

STANCES à Zélie, *liv.* V, *p.* 266 ; ſur la jouiſſance

du préſent, *liv.* VII, *p.* 395 : amoureuſes, *liv.* VIII, *p.* 455 : à Zélie, *ibid*, *p.* 459.

STOICIENS [les] tenoient la joie & l'affliction pour indifférentes, *liv.* XV, *p.* 27.

STRATOCLÈS, amoureux d'Hypolite, parleur inſupportable, *liv.* XV, *p.* 65 *& ſuiv.* ſe bat avec Myſis, & ſe tuent tous les deux, *ibid*, *p.* 75.

STRATON, Philoſophe, auteur de la vie de Kion & de Léonides, *liv.* II, *p.* 52.

T.

TALBION, jeune Corinthien, amant de *Licie*, ſe jette par une fenêtre pour plaire à ſa Maîtreſſe, & avale par ſon ordre du poiſon, *liv.* VI *p.* 324 *& ſuiv.*

TARSIS, Berger amoureux de Zélie, *liv.* I, *p.* 3 : commencement de ſes aventures ſous le nom de *Léonides*, *liv.* II, *p.* 63 *& ſuiv.* fin des aventures de Léonides, *liv.* III, *p.* III *& ſuiv.* Hiſtoire des amours de Tarſis avec Zélie, *liv.* V, *p.* 254 *& ſuiv.* continuation de cette Hiſtoire, *liv.* VII, *p.* 406 *& ſuiv.* effets funeſtes de ſon déſeſpoir ſur lui-même, *liv.* VIII, *p.* 449 : ſa douleur & ſes gémiſſemens au Tombeau de Zélie, *liv.* XVII, *p.* 274 *& ſuiv.* ſe dévoue pour victime, *liv.* XX, *p.* 556 : appareil de ſon ſacrifice, *ibid*, *p.* 558 *& ſuiv.* joie de tous les ſpectateurs en le voyant ſauvé, *ibid*, *p.* 576 : concluſion de ſon Hiſtoire, *ibid*, *p.* 597.

TÉLAGIE, belle-ſœur de Tarſis ; ſon caractère, *liv.* VI, *p.* 358 *& ſuiv.*

TÉLAMON, frère de Tarſis ; ſon portrait, *liv.* I, *p.* 36 ; ſon amitié rare pour ſon frère, *ibid* ; ſes aventures, ſous le nom de *Kion*, *liv.* II, *p.* 63 *& ſuiv.*

Télésile, jeune Athénienne, aimée d'Agamée se laisse éblouir par les richesses d'Aristoxène, qu'elle lui préfère, *liv.* VI, *p.* 348.

Tempé, [description de la Vallée de] *liv.* II, *p.* 47, *& suiv.*

Temple de Jupiter Olympien : sa description, *liv.* VII, *p.* 367 *& suiv.* de Diane à Ephèse, pillé & brûlé par les Gaulois, *liv.* XII, *p.* 311 : de Daphné : description de son enceinte, *liv.* XVI, *p.* 101 *& suiv.*

Timothée, frere de Tarsis, Grand-Prêtre de Jupiter, *liv.* VII, *p.* 370 : ses fonctions, *ibid*, *p.* 384 : accompagne la Victime, *liv.* XX, *p.* 551 : sa harangue pour sauver Tarsis, *ibid*, *p.* 572.

Tombeau. Rencontre touchante de Troïade, avec Ariarate dans un Tombeau, se croyant morts l'un & l'autre, *liv.* XI, *p.* 174 *& suiv.* Tombeau de Zélie, *liv.* XV, *p.* 16 *& suiv.*

Tisandre. *Voyez* Philénice.

V.

Valeur, [la différence entre la] & le courage, *liv.* XIII, *p.* 366.

Vain. [portrait d'un homme] *Voyez* Léaque.

Vengeance, [les femmes savent rafiner sur la] *liv.* XIII, *p.* 453.

Vérité [la] parvient rarement jusqu'aux Rois, *liv.* XIV, *p.* 546.

Vers de Tarsis à Zélie, *liv.* V, *p.* 287 : conseil en vers à une Maîtresse, *liv.* VI, *p.* 322 : vers de Tarsis, *liv.* VII, *p.* 414 : réponse de Céliane aux

filles de Flore, *liv.* XIII, *p.* 446 : de Philémon, *ibid*, *p.* 448 & 449.

VERTU [la] comparée à la monnoie, *liv.* VI, *p.* 356 : les Princes doivent la récompenſer pour donner de l'émulation, *liv.* X, *p.* 12 : contribue à la ſanté, *liv.* XIV, *p.* 477 : exemple de vertu dans Chélonis, qui n'abandonne pas ſon mari dans l'adverſité, *liv.* XIV, *p.* 553.

VICTIMES [les] qui ſe dévouent pour le Public n'ont ſouvent d'autre motif que la vanité de s'immortaliſer, *liv.* XX, *p.* 542.

VIE (la) la plus cachée eſt la meilleure, *liv.* XV, *p.* 27 : pourquoi les gens d'eſprit en ſont volontiers partiſans, *liv.* XX, *p.* 541.

VOCATION (la) vient ſouvent de motifs mondains, *liv.* XVI, *p.* 108.

VOLUPTÉ (la) eſt la ſource des maladies, *liv.* XIV, *p.* 477.

VOLUPTUEUX (caractère d'un) *Voyez Célémante* : eſt étonnant qu'il ſoit brave, & qu'il ſe batte autrement qu'à coups de roſes, *liv.* XIII, *p.* 366.

Z.

ZÉLIE, Bergère aimée de Tarſis, diſparoît ſans qu'on puiſſe découvrir ſes traces, *liv.* I, *p.* 4 : l'amour de ce Berger, & le déſeſpoir que lui cauſe ſa perte, ſont le ſujet principal de ce Roman : Hiſtoire de ſes amours, & ſon portrait, *liv.* V, *p.* 257 *& ſuiv.* elle eſt crue morte par la découverte de ſon tombeau, *liv.* XV, *p.* 16 *& ſuiv.* ſe trouve inconnue parmi les Daphnides, ſous le nom & les habits

d'Hypolite, & eſt viſitée par Ariadne, *liv.* XVI, *p.* 110 : fait les fonctions de grande Prêtreſſe, au ſacrifice ſanglant, *liv.* XX, *p.* 555 : ſa douleur en reconnoiſſant Tarſis qu'elle va ſacrifier, *ibid*, *p.* 559 & *ſuiv.* quitte les Daphnides, & eſt enfin unie à ſon amant, *ibid*, *p.* 589.

Fin de la Table.

EXPLICATION

DES SUJETS

DU FRONTISPICE ET DU FLEURON

DU TOME I.

LE FRONTISPICE repréſente les Bergers de Tempé qui s'exercent à la courſe du javelot, & en diſputent le prix en préſence des Bergères dont l'une tient à la main une branche d'olivier ſauvage, pour en couronner le vainqueur.

Le ſujet du Fleuron eſt l'Amour qui d'une main tâte le cœur de Tarſis, & de l'autre lui montre malicieuſement l'oiſeau que Zélie a percé d'une flèche.

Les ſujets des Vignettes ſont expliqués dans les Sommaires de chaque Livre.

SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE.

TARSIS amoureux de ZÉLIE, ſe promenant, vers le déclin du jour, dans la vallée de Tempé, ſur les bords du fleuve Penée, entend la voix de cette Bergère : il entrevoit, malgré l'obſcurité, deux perſonnes dans une barque qui deſcendoit au fil de l'eau, & qui tout-à-coup rebrouſſe chemin. Perſuadé qu'on enlève ſa Maîtreſſe, il ſe jette à la nage, & arrête le bateau (Sujet de la Vignette) : *n'y trouvant qu'un homme, il croit s'être trompé; il regagne le rivage & entre dans la maiſon d'un Marinier qui le prend pour Alpide. Il y rencontre une inconnue qui s'enfuit, & qui eſt pourſuivie par trois hommes : Tarſis, dans l'idée que c'eſt Zélie, ſuit ſes traces, & la délivre de ſes raviſſeurs. Origine des Bergers de Tempé. L'inconnue ſe fait connoître à Tarſis pour le prince Amalécinte, fils de Nicoclès, roi de Chypre.* Commencement de ſon hiſtoire : *Amalécinte & Tarſis ſe ſéparent, le Prince pour s'embarquer, & le Berger pour chercher Zélie. Il rencontre ſon frère Téla-*

mon, avec Ergaſte & Célémante : il leur fait part de ſes craintes ſur l'enlèvement de cette Bergère ; il en eſt ſoupçonné par Leucippe, père de Zélie, & par Mélicerte, ſa mère ; il s'en juſtifie & ſe met, avec Mélicerte, à ſa recherche : Il lui communique ſes doutes ſur Alpide. Ils trouvent, dans un bateau, attaché à un ſaule, un rouleau de papiers que Tarſis reconnoît pour les lettres & les vers qu'il avoit autrefois compoſés pour Zélie. La jeune Hypolite, ſauvée de l'eau par un pêcheur, que Mélicerte apprend être dans la maiſon de cet homme, lui fait croire quelque temps que ce peut être ſa fille; elle en eſt déſabuſée : Tarſis ſe dérobe de la foule des Bergers qui étoient venu offrir leurs ſervices aux parens de Zélie, il s'enfonce dans un bois pour s'y livrer en liberté à la douleur de ſa perte. Un léger rayon d'eſpérance le ſauve de ſon déſeſpoir.

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE PREMIER.

Le Soleil avoit diſparu dans la fameuſe vallée de Tempé, & la hauteur prodigieuſe des montagnes, dont elle eſt renfermée, avoit achevé de la dérober aux derniers rayons de cet aſtre, quand le plus amoureux & le plus infortuné des Bergers de la contrée, rêvant ſur les bords du fleuve Penée qui la traverſe, fut interrompu par un bruit qu'il entendit deſſus l'eau. C'étoit un bateau qui venoit vers lui, & dans lequel il lui ſembla remarquer deux perſonnes. Il n'en

put diſcerner ni le viſage, ni les habits; l'obſcurité les lui faiſoit paroître comme des ombres. Le bateau cependant s'approchoit toujours, & il entendit aſſez diſtinctement, que l'une de ces deux perſonnes parloit ainſi : Que je te plains, mon cher Tarſis ! & que tu ſeras touché, quand on te portera cette nouvelle ! Mais enfin, continua-t-elle, nous ne ſaurions être ni l'un ni l'autre plus malheureux que nous le ſommes; & il vaut mieux nous perdre une fois pour toutes, que de nous perdre à tous les momens, comme il nous eſt arrivé depuis tant d'années.

Le Berger étoit trop accoutumé & trop ſenſible à cette voix, pour la méconnoître. Il ne douta plus que ce ne fût ſa Bergère; & quoiqu'il ne comprît pas le vrai ſens de ces paroles, cette perte pour toujours dont elle ſembloit le menacer, lui donnoit tant d'alarmes & d'impatience, qu'il ne put ſe donner le temps d'attendre que la ſuite du diſcours éclaircit cette funeſte énigme. Zélie, s'écria-t-il tout interdit, belle Zélie, que dites-vous ? avec qui êtes-vous ? où allez-vous ? A peine ſe fut-il fait entendre, qu'au lieu d'une réponſe qu'il attendoit, il vit ce bateau, qui avançoit auparavant vers lui & qui en étoit déja aſſez proche, changer ſa route, & retourner au lieu d'où il venoit.

Ce ſilence, & ce changement de route l'étonnèrent

l'étonnèrent au dernier point. Mais, comme on ſe flatte ordinairement dans ſon malheur, il ſe perſuada d'abord, que la Bergère n'avoit pas reconnu ſa voix, & qu'alarmée de s'entendre appeler par un inconnu, elle s'éloignoit ainſi. Reprenant donc la parole avec plus d'effort: Belle Zélie, lui cria-t-il, ne reconnoiſſez-vous plus la voix de votre Berger? Ces mots ne produiſant pas plus d'effet que les premiers, il lui vint tout-à-la-fois cent choſes à l'eſprit. Il s'arrêta à la plus funeſte, & crut qu'on enlevoit Zélie. Dans cette penſée, il fit une action qui répondoit à l'excès de ſon amour. Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez, qui que vous ſoyez, cruels raviſſeurs de mon bien; & en même-temps, ſans autre réflexion, il ſe jette à corps perdu dans le fleuve, tout vêtu, pour ſuivre ce bateau à la nage, & le javelot à la main: car les Bergers de cette contrée le portent au lieu de houlette, ayant retenu cet uſage de leur origine guerrière.

Il le joignit bientôt, quoiqu'il eût beaucoup d'avance ſur lui: car ce Berger nageoit parfaitement bien; & celui qui conduiſoit le bateau, avoit ceſſé de ramer, dès que cet amant tranſporté s'étoit précipité dans le fleuve; enſorte que n'allant plus qu'au fil de l'eau, il n'étoit pas mal-aiſé de l'aborder. Auſſi-tôt que le Berger en fut proche, il s'y attacha d'une main; & tendant de l'autre le javelot à un homme

qu'il y apperçut : Arrête, perfide, lui cria-t-il; & au même temps il le lui fit preſque ſentir. Cet homme, qui étoit auparavant baiſſé & à genoux dans le bateau, ſe releva à l'inſtant; & ſe tournant vers lui, une des rames à la main : Téméraire, lui dit-il, retire-toi; prends garde à ne pas m'obliger d'uſer de l'avantage que me donne ſur toi l'état où je te trouve. Rends-moi donc Zélie, lui répliqua le Berger, d'un ton plein de colère. Il faut, lui repartit l'inconnu, que tu aies perdu l'eſprit. Quelle eſt cette Zélie dont tu parles ? Ne vois-tu pas que je ſuis ſeul dans mon bateau? Le Berger qui s'y tenoit toujours attaché d'une main, commença en effet à remarquer que cet homme y paroiſſoit ſeul, & s'étonna fort de ſa mépriſe. Il regarda de côté & d'autre, autant que l'obſcurité le lui put permettre, pour voir s'il n'appercevroit point d'autre bateau; &, n'en voyant aucun, il fut enfin obligé de regagner la terre, pour reprendre haleine.

Tout augmenta ſon trouble & ſes doutes. Il alloit à une petite maiſon, qui étoit au bord du fleuve, afin d'y demander de l'aide & de la lumière, quand il fut abordé par un vieillard, qui, dans l'obſcurité, le prenant pour un autre : Eſt-ce vous, Alpide, lui dit-il ? d'où vient donc que vous venez ſeul? Le Berger qui avoit ſouvent oui parler d'Alpide, comme d'un proche parent de Zélie, qu'il n'avoit point encore

vu, crut que cette aventure pouvoit avoir quelque rapport avec l'autre qu'il n'avoit pu démêler. Il entra donc chez cet homme, & s'enquit de lui fort exactement, par quelle raiſon il attendoit à cette heure Alpide, qui demeuroit bien avant de l'autre côté du fleuve? Mais il n'en put tirer d'autre éclairciſſement, ſinon qu'Alpide, comme ſon ami, lui avoit promis de le venir voir: de ſorte qu'après s'y être un peu ſéché, il partit de là, l'eſprit encore plus embarraſſé qu'auparavant.

Il ſembloit que la fortune prît plaiſir à ſe jouer de l'inquiétude de ce malheureux Berger. Il étoit près de la porte pour ſortir, lorſqu'un ſiége ſe trouvant fortuitement à ſa rencontre, lui fit faire un faux pas, & l'obligea, pour s'empêcher de tomber, de s'appuyer fortement contre la porte d'une chambre, à côté de celle d'où il ſortoit. Cette porte mal fermée, obéit au poids; &, s'ouvrant à demi, lui fit voir, à la lueur d'un petit feu, une jeune fille qui tenoit dans ſes mains un habit d'homme, qu'elle meſuroit ſur elle, comme ſi elle eût voulu s'en vêtir. La lumière étoit trop foible pour lui faire diſcerner le viſage de cette perſonne: auſſi ne put-il s'aſſurer ſi elle étoit du logis, ou étrangère. Il fit ſemblant de n'avoir rien vu: mais tout lui devenoit ſuſpect, & ſon ſoupçon croiſſoit par la ſurpriſe qu'elle avoit témoignée à ſa vue. Il fit donc deſſein de ne pas s'éloigner ſi-tôt

de cette maiſon, & d'épier au-dehors, & juſqu'au jour, ce qui s'y paſſeroit.

Il ne lui fallut pas attendre long-temps. A peine vouloit-il ouvrir la porte pour ſortir, qu'elle fut enfoncée par trois hommes, qui ſe jetèrent, l'épée à la main, dans la maiſon, demandant qu'on leur rendît une jeune fille qu'on y receloit. Jamais étonnement ne fut pareil au ſien. Il ne douta plus que cette fille qu'ils cherchoient, ne fût Zélie : mais il ne ſavoit s'ils la cherchoient pour l'aſſiſter ou pour la ravir, & s'il devoit les regarder comme des amis ou des ennemis. Il rentra avec eux; & quoiqu'il ne ſe contînt qu'avec peine, il attendit que la ſuite le déterminât à agir dans cette rencontre.

Ces gens cherchèrent de tous côtés; & ne trouvant rien dans une des chambres, ils paſsèrent dans celle où le Berger avoit entrevu cette fille : mais ils n'y trouvèrent perſonne, celle qu'ils cherchoient s'étant évadée par une fauſſe porte, au moment qu'elle les avoit entendus. Ils l'apperçurent de loin, à la faveur de la lune qui commençoit à ſe lever, & ils la pourſuivirent avec tout l'empreſſement poſſible.

Le Berger les ſuivit avec la même vîteſſe, & ils atteignirent tous cette fugitive, au moment qu'elle ſe jetoit dans un bois. Deux de ces inconnus ſe ſaiſirent d'elle. Le troiſième ſe tournant vers le Berger, lui demanda rudement ce qu'il prétendoit; & par quelle raiſon il étoit

aſſez hardi que de les ſuivre? Celui-ci, impatient de ſavoir ſi cette fille n'étoit point Zélie, & attentif au ſon de ſes cris, & à ce qu'elle diſoit à ceux qui s'étoient ſaiſis d'elle, n'apperçut pas ſeulement qu'on lui parloit, & il avançoit vers elle, quand ce ſoldat lui préſentant l'épée, le menaça de la lui enfoncer dans le corps, s'il ne ſe retiroit promptement. Le Berger revenu à lui par cette menace & par la lueur de l'épée, recula d'un pas; & tendant la pointe de ſon javelot à cet inconnu: Je veux ſavoir, lui repartit-il fièrement, quelle eſt cette fille que vous enlevez. Il en eſt une qui m'intéreſſe; & quelle qu'elle puiſſe être, quel droit avez-vous de lui faire violence? Il te ſied bien vraiment, lui répliqua l'autre, de nous faire des queſtions! & au même inſtant il leva l'épée pour le frapper. Le Berger ne perdit point de temps; & ſe gliſſant adroitement deſſous, à l'heure qu'il vit ſon ennemi hauſſer le bras, & ſe ſervant de ſon javelot comme d'une épée, il le lui enfonça ſi avant dans le côté, qu'il en laiſſa la moitié rompue dans la plaie, & le jeta mort par terre.

Le cri que cet homme pouſſa en tombant, fit croire aux deux autres qu'ils étoient pourſuivis. L'un d'eux ſe détacha, pour venir au ſecours de ſon compagnon: mais le Berger, ſans s'étonner, craignit ſeulement que s'il s'arrêtoit à ce ſecond, l'autre n'enlevât cependant la proie dont ils s'étoient emparés; de ſorte

que s'enfonçant entre les arbres, à la faveur de l'ombre des troncs & des rameaux, il alla couper chemin au troiſième, & ſe préſenta inopinément à lui. Celui-ci crut alors que ſon compagnon & lui étoient attaqués devant & derrière; &, voyant ſon ennemi ſi près de lui, il lâcha ſa priſe, pour ſonger à ſa défenſe. Il ſe jeta même, l'épée à la main, ſur le Berger, qui, quoique déſarmé, n'en fut point ému. Son grand cœur, digne d'un Héros, s'animant par le péril même, il para le coup, du tronçon de ſon javelot qui lui reſtoit à la main, ſe jeta ſur ce ſoldat à corps perdu, le ſaiſit au corps, le terraſſa, le prit d'une main à la gorge, & lui ayant rompu l'épée de l'autre, il lui en enfonça la pointe dans le cœur.

En toute autre occaſion, ce généreux Berger ſe fût contenté de l'avoir terraſſé & déſarmé: mais il eût été imprudent, ſi dans la néceſſité où il étoit de ſoutenir encore une attaque, il eût laiſſé cet adverſaire en état de ſe relever. Il courut donc vers le dernier ennemi, indigné contre lui-même de lui faire un ſi long quartier. Mais ſa ſurpriſe fut grande de voir, à la place d'un homme qu'il cherchoit, venir à lui une fille avec deux épées à la main. Eſt-ce encore un de mes raviſſeurs, s'écria-t-elle auſſi-tôt qu'elle l'entrevit? ou ſerois-je ſi heureuſe, que ce fût-là mon libérateur? Il reconnut à ces paroles, qu'elle étoit la perſonne qu'il venoit de ſecourir.

Au moment qu'elle s'étoit ſentie en liberté, au lieu de fuir, comme il ſembloit qu'elle eût dû le faire, elle avoit été ſe ſaiſir de l'épée du premier ſoldat que le Berger avoit tué ; &, munie de cette épée, elle avoit trouvé l'autre, que ſon défenſeur cherchoit ; l'avoit attaqué vivement, l'avoit dangereuſement bleſſé au bras & dans le côté, & l'ayant déſarmé & contraint de prendre la fuite, elle n'avoit pas voulu perdre le temps à le pourſuivre, & s'étoit contentée d'en ramaſſer l'épée, pour courir au ſecours de ſon défenſeur.

Il ſeroit difficile d'exprimer quel fut l'étonnement du Berger à cette vue, & il ſeroit encore plus mal-aiſé de dire quelle fut ſa douleur, lorſqu'il reconnut que ce n'étoit point Zélie qu'il avoit défendue. Il cacha ſon déplaiſir le mieux qu'il put ; &, témoignant ſeulement de l'admiration : Vaillante inconnue, lui dit-il, je vous trouve chargée de ſi glorieuſes dépouilles, qu'il n'y a pas d'apparence que quelque autre que vous-même ait la vanité de ſe dire votre libérateur ; & toute la gloire que je puis prétendre, c'eſt d'avoir donné à la vôtre l'occaſion d'éclater, & d'avoir en quelque ſorte ſecondé votre valeur.

Ce compliment flatteur ne pouvoit que plaire ; & la perſonne à qui il étoit adreſſé, ſentit diſſiper le trouble où elle étoit en abordant le Berger. Elle ſut par-là, que c'étoit de lui

qu'elle venoit de recevoir un ſi puiſſant ſecours. Ah ! brave & généreux inconnu, repartit-elle, qui que vous ſoyez, je vous dois la liberté & la vie ; &, quoique l'état déplorable de ma deſtinée n'ait rien qui doive me porter à aimer quelque choſe en la vie, je ne laiſſe pourtant pas de vous demander inſtamment le nom de mon défenſeur. Ma reconnoiſſance vous eſt acquiſe, & c'eſt un foible prix. L'honneur de l'action que vous venez de faire, & qui dédommage toujours une belle ame, ſuppléera au défaut de ma gratitude & de mon pouvoir. Soyez sûr au reſte, qu'en prenant ma défenſe, vous ne pouviez embraſſer une cauſe plus juſte, &, ſi je l'oſe dire, qui ſoit plus agréable aux Dieux ; & il ſe pourra faire un jour que tout un royaume vous en témoigne ſa reconnoiſſance.

Le Berger jugeant par ce diſcours, auſſi-bien que par le maintien de la jeune inconnue, que c'étoit quelque perſonne extrêmement diſtinguée, lui dit avec autant de reſpect que de modeſtie & de grâce : Madame, le nom d'un ſimple berger tel que moi, n'a rien qui ſoit digne de votre curioſité ; & le petit ſervice que je vous ai rendu, n'eſt que trop payé par l'honneur d'avoir été employé pour vous. D'un berger ! interrompit l'inconnue. Ah ! vous me ſurprenez agréablement, de m'apprendre qu'il y ait des bergers capables du courage & de la politeſſe qui paroiſſent en vous ; &, ſi cela eſt,

ceux de ce pays égalent aſſurément ce qu'il y a de plus vaillant & de plus généreux dans la Cour des plus grands Rois. Madame, reprit ce paſteur, vous feriez grand tort aux bergers de notre contrée, ſi vous doutiez qu'il n'y en ait ici beaucoup d'autres, qui valent en toutes façons mieux que moi. Il s'arrêta à ces mots, parce qu'il cherchoit l'occaſion de rompre un entretien qui l'empêchoit d'aller où ſon inquiétude & ſon amour l'appeloient. Il auroit ſeulement ſouhaité de ſavoir en peu de mots, à qui il parloit, pour voir ſi ſa Zélie n'entroit en rien dans cette aventure. L'inconnue, moins inquiéte, continua ainſi : Je puis préſentement tout croire à l'avantage d'un pays qui vous a produit : mais vous ne me perſuaderez jamais, que vous ne ſoyez quelque choſe de plus qu'un berger ; & vous vous ſervez trop bien d'un javelot, pour me faire penſer que vous ſoyez né ſeulement pour la houlette. Quoi qu'il en ſoit, je vous prie de ne pas me refuſer plus longtemps la ſatisfaction de ſavoir qui vous êtes.

Le Berger n'aimoit pas naturellement à parler de ſoi, & ſa répugnance augmentoit par ſon agitation & ſa douleur. Il étoit pourtant trop civil, pour rebuter la curioſité obligeante d'une perſonne qui paroiſſoit de qualité ; & il s'en trouvoit d'autant moins capable, qu'en lui diſant ſon nom, il eſpéroit l'engager à lui apprendre le ſien. Ce qu'il fit, fut donc d'abréger

ſon diſcours le plus qu'il put, &, ſans entrer dans le détail de ſa vie, de lui apprendre ſimplement ſon nom, comme il lui avoit déja appris ſa qualité. Madame, lui dit-il, puiſque vous me l'ordonnez, je vous dirai que je me nomme Tarſis; &, pour vous convaincre que je vous avois ſuffiſamment informée de ce qu'il peut y avoir de plus conſidérable en ma perſonne, en me diſant berger de cette contrée, j'ajouterai que nous tirons notre origine des Gaules; & qu'il y a déja quelques olympiades, que nos pères en étoient ſortis (comme ont fait, depuis deux ou trois ans, d'autres Gaulois, ſous la conduite du renommé Brennus), & ayant rendu de grands ſervices aux Lacédémoniens & aux Thébains dans la guerre du Péloponèſe, les Grecs leur aſſignèrent par le traité de paix, une habitation au pied de ces montagnes, avec le territoire de quelques villes aux environs; & c'eſt depuis ce traité, qu'ils ſe ſont trouvés poſſeſſeurs de la plus belle vallée du monde. Dans le partage que firent nos Gaulois, les Chevaliers choiſirent ici leur demeure; &, contre l'uſage des autres colonies, où les Capitaines ſe placent dans les villes, & donnent les terres à cultiver aux moindres ſoldats; ceux-ci ſe conformant aux mœurs douces de leur nation, ne renfermèrent preſque dans les villes que les ſoldats, & choiſirent pour eux-mêmes les hameaux de cette délicieuſe vallée.

Comme elle abonde en prairies, & que ſon revenu conſiſte en des troupeaux, il arriva que, par ſucceſſion de temps, cette Nobleſſe qui ne ſembloit être née que pour la guerre, s'adonna au ſoin des pâturages; qu'ils changèrent même le nom de Chevaliers, qu'ils portoient à bon droit, en celui de Bergers; & qu'au contraire de ce qui s'étoit vu dans Rome, où de ſimples paſteurs devinrent de grands capitaines, ici de grands capitaines prirent plaiſir à devenir de ſimples paſteurs.

Brave Berger, reprit l'inconnue, il ne faut que ce que vous m'en avez fait voir vous-même, pour me figurer encore plus de bien de vos pères, que vous ne m'en dites. Mais, m'ayant appris qui vous êtes, il n'eſt pas juſte de vous celer qui je ſuis. J'en ai le loiſir. Il eſt même à propos pour moi de ne pas retourner ſi-tôt à la maiſon d'où nous ſortons. Je ſuis d'ailleurs ſi redevable à votre valeur, & je me ſens ſi convaincue de votre diſcrétion & de votre ſageſſe, que je ne crains point de vous confier des ſecrets inconnus à tout le reſte du monde. Que ſais-je même ſi l'état où vous me voyez, ne me réduira pas encore à avoir beſoin de vous? & j'eſpère que ma confiance & mon ſecret vous convieront à me continuer vos généreux offices.

A ces mots, jetant la vue de tous côtés pour voir s'il ne venoit perſonne, elle le prit par la

main, & s'enfonça plus avant dans le bois, en un endroit obſcur & écarté, où ils ne pouvoient être découverts. Tarſis, qui ſe laiſſoit conduire, étoit ſurpris de l'aſſurance d'une jeune perſonne, qui s'engageoit ainſi ſeule avec un inconnu, au milieu d'un bois, & dans les ténèbres. Elle s'apperçut de ſa penſée; ce qui la fit parler de la ſorte, après l'avoir obligé de s'aſſeoir auprès d'elle.

HISTOIRE D'AMALÉCINTE.

N'EST-IL pas vrai, Tarſis, que vous me trouvez bien hardie pour une fille, & qu'il n'en faudroit guère davantage, pour vous ôter la bonne opinion que vous aviez de moi? Sachez donc, pour mon propre honneur, que je ne ſuis point ce que je vous parois; que cet habit dément mon ſexe, & qu'il cache un malheureux prince, obligé juſqu'ici de ſe déguiſer, par l'aventure la plus ſingulière & la plus triſte dont il ait été fait mention dans tous les ſiécles.

Tarſis, plus étonné qu'auparavant, voulut ſe lever par reſpect, & fut retenu par le prince. Il ſe contenta de lui dire: Seigneur, ce que vous m'apprenez me cauſe une extrême ſurpriſe: mais je trouve moins de prodige dans le déguiſement d'un prince en fille, que je n'en trouvois dans votre courage, en vous croyant d'un autre ſexe. Le prince reprit la parole, & continua ainſi:

Il n'eſt pas que vous n'ayez ſu quelque choſe des malheurs de l'infortuné Nicoclès, roi de Chypre. L'hiſtoire funeſte de ſa Maiſon a trop fait de bruit par toute la terre, pour n'être pas venue à Tempé. Vous ſavez apparemment, comment ce malheureux prince voyant ſon royaume déſolé par Argée, roi de Crète, ſa ville capitale priſe, ſes deux fils & ſon frère priſonniers, & égorgés enſuite, ſon palais inveſti, & lui-même à la veille de tomber vivant, avec toute ſa Maiſon, entre les mains de ſon barbare vainqueur; prit la cruelle, ou plutôt la noble & héroïque réſolution, d'entaſſer dans un appartement ce qu'il avoit de plus précieux, de s'y renfermer avec ſes ſœurs & ſes filles, d'y mettre le feu & de s'y brûler, afin qu'après ſa mort il ne reſtât rien de lui, dont ſon ennemi pût triompher.

Vous aurez ſu cette funeſte cataſtrophe que la renommée a pris ſoin de porter par-tout, & qu'elle ne publie jamais ſans quelque diverſité: mais voici ce qui certainement n'a pas été juſqu'à vous. La reine Axiothée, femme de ce prince infortuné, étoit alors groſſe d'environ ſept à huit mois. Cet état le toucha. Il ne put ſe réſoudre, lui qui livroit à la mort ſi volontiers ſes enfans, d'en laiſſer périr un qui n'avoit point encore vécu; & il crut que ce n'étoit pas à lui à diſpoſer d'une vie que les Dieux n'avoient pas encore donnée. Il eſt vrai que ce

deſſein étoit appuyé d'une raiſon politique. Il n'avoit plus que des filles, d'une beauté exquiſe, & toutes en âge d'être mariées. Leur ſexe, leur beauté, leur âge, les eût expoſées à la licence d'un vainqueur inſolent & brutal; c'eſt ce qu'il ne pouvoit penſer ſans en frémir: mais dans l'incertitude du ſexe de l'enfant que les Dieux alloient lui donner, il conſervoit je ne ſais quelle eſpérance d'un fils qui le vengeroit. C'eſt la raiſon pour laquelle il exigea de la reine, qu'elle prendroit ſoin d'elle juſqu'à ſes couches, lui laiſſant la liberté de diſpoſer de ſa perſonne & de ſon enfant, ſi elle ne mettoit qu'une fille au monde. Après mille tendres adieux, il la fit embarquer la nuit dans un eſquif, par une fauſſe porte du château, qui donnoit ſur la mer; &, l'ayant vu partir, il alla, pour amuſer l'ennemi, faire encore une ſanglante ſortie, & ſe retira enſuite, pour exécuter le tragique deſſein qui mit la famille royale en cendres.

L'eſquif n'alla pas loin ſans tomber entre les mains du roi de Crète; & il ſe fût vengé ſur la reine de la perte de tant de précieuſes dépouilles, qu'il voyoit échappées à ſon avarice, ſans une conſidération politique qui le retint. Il avoit un fils âgé de cinq ans. Il ſongea que ſi Axiothée accouchoit d'une fille, ce ſeroit un puiſſant moyen d'affermir la couronne de Chypre dans ſa Maiſon, par le mariage de ce

fils avec la légitime héritière de ce royaume. Ainſi il donna des gardes à la reine captive, & l'emmena accoucher en Crète. Il ordonna que ſi c'étoit d'un fils, on le fît mourir à l'inſtant; mais que l'on conſervât la fille, ſi c'en étoit une. Pour n'être point trompé, il voulut qu'on lui portât cet enfant dès qu'il verroit le jour, prétendant là-deſſus ne s'en rapporter qu'à ſes yeux. Mais quelle eſt la précaution dont l'homme eſt capable, & qui puiſſe empêcher l'exécution des décrets du Ciel? Par un extrême bonheur, la reine ma mère fut informée de ces ordres. Une de ſes femmes, qui la ſervoit depuis long-temps, & qu'on avoit laiſſée, par grâce, à ſon ſervice, s'étant trouvée groſſe en pareil temps, accoucha, comme de concert, au même terme. La reine mit au monde un garçon, ſa ſuivante eut une fille. Comme il n'y avoit alors, par bonheur, dans la chambre que des perſonnes gagnées & fidèles, on fit ſur l'heure un échange de ces enfans. On mit la fille entre les mains des gardes que le roi avoit fait placer à la porte, & qui la lui ayant été porter, le perſuadèrent du ſexe auquel il faiſoit grâce. Par ce ſtratagême innocent, la vie me fut conſervée: car j'étois ce malheureux enfant, deſtiné à la mort de toutes parts. Comme garçon, notre ennemi m'y avoit livré; & mon père m'y avoit, pour ainſi dire, abandonné, ſi j'euſſe été fille.

La plus grande difficulté conſiſtoit dans le

choix des nourrices, rien n'étant plus mal-aiſé que de garder long-temps un grand ſecret, dont plus d'une perſonne ſe mêle. Pour y remédier, la reine ma mère demanda au roi la permiſſion de me nourrir elle-même; ce qu'il accorda d'autant plus volontiers, que la princeſſe qu'il deſtinoit à ſon fils, ſe trouvoit par-là en de meilleures mains. Alors le garçon & la fille rentrèrent chacun dans les bras de leurs véritables mères, ſans qu'on s'en apperçût; &, par les ſoins & la fidélité d'une gouvernante qui m'avoit été donnée, je fus élevé dans la ſuite comme fille.

Dès que je fus capable de comprendre un ſecret, & de le garder, ma mère me confia celui-ci, & m'apprit en même-temps le péril qui y étoit attaché. Je n'étois alors que dans ma neuvième année, âge peu ſuſceptible de raiſonnement; je ne laiſſai pas que de lui parler ainſi: De quoi me ſert, Madame, d'être garçon, ſi je ne reçois qu'une éducation de fille? & quel ſecours pouvez-vous attendre d'un ſexe qu'on cultive autrement qu'il ne faut? Que ne m'envoyez-vous plutôt chez quelqu'un des rois nos alliés, pour m'y former à des exercices conformes à ma naiſſance, & qui me mettent en état de venger un jour mon père? Mon fils, me répondit-elle, je ſuis contente des ſentimens où je vous vois, & que ſous des apparences efféminées vous conſerviez un cœur digne

de

de ce que vous êtes. J'avois oui dire qu'Achilles, élevé comme vous, dès ſa jeuneſſe, ſous un habit de fille, n'avoit pas laiſſé d'être enſuite le plus vaillant & le plus illuſtre d'entre les Grecs; & je prends ce que l'on dit de lui, en bon augure pour vous. Je n'ai jamais eu deſſein de négliger ce que vous me repréſentez aujourd'hui; & ſi juſqu'à préſent vous êtes reſté près de moi, c'eſt qu'étant épiée comme je le ſuis, je n'ai pas cru pouvoir vous éloigner avec sûreté: mais c'eſt à quoi je vais ſonger efficacement.

Le moment ſe préſenta; & ma mère ayant pris de ſages meſures pour ce deſſein, elle me fit un ſoir vêtir d'un habit convenable à mon ſexe; &, me confiant aux ſoins d'un gouverneur, elle me fit embarquer dans un navire marchand, qui alloit à Rhodes. Nous étions prêts le lendemain à lever l'ancre, quand j'ouis un grand bruit à la porte de la chambre de poupe où j'étois, & je vis auſſi-tôt des gardes, qui s'approchoient pour ſe ſaiſir de moi. J'avois, pour la première fois de ma vie, une épée au côté; je ne voulus pas qu'il fût dit que je l'euſſe portée inutilement. Je la tirai avec autant de témérité, que ſi j'euſſe été capable de réſiſter à tant de gens. Je bleſſai ceux qui furent aſſez hardis pour m'approcher; &, me voyant près de ſuccomber à la force, je me jetai dans la mer, réſolu d'y périr, plutôt que de tomber entre les mains de notre plus cruel ennemi.

Ce coup hardi fut inutile. On me retira de la mer au même inſtant ; & vous jugez bien qu'en l'état où j'étois, ma valeur n'étoit plus la même. On ſe ſaiſit auſſi de mon gouverneur, & du capitaine du vaiſſeau. Je vis bien que nous avions été trahis. Le roi ayant été averti de ma fuite par un domeſtique de ma mère, il avoit eu le temps de faire courir après moi, & il avoit donné ordre de pendre au mât le capitaine & mon gouverneur.

On me mena chez le roi, où je ne m'attendois qu'à périr : car, quel moyen de déguiſer un ſexe que j'avois trahi moi-même par mon habit & par mon courage ? Dans cette prévention, je penſai tout perdre. Le roi, quand je fus devant lui, me reprocha mon déguiſement avec aigreur ; &, croyant qu'il entendoit parler du premier, qui regardoit mon ſexe, je fus prêt à lui avouer ce qu'il ne ſavoit pas encore : car le perfide domeſtique qui avoit décelé mon évaſion, ne ſavoit rien de mon ſecret ; & le roi s'imagina qu'on ne m'avoit ainſi déguiſé, que pour favoriſer ma fuite. Après bien des menaces, il me fit enfin reprendre mes premiers vêtemens : mais nous fûmes mis, ma mère & moi, dans une étroite priſon, où l'on nous traita avec la dernière dureté.

Le prince de Crète entroit dans ſa vingt-deuxième année, & je ſortois de ma ſeizième. Le roi crut alors qu'il étoit temps de nous

marier, & il vint propoſer la choſe à ma mère dans la priſon même. Je vous laiſſe à penſer comment elle reçut cette affreuſe propoſition. La volonté du roi étoit une loi pour nous: mais la nature, plus ſouveraine encore, nous empêchoit d'obéir; & mon ſexe une fois découvert, me livroit à une mort certaine. Ma mère diſſimula ſa douleur; & feignant de la joie de cette union, elle demanda ſeulement quelque temps pour m'y réſoudre. Mais quelle réſolution pouvions-nous prendre dans une ſi fatale conjoncture? Accepter le mariage, cela n'étoit pas poſſible: refuſer un parti avantageux en lui-même, & qui paroiſſoit le ſeul moyen de nous rendre la liberté & notre dignité tout enſemble, cela ne ſe pouvoit pas non plus, ſans irriter le roi, & le faire entrer dans de cruels ſoupçons. C'étoit prolonger notre priſon par ce refus. D'ailleurs l'âge & le temps, tôt ou tard, m'alloient déceler. Nous ne pûmes, pour le moment, que plaindre notre ſort, ſans ſavoir à quoi nous déterminer. Cependant le roi exigeoit une réponſe poſitive, & il preſſoit d'autant plus, que le peuple de Chypre s'étoit déja révolté pour la ſeconde fois, & qu'il ne voyoit plus que la voie de cette alliance pour le réduire.

Nous traînâmes l'affaire un mois en longueur, & les prétextes commençoient à n'avoir plus lieu. Il me vint une penſée, que je

découvris à la reine. Madame, lui dis-je, nous nous affligeons d'une ſituation qui devroit nous réjouir, & où les Dieux nous ont mis, ſans doute, pour venger la mort de mon père. Le tyran m'offre ſon fils : n'eſt-ce pas me livrer un autre lui-même ? Uſons de notre avantage, puiſqu'il nous y force. Acceptons ces noces fatales ; & puiſqu'il me contraint à ne plus diſſimuler qui je ſuis, qu'il le ſache aux dépens de ſon propre ſang. Je me munirai d'un poignard, dont le chevet qui l'attend, ſera le dépoſitaire. C'eſt avec ce poignard que je veux le recevoir entre mes bras, & venger mon père, mes frères, mes ſœurs, & nous-mêmes. Ah, mon fils, interrompit la reine, tout en pleurs, je ne ſouffrirai jamais que vous vous expoſiez à un péril ſi évident. Ce ne ſeroit pas me venger que de vous perdre, & je ne me ſuis juſqu'ici réſervée à tant de maux, que pour vous ſauver.

Pour ne pas vous arrêter plus long-temps, j'y diſpoſai à la fin la reine ma mère, qui ne voyoit pas d'autre jour à notre ſalut. Elle rendit au roi la réponſe qu'il ſouhaitoit d'elle. Il nous remit alors en une liberté apparente, nous donnant des gardes ſurveillans, ſous prétexte de nous faire honneur. Mais ce qu'il y eut de merveilleux, c'eſt que le prince de Crète me rendit viſite comme à une maîtreſſe, & qu'il s'en acquitta en amant paſſionné.

Je vous avoue que quoique je me fuſſe préparé

à cette entrevue, elle m'embarraſſa étrangement. L'habit de fille avoit commencé à me gêner depuis que j'avois ſu mon ſexe : mes actions me ſembloient contraintes ; & je m'imaginois que pour peu qu'on m'eût obſervé, il eût été aiſé de deviner qui j'étois : mais ce fut pour moi une bien autre peine, quand je me vis réduit à faire le perſonnage, non-ſeulement de fille, mais de fille amante, aux yeux d'un jeune prince amoureux, & à donner des marques d'amitié & de complaiſance, à ce qui ne m'inſpiroit que de la haine & de l'horreur. Il fallut remplir ce caractère. Il me vit, il m'entretint de ſa tendreſſe ; & je jouai ſi bien, ou plutôt ſi malheureuſement mon rôle, que je paſſai à ſes yeux non-ſeulement pour fille, mais pour belle, & qu'il devint éperdument amoureux de moi.

Ainſi le père & le fils preſſoient à l'envi ce funeſte mariage. De ma part, j'uſai de toutes les remiſes poſſibles : car quelque réſolution que j'euſſe priſe, j'avois répugnance d'en venir à cette extrémité contre un prince que le ſang rendoit ſeul coupable des cruautés de ſon père. Je fus même tenté mille fois d'aller poignarder le roi, à force ouverte, au milieu de ſes gardes ; & je l'euſſe fait, ſi la reine ma mère, alarmée d'une entrepriſe dont je n'aurois jamais échappé, n'eût pris un ſoin extrême d'en empêcher l'exécution.

Je n'oubliai rien cependant pour me diſpenſer d'en venir au cruel remède auquel nous réduiſoit notre diſgrâce. Il me ſouvient qu'un jour le prince de Crète me trouvant extraordinairement triſte, & m'ayant prié de lui en dire la cauſe, je lui parlai en ces termes : Seigneur, vous avouerai-je franchement le ſujet de mon chagrin ? Oui, je vous crois trop généreux, pour abuſer de ma confiance, & je ne doute pas que quand vous aurez ſu mes ſentimens, vous ne m'en trouviez plus digne de l'honneur que vous me faites. Cette captivité dans laquelle j'ai traîné juſqu'ici ma vie, ne m'a point fait oublier l'éclat de ma naiſſance ; &, au milieu de la priſon même, j'ai toujours conſervé un cœur libre, & incapable de complaiſance pour la violence & la tyrannie. Cependant, Seigneur, j'oſe vous dire que c'en eſt une de la part du roi votre père, de me preſſer ſi fort de vous donner la main. Je ſais que vous êtes un grand prince ; que vos qualités répondent à votre naiſſance, & que les plus illuſtres princeſſes ſe feroient gloire de l'honneur de votre recherche : mais ce même honneur que j'accepterois avec joie dans une pleine liberté, me devient un ſujet de douleur, quand je vois qu'on ſe prévaut de l'état où je ſuis, pour m'en faire une néceſſité & une contrainte. Eſt-ce un mariage où l'on me deſtine ? ou bien eſt-ce un joug que l'on impoſe à ma ſervitude ? Si c'eſt un joug, ne

vous étonnez pas qu'une ame libre ne s'y ſoumette qu'avec triſteſſe. Mais ſi c'eſt un mariage que l'on m'offre, qu'on me laiſſe au moins le temps de connoître & d'aimer l'époux que l'on me donne, & que je puiſſe m'imaginer l'avoir choiſi. Car enfin, Seigneur, n'eſt-ce pas dans la priſon qu'on m'a propoſé ce mariage? Avois-je auparavant l'honneur de vous connoître? & n'eſt-ce pas ici la quatrième ou cinquième fois, tout au plus, que j'ai celui de vous parler? Ce n'eſt pas que dans ces quatre ou cinq fois, je n'aie, comme je vous l'ai dit, reconnu en vous toutes les qualités que je pourrois deſirer dans un époux : mais, Seigneur, l'amitié ne naît pas dans un moment avec l'eſtime, & ſur-tout lorſqu'il ſemble qu'on veut la faire naître de force. Qu'il me ſoit donc permis de ſonder mon cœur dans une liberté toute entière: qu'on me donne le loiſir de diſcerner ſi je vous accepte par néceſſité ou par inclination; & que je puiſſe vous faire connoître, que ce n'eſt pas à mon infortune que je cède, mais à la ſeule conſidération de votre mérite.

Ce diſcours toucha le prince; &, au lieu de me répondre, je vis qu'il étoit prêt à répandre des larmes : mais la ſuite me fit bien voir que c'étoit de foibleſſe d'ame, & de déplaiſir de ce que je différois ſa ſatisfaction. Il m'avoit promis, en me quittant, qu'il feroit ce qu'il pourroit auprès de ſon père, pour me procurer la

liberté & le temps que je demandois ; & je ſus qu'il le preſſoit, en ſecret, pour l'exécution de notre parole, & qu'il détruiſoit lui-même tous les obſtacles, à meſure que nous penſions en oppoſer.

Toutes choſes ſe préparent donc pour la ſolennité de ces noces, & je prépare de mon côté ce qu'il me falloit pour exécuter mon deſſein. Cependant quoique la néceſſité où j'étois réduit, ſemblât juſtifier mon projet, je ne pouvois me réſoudre à me ſervir de l'avantage que j'allois avoir contre un ennemi ſans défenſe ; &, malgré l'inégalité de notre âge, je ne me croyois pas moins de forces ni de cœur. Je donnai donc ordre qu'on me fournît deux poignards au lieu d'un ; me préparant, quand nous ſerions l'un & l'autre ſeuls, & retirés, à fermer la porte ſur nous, à les lui préſenter pour en choiſir un, & à l'obliger enſuite, par la déclaration de mon ſexe & de mon deſſein, à decider entre nous, par les voies de l'honneur, l'ancienne querelle de nos Maiſons. Ces préparatifs étant faits, j'en remis l'effet aux Dieux ; & ne ſongeai plus qu'à paroître tranquille & content, autant qu'il étoit néceſſaire pour ne donner aucun ſoupçon.

Jamais fête ne fut plus magnifique, & elle ne ſe ſentoit en rien du triſte ſuccès qu'elle alloit avoir. Le ſoir on me conduit dans l'appartement qui nous étoit deſtiné ; le prince s'y

rend; & tout le monde ſe retiroit, quand nous entendîmes l'une des filles qui me ſervoient, s'écrier au meurtre & à la trahiſon. Elle vint auſſi-tôt à nous, une main ſanglante, & tenant un poignard dans l'autre. Ma précipitation fut cauſe de ce fatal incident. J'avois poſé les deux poignards ſous le chevet, à la hâte, & ſans prendre garde au dérangement. Cette fille qui ne ſavoit rien de la choſe, voulant remettre ce chevet en ordre, rencontra malheureuſement la pointe de l'un de ces poignards, dont elle ſe bleſſa fortement, & qu'elle nous apportoit. Jugez de l'alarme qui s'éleva dans le moment. Le roi & ſon fils, troublés & furieux, font empriſonner tous les domeſtiques. Enfin, par les perquiſitions qui ſont faites, on découvre qu'un eſclave de la reine m'avoit apporté ces poignards. Voilà donc tout le ſoupçon tombé ſur la reine & ſur moi. On nous met, dès la nuit même, en des priſons différentes, & l'on nous interroge ſéparément le lendemain. Il m'eût été difficile de diſſimuler une choſe ſi avérée, & je crus même indigne de moi, de nier un deſſein que j'avois regardé comme légitime. J'avouai tout, excepté mon ſexe, qui ne ſervoit de rien à ma juſtification, & ſur lequel on ne m'interrogea point. Je ſongeai ſeulement à diſculper la reine, & me préparai tranquillement à mourir. Mais autant que je tâchois à faire tomber ſur moi le fardeau, pour la juſtifier;

autant, pour me ſauver, eſſayoit-elle à perſuader qu'elle étoit ſeule coupable. Nos ſoins furent également inutiles ; ils ne ſervirent qu'à nous rendre plus criminels, & nous fûmes tous les deux condamnés à la mort. Je vous avoue, Tarſis, que ce que j'avois de réſolution & de vertu s'évanouit, quand je ſus l'arrêt prononcé contre ma mère. Je ne ſongeai point que j'étois compris dans la condamnation, je ne plaignis que ſon infortune.

J'étois plein de cette douloureuſe penſée, quand un jour j'entendis ouvrir la porte de ma priſon. Je crus qu'on venoit pour me conduire au ſupplice, & j'en eus quelque eſpèce de joie ; car la vie m'étoit devenue à charge. Tout ce que je ſouhaitois étoit de pouvoir, avant que de mourir, donner les derniers embraſſemens à la reine ma mère, & je demandai cette grâce à celui qui entroit, avant qu'il m'eût dit ce qui l'amenoit : Ah Dieux ! quelle réponſe me rendit-il ! Paſſons, mon cher Tarſis, un endroit ſi funeſte à mon ſouvenir ; à peine ai-je le courage d'en parler. Il m'apprit que la reine venoit de ſubir une mort honteuſe, mais qu'elle l'avoit ſupportée avec le courage des plus grands héros : qu'à mon égard, le prince, toujours occupé de ſa paſſion pour moi, avoit obtenu une commutation de peine, & qu'on ſe contentoit de m'envoyer priſonnière dans une des iſles de la mer Egée. Et le prince, m'écriai-je, croit

donc me faire grâce? Vas lui dire, continuai-je, que je ne veux point de grâce; ou que ſi j'en ſouhaite quelqu'une, c'eſt de ne pas ſurvivre à ma mère. Je le priai de faire enſorte que je puſſe parler un moment au roi, ou au prince ſon fils: réſolu de leur apprendre ce que j'étois, pour me rendre digne, dans leur eſprit, d'une mort que je cherchois: mais il me repréſenta qu'il avoit un ordre poſitif de me faire partir à l'heure même; que le vaiſſeau étoit prêt, & qu'il s'agiſſoit pour lui de la vie, s'il différoit d'un moment. Il me conduiſit, ou, pour mieux dire, il m'entraîna juſques ſur le port. On m'y fit embarquer malgré ma réſiſtance; & je fus mené dans l'iſle de Naxos, l'une des Cyclades qui appartiennent au roi de Crète, où je fus renfermé dans le donjon d'un vieux château, qui n'a que la mer & des rochers pour aſpect. Je ne vous ennuyerai point du triſte détail de cette affreuſe captivité, ni des efforts que je tentai pour recouvrer ma liberté, ou pour me donner la mort. Je vous dirai ſeulement, qu'en ces derniers jours, le prince de Crète ayant quelque négociation importante à traiter en perſonne à Pidne, a paſſé la mer Egée, où la vue de l'iſle de Naxos l'a fait reſſouvenir de moi; & ſoit que ſa colère ait fait place à ſa paſſion, ſoit pour quelque autre deſſein que je ne conçois pas; dès qu'il a pris terre, il a donné ordre de me venir prendre à Naxos, de m'em-

mener, & de l'attendre à Gonnes, ſi je ne me trompe, ville à l'entrée de cette vallée, à dix-huit ou vingt ſtades d'ici. Nous y arrivâmes hier; & dès le ſoir je profitai de l'occaſion qui ſe préſenta de me dérober à mes gardes, qui ſe défioient peu d'une fille, qui, vraiſemblablement, n'auroit pas tenté de s'enfuir dans un pays inconnu, & ſi éloigné du ſien. Je ſuis tombé par haſard en la maiſon du marinier, où vous m'avez rencontré, & avec qui j'avois fait marché pour me conduire au premier port, où je pourrois trouver un vaiſſeau qui allât en Chypre. Je me diſpoſois à changer d'habit, pour m'embarquer plus ſûrement, lorſque j'ai été ſurpris par mes trois gardes, leſquels étant venus ſur ma piſte, ont découvert, ſans doute, le lieu de ma retraite. Mais enfin vous m'en avez délivré, généreux Tarſis; &, plein de reconnoiſſance d'un ſervice auſſi conſidérable, j'ai été bien aiſe de vous apprendre au moins le nom de celui que vous avez ſecouru, & la juſtice de la cauſe où vous vous êtes intéreſſé, en attendant que je vous marque ma gratitude autrement que par des paroles. Ce que j'ai encore à vous demander, c'eſt que vous m'inſtruiſiez un peu de la carte du pays, ainſi que de l'état & des intérêts des villes voiſines, afin que je puiſſe là-deſſus prendre des meſures pour ma retraite.

Cette demande ne s'accordoit guères avec

l'impatience de Tarſis, qui, dès qu'il avoit vu, par la ſuite du récit d'Amalécinte, que les aventures de ce prince n'avoient rien de commun avec les ſiennes, avoit regretté le temps qu'il y avoit donné. Mais la qualité de la perſonne qui l'en prioit, & les droits de l'hoſpitalité exigeant qu'il ſe fît quelque violence, il ſatisfit en peu de mots à ce que le prince étoit curieux de ſavoir.

Vous ſavez ſans doute, Seigneur, lui dit-il, que la vallée de Tempé fait partie de la Theſſalie, auſſi-bien que la plûpart des villes qui ſont ſur le golfe Termaïque, au côté du midi. Depuis Philippe, roi de Macédoine, & père d'Alexandre le grand, cette province avoit toujours été aſſujettie aux rois de Macédoine : mais je vous avouerai que je ne ſais preſque plus maintenant qui ſont nos maîtres. Car depuis le grand Alexandre, la Macédoine a ſi ſouvent & ſi ſubitement changé de rois, qu'à peine ont-ils quelquefois donné le temps à leurs ſujets d'apprendre leur nom. D'ailleurs, il y a environ deux ou trois ans, que Brennus menaçant de venir fondre ſur la Macédoine, avec cette grande armée de Gaulois, inonda, comme vous le ſavez, toute la Grèce ; Demetrius, alors roi de Macédoine, à qui notre origine commune avec celle de ces nouveaux ennemis, nous rendoit ſuſpects, nous envoya ici pour gouverneur un ſeigneur d'Albanie, nommé

Alcime, pour empêcher les intelligences qu'il craignoit de trouver entr'eux & nous, & pour nous faire prêter un nouveau ſerment de fidélité. Il lui donna même ſes principales troupes, pour les mettre en garniſon dans toutes nos villes : mais il le rendit par ce moyen ſi puiſſant, que s'étant un peu après ligué avec Lyſimachus, roi de Thrace, & depuis avec Ptolomée Céraune, fils aîné du roi d'Egypte, il s'érigea lui-même ici en une eſpèce de ſouverain. Mais Céraune & les Gaulois ayant été enfin défaits, & Antigonus, fils de Demetrius, étant par-là remonté ſur le trône de ſon père, Alcime qui ſait que ce jeune prince ſe prépare à le venir punir de ſa trahiſon, met aujourd'hui tout en œuvre pour faire ſa paix, ou du moins pour ſe mettre ſous la protection de quelque roi qui le maintienne ; & peut-être eſt-ce pour quelque négociation pareille, que le prince de Crète ſera venu à Pidne, où Alcime fait ſa réſidence. Mais quoi qu'il en ſoit, Seigneur, s'il m'eſt permis d'offrir une maiſon de berger à un grand prince, j'oſe vous dire que mon père, & l'un de mes frères, en ont chacun une en cette vallée, où vous pourrez, ſans être connu, paſſer autant de temps qu'il vous plaira, & où vous prendrez en toute liberté, les meſures que vous jugerez néceſſaires pour le ſuccès de vos deſſeins. Amalécinte le remercia civilement : mais lui ayant témoigné qu'il

jugeoit à propos, pour ſa ſûreté, de s'embarquer dès la nuit même, ils reprirent enſemble le chemin de la maiſon du marinier, s'armant chacun d'une épée, à tout haſard.

Ils trouvèrent la famille encore tout alarmée de l'accident dont nous avons parlé ; & ce fut une ſi grande joie quand on les y vit revenir, que le jeune prince en perdit le ſoupçon qu'il avoit eu que ces gens ne l'euſſent trahi. Il fut cependant ſurpris, lorſqu'il preſſa le marinier de partir, de voir que ce vieillard différoit, & ſe ſervoit de différentes excuſes : enſorte que le prince s'échauffant peu à peu, perdit enfin patience, & que prenant l'épée d'une main, & de l'autre ſaiſiſſant le marinier, il le traîna, comme de force, juſques à la barque, où il le fit entrer avec lui avec tant de précipitation, qu'il oublia même de changer de vêtement, ainſi qu'il l'avoit réſolu.

Tarſis l'ayant vu partir, & ſe trouvant rendu à lui-même, parcourut le bord du fleuve, l'eſprit toujours occupé de l'enlèvement de Zélie, & dans des alarmes difficiles à exprimer. C'étoit alors la ſaiſon où les nuits ſont les plus courtes, enſorte que le jour ne tarda guères à paroître. Avec le jour parurent auſſi trois Bergers, qu'il reconnut pour Télamon, Ergaſte, & Célémante.

Télamon étoit ce frère dont il avoit offert la maiſon au prince de Chypre. C'étoit le plus

ſage & le plus judicieux des Bergers de la contrée; & il étoit lié avec Tarſis d'une amitié ſi parfaite, qu'elle paſſoit de beaucoup ce qu'exige ordinairement la parenté. Il avoit épouſé la vertueuſe Philiſte, ſœur aînée de Zélie, & il s'étoit même prévalu de cette alliance, pour favoriſer la paſſion de ſon frère pour la cadette. L'inquiétude l'avoit fait ſortir de grand matin, parce que Tarſis ayant ſoupé chez lui la veille, & lui ayant promis d'y venir coucher, il étoit sûr qu'à moins de quelque accident extraordinaire, il n'auroit pas manqué à ſa parole.

Ergaſte & Célémante étoient deux voiſins de Télamon, qui venoient du prochain hameau, amenant de compagnie paître leurs troupeaux ſur les bords du fleuve, & à qui Télamon avoit déja demandé des nouvelles de ſon frère. Télamon & Ergaſte s'entretenoient encore enſemble, quand Tarſis les apperçut. Célémante jouoit de la flûte à quelque diſtance d'eux. Dès qu'ils virent Tarſis, Télamon courut à lui, tout tranſporté de joie; il ne put néanmoins s'empêcher de lui faire des reproches de l'inquiétude où il l'avoit mis. Ergaſte & Célémante l'abordèrent de même; & Célémante, qui étoit naturellement enjoué, ſe mit à railler, comme s'il eût voulu faire entendre que Tarſis avoit été retenu la nuit par l'aſſignation de quelque Bergère. Mais ils furent tous bien étonnés, lorſqu'il leur fit le triſte récit de ſon aventure. Ils ne pouvoient

pas

pas douter de la vérité d'une partie de ce qu'il leur racontoit, parce qu'il les mena dans le bois, où ils trouvèrent encore par terre les corps des deux gardes qu'il avoit tués: mais ils avoient peine à ſe rendre à ce qu'il leur rapportoit de Zélie. Car enfin, diſoit Télamon, il faudroit ou qu'on l'eût enlevée de force, ou qu'elle ſe fût fait enlever. Qu'on l'ait enlevée de force, c'eſt une choſe hors de toute apparence; parce qu'outre que ce que vous dites avoir entendu, n'y convient pas, c'eſt qu'elle n'auroit pas manqué de vous répondre, ni même de vous demander du ſecours, quand vous vous êtes fait connoître à elle. De croire auſſi qu'elle ait favoriſé ſon enlèvement, cette penſée répugne à ſa vertu que nous connoiſſons tous. Cher Tarſis, pourſuivit Ergaſte, voulez-vous que je vous diſe ce que j'en penſe? Votre aventure a bien la mine d'être une viſion. Vous avez l'imagination ſi remplie de votre amour, que tout ce que vous voyez vous paroît Zélie, tout ce que vous entendez vous ſemble être la voix de Zélie; & ce ne ſeroit pas la première illuſion dont un amant ait été trompé. Eh, de grâce, ne vous raillez point, repartit Tarſis; perſonne n'a jamais été mieux fondé que moi dans le trouble où vous me voyez. Je ne raille point, répliqua Ergaſte: mais ne vous ſouvient-il plus de ce que vous avez appris autrefois dans les écoles du divin Platon, que

notre mémoire, fidelle gardienne de nos idées, ſe fait quelquefois un ſi grand amas de ce que nous avons vu, ſur-tout quand ce ſont choſes agréables & qui nous conviennent, qu'elle en regorge, pour ainſi dire, & qu'alors ces idées ſe repréſentent ſouvent à notre eſprit, même à contre-temps; ce qui nous fait croire avoir vu réellement des choſes, que nous ne devons attribuer qu'à notre imagination. Vous vous divertirez tant qu'il vous plaira, reprit Tarſis : mais plût aux Dieux que mon imagination fût ſeule coupable ! Mon cher frère, continua-t-il, en regardant triſtement Télamon, eſt-il poſſible que Leucippe & Mélicerte ne vous aient point envoyé donner avis de ce funeſte accident? Je ſuis ſorti ſi matin, répondit Télamon, que je ne puis vous en dire des nouvelles.

En s'entretenant ainſi, ils ſe rapprochèrent du fleuve, d'où jetant les yeux ſur l'autre bord, ils y apperçurent pluſieurs perſonnes aſſemblées au-deſſous de Calioure, & ils remarquèrent dans la foule Leucippe & Mélicerte, le père & la mère de Zélie. Quand Tarſis eût juſqu'alors douté de ſon malheur, ce qu'il voyoit ne le lui auroit que trop confirmé : car il étoit aiſé de juger à leur action, qu'ils étoient en peine, & il ne pouvoit douter que ce ne fût de leur fille. Ah ! mon frère, s'écria-t-il auſſi-tôt, tout eſt perdu; &, ſans attendre davantage, il ſe jette

dans le premier bateau qu'il rencontre, & ſe rend vers Leucippe & Mélicerte. Ils furent ſurpris à ſon abord, d'autant que depuis quelque temps il ne les viſitoit plus, pour des raiſons qui ſe diront dans la ſuite; & leur ſurpriſe fut encore plus grande, quand il leur demanda ſi ſon malheur étoit véritable, & s'ils ne cherchoient pas leur fille. En effet, comme ils ſavoient l'amour de ce berger pour Zélie, la longue recherche qu'il en avoit faite, les obſtacles que Leucippe y avoit apportés, de quelles réſolutions eſt capable une paſſion auſſi violente que la ſienne, & qu'ayant envoyé chez Télamon pour s'informer de ce berger, il leur avoit été rapporté qu'il avoit paſſé la nuit hors du hameau; il n'étoit guères poſſible de ne pas concevoir de grands ſoupçons contre lui. Cependant l'ingénuité avec laquelle il leur raconta ce qui lui étoit arrivé la veille au ſoir, les larmes qu'il répandoit en leur parlant, & ſur-tout l'opinion qu'ils avoient de ſa vertu, effacèrent en un inſtant l'impreſſion déſavantageuſe qu'ils s'étoient formée.

Mélicerte lui apprit comment Zélie avoit été enlevée, ſans qu'on s'en fût apperçu que le matin. Elle lui raconta tout ce qu'elle en ſavoit, autant que les larmes & la douleur de la meilleure mère du monde, le pouvoient permettre. Tarſis raſſemblant toutes les circonſtances qu'il apprenoit, trouvoit quelque apparence à croire

que Zélie avoit conſenti à ſon enlèvement. Un grand amour eſt ſuſceptible de crainte. Il appréhenda que ce ne fût l'effet d'une affection nouvelle ; & ne pouvant s'imaginer d'autre cauſe de ſon malheur : O juſte Ciel ! s'écria-t-il, eſt-il poſſible que Zélie ait cédé ſi-tôt à tant de vertu ! & que la plus retenue & la plus ſage des bergères, ſoit devenue la plus.... Le reſpect l'arrêta ; & au lieu d'achever : Non, Mélicerte, reprit-il, ſans pouvoir retenir ſes larmes, je m'imaginerai les choſes les plus impoſſibles, plutôt que de ſouffrir en moi la moindre penſée qui bleſſe la vertu de Zélie.

Ils deſcendoient le long du fleuve, & Mélicerte lui contoit, en chemin, comment depuis le temps qu'il ne venoit plus les voir, Zélie avoit vécu dans une ſolitude & une mélancolie extraordinaires, ne ſouffrant la compagnie de qui que ce fût, hors celle d'un neveu, revenu depuis peu d'un long voyage, & qui ſe nommoit Alpide. Tarſis ſe ſouvenant d'avoir entendu prononcer ce nom par le marinier qui l'avoit reçu la veille, & qui le prenoit d'abord pour cet Alpide, raconta la choſe à Mélicerte, & lui fit part du ſoupçon qu'il commençoit à concevoir de ſon neveu.

Alpide étoit là parmi ceux qui cherchoient Zélie. Mélicerte le lui montra, pour voir s'il ne le reconnoîtroit pas pour celui qu'il avoit vu dans le bateau. Tarſis qui ne le connoiſſoit

pas d'ailleurs, & qui ne l'avoit vu qu'une fois, au milieu de l'eau, dans l'obſcurité, & dans un trouble & une agitation d'eſprit inconcevables, ne pouvoit pas ſe rappeler ſon idée. D'ailleurs Alpide témoignoit lui-même tant de douleur de la perte de Zélie, & paroiſſoit ſi empreſſé à ſa recherche, que ſon trouble, joint à l'étroite affinité qui étoit entre la bergère & lui, diſſipa tout le ſoupçon que l'on auroit pu en avoir.

Tarſis & Mélicerte deſcendoient toujours, & arrivèrent preſque à l'embouchure du fleuve. Un bateau étoit là attaché à un ſaule. Mélicerte y jetant les yeux par haſard, apperçut au fond un rouleau de papiers, qu'il lui ſembla avoir vu ſouvent entre les mains de Zélie. Tarſis à qui elle le montra, alla promptement le ramaſſer, & reconnut que c'étoient quantité de lettres & de vers qu'il avoit autrefois compoſés pour cette bergère, & dont elle avoit pris plaiſir de faire un recueil, qu'elle portoit quelquefois avec elle. Mélicerte & Tarſis furent ſi étonnés de cette circonſtance, qu'ils ne ſavoient qu'en dire.

Un peu plus bas, ils ſe trouvèrent auprès d'une petite maiſon au bord de l'eau, où Mélicerte entra, pour s'informer de ce qu'elle cherchoit, pendant que Tarſis interrogeoit des paſtres, qui gardoient-là quelque bétail. Elle en trouva la porte ouverte; &, ne voyant

perſonne, elle fit aſſez de bruit pour ſe faire entendre à une vieille femme qui parut, lui faiſant ſigne des yeux & de la main, de parler bas, & qui lui dit, après s'être approchée doucement d'elle, qu'il y avoit une malade qui dormoit, & qu'elle la prioit de ne la pas éveiller. Mélicerte conçut à ces mots quelque eſpérance. Elle lui demanda, toute émue, quelle étoit cette malade, & lui expliqua le ſujet de ſon inquiétude & de ſa demande. Alors la vieille, la prenant par la main, la conduiſit hors de la porte, pour parler avec plus de liberté, & lui raconta que le jour précédent, ſur le midi, un bateau qui portoit quatre ou cinq perſonnes, ayant fait naufrage à l'embouchure du fleuve, ſon mari, qui étoit pêcheur, avoit ſauvé du danger une jeune fille d'une extrême beauté, qui ſe nommoit Hyppolite, que ſes parens, ainſi qu'elle le leur avoit dit, envoyoient dans l'iſle des Daphnides, pour y être récluſe. Que, ſelon ce qu'elle en avoit pu comprendre, cette fille n'avoit pas une grande envie d'y aller; qu'il étoit vrai que l'indiſpoſition cauſée par ſon accident, ne lui avoit pas encore permis de le faire; & qu'elle étoit préſentement aſſoupie, n'ayant pas, ſans doute, repoſé toute la nuit.

Ces circonſtances, naïvement racontées par cette femme, firent juger à Mélicerte que cette inconnue n'étoit pas Zélie. Mais comme tout lui étoit ſuſpect, elle eut la curioſité de

la voir. La vieille la conduiſit donc le plus doucement qu'elle put, dans la chambre où elle repoſoit ; & Mélicerte connut bientôt que ce n'étoit point ſa fille. Les vêtemens qui étoient près du lit, n'avoient nul rapport à ceux de Zélie. Elle remarqua même quelques papiers étendus ſur la table pour ſécher, & reconnut, en s'en approchant, que c'étoient des recommandations pour cette fille ; elle vit encore par-là, qu'Hyppolite étoit ſon vrai nom. Elle ſe retira donc ſans en demander davantage, & retourna mêler ſes craintes & ſes regrets à ceux de l'inconſolable Tarſis.

Cependant, le bruit de cet accident s'étant répandu de tous côtés, une infinité de bergers vinrent offrir leurs ſervices à Leucippe, parce que c'étoit l'un des plus conſidérables de la contrée ; & pluſieurs bergers firent leurs complimens de condoléance à la ſage Mélicerte, & à la vertueuſe Philiſte, femme de Télamon, laquelle étoit venue ſe rendre auprès de ſa mère, dès qu'elle avoit appris l'infortune de ſa ſœur. Tarſis à qui la douleur rendoit la compagnie d'autant plus inſupportable, que chacun, dans cette conjoncture, jetoit les yeux ſur lui, parce qu'il n'y avoit perſonne à qui ſon amour ne fût connu, ſe déroba inſenſiblement de la foule, & alla dans un bocage près de-là, pour s'y plaindre avec plus de liberté. Il s'y aſſit ſur l'herbe, le dos appuyé

contre un arbre, le chapeau enfoncé juſques ſur les yeux, les bras croiſés; & en cet état, pouſſant mille ſanglots, il s'embarraſſa de nouveau de mille triſtes réflexions, qui ne le rendirent ni plus inſtruit, ni plus conſolé. Au contraire, la torture qu'il donnoit à ſon eſprit par tant de penſées mélancoliques, ne ſervoit qu'à l'accabler de déſeſpoir. Tantôt il ne doutoit point que Zélie n'eût été enlevée de force; tantôt, qu'elle n'y eût elle-même conſenti. Il s'imaginoit quelquefois qu'elle pouvoit s'être noyée; &, dans cette penſée, il étoit prêt à s'aller précipiter dans les mêmes eaux où il la croyoit enſévelie. Après bien des raiſonnemens confus ſur toutes ces différentes imaginations, il jeta les yeux ſur ce rouleau de papiers, qu'il avoit mis à côté de lui; & ne ſachant par quelle aventure il l'avoit trouvé, il l'ouvrit, pour voir s'il n'y rencontreroit point quelque écrit de Zélie, ou d'autre, qui le pût éclaircir du deſſein qu'elle avoit pris. Il n'y trouva que ſes propres ouvrages, qui, lui rappelant ſon bonheur paſſé, ſembloient l'inſulter dans ſon malheur préſent. Hélas, dit-il, je me plaignois dans ces vers & dans ces lettres du peu de progrès que je faiſois dans mon amour; la moindre abſence m'accabloit, quoique je fuſſe aſſuré de la revoir : c'eſt maintenant qu'il faut me plaindre!

Il acheva de parcourir impatiemment ces

papiers; &, n'y trouvant rien de ce qu'il cherchoit, il les lia comme ils étoient auparavant. Il enfonça ſon chapeau encore plus avant ſur ſes yeux, appuya ſa tête de ſes deux mains; &, dans cette poſture, il rouloit dans ſon eſprit mille deſſeins funeſtes, dont il en auroit ſans doute exécuté quelqu'un ſur l'heure, ſans un léger rayon d'eſpérance, qui le ſauva, pour ce coup, de ſon déſeſpoir.

Fin du premier Livre.

SOMMAIRE
DU SECOND LIVRE.

DESCRIPTION de la Vallée de Tempé : Tarſis, en continuant ſes recherches, rencontre ſur le chemin d'Hippique un inconnu qui liſoit ; cet inconnu eſt attaqué par quatre cavaliers : Tarſis qui veut le ſecourir, le voit déja loin de lui pourſuivant deux de ſes aſſaſſins, après en avoir percé un de ſon javelot, & mis l'autre hors de combat. Il s'approche du bleſſé, lui lève ſon caſque au moment qu'il expire (Sujet de la Vignette). *Il apperçoit à côté de lui le livre de l'inconnu ; il le ramaſſe & le laiſſe tomber d'étonnement : Télamon, accompagné d'Agamée, & des bergers Ergaſte & Célémante, cherche ſon frère : Caractère de ces deux bergers. La ſurpriſe de Télamon égale celle de Tarſis à l'inſpection du titre de ce livre : Agamée s'en empare, & le lit.* Commencement de l'Hiſtoire de Kion & de Léonides. *Télamon trouve dans un bois un inconnu bleſſé, qu'il fait tranſporter à Hippique, chez Alcidias ſon père : Agamée continue de lire l'hiſtoire de Kion & de Léonides : Ces deux frères ſont cru morts, l'un dans les flammes, & l'autre de déſeſpoir.*

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE SECOND.

LA VALLÉE DE TEMPÉ, qui doit être la ſcène de notre hiſtoire, & le théâtre fameux de tant de rares & célèbres aventures, a de longueur environ quarante ſtades, c'eſt-à-dire, un peu plus de deux lieues. Elle commence à la ville de Gonnes, vers l'Occident; &, ſuivant le cours du fleuve Penée qui la traverſe par le milieu, elle finit avec lui vers l'Orient, à l'endroit où rencontrant le fameux Hélicon, ils ſe dégorgent enſemble dans le golfe Thermaïque. Le

mont Olympe borne ſa largeur au ſeptentrion; au midi, c'eſt le mont Oſſa. Le premier eſt couvert d'une forêt de buis & de lauriers; le ſecond, d'une forêt de pins; & vous diriez que la nature auroit renfermé cette admirable vallée entre ces deux montagnes, comme entre de fortes & invincibles barrières, pour conſerver à ſes habitans le plus rare & le plus parfait de ſes chef-d'œuvres. En effet, l'on peut dire qu'elle n'a rien formé de beau ailleurs, qui ne ſe trouve dans ce petit eſpace. On y voit des plaines, des vallons, des prairies, quantité de bocages, une infinité de ruiſſeaux, & des fontaines dont les eaux auſſi ſalubres qu'elles ſont claires, ſervent de ſouverain remède à différentes maladies. Tout y eſt ſi merveilleuſement diverſifié, & orné d'un ſi grand nombre de beaux hameaux, qu'il eſt impoſſible de ſe rien imaginer de plus agréable. Les plus conſidérables de ces hameaux ſont Hyppique, que l'on rencontre d'abord à main gauche, en venant de Gonnes, & deſcendant le long du fleuve vers la mer; Cénome, qui paroît du même côté, environ vingt-cinq ou trente ſtades plus bas; & Calioure, qui eſt de l'autre côté du fleuve, encore plus vers la mer, & preſque ſur le rivage du golfe. A Calioure étoit la demeure de Leucippe & de Mélicerte; à Cénome, celle de Télamon & de Philiſte; & celle d'Alcidias, père de Télamon & de Tarſis, étoit à Hippique.

Pour Tarſis, il demeuroit ordinairement chez ſon père; mais il étoit dans l'habitude de coucher ſouvent chez Télamon.

Comme Tarſis n'avoit, la dernière nuit, couché ni chez Télamon, ni chez Alcidias, & qu'il réfléchit ſur ces paroles de Zélie, qu'il avoit ouies le ſoir précédent : *Que je te plains, mon cher Tarſis ! & que tu ſeras touché, quand on te portera cette nouvelle !* Il ſe mit dans l'eſprit que cette bergère pourroit bien avoir envoyé à Cénome chez Télamon, ou à Hippique chez Alcidias, quelque billet pour l'avertir de ſon deſſein, & que n'y étant pas, on l'auroit peut-être laiſſé à quelque domeſtique, pour le lui rendre à ſon retour. Dans cette penſée, il ſe lève bruſquement, repaſſe le fleuve, prend le chemin de Cénome; & n'y ayant rien trouvé de ce qu'il cherchoit, il tourne ſes pas vers Hippique, après s'être déchargé chez ſon frère du rouleau de papiers dont nous avons parlé.

Il étoit déja ſur les terres dépendantes de la maiſon d'Alcidias, dans un vallon où le chemin eſt d'un côté bordé d'une prairie, & de l'autre d'un étang; lorſqu'il apperçut un cheval attaché à des branches, ſous une ſauſſaie à l'entrée de la prairie, & un inconnu aſſis tout proche, ſur le bord d'une fontaine qui couloit entre ces ſaules, & qui formoit l'étang de la décharge de ſes eaux. Cet inconnu étoit couvert d'armes émaillées de noir, relevées,

aux extrémités, d'un filet d'or. Son caſque noir, & bordé comme le reſte de ſon armure, étoit orné de quantité de plumes de même couleur; & ſon écu, qui étoit ſur l'herbe auprès de ſon javelot, avoit pour deviſe une flamme attachée à un tronc d'arbre à demi conſumé. Cette flamme paroiſſoit agitée des vents, & battue d'une pluie furieuſe, qui ſembloient faire à l'envi, mais inutilement, tous leurs efforts pour l'éteindre. Il y avoit ces mots au-deſſus : *Il eſt trop allumé.*

A quelques pas derrière étoit l'Ecuyer, à pied & debout, le dos appuyé contre un ſaule, la bride de ſon cheval paſſée dans l'un de ſes bras qu'il tenoit croiſés, ayant les yeux attachés ſur ſon maître, qu'il regardoit en pouſſant de temps en temps de longs ſoupirs; pendant que l'autre, dont la viſière du caſque étoit hauſſée, tenoit en main un petit livre qu'il liſoit avec beaucoup d'attention.

Quoique la poſture où il ſe trouvoit, ne permît pas à Tarſis de le bien conſidérer, il ne laiſſa pas d'y reconnoître des traits beaux & réguliers, une mine diſtinguée, la taille haute, l'air mélancolique, mais noble, & toutes les marques d'une perſonne extraordinaire. Mais il étoit trop occupé de ſes propres intérêts, pour ſatisfaire davantage ſa curioſité; & il étoit déja à cent pas loin d'eux, quand il ouit un grand bruit derrière lui. Tournant auſſi-tôt la tête, il

apperçut quatre hommes à cheval, qui, le javelot à la main, venoient fondre ſur cet inconnu. La lâcheté de ces aſſaſſins, qui l'attaquoient avec tant de diſproportion, toucha Tarſis de dépit. Il tira l'épée, dont nous avons dit tantôt qu'il s'étoit armé, & courut au ſecours du plus foible. Mais l'inconnu n'en avoit pas beſoin. Il étoit déja remonté à cheval, avoit percé de ſon javelot le plus avancé de ces cavaliers, & l'avoit laiſſé mourant par terre. Il avoit coupé le poignet du ſecond; & les deux autres ſe contentant de lui lancer de loin leurs javelots, commençoient à prendre la fuite. L'inconnu les pourſuivit l'épée à la main, ſuivi de ſon écuyer; enſorte que Tarſis qui étoit à pied, & que rien ne preſſoit de les ſuivre, les eut bientôt perdus de vue.

Il s'approcha du bleſſé, & lui ayant levé le caſque, il lui vit ouvrir les yeux foiblement, & lui entendit dire ces paroles, qu'à peine pouvoit-il prononcer: O infortuné Pallante! eſt-ce là le fruit de tant de crimes? Si vous êtes juſtes, ô Dieux, puniſſez donc auſſi le traître Ménélas. Ah Pyrrhus! ah Antigone! vous êtes vengés. La mort l'empêcha d'en dire davantage.

Tarſis n'avoit pas tellement vécu dans la ſolitude paſtorale, qu'il ne ſût que le roi qui régnoit pour lors en Epire, s'appeloit Pyrrhus, & que ce prince étoit un des premiers & des

plus puiſſans monarques du monde ; enſorte que cette rencontre lui donnoit de grands ſujets d'étonnement. Mais ſa ſurpriſe fut bien autre, lors qu'appercevant à ſes pieds le livre que liſoit auparavant l'inconnu, & qu'il avoit laiſſé tomber, dans l'empreſſement de ſe défendre ; il y lut pour titre : *Hiſtoire de Kion & de Léonides, écrite par Straton de Lampſaque, & dédiée au prince Philadelphe.*

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quel fut l'étonnement du berger, à l'aſpect de ce titre. Il ramaſſa le livre, pour voir s'il ne s'étoit point trompé, & ceci lui parut ſi ſingulier, qu'il commença à douter ſi cette aventure, & les précédentes, n'étoient point un ſonge.

En effet, l'on ne peut ſe figurer rien de plus extraordinaire que l'étoit ce qu'il trouva écrit dans ce livre, ainſi que nous le verrons bientôt. Il ne put s'occuper à le lire ; & ſe contentant de juger par le commencement & par la fin, de ce qu'il contenoit, il s'écria : Ah ! ce n'eſt pas de Kion & de Léonides que je cherche des nouvelles ; je n'en veux ſavoir que de Zélie. Ah pauvre Léonides ! que tes diſgraces étoient douces au prix de celles de Tarſis ! O Tarſis ! pourquoi as-tu ſurvécu à Léonides ?

A ces mots, il demeura quelque temps comme immobile, & tellement rempli de ſes penſées, que le livre lui tomba des mains, ſans qu'il y prît garde. Il ſortit de cette profonde

rêverie, & continua ſon chemin vers Hippique.

Cependant, Télamon d'un autre côté étoit fort en peine de Tarſis, il le cherchoit par-tout, de compagnie avec Ergaſte, Célémante, & un étranger qui s'étoit joint à eux; & voici comment.

Parmi la foule de tous ceux que l'accident de Zélie avoit raſſemblés ſur le bord du fleuve, un homme de trente-huit à quarante ans, s'adreſſant à Télamon, lui demanda quel ſujet ramaſſoit-là tant de gens. Télamon le regarda, & le remit pour une perſonne qu'il avoit vue ailleurs: mais ce ne fut qu'après quelques momens, qu'il le reconnut pour un Athénien, avec lequel il avoit autrefois porté les armes au ſervice des Thébains. Quoi, Agamée! lui dit-il, (car il ſe ſouvint auſſi de ſon nom), hé qui vous amène parmi nous? Hélas! Télamon, lui répondit l'étranger, qui le reconnut pareillement, vous me demandez-là une choſe qui voudroit de la diſcuſſion. Ce que je vous en puis dire en un mot, c'eſt que je fuis ma diſgrace, & que je viens m'aſſocier à votre repos. Vous voyez, répliqua Télamon, que vous prenez, pour cela, un temps peu convenable. Outre que depuis long-temps Tempé n'eſt plus, pour ainſi dire, elle-même, nous ſommes tous ſi troublés de l'enlèvement d'une des plus conſidérables bergères de la contrée, que jamais affliction ne fut égale à la nôtre: J'y prends

plus de part que perſonne, parce que cette bergère eſt ma belle-ſœur, & qu'un de mes frères qui l'aimoit éperduement, en eſt inconſolable. Je plains le déplaiſir de votre frère, plus que je ne fais ſon aventure, reprit Agamée; car je ne lui voudrois apprendre que la mienne, pour le conſoler de ſon malheur, pour peu qu'il ſoit ſenſible à la raiſon. Il verroit qu'il ne peut rendre aſſez de grâces à la fortune, ſi ce malheur pouvoit le détourner du mariage. Il ſeroit heureux, dit Télamon, de recevoir au moins quelque conſolation dans ſa peine: car ſon affliction eſt telle, que ſi les Dieux n'ont pitié de lui, je ne ſaurois croire qu'il n'en meure. Il le chercha auſſi-tôt des yeux parmi la foule; &, ne le voyant point, il appela Ergaſte, pour ſavoir s'il ne l'appercevoit point de ſon côté. Célémante qui les entendit, prit la parole, & dit à Télamon: Je le cherchois auſſi du mien, & je commence à en être en peine, parce qu'un berger vient de me dire qu'il l'avoit vu vers ce petit boſquet que voici à ma main gauche, & qu'il étoit-là dans une contenance ſi triſte, que nous ferions bien de ne le pas laiſſer ſeul. Télamon en fut alarmé. Il pria Ergaſte & Célémante de l'aider à l'aller chercher, & demanda pardon à Agamée s'il le quittoit ainſi, mais qu'il ne tarderoit pas à le rejoindre. Agamée voulut être de la partie, & Télamon fut ſenſible à la part qu'il prenoit à leur triſteſſe.

Télamon, pendant le chemin, apprit à ſes deux amis quel étoit Agamée; ce qu'il ne fit pas ſans un éloge ſommaire de ſon mérite. L'étranger s'informa auſſi à Télamon d'Ergaſte & de Célémante, & ces deux bergers n'étoient pas certainement indignes de ſa curioſité. Ils étoient bien faits de corps, & leur eſprit étoit encore mieux orné. Ils avoient la bonté, la franchiſe & la généroſité en partage; &, s'il y avoit quelque choſe à redire dans leur humeur, c'eſt qu'Ergaſte étoit naturellement trop prompt, & Célémante trop partiſan de la volupté. Aux lumières naturelles, dont la nature les avoit favoriſés, ils en avoient ajouté d'autres, qu'ils avoient puiſées dans les écoles des plus fameux philoſophes d'Athènes, où ils avoient long-temps étudié; & là ils s'étoient liés enſemble d'une amitié ſi forte, qu'on les appeloit ordinairement les deux couſins, quoiqu'ils ne fuſſent parens qu'à un degré très-éloigné. Cette union ſubſiſtoit malgré l'oppoſition de leur tempérament & de leur humeur. Ergaſte étoit tout de feu; ſes yeux vifs & étincelans le diſoient aſſez. Sa bile s'allumoit pour la moindre choſe; & ſouvent, ſans y prendre garde, il s'animoit tellement dans le diſcours, qu'on eût dit qu'il étoit fort en colère. Célémante au contraire, avoit un eſprit doux & modéré, & il eût fallu de grands ſujets pour le fâcher. Ergaſte étoit mélancolique, ne ſe

plaiſant guères qu'avec ſes livres, ou dans la compagnie de ſes plus intimes amis, & il haïſſoit ſur-tout les connoiſſances nouvelles: Célémante au contraire, étoit enjoué; il ſe divertiſſoit également par-tout; & le nouveau venu lui faiſoit toujours plaiſir. Le premier étoit exact & circonſpect avec ſes amis; &, comme il s'acquittoit envers eux du plus petit devoir d'amitié, il ne pouvoit ſouffrir qu'ils y manquaſſent en la moindre choſe: l'autre n'y regardoit pas de ſi près; &, indulgent pour ſes amis, il vouloit qu'ils le fuſſent auſſi pour lui. Cette oppoſition étoit extraordinaire, & l'on s'étonnoit comment une pareille amitié s'étoit formée & ſoutenue entre eux. Ils étoient preſque toujours en diſpute, &, par un vrai prodige, leur amitié n'en ſouffroit point. Au reſte, ce qu'Ergaſte avoit de particulier, c'eſt qu'il n'y eut jamais d'homme qui ſe trompât moins dans ſes jugemens; & qu'en un inſtant, il diſcernoit avec la dernière préciſion, le bien & le mal d'une perſonne, d'un livre, ou de toute autre choſe dont il s'agît. Célémante donnoit encore cette louange à Ergaſte, qu'il n'avoit jamais connu perſonne qui aimât ſi bien ce qu'il aimoit; & il diſoit que s'il avoit appris à être bon ami, il en avoit l'obligation à Ergaſte; mais que celui-ci lui en avoit donné les leçons comme un maître les donne aux enfans, c'eſt-à-dire, en le reprenant & en le grondant

ſans

ſans ceſſe, &, pour ainſi dire, la verge à la main.

Télamon ajouta qu'ils étoient l'un & l'autre & ſes parens & ſes amis, & aſſura l'Athénien, qu'il reconnoîtroit bientôt par lui-même, qu'ils étoient dignes de ſon eſtime.

Ils alloient entrer dans le petit bois où ils croyoient trouver Tarſis, quand ils apprirent par des paſſans, qu'il avoit repaſſé le fleuve, & pris le chemin de Cénome. Ils s'y en allèrent, ſans l'y trouver. Ils ne s'y arrêtèrent qu'autant qu'il falloit pour prendre un repas aſſez léger, & tournèrent vers Hippique, ſuivant la route qu'on leur avoit dit que Tarſis pouvoit prendre. Télamon & Agamée alloient de compagnie, & s'entretenoient enſemble; Ergaſte les ſuivoit d'aſſez loin, en rêvant, & ſans prendre garde que Célémante marchoit à ſes côtés. Celui-ci tâcha inutilement de lier quelque converſation avec ſon ami, qui n'y répondoit qu'avec peine. Son tempérament naturellement gai, ne put ſe contenter d'un ſilence ſi profond; &, laiſſant Ergaſte à ſes rêveries, il ſe mit à chanter le refrain d'une chanſon qu'il avoit faite autrefois, & qui commençoit ainſi:

Régnez ſeule en mon cœur, libre & tranquille joie;
Les biens ne ſont pas biens ſans vous:
Vous êtes, de tous ceux que le Ciel nous envoie,
Le plus ſolide & le plus doux,
Et le ſeul bien digne de nous.

Ergaſte que l'entretien de Célémante n'avoit point diſtrait, le fut bientôt par la chanſon; & d'un viſage ſérieux, & hauſſant les épaules, il ſe tourna vers lui, comme pour l'avertir qu'il chantoit à contre-temps; & qu'en une conjoncture auſſi douloureuſe, où ſes meilleurs amis ſouffroient, les plaintes euſſent été de meilleure grâce que des chanſons. Célémante ſe tut; &, loin de conteſter, il s'excuſa ſur le manque d'entretien. Mais Ergaſte s'étant livré de nouveau à la rêverie, Célémante, ſans preſque y ſonger, pourſuivit la chanſon.

L'amour ne flatte les amans
Que d'un vain eſpoir de délices.
Et ſes plus doux contentemens,
Aux gens ſenſés ſont des ſupplices.
Un amant ceſſe-t-il de pouſſer des ſoupirs?
De ſe plaindre d'une inhumaine?
Son plaiſir même eſt une peine,
Et s'il étoit ſans peine, il ſeroit ſans plaiſirs.

Régnez ſeule en mon cœur, libre & tranquille joie;
Les biens ne ſont pas biens ſans vous:
Vous êtes, de tous ceux que le Ciel nous envoie,
Le plus ſolide & le plus doux,
Et le ſeul bien digne de nous.

La plus douce paſſion
Eſt toujours un mal bien rude:
Si ce n'eſt affliction,
C'eſt au moins inquiétude.

Plus le chagrin traverſe un amoureux deſir,
Plus, dit-on, le plaiſir abonde :
Mais le plus grand plaiſir du monde,
S'il me cauſe un chagrin, ne m'eſt plus un plaiſir.

Régnez ſeule en mon cœur, libre & tranquille joie ;
Les biens ne ſont pas biens ſans vous :
Vous êtes, de tous ceux que le Ciel nous envoie,
Le plus ſolide & le plus doux,
Et le ſeul bien digne de nous.

Célémante étoit en train de continuer : mais Ergaſte qui l'avoit déja regardé deux ou trois fois, ſans que l'autre y prit garde, l'interrompit par cette réprimande : En vérité, Célémante, il faut convenir que tu manques bien ici de diſcrétion & de jugement. Quelque indifférent que tu ſois pour tes amis, au moins devrois-tu faire ton poſſible pour en cacher le défaut, & contraindre ta joie dans des momens de triſteſſe. Télamon croira-t-il, à t'entendre ainſi chanter, que tu prends grande part à ſon déplaiſir ?

Célémante qui, comme nous avons dit, avoit repris la chanſon ſans y faire réflexion, & par une ſimple habitude de ſe divertir partout de manière ou d'autre, ne ſe fut pas plutôt apperçu de ſa faute, que joignant les mains : Mon cher Ergaſte, lui dit-il, je te demande pardon, & à Télamon auſſi. Je te proteſte que je ne me ſouvenois déja plus de ta réprimande, & que je ſongeois ſi peu à ce

que je faiſois, que j'aurois juré ne pas chanter Ergaſte, enclin aux réprimandes, lui en fit une aſſez longue & aſſez forte à ce ſujet. Célémante la reçut en bonne part, la regardant comme un effet d'amitié : mais il ne tomba pas tout-à-fait d'accord que ſa faute fût auſſi grave qu'on le lui faiſoit croire, & il conteſta d'autant plus volontiers là-deſſus, que c'étoit engager ſon ami dans une manière de converſation. Mon cher Précepteur, lui dit-il en riant, tu me blâmes après tout d'une choſe dont je pourrois attendre quelque ſorte de louange. Si je chante, & ſi tu me vois de la joie quand il s'agit de m'employer pour mes amis, ne crois pas que ce ſoit faute de m'intéreſſer en ce qui les touche. Au contraire, c'eſt une marque que je m'y porte gaiement & de bon cœur. La penſée eſt admirable, dit Ergaſte ! Hé, mon ami, continua-t-il, prendre part à la douleur de ſes amis, c'eſt la reſſentir comme eux, c'eſt être triſte de leur triſteſſe. J'en demeure d'accord, répliqua Célémante : mais quand cette douleur ne leur ſert de rien, on doit tout faire pour la chaſſer. Vois-tu, mon cher Ergaſte, l'amitié ne conſiſte pas à contrefaire les poſtures & la figure de nos amis, comme des ſinges ; à rire quand ils rient, à pleurer quand ils pleurent ; c'eſt à les ſecourir réellement & de fait lorſqu'il le faut, & à le faire de bonne grâce. La plûpart de ceux que tu vois triſtes, quand il faut conſoler ou ſervir

un ami affligé, ne le ſont pas de ce qu'ils voient leur ami triſte : mais ou ils ſe contrefont par bienſéance ; ou s'ils ſont effectivement affligés, c'eſt de ce qu'il faut faire un perſonnage qui leur fait peine ; ou enfin, parce qu'on devient triſte par compagnie, & qu'un homme chagrin eſt toujours à charge. Conviens au moins, interrompit Ergaſte, qu'un homme qui chante l'eſt encore plus à ceux qui ſouffrent. Je n'en crois rien, dit Célémante. Quand j'ai de l'affliction, mes amis alors me ſont utiles, & ils me font le plus grand plaiſir du monde de venir auprès de moi ſe réjouir : mais ſi je ſuis content, je n'ai pas beſoin d'eux, puiſque je ſuis en état de me divertir moi ſeul. Je vois bien, pourſuivit Ergaſte, que tu n'as jamais eu de véritable douleur. Tu dois ſavoir que vouloir faire rire un homme qui a ſujet de pleurer, c'eſt une choſe auſſi fâcheuſe pour lui, que le ſeroit celle d'en vouloir faire pleurer un autre qui ſeroit dans la plus grande joie. Je n'en crois rien encore, repartit Célémante ; & je te déclare que ſi jamais je ſuis en humeur de pleurer, je t'aurai bien de l'obligation de la peine que tu prendras à me faire rire. Ce n'eſt pas qu'après tout, ſi je ſavois que mes amis fuſſent offenſés de ma gaieté, & que par-là mon amitié leur fût douteuſe, je ne fiſſe tous mes efforts pour m'attriſter : mais comme ils doivent ſe réjouir de mon bien, & que mon amitié qui ne leur eſt pas

ſuſpecte, n'a pas beſoin de ces démonſtrations extérieures que tu demandes, je ne ſonge qu'à les ſervir, & qu'à me conſoler & pour eux & pour moi.

Cette petite conteſtation ne laiſſa pas que de retarder leur marche, & ils ne prirent pas garde que les deux autres étoient déja ſi loin, qu'ils les avoient perdus de vue.

En effet, Télamon & Agamée étoient déja ſortis du petit vallon où Tarſis avoit rencontré les inconnus dont nous avons parlé, quand Ergaſte & Célémante y entrèrent. Ils y trouvèrent le corps du malheureux qui avoit été tué, & ils apperçurent près de lui le petit livre que Tarſis y avoit pareillement trouvé, & laiſſé. Télamon qui y avoit jeté les yeux le premier, le ramaſſa, & l'on ne peut s'imaginer quel fut ſon étonnement, lorſqu'il en vit le titre. Agamée qui le remarqua, s'approcha pour voir ce que c'étoit; & prenant le livre des mains du berger, qui, par un ſecond effet de ſa ſurpriſe, le lui abandonna ſans lui rien dire, il ſe mit à le lire, tandis que Télamon conſidéroit le mort, pour eſſayer à le reconnoître. Mais c'étoit un inconnu pour lui. Il eût ſouhaité qu'Ergaſte & Célémante y euſſent été, pour voir s'ils ne l'aideroient point à s'en remettre les idées; &, voyant qu'ils tardoient à venir, il retourna ſur ſes pas pour les preſſer. Cependant Agamée ouvrant ſon livre, y lut ce qui ſuit, ſans pour-

tant ſavoir encore ce qu'il lui eût été néceſſaire d'apprendre, pour en trouver la lecture plus agréable.

HISTOIRE

DE KION ET DE LÉONIDES,

Écrite par Straton de Lampſaque, & dédiée au Prince Philadelphe.

VOTRE curioſité, Seigneur, eſt digne de vous, & il vous convient plus qu'à un autre, de vouloir connoître les véritables effets d'une vertu à laquelle vous devez votre nom *. Je vais vous tracer avec plaiſir le merveilleux tableau de l'amitié de deux frères, dont j'apprends que le ſimple crayon qu'en a fait la renommée, vous a déja ravi d'admiration: heureux, ſi j'enrichis l'Egypte, après vous, d'un ſecond exemple, que tous les ſiécles à venir envieront au nôtre!

Héraclée, ville ſituée ſur le Pont-Euxin, depuis la mort du grand Eumène avoit été gouvernée par le Sénat, ſous l'autorité du vieil Antigonus; quand les eſclaves s'y étant révoltés contre leurs maîtres, & ayant élu pour chef un nommé Cléarque, homme de baſſe naiſſance, troublèrent la tranquillité publique, & firent de cette ville le théâtre ſanglant des plus horribles inhumanités.

* Philadelphe, en grec, veut dire: *Qui aime ſon frère.*

Ce Cléarque étoit un homme hardi & cruel, à qui le crime tenoit lieu de vertu, quand il pouvoit ſervir à ſon ambition. Il forma bientôt une armée de ces eſclaves; &, s'étant par-là rendu maître de la ville, il fit aſſembler le Sénat, comme pour délibérer ſur quelques propoſitions de paix. Par cet artifice, ayant réuni tous les Sénateurs dans la maiſon-de-ville, il en fit maſſacrer ſur le champ même une partie, & fit enchaîner & traîner en priſon les autres, où ils périrent tous miſérablement.

Ce n'étoit-là que le prélude de ſes cruautés. Il ſe ſaiſit de tout ce qu'il y avoit dans la ville de bons & de riches habitans; &, par ce maſſacre général, ayant fait des veuves de tout ce qu'il y avoit de femmes de qualité dans Héraclée, il en fit la récompenſe de ſes complices: enſorte que par un attentat ſacrilège, & ſans exemple, il mit ces eſclaves dans les biens, dans les charges, & dans le lit de leurs maîtres. La plûpart de ces vertueuſes femmes ne pouvant ſubir une ſi affreuſe indignité, ſe tuèrent elles-mêmes ſur le corps de leurs maris; & il y eut quantité de jeunes filles qui eurent le courage de ſe ſacrifier ſur ceux de leurs pères & de leurs mères.

Entre ces filles, il y en eut une, appelée Olympie, qu'une tendre inclination lioit avec un jeune étranger: mais ſa tendreſſe pour ſon père & pour ſa mère, plus forte encore que ſon

amour, ne pouvoit lui permettre de leur ſurvivre, & de les laiſſer ſans vengeance. Elle eût donné mille vies au lieu d'une, pour leur rendre ce triſte devoir; & vous jugerez, Seigneur, qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle n'eût ſacrifié pour ce deſſein, par l'étrange réſolution que ſa douleur lui fit prendre. Elle fut même tentée plus d'une fois, d'aller poignarder le tyran : mais, après avoir conſidéré que cette entrepriſe étoit impoſſible à une fille, & qu'un attentat ſans effet, ſerviroit à Cléarque d'avertiſſement pour ſe tenir ſur ſes gardes, elle envoya querir ſon amant ; & lui montrant le corps de ſa mère ſanglant & étendu ſur le plancher : Kion, lui dit-elle, vous reconnoiſſez-là l'ouvrage de Cléarque. Il a égorgé mon père, il eſt le cruel bourreau de ma mère, & vous voyez, Kion, qu'il faut que je meure : car vous ne voudriez pas que je devinſſe la récompenſe de quelque eſclave. C'eſt donc à vous que je m'adreſſe pour me venger, & j'attends ce témoignage illuſtre de l'amour que vous m'avez juré tant de fois. Si ma prière n'eſt pas aſſez forte pour vous y réſoudre, voici, Kion, voici comme je vous le commande. A ces mots, tirant un poignard qu'elle avoit ſous ſes habits, elle s'en perça le cœur, ſans qu'il fût poſſible à ſon amant d'arrêter le coup, & elle tomba morte ſur ſa mère, prononçant ces paroles avec peine : C'eſt Cléarque

qui me tue ; ô Kion, vengez-moi de Cléarque.

Ces mots, ſortis de la bouche d'une Maîtreſſe mourante, firent un effet étrange ſur Kion: mais la ſuite fit bien voir qu'il avoit trop d'amour pour lui ſurvivre, s'il n'eût pas eu aſſez de courage pour la venger.

Cet étranger, âgé d'environ vingt-cinq ans, avoit un frère plus jeune que lui, nommé Léonides, & les hommes n'ont point d'exemple d'une amitié pareille à celle qui régnoit entre eux. Je n'ai jamais pu ſavoir ni leur pays, ni leur naiſſance ; ils m'apprirent ſeulement qu'ils avoient étudié enſemble dans les écoles de Platon, & qu'il y avoit deux ans que la paſſion des voyages les portoit en différens pays, & qu'ils revenoient des Gaules, d'où ils ſe diſoient originaires. Après avoir vu la meilleure partie de l'Europe, leur deſſein étoit de parcourir encore toute l'Aſie : mais l'amour de Kion, & la complaiſance de Léonides pour ce cher frère, les avoient arrêtés à Héraclée.

Kion s'étant remis, autant qu'il le put, du triſte & ſanglant ſpectacle qu'il venoit de voir, court vers ſon frère, le cœur outré d'amour & de douleur ; lui conte ſa funeſte aventure ; &, dans le tranſport de ſon déſeſpoir, l'embraſſe, & lui demande ſecours pour venger ſa chère Olympie. L'amitié & le grand cœur de Léonides ne lui permettoient pas de rien refuſer à la prière & aux deſirs de Kion ; & voici une

réſolution bien digne de l'amour de l'un, de l'amitié de l'autre, & du courage de tous les deux.

Le tyran ne marchoit jamais qu'au milieu de deux cens gardes, qui marquoient ſa défiance & ſon oſtentation. Il avoit l'inſolence de ſe dire fils de Jupiter, &, pour ſigne de ſon extraction, il faiſoit porter un aigle d'or devant lui. Sa couronne étoit de même métal, ſa robe étoit de pourpre, & ſes brodequins tout parſemés de pierreries : deſorte que cet eſclave, revêtu de la pompe & de l'autorité royale, faiſoit trembler tout Héraclée par le ſeul appareil de ſa perſonne & de ſa ſuite.

Tout ce qui reſtoit de citoyens gémiſſoient ſous le poids de leur malheur. Chaque jour étoit enſanglanté par quelque meurtre, & la liberté & les biens n'étoient plus que pour les eſclaves. Les citoyens ſe voyoient maſſacrer les uns après les autres, ſans qu'aucun eût le courage de ſe venger; & la conſternation & l'abattement étoient tels, qu'ils ſe contentoient de lui ſouhaiter la mort, ſans rien faire pour l'avancer. Auſſi ce coup ſembloit réſervé à la main des Dieux, & il ne paroiſſoit pas poſſible autrement de détruire un monſtre qui ne ſe laiſſoit jamais approcher qu'à travers deux cens hallebardes.

Kion & Léonides l'entreprirent; & la gloire de délivrer Héraclée, ſe joignant aux mouve-

mens de l'amour & de l'amitié, qui les animoient, ils firent peu de cas d'une vie qu'ils offroient volontiers pour le ſalut des autres. Ils s'arment chacun d'un poignard, s'en vont au palais, demandent à parler à Cléarque, ſous prétexte d'avoir enſemble quelque différend conſidérable, dont ils ſe rapportoient au roi; &, s'étant fait par-là un chemin juſques à ſa perſonne, ils prennent leur temps ſi à propos, qu'au moment que Cléarque étoit attentif à l'un des deux qui lui parloit, l'autre lui porte un coup qui le renverſe mort à ſes pieds.

Auſſi-tôt les gardes accourent, mais le nombre ne les épouvante point. Ils vont eux-mêmes à leur rencontre; & réſolus de mourir, mais de vendre cher leur vie, il ſe forme un combat, où ces deux héros ne ceſſent point de tuer, juſques à ce qu'ils ſoient enfin abattus ſous les coups. Les gardes crurent alors qu'il falloit les épargner, pour les livrer au dernier ſupplice. On les renferma dans la chambre même où étoit le corps du tyran, & où ils furent mis aux fers, & gardés à vue.

Cependant, le bruit de cette action s'étant répandu à l'inſtant par toute la ville, il réveilla le courage des habitans, qui, courant aux armes, & impatiens d'avoir au moins le corps de leurs libérateurs, que l'on diſoit avoir perdu la vie, viennent en foule au palais. Ils l'aſſiégent avec fureur; & les malheureux eſclaves qui

reſtoient, ſont trop heureux de pouvoir ſauver leurs jours, en leur remettant Kion & Léonides entre les mains.

On ne peut exprimer leur joie de les trouver encore vivans. Les uns ſe ſaiſiſſent du corps du tyran, le traînent par les rues, & le déchirent en pièces, pendant que les autres rendent grâces à leurs vaillans défenſeurs. Aux marques de joie & de reſpect qu'ils donnoient, l'on eût dit qu'ils les regardoient comme des Dieux. Ils ſe jettent à leurs genoux, ils les élevent ſur leurs épaules; ils les portent en triomphe à la maiſon publique; & par un zèle qui penſa être funeſte à la vie de ces deux illuſtres frères, le peuple ſe répand en témoignages de reconnoiſſance, au lieu de ſonger que leur ſang qui coule de toutes parts, demande un prompt ſecours. Alors toute la ville change de face, la joie brille ſur tous les viſages; & la triſteſſe ne trouve de retraite que dans le cœur des eſclaves, & de Kion.

Ce fidèle amant avoit honte de ſurvivre à ſa maîtreſſe; &, content d'avoir exécuté ſes ordres, il ſembloit qu'il s'empreſsât de lui en aller rendre compte. Les raiſons ni les prières ne pouvoient rien ſur ſa douleur; l'amitié ſeule fut capable de s'oppoſer au funeſte deſſein où ſon amour le portoit.

Son frère & lui avoient été mis en une même chambre; de ſorte que Léonides voyant

la réſiſtance que Kion apportoit aux remèdes : Mon frère, lui dit-il, je crois vous avoir ſuffiſamment montré que je ne craignois pas de mourir avec vous : mais avez-vous cru que ſans vous je puiſſe vivre ? Si la mort vous fait tant d'envie, dites-le moi librement ; vous m'épargnerez la peine de ma guériſon, dont je fais peu d'eſtime ſans la vôtre. A ces mots il arrêta la main du chirurgien qui le panſoit. Kion le regarda tendrement, le priant d'avoir ſoin de ſes jours, qu'il n'avoit pas ſujet de haïr comme lui : mais Léonides ayant proteſté qu'il meſuroit ſa conſervation ſur celle de ſon frère, Kion ſurmonta ſa répugnance, & conſentit de vivre, pour ſauver Léonides. Leur guériſon fut très-lente, à cauſe de la multitude & de la grandeur de leurs bleſſures ; enſorte même qu'on en déſeſpéra long-temps ; & c'eſt ce qui a fait dire à bien des gens, qu'ils étoient morts : mais vous verrez, Seigneur, qu'ils étoient réſervés à de plus célèbres aventures.

A l'exemple d'Héraclée, la plûpart des autres villes de Pont, gouvernées, comme elle, par des tyrans, qui, de ſimples gouverneurs du vieil Antigonus, s'étoient érigés en autant de ſouverains, ſecouèrent leur joug, & ſe déclarèrent pour la liberté. Mais comme ces petits rois, chaſſés des trônes qu'ils avoient uſurpés, s'étoient ligués enſemble, pour y rentrer, avec Satyre, frère de Cléarque ; les villes, de leur

côté, s'unirent entr'elles; &, ayant levé des troupes pour leur commune défenſe, elles élurent pour chef un vaillant inconnu, nommé Ariamène, auquel elles donnèrent toute l'autorité, ſous le nom de défenſeur de la liberté des peuples.

Je ne vous dirai rien de cet Ariamène; il faudroit un volume entier, pour vous conter l'hiſtoire de ſes hauts faits. La renommée l'a fait aſſez connoître par toute la terre, & vous avez ſu, ſans doute, qu'il défit Satyre & ſes alliés, en cinq différentes batailles; qu'à la dernière, il tua, de ſa propre main, trois de ces tyrans; & qu'il acquit une telle réputation de valeur, de liberalité & de juſtiçe parmi les peuples de Pont & de Cappadoce, qu'après avoir défendu pendant quatre années leur liberté, ils y ont volontairement renoncé pour la lui ſoumettre, & que de leur capitaine, ils en ont fait leur roi.

Pour revenir à l'hiſtoire de nos deux frères, les peuples d'Héraclée étant entrés dans la ligue des autres villes de Pont, levèrent des troupes qu'ils envoyèrent au ſecours d'Ariamène; &, pour marque de leur reconnoiſſance envers Kion & Léonides, ils leur en donnèrent la conduite. Ces vaillans frères s'acquittèrent de cet emploi au-delà de ce qu'on en pouvoit attendre. On m'a dit que le grand Ariamène avoit avoué pluſieurs fois, qu'il devoit à leur valeur une bonne partie de ſes victoires. Satyre

& ſes alliés, ayant perdu les deux premières batailles, mendièrent l'aſſiſtance du roi de Thrace, & l'engagèrent à les ſecourir, par l'eſpérance qu'ils lui donnoient de le faire lui-même roi de l'Aſie.

Ce fut en ce temps-là, Seigneur, que le roi votre père me fit l'honneur de m'envoyer en ambaſſade auprès de Liſimachus; & j'appris en chemin, que ce roi de Thrace étoit déja paſſé en Aſie, avec une armée de ſoixante mille hommes, pour faire tête au vaillant Ariamène. Je fus donc obligé de l'aller chercher en Aſie, & j'arrivai dans ſon camp trois jours avant cette grande bataille, qui fit le commencement de ſes pertes, & dont j'écrivis le détail au roi votre père.

Il eſt vrai que quand j'arrivai parmi les Thraces, la réputation d'Ariamène, toute grande qu'elle fût, n'étouffoit point celle de Kion & de Léonidés. Ils s'étoient ſignalés par cent actions de valeur : mais leur amitié ne contribuoit guères moins à les rendre illuſtres. Ils la faiſoient éclater à l'envi, par mille belles marques, & leur union paroiſſoit juſques dans les moindres choſes.

En effet, on les voyoit toujours vêtus d'une même façon; & leur armure uniforme étoit aſſez remarquable. Leurs têtes étoient couvertes de caſques, dont le derrière étoit orné de la figure de deux hommes qui s'aidoient à ſoutenir un

un cœur, du milieu duquel ſortoient des plumes de couleur de feu, en façon de flammes, comme pour exprimer l'ardeur de leur amitié. Ces mots étoient gravés au-deſſous du cœur: *Un ſeul nous anime tous deux.* Pour cimier, on voyoit le buſte d'un homme chargé de deux têtes liées d'une couronne de laurier, avec ces paroles ſur le buſte: *L'amitié n'en fait qu'un.* Sur leurs boucliers chacun d'eux ſe trouvoit peint, ſe regardant dans un miroir, lequel, au lieu du viſage qui ſe préſentoit, rendoit celui de ſon ami. Quoique ces portraits fuſſent petits, ils étoient merveilleuſement reſſemblans; & le fameux Protogène leur ami, y avoit ſi bien réuſſi, qu'en exprimant leurs traits au naturel, il avoit eu l'art d'y peindre le caractère de la plus parfaite amitié, & d'y découvrir à nu leurs cœurs. Ces portraits étoient le corps de la deviſe, dans laquelle ils s'étoient plus contentés qu'ils n'avoient ſatisfait aux règles que l'on y demande. L'âme conſiſtoit en ces deux mots: *C'eſt moi-même.*

Mais s'ils ſignaloient leur amitié par ces foibles marques, ils la rendirent bien plus illuſtre par les grandes actions qu'ils firent dans la bataille. Ils y combattirent toujours l'un auprès de l'autre, ou, pour mieux dire, ils y combattirent l'un pour l'autre. Car on dit que Léonides avoit les yeux toujours attachés ſur Kion; qu'il lui faiſoit comme un ſecond bouclier de

ſon corps & de ſon épée, & que dès qu'il en voyoit une tournée contre ce cher frère, nul obſtacle n'étoit aſſez puiſſant pour l'empêcher de faire tomber la main qui la préſentoit. Kion de même, ne paroit que les coups qui s'adreſſoient à Léonides; &, de ces deux braves aventuriers, il n'y en eut pas un qui portât le moindre coup pour la défenſe de ſa propre vie. Ainſi voir tomber un ennemi ſous l'épée de l'un, c'étoit aſſez pour juger qu'il avoit attenté à la vie de l'autre; & ils rendirent, dans cette occaſion, les témoignages de leur amitié affreux à voir, par le nombre des morts dont ils couvrirent le champ de bataille. Mais voici, Seigneur, quelque choſe encore plus digne de votre attention.

Lyſimachus ayant perdu la bataille, ſe retira dans Chalcédoine, où Ariamène le pourſuivit avec tant de diligence qu'il l'y enferma, avant qu'il eût ſongé à retourner en Thrace. Lyſimachus ne croyoit pas qu'on osât l'inveſtir dans une ville qui n'eſt ſéparée de la ville capitale de ſon royaume que par un petit trajet de mer: car, comme vous le ſavez, Chalcédoine eſt ſituée ſur la Propontide, à l'embouchure du Pont-Euxin, & vis-à-vis de Bizance. D'un côté, la mer bat ſes murailles; & de profonds foſſés qui l'entourent, ſervent de lit à un fleuve rapide, qui, ſe diviſant en deux bras, renferme tout le reſte de ſon circuit. Cette abondance d'eaux fait que toute la campagne voiſine n'eſt

que marécages, & que quand on y veut faire des tranchées, on fait, ſans y penſer, autant de petites rivières.

Ces difficultés ne détournèrent point Ariamène du projet de ce ſiége. Il prit des navires dans tous les ports voiſins ; il les remplit d'hommes ; & bouchant tous les paſſages de la mer à Lyſimachus, & au ſecours qu'il eût pû recevoir de Thrace, il fit en même-temps approcher ſon armée de terre, & donna de ſi bons ordres, que s'étant, en peu de jours, rendu maître de tous les dehors, il fit approcher les béliers des murailles, à la faveur de quelques ponts de bateaux dont il couvrit une partie des foſſés. Je puis parler ſavamment de ce ſiége, m'y étant trouvé parmi les aſſiégés.

Les machines firent leur effet, & renverſèrent un pan de muraille. Les deux frères ſe mettant à la tête des leurs, montèrent les premiers à la brèche qui étoit bordée d'une infinité d'ennemis ; & ſe faiſant jour au travers des pierres, des flèches, des piques, & des hommes, ils eurent enfin l'honneur d'entrer & de combattre dans la ville.

Déja pluſieurs de l'un & de l'autre parti étoient renverſés, & l'épée de nos jeunes aventuriers avoit terraſſé tant d'hommes, que les corps morts, entaſſés les uns ſur les autres, réparoient preſque la brèche, & que par un effet de valeur qui leur étoit contraire, ils ſe fer-

moient eux-mêmes le paſſage, à meſure qu'ils tâchoient de ſe l'ouvrir; quand l'un des aſſiégés abordant Kion, le chargea d'un coup ſi peſant, qu'il l'obligea à donner du genou en terre. Léonides qui n'avoit pris d'autre ſoin que de parer, à ſon ordinaire, les coups qu'on portoit à ſon ami, penſa mourir de douleur, de ne l'avoir pas garanti de ce dernier. Il ſe jeta tout furieux ſur celui qui le lui avoit porté; & voyant qu'il ſe retiroit derrière les autres, il le pourſuivit, malgré tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Vous pouvez bien croire que Kion, qui juſqu'alors n'avoit auſſi combattu que pour Léonides, n'eut garde de l'abandonner dans un péril où celui-ci ne s'engageoit que pour le venger. Il le ſuivit au travers de mille épées; & comme celui que Léonides pourſuivoit, s'éloignoit toujours, ils s'engagèrent ſi avant dans la ville, qu'ils ſe trouvèrent ſeuls à ſe défendre. Enfin le nombre les accabla, & toutes leurs célèbres actions ne ſervirent qu'à rendre à Lyſimachus leur priſe plus conſidérable. Les aſſiégeans, privés d'un ſecours auſſi avantageux, furent repouſſés, & les Thraces ſe virent en liberté de réparer les ruines de leurs murailles.

Cependant nos deux illuſtres frères qui n'étoient que légèrement bleſſés, parce qu'en les ſaiſiſſant par derrière, on avoit, malgré eux, ménagé leur vie, furent conduits dans deux

tours ſéparées, où le roi de Thrace les fit ſoigneuſement renfermer.

Vous remarquerez, Seigneur, qu'entre ceux qui avoient été tués par Léonides, ſe trouvoit l'aîné des enfans du roi de Thrace; & ce qui avoit principalement animé Léonides contre lui, c'eſt qu'il lui avoit vu la main levée ſur Kion. Ce prince ſe nommoit Diomède; & il étoit, entre tous ſes frères, celui pour qui Lyſimachus avoit le plus de tendreſſe. Il l'aimoit avec tant de paſſion, qu'il le vouloit toujours avoir pour le compagnon de ſes guerres, partageant même avec lui l'autorité ſouveraine: ſa propre vie ne lui étoit pas plus chère que celle de ce prince; & l'on s'étonnoit comment la nature pouvoit avoir tant de force ſur un roi qui, comme vous ſavez, paſſe pour dénaturé. Auſſi, quand il apprit cette perte, il en fut plus affligé que ſi c'eût été le bouleverſement de tout ſon royaume. Sa douleur ſe fit voir ſur ſon viſage, dans ſes actions, & dans ſes diſcours; & je puis dire que ſon déſeſpoir ſe déclara par des foibleſſes indignes du dernier des hommes.

Il ne délibéra pas long-temps ſur la vengeance qu'il en devoit prendre; &, voyant entre ſes mains le meurtrier de Diomède, il ſe réſolut d'y ſatisfaire par une mort cruelle. En vain ſes amis les plus intimes, & qui prenoient le plus de ſoin de ſa réputation, lui repréſentèrent les

loix de l'honneur & de la guerre; ſa paſſion fut plus forte; & le philoſophe Théodore même, celui que la liberté de ſes opinions a fait ſurnommer l'Athée, & que le roi votre père avoit envoyé ambaſſadeur extraordinaire auprès de lui, ayant oſé là-deſſus le contredire, le roi s'emporta juſqu'à le menacer de la mort. Ce fut alors que ce philoſophe lui fit cette belle réponſe que vous avez ſue, & que toute la Grèce a tant publiée : Tu ne feras, lui dit il, que ce qu'une cantharide peut faire comme toi. Lyſimachus, plus irrité qu'auparavant, lui repartit qu'il le feroit pendre. Garde ce ſupplice, lui répliqua Théodore, pour tes courtiſans qui le craignent; car il m'eſt indifférent de mourir ſur la terre ou dans l'air. Ces paroles indignèrent ſi fort Lyſimachus, que ſans la crainte qu'il eut du roi votre père, il eût ſans doute exécuté ſa menace.

En vain donc on tâcha de s'oppoſer à ſa cruauté; il fit préparer de magnifiques obsèques à Diomède, & voulut que ſon bûcher fût arroſé du ſang de ſon meurtrier. Mais la reſſemblance qu'il y avoit & dans l'armure & dans la taille de nos deux frères, ayant empêché les ſoldats de diſcerner de quelle main il avoit été bleſſé, Lyſimachus ne ſavoit auquel des deux il s'en devoit prendre. On l'aſſuroit aſſez que le coup étoit de l'un d'eux, mais on ne pouvoit dire duquel. Ainſi, après avoir eſſayé ſans

fruit, d'en tirer quelque éclairciſſement de la bouche des témoins de cette mort, &, ne voyant perſonne qui pût l'en inſtruire, que Kion & ſon frère, il tâcha de l'apprendre d'eux-mêmes.

Il donna la commiſſion de s'en informer à l'un des capitaines de ſes gardes, nommé Evandre, qui, ſur les inſtructions qui lui furent données, alla trouver Léonides dans ſa priſon. Il lui dit qu'il n'étoit pas le ſeul qui prenoit part à ſon infortune; que tous ceux qui, comme lui, avoient été témoins de ſa valeur, n'avoient pu s'empêcher de s'intéreſſer pour lui; & que le roi même ne laiſſoit pas que de l'admirer, quelque fatale qu'elle lui fût par la mort de ſon fils.

Léonides qui vouloit donner à Kion toute la gloire de ce combat, répondit que la reſſemblance de ſes armes avec celles de ſon frère, avoit fait prendre l'un pour l'autre, & que ce qu'on lui attribuoit de glorieux n'étoit pas parti de ſa main.

Evandre, plus convaincu de la modeſtie de Léonides, que de la vérité qu'il cherchoit, le preſſa encore plus fortement là-deſſus : mais celui-ci s'en défendit ſi bien, qu'Evandre crut à la fin; que Diomède avoit été tué par l'autre frère, & il alla vers Kion, pour s'en aſſurer davantage.

L'abord fut le même. Kion n'avoit garde d'avouer une victoire qu'il n'avoit pas remportée,

lui qui n'ayant d'autre gloire en vue que celle de ſon frère, n'auroit pas été moins généreux à lui déférer la ſienne propre, dans une ſemblable rencontre.

Evandre n'en pouvant tirer d'autre éclairciſſement, rendit compte de ſa négociation au roi, qui, peu content de ſon miniſtre, voulut approfondir la choſe par lui-même.

Le ſoir même il envoya querir les deux priſonniers; &, diſſimulant à ſon ordinaire, il les traita d'abord avec de grands témoignages de bonté, leur demandant même pardon des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus. Il leur proteſta que ce n'étoit point par ſon ordre; qu'il leur feroit connoître dorénavant qu'il ne les conſidéroit point comme des priſonniers, & que ce n'étoit que pour les en mieux aſſurer, qu'il les avoit envoyé chercher.

De ces diſcours il paſſa à d'autres qui ne ſembloient pas moins obligeans. Il leur dit qu'il ne ſe croyoit pas peu dédommagé de ſa défaite, par la priſe de deux hommes de leur mérite; &, les conduiſant inſenſiblement au ſujet qui le faiſoit parler, il s'adreſſa particulièrement à Kion, pour lui dire que ſi quelque choſe étoit capable de le conſoler de la perte de ſon fils, c'étoit qu'il n'eût cédé qu'au plus vaillant homme du monde.

Kion qui ne prévoyoit point ſon artifice, lui répondit ingénuement, que la gloire de l'action

qu'il lui attribuoit, n'étoit dûe qu'à ſon frère. Léonides s'en défendit comme il avoit déja fait; & l'un & l'autre ſe la déférant ainſi réciproquement, Lyſimachus perdit l'eſpérance d'en pouvoir être éclairci.

Quoi, leur dit-il alors, y avoit-il donc ſi peu de gloire à vaincre Diomède, que perſonne de vous ne veuille ſe charger de cette victoire? Léonides voulant ſe charger de ce reproche, & mettre fin à la conteſtation: Nous l'avons tous les deux vaincu, Seigneur, lui repartit-il, & nous y trouvons tant de gloire, que nous la demandons tous deux. L'impatient Lyſimachus ne fut point appaiſé par cette obligeante réponſe; au contraire il s'anima tellement, que, contre ſa coutume, ne pouvant plus cacher ſa colère: Hé bien! reprit-il, tant mieux; j'aurai deux victimes au lieu d'une, & vous me vengerez tous les deux, puiſque vous êtes l'un & l'autre coupables. Il commanda auſſi-tôt aux ſoldats de les remettre dans leur priſon. A cet ordre, Léonides changea bien de langage; & voyant quel étoit pour ſon frère le préjudice d'une plus longue diſſimulation: Ah! Lyſimachus, s'écria-t-il, nous avons tous deux vaincu: mais c'eſt moi ſeul qui ai ôté la vie à ton fils. Roi de Thrace, reprit Kion, mon frère eſt innocent; c'eſt moi ſeul qui t'ai ravi Diomède.

Je vous laiſſe à penſer, Seigneur, ſi Lyſimachus fut ſurpris de les entendre changer ainſi

tout-à-coup de langage, & de voir que c'étoit à qui s'imputeroit à ſoi-même le même crime dont ils venoient de ſe défendre avec tant de ſoin. Cela lui fit croire qu'il alloit recevoir l'éclairciſſement qu'il ſouhaitoit ; &, dans cette penſée, il fit ſigne aux ſoldats de les laiſſer encore parler.

Léonides en ayant la liberté, dit à ſon frère : Quoi donc ! après avoir ſi long-temps diſputé la victoire avec Diomède, faut-il que je la diſpute encore contre Kion ? Mais, dites-moi vous-même, reprit celui-ci, que vous ai-je fait, mon cher Léonides, qui vous oblige à me vouloir ôter la gloire d'avoir tué Diomède ? Vous en avez vaincu tant d'autres, généreux frère, lui répliqua Léonides, ne m'enviez point l'honneur d'en avoir vaincu un ſeul.

Leur conteſtation eût duré davantage, ſi Lyſimachus, irrité de ces diſcours qui ne l'inſtruiſoient que de leur amitié, ne les eût interrompus, pour leur dire : Hé quoi ! c'eſt à qui paroîtra le plus criminel ! Ah mon fils ! je te vengerai de tous les deux. Le plus innocent eſt aſſez coupable, puiſqu'il ſe vante de ta mort. A ce moment il les fit conduire à la priſon, ſans vouloir les écouter davantage.

On ne les ſépara pas pour cette fois, apparemment afin qu'étant enſemble, ils décidaſſent, par quelque aveu, leur conteſtation, s'il étoit poſſible : car, quoi qu'en eût dit Lyſimachus,

il eût été bien aiſe de ne confondre pas l'auteur de ſa perte, avec celui qui en étoit innocent.

J'ai ſu du capitaine qui les gardoit, qu'ils recommencèrent encore ce combat d'amitié dans la priſon; & que ne ſe pouvant vaincre en cette généreuſe diſpute, ils s'avisèrent de tenter un autre remède. Ils écrivirent chacun, ſans s'en rien dire, une lettre à Lyſimachus; & comme ce roi me les montra, penſant peut-être juſtifier par-là ſa conduite envers le roi votre père, voici une copie que j'ai faite de toutes les deux.

KION AU ROI LYSIMACHUS, SALUT.

SEIGNEUR,

JE vous répète encore que je ſuis le ſeul coupable de la mort de Diomède. Si ma bouche vous a été ſuſpecte, vous en devez croire ma main, qui ſeule a commis le crime. Mon frère en eſt innocent, toute ſa faute n'eſt que d'avoir voulu prendre part à la mienne; & quand il ſe vante d'être coupable, ce n'eſt pas comme meurtrier de Diomède, mais comme frère de

KION.

LÉONIDES A LYSIMACHUS.

PUISQUE la valeur paſſe chez toi pour un crime, je t'avoue que mon frère eſt plus criminel que moi. Ce

n'eſt pas à dire qu'il ait tué Diomède : car ce n'eſt pas un grand exploit que d'avoir tué ton fils. S'il l'avoit fait, il mériteroit d'en être puni, & ce ne ſeroit pas un petit crime pour lui d'avoir profané ſes vaillantes mains dans le ſang d'un lâche : mais tu ne dois t'en prendre qu'à moi, puiſque c'eſt moi ſeul qui m'en ſuis ſouillé. Venge ton fils qui n'eut pas la force de ſe défendre lui-même. Cette action ſeroit reprochée à d'autres qu'au roi de Thrace, & ce leur ſeroit une honte de tirer un ſi lâche avantage de notre malheur : mais on te la pardonnera bien, à toi qui ne pourrois pas te venger, ſi tu nous laiſſois la liberté de nous défendre. Uſe donc ſans crainte de la puiſſance que tu as ſur le meurtrier de ton fils : mais ne confonds pas l'innocent avec le coupable, ſi tu ne veux avoir tous les hommes, & les Dieux mêmes, pour ennemis. Je te le répète encore, j'ai tué ſeul Diomède ; & la victoire n'en étoit pas ſi difficile, que pour la remporter il fallût du ſecours à

LÉONIDES.

Ces deux lettres, ſi différentes par leur ſtyle, avoient pourtant un même but. Kion croyoit obtenir par la douceur ce qu'il demandoit de Lyſimachus ; Léonides n'avoit ſongé qu'à l'aigrir, pour en attirer toute la colère ſur lui : mais ni l'un ni l'autre n'eut le ſuccès qu'il attendoit.

J'étois préſent quand Lyſimachus reçut ces deux lettres. Il lut celle de Kion, qui lui avoit été apportée la première, ſans témoigner aucune

altération d'eſprit : mais il changea pluſieurs fois de viſage en voyant celle de Léonides; & il en fut ſi tranſporté de colère, qu'il dit d'un ton furieux : Il me brave l'inſolent qu'il eſt, & il croit faire le généreux en outrageant la mémoire de mon fils, parce qu'il n'eſt plus en état de ſe défendre : mais ſi Diomède eſt mort, qu'il ſache que Lyſimachus eſt vivant. Il mourra le ſuperbe Léonides, & je le deſtine à de ſi cruels ſupplices, que je le ferai repentir de cette victoire, dont il ſe vante avec tant d'orgueil. Je lui rendrai la deſtinée de Diomède ſouhaitable. Il mourra ſeul, de peur qu'il ne fût conſolé par le malheur d'un autre; & puiſqu'il veut prendre ſur lui tout le crime, il ſouffrira la peine de tous les deux. Mais, reprit-il un moment après, c'eſt ce qu'il demande, que de mourir ſeul; & ſi je laiſſois la vie à ſon frère, je ferois moi-même la récompenſe de ſon crime. Non, il faut qu'ils meurent tous deux; auſſi-bien la mort d'un ſeul n'eſt pas capable de ſatisfaire à ma vengeance. Ils mourront tous les deux; & l'orgueilleux Léonides n'aura pas la gloire d'avoir ſauvé la vie à ſon frère.

L'émotion lui fit proférer mille autres diſcours à-peu-près ſemblables, & il fut plus d'une heure à ne prononcer que des menaces. Le grand Ariamène envoya pluſieurs fois pour traiter de leur rançon; Lyſimachus n'écouta rien. Nous vîmes le jour fatal où ces deux illuſtres

victimes devoient être immolées aux mânes de Diomède. L'échafaud deſtiné à leur ſupplice, fut dreſſé ſur les murs de la ville, en un endroit où ils étoient ſi hauts, qu'ils paroiſſoient hors d'eſcalade, & ſi épais, que l'effort des béliers y eût été inutile; outre que le fleuve, plus rapide & plus profond de ce côté-là que par-tout ailleurs, en rendoit l'approche impoſſible.

Il choiſit cet endroit, pour rendre tout le camp d'Ariamène témoin de ſa vengeance, & pour l'étendre en quelque façon juſques ſur ſes ennemis, par le ſanglant déplaiſir qu'un ſi triſte ſpectacle leur devoit cauſer; &, comme s'il eût appréhendé que leurs yeux puſſent ſe tromper, il leur fit confirmer la choſe par quelques ſoldats, à qui il rendit tout exprès la liberté. Enfin, ayant fait doubler la garde dans tous les quartiers de la ville, il fit tirer ces deux innocentes victimes de la priſon, pour les conduire au lieu de leur ſupplice.

On voulut leur lier les mains: mais Léonides ne pouvant ſouffrir cette indignité: Quoi, dit-il, Lyſimachus nous craint donc encore déſarmés? Vas, vas, continua-t-il, s'adreſſant à celui qui s'approchoit de lui pour ce deſſein; ne nous fais point ſouvenir de la lâcheté de ton maître, & laiſſe-nous croire que nous allons de nous-mêmes à la mort. A ces mots, ils ſortirent Kion & lui, & marchèrent enſemble juſques à l'échafaud, ſans que l'on fît plus d'inſtance

pour les lier, d'autant que le roi ne l'avoit pas expreſſément commandé, & qu'étant ſeuls, & ſans armes, ils ne pouvoient faire aucune réſiſtance.

Ils reconnurent, par l'appareil de leur mort, & par le rapport de ceux qui les y menoient, que quelque menace que leur eût faite Lyſimachus, il ſe contentoit de leur faire trancher la tête; & ils ſurent en même-temps qu'Ariamène, averti de leur malheur, venoit d'attaquer la ville par trois endroits différens; mais qu'après tous les efforts imaginables, il avoit été repouſſé avec une perte conſidérable des ſiens.

Ce mauvais ſuccès n'étoit que trop vrai. Mais le vaillant Ariamène s'avançoit de nouveau vers la ville, & remontoit à l'aſſaut avec une nouvelle ardeur, quand les deux frères parurent ſur la muraille. Cette vue anima tellement ces troupes, qu'il n'y eut pas un ſoldat qui ne voulût avoir part à la gloire de les ſauver: mais leur généreuſe émulation fut inutile; & tout ce qu'elle produiſit, fut ſeulement de donner de la joie à Kion & à Léonides, en leur faiſant voir l'intérêt & la peine qu'on prenoit pour leur délivrance. On préparoit cependant leur mort avec tant de hâte, qu'ils virent bien que quelque ſuccès qu'euſſent les armes d'Ariamène, la ville ne pouvoit pas être aſſez-tôt priſe, pour les mettre en état de ſe reſſentir de ce ſecours.

Ils ceſsèrent alors de regarder le camp, voulant

employer à ſe voir l'un l'autre, le peu de temps qu'il leur reſtoit à vivre. Léonides toujours occupé des jours de ſon frère : Si vous aviez voulu, lui dit-il, vous auriez fait vous ſeul plus que toute cette armée. Vous pouviez vous ſauver, en déſavouant une action dont vous n'êtes point coupable ; & vous le pouvez encore. Accordez à un frère ce dernier témoignage de votre amitié. Ne combattez point contre vous-même, pendant que chacun combat pour vous. Oui, mon frère, repartit Kion, & je puis faire encore davantage, ſi vous le voulez, puiſque je puis vous conſerver. Me conſerver ! reprit Léonides. Ah ! c'eſt ce que nous ne pouvons faire ; & quand je ſerois aſſez lâche pour ne pas mourir avec vous, je mourrois infailliblement de regret & de honte, de vous avoir vu mourir ſans moi.

Il vouloit continuer, mais le bourreau les interrompant, les avertit de ſe mettre en état ; &, s'adreſſant à Léonides, il lui dit qu'il avoit ordre de commencer par lui. Léonides en eut de la joie ; ſongeant que ce ſeroit toujours donner à Ariamène du temps pour ſecourir Kion. Il répondit qu'il étoit prêt ; qu'il demandoit ſeulement le loiſir de donner à ſon frère les derniers embraſſemens, ce qu'on lui permit. Adieu, trop généreux frère, lui dit-il, en le ſerrant étroitement, adieu. Mais Kion l'interrompant : Ne me dites point adieu, reprit-il, je

je ne vous quitte point; la mort, loin de nous ſéparer, va nous unir pour toujours. Léonides ne répondit que par un nouvel effort, pour l'embraſſer encore plus tendrement; & ſe démêlant d'entre ſes bras : O Lyſimachus, s'écria-t-il, conſerve mon frère pour ton propre honneur; ou tu vas détruire en un inſtant un miracle d'amitié, que la nature ne ſauroit réparer en un ſiécle. Enſuite il s'éloigna de lui, pour ſe placer à l'autre bout de l'échafaud, où il étoit attendu pour perdre la tête.

Kion le ſuivit triſtement des yeux, & fut ſaiſi d'une douleur ſi violente, qu'il s'en fallut peu qu'elle ne devançât l'office de l'exécuteur. Le moindre bruit qu'il entendoit, lui faiſoit retourner la tête, dans l'eſpérance de quelque ſecours qui ſauvât ſon frère : mais il ne voyoit que trop qu'il n'en devoit point attendre. Car s'il portoit ſes regards ſur le camp, il étoit témoin des efforts inutiles d'Ariamène ; s'il les attachoit ſur le peuple, il en voyoit aſſez qui les plaignoient, mais pas un qui les ſecourût; & s'il regardoit Léonides, il le voyoit lui-même aider à ſa mort.

En effet, celui-ci alloit recevoir le coup, quand il demanda, pour dernière grâce, de dire encore un mot à ſon frère. On le lui accorda, ne preſſentant point ce qui alloit arriver: A peine eut-il dit à ſon frère deux ou trois paroles à l'oreille, que ſe tenant par la main, & courant

vers le bord de l'échafaud qui donnoit ſur les foſſés, ils s'y précipitèrent de compagnie.

Cette action ſurprit au dernier point les aſſiſtans, qui, par rapport à la hauteur exceſſive des murailles, & à l'impétueuſe rapidité de la rivière, n'auroient jamais pû en rien prévoir: auſſi crut-on d'abord qu'ils n'avoient fait que changer le genre de leur ſupplice. Mais le fleuve leur fut plus favorable que ne l'avoit été Lyſimachus; & leur chûte les ayant enfoncés dans l'eau, ils furent bientôt après relevés au-deſſus, aſſez loin de l'endroit où ils étoient tombés. Léonides parut le premier; &, ſe ſoutenant par le mouvement de ſes mains & de ſes pieds, il porta la vue de tous côtés, pour voir s'il ne découvriroit point ſon frère. Il ne fut pas long-temps ſans l'appercevoir dans une action pareille à la ſienne: mais ſe trouvant par haſard le plus proche du bord, il ne voulut, au commencement, faire aucun effort pour ſortir de l'eau, juſqu'à ce qu'il le vît hors de péril. Kion de même, ne put ſe réſoudre à perdre ſon frère de vue, & craignoit d'avancer, pour être plus en état de le ſecourir en cas de néceſſité. Ainſi, comme s'il y eût eu de la honte à ſe ſauver le premier, ils demeurèrent à l'envi quelque temps en danger, & leur amitié penſa leur être plus funeſte dans le fleuve, qu'elle ne l'avoit été dans la ville. Ils gagnèrent néanmoins le rivage; &, malgré mille flèches qu'on leur

décochoit de deſſus les murailles, ils ſe virent en état de ſe venger eux-mêmes.

La terre leur rendit bientôt une partie des forces que l'eau leur avoit ôtées; & à peine en eurent-ils recouvré aſſez pour marcher, que prenant chacun une épée, ils coururent ſans autres armes, & tout mouillés qu'ils étoient, à l'aſſaut que donnoit Ariamène.

Leur préſence étonna tellement ceux qui les virent, que les ayant cru morts, ils les prirent pour leurs ombres qui venoient elles-mêmes ſe venger. Enfin leur préſence rendit tant de courage aux aſſiégeans, qui commençoient à ſe rebuter, qu'après des efforts extraordinaires de valeur, Ariamène entra triomphant dans la ville.

Le maſſacre fut prodigieux dans Chalcédoine; & quoique le chef fît ce qu'il pût pour empêcher le pillage, on les vengea plus qu'ils ne voulurent de l'indignité qu'ils avoient reçue. Les ſoldats, dans la fureur qui les animoit, ne faiſoient aucune diſtinction d'âge ni de ſexe; & tel qui n'avoit pu tuer ſon pareil, ſe faiſoit gloire d'enſanglanter ſon épée dans le corps d'un enfant ou d'une femme. Le carnage alla ſi loin, & les rues furent jonchées de tant de morts, que ceux qui entrèrent les derniers, furent plus incommodés de ces monceaux oppoſés à leur paſſage, qu'ils ne l'auroient été des vivans. Le jour finit avant le déſordre;

& les ombres de la nuit cédèrent à un nouveau jour, formé par le feu que l'on mit aux maiſons; en ſorte que les ennemis, à l'aide de cette fatale lumière, firent contribuer la ville même au maſſacre de ſes habitans. Mais Ariamène qui vouloit la conſerver, donna de ſi bons ordres, qu'il fit éteindre l'embraſement. L'eau n'y ſervit pas ſeule, le ſang qui couloit dans les rues y fut employé; & les morts eurent au moins ce fruit de leur trépas, de conſerver leur patrie après leur mort. Pour Lyſimachus, comme il étoit maître de la mer, il lui fut aiſé de ſe ſauver; & je m'embarquai pour me retirer à Byſance avec lui.

Ce mauvais ſuccès l'obligea de faire parler de paix à Ariamène : mais je ne vous entretiendrai point, Seigneur, de cette négociation. Comme votre deſſein n'eſt que d'apprendre ce qui touche nos deux illuſtres frères, je ne dois m'arrêter qu'à ce qui les concerne.

Agamée en étoit à cet endroit de ſon livre, & il y donnoit une attention merveilleuſe, quand un paſtre vint lui dire de la part de Télamon, qu'il le prioit de l'excuſer s'il ne l'étoit pas revenu trouver; qu'il le convioit d'aller toujours juſques à Hippique, où il le rencontreroit; s'il n'aimoit mieux l'attendre au lieu où il l'avoit laiſſé. Et voici ce qui obligeoit Télamon à lui envoyer faire ce meſſage.

Nous avons vu qu'il avoit quitté Agamée, pour retourner au-devant d'Ergaſte & de Célémante, & pour voir ce qui les retenoit ſi long-temps : mais à peine eut il fait lui-même deux cens pas, qu'il s'entendit appeler de loin par Ergaſte ; de ſorte que ſe rendant au ſon de ſa voix, il entra dans la grande route d'un bois, où il le trouva avec Célémante, dans une occupation qui ne le ſurprit guères moins que la rencontre qu'il venoit de faire auprès de l'étang. Ils aidoient un homme à en monter un autre fort bleſſé ſur ſon cheval ; & il en vit un troiſième étendu par terre comme mort. Télamon jugea auſſi-tôt que celui qu'Agamée & lui avoient rencontré plus bas en pareil état, devoit être de la compagnie de ceux-ci, & il ne ſe trompoit pas. Celui qu'ils remontoient à cheval, étoit ce même cavalier qui avoit été, quelque temps auparavant, attaqué par quatre autres, ainſi que nous l'avons vu, & qui, pourſuivant les fuyards juſques dans ce bois, y avoit trouvé quatre nouveaux ennemis en embuſcade, qui l'avoient mis en cet état : mais ils s'étoient tous enfui, ayant vu tomber ce troiſième.

L'écuyer du brave inconnu étoit ſans bleſſures, quoiqu'il eût fait tout ce qu'il avoit dû pour la défenſe de ſon maître : mais ce n'étoit pas à lui qu'on en vouloit ; & c'étoit lui qui ayant vu ces aſſaſſins en fuite, & ne pouvant ſeul remettre ſon maître à cheval, avoit eu

recours à Ergaſte & à Célémante, qu'il avoit fortuitement rencontrés.

Comme il n'étoit pas temps de ſatisfaire leur curioſité là-deſſus, mais de ſecourir cet inconnu, ils n'avoient ſongé qu'à le remettre ſur ſon cheval; & voyant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût aiſément aller juſques à Gonnes, comme il le vouloit faire, à cauſe de ſa foibleſſe, & de la quantité de ſang qu'il perdoit, Télamon lui offrit la maiſon d'Alcidias ſon père, comme la plus proche. L'inconnu n'avoit garde de la refuſer; il le pria même de vouloir prendre ſoin du cavalier qui étoit étendu près d'eux, & de voir s'il étoit encore temps de le ſecourir. Ergaſte & Célémante ſe chargèrent officieuſement de ce ſoin; & Télamon ayant fait monter l'écuyer derrière ſon maître, pour le ſoutenir, les conduiſit chez Alcidias, marchant à pied devant eux. Il ne repaſſa pas par l'endroit où il avoit laiſſé Agamée, parce qu'il y avoit un autre chemin plus court, & qu'en l'état où étoit l'inconnu, il n'y avoit point de temps à perdre.

Le paſtre redit toutes ces choſes à Agamée: mais on peut juger du plaiſir que l'Athénien avoit pris à ſa lecture, puiſqu'au lieu d'être touché d'aucune curioſité pour cette nouvelle aventure, il fit dire, par ce paſtre, à Télamon, qu'il l'attendroit dans une allée à quelques pas de-là, où il alla en effet, pour s'éloigner du

grand chemin, & y continuer plus en repos la lecture de ſon livre, dont voici la ſuite.

La paix de Lyſimachus étant faite, & Satyre, avec ſes alliés, ſe voyant privés de ſon ſecours, ils furent obligés de ſe mettre ſous la protection de Prytanis, l'un des rois du Boſphore Cimmérien. Ce prince étoit alors lui-même en guerre contre ſon propre frère, nommé Eumèle; & le ſujet de leur diſcorde étoit le partage du royaume. L'ambaſſade dont m'avoit honoré le roi votre père, m'ayant donné quelque réputation parmi les peuples du Nord, j'avois été appelé pour aider à terminer ce différend; & j'aurois été aſſez heureux pour y réuſſir, ſi Prytanis avoit été auſſi religieux qu'Eumèle dans l'exécution de ſa parole. Mais cette ligue avec Satyre, lui ayant fait concevoir de nouvelles eſpérances, la guerre recommença plus fort que jamais. Prytanis ſe retira dans Panticapée, capitale du Boſphore Cimmérien; Eumèle y mit le ſiége; & Ariamène ayant ſu que Prytanis prenoit le parti de Satyre, prit celui d'Eumèle, & lui envoya Kion & Léonides, avec une partie de ſes troupes.

Ces deux braves frères ne tardèrent pas à ſe faire connoître dans l'armée d'Eumèle, pour deux des plus vaillans capitaines qu'il y eût dans toutes nos troupes; ils l'apprirent encore mieux aux ennemis: mais la fortune, jalouſe

de leur mérite, les traverſa par l'aventure la plus triſte & la plus tragique du monde.

Après cinq mois de ſiége, Prytanis ſe ſentant manquer d'hommes & de vivres, demanda à Eumèle une ſeconde conférence. Ce prince généreux la lui accorda, quoiqu'il n'eut que trop de raiſons de la refuſer; car il avoit découvert deux ou trois conſpirations, pratiquées contre lui par Prytanis, qui avoit corrompu juſques aux gardes d'Eumèle; & tous ces traîtres s'étoient depuis réfugiés dans la ville. Mais Eumèle ne voulut pas qu'il fût dit qu'il eût refuſé la paix. Les deux rois ſe virent ſur une petite hauteur, entre les murailles de la ville & le camp d'Eumèle, à une égale diſtance de tous les deux.

Eumèle, auprès de qui j'étois demeuré après mon ambaſſade, voulut que je l'y accompagnaſſe. Kion & Léonides furent auſſi de ceux dont il deſira d'être eſcorté. Il y a bien de l'apparence que cet abouchement n'étoit demandé par Prytanis, que pour faciliter à ſes gens le moyen de ſonder & de corrompre quelques-uns des nôtres: car pendant qu'ils conféroient enſemble; il y eut un des principaux officiers de ſa ſuite, qui, s'adreſſant à Kion, lui dit, que ſachant ſon mérite & ſa valeur, auſſi-bien que celle de ſon frère, il étoit fâché de les voir engagés dans un ſi mauvais parti; & ſur-tout de ce qu'il s'étoit attaché à un prince, qui, leur

ayant des obligations eſſentielles, auroit dû les pouſſer aux premières charges de l'armée. Que s'ils en avoient fait la moitié pour le ſervice de ſon maître, ils auroient été comblés d'honneurs & de richeſſes. Il lui exagéroit la libéralité de Prytanis, & l'eſtime particulière qu'il faiſoit de ſon frère & de lui; quand Kion voyant bien où il en vouloit venir, & vivement piqué qu'on le crût capable de trahiſon, l'interrompit pour lui dire d'un ton animé de colère: Votre maître a mis ſi bon ordre à attirer vers lui tous les traîtres de notre armée, qu'il n'en trouvera plus aucun auprès d'Eumèle. Ils ne ſont traîtres, répliqua l'autre, que pendant qu'ils ſont parmi vous; dès qu'ils ſont à nous, on ne peut rien deſirer de plus fidèle. C'eſt un effet, repartit Kion, du rapport & de la ſympathie qui ſe trouvent entre eux & vous. L'autre ne put ſouffrir cette réponſe ſans y répliquer; de ſorte qu'après pluſieurs paroles piquantes de part & d'autre, cette diſpute s'échauffa ſi fort, que le Cimmérien, perdant toute conſidération, ſe mit en devoir de repartir de la main: mais ayant manqué ſon coup, il tira l'épée, dont il alloit percer ſon adverſaire. Kion ſe mit en défenſe; & comme on ne ſavoit point le ſujet de leur querelle, ni qui des deux étoit dans le tort, chacun prend les intérêts de ſon parti, & on les voit tous, en un inſtant, l'épée à la main.

Prytanis lui-même, peu ſatisfait de n'avoir

pu ſéduire Eumèle, commence à ſe plaindre qu'on avoit rompu la trève, prend les Dieux à témoins, & met la main à l'épée comme les autres. Ce déſordre fut incontinent remarqué du camp & de la ville, d'où de groſſes troupes s'avancèrent au même-temps, chacun imputant quelque ſupercherie à ſon ennemi. Enfin la mêlée fut ſi vive & ſi ſanglante, que plus de deux mille hommes y reſtèrent ſur la place, & Prytanis entre les autres.

Ce prince qui, dans la mêlée, avoit bleſſé Kion au bras, avoit attiré auſſi-tôt Léonides ſur lui; & comme rien n'étoit capable de réſiſter à celui-ci, quand il s'agiſſoit de venger ſon frère, il pouſſa Prytanis juſques aux murailles de la ville, où il le perça de ſon épée. Mais que cette victoire coûta cher à Léonides!

Sa valeur l'ayant engagé trop avant dans le gros des ennemis, ils ſe jettèrent en foule ſur lui, & l'entraînèrent dans la ville, où ce qui reſtoit des leurs ſe retira enſuite. Sa priſe mit une conſternation générale dans tout le camp d'Eumèle, & l'affliction parut également ſur le viſage des chefs & des ſoldats, parce qu'il en étoit généralement aimé. Mais ce qui n'eſt pas concevable, c'eſt la douleur qu'en eut ſon frère. Il n'héſita point ſur ce qu'il avoit à faire. Dès la nuit même il ſe coule dans la ville, & tente tous les moyens imaginables de voir Léonides, dans une tour où il ſut qu'il avoit été renfermé.

Eumèle de ſon côté, compatiſſant à la diſgrâce de ces deux illuſtres frères, & prévoyant bien que l'on voudroit faire un mauvais parti à Léonides, voulut y apporter tout le remède qui dépendoit de lui. Pour y parvenir, il m'envoya le ſecond jour avec un trompette, pour me faire parler à la veuve de Prytanis, qui commandoit alors dans la ville. Les portes nous furent ouvertes, & l'on nous introduiſit dans Panticapée. Mais à peine eûmes-nous paſſé deux ou trois rues, que nous rencontrâmes un grand peuple aſſemblé ſur une place, au milieu de laquelle on avoit élevé un bûcher d'une largeur & d'une hauteur extraordinaire, en form de pyramide. Nous apprîmes qu'on alloit rendre les derniers devoirs au Roi; & que, ſuivant la coutume du pays en de pareilles diſgrâces, celui qui l'avoit tué, devoit être brûlé avec lui. Je vous laiſſe à juger de notre ſurpriſe. Nous nous informâmes de la vérité de cette nouvelle, dont il n'y avoit guères d'apparence de douter. Nous courumes au palais pour en être mieux inſtruits: mais tout nous confirma, en chemin, la certitude de ce malheur.

Nous vîmes en allant, un grand nombre d'hommes armés, qui, faiſant faire place par les rues, nous obligèrent à nous ranger. Ils étoient ſuivis d'environ mille autres, qui marchoient, quatre à quatre, au ſon de certains inſtrumens lugubres, & propres à exprimer

un déſaſtre public. Ces gens étoient moitié piquiers, & moitié tireurs. Les premiers tenoient leurs piques renverſées, la pointe en bas, & traînante; les autres avoient chacun un arc dont la corde étoit rompue, & deux flèches dont le fer étoit ôté. Ceux-ci, contre l'uſage, tenoient leurs arcs de la main droſte, & les flèches de la gauche. Leurs officiers marchoient à pied, à la tête de chaque compagnie, dont il y en avoit quatre de front, chacune faiſant une file; & les enſeignes portoient leurs drapeaux traînans par terre. Après ces troupes, marchoient autant de cavaliers, tous armés, mais la tête nue. La pointe de leurs javelots étoit briſée; ils portoient leur écu de leur main droite, pendante ſur le flanc de leurs chevaux. Ils faiſoient halte de vingt pas en vingt pas; & à chaque fois qu'ils ſe remettoient en marche, les trompettes pouſſoient dans l'air un ſon affreux à entendre. Quatre cens femmes échevelées parurent enſuite, qui nonobſtant la rigueur de la ſaiſon, portoient entre leurs bras des enfans tout nus, qu'elles obligeoient à crier, par les coups dont elles les frappoient de temps en temps; afin que nul ſexe & nul âge ne fût exempt de douleur, & que ceux qui, dans une trop grande jeuneſſe, ne pouvoient pleurer la mort de leur roi, fuſſent par d'autres moyens contraints de ſe plaindre. Nous vîmes venir après, un char couvert de

deuil, & traîné par vingt hommes preſque nus, n'ayant qu'un caleçon de cuir humain, que la peau de leurs ennemis leur avoit fourni. Au milieu de ce char étoit un cercueil où repoſoit le corps du roi, & autour duquel des prêtres rangés chantoient des vers à la louange du mort. Les officiers de la maiſon du roi ſuivoient le corps à cheval. Ceux-ci étoient les plus déſolés de tous, & ils en avoient effectivement le plus de ſujet: car ils n'avoient pas ſeulement à pleurer la mort de leur maître, mais la leur propre, la coutume voulant qu'ils fuſſent étranglés autour du bûcher avec leurs chevaux, pour l'accompagner & le ſervir dans l'autre monde. Ceux du Boſphore ont emprunté cette cruelle coutume des Scythes leurs voiſins, qui les étranglent ſur la foſſe de leur roi.

De tout ce que j'avois vu dans la marche, le ſpectacle de ces derniers me fit le plus de peine: mais ce qui parut enſuite, me toucha d'une bien autre douleur. J'apperçus Léonides, la tête nue, les mains liées par derrière, & marchant à pied au milieu d'une troupe de gardes. Mais dans ce triſte état, je puis dire qu'il donnoit plus d'admiration que de pitié. Il marchoit tel qu'un triomphant, avec une contenance libre, un viſage aſſuré & modeſte; & vous euſſiez dit que ceux qui le ſuivoient pour porter une partie de ſes chaînes, étoient des priſonniers qu'il traînoit après lui, pour

orner ſon triomphe. On ne lui vit jamais pouſſer le moindre ſoupir; ſon viſage ne montroit aucune altération, & ſa bouche ne forma pas la moindre plainte. J'étois mille fois plus troublé que lui; &, fendant la preſſe, je m'écriai, demandant que l'on ſursît, & qu'on me fît parler à la reine de la part du roi Eumèle: mais tout ce que je pus faire & dire ne ſervit de rien. J'eus beau prier, & menacer même de la part du prince qui m'envoyoit; j'eus beau dire que ſi la reine m'avoit écouté, elle révoqueroit cet arrêt cruel; on me répondit que la reine n'en feroit rien, & que quand même elle le voudroit, la loi étoit faite avant elle, & qu'elle étoit irrévocable. Je courus au palais, mais la reine étoit inviſible. Je retourne ſur la place; &, fendant la foule, je tâche au moins de parler à cet illuſtre infortuné. Il eſt vrai que pour le coup je le vis ému : mais ce n'étoit pas de ſa mort, c'étoit de la douleur de ſon frère. Je trouvai ce frère attaché à ſon col, les larmes aux yeux, & lui diſant des choſes capables de fendre les cœurs. Léonides ne ſongeoit qu'à le conſoler; & craignant pour ce cher ami, tout ce que lui pouvoit inſpirer le déſeſpoir, il prioit tendrement tous ceux qui étoient préſens, d'avoir ſoin de ſa vie. Je remarquai qu'il eut de la joie, lorſqu'il m'apperçut, de penſer qu'il me pouvoit faire la même prière avec plus d'effet qu'aux autres.

Il me la réitéra pluſieurs fois ; & quand je l'eus informé du ſoin qu'Eumèle avoit eu pour lui : Le roi, me dit-il, a trop de bonté pour moi : mais ſi j'ai été aſſez heureux pour lui rendre quelque ſervice qui mérite l'honneur de ſon ſouvenir, je le lui demande tout pour mon frère. A ces mots, il ſe tourne vers le bûcher ; il le regarde d'un œil ferme, & avec un viſage tout autre que celui d'un homme qui alloit mourir. Il demande ſi tout étoit préparé ; &, ſachant qu'il n'y manquoit plus rien que lui, il ſe retourne vers moi ; & me voyant auſſi tout en larmes : Straton, continua-t-il, en me montrant ſes mains liées, je vous embraſſerois de bien bon cœur, ſi j'en avois la liberté. Je vous recommande mon frère. Adieu, ce n'eſt pas à moi à me mêler de conſoler un philoſophe.

Je le vis entrer courageuſement dans le bûcher, par une ouverture que l'on avoit laiſſée à l'un des côtés, & qu'on reboucha auſſi-tôt à force de paille ; &, incontinent après, le reſte des cérémonies étant achevé, & les officiers du roi, deſtinés à le ſuivre en l'autre monde, ayant été étranglés, l'on y mit le feu aux quatre coins. Quoique la chaleur de la flamme obligeât ceux mêmes qui en étoient plus éloignés que moi, à reculer, j'étois toutefois ſi affligé, & tout enſemble ſi plein d'admiration, que je ne ſongeois preſque point à m'écarter.

Mais voici une autre aventure qui me fit bien revenir à moi. Kion ne vit pas plutôt la flamme, qu'il s'y lança précipitamment. Je volai à ſon ſecours, & l'en arrachai malgré lui, avec l'aide de quelques-uns qui me ſecondèrent ; &, dans l'appréhenſion que ſon déſeſpoir me donnoit, je lui ôtai même ſon épée. Je voulus le ramener avec moi au camp d'Eumèle, & je croyois l'y avoir réſolu : mais il ſe déroba de moi à la faveur de la nuit qui commençoit, & de la foule du peuple ; & comme je n'ai pu, depuis, apprendre de ſes nouvelles, je ne doute point que l'amitié qui les avoit ſi parfaitement unis pendant leur vie, ne les ait réunis par leur mort.

Fin du ſecond Livre.

SOMMAIRE

SOMMAIRE
DU TROISIÈME LIVRE.

ALCIDIAS, père de Tarſis & de Télamon, donne tous ſes ſoins à la guériſon de l'inconnu bleſſé, qu'on avoit tranſporté chez lui : Télamon retourne auprès d'Agamée qu'il remplit d'étonnement en lui apprenant qu'il eſt lui-même Kion, & que Tarſis eſt Léonides : Concluſion de leur hiſtoire. *Télamon raconte à Agamée comment la veuve de Prytanis ſauva, du bucher, Léonides qui fut mis dans une tour, & conduit la nuit même devant la reine* (Sujet de la Vignette). *Cette princeſſe, inſtruite du déſeſpoir de Kion, le fit enfermer dans la même tour que Léonides, au moment qu'il y rentroit : Joie de ces deux frères de s'être retrouvés auſſi ineſpérément : La reine les fit évader, & ils reprirent leurs véritables noms. Télamon & Agamée apperçoivent un berger mourant couché ſur l'herbe, vis-à-vis d'une bergère : Ces deux perſonnes prennent Télamon pour juge de leurs plaintes mutuelles:* Hiſtoire d'Eléandre & d'Erigone. *Eléandre, réduit au déſeſpoir, étoit réſolu de ſe laiſſer*

mourir de faim, ſi Erigone perſiſtoit à être inflexible : Télamon, ſans lui donner le tort, la perſuade ſi bien, qu'elle engage Eléandre à prendre ſoin de ſa vie. Tarſis qui arrive en même-temps qu'Ergaſte & Célémante, auprès de Télamon & d'Agamée, apprend avec douleur qu'ils n'ont rien découvert touchant le ſort de Zélie: Il leur dit qu'il vient de courir après un char entouré d'hommes armés, où il y avoit pluſieurs femmes, parmi leſquelles il avoit cru d'abord trouver Zélie ; mais qu'il avoit ſu que c'étoient les princeſſes Arſinoé, Antigone & Troïade, qu'Alcime retenoit priſonnières, & qu'il faiſoit transférer de Pidne à Gonnes. La nuit qui ſurvient les oblige de ſe ſéparer ; Tarſis eſt toujours inconſolable de la perte de Zélie.

Ch. Eisen, del. De Longueil, Sculp.

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE TROISIÈME.

TÉLAMON après avoir, comme nous avons dit, conduit l'inconnu bleſſé à la maiſon d'Alcidias, ne tarda pas à rejoindre Agamée. Alcidias étoit un vieillard de grand eſprit & de bonne mine, qui, quoique berger, avoit paſſé une partie de ſa vie dans les grands emplois. Sa réputation l'avoit fait choiſir entre autres, par le feu roi Antipatre, pour rendre ſouverainement la juſtice dans les deux plus grandes & plus importantes provinces de Macédoine.

L'élévation de ſon génie ayant brillé dans cet emploi, il eût pouſſé ſa fortune beaucoup plus loin : mais les diverſes factions qu'il voyoit ſe former dans l'état, le firent ſonger à ſa retraite. La mort de ſon épouſe, qui pendant ſa vie avoit été un exemple parfait de prudence & de vertu, l'ayant dégoûté du grand monde, il s'étoit comme relégué lui-même dans ſa maiſon d'Hippique, pour y paſſer ſes derniers jours dans l'innocence d'une vie champêtre, & dans une ſage & tranquille méditation de la mort.

Il reçut l'inconnu non-ſeulement comme un bleſſé, dont la diſgrace le portoit à le ſecourir, mais comme une perſonne dont la phyſionomie marquoit quelque choſe de grand ; &, l'ayant mis dans une chambre commode, il n'oublia rien de ce qu'il falloit pour ſa guériſon. Il fit même préparer un chariot, pour amener les corps des deux autres inconnus, afin de leur faire rendre les derniers devoirs, s'ils n'étoient plus en état d'en recevoir d'autres.

Cependant Télamon ayant demandé chez ſon père des nouvelles de Tarſis, il apprit qu'à peine ce berger y étoit-il entré, qu'il en étoit ſorti ; & qu'il avoit donné des marques d'un grand trouble, &, s'il le faut dire, d'un égarement d'eſprit. Cette réponſe redoubla l'inquiétude de Télamon ; il donna ordre, ſi Ergaſte & Célémante venoient le chercher, qu'on leur dît qu'il prendroit ſon chemin vers Gonnes,

ſur

ſur ce qu'on lui diſoit que ſon frère étoit allé de ce côté-là; & il retourna prendre Agamée au lieu que le paſtre lui avoit déſigné.

Agamée achevoit alors la lecture de ſon livre; & la pitoyable & tragique fin des deux frères lui avoit arraché des larmes. Ah Télamon! lui dit-il dès qu'il le vit, je ne m'étonne plus de la ſurpriſe où vous étiez tantôt, en liſant quelques pages de ce livre, je m'étonne ſeulement que vous ayez pu le commencer ſans en voir la fin; ſi ce n'eſt peut-être que vous ſaviez déja les aventures de ces deux héros. Télamon ne lui répondit d'abord que par un ſoupir; puis prenant ce livre, & l'ouvrant vers la fin, pour voir juſqu'où l'écrivain avoit pouſſé l'hiſtoire, il le referma auſſi-tôt. O Agamée! lui dit-il, je puis bien être inſtruit de la diſgrace de ces deux jeunes infortunés dont vous me parlez, puiſque j'en ai ſouffert moi-même une partie; & j'en ſais plus de nouvelles que le philoſophe Straton lui-même, puiſqu'il n'en a appris la plus grande partie que de moi.

Agamée ne comprit pas d'abord le ſens de ces paroles. Il crut que Télamon ne ſavoit ces choſes que parce qu'il avoit connu dans ſes voyages Kion & Léonides plus particulièrement que Straton. Que je vous eſtimerois heureux, lui dit-il, d'avoir connu ces deux héros, ſi la connoiſſance que vous en avez eue, ne

redoubloit ſans doute les regrets que vous avez de leur perte ! Mais, quoi qu'il en ſoit, ſouffrez que je ne vous laiſſe pas en repos, juſqu'à ce que vous m'en appreniez ce que le philoſophe Straton a ignoré & omis dans ſon hiſtoire. Car enfin, je vous avoue que je ſuis épris de la vertu de ces deux frères, autant que je ſuis touché de leur infortune; & je les aime d'autant plus, que leur union me rappelle en quelque ſorte l'image de celle que je remarque entre vous & Tarſis, de qui vous voulez bien que je vous demande en même temps des nouvelles. Je ne puis vous en dire de Tarſis, répliqua triſtement Télamon, & je voulois moi-même vous en demander, parce qu'il n'a fait que paſſer chez mon père : mais je vous en dirai de Léonides, ſi vous voulez, en cherchant Tarſis; ou plutôt, je vous en dirai de l'un & de l'autre, puiſque Tarſis eſt lui-même Léonides.

L'on ne peut dépeindre la ſurpriſe d'Agamée, qui ne pouvoit croire ni comprendre que Léonides, mort au milieu d'un bûcher, à la vue de tant de monde, & Tarſis vivant actuellement à Tempé, ne fuſſent qu'une ſeule & même perſonne. Quoi ! Télamon, lui dit-il, Léonides, que le philoſophe Straton a vu lui-même dans les flammes à Panticapée, eſt ce même berger que nous cherchons ? Ah ! le témoin de ſa mort eſt trop illuſtre, pour le ſoupçonner d'un menſonge; & quand il en ſeroit

capable, il ne ſe ſeroit pas aviſé d'en débiter un ſemblable au grand prince Philadelphe. Dites-moi donc, de grâce, comment vous l'entendez ; & m'éclairciſſez une énigme que je donnerois à expliquer à Œdipe même. L'éclairciſſement en ſera pourtant court & facile, répartit Télamon : mais ne nous arrêtons pas en chemin ; cherchons Tarſis, & je vous expliquerai cette énigme en marchant.

Suite de l'hiſtoire de Kion & de Léonides.

Non-seulement, dit Télamon, Tarſis eſt Léonides ; mais je ſuis moi-même cet infortuné Kion, qui fut le compagnon de ſes triſtes aventures.

Ce diſcours ayant encore redoublé l'étonnement d'Agamée, quoiqu'il s'en fût preſque douté au moment qu'il avoit entendu que Tarſis étoit Léonides, il ne put s'empêcher d'interrompre Télamon. Je penſois, lui dit-il, ne venir voir les habitans de Tempé, que comme de célèbres bergers : mais, à ce que je vois, je me trouve, ſans y penſer, parmi des héros. J'aurois dû cependant prévoir, que l'illuſtre apprentiſſage que vous fîtes ſi jeune parmi les Thébains, ne pouvoit avoir que des ſuites merveilleuſes : mais j'ai trop d'impatience d'apprendre ce que vous me promettez, pour vous interrompre plus long-temps.

Télamon répondit auſſi civilement qu'il le devoit à ces paroles obligeantes ; &, après lui avoir dit que le philoſophe Straton ayant été ſon ami particulier, il avoit ſans doute pris plaiſir à faire valoir ſes actions beaucoup au-delà de ce qu'elles étoient en elles-mêmes, il continua ainſi.

Il ne faut pas, Agamée, que cette grande amitié que vous avez vue entre Léonides & Kion, vous ſurprenne. Non-ſeulement nous ſommes nés, mon frère & moi, de même père & de même mère : mais je vous dirai encore, que la fortune, de concert avec la nature, prit à tâche de rendre tout commun entre nous. Nous n'eûmes dès notre enfance qu'une même nourrice, que mêmes jeux, mêmes exercices, mêmes maîtres ; & quoiqu'il y ait quelque différence entre nos âges, il n'y en a eu preſque aucune dans tous les événemens de notre vie. Au retour du voyage de Thèbes, qui eſt le ſeul que j'aie jamais fait ſans lui, nous allâmes enſemble à Athènes pour étudier dans l'Académie, où préſidoit alors le philoſophe Xénocrate. L'eſtime que notre excellent maître faiſoit des voyages, nous donna à l'un & à l'autre l'envie d'y employer quelques années, & ſur-tout de voir les Gaules, que nous tenons pour notre première patrie.

Je ne vous dirai rien des diverſes aventures qui nous y arrivèrent. Vous ſaurez ſeulement

que nous trouvant dans la capitale des Gaules, nous fûmes défiés par deux jeunes ſeigneurs, avec qui nous avions eu du différend. La fortune nous donna l'avantage du combat : mais la pourſuite que les parens commençoient contre nous, nous obligea de partir de ce lieu, & nous jugeâmes à propos de changer nos noms, pour une plus grande ſûreté. Nous prîmes ceux de Kion & de Léonides, que portoient autrefois notre ayeul & notre biſayeul paternels ; & nous nous y accoutumâmes ſi bien, que comme il eſt d'ailleurs aſſez ordinaire à ceux qui voyagent, de changer les leurs, nous n'en prîmes point d'autres dans tout le reſte de nos courſes. Voila, Agamée, tout ce que je vous dirai de notre voyage des Gaules, quoiqu'il nous y ſoit arrivé d'autres aventures conſidérables : mais je dois, pour le moment, ſatisfaire à l'impatience où vous êtes de ſavoir comment il eſt poſſible que Léonides ſoit ici & qu'il vive, après l'avoir vu mourir à Panticapée ſur un bûcher.

Sachez donc que la veuve de Prytanis étoit fille d'Ariſtodème, prince du ſénat d'Héraclée, avant la tyrannie de Cléarque. Elle avoit connu notre nom par notre malheur, & l'étrange aventure qui nous étoit arrivée à Chalcédoine, étoit parvenue juſqu'à elle, auſſi-bien que l'hiſtoire de la délivrance d'Héraclée. Ce que nous avions fait pour ſa patrie, la toucha donc de

quelque compaſſion pour nous ; & la douceur naturelle des mœurs Aſiatiques, qu'elle n'avoit pu oublier, lui inſpira de l'averſion pour la barbarie d'une ſuperſtition à laquelle elle n'étoit point accoutumée. Elle ſavoit que le crime que l'on imputoit à mon frère, auroit été appelé valeur dans Héraclée, & que c'étoit un effet de ce même courage, dont ſon pays avoit reçu des ſervices aſſez conſidérables ; que Lyſimachus s'étoit attiré, de tous les côtés de l'Aſie, les reproches de cruel & de barbare, par une vengeance preſque ſemblable qu'il avoit voulu prendre de la mort de Diomède ; & quoique cette grande reine eût tout le regret dont une vertueuſe princeſſe peut être capable dans la mort d'un époux, elle ſavoit pourtant diſtinguer le crime de Tarſis, d'avec le crime de la fortune. Ainſi, compenſant en quelque ſorte les ſervices qu'elle avoit reçûs de lui en la perſonne de ſes compatriotes, avec l'outrage qu'elle en avoit reçu en celle de Prytanis, & conſidérant qu'elle devoit les premiers à notre affection, & qu'elle ne pouvoit imputer ſa perte qu'à ſon malheur, elle eut honte de ſacrifier une vie qui avoit été de quelque utilité à ſon pays : de ſorte qu'ayant un fils fort jeune, dont la tutelle lui donnoit la régence du royaume & lui conſervoit l'autorité entière, elle fit deſſein de ſauver Tarſis.

J'avoue que l'entrepriſe étoit grande, &

l'exécution en paroiſſoit impoſſible : car elle vouloit en même temps ſauver les apparences, & donner à la mémoire & aux obsèques du feu roi, tout l'honneur & toute la ſolennité qui lui étoient dûs. D'ailleurs, quand elle eût eu la penſée d'en retrancher quelque choſe, cela ne dépendoit pas d'elle, parce qu'il s'agiſſoit d'une loi & d'une coutume reſpectable par ſon ancienneté, d'une eſpèce de droit royal, & d'une ſuperſtition populaire. Quel tempérament trouver dans une pareille conjoncture, où il s'agiſſoit de faire brûler un homme aux yeux de tout un peuple, & de le ſauver en même-temps des flammes ? Quel moyen de conſommer le ſacrifice, & de ſouſtraire la victime ? Il faut croire que les Dieux lui inſpirèrent l'expédient dont elle ſe ſervit ; ſoit parce qu'ils n'abandonnent jamais la vertu & l'innocence opprimées ; ſoit parce que n'y ayant rien qui leur plaiſe plus dans les princes, que la clémence, dont ils ſont eux-mêmes les modèles, ils ne voulurent pas priver la ſage compaſſion de cette reine, de la ſatisfaction d'un heureux ſuccès.

Le corps du roi ayant été placé au haut du bûcher, pour être expoſé à la vue de tout le peuple ; mon frère étoit entré, comme vous avez lu, par une ouverture qu'on avoit laiſſée à côté, & qu'on avoit auſſi-tôt refermée, & bouchée avec quantité de paille. Il trouva ce

bûcher vuide & creux en-dedans, mais il n'y fit pas d'attention; & s'étant couché à plat dès l'entrée, en attendant qu'on y mît le feu, il ne ſongeoit qu'à ſouffrir la mort avec une conſtance digne de ſa vie, lorſqu'il ſe ſentit tirer par le bras, comme pour le faire lever, & qu'ayant tourné la vue de ce côté-là, il reconnut, à la faveur de quelque rayon de lumière, qui pénétroit le haut du bûcher, que c'étoit un homme qui l'attendoit là, & qu'il n'avoit pas d'abord apperçu, à cauſe de l'obſcurité du lieu, & parce qu'il ſortoit d'un grand jour. Mon frère s'étant relevé avec ſurpriſe, comme vous pouvez vous le figurer, cet homme le prit d'une main, &, tenant une lanterne ſourde de l'autre, le fit deſcendre, par une ouverture récente & ſoûterraine, ſous une voûte où il ſentit d'abord une extraordinaire fraîcheur. Il entendit même le bruit d'un doux murmure aſſez près de-là, & il n'eut pas fait douze pas, qu'il ſe vit ſur le bord d'un réſervoir plein d'une eau belle & claire, qui couloit le long de la voûte. Tarſis, toujours dans un étonnement incroyable, demanda à ſon conducteur, en langue du pays qu'il parloit un peu, l'éclairciſſement de cette aventure : mais cet homme ne lui répondit que par ſignes; de ſorte que mon frère ayant compris qu'il étoit muet, ſe diſpoſa à le ſuivre. Après avoir marché environ deux cens pas ſous la même voûte, on le fit paſſer ſous une

petite porte, & monter par un degré très-obſcur, dans une tour où ce muet l'enferma, lui faiſant ſigne qu'il le viendroit bientôt chercher. En effet, on le vint reprendre ſur la nuit; &, l'ayant fait monter dans un chariot couvert, on le mena au palais, où, par un eſcalier dérobé, il fut introduit dans le cabinet de la reine. Il ſe baiſſa le viſage contre terre en entrant, ſuivant l'ordre que lui en donna une vieille femme qui le reçut à la porte, parce qu'il n'eſt pas permis de regarder les reines en face; & il demeura dans cette poſture tout le temps que la reine lui parla en langue grecque. Jeune étranger, lui dit-elle, vous n'ignorez pas, ſans doute, que vous avez mérité la mort, ſuivant les loix du pays, & que c'eſt par une grâce bien particulière, que je vous conſerve le jour, après avoir reçu de vous le plus ſenſible de tous les outrages. Je ſuis cependant perſuadée que je puis vous le conſerver avec juſtice, puiſque c'eſt par le droit de la guerre, que vous avez commis le crime dont je me plains; & c'eſt avec quelque ſorte de conſolation que je vous paie par-là les ſervices que vous avez rendus à la ville d'Héraclée. Mais n'abuſez pas d'une vie que je vous rends, & ne reprenez pas, contre nous, des armes qui ne pourroient plus être innocentes dans vos mains, après mes bontés pour vous. Au reſte, cachez le larcin que je fais à nos loix

en votre faveur ; ne trahiſſez pas une grâce dont vous recevez tout le fruit, & ménagez par votre ſecret ma réputation, avec autant de ſoin que j'ai ménagé votre vie. Elle le renvoya avec ces mots.

J'étois alors dans une douleur qui ne ſe peut concevoir ; & l'affliction où je me trouvois d'avoir vu périr mon frère, & périr par une fin ſi tragique, ne me faiſoit eſpérer de conſolation que dans la mort. Straton m'avoit ſauvé une fois de mon déſeſpoir : mais il ne l'avoit pas appaiſé. Je me dérobai de lui à la faveur de la foule, & je retournai ſur mes pas : réſolu d'aller arroſer de mon ſang les cendres de mon cher Léonides, & d'appaiſer ſon ombre par une victime que je crus ne lui pouvoir refuſer. Dans ce deſſein je voulus acheter une épée, parce que Straton m'avoit ôté la mienne, & en ayant choiſi une, à la faveur d'une lampe, chez le premier marchand où j'en rencontrai, je lui jetai le double de ce qu'elle valoit, ne voulant pas m'arrêter à diſputer ſur le prix. Cette libéralité précipitée, jointe à mon langage, & à la manière de mes habits, qui me faiſoient aſſez reconnoître pour étranger, m'ayant fait remarquer par quelques ſoldats qui étoient là, ils m'interrogèrent ; & mes réponſes leur ayant donné quelque ſoupçon, ils me ſaiſirent comme eſpion, & me menèrent à la reine. La reine ayant ſu qui j'étois, par le

libre aveu que j'en fis, commanda que l'on me conduisît en priſon. J'y fus mené dans l'inſtant, & ce fut dans la même tour où le muet avoit conduit Tarſis. C'étoit preſque à l'heure qu'il y rentroit au ſortir de chez la reine. Jugez de notre joie & de notre étonnement réciproque. Mais on ne nous laiſſa pas le temps de nous le témoigner l'un à l'autre : car un officier nous ayant fait jurer le ſecret, & reçu notre ſerment de ne plus porter les armes contre la reine, & de ne point retourner dans les troupes d'Eumèle ni d'Ariamène, l'on nous fit deſcendre tous les deux de la tour, ſous cette même voûte par où Tarſis avoit paſſé, & que nous reconnûmes pour un aqueduc. Enſuite le premier guide de Tarſis nous ayant fait faire près d'une lieue ſous terre, il nous fit enfin ſortir par une porte ſecrette, au milieu de la campagne. Voila en peu de mots, Agamée, l'hiſtoire de notre délivrance. Là nous quittâmes les noms de Kion & de Léonides, & reprîmes les nôtres, afin d'obéir au commandement que la reine nous avoit fait de nous cacher, & au ſerment qu'elle en avoit ſi préciſément exigé de nous; &, laſſés de tant de traverſes que nous avions eues dans nos voyages, nous réſolûmes de revenir goûter le repos de notre vallée, qui nous ſembla préférable à tout ce que nous pouvions attendre ailleurs de la fortune.

Néanmoins, en revenant, nous nous arrêtâmes quelques mois au ſiége de Mitylène, & nous nous rendîmes, un peu après, ici; n'ayant ſatisfait que trop pleinement, par nos diverſes & malheureuſes aventures, à la curioſité qui nous avoit obligés d'en partir. J'ajouterai ſeulement, que nous sûmes, en chemin, qu'Eumèle étoit entré victorieux dans Panticapée, auſſi-tôt après notre départ, & que, nous y croyant morts, il nous avoit vengés par le ſac de la ville qu'il avoit miſe à feu & à ſang.

Télamon abrégea ainſi ſon récit, parce qu'à ce moment, ils entendirent un homme qui ſe plaignoit triſtement aſſez près de-là. Hé bien, Erigone, diſoit-il d'un ton languiſſant, vous avez voulu que je meure, & vous ſerez bientôt ſatisfaite. J'aurois choiſi un genre de mort plus prompt: mais le plaiſir que vous avez toujours pris à me voir ſouffrir, m'a fait croire que plus ma peine ſeroit longue, & plus vous en ſeriez contente. Votre mari n'eût pas été aſſez vengé par une mort commune; il en falloit une auſſi étrange que la mienne, pour aſſouvir une haine auſſi implacable que la vôtre.

Ces plaintes leur ayant donné la curioſité de s'avancer, ils apperçurent un berger couché de ſon long auprès d'une haie, les yeux baignés de larmes, & tourné vers une bergère qui étoit aſſiſe près de lui ſur l'herbe. Le viſage du berger étoit pâle & décharné, comme s'il

fût ſorti nouvellement de quelque maladie conſidérable. Mais en ce triſte état, il ne laiſſoit pas que d'avoir quelque choſe d'agréable. Les traits de ſon viſage étoient aſſez réguliers; ſes yeux, naturellement pleins de feu, étoient adoucis par une tendre langueur; ſa phyſionomie paroiſſoit d'un homme d'eſprit, marquant quelque choſe de franc & de généreux; ſa taille, autant qu'on en pouvoit juger, n'étoit ni grande ni petite, mais elle étoit des mieux priſes: & il avoit, entre autres agrémens, je ne ſais quoi de paſſionné dans ſon air, qui convenoit à l'état de ſa diſgrâce, & à la maigreur de ſon viſage.

Celui de la bergère étoit un peu défait, ce qui n'empêchoit pas qu'elle ne parût d'une grande beauté. On voyoit bien qu'elle n'étoit pas inſenſible aux maux du berger, quelque reproche qu'il lui en fît: car elle avoit auſſi les yeux mouillés de larmes, & elle le regardoit avec une compaſſion qui tenoit beaucoup de la tendreſſe.

Télamon jugea qu'il n'y avoit pas long-temps qu'ils étoient à Tempé, ne ſe ſouvenant pas de les y avoir vûs; &, comme il n'étoit pas en diſpoſition de s'occuper d'autre choſe que de la recherche de Tarſis, il ſe détournoit pour reprendre ſon chemin, quand la bergère l'appercevant, l'appela par ſon nom, & lui dit: Sage Télamon, voici une occaſion digne de votre

généroſité ; aidez-moi, de grace, à guérir l'eſprit de la perſonne que vous voyez près de moi, & confirmez l'opinion où je ſuis, que rien ne peut réſiſter à votre ſageſſe.

Télamon étoit ſi preſſé de ſon propre ennui, qu'il n'étoit guères en état de s'intéreſſer à celui des autres : néanmoins il ne put refuſer une réponſe à la bergère ; de ſorte que s'en approchant, il lui témoigna que quoiqu'il ne ſe ſentît pas même aſſez de ſageſſe pour ſe donner à ſoi-même la conſolation dont il avoit beſoin, il ſouhaiteroit pouvoir contribuer en quelque choſe à la ſienne. Je ne vous en demande que pour ce pauvre malade, lui répliqua-t-elle. Il a réſolu de ſe laiſſer mourir de faim, ſans ſortir de l'endroit où vous le voyez, & voici déja le ſecond jour qu'il y eſt, ſans vouloir prendre la moindre nourriture. Je ſais que votre réputation lui a donné une merveilleuſe eſtime pour vous, & je vous demande ſecours pour lui, comme à la perſonne la plus capable de le remettre dans les voies de la raiſon. Ah, cruelle ! s'écria l'étranger malade, en la regardant, les Dieux me vengeront de vos airs hypocrites. Vous feignez de me chercher du ſecours, & c'eſt vous ſeule qui me donnez la mort.

A ces mots, il ſe leva tant ſoit peu, s'appuyant ſur ſon bras ; & s'adreſſant à Télamon : Sage berger, lui dit-il, toute la conſolation que je ſouhaiterois de vous avant que je meure, ce

ſeroit de vous faire entendre la cruauté & l'injuſtice de cette bergère. Il me ſemble que j'en finirai ma vie plus content, quand je la verrai condamnée par vous, & que, dans ma réſolution, j'aurai l'approbation d'un auſſi honnête homme.

Télamon qui n'avoit que ſon frère dans l'eſprit, ſongeoit à ſe diſpenſer de cet entretien, quoique l'état de cet homme le touchât de pitié; & en tout autre temps il auroit été lui-même au-devant de la conſolation qu'on lui demandoit. Il ſe préparoit à lui dire en peu de mots tout ce qu'il s'imaginoit de plus propre à le détourner de ſon funeſte deſſein; quand un jeune paſtre l'abordant, lui vint dire de la part de Tarſis, qu'il le prioit de l'attendre un moment, & qu'il alloit venir le trouver. Ce fut une joie bien grande à Télamon, d'apprendre cette nouvelle, & d'autant plus, qu'il eſpéra d'en ſavoir auſſi de Zélie. Il demanda donc à ce paſtre où étoit Tarſis, dans le deſſein d'aller à ſa rencontre, & de revenir enſuite ſatisfaire le deſir du triſte étranger. Mais ce paſtre lui répondit que ce ſeroit une peine inutile, & que Tarſis ne ſeroit plus au lieu où il l'avoit laiſſé; parce que ce berger, dit-il, marchoit alors fort vîte ſur la piſte d'un chariot, & de quelques cavaliers: de ſorte que Télamon jugeant bien qu'en le cherchant ainſi il ne feroit que le perdre, prit cette occaſion de donner au

berger inconnu la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit. Il s'aſſit donc ſur l'herbe auprès de lui, à l'ombre de la même haie, & Agamée en fit autant. Mais avant que de rien écouter, il le voulut engager à prendre quelque nourriture. Le berger en parut d'abord ſi éloigné, qu'il ne ſembloit pas qu'on l'y pût jamais réſoudre : mais Télamon s'y prit ſi bien, & il lui remontra ſi ſenſiblement, que l'état où il ſe trouvoit, ne lui permettoit pas de venir à bout de ſon diſcours, quelque court qu'il fût, qu'il conſentit enfin à boire un coup de vin, & à prendre quelque aliment. Comme il étoit d'un tempérament aſſez fort, ce qu'il en prit le mit en état de parler ſans peine, & il commença en ces termes :

HISTOIRE

D'ÉLÉANDRE ET D'ÉRIGONE.

Je ſuis bien aiſe, Érigone, que vous ſoyez préſente à mon récit. Vous pouvez m'interrompre ſi je m'écarte en rien de la vétité, ou ſi j'uſe de quelque détour, pour appuyer les raiſons que j'ai de me plaindre de vous.

Vous ſaurez donc, ſage berger, qu'il y a trois ans & plus, que m'en retournant à Thèbes, lieu de ma naiſſance, je fus obligé de m'arrêter une nuit à Lariſſe, qui, comme vous le ſavez, eſt dans la Theſſalie. Je me préparois d'en

d'en partir le lendemain, & paſſois dans une des rues, pour aller me repoſer, quand je vis accourir vers moi une femme qui me parut d'une condition diſtinguée, malgré le déſordre où je la voyois. Elle étoit tout en pleurs, tremblante, & fuyant l'approche d'un homme en fureur, qui la pourſuivoit l'épée à la main. Sauvez-moi la vie, me cria-t-elle, en ſe jetant entre mes bras. Cette vue me toucha de pitié, & la lâcheté de ſon ennemi m'inſpirant de l'indignation, je m'oppoſe à ſon paſſage, l'épée à la main, pour donner à l'autre le temps de s'écarter. Ce malheureux homme, que ſa colère aveugloit, ſe jette à corps perdu ſur moi, & voulant me percer, il s'enferre lui-même, & tombe mort ſur la place. Ce malheur amaſſa du monde. La femme que j'avois ſecourue, & qui étoit déja loin, tourne la tête au bruit qu'elle entend, revient ſur ſes pas, &, voyant cet homme par terre, jette un cri perçant, & tombe évanouie. Je cours à elle : mais à peine a-t-elle repris ſes eſprits, que reconnoiſſant que c'eſt moi qui l'ai vengée, au lieu des remerciemens que j'en devois attendre, elle me ſaiſit elle-même par le bras, &, fondante en larmes, conjure ceux qui ſont là, d'arrêter le meurtrier de ſon mari. A l'inſtant je me vois traîner en priſon, & dès le lendemain je ſuis préſenté à mes Juges.

Dès que mon accuſatrice parut, ceux qui

ſavoient comment l'action s'étoit paſſée, murmurèrent contre l'ingratitude d'une femme qui me pourſuivoit à mort, parce que je lui avois ſauvé la vie; & les Juges mêmes en parurent émus d'indignation. Elle ſe leva; & s'étant eſſuyé les yeux, qu'elle avoit tout baignés de larmes, elle commença de parler à-peu-près ainſi, d'une grâce & d'une modeſtie admirables.

Seigneurs, je craindrois que le murmure que je viens d'entendre, ne ſe fût élevé contre moi, ſi nous étions en un pays où l'amour conjugal paſsât pour un crime, & où il fût défendu à une femme d'aimer ſon mari plus qu'elle-même: mais, vivant ſous des loix toutes contraires, je n'appréhende pas qu'on me blâme, ſi je n'ai rien de plus précieux que la mémoire du mien, & ſi je crois devoir à ſon meurtrier plus de haine pour lui avoir ôté la vie, que de reconnoiſſance pour avoir ſauvé mes jours. Le premier devoir d'une veuve eſt de venger ſon époux: c'eſt ſe rendre complice de ſa mort que d'en épargner le coupable; & il faudroit l'avoir ſouhaitée, pour ſe croire obligée à quelque reconnoiſſance envers lui. Je vous en demande donc juſtice. Je ne vous déduirai point ſon crime. Vous ſavez, comme moi, qu'il a détruit un de vos citoyens, au milieu de votre ville, en pleine rue, à la vue de tout le peuple, comme s'il eût voulu faire trophée de ſon crime. Il dira peut-être que je lui deman-

dois ſecours : mais lui demander ſecours, étoit-ce lui demander la mort de mon époux ? N'y a-t-il point d'autres voies pour appaiſer des diſcordes domeſtiques ? ne peut-on ſecourir les femmes qu'en tuant leurs maris ? & quand j'aurois été aſſez méchante pour lui demander ce parricide, ſeroit-il innocent de me l'avoir accordé ? Qu'en pourroit-il inférer, ſinon que je ſerois ſa complice, & qu'il faudroit nous punir tous les deux ? Ah ! Seigneurs, c'eſt à vous à juger ſi le meurtre eſt permis par vos loix. A mon égard, je ſais bien que celles de mon devoir m'obligent à vous en demander vengeance.

Là, les larmes & les ſanglots lui coupèrent la voix, &, l'empêchant de parler, finirent ſon diſcours par un ſilence encore plus touchant & plus énergique mille fois que ſes paroles. Le viſage & le cœur des juges m'en parut changé, & je ne vous cèle point que je commençai à craindre, malgré toute la confiance & la sûreté que m'avoit auparavant données mon innocence. Je me levai quand on m'eut fait ſigne, & je me défendis en ces termes :

Seigneurs, je ne m'étonne plus que la veuve qui vient de parler, me pourſuive avec tant de chaleur ; elle vous en a dit la raiſon. Vous avez entendu qu'elle aimoit ſon mari à tel excès, que le reſſentiment de ſa mort, a étouffé en elle celui de la conſervation de ſa propre vie ;

& il n'eſt pas ſurprenant que cette paſſion l'aveugle contre moi, puiſqu'elle l'aveugle contre elle-même. Mais, Seigneurs, comme vous ne meſurez pas l'intérêt public aux affections particulières, & que vous ſavez tous qu'il n'y a rien de plus oppoſé à la juſtice, que la paſſion; je ne crains pas que ſa douleur vous prévienne contre moi, ni que vous me jugiez fort coupable, parce qu'elle eſt fort affligée. Je paſſois par haſard dans une rue; j'ai vu un homme qui vouloit tuer une femme, je ne ſavois point que ce fût la ſienne; & quand je l'aurois ſu, je n'ai point oui dire qu'à Lariſſe les maris euſſent le pouvoir de tuer leurs femmes. Ce que je ſavois, c'eſt qu'il eſt du droit des gens, & du devoir de l'homme, de ſecourir les opprimés, & de défendre le foible contre la violence du plus fort, & que qui ſouffre un crime qu'il peut empêcher, n'en eſt pas moins coupable que s'il le commettoit. J'ai donc voulu arrêter la fureur d'un barbare, je me ſuis oppoſé à ſon paſſage; &, parce qu'il avoit l'épée à la main, j'ai tiré la mienne. Me ſerois-je expoſé, ſans armes, à un furieux armé? Je ne la tirois pas contre lui, je la tirois pour moi-même: je n'en voulois point à ſa vie, mais je devois cette précaution à la mienne. Il s'eſt jeté ſur moi, & ma mort étoit ſon but, quand je ne ſongeois qu'à le détourner d'un coup funeſte, & d'une lâcheté dont il auroit eu le premier

de la honte, & par laquelle il s'expoſoit à la peine des plus ſévères loix. Tout le peuple eſt témoin de ce que j'ai fait. Il m'a pourſuivi comme un aggreſſeur ; je n'ai réſiſté qu'en me défendant. Je me ſuis contenté de parer les coups, j'ai reculé même quelques pas ; & s'il eſt mort par mes armes, ſa colère l'y a précipité. Voilà, Seigneurs, la vérité du fait que je vous expoſe : vous voyez ſi je ſuis coupable. Qu'ai-je de commun avec un meurtrier, puiſqu'on m'en donne le nom aujourd'hui, moi qui n'ai eu d'autre intention que de vous conſerver une de vos citoyennes, & d'empêcher le même crime qu'on me reproche ? Car, Seigneurs, la différence eſt grande entre ce qui eſt de mon fait, & ce qui eſt du fait du mort. De ma part, mon deſſein n'a été que de ſauver la vie à une de vos femmes, & l'honneur à un de vos habitans ; d'empêcher un homme armé d'aſſaſſiner une femme ſans défenſe. Si le ſecours que je voulois donner à deux perſonnes, n'a été utile qu'à une, c'eſt un malheur qui ne vient pas de moi ; j'ai fait, contre mon aggreſſeur, bien moins qu'il ne m'étoit permis : car étant attaqué pour une bonne œuvre, n'avois-je pas droit de me défendre, & de repouſſer la force par la force ? Je n'en ai cependant rien fait, & lui ſeul m'a ôté les moyens de le ſauver. Seigneurs, je ne crois pas que vous doutiez de mon innocence ; & je craindrois qu'un plus

long diſcours ne retardât mon abſolution. J'ai dit.

Quand j'eus ceſſé de parler, on me remena dans la priſon, pendant que les juges allèrent aux avis; & j'ai appris que la choſe fut fort balancée, parce que le défunt étoit un des principaux de Lariſſe, & qu'il avoit de grands amis. Enfin la juſtice l'emporta ſur le crédit de l'accuſatrice; je fus abſous, & remis en liberté.

Dès que je fus hors de priſon, mon premier ſoin fut de m'informer de la demeure d'Érigone, (c'eſt le nom de mon accuſatrice, que vous voyez ici préſente), & je tâchai, par toutes ſortes de voies, d'avoir accès auprès d'elle. Car je vous avoue que j'avois conçu une eſtime extraordinaire pour elle; & ce que vous aurez peut-être de la peine à croire, l'amour qui ne naît ordinairement dans le cœur des autres, que de la douceur & de la complaiſance qu'il y trouve, & parmi les plaiſirs & la joie, m'avoit bleſſé pour Érigone, par ſon obſtination à pourſuivre ma mort, & dans les peines & l'amertume de la priſon. J'avois appris qu'elle avoit été mariée fort jeune, & qu'encore que ſon défunt mari fût connu pour un homme colère, jaloux à l'excès, & ſujet à toutes les paſſions violentes, néanmoins ſes parens la lui avoient ſacrifiée, parce que c'étoit pour elle un parti extrêmement riche; que depuis deux ans qu'ils étoient enſemble, il l'avoit toujours traitée

durement & ſans ſujet ; que chacun la plaignoit, & admiroit la ſageſſe & la modération de ſa conduite avec un homme ſi déraiſonnable ; & que le dernier emportement de ce mari, n'étoit provenu que de ce qu'elle revenoit trop tard, à ſon gré, d'une compagnie où elle n'étoit allée que par ſon ordre. Toutes ces circonſtances me faiſoient admirer la vertu d'une femme, qui, malgré tant de ſujets de haïr un époux, conſervoit encore pour lui une amitié ſi conſtante & ſi généreuſe. Les marques de ſon eſprit, dont j'avois été le témoin, jointes aux grâces naturelles qui brilloient en toute ſa perſonne, m'avoient donné pour elle des ſentimens d'une eſtime ſi particulière, qu'elle ne pouvoit être ſans amour. Je cherchai donc toutes les occaſions de la voir, & de lui parler ; & le haſard ne m'en ayant préſenté aucune, je réſolus de m'en faire une à moi-même.

Je me mis en aſſez bon ordre ; & deux ou trois jours après ma ſortie de priſon, j'allai à ſa porte ſur le ſoir, & ſans dire mon nom, je demandai à la voir. Elle étoit ſeule dans ſa chambre avec une fille ; & comme elle avoit les yeux mouillés de larmes, je crus aiſément, comme il étoit vrai, qu'elle pleuroit encore la perte de ſon mari. Elle me reconnut d'abord, & parut extrêmement ſurpriſe de ma viſite.

Je l'approchai avec toute la ſoumiſſion & tout le reſpect dont j'étois capable. Madame,

lui dis-je, j'ai défendu ma vie contre nos juges, mais je ne la veux point défendre contre vous, & je viens vous l'offrir, maintenant que vous en pouvez diſpoſer ſeule. Elle rougit à ce diſcours, & me répondit : Eléandre (car notre procès lui avoit appris mon nom,) vous venez apparemment me reprocher mon ingratitude, & inſulter à ma douleur : mais quoi qu'il en ſoit, j'ai fait mon devoir ; & quel que ſoit l'Arrêt que nos juges ont rendu, mon procédé eſt ſans repentir. Madame, lui répliquai-je, ſi j'avois quelque choſe à vous reprocher, ce ſeroit ce ſoupçon injurieux que vous avez de moi ; & ſi j'étois capable de vous accuſer d'ingratitude, ce ne ſeroit que de ce qu'ayant pour votre vertu toute l'eſtime imaginable, vous me ſoupçonnez de la plus grande lâcheté. Il me ſemble pourtant, Madame, qu'un homme qui ne vient à vous qu'en ſuppliant, n'a pas l'air de vouloir vous inſulter ; & que qui s'attache à vous demander pardon, ne ſonge guères à vous faire des reproches. Eléandre, me répartit-elle, je ne me flatte point ; je ſais que vous avez ſujet de vous plaindre de moi ; & ſi vous ne le faites pas, c'eſt par diſſimulation, ou par généroſité : mais avant que de me condamner, je vous demande de vous mettre en ma place, & de voir ce qu'une honnête femme devoit faire contre le meurtrier de ſon mari. Je ſuis perſuadée que votre intention étoit toute généreuſe : mais,

Éléandre, on ne peut guère conſidérer l'intention, quand les effets ſont ſi funeſtes; & une femme qui, à la vue d'un mari que l'on tue, eſt capable de raiſonner ſur l'intention du meurtrier, a bien envie de trouver de la juſtice & de la conſolation dans ſa mort. Je ſais, Madame, lui répondis-je, que vous avez fait tout ce que la vertu d'une femme exigeoit de vous; & quand je me ſuis défendu devant nos juges, vous ne m'avez point vû me plaindre de vous. Tout le ſoin que je devois à ma vie, n'a pas été capable de m'inſpirer une ſeule penſée indigne de votre vertu: au contraire, je l'ai louée en ſecret, lors même qu'elle combattoit contre moi; j'ai admiré une femme, qui vengeoit ainſi un mari mort l'épée à la main contre elle; & plus encore, quand j'ai ſu combien il étoit d'ailleurs indigne d'une ſi héroïque amitié. Tout beau, Éléandre, m'interrompit-elle en cet endroit, ne touchez point à la mémoire de mon époux. Si j'ai haï ma vie, parce qu'elle a ſervi de prétexte à ſa mort, je haïrois auſſi mon peu de vertu, ſi elle ſervoit d'occaſion de faire tort à la ſienne. Blâmons plutôt enſemble ma foibleſſe & ma mauvaiſe conduite, de l'avoir pouſſé à de ſi grandes extrêmités; & puniſſez-moi par-là de mes fautes, ſi vous ne m'en trouvez pas encore aſſez punie. Ah! Madame, m'écriai-je, tranſporté tout enſemble d'admiration & d'amour, le moyen de trouver à redire à une

vertu ſi parfaite ? Mais de grace, Madame, que puis-je faire pour réparer mon offenſe ? Car, enfin, je proteſte en préſence des Dieux, que ſi ma mort vous pouvoit rendre ce qu'elle vous a ôté, je donnerois ma vie avec joie ; & que je vous la donne même dès à préſent avec plaiſir, ſi elle peut vous ſatisfaire, & ſervir à me faire pardonner mon crime. Vous ſavez bien, me répliqua Érigone, que vous n'êtes point criminel, puiſque les juges vous ont abſous : mais tout innocent que vous êtes, vous êtes toujours coupable pour moi, puiſque vos mains ſont encore teintes du ſang de mon mari. Ce n'eſt pas que déſormais je ſouhaite votre mort ; je ne l'ai demandée, que parce que je croyois la devoir à la ſienne ; & puiſqu'on a jugé le contraire, je ne ſuis pas aſſez injuſte, pour exiger un nouveau ſacrifice, qui pour lors ſeroit criminel. Je vous dirai bien plus : j'ai été bien-aiſe que vous ne fuſſiez point coupable contre les Loix ; & que ne pouvant avoir une juſte reconnoiſſance pour vous, elles ſuppléaſſent à mon défaut, & vous défendiſſent contre mon devoir. Mais ſi je ceſſe de ſouhaiter votre mort, je ne dois pas ceſſer de déplorer mon malheur ; & je ne vous le cele point, Éléandre : de quelque manière que vous le puiſſiez prendre, comme vous êtes l'inſtrument de ma diſgrace, je ne puis m'empêcher d'étendre ma haîne ſur vous ; je ne puis m'empêcher

de vous voir avec cette eſpéce d'horreur que nous concevons naturellement, & quelquefois malgré nous, pour toutes les choſes qui ont contribué, quoiqu'innocemment, à nous cauſer un grand mal, & qui nous ont bleſſé l'imagination. Oui, je ſouffre, & plus que vous ne penſez, de votre vue. A l'heure même que je vous parle, elle r'ouvre des plaies toutes ſanglantes; elle me ſemble combattre de nouveau contre mon mari dans mon cœur; ſon image que j'y conſerve, y eſt outragée par la préſence de ſon ennemi; & puiſque vous cherchez ma conſolation, comme vous le dites, je vous conjure, Éléandre, de compatir à ma foibleſſe, de laiſſer pleurer en paix une malheureuſe dans la ſolitude, & de m'épargner le déplaiſir de vous voir ici plus long-tems. D'un autre côté même, votre préſence m'accuſe ſans ceſſe d'ingratitude envers vous, elle me reproche ces mêmes ſentimens que je vous déclare; & ma mauvaiſe deſtinée m'ayant miſe dans la néceſſité d'être coupable envers mon mari ou envers vous, vous me rendez criminelle envers les deux: envers mon mari, en ſouffrant ſon meurtrier dans ma maiſon; envers vous, en vous y traitant comme je fais. C'eſt, je l'avoue, reconnoître bien mal une action à laquelle je dois la conſervation de mes jours: mais ſi l'honneur que vous me faites, part d'un cœur vraiment généreux & ſincère, comme je le crois,

non-ſeulement vous pardonnerez à ma douleur, mais vous me ſaurez quelque gré d'une déclaration ingénue, qui marque aſſez bien, ce me ſemble, qu'elle ne procéde pas d'un manque de reconnoiſſance pour vous, mais ſeulement des devoirs d'une femme envers ſon mari, & des égards qu'elle doit à ſa mémoire.

Pendant qu'elle parloit ainſi, les larmes lui tomboient des yeux en ſi grande abondance, que j'en étois touché d'une véritable douleur. Je ne pus me réſoudre à la quitter ſi-tôt, & je lui répondis: O Erigone, que vous m'étiez bien plus douce quand vous pourſuiviez ma mort, qu'en me laiſſant aujourd'hui la vie ſous les cruelles conditions que vous m'impoſez! Quoi! Madame, je vivrai donc ſans vous oſer voir? Je ſerai donc toujours l'objet de votre haine & de votre horreur? Quelle grace faites-vous à un homme que vous reconnoiſſez innocent? & comment me puniriez-vous, ſi j'étois véritablement criminel? Éléandre, répartit-elle, en eſſuyant ſes yeux, je vous ai dit tout ce qu'il m'étoit permis de vous dire; & comme la bienſéance ne veut pas que je vous chaſſe, & que ma douleur ne ſauroit ſouffrir avec vous une plus longue converſation, pardonnez-moi ſi je vous quitte, afin de vous laiſſer la liberté de ſortir. En même tems elle paſſa dans un cabinet, dont elle ferma la porte ſur elle, & me laiſſa dans une confuſion que je ne puis vous exprimer.

Éléandre s'arrêta quelque tems en cet endroit, pour reprendre haleine ; puis il continua de la ſorte.

Je me retirai un moment après, plus amoureux mille fois que je ne l'étois auparavant. Quoi qu'elle m'eût dit, je n'en perdis ni le deſſein ni l'eſpérance de la revoir ; & je m'attachai ſi fort à faire habitude avec les perſonnes qu'elle fréquentoit, que j'y fis enfin connoiſſance. Ce n'étoit pourtant pas une choſe aiſée, car elle n'aimoit pas naturellement les compagnies ; & depuis la mort de ſon mari, elle ne faiſoit point de viſites, ſi ce n'étoit chez certaines parentes fort proches. Je m'acquis donc entre autres, l'amitié d'une veuve qui étoit ſa couſine, & l'une de ſes plus intimes amies, nommée Olonie, qui voulut bien m'avertir du jour & de l'heure qu'elle devoit venir chez-elle. J'y arrivai un peu après qu'Érigone y fut entrée, & je feignis, en la voyant dans la chambre, d'être ſurpris, & de vouloir me retirer. Olonie inſtruite de mon deſſein, qu'elle favoriſoit, me rappela. Où allez-vous donc, Éléandre, me dit-elle ? y a-t-il quelqu'un ici qui vous faſſe peur ? Érigone qui me vit rentrer, ſe leva ; & comme elle ne cherchoit qu'un prétexte pour m'éviter, elle répliqua d'un ton aſſez fier : Il faut apparemment que ce ſoit moi, & je dois vous laiſſer enſemble. Elle ſortit à l'inſtant, malgré les inſtances de ſa cou-

ſine, & la promeſſe que je lui faiſois de me retirer.

Je ne me rebutai pas ; & ayant été averti une autre fois, qu'elle devoit venir paſſer l'après-dînée chez cette même parente, je m'y trouvai le premier : mais mon deſſein réuſſit encore moins ; parce qu'ayant ſu par les domeſtiques d'Olonie, que j'étois chez-elle, elle n'entra pas, comme ſi elle n'y étoit venue qu'en paſſant. Je tentai d'autres ruſes pendant trois ou quatre mois : mais elle ſe précautionna toujours ſi bien contre l'entrevue que je ſouhaitois, qu'elle m'en ferma tous les chemins. Il en fut un enfin, dont elle ne ſe défioit pas, & que me procura la même parente.

Olonie avoit une maiſon de campagne de l'autre côté de Lariſſe, environ à quarante ſtades de la ville ; elle engagea Érigone d'y aller paſſer quelques jours avec elle. Nous convînmes Olonie & moi, que j'irois les y trouver ; mais qu'afin d'ôter tout ſoupçon, je feindrois d'être diſpoſé à quitter Lariſſe, pour m'en retourner chez moi ; que comme la maiſon étoit ſur mon chemin, je ferois ſemblant d'avoir été volé & démonté en paſſant, & que j'irois y demander retraite, juſques à ce que je puſſe faire un nouvel équipage. Ce que nous avions concerté eut ſon ſuccès ; & deux ou trois jours avant le voyage d'Érigone, lui ayant fait demander un moment d'audience pour

prendre congé d'elle, le refus qu'elle m'en fit, me donna lieu de lui écrire cette lettre.

ÉLÉANDRE A ÉRIGONE.

Je ſerois fâché, Madame, qu'un autre que moi vous apprit la bonne nouvelle que j'ai à vous annoncer. Je pars enfin pour Thèbes, & je vous délivre de la vue de ce malheureux que vous haïſſez tant, qui vous perſécutoit par-tout, & dont vous preniez tant de ſoin d'éviter la préſence. Une nouvelle ſi agréable pour vous, méritoit ſans doute que vous m'euſſiez permis de vous la dire de bouche : mais vous m'avez refuſé cette conſolation, parce qu'elle auroit pû me conſerver la vie, & que vous ne ſouhaitez que la mort

D'ÉLEANDRE.

Cette lettre lui fut donnée : mais je n'en reçus point de réponſe. Enfin, Érigone & ſa couſine partirent ; & deux jours après je montai à cheval. J'arrivai de nuit près de la maiſon d'Olonie, parce que je crus ce temps-là plus propre à mon deſſein. Je renvoyai mes gens & mes chevaux à Lariſſe, avec ordre de m'y attendre, & j'allai à pied, & ſuivi d'un ſeul eſclave, à la maiſon d'Olonie. Je jouai bien mon perſonnage ; je feignis même que j'avois été bleſſé, & me mis un bras en écharpe : enſorte qu'Érigone fut alors perſuadée que j'avois été volé, & que je ne m'étois adreſſé

chez Olonie que par haſard, & par néceſſité, pour y demander retraite. Ainſi j'eus le temps d'y demeurer : car ayant feint d'avoir perdu mon équipage, & Olonie ayant, à deſſein, renvoyé ſon chariot à Lariſſe, ſous quelque prétexte aſſez plauſible, je pouvois demeurer-là ſans ſoupçon, juſques à ce que j'euſſe racheté des chevaux. Pour aider à la feinte, Olonie qui étoit naturellement gaie, ſe mit dès le ſoir même à me railler, ſur ce que je m'étois laiſſé démonter ; & comme elle a extrêmement d'eſprit, elle dit mille choſes plaiſantes là-deſſus ; à quoi je répondis le plus agréablement que je pûs : mais quelque choſe que nous fiſſions ce ſoir-là & le jour ſuivant, il nous fut impoſſible de faire entrer Érigone dans l'enjouement de notre converſation ; au contraire elle nous parut dans une mélancolie inconcevable.

Le haſard voulut qu'elle tomba malade le troiſième jour. Dès le commencement de ſa maladie, les médecins jugèrent qu'elle ſeroit dangereuſe, non-ſeulement pour elle, mais pour ceux même qui l'approcheroient. Cette conſultation fit peur à Olonie, & d'autant plus qu'on parloit alors de contagion dans le pays. Elle quitta ſa propre maiſon ; &, s'en allant chez une de ſes amies, elle laiſſa la pauvre Érigone abandonnée à la conduite de ſes domeſtiques. Je prévis le peu de ſecours qu'elle alloit recevoir d'eux, & je me réſolus de demeurer

demeurer auprès d'elle, au péril même de ma propre vie. Je ne voulus pourtant pas qu'elle en sût rien, de peur d'ajouter de l'inquiétude à son mal, & je me contentai d'avoir l'œil à tout ce qu'il lui falloit, & d'avoir soin que rien ne lui manquât. Mes soins eurent un succès si favorable, qu'elle guérit; & elle m'en sut gré quand elle l'apprit. Alors je trouvai ma fortune changée en mieux: mais j'aurois souhaité quelque chose de plus. Ce que j'y gagnai, c'est qu'elle daignoit quelquefois m'entendre, & qu'elle n'étoit pas mécontente que j'essayasse à la divertir.

Nous restâmes-là quinze jours après sa guérison, & le retour d'Olonie. Érigone n'étoit point encore assez forte pour s'exposer à la fatigue d'une voiture, & je feignois toujours quelque nouveau prétexte, pour me dispenser de partir. Je ne voulus pas même laisser passer ce temps-là sans lui déclarer plus ouvertement ma passion pour elle, & voici comme l'occasion s'en présenta.

Un jour qu'Olonie étoit occupée à donner quelques ordres, nous nous promenions seuls Érigone & moi sur une terrasse, d'où l'on découvroit une grande étendue de payſage, & d'où la maison d'Olonie paroissoit encore plus belle qu'elle n'étoit. Érigone m'entendant louer avec exagération ces beautés, & la bonne ré-

ception de notre hôteſſe commune : En vérité, me dit-elle en riant, vous avez bien l'air de vous être volé vous-même, pour nous venir aider à manger nos fruits; & un vol qui vous a tranſplanté dans un ſi beau lieu, avec une compagnie auſſi agréable, & au milieu de la bonne chère, m'eſt extrêmement ſuſpect. Je ne vous cèle point, lui repartis-je, que je ne crois pas m'en devoir plaindre, quoique je m'y trouve plus mal traité que je ne penſois. Je croyois en être quitte pour mon équipage, & je vois qu'il m'en coûtera mon cœur & ma liberté. Elle fit ſemblant de croire que cette douceur s'adreſſoit à Olonie; ce qui lui fit me dire : La liberté eſt le plus précieux des biens; & ſi vous craignez de la perdre, je vous conſeille de fuir; car je trouve que vous payeriez votre écot bien cher, & que votre hôteſſe vous auroit plus mal traité que les voleurs. Mais, Madame, repris-je, quand on l'a déja perdue, à quoi ſerviroit de s'enfuir ? Ne ſeroit-ce pas perdre encore l'eſpérance de la recouvrer, en s'eloignant de celle qui a commis le larcin. En ce cas, répondit-elle, je n'ai rien à vous dire; vous ſavez l'état de vos affaires, & c'eſt à vous à vous conſulter. C'eſt bien plutôt à vous, Madame, lui répliquai-je, que je devrois demander conſeil, puiſque c'eſt de vous ſeule que dépend cette liberté que j'ai perdue. Érigone paroiſſant

étonnée, tourna les yeux ſur moi, & reculant deux pas: Quoi, Éléandre, me dit-elle, eſt-ce à moi que vous adreſſez ces paroles? & vous ſouvenez-vous bien qui je ſuis? Je m'en ſouviens ſi bien, Madame, lui repartis-je, que ſans ceſſe j'ai votre image devant les yeux & dans le cœur, & avec elle l'idée de la vertu la plus pure, & de la beauté la plus accomplie. Vous ne le croyez pas, Éléandre, répliqua-t-elle froidement, en ſe remettant à marcher; ſi vous me croyiez vertueuſe, comme vous le dites, vous ne me tiendriez pas ce diſcours. Madame, lui repartis-je, l'amour que j'ai pour vous eſt auſſi reſpectueux qu'il eſt vif, & il ne peut bleſſer la plus ſcrupuleuſe vertu, & la plus auſtère ſageſſe. Elle s'arrêta encore à ces paroles, & me dit: Quoi! vous continuez, Éléandre? J'aurois peur que quelqu'un ne nous entendît: car s'imaginera-t-on jamais que vous oſiez parler d'amour à la veuve d'un homme que vous avez tué, ſi l'on ne croit en même-temps qu'elle eſt d'intelligence avec vous? Ah! Madame, repartis-je, cette hardieſſe me coûte bien cher. Car enfin je ne puis plus vous le diſſimuler, depuis ſix mois je vous aime, depuis ſix mois je cherche l'occaſion de vous le dire, depuis ſix mois je languis entre l'eſpérance & la crainte; & ce n'eſt qu'à la dernière extrêmité, & ſur le point d'en perdre la vie, que je me haſarde à vous

l'apprendre. Oui, Madame, je vous aimai dès le moment que je vous vis. Je n'eus pas plutôt fait ce coup innocent, qui me rend pourtant ſi coupable envers vous, que j'en fus puni par les beaux yeux qui furent les témoins de mon crime. En me faiſant arrêter priſonnier, vous me mîtes en d'autres liens bien plus forts que tous ceux de la juſtice; & quand vous demandiez ma mort aux juges, vous m'en préparâtes vous-même une, dont ils ne me purent délivrer. Sans mentir, me répondit Érigone, je crois que vous avez perdu l'eſprit. N'en doutez point, Madame, lui répondis-je, n'en doutez point; j'ai pour vous une paſſion trop forte, pour l'avoir pu conſerver dans l'état où je ſuis; & je fais gloire de l'avoir perdu, puiſque c'eſt une marque de la violence de mon amour. Hé bien, Éléandre, me repartit-elle, il faut avoir pitié de vous. Je veux vous faire rentrer dans votre bon ſens, vous faire voir par raiſon, combien votre entrepriſe eſt extravagante, & vous forcer par-là à vous guérir. Madame, interrompis-je, prévoyant ce qu'elle alloit dire, j'ai tout conſidéré, & peut-être mes réflexions ont-elles été plus loin que les vôtres: mais tout ce que je me ſuis repréſenté n'a pu m'empêcher de vous aimer; parce que rien n'a pu m'empêcher de vous trouver aimable. Je ſais que j'aime une perſonne qui me

haït, qui me voit comme ſon plus mortel ennemi, & qui, peut-être, ſeroit bien-aiſe de ma mort qu'elle a déja pourſuivie. Je ſais qu'à ſon averſion ſe joignent mille raiſons de bienſéance, qui s'oppoſent à mon bonheur : je ſais que je vais contre un torrent de difficultés & d'obſtacles inſurmontables : mais j'ai beau me repréſenter toutes ces raiſons : j'aime, Madame ; cette dernière eſt déciſive, & m'excuſe de n'en pouvoir goûter d'autres. Ce n'eſt pas que s'il s'agiſſoit de combattre avec vous par raiſons, je déſeſpéraſſe de vous convaincre. Car, permettez-moi de vous le dire, pourquoi cette haine & cette horreur pour un homme qui n'a jamais eu que reſpect & tendreſſe pour vous ? Si vous avez perdu votre époux, n'en eſt-il pas lui-même la ſeule cauſe ? Qu'y ai-je apporté, que le deſſein de vous ſauver de ſa colère ? C'eſt un malade furieux, qui s'eſt précipité, malgré moi, dans ſon malheur. Si vous haïſſez l'inſtrument de ſa mort, haïſſez-le donc le premier ; haïſſez donc les Dieux qui l'ont permis, & qui, par un châtiment ſi extraordinaire, ont viſiblement puni ſa dureté pour vous. De ma part, qu'ai-je mérité, ſinon d'être plaint ? J'ai expoſé ma vie ; pour qui ? Pardonnez-moi cette demande, qui n'eſt point un reproche, puiſque je me tiendrois trop heureux de l'avoir perdue mille fois pour une ſi juſte cauſe : mais enfin je l'ai expoſée ;

& toute ma récompenſe, ç'a été d'être mis en priſon, traduit devant des juges, traité de meurtrier & d'aſſaſſin, d'être expoſé à une mort infâme; &, ce qui m'eſt plus ſenſible & plus rude mille fois que le reſte, je me ſuis attiré votre indignation. Tous les juges, tous les parens du mort, toute la ville, m'ont reconnu innocent, & vous ſeule m'avez toujours tenu pour coupable. Vous étonnerez-vous, Madame, ſi toutes vos raiſons ne pourroient rien contre mon amour, puiſque toutes celles-ci, qui ont convaincu tant d'autres perſonnes, ont été impuiſſantes ſur votre haine?

Elle m'écouta tant que je voulus; & je crois qu'elle prit plaiſir à ſentir que ſon ame n'en étoit pas ſeulement émue. Quand j'eus achevé, & dédaignant preſque de me répondre: Vous avez raiſon, Éléandre, reprit-elle; je ſuis une femme tout-à-fait injuſte, & je m'étonne que me connoiſſant telle, vous me trouviez aimable comme vous le dites. Elle me quitta à ces mots, & s'en alla trouver Olonie, la priant de partir dès le jour même pour Lariſſe, ou de ſouffrir qu'elle y allât ſeule. Je demeurai ſi confus, & avec cela piqué d'un ſi violent dépit contre Érigone, que je m'étonne encore d'avoir pu continuer à l'aimer.

Mais on ne peut fuir une deſtinée écrite dans le Ciel; tout ce qui paroît nous détourner de

ſon but, nous y mène; & il ſemble qu'il ſe plaiſe à changer pour cela l'effet ordinaire de toutes les cauſes. En effet, ce dépit accrut le feu de mon amour au lieu de l'éteindre; &, loin de me rebuter, je ſentis que ma paſſion en devenoit plus forte.

Nous retournâmes à Lariſſe, où je me trouvai plus malheureux que jamais : car Érigone, qui ſut enfin que mon prétendu vol n'avoit été qu'un artifice concerté entre Olonie & moi, en conçut un tel reſſentiment contre ſa parente, qu'elle en rompit entièrement avec elle. Ainſi je n'eus plus l'occaſion de la voir, & j'en perdis toute eſpérance.

En cet état, je voulus faire un effort ſur moi, & retourner à Thèbes, pour y effacer, par de plus heureuſes & plus agréables idées, celle qui me cauſoit tant de déplaiſirs. Je partis donc de Lariſſe; &, ce qui me ſatisfit extrêmement, j'en partis ſans prendre congé d'Érigone. Si le Ciel l'eût permis, je trouvois à Thèbes de quoi me dédommager de cette ingrate, & en perdre même le ſouvenir. Mon père qui m'y ſouhaitoit avec impatience, m'avoit accordé, à mon inſçu, à l'une des plus belles & des plus riches perſonnes de la ville, ne doutant point que je ne me tinſſe heureux du choix qu'il avoit fait pour moi. Cependant la ſeule propoſition qu'il m'en fit, penſa me faire mourir de douleur;

& le changement du lieu n'en apporta point à mon amour, ſi ce n'eſt que l'abſence augmentant le déſir, accrut encore ma paſſion. Mon père étant mort en ce temps-là, je me trouvai héritier d'une ſucceſſion conſidérable; &, comme j'avois toujours de plus en plus Érigone dans l'eſprit, je fis deſſein de retourner à Lariſſe, où je m'imaginai que le changement de ma fortune, & deux ans de temps qui s'étoient paſſés depuis mon départ, me feroient trouver du changement dans ſon cœur. J'y retournai en aſſez bel équipage; je la vis, mais je la trouvai la même. L'intérêt d'une fortune aſſez brillante que je lui préſentois, ne la toucha point; elle m'en témoigna même plus d'indifférence & d'inſenſibilité.

Toutes ces cruautés m'enflammèrent; je les prenois pour autant de marques d'une haute vertu. Je communiquai mes peines à ſes parens, & à ceux en qui elle avoit le plus de confiance. Je leur fis ſi bien goûter mes raiſons, qu'ils en furent pénétrés; juſques-là, que les parens même de ſon mari, qu'elle voyoit alors plus que les ſiens propres, lui parlèrent en ma faveur. Mais leurs conſeils ne purent rien ſur ſon eſprit; elle quitta même Lariſſe, ſans leur dire où elle alloit, pour ſe délivrer, à ce qu'elle m'a dit depuis, de leurs importunités & des miennes. Nous fûmes quelque temps ſans ſa-

voir où elle étoit. J'appris enfin qu'elle s'étoit retirée en cette vallée, où elle a acheté la petite maiſon que vous voyez devant vous. J'y accourus auſſi-tôt, ne pouvant plus vivre un moment ſans elle; & la trouvant réſolue de mener ici la vie de bergère; je me déterminai au même genre de vie, & lui témoignai que je renonçois volontiers à tous les biens qui m'attendoient à Thèbes, plutôt que de l'abandonner. Mais ni ma complaiſance, ni mille ſoumiſſions que j'ai de nouveau eſſayées pour la fléchir, n'ayant ſervi qu'à me déſeſpérer, j'ai reconnu qu'il n'y avoit plus, pour moi, de remède qu'en la mort. Voila la cauſe de ma réſolution, ſage Télamon. Car enfin à quoi doit-on penſer qu'à mourir, quand on ne peut plus avoir de plaiſir à vivre? Du moins le genre de mort que j'ai choiſi, ne lui fera-t-il pas taxer mon déſeſpoir de précipitation; & j'eſpère que la cruelle aura quelque jour horreur elle-même de ſa dureté, quand elle ſongera au loiſir que j'ai ſi inutilement donné à ſon repentir.

L'infortuné Eléandre acheva cette hiſtoire d'une manière ſi touchante, qu'Agamée & Télamon en furent émus de compaſſion; & d'autant plus, qu'au même temps ſes forces, que ſon récit avoit encore épuiſées, & dont il n'avoit pas ſenti la diminution dans la chaleur

du diſcours, ne le ſoutenant plus qu'avec peine, il fut obligé de ſe recoucher de ſon long. Il ſe couvrit même le viſage de ſon manteau, comme diſant adieu au jour, auquel il renonçoit entièrement. Agamée non-ſeulement en regarda Érigone avec quelque ſorte d'indignation; mais comme il n'avoit pas trop ſujet d'être ſatisfait de ce beau ſexe, il ne put s'empêcher de s'écrier: O femmes! faut-il que les Dieux vous aient donné un empire ſi abſolu ſur l'eſprit des hommes, & que ces hommes aident eux-mêmes ſi aveuglément à vous rendre les cruelles maîtreſſes de leur repos & de leur vie? Télamon feignit de ne prendre pas garde à l'emportement de ſon ami: mais ſe tournant doucement vers Érigone, il lui témoigna qu'il étoit prêt à écouter tout ce qu'il lui plairoit de dire pour ſa défenſe, dans un différend dont elle avoit bien voulu le faire juge.

Érigone tomba d'accord de la ſincérité du récit d'Éléandre: mais elle n'eut garde de convenir avec lui de l'injuſtice de ſes traitemens. Au contraire, elle ne manqua pas d'employer cette éloquence qui lui étoit ſi naturelle, pour tâcher de perſuader à Télamon, que toute l'injuſtice étoit dans l'obſtination d'Éléandre; & ſi le paſteur ne fut pas convaincu de ſes raiſons, il ne put ſe défendre d'en être ébranlé. Éléandre n'y répliqua rien, ſoit à cauſe de ſa foibleſſe,

ſoit qu'il crût y avoir déja ſatisfait par avance. De ſorte que ne voulant plus parler ni l'un ni l'autre, ce fut à Télamon de prononcer ſon jugement. Mais ce ſage berger, à qui la cauſe d'Érigone paroiſſoit la moins équitable, ne voulut pas ſe ſervir de toute l'autorité qu'elle lui avoit donnée. Il voulut qu'elle ſe jugeât elle-même, & pour cela la convaincre par raiſons. Ayant donc reconnu que toute ſa répugnance ne provenoit que d'un ſentiment d'honneur & de bienſéance, qui l'empêchoit de concevoir qu'une honnête femme pût jamais, pour quelque cauſe que ce fût, épouſer le meurtrier de ſon mari; il ſut ſi adroitement combattre les ſcrupules de ſon eſprit, par la différence qu'il lui fit remarquer entre les actions que l'intention rend criminelles, & celles qui ſont juſtifiées par leur propre cauſe; il lui ſut ſi bien faire diſtinguer Élandre meurtrier d'un mari, d'avec Éléandre libérateur & amant paſſionné d'Érigone; il ſut enfin ſi bien lui montrer que ce n'étoit pas Éléandre qui avoit tué ſon mari, mais que c'étoit ſon mari qui avoit voulu tuer Éléandre & elle, & qui s'étoit tué lui-même; que ſi pour lors il ne changea pas abſolument ſon obſtination, du moins la diſpoſa-t-il à donner un commencement d'eſpérance à ce pauvre amant, & à lui faire prendre ſoin de ſa vie.

Après que Télamon eut ainſi travaillé au repos du déſolé Éléandre, il rentra en inquiétude pour ſon cher Tarſis, ſi toutefois l'on peut dire qu'il reprit ce qui n'avoit point été interrompu. Car quoiqu'il en eût appris des nouvelles, elles n'avoient pas laiſſé de le tenir en ſuſpens ; & il s'alarmoit alors d'autant plus, qu'il voyoit que ce berger tardoit à le venir trouver. Il en parloit à Agamée, lorſqu'ils virent revenir Célémante & Ergaſte, que Télamon avoit laiſſés, ainſi que nous l'avons dit, pour prendre ſoin de faire tranſporter le corps de cet inconnu, auprès duquel il les avoit rencontrés. Il ſut d'eux qu'ils avoient été délivrés de cette peine par quelques cavaliers, qui, ayant chargé ce corps, étoient enſuite allés en faire de même de cet autre mort que Télamon avoit vu auprès de l'étang, & étoient après retournés vers Gonnes. Télamon s'enquit de ces deux bergers, s'ils n'avoient point rencontré Tarſis ; &, comme il leur en parloit, ils le virent arriver. Télamon courut auſſi-tôt à lui, & lui demanda avec impatience d'où il venoit ? Tarſis, au lieu de lui répondre, lui demanda lui-même s'il n'avoit rien appris de Zélie ; & voyant qu'il ne lui en diſoit point de nouvelles : Ah, mon frère, s'écria-t-il, il n'y a plus d'eſpérance ni de conſolation pour moi. Télamon craignit que ce berger n'eût appris,

depuis qu'il les avoit quittés, quelque nouvelle funeſte ; il s'enquit donc de lui, encore plus amplement qu'il n'avoit fait d'abord, de ce qui en étoit : mais il reconnut que le ſujet de ſon déſeſpoir n'étoit autre que l'inutile ſuccès de leur recherche.

Tarſis conta enſuite à ſon frère, mais d'une voix interrompue de ſanglots, ce qui l'avoit arrêté ſi long-temps. Il lui dit entre autres choſes, qu'au ſortir d'Hippique, allant de côté & d'autre, pour tâcher d'apprendre quelque choſe de Zélie, il avoit vu, de loin, paſſer des femmes dans un chariot environné d'un grand nombre d'hommes armés ; que ſon amour lui ayant d'abord fait croire que Zélie ſeroit parmi elles, il s'étoit mis à pourſuivre ce chariot ; que c'étoit en le ſuivant, qu'il avoit apperçu Télamon d'une éminence, d'où il lui avoit envoyé un paſtre ; que cette pourſuite l'avoit inſenſiblement entraîné juſques à Gonnes, où il avoit ſu que ces dames étoient les princeſſes Troïade, Arſinoé & Antigone, qu'Alcime retenoit priſonnières, & qu'il faiſoit conduire de Pidne à Gonnes.

Ergaſte & Célémante s'étant joints à eux, témoignèrent à l'envi la part qu'ils prenoient à l'inquiétude de Tarſis. Agamée ſouhaita même que Télamon le préſentât à ſon frère ; & comme il faiſoit preſque nuit, ce ſage

paſteur, qui ne vouloit point quitter Tarſis, l'engagea de revenir coucher à Cénome. Ils ne manquoient pas de matière pour s'entretenir pendant le chemin. Tant d'aventures arrivées en ſi peu de temps, qu'il ſembloit que la fortune eût pris plaiſir à les entaſſer les unes ſur les autres, leur fourniſſoient un aſſez vaſte ſujet de diſcourir. Agamée ſur-tout ſe rappeloit ſans ceſſe les merveilles qu'il avoit lues dans l'hiſtoire de Kion & de Léonides : mais Tarſis ne pouvoit ſonger qu'à une ſeule de toutes ſes aventures. La perte de Zélie occupoit uniquement ſon eſprit. S'il faiſoit réflexion ſur quelques-unes des autres qui lui étoient arrivées, ce n'étoit que pour y chercher l'éclairciſſement de celle qui faiſoit tout le ſujet de ſes penſées.

Son frère & ſes amis firent ce qu'ils purent pour le conſoler; & chacun d'eux ſuivant en cela ſon génie, l'on peut dire qu'ils en eſſayèrent toutes les différentes manières. Télamon qui étoit tendre & complaiſant, entroit dans les ſentimens de ſon cher frère, & ce n'étoit qu'en flattant ſa douleur, qu'il tâchoit de l'adoucir. Ergaſte qui avoit l'eſprit plus prompt, la combattoit ouvertement, & la vouloit vaincre par raiſons. Célémante, avec ſon humeur enjouée, eût deſiré faire diverſion de ſon chagrin, en tournant peu à peu le ſérieux de la converſation, en un entretien plus gai. Agamée

qui étoit préoccupé de ſon ennui propre, en revenoit toujours à ſoi, & le conſoloit par ſon exemple.

Mon cher frère, lui diſoit entre autres choſes Télamon, vous avez ſans doute ſujet de vous affliger; mais il ne faut pourtant pas vous figurer les choſes à l'extrémité où votre imagination les porte. Vous ſavez combien Zélie eſt ſage, vous ne doutez pas qu'elle ne vous aime; & les dernières paroles que vous nous en avez redites vous-même, en ſont un témoignage bien aſſuré. Vous ne devez donc pas penſer que Zélie étant auſſi ſage, elle ait rien fait d'inconſidéré; ni que vous aimant comme elle fait, elle ait pu prendre aucune réſolution qui bleſſe l'amour qu'elle vous porte. Ce que je m'imagine, c'eſt que cette bergère ne voulant point vous voir contre la volonté de ſon père, & ne pouvant auſſi vivre ſi près de vous ſans vous voir, elle ſe ſera retirée chez quelques-unes de ſes amies, pour y attendre le changement de Leucippe. Quoi qu'il en ſoit, diſoit Ergaſte, je trouve, Farſis, que vous n'avez pas un grand ſujet de vous affliger ſi fort. Combien y a-t-il que vous nous dites que vous avez perdu l'eſpérance d'épouſer cette bergère, & que vous êtes réduit à la néceſſité de vous priver de la voir? En vérité, vous devez vous eſtimer heureux, dans une occaſion qui doit

ſervir à rompre vos chaînes, & vous rendre une liberté que ſans cela vous euſſiez eu peut-être bien de la peine à recouvrer. N'étiez-vous pas depuis quelque temps dans la plus miſérable de toutes les ſituations? Car, je vous l'avoue, de toutes les gênes que l'on éprouve en aimant, je n'en trouve point de plus inſupportable, que d'être ſi proche de ce qu'on aime, & d'être obligé de vivre comme ſi cent mille ſtades nous en ſéparoient; d'être préſent & abſent tout enſemble; c'eſt-à dire, de ſentir ces mouvemens d'ardeur & d'impatience qui nous portent vers une maîtreſſe, & les inquiétudes & les regrets de l'abſence. Il faut convenir, pourſuivit l'enjoué Célémante, que ſi nous étions tous bien ſages, nous ne ſongerions jamais à faire ni amour, ni amitié; & je le dis tout devant toi, Ergaſte, que moi tout le premier, je fus bien fou quand je m'engageai à être ton ami. Car dis-moi, s'il eſt rien de plus ridicule, qu'un homme qui a toujours naturellement plus de peines qu'il n'en peut ſupporter, s'aille encore aviſer d'en faire ſociété avec autrui; & que, par exemple, je me ſois obligé à pleurer de tous tes maux, à compatir à toutes tes foibleſſes, & à ſouffrir de toutes tes folies? Mais, ce qui eſt pis, c'eſt qu'il faut avoir perdu l'eſprit, pour m'être figuré, comme j'avois fait autrefois, que je ne pourrois vivre

vivre ſans toi : comme ſi je n'y avois pas déja bien vécu, & qu'il n'y en eût pas cent mille autres avec qui je vivrois, ſans doute, encore mieux ! Ergaſte ne lui répliqua point, parce qu'il devinoit ſon intention, & qu'il vouloit laiſſer à Tarſis le loiſir de ſe faire l'application de ce diſcours. Ainſi Agamée prit la parole, en s'adreſſant à Célémante. O berger ! que vous avez raiſon de dire, que ſi nous étions bien ſages, nous ne ſongerions jamais à l'amour : car ſe peut-on rien mettre dans l'eſprit de plus funeſte, qu'un deſir qui nous accable de langueur & d'impatiences, & qui rend notre deſtinée dépendante d'un ſexe foible, inconſtant, capricieux pour l'ordinaire, & incapable de commander & d'obéir ? J'en puis mieux parler que perſonne, parce que je le ſais par mon expérience propre ; & j'envie à Tarſis le ſujet qu'il croit avoir de s'affliger : Télamon qui ne cherchoit que les moyens d'ôter à ſon frère l'application qu'il donnoit à ſon malheur, eût été bien-aiſe d'engager Agamée au récit de ſon aventure ; s'imaginant bien qu'il ne feroit pas de façons de la dire, puiſqu'il n'en faiſoit point de s'en plaindre en leur préſence ; & il le lui demanda d'autant plus volontiers, qu'il ſe ſouvint de lui avoir entendu dire auparavant, que ſi Tarſis le ſavoit, il y pourroit trouver des motifs de conſolation. Mais parce

qu'ils ſe trouvèrent alors près du hameau; qu'il étoit d'ailleurs extrêmement tard, & qu'Agamée avoit des affaires qui l'obligeoient de ſe retirer chez ſon hôte, il pria Télamon de remettre la partie à un autre jour, & il les quitta avec une impatience de les rejoindre, telle qu'elle convenoit à l'eſtime toute particulière qu'il avoit conçue pour ces illuſtres bergers.

Fin du troiſième Livre.

SOMMAIRE

DU QUATRIÈME LIVRE.

TARSIS & TÉLAMON, dans l'eſpérance d'apprendre des nouvelles de Zélie, prennent enſemble le chemin de Calioure pour ſe rendre chez Leucippe & Mélicerte : ils rencontrent le philoſophe Straton, le même qui avoit écrit l'hiſtoire de Kion & de Léonides : ce philoſophe eſt dans une ſurpriſe ſans égale de retrouver ces deux frères qu'il croyoit morts : il deſcend précipitamment de cheval pour les embraſſer (Sujet de la Vignette). *Tarſis, toujours tourmenté par l'inquiétude de s'éclaircir du ſort de Zélie, quitte Straton & ſon frère. Télamon inſtruit le Philoſophe de quelle manière ils ont échappé à la mort : il le conduit à Hippique : Straton lui apprend que l'inconnu bleſſé, qui eſt chez Alcidias, eſt Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte :* Commencement de l'hiſtoire de ce prince : *Forcé par la haine & la jalouſie de Céraune ſon frère, d'abandonner l'Egypte, il eſt jeté par un naufrage, avec le fils de Straton, dans l'iſle de Corcyre : Il y devient amoureux d'Arſinoé ſa ſœur, ſans*

la connoître : Cette princeſſe ſe trouve fille de la reine d'Egypte, mais d'un premier lit : Elle eſt enlevée avec Antigone, par Céraune aidé de Ménélas, neveu du roi : Elles ſont priſonnières d'Alcime : Philadelphe qui en eſt informé ſe rendoit en Theſſalie pour les délivrer ; Ménélas, averti de ſon arrivée, apoſte des gens pour l'aſſaſſiner : Ce prince eſt dangereuſement bleſſé dans une embuſcade où Ménélas lui-même périt ; c'eſt lui que Tarſis avoit trouvé expirant. Alcime fait chercher par-tout Philadelphe : Straton & Télamon, en arrivant chez Alcidias, apprennent que ſes ſatellites viennent de l'enlever de force, pour le conduire à Gonnes : Le Philoſophe, ſans perdre de temps, court l'y joindre, accablé de douleur de cet événement.

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE QUATRIÈME.

TARSIS ne repoſa point de toute la nuit. Il la paſſa dans des regrets & des alarmes qui ne ſont pas concevables; formant en ſon eſprit mille funeſtes réſolutions, dont l'exécution n'étoit ſuſpendue que par je ne ſais quels reſtes d'une eſpérance, qu'il ſentoit même prête à finir. Il repaſſa cent fois ſur toutes les circonſtances de ſa diſgrâce: mais plus il y réfléchiſſoit, plus il y trouvoit de ſujets de déſeſpoir. Car, quoi que lui en eût voulu dire ſon frère,

cette assurance qu'il avoit d'avoir oui & entrevu Zélie dans le bateau qu'il avoit atteint à la nage la nuit précédente, & où il ne l'avoit pourtant plus trouvée un moment après; cette rencontre qu'il avoit faite le lendemain du même bateau au bord du fleuve, selon qu'il le conjecturoit par le rouleau de papiers qu'il y avoit trouvé; cette recherche inutile, que non-seulement lui, mais tant d'autres personnes en avoient faite durant tout le jour, par les ordres de Leucippe & de Mélicerte; & sur-tout cette résolution de se perdre une fois pour toutes, qu'il avoit entendu de la bouche de sa bergère, un peu avant qu'il se jetât dans l'eau; toutes ces choses lui sembloient des preuves convaincantes d'un désastre qu'il ne pouvoit s'imaginer sans en frémir.

Après avoir achevé de dissiper par ces tristes & violentes agitations d'esprit, le peu de forces que la fatigue d'une nuit & d'un jour entier lui avoient laissées, enfin le sommeil, ou plutôt la lassitude, lui ferma malgré lui les yeux, & il s'endormit pour quelques momens, à l'heure que le jour réveilloit les autres. Télamon vint un peu après à sa chambre, pour savoir comment il avoit passé la nuit: mais la voyant fermée, & n'entendant point de bruit, il se retiroit, de crainte de troubler un repos qu'il se doutoit bien n'avoir pas été fort long ni fort tranquille, lorsque Tarsis, qui ne

dormoit qu'à demi, l'ayant oui, ſe jeta hors du lit, & l'appela, pour lui demander s'il n'avoit rien appris de Zélie. Télamon le voyant éveillé, revint ſur ſes pas, entra dans la chambre, & lui demanda comment il ſe portoit. Ah! mon frère, lui répliqua le berger, doutez-vous de l'état où je ſuis, puiſque vous ne m'annoncez rien de ce qui concerne Zélie? & s'étant habillé en un inſtant, il le pria de l'accompagner juſqu'à Callioure, pour ſavoir ce que Leucippe & Mélicerte en auroient entendu.

Ils entroient déja dans une grande prairie qui s'étend, du côté du midi, depuis Cénome juſques au fleuve Penée, lorſqu'ils apperçurent un vieillard à cheval, qui accouroit vers eux au grand-galop. De ſi loin qu'il put leur parler, il leur demanda le chemin de la maiſon d'Alcidias. Télamon & Tarſis s'apperçurent d'abord que le ton de ſa voix ne leur étoit pas inconnu, & ils eurent auſſi la même penſée de ſon viſage: mais lorſque ce cavalier qui s'avançoit toujours vers eux, en fut aſſez près pour leur donner la liberté de le conſidérer, ils crurent le connoître pour le philoſophe Straton, celui-là même qu'ils avoient connu à Panticapée, & qui avoit écrit leur hiſtoire pour l'inſtruction du prince Philadelphe.

Straton ne fut pas moins ſurpris qu'eux, lorſqu'il les eut auſſi de plus près enviſagés: mais l'opinion qu'il avoit de leur mort, s'op-

poſant à ce qu'il croyoit voir, il admira ſeulement la reſſemblance qu'il trouvoit de ces deux perſonnes, avec ces deux frères malheureux, dont le ſouvenir lui étoit ſi cher; & cette reſſemblance renouvellant en lui le regret de leur perte, il ne put s'empêcher de dire avec un ſoupir, & en levant les yeux au ciel : O Kion! ô Léonides!

Quoiqu'il prononçât ces mots aſſez bas, Tarſis & Télamon qui l'obſervoient avec attention, ne laiſsèrent pas de les entendre; & ces paroles ayant achevé de diſſiper quelque reſte d'incertitude qui les tenoit encore en ſuſpens, ils ne doutèrent plus que ce ne fût-là le philoſophe Straton : de ſorte que Télamon courant à lui le premier : O Straton! s'écria-t-il, eſt-il poſſible que ce ſoit vous? Jamais ſurpriſe ne fut plus grande que celle de Straton, lorſqu'ayant été reconnu par Télamon & par Tarſis, il les reconnut auſſi tous deux. Il deſcendit précipitamment de cheval pour les embraſſer, & il leur demanda cent fois de ſuite, & principalement à Tarſis, comment il étoit poſſible qu'il fût encore vivant? Hélas! Straton, lui répliqua triſtement Tarſis, je m'en étonne autant & plus que vous, quoique ce ſoit pour des raiſons bien différentes : car vous ne vous étonnez ſans doute de me voir, que par rapport à l'état où vous m'avez vu; & je m'étonne, moi, d'être vivant à Tempé, où la fortune me per-

ſécute bien autrement qu'elle n'a fait par-tout ailleurs. Il accompagna ces paroles de ſoupirs, qui firent juger à Straton, qu'il falloit que la diſgrâce de Tarſis fût bien amère, puiſqu'elle abattoit ce grand courage que tant d'autres périls n'avoient jamais ébranlé. Cela l'incita à lui en demander le ſujet: mais Tarſis ne croyant pas le temps propre à l'en entretenir, il le pria d'en remettre le récit à une autre fois, & de lui dire lui-même ce qui l'amenoit à Tempé, & ſur-tout, ce qui lui faiſoit chercher la maiſon d'Alcidias leur père. Straton entendant ce mot de père, en témoigna beaucoup de joie, & cette joie parut à l'inſtant ſur ſon viſage, qui avoit donné des marques d'une extrême douleur, dès qu'ils lui avoient demandé le ſujet qui l'amenoit à Tempé. O grands Dieux! s'écria-t-il, levant les yeux vers le ciel, je ne doute plus que vous n'ayez réſolu de ſauver mon prince, puiſque, dans ſa diſgrâce, vous avez eu ſoin de le faire tomber entre les mains de Kion & de Léonides. Puis s'adreſſant à eux: Je ne croyois pas, continua-t-il, que l'infortune qui m'oblige à chercher la maiſon d'Alcidias, fût capable d'aucune conſolation: mais il faut avouer que les Dieux m'en donnent plus que je n'en attendois, en permettant que je vous rencontre encore en vie, & que je vous trouve en un lieu où j'ai ſi grand beſoin d'amis tels que vous. Car enfin je ne vous célerai

point que la fortune a, depuis un jour, mis la vie du plus grand prince du monde entre les mains d'Alcidias. Mais ſi vous voulez que je vous éclairciſſe cette énigme, continua-t-il voyant leur ſurpriſe, & que votre commodité le permette, menez-moi, je vous prie, chez votre père : car quoique je ne ſois ſorti de ce lieu que d'hier au ſoir, pour aller à Gonnes, je me ſuis égaré en y revenant. Je vous dirai en chemin, une partie de nos triſtes aventures.

Quoique les deux bergers ne pénétraſſent pas bien le ſens de ce diſcours, ils jugèrent que cette rencontre avoit quelque rapport avec celle de ces cavaliers, dont le plus apparent avoit été tranſporté le jour précédent en ſi mauvais état chez Alcidias; & l'opinion avantageuſe qu'ils en avoient d'abord conçue, n'ayant pu les laiſſer ſans beaucoup d'envie de le connoître, ils euſſent été ravis d'en trouver, ſur l'heure, une occaſion ſi favorable, ſans d'autres intérêts qui les appeloient ailleurs. Mais comme ce n'étoit pas ſimplement pour ſatisfaire leur curioſité, que Straton les prioit de l'accompagner, mais parce qu'il avoit beſoin d'eux, & qu'il n'étoit pas de la bienſéance de le refuſer; ils furent d'abord embarraſſés. Tarſis lui dit avec franchiſe : Straton, ſi nous vous ſommes l'un & l'autre abſolument néceſſaires, ordonnez, nous ſommes prêts à vous ſuivre : mais ſi un ſeul de nous peut ſuffire, trouvez

bon, je vous prie, que nous nous partagions pour quelque temps, & que tandis que mon frère vous accompagnera, j'aille où des affaires importantes nous menoient tous les deux. Straton leur fit des excuſes; & il n'eût eu garde de les détourner, s'il ne s'étoit agi que de ſon profit: mais une perſonne importante, & qui lui tenoit lieu de tout, s'y trouvant intéreſſée, il ne ſe fit point de ſcrupule d'arracher Télamon à ſon frère. Il eût été difficile d'y réſoudre Télamon; ſon cher Tarſis étoit en un état où il craignoit de l'abandonner. Celui-ci s'en apperçut; & pour le tirer de peine: Mon frère, lui dit-il, qu'il ne ſoit pas dit que nous ayons refuſé au philoſophe Straton le ſeul ſervice qu'il nous ait jamais demandé, & dans notre pays ſur-tout. C'eſt même avec douleur que je me vois privé de la ſatisfaction que j'aurois à le lui rendre moi-même: ſuppléez-y pour moi, mon cher frère; & je vous proteſte, ajouta-t-il tout bas en l'embraſſant, que j'aurai ſoin pour vous de Tarſis, tandis que vous aurez ſoin, pour lui, de ſecourir notre ami commun. Télamon ne put donc ſe diſpenſer de le laiſſer. Tarſis prit congé de Straton pour quelques heures ſeulement, & continua ſon chemin vers Callioure, tandis que les deux autres prirent celui d'Hippique. Télamon voulut obliger Straton de remonter à cheval, parce qu'il y avoit en effet aſſez loin juſqu'à la maiſon d'Alcidias:

mais Straton n'en voulut rien faire ; &, conduiſant ſon cheval par la bride, il ſe mit à côté de Télamon, & l'entretint ainſi ſur le ſujet de ſon voyage.

Je n'uſerois pas ſi librement de votre généroſité, ô Kion, lui dit il, (car il ne le connoiſſoit encore que ſous ce nom), ſi je n'étois aſſuré que vous aurez vous-même de la joie de contribuer au ſervice du grand prince que la fortune commet aujourd'hui à vos ſoins, & ſi je ne pouvois dire que vous y êtes en quelque ſorte obligé, par l'eſtime parfaite qu'il fait de vous & de votre frère : car la mémoire d'Hermodius & d'Ariſtogiton n'eſt pas plus vénérable aux Athéniens, que vous l'êtes au prince dont je vous parle. Je ne ſais pas ſi vous avez ſu qu'un inconnu fut porté hier fort bleſſé chez votre père : ſachez que cet inconnu eſt le grand Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte.

Télamon ne fut pas peu ſurpris de cette nouvelle ; & quoiqu'il n'ignorât pas par quels bizarres événemens la fortune prend plaiſir à ſe jouer de la deſtinée des plus grands hommes, il ne pouvoit s'imaginer par quelle aventure il ſe pouvoit faire que le roi d'Egypte fût à Tempé, & qu'il y fût en un équipage ſi peu convenable au plus puiſſant monarque du monde. Mais comme il l'avoit lui-même conduit chez Alcidias, il témoigna à Straton qu'encore qu'il sût en partie par quelle funeſte rencontre

ce grand prince avoit été bleſſé, il ne ſe pouvoit empêcher de rendre grâces aux Dieux d'une conjoncture qui procuroit à ſon père l'honneur de recevoir chez lui un pareil hôte, & qui lui faiſoit eſpérer à lui-même le bonheur de voir un prince dont il avoit oui dire de ſi grandes choſes, & qui plus eſt, de lui pouvoir rendre quelque ſervice. Cette conjoncture eſt plus funeſte que vous ne penſez, repartit Straton; & ſi les ſiécles à venir ont peine à croire le bel exemple que votre famille donne à toute la terre d'une parfaite amitié entre deux frères, ils en auront peut-être plus à concevoir les tragiques effets d'une diſcorde fraternelle, que toute l'Egypte pleure depuis long-temps dans la famille royale.

Télamon avoit aſſez entendu parler de Ptolomée Philadelphe, pour ne pas ignorer que c'étoit un des plus grands princes, autant par ſa vertu que par ſa puiſſance: mais ce qu'il ſavoit de ſa vie, n'étoit capable que d'augmenter en lui la curioſité d'en apprendre davantage. Il ne fit donc point de difficulté de s'en expliquer à Straton; & ce philoſophe qui n'avoit pas de plus grand plaiſir que de publier la gloire de ſon maître, & principalement devant des perſonnes ſi capables d'en juger, fut ravi de ſatisfaire au déſir de Télamon. Mais ce ne fut qu'après que Télamon eut ſatisfait lui-même, en peu de mots, à la curioſité qu'il avoit

d'apprendre comment ſon frère & lui étoient échappés de la mort; enſuite de quoi Straton contenta ainſi celle du berger, & d'une manière à faire connoître que la philoſophie ſeule ne l'avoit pas toujours occupé.

HISTOIRE

DE PTOLOMÉE PHILADELPHE.

PTOLOMÉE, ſurnommé Lagus, roi d'Egypte, le plus grand, ſans doute, & le plus illuſtre des ſucceſſeurs du grand Alexandre, épouſa deux femmes. La première fut Apamée, fille du vieil Artabaſe, dont Alexandre avoit lui-même épouſé l'aînée : la ſeconde fut Berenice, laquelle étoit alors veuve d'Aridée, frere d'Alexandre. Apamée donna trois enfans au roi. Elle eut d'abord une fille, mariée depuis à Lyſimachus, roi de Thrace; & depuis elle accoucha ſucceſſivement de deux fils.

L'amour des Egyptiens pour ce bon prince, l'obligea de nommer ces deux enfans de ſon nom, ſuivant un décret public, qui portoit que ſes ſucceſſeurs s'appelleroient Ptolomée comme lui. Pour les diſtinguer, l'aîné, dont les inclinations parurent impétueuſes, turbulentes, & portées à la confuſion & au déſordre, fut ſurnommé Céraune, du mot Grec, qui comme vous ſavez, veut dire *foudre*; le plus

jeune fut ſurnommé Philadelphe, qui veut dire dans la même langue : *Aimant ſon Frere.*

Quand ces deux princes furent en âge de ſortir des mains de leurs gouvernantes, le roi me fit l'honneur de m'envoyer chercher juſques à Lampſaque, pour en confier l'éducation à mes ſoins. Je ne fus point trompé dans l'opinion avantageuſe que je conçus du jeune Philadelphe. Il ne fut jamais un naturel plus heureux que le ſien. Il étoit beau de corps, l'eſprit étoit encore mieux fait. Ses inclinations n'avoient rien que de noble & de grand. Il s'occupoit avec plaiſir aux exercices de la guerre, & n'en avoit pas moins de goût pour les ſciences, juſqu'à prendre plaiſir, tout jeune qu'il étoit, à dreſſer des bibliothéques. Il étoit naturellement bon, libéral, généreux, & galant; & ce qui faiſoit ſon principal caractère, c'étoit une tendreſſe extrême pour ſon frere. Celui-ci avoit un naturel tout oppoſé. Il n'étoit pas à la vériré mal fait de ſa perſonne, mais il n'aimoit ni les exercices du corps, ni ceux de l'eſprit. Son divertiſſement étoit d'avoir à ſa ſuite de jeunes débauchés, qui applaudiſſoient à ſes vices. Il ne pouvoit ſouffrir la converſation des perſonnes d'eſprit, particulièrement celle des femmes, parce qu'il auroit été obligé de s'y contraindre, par la déférence que l'on doit au ſexe: mais rien n'approche de la jalouſie & de la haîne qu'il avoit contre ſon frere.

Ce qui la fomentoit le plus, c'eſt que tous les honnêtes gens faiſoient leur cour à Philadelphe ; & qu'excepté cinq ou ſix jeunes gens, vicieux comme lui, perſonne ne pouvoit compatir aux défauts de Ceraune. Je fis tout mon poſſible pour corriger ce naturel ; le Roi n'oublia rien non plus de tout ce qui dépendoit de lui ; & ce qu'il prenoit ſur-tout à tâche, étoit d'unir le cœur de ces deux freres, ſachant que l'union eſt la force & le ſoutien d'une famille royale.

La deſtinée en avoit autrement ordonné ; & la preuve qu'il n'y a rien au monde capable de réſiſter à ſes décrets, c'eſt que tout ce que nous fîmes pour y remédier, fut inutile.

Si nous en avions de la douleur, Philadelphe en avoit encore plus. Souvent il s'en plaignoit amèrement à moi, comme d'un malheur dont il ne ſe conſoleroit jamais. Je ſerois des jours entiers à vous dire avec quelle complaiſance & quels ſoins il eſſayoit de gagner l'eſprit & les bonnes graces de Ceraune, & juſqu'à quel point alloit ſa tendreſſe & ſon amitié pour lui. Je me ſouviens entr'autres, qu'un ſoir Philadelphe revenant de ville aſſez tard, fut attaqué, & même bleſſé par cette bande de jeunes gens, dont ſont frere faiſoit ſon conſeil. Quelques-uns d'entre eux ayant été pris, avouerent que ce prince jaloux, les avoit engagés à cet aſſaſſinat ; & le roi en fut ſi outré, qu'il réſolut de

faire

faire punir ſevèrement les aſſaſſins, & il fit même empriſonner Céraune, avec de grandes menaces pour la ſuite. Philadelphe l'ayant ſu, ſe leva du lit, tout bleſſé qu'il fût, alla trouver le roi ſon père; & ſe jetant à ſes genoux, lui proteſta qu'il n'en partiroit point, qu'il n'eût obtenu la liberté & la grace de ſon frère; & après l'avoir eue, il demanda encore celle des aſſaſſins, dans la vue de plaire à Céraune, en lui rendant ce qu'il aimoit le plus.

Mais ce qui eſt étrange, c'eſt qu'il falloit cacher même à Céraune des actions ſi généreuſes: car ſa pente à l'envie étoit ſi forte, qu'il auroit été jaloux de ces marques du crédit de ſon frère ſur l'eſprit du roi, & plus encore de ſa généroſité & de ſa vertu.

Philadelphe ne pouvant donc éteindre la cruelle jalouſie de ſon aîné, ſupplia le Roi de lui permettre qu'il ſe bannît pour un tems d'auprès de ſa perſonne, dans l'eſpérance que ſon abſence adouciroit peu à peu l'eſprit de ſon frère. Et comme il n'y avoit point alors de guerre en Égypte où il pût ſervir, il le pria de le laiſſer aller en Sicile, où Agatocle, roi de cette iſle, & qui avoit épouſé une ſœur de Berenice, étoit en armes contre Dinocrate. Le roi le lui permit, lui fit équipper un vaiſſeau, où le prince s'embarqua; & Stilpon mon fils eut l'honneur de l'accompagner, en qualité de ſon écuyer. Mais hélas! que le péril où ce prince couroit, a bien

été pire que celui qu'il cherchoit à éviter !

Le premier jour de l'embarquement fut heureux ; la nuit ſuivante il s'éleva une ſi furieuſe tourmente, qu'après avoir été battus durant deux jours & deux nuits, ils échouèrent contre des rochers de la mer Ionienne. De tous ceux du vaiſſeau, pas un ſeul n'échappa, que le prince & mon fils, leſquels ayant embraſſé le mât, furent enfin pouſſés aſſez doucement à terre. Il ſembla qu'ils euſſent ſeulement changé de genre de mort : car l'endroit où ils ſe virent jetés, étoit un lieu déſert, qui du côté de la terre ne leur préſentoit que des rochers. Enfin, après avoir inutilement paſſé là une partie du jour à eſſayer de ſauver quelques-uns de ſes gens, Philadelphe fut obligé de chercher une retraite pour lui-même. Vers le ſoir ils rencontrerent un petit ſentier eſcarpé & peu battu, qui les menoit de précipices en précipices, & ils ſe trouverent après bien du tems, à la pointe du plus haut rocher qu'il y ait en cette côte, où ils firent une rencontre des plus ſingulières.

Vers la cime de ce mont, eſt une grotte naturelle, où par une eſpèce de merveille, ſe rencontre une ſource d'eau ſi abondante, qu'à peine en voit-on de pareilles dans les plus fertiles vallées ; & cette eau ſe précipite avec un grand bruit à travers des rochers, pour s'aller perdre dans la mer. Le roc ſe recourbant par le haut, y forme une voute tapiſſée agréable-

ment de mouſſe, & dont l'entrée eſt même ombragée de quelques arbres, qui prennent leur nourriture dans les veines de ce rocher, & qui rendent cet endroit l'un des plus beaux lieux du monde. Car, de-là l'on peut en tout tems, au bruit de cette caſcade naturelle, à couvert de la pluie & du ſoleil, & même à l'abri de tous les vents incommodes, voir ce qui ſe paſſe ſur cette mer, & conſidérer avec plaiſir toutes les côtes voiſines.

C'eſt donc en ce lieu-là que la fortune conduiſit Philadelphe & mon fils. Mais ils n'eurent pas plutôt atteint le haut, qu'ils y découvrirent quelque choſe encore de plus ſurprenant.

Vous ſavez comme les peintres dépeignent Minerve : l'armet en tête, le corſelet endoſſé, & la demie pique à la main. Le prince vit à l'entrée de cette voûte, une fille en cet équipage, couchée ſur un lit de mouſſe, dont la nature étoit l'ouvriere. Cette fille lui parut la divinité même qu'elle repréſentoit. Rien n'étoit plus délicat & mieux proportionné que ſes traits, & tout le reſte de ſa perſonne. Son teint, d'une blancheur égale à celle des lys, étoit animé d'un vermillon, que la peinture la plus vive ne peut imiter. Un paiſible & profond ſommeil qui la tenoit aſſoupie, l'avoit obligée à pencher ſa tête, & à l'appuyer de l'une de ſes mains. Des cheveux blonds & ondoyés couvroient une partie de ſa gorge, & dédommageoient

par leur beauté les yeux de Philadelphe, des charmes qu'il ne faiſoit qu'entrevoir. La ſituation de ſon bras relevé, & écarté par-là d'une manche incommode, ne cachoit rien de ce qu'il falloit pour en être charmé; tandis que l'autre, dont elle ſoutenoit ſa demie pique, négligemment étendu le long de ſa robe, étaloit la juſte proportion & la blancheur d'une main, capable d'effacer l'éclat de la neige. Mon prince m'a dit ſouvent depuis, qu'il fut ſi troublé à cette vue, qu'il penſa que ce fût la déeſſe Minerve elle-même, & qu'il ſe ſentit pour cette belle inconnue une émotion ſi reſpectueuſe, qu'il fut près de ſe proſterner à ſes pieds, pour lui rendre ſes hommages.

Admirez le prompt & le violent effet que cet objet produiſit dans le cœur de Philadelphe! Il ſortoit tout récemment d'un triſte & cruel naufrage; ſon corps étoit fatigué à l'excès de l'agitation d'une tempête de deux jours & de deux nuits; ſes cheveux & ſes vêtemens tout mouillés, dégoutoient de toutes parts; & dans cet état, comme ſi c'étoit un coup ſubit qui le frappe, il ne ſent plus que ſon amour naiſſant. Il la contemple ſans la pouvoir quitter; & au lieu de l'éveiller pour lui demander où il eſt, ou d'aller ailleurs chercher où ſe repoſer, il ſe tourne vers mon fils; & lui frappant doucement ſur le bras: Stilpon, dit-il, la vois-tu comme moi? Dieux! que ſera-ce à ſon réveil,

ſi

ſi ſa taille & ſes yeux reſſemblent à ce que j'ai vu? Il ſe remit à la conſidérer, comme s'il n'eût eu autre choſe à faire.

Mon fils, malgré leur diſgrâce, ne put s'empêcher de rire du deſſein de ſon prince ; & comme rien ne l'empêchoit de ſentir l'incommodité du naufrage : Seigneur, lui dit-il, nous reviendrons quand il vous plaira, voir l'effet de ſes yeux & de ſa taille ; pour le moment, ſi vous m'en croyez, cherchons quelque retraite pour nous repoſer.

Philadelphe revint enfin à lui-même, étonné de ſon tranſport, & avouant à mon fils que ſa penſée étoit la plus raiſonnable. Je vois bien, dit-il en ſouriant, que Stilpon n'eſt pas auſſi galant que Philadelphe, & que quand il eſt las & mouillé, une belle n'auroit pas aſſez de charmes pour l'arrêter long-temps. Il ſe fit effort pour ſortir ; &, la laiſſant encore endormie, il deſcendit le long du ſentier, & découvrit une maiſon dans la plaine, de l'autre côté du rocher.

Pendant le chemin, le prince n'entretint mon fils que de ſa dernière aventure ; & ils ne pouvoient en effet comprendre par quelle raiſon une fille pouvoit être en ce lieu-là dans un pareil équipage. Ils arrivèrent enfin à cette maiſon, & demandèrent à un homme qui étoit là, le nom du pays, & quelque endroit où ils puſſent loger. Cet homme touché de la bonne

mine de Philadelphe, & tout enſemble de ſa diſgrâce, qui paroiſſoit aſſez à ſes habits, lui répondit qu'ils étoient en l'iſle de Corcyre, de la dépendance d'Athènes; qu'il n'y avoit ni ville ni village, dont ils ne fuſſent éloignés de vingt-cinq à trente ſtades: mais que s'il vouloit ſe contenter de ſa maiſon, il la lui offroit pour retraite. Philadelphe accepta l'offre obligeante qui lui étoit faite, & il fut mis dans une chambre, lui & mon fils.

Comme l'iſle de Corcyre appartenoit aux Athéniens, qui n'étoient pas alors en bonne intelligence avec l'Egypte, il ne voulut pas s'y faire connoître; & quand il eût été en un lieu moins ſuſpect, il eût été à propos de ne pas ſe découvrir, dans un auſſi triſte équipage, qui l'eût peut-être expoſé à tout ce que le haſard eût voulu lui faire d'inſultes. Il ordonna donc à mon fils de ne le pas nommer, & de vivre avec lui, comme s'ils euſſent été égaux, & compagnons de fortune.

Le ſoir leur hôte vint leur demander s'ils deſiroient qu'on leur apportât à ſouper, ou s'ils n'aimoient point mieux manger avec ſa famille. Philadelphe eût préféré d'être ſeul: mais il crut l'incommoder moins, & le traiter plus civilement, de prendre ſa table. Il s'y rendit, & ſalua la femme & la fille de ſon hôte. Mais qu'il fut ſurpris de trouver dans la fille, la Minerve de la grotte! Elle étoit alors dans un vêtement

ſimple : mais cette ſimplicité la rendoit encore plus belle, & faiſoit bien voir que pour s'orner, elle n'avoit beſoin que d'elle-même. Si Philadelphe la trouva charmante au milieu du ſommeil, ce fut toute autre choſe quand il découvrit dans ſa taille & dans ſon maintien toute la grâce, la liberté, la majeſté & la modeſtie poſſibles, & que les yeux les plus beaux du monde, achevèrent de l'enchanter. O qu'il ſentit d'amour à cette vue ! & que la plaie qui ſe fit dans ſon cœur, devint d'une difficile guériſon ! Il ne put s'empêcher de le témoigner, dès qu'il l'eut reconnue. Je ne ſais pas, dit-il, en s'adreſſant au père & à la mère en ſouriant, s'il feroit ici bien sûr pour moi, en cas que la mer m'eût encore laiſſé quelque choſe à perdre : car ou je me trompe, ou votre aimable fille a dérobé le viſage d'une Minerve que j'ai rencontrée là-haut parmi les rochers ; & ſi elle oſe voler des déeſſes, je crois bien qu'elle n'épargnera pas les hommes. Stéſiérate & Argène (c'étoient les noms du père & de la mère) comprirent aiſément cette raillerie obligeante ; & Argène ſe tournant vers ſa fille, avec un viſage qui témoignoit bien la tendreſſe qu'elle avoit pour elle : Arſinoé, lui dit-elle, il falloit être bien folle, d'aller courir ainſi déguiſée ; & l'on vous fait bien de la grâce de vous prendre pour quelque autre. En vérité, ma mère, répondit Arſinoé avec agrément &

modeſtie, il auroit fallu deviner qu'il dût arriver aujourd'hui un naufrage en cette côte, pour avoir lieu de craindre une pareille viſite dans l'endroit où je m'étois miſe. Là-deſſus Stéſicrate conta à Philadelphe, qu'on avoit ce jour-là célébré la fête de Minerve dans toute l'iſle; que les filles ont accoutumé de ſe trouver au temple dans l'équipage où Philadelphe avoit rencontré la ſienne; & qu'Arſinoé étant revenue de la cérémonie aſſez tard, elle avoit ſans doute négligé de changer d'habit, & s'étoit allée promener dans le lieu où elle s'étoit endormie.

Quoique la fatigue de deux jours & de deux nuits auſſi rudes, dût obliger Philadelphe à chercher du repos à l'iſſue du ſouper, il eut mille peines à ſe retirer; &, pour avoir un prétexte d'y demeurer, il leur fit un long récit de ſon naufrage, & y joignit d'autres aventures qu'il fut obligé d'inventer, pour les accommoder au deſſein qu'il avoit de ſe déguiſer. Il ſe retira à la fin; mais il n'en repoſa pas plus: la beauté d'Arſinoé l'occupa toute la nuit. Il s'en repréſenta la poſſeſſion ſi avantageuſe & ſi douce, que dès lors il l'eût préférée à celle de l'univers. Il ſe trouvoit content d'avoir fait un naufrage qui lui faiſoit voir Arſinoé; & ſi ce n'eût été ſa compaſſion pour tant de gens qu'il avoit vu périr à ſa ſuite, il en auroit remercié les Dieux. Je crois même qu'il eût été

ravi de joïe, que quelque aventure auſſi tragique lui eût procuré, pour l'heure, l'occaſion de demeurer long-temps auprès d'elle. Mais il n'en avoit point de prétexte : car la capitale de l'iſle étant proche, & rien ne l'empêchant d'y aller, il n'y avoit pas d'apparence de reſter là pour les incommoder plus long-temps.

Il ſe leva le lendemain dans une triſteſſe inconcevable, ſongeant que ce n'étoit que pour prendre congé d'Arſinoé. Il ne voulut pourtant pas partir, ſans avoir du moins la ſatisfaction de l'entretenir. Il ordonna à mon fils de faire le malade, pour lui donner le temps de la joindre, & de lui parler. L'occaſion ne s'en préſenta point; Arſinoé demeura tout le temps auprès d'Argène, & il n'eut que la conſolation de pouvoir parler d'elle en ſa préſence, & de commencer dès lors à l'informer d'une partie de ſes ſentimens. C'eſt bien à propos, dit-il à Argène, que vous avez choiſi votre demeure au milieu de ces rochers, qui lui ſervent d'une forte barrière, ayant à conſerver un tréſor auſſi précieux que celui que je vois à vos côtés. Seigneur, lui répondit cette femme en riant, & en regardant ſa fille d'une manière qui faiſoit voir la joie qu'elle avoit à l'entendre louer; un enfant eſt toujours en effet un tréſor pour un père & une mère; & ce ne peut être que cette raiſon qui vous fait parler ainſi de ma fille. Philadelphe lui repartit : L'on accuſe les

mères de s'aveugler ſur le chapitre de leurs enfans : mais je vous accuſerois d'aveuglement, ſi vous n'en ſentiez pas le mérite : car je n'ai encore rien vu de ſi beau ni de ſi parfait. Argène y répondit avec modeſtie ; & comme Arſinoé laiſſoit parler ſa mère pour elle, mon prince ne put preſque la faire entrer dans cette converſation : mais dans le peu qu'elle dit, il trouva tant d'eſprit & de grâce, qu'il en fut encore plus charmé.

Il avoit réſolu de partir après le dîné : mais quand le temps en fut venu, toute ſa réſolution s'évanouit, & il obligea mon fils de faire encore le malade juſqu'au lendemain ; s'imaginant aſſez mal à propos, ſi j'oſe le dire, qu'ayant plus de temps à ſe réſoudre au départ, il trouveroit moins de peine à ſe détacher. Il s'y ſentit le lendemain bien moins diſpoſé que le premier jour, & la généroſité de ſes hôtes ſecondant ſon deſir, & mon fils étant devenu vraiment malade, par la fatigue qu'il avoit ſoufferte, & qu'il ne pouvoit pas ſi bien ſupporter que ſon maître, Philadelphe y demeura quinze jours, que ſon amour ne lui fit compter que pour un. Malgré tous ſes ſoins & toute ſon adreſſe, il ne put trouver le moment favorable d'entretenir Arſinoé ſeule, ſoit qu'elle s'en défiât, ou que ce fût l'effet de ſa modeſtie & de ſa pudeur. Malgré cette contrainte, où la préſence d'une mère la mettoit, combien de nou-

velles douceurs, combien de nouveaux ſujets d'amour & d'admiration ne trouva-t-il point dans ces charmantes converſations qui lui découvrirent tant de lumières dans l'eſprit d'Arſinoé, & qui lui firent voir une partie des merveilleuſes qualités de ſon âme! Quoiqu'à chaque inſtant il ſe préparât au moment funeſte d'un départ qu'il prévoyoit néceſſaire, plus il tâchoit à s'y diſpoſer, moins s'en trouvoit-il capable; & s'il eût dépendu de lui, il n'auroit jamais quitté la maiſon de Stéſicrate.

Mon fils étant parfaitement guéri, le prince prit congé de ſon hôte, & voulut, en partant, lui laiſſer des marques de ſa libéralité. Il tira pour cet effet le plus beau diamant du monde, d'une petite caſſette que Stilpon avoit heureuſement ſauvée du naufrage; &, comme s'il l'eût cru trop peu de choſe pour le père & pour la mère, il le préſenta à la fille. Arſinoé le refuſa; elle rougit même d'avoir été jugée capable de le recevoir; & jamais il ne fut poſſible à Philadelphe de le lui faire accepter. Ses efforts furent auſſi vains envers Stéſicrate & Argène, qu'il conjura inutilement d'en vouloir permettre le dépôt entre les mains de leur fille, & il fut obligé de ſe borner à une reconnoiſſance de ſimples paroles.

Je ne vous exagérerai point le nouvel effet que la généroſité d'Arſinoé fit encore ſur le cœur de mon prince; je vous dirai ſeulement,

qu'étant parti, il déclara à mon fils, qu'il étoit réſolu à ne point s'éloigner de cette maiſon, qu'il n'eût eu la ſatisfaction de voir encore une fois cette aimable perſonne, & de l'entretenir en particulier. Il voulut pour cela ſe loger en quelque lieu voiſin, d'où il pût en épier l'occaſion. Stilpon, Stilpon, diſoit-il à mon fils, ne conviendras-tu pas qu'Arſinoé n'a ni l'air ni le cœur d'une bergère? Mon fils, qui le vouloit détourner d'une paſſion naiſſante dont il ne prévoyoit aucun effet avantageux, répondit: Je l'avoue, Seigneur: mais elle en a la naiſſance; & c'eſt aſſez, pour vous dire à vous-même qu'elle n'eſt pas digne de vous, & que vous ne devez plus y ſonger. Que dis-tu, Stilpon, répliqua Philadelphe, que dis-tu, pour le fils d'un philoſophe? Et là-deſſus il lui récita ces vers d'un poëte Grec:

En quelque rang qu'on puiſſe naître,
L'amour ſait égaler les bergers & les rois;
Et tous ceux qui ſuivent ſes loix,
Sont tous également ſujets d'un même maître.

Il décide tous les débats
De fortune & de rang, entre ceux qu'il aſſemble,
Et dès qu'il les unit enſemble,
Y met l'égalité s'il ne l'y trouve pas.

Après pluſieurs diſcours ſemblables, ils ſe rencontrèrent près de la maiſon d'un paſtre,

que Philadelphe engagea, par une libéralité aſſez conſidérable, à les loger pour quelques jours, ſans les découvrir. Là, on lui confirma une choſe qu'il avoit déjà ſçue chez Stéſicrate; que ſa femme & lui étoient étrangers dans l'iſle, & qu'ils n'y étoient que depuis treize à quatorze ans: mais il ne put ſavoir bien préciſément, ni leur pays, ni leur condition, ni leur fortune; on leur dit ſeulement, qu'ils y avoient toujours vécu comme des gens ſimples, mais aſſez aiſés, ayant d'ailleurs une grande réputation d'honneur & de probité. On lui fit auſſi mille éloges de la vertu, de la beauté, & des autres qualités de leur fille, dont Philadelphe ne s'étoit déjà que trop apperçû. On lui apprit que toute jeune qu'elle fût, elle avoit été déjà recherchée par les plus puiſſans de l'iſle: mais que ſes parens ni elle n'en avoient voulu écouter aucun, & qu'on diſoit même qu'elle ne vouloit point ſe marier. Tous ces récits n'étoient pour ainſi dire, que de l'huile jetée dans le feu; ils ne faiſoient qu'enflâmer le cœur de Philadelphe.

Le prince & mon fils paſsèrent aſſez mal commodément la nuit: mais Philadelphe préféroit ce gîte à tous les palais d'Égypte, parce qu'il étoit voiſin d'Arſinoé. Il ſortit le lendemain de fort bonne heure, quoi qu'il crût bien qu'elle ne ſeroit encore ni levée ni ſortie. Mais il trouva quelque plaiſir à revoir au moins la maiſon où

elle étoit; & pour n'être point ſuſpect, en cas qu'il fût rencontré par Stéſicrate, ou par quelqu'un de ſon logis, il ſe prépara à dire qu'il avoit perdu ſon diamant, & qu'il étoit revenu le chercher. Il fit deſſein de ſe ſervir du même prétexte envers Arſinoé, s'il avoit le bonheur de la voir, ſe défiant aſſez d'elle, pour craindre qu'elle ne prît la fuite, s'il manquoit de prétexte plauſible, & qu'il ne pût l'engager à la converſation qu'il ſouhaitoit. Son projet réuſſit. Il la vit enfin ſortir après quelque tems; & il la ſuivit ſans en être vû, juſques à un petit temple déſert & à demi ruiné, qui étoit aſſez proche de la maiſon de Stéſicrate. Il eut à peine aſſez de pouvoir ſur lui-même, pour ne la pas interrompre dans ſes prières: mais lorſqu'elle ſortit, il ſe préſenta inopinément à elle, feignant lui-même d'être ſurpris de la rencontrer. Il reconnut qu'elle en étoit plus étonnée encore, & que ſa modeſtie & ſa pudeur la faiſoient ſouffrir de ſe trouver ſeule avec lui. Belle Arſinoé, lui dit-il, je ne vous demanderai point des nouvelles de ce que je cherche; & puiſque je vous trouve, je veux croire n'avoir rien perdu. Seigneur, lui répondit-elle, quoi que vous ayez perdu, je voudrois vous en pouvoir apprendre quelque choſe; & je vais faire appeler du monde pour vous aider à le chercher. Il étoit prêt à lui dire qu'elle lui en diroit des nouvelles mieux que perſonne, puiſqu'il n'a-

voit perdu que ſa liberté, dont elle ſeule étoit coupable, mais il ſongea que s'il ſe découvroit ſi-tôt, elle ne manqueroit pas de le quitter. Ne penſant donc qu'à la retenir, il lui dit: mais ſi vous allez ſi vîte, vous pourrez mettre par mégarde le pied ſur le diamant que je cherche, & il n'en faudroit pas davantage, pour m'empêcher de le trouver. Ces mots rallentirent la marche d'Arſinoé, qui ne reſtoit là qu'avec peine; & choiſiſſant les endroits où elle paſſoit, elle donna lieu à mon prince de l'entreten r. Belle Aſinoé, continua-t-il en la ſuivant, feignant, de chercher le diamant à terre, pourquoi faiſiez-vous tant de difficulté de le recevoir? Je crois bien ne l'avoir perdu, qu'en punition de ne vous l'avoir pas laiſſé malgré vous. Dites plutôt, répliqua-t-elle, que c'eſt pour vous punir d'avoir voulu le perdre en me le donnant. Aimable Arſinoé, reprit-il, on ne perd jamais ce qu'on donne, ſi on ne le donne à des ingrats; & par la raiſon contraire, je croyois que ce ſeroit gagner beaucoup, que de vous donner peu de choſe. Seigneur, lui répondit-elle agréablement, il n'y a pas d'apparence que vous ayez eu cette penſée: car j'ai oui dire, que donner ſeulement pour en profiter, c'eſt mériter de perdre ce que l'on donne. Il y a pourtant, ce me ſemble, repartit-il, certaine ſorte de gain, qu'on peut honnêtement ſouhaiter de faire avec ſes amis: ſerois-je blâ-

mable de tâcher de gagner votre eſtime & vos bonnes grâces, s'il y avoit quelque choſe au monde qui fût digne de les mériter? Arſinoé s'apperçut bien où il en vouloit venir; & cherchant à terminer un entretien qui lui étoit importun: Seigneur, lui dit-elle, je ne fais que vous amuſer & vous diſtraire; il vaut mieux que je vous quitte, pour vous laiſſer chercher votre diamant en repos. Alors elle précipita ſes pas; & mon prince ſe hâtant de la ſuivre: Belle Arſinoé, lui cria-t-il, je vous ai déjà dit que j'aime infiniment mieux le perdre que votre préſence, que je préfère à toutes les richeſſes du monde. Quoi qu'il pût dire, il lui fut impoſſible de la retenir, & il ſe vit obligé de revenir ſur ſes pas.

Quoiqu'il n'eût pas lieu d'être ſatisfait de cet entretien, il m'a dit depuis, qu'il en fut ſi content, qu'il ne pouvoit exprimer ſon raviſſement par des paroles. Il lui ſembloit avoir remarqué dans cette dernière entrevue de nouveaux charmes; & quelles que fuſſent les beautés du corps, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer dans cette incomparable perſonne, il étoit encore plus enchanté de celles de l'eſprit. Mais cette ſatisfaction paſſagère n'étoit pas de celles qui rempliſſent les deſirs d'un cœur; & la ſienne ne ſervit qu'à lui donner une plus grande envie de revoir encore ce qu'il aimoit. Il s'y obſtina tellement, malgré tout ce que mon fils lui put dire, & il

en chercha ſi ſoigneuſement l'occaſion, que trois ou quatre jours après il en trouva une, que je vais vous raconter.

Après avoir long-tems tourné autour de la maiſon de Stéſicrate, & même par un ſoleil aſſez ardent, il alla enfin ſe placer ſur le bord d'une petite rivière, qui couloit entre deux grandes prairies, à cinquante ou ſoixante pas de la maiſon, en un endroit où il avoit appris qu'Arſinoé avoit aſſez ſouvent coutume de ſe promener. Il l'y vit venir ſur le ſoir, tenant une canne d'une main, & de l'autre un livre de muſique, dont elle chantoit quelques airs. Philadelphe qui ne vouloit pas qu'elle l'apperçût, parce qu'il jugeoit bien que de ſi loin qu'elle le verroit, elle retourneroit ſur ſes pas, s'étoit caché dans un petit bocage d'orangers & de citronniers, qui ſont communs dans cette iſle. Comme la chaleur ſe faiſoit encore ſentir, elle vint s'aſſeoir à l'ombre de ce même bocage, & ſe mit à chanter ces vers, d'une douceur & d'une juſteſſe de voix raviſſantes.

Venez, jeunes zéphirs, de vos douces haleines
Rafraîchir le ſein de nos plaines,
Où cet ardent ſoleil a régné tout le jour.
Il vous cède la place;
Venez régner à votre tour:
La nuit vous appelle, & le chaſſe.

Philadelphe preſque auſſi charmé de l'enten-

dre, que de lui parler, ſe garda bien de l'interrompre; & comme il chante aſſez bien, & qu'il réuſſit également en Poëſie, il ſe ſervit des mêmes paroles, en y changeant quelque choſe, & les chanta ſur le même air. Il les avoit tournées ainſi.

Venez, jeunes amours, d'une flamme fidelle
Échauffer le ſein d'une belle,
Où la ſeule froideur règne juſqu'à ce jour.
Qu'elle cède la place;
Venez régner à votre tour:
L'amour vous appelle, & la chaſſe.

Vous pouvez penſer ſi cet écho la ſurprit. Elle tourne la tête, ſe leve, & apperçoit en même tems mon prince, qui l'abordant avec cette grace qui lui eſt naturelle, lui dit: belle Arſinoé, ç'eût été dommage qu'une auſſi belle voix que la vôtre manquât d'écho pour la ſeconder. A la vérité celui-ci vous a mal ſervie: mais en revanche il publiera par-tout, qu'Arſinoé eſt inimitable, & qu'il n'y a rien à deſirer en elle, ſi ce n'eſt peut-être, qu'elle eût dans l'ame autant de douceur que dans la voix. Arſinoé toute confuſe, & inquiéte de ſe trouver là ſeule, ſe ſentit émue de quelque colère contre Philadelphe, penſant bien qu'il n'étoit pas venu là ſans deſſein; & quoiqu'elle ne manquât pas d'eſtime, ni peut-être même de quelque bonté

pour lui, elle ne pût s'empêcher de lui dire avec quelque marque de dépit: Seigneur, quand je cherche l'écho, je vais aux rochers d'alentour : pour cette fois je ne voulois que la ſolitude ; & comme il me paroît que vous la cherchiez auſſi, je vous céde un lieu où nous ne ferions que nous incommoder l'un l'autre. A ces paroles elle voulut ſe retirer : mais Philadelphe ne pouvant la laiſſer partir ſans s'être expliqué avec elle, & s'oppoſant doucement à ſon paſſage : belle & ſage Arſinoé, lui dit-il, ce n'eſt pas la ſolitude, c'eſt vous-même que je cherche ; & je vous prie de ne point fuir, comme vous voulez faire, que je ne vous aie informée du deſſein qui me retient ici. Je ne vous demande pour cela qu'un inſtant ; & s'il m'échappe la moindre choſe qui puiſſe vous faire repentir de cette grace, je conſens à en être trouvé indigne, & même à mourir préſentement à vos pieds. Seigneur, reprit Arſinoé, je ne vous crois capable que de bons deſſeins : mais quelque innocente que ſoit votre penſée, je ne la ſerois pas en vous écoutant ; & ſi vous avez quelque choſe à me dire, vous ſavez qu'il n'y a pas loin d'ici chez mon père. Alors elle ſe mit en diſpoſition de le quitter, ſans vouloir l'entendre: mais le prince l'arrêtant par la robe, avec la liberté que la diſproportion de leurs conditions ſembloit lui permettre : hé bien, lui dit-il, je ſuis d'accord de vous y ſuivre : mais

au moins que je ſache dès à préſent, ſi je ne vous y ſerai point à charge, en allant vous y faire offre de mon cœur, & de la plus forte & de la plus fidèle paſſion du monde? Mon prince remarqua en achevant ces paroles, un nouveau rouge ſur le viſage d'Arſinoé, qu'il n'interprêta pas à ſon déſavantage; & cependant il ne trouva pas un grand ſujet de joie dans ſa réponſe. Je ne puis rien vous répondre, lui repartit-elle, tant que vous me tiendrez ainſi entre vos mains; & quel avantage même pourriez-vous prendre d'une parole que vous n'auriez tirée de moi que par violence? Ah! reprit le prince amoureux, en la retenant toujours, que vous auriez grand tort de m'imputer de la violence! Hélas, Arſinoé! c'eſt bien moi qui ſuis dans vos chaînes, & qui dès le premier moment que je vous vis, me trouve attaché à vous par des liens ſi forts, que j'y ſuis plus eſclave & plus captif, que je n'aurois pû l'être entre les mains des pirates; & ce qui eſt de pis pour moi, c'eſt que j'y ſuis, ſans vouloir en ſortir. Ne vous plaignez donc point, Arſinoé, ſi pour un moment je vous retiens ici, vous qui me retenez bien plus étroitement, depuis que je ſuis parmi ces rochers. Seigneur, reprit Arſinoé, en faiſant toujours effort pour s'échapper, quand je vous retiendrois, ce que je ne crois point, ce ne ſeroit pas par force, & vous en convenez vous-même: mais pouvez-vous

vous

vous en excuſer, vous qui m'arrêtez ici malgré moi? J'aurai certainement ſujet de me plaindre de vous, ſi vous ne me laiſſez aller, après l'inſtante prière que je vous en fais. Oui, je vous obéis, charmante Arſinoé, dit le prince: mais au moins faites-moi donc auparavant une grâce que les plus barbares font à leurs ennemis, après qu'ils les ont vaincus. Avouez-moi pour votre eſclave; & ſi j'oſe vous demander quelque choſe de plus, uſez alors des droits de votre victoire. J'en veux ſi bien uſer, reprit bruſquement Arſinoé, (mais pourtant avec beaucoup de grâce), que je vous donne dès à préſent votre liberté pour la mienne. O Arſinoé! répondit Philadelphe, qu'il vous eſt aiſé de me vouloir rendre cette liberté que vous dites! mais croyez-vous le pouvoir faire? C'eſt une choſe impoſſible à l'un & à l'autre. Comme cette belle perſonne s'armoit d'un ſérieux dont mon prince s'alarmoit, il n'eut pas plutôt lâché ſa priſe, qu'elle précipita ſes pas vers ſa maiſon.

Il déſeſpéra alors de la trouver ſeule, jugeant bien qu'elle alloit ſe tenir ſur ſes gardes. Il s'en retourna triſtement vers mon fils, qui, par ſon ordre, l'avoit laiſſé aller ces deux fois là ſeul. Après lui avoir raconté le mauvais ſuccès qu'il avoit eu, il lui demanda conſeil ſur ce qu'il avoit à faire. Stilpon qui avoit déja fait tout ſon poſſible pour arracher ſon prince à ſa nou-

velle paſſion, lui dit avec cette liberté que l'on a ordinairement quand on a été élevé enſemble : Seigneur, ce que je vous conſeille, c'eſt de vous ſouvenir du deſſein qui vous a fait partir d'Egypte. Hé quoi ! ſera-t-il dit que Philadelphe ſe ſera vanté d'aller ſe ſignaler par de hauts faits à Syracuſe ; & que toute ſa valeur aboutira à la conquête d'une fille à Corcyre ? On pardonne, Seigneur, ces amuſemens pour un jour : encore n'eſt-ce qu'à ceux qui cherchent à ſe délaſſer après la victoire ; &, comme dit le poëte, on excuſe Mars de ſe repoſer quelques momens entre les bras de Vénus : mais que vos premiers exploits de guerre ſe terminent à attaquer & à combattre le cœur d'une ſimple bergère de Corcyre, & que tant de deſſeins glorieux que vous aviez en partant d'Alexandrie, ſoient, pour ainſi dire, échoués ici avec votre vaiſſeau : pardonnez-moi ſi j'oſe vous dire que c'eſt-là une penſée indigne de l'un des fils du grand Ptolomée.

Ce diſcours toucha le cœur du prince de douleur & de confuſion. Il ne s'en fâcha pourtant point contre mon fils : car entre les qualités de ce grand prince, il a ceci d'admirable, qu'il n'y en a point au monde qui reçoive de ſi bonne grace les conſeils qui regardent ſes devoirs & ſa gloire. Mais après l'avoir écouté attentivement : Stilpon, lui dit-il, je conviens de tout ce que tu me repréſentes : mais ſuis-je ici

depuis ſi long-temps, pour me reprocher que j'abandonne le deſſein qui m'a fait quitter l'Egypte ? S'il eſt permis de ſe délaſſer après une victoire, ne peut-on pas le faire après un naufrage ? Huit jours encore, eſt-ce un ſi long intervalle ? Il en faudroit autant pour radouber notre vaiſſeau, ſi nous l'avions ſauvé. Hé bien, Seigneur, lui dit mon fils, pendant ces huit jours que prétendez-vous faire ? Je reverrai Arſinoé, reprit Philadelphe. Dois-je déſeſpérer de toucher à la fin ſon cœur ? Et quand vous en ſerez venu à bout, répliqua Stilpon, vous préparez-vous à l'abandonner ? Ah ! Stilpon, s'écria-t-il, c'eſt une lâcheté dont je ne ſuis pas capable. Avouez donc, Seigneur, répondit mon fils, que vous vous trompez vous-même, quand vous penſez n'être ici que huit jours. Vous avouez vous-même qu'Arſinoé vous fuit ; qu'elle ne ſauroit vous écouter qu'en la préſence de ſa mère. Si vous avez été pluſieurs jours ſans pouvoir lui parler qu'une fois, lorſqu'elle ne ſe défioit point de vous, vous ſerez des années ſans y réuſſir, aujourd'hui qu'elle eſt ſur ſes gardes. En un mot, Seigneur, je vous vois ſi peu d'eſpérance dans votre pourſuite, que vous êtes réduit à me venir demander conſeil. Je t'avoue, lui dit le Prince, qu'il en coûte cher à mon cœur : mais ne puis-je pas ſortir de ma peine, en découvrant à Argène & à Stéſicrate qui je ſuis ? Quoi ! Seigneur, reprit mon fils,

vous penſez faire un père & une mère confidens de la galanterie de leur fille? Et pourquoi non, Stilpon, s'écria Philadelphe? Ma paſſion eſt ſi reſpectueuſe & ſi pure, que je ſuis bien sûr que Stéſicrate & ſa femme n'y ſauroient trouver à redire. Vous prétendez donc, Seigneur, pourſuivit mon fils, épouſer Arſinoé? car enfin il n'eſt pas croyable qu'un père & une mère auſſi ſages, fuſſent contens d'une paſſion qui auroit un autre but. Tu me preſſes trop, Stilpon, répliqua le prince; ne me demande point ce que je ne comprens pas encore moi-même. Ce que je te puis dire, c'eſt que tu peux dès à préſent, ſi tu veux, préparer toutes choſes pour notre départ: mais, quoi qu'il en arrive, je ne partirai point que je n'aie entretenu ma bergère encore une fois.

Mon fils n'avoit garde de négliger ces ordres. Il alla dès le lendemain à la ville la plus proche, pour y vendre quelques-uns des diamans qu'il avoit ſauvés; & il ſe tranſporta de là au plus prochain port, où il loua une barque pour les porter en Sicile. Le marché fait, il revint auſſi-tôt en rendre compte à ſon maître.

Durant l'abſence de mon fils, Philadelphe avoit été en d'étranges inquiétudes. Si la ſenſibilité qu'il avoit pour ſa réputation & ſa gloire, lui faiſoit compter avec honte un temps qu'il paſſoit auprès d'une fille, & dont il avoit à rendre compte au roi ſon père; ſon amour

détruiſant ces ſentimens de raiſon, lui repréſentoit cette gloire & cette réputation comme une belle chimère, & ne lui faiſoit rien voir de ſolide, que les plaiſirs qu'il lui faiſoit eſpérer dans la poſſeſſion d'Arſinoé. Mais ce qui le tourmentoit le plus, c'eſt qu'il ne concevoit pas bien lui-même ce qu'il vouloit faire. Il voyoit d'un côté qu'il ne devoit rien attendre d'Arſinoé, qui fût contraire à la vertu, & il l'aimoit aſſez pour ne pas oſer même le déſirer. Il ne ſe cachoit pas à lui-même, qu'il n'étoit ni en âge, ni en lieu, ni en état de ſonger à des noces; &, quelque ſéduiſante & forte que fût ſa paſſion, ſa raiſon lui reprochoit toujours je ne ſais quelle lâcheté, de ſe laiſſer ainſi vaincre au premier abord d'une ſimple fille, & d'oublier ſi abſolument ce qu'il devoit à ſa naiſſance. Dans ce combat d'amour & d'honneur, il voyoit toute la raiſon d'un côté, mais ſon inclination le portoit impérieuſement de l'autre; & il lui arriva, dans cette rencontre, ce qui ſurvient toujours à tous ceux qui n'oſant prendre parti entre deux puiſſans adverſaires, & les voulant ménager, ſe les rendent tous les deux ennemis.

En effet, il réſolut de partir pour la Sicile, d'y paſſer quelques années dans les armes, de ſe ſignaler par des exploits dignes de ſon nom; mais de s'aſſurer auparavant du cœur d'Arſinoé; de ſe découvrir pour cela à elle, de lui pro-

mettre de revenir quand il auroit rendu à ſon rang ce qu'il exigeoit de lui, & de faire, avec le temps, toutes choſes pour donner un ſuccès heureux à ſon amour. Par ce deſſein, il bleſſoit ſa paſſion en quittant une maîtreſſe, & il choquoit ſa gloire par une alliance ſi inégale; il s'expoſoit aux reproches de l'honneur & de l'amour, il ſe les rendoit tous deux ennemis; &, au lieu de ſe mettre en repos, il s'embarraſſoit de tous les côtés.

Il faiſoit ces réſolutions en ſe promenant aux environs de la maiſon de Stéſicrate, lorſqu'il en rencontra un eſclave qu'il aborda dans le deſſein de le gagner, & de l'engager à porter un billet à la bergère. Mais il fut bien ſurpris quand cet eſclave lui annonça que Stéſicrate & Argène étoient partis le jour même de grand matin, emmenant avec eux Arſinoé; qu'il ne ſavoit point où ils alloient; qu'il avoit appris ſeulement que c'étoit un voyage de quelques mois. Philadelphe ne douta point, & il en fut informé depuis, qu'il n'eût été la cauſe de ce départ, & que la déclaration qu'il avoit faite de ſon amour, ne leur eût rendu à tous ſa préſence ſuſpecte. Il m'eſt impoſſible de vous exprimer quelle fut à cette nouvelle l'affliction de mon prince. Il forme auſſi-tôt la réſolution de l'aller chercher, car il s'imaginoit qu'elle ne ſeroit pas ſortie de l'iſle; & il y auroit été ſans doute, ſi mon fils n'eût employé tous ſes efforts

pour l'en détourner. Enfin Stilpon fit ſi bien, qu'il l'obligea de s'embarquer, & que lui faiſant remettre tous ſes deſſeins amoureux à ſon retour, ils paſsèrent heureuſement en Sicile.

Agathocle, ainſi que je vous l'ai dit, étoit alors en guerre contre Dinocrate; & Philadelphe ſe rendit à ſon armée. Il s'offrit à lui comme volontaire, ſans ſe nommer; & ne voulut d'abord ſe faire connoître que par de belles actions. J'en paſſerai ici le détail, qui feroit pourtant la matière d'une longue hiſtoire; & je me contenterai de vous dire que mon prince s'y ſignala par des exploits ſi extraordinaires, qu'Agathocle le conſidéra bientôt plus que tout le reſte de ſes troupes. On ne peut dire avec quels honneurs il le reçut, quand Philadelphe lui déclara ce qu'il étoit; ni par combien d'illuſtres témoignages il lui marqua ſon eſtime & ſa reconnoiſſance. La guerre étant achevée, le roi de Sicile lui voulut faire une entrée ſolennelle dans Syracuſe, & lui décerner une eſpèce de triomphe. Mais mon prince étoit inſenſible à tous ces honneurs; & quoiqu'il eût fait la guerre comme s'il n'eût eu autre choſe dans l'eſprit, l'amour étoit toujours reſté dans le cœur. Arſinoé lui revenoit ſans ceſſe dans l'idée; & il nous a dit que s'il avoit eu quelque plaiſir en ſe ſignalant comme il fit dans les occaſions les plus célèbres, c'étoit de ſentir qu'il ſe rendoit par-là plus digne d'Ar-

ſinoé. N'admirez-vous point cet effet de l'amour ? Philadelphe, tout grand prince qu'il eſt, ne ſe juge pas encore digne d'une ſimple bergère ; & ſa paſſion la lui fait paroître un digne ſujet d'émulation, pour lui faire rechercher avec plaiſir les plus périlleuſes occaſions !

La guerre dura deux ans, au bout deſquels ſon amour, que tant d'importantes occupations devoient diſſiper, n'en parut que plus fort & plus violent. Mon fils en fut ſurpris, car il croyoit cette paſſion éteinte en lui, l'ayant vu toujours attaché avec tant d'application aux fonctions des armes, qu'on pouvoit dire qu'il n'avoit autre choſe dans l'eſprit. Mais c'étoit un feu qui ſe cachoit ſous la cendre, & qui n'étoit renfermé que pour augmenter ſa force, & éclater en ſon temps avec plus de vivacité. En effet, quelques jours après le retour d'Agathocle à Syracuſe, Philadelphe dit à mon fils : Hé bien, Stilpon, trouves-tu maintenant que je me ſois ſouvenu du deſſein qui m'avoit fait quitter l'Egypte, & que j'aie en quelque ſorte rempli l'attente que tu concevois d'un fils du grand Ptolomée ? Stilpon lui rendit là-deſſus des témoignages de ſon admiration, & de celle de toute la Sicile ; & le prince continua ainſi : C'en eſt trop, Stilpon ; il me ſuffit que je ne faſſe plus de honte au nom du grand Ptolomée, & au mien, & que tu ne me reproches plus que je cherche à

me délaſſer avant le travail. Mais ſi tu crois que j'aie à préſent mérité quelques momens de repos, je veux les aller prendre à Corcyre. Mon fils qui appréhendoit un pareil amuſement, voulut lui en faire comprendre le danger : mais Philadelphe l'interrompant : Stilpon, lui dit-il, j'ai eu tout le temps néceſſaire pour conſulter ſur ce projet, & pour me dire à moi-même tout ce que tu pourrois me repréſenter ; & s'il avoit eu à me quitter, ce ſeroit une choſe déja faite, après les efforts dont je l'ai combattu depuis deux ans : mais il n'a pu ſortir de ma penſée, & je ne me ſens plus capable de repos & de joie, que je ne revoie Corcyre. Il commanda à mon fils à l'heure même de préparer toutes choſes pour leur départ. Il fallut obéir. Il prit la route de Corcyre, où ſon amour l'appeloit, laiſſant après lui un regret univerſel de ſa perſonne.

A meſure qu'il en approchoit, l'impatience croiſſoit en lui. Il fit prendre terre au port le plus proche de la maiſon de Stéſicrate, & s'y tranſporta ſeul avec mon fils, laiſſant tous ſes gens dans le vaiſſeau. Il paſſa d'abord à la maiſon où ils avoient auparavant logé, pour y prendre langue, & s'informer des nouvelles d'Arſinoé. Il fut bien ſurpris d'apprendre que ni elle, ni Stéſicrate & Argene, ne demeuroient plus dans l'Iſle. Cela l'émut, d'autant plus, qu'il s'attendoit à les y trouver, ſur le rapport

d'un homme qu'il y avoit envoyé de Sicile quelquelques jours avant ſon départ. Hé! que ſont-ils donc devenus? demanda le prince tout interdit. Seigneur, lui répondit-on, il y a environ quinze jours qu'ils ſe ſont embarqués dans un vaiſſeau étranger. L'on ne ſait point d'où il venoit, mais il couroit un bruit ſourd, qu'un grand roi envoyoit chercher Arſinoé. Auſſi-tôt l'amour du prince lui mit dans l'eſprit une penſée, dont tout autre qu'un amant n'eût jamais été capable. Il crut que ce roi l'avoit fait emmener ſans doute pour l'épouſer; & ſaiſi de jalouſie: Ah Stilpon! s'écria-t-il, ſans prendre garde qu'il étoit entendu d'un autre que de mon fils, c'eſt ſans doute un rival qui me l'enleve: mais quel qu'il ſoit, il eſt plus digne d'Arſinoé que Philadelphe, puiſqu'il n'a pas lâchement héſité comme lui ſur une chimérique inégalité de naiſſance. Non, ſeigneur, reprit celui qui lui avoit parlé; car on diſoit qu'elle eſt ſa fille. Arſinoé fille de roi! reprit-il tout ému. Je ne ſai pas préciſément, repartit l'autre, ſi c'eſt d'un roi: mais on diſoit du moins, que c'étoit quelque grand prince. Philadelphe fut quelque tems à rêver; puis ſe retournant tout à coup vers mon fils: hé bien, Stilpon, continua-t-il, ne te l'avois-je pas bien dit, qu'Arſinoé n'avoit ni le cœur ni l'eſprit d'une bergère, & qu'elle donnoit des preuves certaines d'une haute naiſſance?

Il fit tout ce qu'il put pour apprendre quelque choſe de plus de cet homme : mais n'en pouvant tirer d'autres particularités, il le gratifia, & s'en alla droit à l'ancienne maiſon de Stéſicrate, pour y trouver, s'il étoit poſſible, un plus ample éclairciſſement. Jamais tant de paſſions différentes n'attaquèrent à la fois une ame. Il étoit tantôt dans un raviſſement inconcevable, de ſonger qu'Arſinoé fille de Roi, ſe trouvât dans une condition qui les approchoit l'un de l'autre. Tantôt il ſongeoit avec douleur, que cette même condition l'expoſoit à plus de recherches, & qu'elle alloit devenir une conquête infiniment plus difficile. Tantôt la crainte & l'inquiétude s'emparoient de lui, ne ſachant point en quel royaume elle étoit allée. Il appréhendoit que ce ne fût chez quelque prince ennemi du roi ſon père ; & ſuppoſant même qu'il fût ami, il craignoit d'être prévenu par un autre, pendant qu'il s'appliqueroit à la chercher. Mais ce qui l'accabloit de confuſion & de trouble, c'étoit le doute qui lui venoit quelquefois, que toute cette royale naiſſance ne fût une chimère, que ſe ſeroient fait les habitans de l'Iſle ; & qu'en tout ceci rien ne ſe trouvât vrai, que l'abſence, ou pour mieux dire, la perte d'Arſinoé.

Il arriva, plein de ces penſées, à l'ancienne maiſon de Stéſicrate. Il y trouva un nouvel hôte, & de nouveaux éclairciſſemens, mais

auſſi, de nouveaux embarras d'eſprit. Celui qu'il y trouva, étoit un ami de Stéſicrate, & il confirma à Philadelphe, qu'on étoit venu prendre Arſinoé avec grand appareil ; qu'encore que Stéſicrate ne lui eût fait confidence de ſon ſecret qu'à demi, il n'avoit pas laiſſé de comprendre qu'elle étoit fille d'un grand prince ; que tous les trois prenoient la route d'Égypte, & qu'il pourroit en ſavoir des nouvelles à Alexandrie.

Tout ce que Philadelphe avoit appris juſques là, ne lui avoit donné qu'une joie imparfaite, parce qu'elle avoit toujours été mêlée de quelque circonſtance qui le troubloit : mais il ne lui parut plus que des ſujets d'eſpérance dans ce dernier récit. Arſinoé fille d'un grand prince, n'apportoit plus d'obſtacle d'inégalité à leur union. Arſinoé en Égypte, & dans Alexandrie, ne lui laiſſoit plus de difficulté ni de doute pour leur mariage.

Il retourne donc à ſon vaiſſeau d'un pas précipité, tranſporté tout enſemble d'un excès de joie, d'impatience & d'amour, & n'ayant plus d'autre inquiétude que de ſavoir de quel prince elle étoit fille. Il y en avoit pluſieurs en Égypte, parce que Ptolomée avoit eu trois ou quatre frères, qui avoient tous laiſſé pluſieurs enfans ; & il y en avoit même encore quelques-uns de la famille des anciens rois. Mais tout cela ne le mettoit pas fort en peine, parce que de qui que

ce fût d'entr'eux, il n'y en avoit pas un qui ne dût tenir ſa recherche à honneur. Il remonte donc dans le vaiſſeau, fait cingler à pleines voiles vers Alexandrie, & n'a plus d'agitation dans l'ame, que celle que le retardement lui cauſe. Tous les vents lui ſemblent trop lents & trop foibles; & pour ſeconder ſon impatience, il eût preſque fallu qu'il eût été jeté en Égypte par une autre tempête.

Enfin, après une navigation de peu de jours, il arrive vers le ſoir au port d'Alexandrie; & la première choſe qu'il y fait, eſt de demander aux premiers venus, s'ils n'ont point entendu parler de la princeſſe Arſinoé. Seigneur, lui dit l'un de ceux-là, nous ſerions bien étrangers ici, ſi nous ne la connoiſſions pas; & vous la pouvez voir, ſi bon vous ſemble, avant même que d'entrer dans la ville; car la voici qui ſe promene ſur le rivage avec le roi, la reine Berenice, & la princeſſe Antigone; il ne vous eſt pas même difficile de les appercevoir d'ici. Ils étoient loin de quatre à cinq cens pas. Philadelphe y courut, ou pour mieux dire il y vola.

Le roi, la reine, & les princeſſes étoient à pied, ayant deſcendu de leurs chars, & j'avois l'honneur d'entretenir alors le roi: ainſi je puis vous parler de ſource, de tout ce qui ſe paſſa à cette entrevue.

Dès que Ptolomée apperçut le prince ſon fils, il alla à ſa rencontre, & l'embraſſa. Phi-

ladelphe ſalua le roi ſon père, la reine ſa belle-mère, & Antigone ſa ſœur, comme des perſonnes qu'il aimoit tendrement ; & ils le revirent comme la perſonne du monde qui leur étoit à tous la plus chère. Mais ſa principale attention avoit été à chercher Arſinoé des yeux, & il ne fut pas long-tems à la découvrir : car outre qu'elle étoit d'une beauté à attirer tous les regards, & que ceux du prince étoient éclairés & conduits par l'amour ; il n'eut pas plutôt embraſſé Berenice & Antigone, que la reine lui préſenta elle-même Arſinoé. Venez, Seigneur, lui dit-elle, venez embraſſer auſſi cette chere ſœur ; & en même tems ſe tournant vers Arſinoé : ma fille, lui dit-elle, voilà le frère que je vous avois promis.

L'amour n'attendit pas long-tems à relever ces paroles de Berenice, ni à les faire remarquer à Philadelphe ; elles pénétrèrent en un inſtant ſon cœur. Cette fraternité non attendue, & ſi contraire à ce qu'il ſentoit, l'accabla d'un étonnement & d'une douleur extrêmes, & en porta dans l'inſtant les indices ſur ſon viſage. Il demeura quelque tems interdit, & comme immobile ; & ceux qui venoient de le voir un moment auparavant, ne le reconnurent preſque plus un moment après. Arſinoé de ſon côté ne parut pas moins ſurpriſe, lors qu'ayant enviſagé ce nouveau frère, elle le reconnut pour le même étranger de Corcyre, qui lui avoit déjà offert

ſon cœur, & pour lequel elle avoit conçu des mouvemens aſſez forts d'eſtime & de bienveillance. Mais cette ſurpriſe cauſa en elle un effet bien différent. C'étoit pour elle un tranſport de joie, du préſent que la fortune lui faiſoit d'un tel frère, & de ſentir ces premiers & obſcurs ſentimens d'amitié qu'elle avoit déjà eus pour lui, juſtifiés par le lien du ſang & de la nature : en un mot, elle parut une ſœur qui recouvroit un frère, & Philadelphe fut un amant qui perdoit une maîtreſſe.

Toute la Cour s'apperçut de leur émotion réciproque. On ſut bien-tôt ce qui l'avoit cauſée dans le cœur d'Arſinoé ; mais on ne connut rien des ſentimens de Philadelphe. Ce prince, qui n'avoit jamais oui dire que Berenice eût eu d'autre fille qu'Antigone, ſi ce n'eſt une, qui mourut fort jeune, eut à peine appris de ſa bouche, que celle qu'on croyoit morte, étoit Arſinoé elle-même, que trop confirmé dans ſon malheur, il ſe trouva obligé de feindre une indiſpoſition, pour avoir un prétexte d'aller cacher ſon ennui, & de donner un libre cours à ſa douleur.

Il ſe retira dans ſa chambre, & congédia tout le monde, excepté mon fils. Là ſe voyant en liberté de ſe plaindre, il ſe jeta tout déſolé ſur ſon lit, & s'abandonna aux plus cuiſans regrets, & à toutes les marques d'une affliction que l'on n'auroit jamais attendue d'un

amour qui ne s'étoit preſque pas encore déclaré.

Arſinoé, s'écria-t-il, Arſinoé! quand je crois vous avoir retrouvée pour toujours, je vois que je vous perds pour jamais! J'avois craint que vous ne fuſſiez en des pays inconnus; que vous ne fuſſiez en la puiſſance de quelque prince ennemi, ou que je ne fuſſe prévenu par quelque rival; je me réjouiſſois de vous voir en Égypte, en la puiſſance du roi mon pere, & pour ainſi dire, en la mienne: cependant mes ſujets de crainte étoient vains, & je n'avois à redouter que mon pays, que ma famille, & que moi-même. Hélas! faut-il, quand je penſe être au deſſus de tout ce qui pouvoit m'enlever Arſinoé, faut-il que je me l'ôte moi-même? faut-il que je ſois moi-même mon propre rival, & que je me ſois plus funeſte, que ne pouvoit l'être pour moi le reſte des hommes? Mon amour n'étoit que trop fort pour me faire triompher de tout; il n'y avoit ni forces, ni puiſſance de princes & de rois, dont je n'euſſe eſpéré de venir à bout: mais que ferai-je contre cet obſtacle imprévû, que je ne ſaurois faire ceſſer, ſi je ne ceſſe d'être Philadelphe? O nature! que ne te contentois-tu de me donner pour Arſinoé une amitié de frère, puiſque tu l'avois fait naître ma ſœur? ou pourquoi la faiſois-tu naître ma ſœur, puiſque tu voulois me donner pour elle un amour ſi oppoſé à celui d'un frère? Pourquoi me trahiſſois-tu, en

m'inſpirant

m'inſpirant une paſſion à laquelle tu te voulois oppoſer ? ou pourquoi te trahiſſois-tu toi-même en me faiſant bleſſer tes loix ? Si tu fus aveugle à mon égard, que ne l'étois-tu juſqu'à la fin ?

Il s'arrêta-là, pour donner paſſage à mille ſanglots ; & il les pouſſoit avec tant de violence, qu'il ſembloit que ce fuſſent autant d'efforts que ſon ame faiſoit pour ſortir. Mon fils s'approcha ; & dès que le prince l'apperçut : ah, mon ami ! lui dit-il, que tu es heureux, & que j'envie ta condition & ta naiſſance ! quelque obſtacle que les dieux euſſent mis à mon amour, au moins n'y en auroit-il point d'invincible ; & cette inégalité de naiſſance & de fortune, que tu m'as autrefois tant repréſentée, m'éloignoit moins de mon bonheur, que la funeſte égalité qui ſe trouve aujourd'hui entre ma ſœur & moi. Il s'arrêta à ces mots ; & reprenant peu après la parole : mais Stilpon, continua-t-il, penſes-tu que la nature s'oppoſe ſi fort à mon amour, elle qui ſembleroit devoir le fortifier encore par ce nouveau lien dont elle m'attache à Arſinoé ? Seroit-ce un attentat contre ſes loix, que deux perſonnes, formées d'un même ſang, euſſent entre elles autant & plus de ſympathie que deux perſonnes étrangères ? & ne ſeroit-ce pas au contraire ſeconder ſon intention, que d'attacher enſemble ce qu'elle a déjà commencé d'unir ?

Mon fils lui dit tout ce qu'il put pour le conſo-

ler, mais il lui fut impoſſible d'en venir à bout ; & ce prince paſſa la nuit en de ſi violentes agitations d'eſprit, qu'à peine ſe les peut-on imaginer.

Je le fus voir le lendemain. Je le trouvai dans le lit, & dans la réſolution d'y paſſer la journée, pour n'être pas obligé de faire & de recevoir des viſites ; & ſur-tout pour s'exempter de voir Arſinoé : car il ne ſe ſentoit pas encore capable de la regarder comme ſa ſœur.

Il ne me cela point ſa diſgrâce, & je vous avoue que j'en fus touché. Je ſavois combien ſon âme étoit docile à la raiſon. Je lui repréſentai la néceſſité de ſe vaincre, & je le fis dans les termes les plus forts que mon affection me ſuggéra, & par l'endroit auquel je ſavois qu'il étoit le plus ſenſible. Je lui repréſentai ces reſtes d'amour qu'il ne pouvoit étouffer, non-ſeulement comme une foibleſſe, mais encore comme un grand crime.

Il parut aſſez froid ſur ce que je lui remontrois ; & le preſſant là-deſſus avec plus de chaleur, il me répondit : Ce crime, Straton, que vous faites ſi noir, a eu pourtant ſes approbateurs. Les Caldéens à qui l'on ne peut guères refuſer la connoiſſance exacte des choſes préſentes, puiſqu'ils ont celle de l'avenir, n'en ſont-ils pas les partiſans ? Chryſippe, ce jeune philoſophe pour qui je vous ai vu marquer tant d'eſtime, ne vous a-t-il pas ſoutenu à vous-même que l'amour, entre les parens, étoit plus

conforme qu'il n'eſt contraire à la nature? Et ſon maître, le grand Zénon, n'a-t-il pas été de ce ſentiment? S'il vous faut d'autres autorités, l'Arabie, l'Hybernie, & tant d'autres nations entières, n'ont-elles pas eu, & n'ont-elles pas encore en vénération la coutume de marier la ſœur avec le frère? coutume dont l'Egypte ne s'eſt aviſée que depuis quelques ſiécles d'avoir de l'horreur. Les Cariens ne révèrent-ils pas dans la mémoire de Mauſole & d'Artémiſe, l'union d'un frère & d'une ſœur? N'en faiſons-nous pas nous-mêmes autant d'eſtime dans les fêtes d'Iſis & d'Oſiris, que nous célébrons tous les ans? Cet amour n'étoit-il pas alors innocent? n'a-t-il pas même été néceſſaire à la naiſſance du monde? & Jupiter, le grand Jupiter n'a-t il pas lui-même épouſé ſa ſœur? Pourquoi donc en faire un crime, comme d'une choſe contraire à la nature? Si cela étoit, l'uſage n'en eût jamais été juſte, car la nature eſt de tous les temps; & il ſeroit défendu également par tout, la nature étant univerſelle.

Je lui laiſſai dire tout ce qu'il voulut, afin qu'il m'écoutât plus attentivement, quand il n'auroit plus rien à m'objecter. Quand il eut ceſſé de parler, je lui répondis en ces termes: Permettez-moi, Seigneur, de vous dire que tout ce que vous m'alléguez d'autorités & d'exemples, ne ſont pas des raiſons déciſives, & que les ſentimens de Zénon, de Chryſippe, &

des Caldéens, ne juſtifient pas les vôtres. Ils peuvent s'être trompés tout comme vous; &, pour vous montrer qu'il n'eſt pas impoſſible que des provinces entières s'abuſent, c'eſt que l'Arabie & l'Egypte tenant aujourd'hui deux opinions ſi contraires, il faut bien qu'il y en ait une des deux qui ſe trompe. On peut dire cependant qu'elles ont toutes deux raiſon; qu'il n'y a rien qui ſoit naturellement juſte ni injuſte; mais que les loix ſeules, avec l'uſage, juſtifient ou rendent mauvais tout ce qui ſe fait dans le monde. Ainſi votre amour eſt criminel, puiſque nos mœurs & nos loix y répugnent: & celles des Arabes ne vous aident en rien, puiſque vous vivez en Egypte. Mais indépendamment des différens préjugés des hommes, je trouve plus de raiſon à croire que la nature s'y oppoſe, puiſqu'elle en a même inſpiré de l'horreur à certains animaux. Vous pouvez avoir lu dans Ariſtote, que des chevaux ſe ſont précipités pour être tombés dans une faute pareille; & elle ſemble appréhender tellement l'union inceſtueuſe du frère & de la ſœur, que quand elle les engendre enſemble, elle les ſépare d'une membrane, qui ne ſe trouve point entre deux garçons gemeaux, ni entre deux filles.

Je ne le convainquis pas par ces raiſons: mais enfin je le diſpoſai à ſe lever, & à aller voir le roi, la reine, & les princeſſes.

Il ne lui fut pas mal-aiſé de ſortir à ſon

honneur de la viſite qu'il rendit au roi ſon père, à ſa belle-mère, & à ſa ſœur : mais il n'eſt pas concevable quelle fut l'émotion de ſon cœur, & le trouble d'eſprit de ce prince, en abordant Arſinoé. Il ne ſavoit par où commencer ce qu'il avoit à lui dire, il ne ſavoit même comment la nommer. La traiter en étrangère, du nom de princeſſe, c'étoit un abord bien froid pour un frère : l'appeler ſa ſœur, ce nom ne convenoit point à ſon amour. Arſinoé n'avoit pas le même embarras ; l'eſtime & l'amitié qu'elle avoit conçues pour Philadelphe à Corcyre, la diſpoſoient à le reconnoître pour frère avec plus de joie. Son cœur n'étoit point frappé de l'idée d'une alliance avec lui ; & tout ce que le changement de ſa fortune avoit de nouveauté pour elle, aboutiſſoit à une ſurpriſe agréable, où ſes premiers ſentimens trouvoient leur compte. Le perſonnage qu'elle jouoit étoit donc facile, parce qu'il étoit naturel, & exempt de tout remords. Auſſi du moment qu'elle le vit entrer dans ſa chambre, où elle s'habilloit, elle alla au-devant de lui d'un viſage content, & l'embraſſa avec une véritable démonſtration de joie. O que ces tendres & précieuſes careſſes, qui l'auroient rendu le plus heureux des hommes quelques jours auparavant, lui devinrent alors à charge ! Plus il ſongeoit aux délices qu'il y auroit autrefois goûtées, plus il en reſſentoit d'amertume. Il fut

long-temps, ſans que ce doux nom de frère, qu'elle prenoit plaiſir à répéter, pût arracher de ſa bouche d'autre réponſe que des ſoupirs. La princeſſe s'en apperçut, mais elle ne les put imputer qu'à l'indiſpoſition du jour précédent: auſſi lui demanda-t-elle plus d'une fois des nouvelles de ſa ſanté. Philadelphe l'aſſura qu'elle étoit bonne, mais d'une manière ſi languiſſante & ſi triſte, que la princeſſe n'en fut que plus alarmée; & craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque diſgrâce, que la préſence de ſes filles l'empêchoit de lui découvrir, elle leur fit ſigne de s'écarter. Qu'avez-vous donc, mon cher frère? lui dit elle enſuite. Faites-en part à une ſœur, & commencez par-là à me montrer que vous me regardez comme telle.

A ces mots, le prince pouſſa un profond ſoupir; puis la regardant avec des yeux où l'amour & la douleur s'expliquoient également: Je ſuis votre frère, lui dit-il, & vous me demandez ce que j'ai? Arſinoé, continua-t-il, que vous me plaindriez, & que vous plaindriez votre malheur propre, ſi vous m'aimiez comme je vous aime! La princeſſe qui ne pouvoit ſe figurer à quel excès l'amour de Philadelphe étoit parvenu, & qui connoiſſoit peu les effets d'une paſſion qu'elle n'avoit pas encore ſentie, fut ſurpriſe de ces paroles. Ce qu'il lui avoit dit de douceurs à Corcyre, pouvoit être regardé comme une galanterie ſans ſuite: mais l'abbat-

tement & l'embarras où elle le vit, lui fit deviner une partie de ſon mal. O mon frère, lui répondit-elle, quel reproche me faites-vous ? J'aurois bien plus ſujet de vous dire que vous n'aimez point votre ſœur, puiſque vous la voyez avec tant de chagrin ; ou du moins que vous ne l'aimez pas comme vous le devez. Je ne ſais, lui repartit le prince, ſi je vous aime comme je le dois : mais je ſais bien que je vous aime aſſez pour en être à plaindre, & que je mérite votre pitié. Car enfin, princeſſe, j'ai le même cœur qu'avoit cet inconnu qui vous vit à Corcyre ; & la princeſſe d'Egypte a la même beauté qu'avoit Arſinoé bergère. La princeſſe, alors, ne comprit que trop cette déclaration ; & regardant Philadelphe avec ces ſentimens de compaſſion qu'il lui demandoit : Mon frère, lui dit-elle, Philadelphe ne doit plus être ici ce qu'il étoit à Corcyre, puiſqu'Arſinoé n'eſt plus ce qu'elle penſoit y être elle-même ; il doit ſe ſouvenir qu'il eſt ici le fils de Ptolomée. Hélas ! reprit-il, comment voulez-vous que le prince & l'inconnu aient des paſſions différentes ? Ne vous ai-je pas dit qu'ils ont le même cœur ? O Arſinoé ! qu'il vous eſt aiſé de parler, à vous qui, dans votre condition nouvelle, n'avez eu que des habits à changer ! Puis-je changer de cœur auſſi aiſément, & me dépouiller d'une paſſion fortifiée en mon âme depuis deux ans, & qui, juſqu'à ce jour, avoit

fait l'eſpérance & toute l'ambition de ma vie?

En diſant ces paroles, les larmes lui tomboient des yeux; & la princeſſe ne put s'empêcher d'en être attendrie, & d'en verſer à ſon tour. Ce fut une conſolation pour Philadelphe. Il eſt donc vrai, ma chère ſœur, lui dit-il, que vous ſentez quelque amitié pour moi, & que ſi j'ai été aſſez malheureux pour donner entrée en mon cœur à des ſentimens dont il faut que je me défaſſe, je m'en trouve dédommagé en quelque façon par ceux dont je vois que vous m'honorez. N'en doutez point, mon cher frère, reprit Arſinoé, & ſoyez convaincu que de tous les devoirs auxquels le changement de ma condition m'oblige, celui d'une amitié inviolable pour vous me ſera le plus important & le plus cher. Ces mots rendirent à Philadelphe une partie de la joie qu'il avoit perdue. Il lui baiſa la main avec reſpect; & l'ayant aſſurée d'une tendreſſe de frère, qui ne finiroit qu'avec ſa vie, il l'entretint enſuite de l'état où il s'étoit trouvé depuis leur première entrevue. Mais une marque qu'il n'étoit pas, à beaucoup près, diſpoſé à guérir ſi-tôt de ſa paſſion, quoi qu'il en pût dire, c'eſt qu'il en faiſoit l'apologie.

Eſt-il poſſible, lui diſoit-il, que la nature voulût m'obliger à la quitter? comme ſi pour avoir double ſujet de vous aimer, vous deviez m'en être plus indifférente! Ah, ma ſœur! avouez que nous ſommes bien malheureux

d'être nés ſous un ciel où les hommes ſe ſont ingérés de corriger la nature : comme ſi l'on ne commettoit pas aſſez de crimes, ſans nous fournir, par de nouvelles loix, de nouvelles occaſions de pécher ! Que les Dieux ne nous ont-ils fait naître, vous & moi, parmi des peuples moins aveugles ? Cet amour dont on nous fait un crime en Egypte, ſeroit une vertu chez les Bretons, chez les Indiens, & dans mille autres endroits. Allons-y, ma ſœur, faiſons-en notre patrie ; nous n'en ſaurions avoir de meilleure que celle où il nous ſera permis de nous aimer.

Philadelphe n'eut pas ſi-tôt achevé ces paroles, qu'il en eut honte. Il vit bien qu'Arſinoé n'en étoit pas contente ; & comme il n'appréhendoit rien tant que de lui déplaire, il étoit près de ſe rétracter, quand elle lui dit : Mon frère, que me demandez-vous ? & pourquoi mettez-vous déja mon amitié pour vous à de ſi étranges épreuves ? Vivons ici, mon cher frère ; les Dieux le veulent, puiſqu'ils nous y ont donné le jour ; & contentez-vous que je ſois votre ſœur, puiſque je ne puis vous être autre choſe.

La princeſſe l'embraſſa en ce moment, pour réparer en quelque façon le chagrin qu'elle venoit de lui cauſer ; &, le prenant par la main, elle le voulut faire paſſer dans une autre chambre où il y avoit du monde, pour interrompre

un entretien qu'elle ne pouvoit continuer ſans confuſion. Mais Philadelphe qui ne ſe ſentoit guères en état d'en ſoutenir un autre, prit congé d'elle, & ſe retira dans ſon appartement, auſſi triſte qu'il en étoit ſorti.

Il paſſa tout le reſte du jour dans une mélancolie qu'on ne ſauroit exprimer; & ce qui le gênoit infiniment, c'eſt qu'il ne pouvoit ſe défendre des viſites qu'on lui venoit faire. Il ſentit alors que la vue d'Arſinoé ne feroit qu'envenimer ſa plaie, & qu'il n'en guériroit jamais en ſa préſence. Il n'avoit point encore vu ſon frère depuis ſon retour, parce qu'il étoit à quinze ou ſeize milles d'Alexandrie, où il prenoit le plaiſir de la chaſſe. Philadelphe, dans la penſée que Céraune auroit perdu par l'abſence, une partie de ſa haine pour lui, & plus encore pour diſſiper une paſſion qui le tourmentoit, alla le voir à la campagne. Mais qu'il y trouva peu de conſolation! A peine Céraune le regarda-t-il en arrivant. Il le traita avec une fierté, non pas d'aîné, mais d'ennemi; en ſorte que ſon frère fut obligé de s'en revenir le jour même qu'il étoit arrivé.

Faites attention, je vous prie, ſur ſon malheur. La haine de ſon frère l'obligeoit à le fuir, & il falloit qu'il évitât ſa ſœur qu'il ne pouvoit aimer ſans crime. Il vit bien qu'il ne pouvoit être heureux en Egypte; il ne ſongea plus qu'à chercher une occaſion d'en ſortir pour la

ſeconde fois, & il en eut une, la plus honorable qu'il pouvoit ſouhaiter. En ce temps-là ſurvinrent ces troubles fameux, qui liguèrent tous les ſucceſſeurs d'Alexandre contre les rois Antigonus & Demetrius. Ptolomée leva une armée conſidérable, pour l'envoyer en Cilicie, où ſe devoient joindre toutes les troupes de ſon parti, & il en donna la conduite à Philadelphe. C'eſt ici où j'aurois à vous raconter des choſes dignes de la mémoire de tous les ſiécles, ſi la longueur de mon récit ne m'obligeoit à l'abréger, & à paſſer même légèrement ſur ce qu'il me reſte à vous dire.

Je vous obſerverai ſeulement, au ſujet des belles actions qu'y fit ce prince, qu'il y eut entre autres une rencontre auprès de Gazé, où il défit une des armées d'Antigonus, y tua cinq mille hommes, & prit huit mille priſonniers, avec tout le bagage de Demetrius. Mais la manière dont il uſa de cette victoire, lui fut plus glorieuſe que la victoire même. Car Philadelphe renvoya le bagage à Demetrius, & ſes amis pris dans la bataille; en lui marquant que ce n'étoit pas pour un pareil butin qu'il falloit combattre, mais uniquement pour l'honneur.

Cette action combla Philadelphe de gloire, & elle envenima plus que jamais la jalouſie de Céraune. Quoiqu'il ſut que ſon frère n'en avoit uſé ainſi que du conſentement du roi leur père, qui lui avoit fait ſavoir ſes intentions

là-deſſus par un courier ; il ne laiſſa pas de la vouloir faire paſſer pour une intelligence avec l'ennemi, & la décria comme une trahiſon. Le roi eut beau lui impoſer ſilence, plus il prenoit la défenſe de l'innocent, plus il donnoit de jalouſie au coupable ; & ſa rage en vint à cet excès, que, par un ſecond attentat, il fit ſuborner, ſous-main, des gardes de Philadelphe, pour l'aſſaſſiner dans ſon armée. La conſpiration fut découverte. Les gardes étant pris, avouèrent la choſe ; & il falloit en ce moment une généroſité pareille à celle de mon prince. Il n'en uſa pas comme il avoit fait l'autre fois : mais comme s'il les eût cru ſeulement criminels envers ſon frère, de l'accuſer injuſtement, il les lui envoya pieds & mains liés, les livrant à ſa diſcrétion.

Après bien des actions qui ne décidoient rien, l'on en vint enfin, comme vous le ſavez, à une bataille générale près de la ville d'Ipſe, où le roi Ptolomée voulut aſſiſter en perſonne. Je ne vous en dirai point le ſuccès, parce qu'il eſt ſu de toute la terre ; non plus que ce qui arriva à Philadelphe dans la guerre contre Seleucus, roi de Syrie, où le roi l'envoya enſuite : je ne m'arrêterai qu'à ce qui regarde ſon amour.

Il y avoit deux ans & plus qu'il étoit abſent de la cour, où l'on ne parloit que de ſes hauts faits, lorſqu'il reçut ordre du roi de le venir

promptement trouver à Alexandrie. Le prince partit auſſi-tôt, avec autant de déplaiſir qu'il avoit eu autrefois de joie à y retourner : car il ſe trouvoit plus foible que jamais ſur le chapitre d'Arſinoé. A la deſcente de cheval, il ne manqua pas de ſe rendre chez le roi, qui, ayant fait retirer tout le monde, lui parla en ces termes.

Mon fils, j'ai toujours penſé qu'une des plus grandes grâces que les Dieux faſſent aux hommes, c'eſt de leur donner la volonté & le temps de diſpoſer, avant leur mort, les affaires de leur famille, en la manière qu'ils ſouhaitent qu'elles demeurent après eux. Je ſuis en âge de profiter de cette faveur; & j'y ſuis d'autant plus porté, que la conduite de votre frère me convie à ne pas commettre à ſa diſcrétion votre fortune, ni celle de votre ſœur. Je ne prétends point le priver des avantages de l'aîneſſe, quoiqu'il ne m'en ait que trop donné de ſujet; & le royaume d'Egypte ne m'étant pas venu de patrimoine, mais étant le prix de mes conquêtes & de mon ſang, je ſerois en droit d'en diſpoſer à mon gré. Mais ce droit d'aîneſſe eſt une erreur des loix que je reſpecte, & il en jouira quand les Dieux voudront que je lui faſſe place, pourvu néanmoins qu'il ne continue pas à s'en rendre indigne. Mais en lui conſervant ſon héritage, il eſt juſte d'aſſurer le vôtre, & de vous faire part d'un bien que

vous avez ſu & conſerver & étendre. Mon royaume ſe peut diviſer aiſément en deux parties; en Egypte inférieure, & en Egypte ſupérieure. Je prétends lui en laiſſer une, & vous mettre dès à préſent en poſſeſſion de l'autre. A l'egard d'Antigone votre ſœur, ſon établiſſement ſe trouvera dans le mariage que je traite pour elle. Voila, mon fils, ce qui m'a fait vous appeler, ce deſſein ne pouvant s'accomplir ſans votre préſence; & je veux en voir l'exécution, à l'iſſue de la prochaine fête d'Iſis.

Ce diſcours donna beaucoup à penſer à Philadelphe, par pluſieurs raiſons, dont la principale fut que Ptolomée ne parloit point d'Arſinoé, comme s'il eût voulu la déshériter; & cette réſerve ſuſpendant en ſon cœur les ſentimens de reconnoiſſance qu'il devoit au roi ſon père, il ne put s'empêcher de lui dire d'abord: Et la princeſſe Arſinoé, Seigneur..... Le roi qui comprit ſa penſée, l'empêcha de pourſuivre. Non, mon fils, lui dit-il en ſouriant, je ne lui fais point de partage; je vous en laiſſe le ſoin, parce que je veux qu'elle ſoit elle-même une portion du vôtre.

Ces termes embarraſſant de plus en plus Philadelphe, Ptolomée qui ne voulut pas le laiſſer plus long-temps en peine, lui déclara qu'il la lui donnoit pour femme; &, pour avancer ſa joie, que les apparences pouvoient retarder,

(car le roi m'ayant fait l'honneur de me communiquer ſon deſſein, je lui avois découvert la paſſion de Philadelphe), il lui apprit qu'Arſinoé n'étoit pas ſa ſœur; qu'elle étoit fille, à la vérité, de la reine Berenice, mais qu'elle en étoit iſſue d'un premier lit avec Aridée, frère du grand Alexandre; que la jalouſie de l'ambitieuſe & cruelle Olympias, qui étoit auſſi femme d'Aridée, joint à l'empire qu'elle avoit pris ſur l'eſprit de leur mari commun, ayant porté ce prince à ſouffrir qu'Olympias entreprît ſur la vie de tous les enfans qu'il avoit de ſes autres femmes, afin d'attirer toute la tendreſſe du père ſur les ſiens, Berenice avoit été obligée de feindre qu'Arſinoé étoit morte en naiſſant; qu'elle l'avoit cependant envoyée nourrir ſecrettement à Corcyre par Stéſicrate, & Argène ſa femme, qui tous deux étoient ſes domeſtiques, en attendant que la mort de ſa rivale lui donnât lieu de la faire reconnoître par Aridée pour ſa fille; qu'Olympias ayant ſurvécu à ce prince, Berenice avoit toujours caché ſon ſecret; & que depuis qu'il l'avoit lui-même épouſée, elle ne lui en avoit long-temps rien dit, par timidité & par ſcrupule, dans la crainte de lui donner des ombrages ſur ſa vertu; que l'amour maternel l'avoit enfin forcée à lui en faire confidence, dans une maladie dont elle ne croyoit pas revenir, & de lui recommander ſa fille; que pour lui, qui n'ignoroit

ni les fureurs d'Olympias, ni la foible complaiſance d'Aridée pour elle, & qui connoiſſoit encore mieux la vertu de Berenice, il avoit, auſſi-tôt après la convaleſcence de la reine, envoyé chercher Arſinoé à Corcyre; que n'ayant rien de plus cher que la ſatisfaction de ſon épouſe, il avoit bien voulu faire paſſer Arſinoé pour ſa fille, afin de lui aſſurer une part dans ſes biens, en revanche de ceux d'Aridée ſon père. Car enfin, mon fils, pourſuivit Ptolomée, je vous avoue que je n'aime pas moins Arſinoé que ma propre fille, & que c'eſt pour lui témoigner un amour de père, que je la donne en mariage à celui de mes fils qui m'eſt le plus cher.

Philadelphe étoit ſaiſi de tant d'étonnement, de joie & d'impatience, qu'il étoit preſque ſans attention pour toutes ces circonſtances; &, ſe trouvant au comble du bonheur, il s'embarraſſoit peu de quelle manière il étoit arrivé.

Après avoir témoigné, autant qu'il le pût, ſa reconnoiſſance au roi ſon père, il alla chez Arſinoé, où le raviſſement & l'amour le portèrent. Vous auriez du plaiſir ſans doute au récit que je pourrois vous faire d'une entrevue ſi différente des autres: mais il me faudroit plus de temps que je n'en ai pour le reſte de notre chemin, que je vois devoir être court, puiſque j'apperçois d'ici le logis où nous allons: il ſuffit de vous dire qu'Arſinoé, déja diſpoſée par

Berenice

Bérénice à cette entrevue, répondit à la joie de ſon amant autant qu'il le pouvoit exiger de ſa pudeur, & qu'il ſe vit dédommagé dans ce moment avec uſure, de la peine & de l'amertume de pluſieurs années.

Huit jours après ſon retour, on célébra dans Alexandrie la fête d'Iſis : temps marqué pour ſon couronnement & pour ſes noces.

La ſolennité de cette fête a quelque choſe de barbare pour ceux qui ne ſont pas inſtruits des mœurs & de la théologie des Egyptiens. Après un ſacrifice que les prêtres font le matin avec des gâteaux, ſur leſquels la figure d'un cheval marin lié eſt empreinte, on fait une proceſſion, où quatre prêtres ayant les cheveux & la barbe raſés, conduiſent le bœuf, ou, comme ils diſent, le Dieu Apis. Quatre autres mènent le chien Anubis avec pareille cérémonie; & les autres Prêtres, vêtus auſſi de robes de lin, marchent enſuite, en chantant des hymnes.

Ils vont ainſi en ordre juſques à une large & creuſe fontaine, hors de la ville d'Alexandrie, dans laquelle ils noyent le bœuf; & au même temps les portes d'un petit temple qui eſt tout proche, s'ouvrant comme d'elles-mêmes, on en voit ſortir un nouveau bœuf, avec une géniſſe. Sur chacun de ces animaux eſt aſſiſe une fille, de la manière, à-peu-près, que les peintres nous dépeignent Europe ſur le taureau; & ces filles

ſont toujours ou des princeſſes ou des perſonnes de la plus haute naiſſance, parce qu'en cette occaſion elles repréſentent la déeſſe Iſis. Celle qui eſt ſur la geniſſe, tient la place d'Iſis, lorſqu'étant encore nymphe ſous le nom d'Io, elle fut changée en geniſſe par Jupiter; & celle qui monte le bœuf, la repréſente lorſqu'étant femme d'Oſiris, & reine d'Egypte, elle apprit à ces peuples à labourer & à enſemencer leurs terres. On les fait enſuite monter toutes deux ſur le Nil, dans un vaiſſeau qui les conduit juſqu'à une iſle qui eſt dans la mer, à quelques milles de ſon embouchure, & où ſe trouve un temple d'Oſiris. Sur l'autel eſt un coffre de fer, où l'on dit qu'Oſiris fut renfermé, & noyé enſuite. On fait là un nouveau ſacrifice d'un bœuf, & l'on revient enſuite à la clarté de mille flambeaux, & au ſon des tambours & des trompettes.

Une autre fois je vous expliquerai les myſtères de cette fête: il ſuffit, pour le moment, de vous dire que les princeſſes Antigone & Arſinoé avoient été choiſies, cette fois, pour repréſenter la déeſſe. Et en effet, l'on ne pouvoit mieux faire, pour donner une grande idée de la divinité de l'Egypte, & pour en imprimer plus de reſpect dans l'eſprit des peuples. J'étois de la fête, & je fus enchanté de l'éclat de ces deux incomparables beautés. Antigone, comme la plus jeune, repréſentoit la nymphe Io. Sa

robe étoit d'une toile d'argent, ſemée de perles; & ſa tête, entourée d'une couronne de fleurs, avoit ſur le front une eſpèce de croiſſant d'argent, en ſigne du changement de la nymphe. Arſinoé repréſentoit la reine Iſis : auſſi ſon vêtement étoit plus magnifique & plus auguſte, étant tout en broderie d'or, & couvert de pierreries. Sa tête étoit chargée d'une couronne d'or, en façon d'épis de bled, entrelacés avec quantité d'émeraudes, de rubis, & d'autres pierres précieuſes de diverſes couleurs, pour marquer les différentes ſortes d'herbes & de fleurs qui naiſſent parmi les bleds. Elle tenoit en ſa main un ſoc d'or, que l'on avoit rendu léger, pour ne la pas fatiguer. Mais tous ces ornemens extérieurs, propres à frapper les yeux, étoient avilis ſur ſa perſonne; on ne voyoit, on ne conſidéroit qu'elle.

Toute l'Egypte, qui ſembloit s'être ramaſſée dans Alexandrie pour cette ſolennité, avoua qu'elle n'avoit jamais rien vu qui fût plus digne de la grandeur & de la majeſté d'Iſis : mais il parut que la fortune, envieuſe de notre joie, prît plaiſir à redoubler nos acclamations & nos applaudiſſemens, pour rendre enſuite nos plaintes & nos regrets plus ſenſibles.

Le ſacrifice s'achevoit dans l'iſle, & toute la cour étoit ſur le port, attendant, à la clarté de mille flambeaux, le retour des deux Princeſſes. Philadelphe étoit allé au-devant d'elles,

ſur un petit bateau magnifique, qu'il avoit fait faire exprès ; lorſqu'une barque revenant de l'iſle à force de rames, rapporta au roi qu'Antigone & ſa ſœur venoient d'être enlevées par des gens inconnus, dont le vaiſſeau s'étoit tenu caché derrière l'iſle, & qui n'avoit paru que quand elles étoient prêtes à remonter la mer. Je ne puis vous exprimer l'alarme que produiſit cette nouvelle. Le roi donna ordre dans l'inſtant de courir après, & de faire monter tout ce qui ſe trouveroit de ſoldats & de matelots ſur les premiers navires qui ſeroient dans le port. Mais voici quelque choſe d'étrange. De deux cens vaiſſeaux qui y étoient, il ne s'en rencontra pas un en état, & où il ne manquât, ou des voiles, ou des cordages, ou un gouvernail, ou quelque autre choſe. Il n'en falloit pas davantage pour faire connoître au roi qu'il y avoit une trahiſon là-deſſous. Il fit prendre & pilotes & capitaines : mais il fut impoſſible d'en rien tirer, ſinon qu'ils en étoient eux-mêmes ſurpris, n'ayant manqué en rien pour les tenir en ordre.

Philadelphe, comme je vous l'ai dit, étoit allé au-devant des princeſſes, dans une petite barque, plus galante qu'elle n'étoit de ſervice, l'ayant ordonnée telle pour la fête. Vous jugez quelle impreſſion fit ſur lui cette nouvelle. Un coup de foudre ne l'auroit pas plus accablé. Mais le beſoin dont il s'imagina qu'avoient de

lui les princeſſes, l'empêcha d'en être abattu. Ah! mes amis, dit-il déſeſpéré, à ceux qui l'avoient ſuivi, il faut les ſauver, ou périr; &, ſans conſidérer le peu de ſecours qu'elles pouvoient recevoir de lui & de ſon équipage, il commanda aux matelots de ramer de toutes leurs forces, nonobſtant la nuit, & l'incertitude de la route des raviſſeurs.

Ce jour étoit deſtiné à d'affreux prodiges. Le prince étoit-il à peine à un mille, que les pièces de ſa barque s'étant détachées les unes des autres, comme par reſſort, il ſe trouva dans la mer, lui, & tous ceux qui la conduiſoient. Comme il n'étoit pas fort loin de l'iſle, il s'y ſauva à la nage avec ſa ſuite, à la réſerve d'un marinier qu'on ne revit plus. Mais ce qui l'affligea mille fois plus que la mort, c'eſt qu'il ſe trouva là ſans aucun moyen de pourſuivre ſes ennemis, & dans l'impoſſibilité de ſecourir ſa princeſſe. A quelles extrémités ne fut-il point près de ſe porter dans cette rencontre! Mais imaginez-vous ſur-tout ce qu'il devint, quand ayant regagné le port d'Alexandrie dans une mauvaiſe gondole qui ſe trouva-là par haſard, & penſant monter quelque bon vaiſſeau pour courir après, il ſut l'état où on avoit trouvé toute la flotte.

La trahiſon étoit manifeſte, mais on ne pouvoit & l'on n'oſoit même ſoupçonner les traîtres. Car l'amour de Céraune n'avoit point

encore éclaté ; & d'ailleurs, il paroiſſoit lui-même à la cour avec la contenance d'un homme qui prenoit trop de part à la douleur, pour en avoir au crime. Mais cette action étoit trop noire, pour demeurer impunie ; & les Dieux en devoient indiquer l'auteur pour leur vengeance propre, puiſqu'ayant troublé la cérémonie d'une de leurs fêtes, ils y étoient eux-mêmes plus intéreſſés que les autres.

A force de recherches, on apprit enfin que Céraune, aidé de Ménélas, neveu de Ptolomée, & amiral, étoient les auteurs de l'enlèvement ; le premier étant devenu amoureux d'Arſinoé, & le ſecond de la princeſſe Antigone. Ce qui ſervit beaucoup à les découvrir, fut leur fuite, parce qu'ils diſparurent dès la nuit même. On ſut qu'ils avoient mis tous les vaiſſeaux hors de ſervice, de peur qu'on ne courût après les raviſſeurs ; qu'ils avoient ſuborné & corrompu par argent l'ouvrier de Philadelphe, & ordonné que la barque fût fabriquée de telle manière, qu'elle s'entr'ouvrît en ôtant une cheville ; ce qui avoit été exécuté par le marinier qui avoit diſparu un peu après ; en un mot, l'on en ſut plus qu'il n'en falloit pour connoître les coupables.

Le roi avoit, juſqu'alors, conſervé quelque tendreſſe pour Céraune : mais il ne put réſiſter aux mouvemens de ſa colère, quand il apprit ce dernier trait ; & ſa fuite, & celle de ſon

compliee, achevant leur conviction, le roi leur fit faire leur procès dès le lendemain. Il fit déclarer Céraune indigne de la couronne. Et afin que cette punition ne fût pas regardée comme une ſimple menace, il l'exécuta d'une manière qui a été ſçue de toute la terre, mais que je ne laiſſerai pas de vous redire, parce que vous ne ſerez pas fâché d'apprendre le détail d'une choſe, qui, juſqu'ici n'a point eu d'exemple, & qui n'en aura peut-être jamais.

Il fit aſſembler tous les ordres de ſon royaume, au moins ce qui s'en trouva dans Alexandrie; & ayant ordonné à Philadelphe de le ſuivre dans la place publique, où toutes les troupes étoient en armes, & tout le peuple attentif à de ſi grands préparatifs; il fit une longue harangue ſur l'affection qu'il avoit toujours eue pour ſes ſujets, & ſur les ſoins qu'il avoit pris d'élever ſes enfans dans l'eſprit de paix, néceſſaire pour bien gouverner. Il fit voir la différence des mœurs & des qualités de ſes deux fils; &, après avoir rappelé les grandes actions de Philadelphe, & tous les ſujets de ſatisfaction qu'il en avoit, il paſſa à ceux de mécontentement & de douleur, qu'il avoit reçus de Céraune. Après avoir expoſé les trois fratricides tentés par ce prince cruel ſur ſon frère, l'enlèvement des deux princeſſes, ſon traité avec les ennemis de l'Etat, (car on ſut qu'il en avoit fait un avec Lyſimachus pour s'aſſurer

une retraite dans ſon royaume); enfin, après leur avoir étalé toutes les circonſtances de ſon crime, il déclara publiquement qu'il le deshéritoit, & qu'il reconnoiſſoit Philadelphe pour ſon ſeul & unique ſucceſſeur. Et pour empêcher que ce titre ne pût lui être conteſté après ſa mort, & ôter à Céraune tous moyens d'embarquer les peuples en des guerres civiles & inteſtines; il ajouta que dès à préſent il vouloit mettre Philadelphe en poſſeſſion de la couronne; qu'il le faiſoit roi d'Egypte, lui remettant dès l'heure même tout ſon pouvoir, & ne ſe réſervant que la qualité de ſon premier ſujet, & de capitaine de ſes gardes.

Ayant fait approcher Philadelphe, qui le ſuivoit malgré lui, ne ſongeant qu'à la recherche d'Arſinoé, il réitéra la même déclaration; & l'ayant obligé de s'aſſeoir ſur le trône royal, qu'il lui avoit fait préparer, il lui mit lui-même ſa couronne ſur la tête, ſon ſceptre à la main, & lui prêta ſerment de fidélité, comme à ſon maître & à ſon roi.

Si cette harangue, & l'action qui la ſuivit, cauſa de l'étonnement aux Egyptiens, elle leur donna incomparablement plus d'admiration & de joie : car autant ils avoient de haine & d'averſion pour Céraune, autant avoient-ils d'amour pour Philadelphe. Mais Philadelphe étoit lui-même ſi confus de recevoir ces marques de déférence & de ſoumiſſion d'un père,

qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à accepter cet éclatant témoignage d'un amour royal & paternel. De quel miracle l'Egypte ne fut-elle pas témoin en ce jour? Elle vit un grand roi, les délices de ſon peuple, & la terreur de ſes ennemis, deſcendre volontairement de ſon trône, pour y placer ſon fils. Elle vit ce fils refuſer d'y monter, & faire tous ſes efforts pour y remettre ſon père. Il fallut enfin que Philadelphe cédât aux derniers ordres d'un roi: mais ce ne fut qu'avec répugnance; & l'on peut dire qu'il conſentit d'être roi pour montrer qu'il ſavoit encore obéir en ſujet & en fils.

Mais ce changement, ſi glorieux dans ſa fortune, n'en apporta aucun à ſon amour ni à ſa douleur. Le don d'une couronne ne put le conſoler de la perte d'Arſinoé. L'attrait qui en eſt inſéparable, n'eut pas le pouvoir de ſuſpendre pour un inſtant ſon inquiétude; & tout ce que Philadelphe prince avoit réſolu pour le recouvrement de ſa maîtreſſe, Philadelphe roi le voulut exécuter.

Il avoit déja envoyé de tous côtés, pour apprendre des nouvelles des deux princeſſes, mais il lui paroiſſoit indigne de ſon amour & de ſon amitié, de les chercher par l'entremiſe d'autrui; il ne pouvoit s'en fier qu'à lui-même. Dans ce deſſein, il réſolut de partir la nuit ſuivante, ſans en rien dire, ſachant combien l'on s'y ſeroit oppoſé. Il fit ſeulement deſſein de laiſſer

une lettre, avec ordre de la préſenter au roi ſon père après ſon départ. Elle étoit conçue en ces termes :

PHILADELPHE AU ROI, SALUT.

SIRE,

Je demande mille fois pardon à VOTRE MAJESTÉ, *ſi j'oſe, ſans ſon congé, partir d'auprès d'Elle, & s'il ſemble que je faſſe l'action d'un mauvais fils, au moment même qu'Elle vient d'en faire une d'un ſi bon père. Mais,* SIRE, *un ſi bon père mérite qu'on lui conſerve tous ſes enfans; & ſi je lui en ôte un pour quelques jours, je proteſte à* VOTRE MAJESTÉ, *que ce n'eſt que pour eſſayer de les lui ramener bientôt tous enſemble.*

J'entrai dans ſa chambre comme il l'achevoit ; & quoiqu'il eût d'abord réſolu de ne découvrir ſon deſſein qu'à ceux qui lui étoient abſolument néceſſaires, ma préſence & ſa bonté le portèrent à m'en faire part. Je ne fus point ſurpris de ſa réſolution ; ſon amour étoit trop violent pour lui en inſpirer d'autre : mais comme elle me paroiſſoit irrégulière, je pris la liberté de lui en dire mes ſentimens. Je lui repréſentai, que Philadelphe roi d'Égypte, ne devoit pas déſormais s'imaginer d'être encore le prince Philadelphe ; qu'en recevant la cou-

ronne, il étoit entré dans une condition dont les obligations étoient bien différentes. Penſez-vous, Seigneur, lui dis-je, que vous ſoyez maintenant à vous comme autrefois, pour diſpoſer de votre perſonne à votre gré; pour courir le monde en aventurier, & vous expoſer à tous les caprices de la fortune? Vous êtes à préſent lié à votre état par des obligations indiſpenſables; vous lui êtes comptable de toutes vos démarches; & quelque part où vous alliez, vous portez avec vous la fortune entière de l'Égypte. Pardonnez-moi, Seigneur, ſi je l'oſe dire, n'auriez-vous point de honte, d'abandonner infidellement vos peuples, au moment même que vous venez de vous engager à eux ſi ſolennellement? & penſez-vous que le prince votre frère, en quittant l'Égypte, n'y ait point laiſſé des ſemences de diviſions, qui auront beſoin de votre préſence & de vos ſoins? Mais quand toutes ces conſidérations d'intérêt & d'honneur ceſſeroient, que penſez-vous faire, d'aller courir à l'aventure, &, pour ainſi dire, à l'aveugle, après des gens dont vous ne ſavez ni la route ni la retraite, & qui ſeront peut-être en l'une des extrêmités du monde, tandis que vous les chercherez en l'autre? Car, enfin, quoiqu'on vous ait dit qu'ils s'en vont dans les états de Lyſimachus, que ſavez-vous ſi ce n'eſt point un faux avis, par lequel ils ayent voulu vous donner le change? Ne ſongez-vous point,

qu'en penſant retirer les princeſſes d'entre leurs mains, vous irez peut-être vous livrer vous-même entre celles de vos ennemis ? Seigneur, il eſt bien plus à propos, & pour votre dignité & pour votre amour, d'envoyer de tous côtés à la quête de ces malheureux, & de préparer ici des vaiſſeaux pour les aller enlever de force, quand vous aurez ſu leur retraite, & pour lors de les châtier en roi. Philadelphe eut peine à ſe rendre ; il lui étoit dur de perdre une maîtreſſe, & de demeurer à Alexandrie en l'attendant. Mais il ſentoit comme moi la juſteſſe de mes raiſons, & il ſe contenta d'envoyer de toutes parts à la recherche des raviſſeurs & des princeſſes. Ce fut inutilement, & en voici la raiſon.

Il étoit vrai que Céraune s'étoit retiré à la cour du roi de Thrace : mais il y étoit allé ſeul. Car quoique Lyſimachus, par ſon mariage avec Arſinoé, fille de Ptolomée du premier lit, fût beau-frère de Céraune, celui-ci ne ſe fioit point trop à ce roi barbare, & il avoit laiſſé ces princeſſes dans une ville de la Cherſonèſe, à la garde de Ménélas, ſans en rien découvrir à d'autres.

Mais ce voyage fut plus long qu'il ne penſoit. Pendant qu'il étoit à la cour du roi de Thrace, il y devint amoureux de cette autre Arſinoé, quoiqu'elle fût ſa ſœur, ainſi que je l'ai dit ; & cette reine, indigne du ſang dont elle ſortoit, ayant répondu à cet amour criminel, ils lièrent

enſemble un commerce, qui fut fécond en crimes. Je ne vous conterai point le ravage qu'ils firent l'un & l'autre dans la famille de Lyſimachus, par l'aſſaſſinat & l'empoiſonnement de pluſieurs enfans qui lui reſtoient de ſes autres épouſes; c'eſt un événement trop connu pour m'y arrêter: il ſuffit de vous dire, que cette dangereuſe femme craignant que Céraune ne la quittât, pour retourner à ſa première paſſion, fit dérober une nuit à Ménélas les deux princeſſes qu'il gardoit, les fit enlever de la Cherſonèſe, & renfermer ſecrettement dans une iſle du Pont-Euxin, ſans que ni Céraune ni Ménélas en euſſent eux-mêmes connoiſſance. Mais elle en fut bien-tôt punie par celui-là même, en faveur duquel elle avoit commis tant de crimes. Car Lyſimachus ayant été tué incontinent après par Seleucus, au ſujet du Royaume de Macédoine, que le premier avoit uſurpé ſur le jeune Antigonus fils de Démetrius; & Seleucus ayant été tué enſuite par Céraune, dans une embuſcade qu'il lui dreſſa; Arſinoé remit imprudemment une partie de ſes états, ſa perſonne, & celle de deux jeunes enfans qu'elle avoit eus de Lyſimachus, entre les mains de ſon inceſtueux adultere. Par ce moyen Céraune étant devenu tuteur de ces deux enfans, il ſe fit déclarer regent du royaume, & enſuite couronner roi de Macédoine. Mais à peine connut-il qu'il n'avoit plus beſoin de la Reine, qu'il la

mépriſa ; & leur union déteſtable eut cette ſuite funeſte, qui ne manque jamais de punir les paſſions criminelles. En effet, Céraune ayant découvert le lieu où elle faiſoit garder les deux princeſſes captives, il réſolut de ſe débarraſſer d'elle, & d'envoyer querir les priſonnieres. La jalouſe reine en ayant été informée, fit deſſein de le prévenir. Elle dépêcha des aſſaſſins pour aller égorger les princeſſes, & elle prépara du poiſon pour ſe défaire de Céraune : mais il la prévint lui-même, ſachant faire uſage du poiſon auſſi-bien qu'elle. Il l'empoiſonna en effet, après avoir maſſacré inhumainement entre ſes bras ſes deux enfans ; & il envoya Ménélas pour délivrer les princeſſes, & les ramener en Macédoine. Dans l'intervalle, il conduiſit ſon armée contre celle des Gaulois, qui déſoloient alors les frontières de ce royaume, & y donna cette fameuſe bataille, où vous ſavez qu'il fut tué. Mais je paſſe légèrement ſur toutes ces choſes, pour retourner à Alexandrie.

Philadelphe y paſſoit des jours malheureux, déplorant une condition brillante, qui s'oppoſoit à ſes deſirs. Il apprenoit aſſez de nouvelles de Céraune : mais ces nouvelles ne faiſoient que redoubler ſon inquiétude. Car ſachant qu'il étoit en Thrace ſans les princeſſes, & ne pouvant découvrir où elles étoient, il étoit prêt à s'abandonner à un déſeſpoir furieux, dont toute ſa ſageſſe, nos efforts, & la tendreſſe même du

grand Ptolomée ſon père, eurent toutes les peines du monde à le garantir. Avec tout cela, c'étoit une choſe admirable, de voir de quelle manière cet illuſtre pere, & ce fils plus illuſtre encore, vivoient enſemble; c'étoit une merveille digne de l'admiration des peuples, des philoſophes, & des princes; elle étoit digne de celle des dieux. Ce pere, qui de roi s'étoit fait le ſimple capitaine des gardes de ſon fils, prenoit plaiſir à donner le premier aux autres l'exemple de l'obéiſſance & du reſpect qu'un ſujet doit à ſon ſouverain. Ce fils qui ſe voyoit malgré lui ſi élevé au-deſſus de ſon père, s'efforçoit de s'abbaiſſer, & de deſcendre, pour ainſi dire, à tous momens de ſon thrône, pour l'y remettre: enſorte qu'on ne pouvoit preſque diſcerner qui des deux étoit le ſujet. Mais les dieux envièrent bientôt à l'Égypte l'ineffable contentement qu'elle goûtoit à la vue de ce rare ſpectacle. Ptolomée mourut; & les regrets qu'en eut Philadelphe, ajoûtèrent à ſa douleur une amertume ſi ſenſible, qu'il devint incapable d'y réſiſter; & comme ils n'avoient eu qu'un même trône, il fallut preſque leur préparer un même tombeau. En effet, Philadelphe en fut malade à l'extrêmité, & l'effort des plus ſavans médecins, & les vœux de tous ſes peuples, furent à peine capables de l'en tirer.

Je vous ai dit, qu'avant que Céraune marchât contre les Gaulois, il avoit envoyé Mé-

nélas dans la Cherſoneſe, pour délivrer les princeſſes Arſinoé & Antigone. Ménélas y fut, & les amenoit en Macédoine, lorſqu'il apprit que les Gaulois ayant défait & tué Céraune, avoient mis ſa tête au haut d'une picque, la promenant par tout le camp; & que les troupes de ce malheureux prince s'étoient données à un vaillant inconnu, nommé Soſthene.

Ménélas ne voyant donc point de retraite aſſûrée pour lui en Macédoine, s'en vint en Theſſalie trouver Alcime, par les intelligences duquel Lyſimachus, & depuis lui Céraune, s'étoient emparés de la Macédoine. Alcime, qui étoit alors en peine comme il ſe défendroit lui-même contre ces Gaulois, & qui cherchoit du ſupport, reçut favorablement Ménélas; moins pour le ſecours qu'il pouvoit eſpérer de lui, (car Ménélas n'étoit en état de le ſervir que de ſa perſonne, & du peu de gens qu'il avoit), que parce qu'il étoit bien aiſe de devenir maître des deux princeſſes, par le moyen deſquelles il eſpéroit, en cas de néceſſité, engager le roi d'Égypte à le protéger. Mais il voulut auparavant tenter un accommodement avec Brennus, d'autant plus volontiers, que le jeune Antigonus étant remonté ſur le trône, il prévit bien qu'il alloit avoir ce puiſſant ennemi ſur les bras. Ménélas ſe voulant rendre conſidérable à Alcime, entreprit la négociation de ſon accommodement avec les Gaulois,

&,

&, pour cet effet, il alla trouver Brennus, laiſſant cependant les princeſſes à Pidne, en la garde d'Alcime. Ménélas fit leur traité : mais les Gaulois ayant été défaits à Delphes, toutes les meſures de Ménélas & d'Alcime ſe trouvèrent rompues, & je vous avoue que je ne ſais pas encore bien celles qu'ils avoient priſes dans cette nouvelle révolution. Quoi qu'il en ſoit, depuis que les princeſſes furent amenées à Pidne, où Alcime faiſoit ordinairement ſa réſidence, elles y furent moins reſſerrées qu'elles ne l'avoient été pendant qu'elles étoient détenues par les ordres de la reine de Thrace : en ſorte qu'un jour elles trouvèrent moyen de gagner un de leurs gardes, d'envoyer de leurs nouvelles en Egypte, & d'apprendre au roi mon maître, le lieu de leur retraite, & une partie de leurs aventures. Vous pouvez vous figurer la joie qu'il reſſentit à cette nouvelle. Elle le guérit preſque à l'inſtant ; & après s'être exactement enquis de l'état des choſes, il fit armer ſix vaiſſeaux ; & les rempliſſant d'hommes braves, il entreprit de venir une nuit ſurprendre Pidne. Mais devoit-il ſe fier à un élément qui lui avoit déja été ſi contraire ? En paſſant les Cyclades, ſes vaiſſeaux furent ſurpris d'une tourmente, qui les fit échouer près des côtes de ces iſles ; & toute l'adreſſe des matelots ne put empêcher qu'après un jour & une nuit de tempête, celui où nous étions avec lui, mon fils & moi, ne donnât contre les écueils

qui ſont ſur la côte de Theſſalie. Peu de gens de notre équipage ſe ſauvèrent : mais ce malheur n'étonna point le grand cœur de Philadelphe : au contraire, s'efforçant de nous rendre le courage que nous perdions tous : Les Dieux, dit-il, m'ont donné la première connoiſſance d'Arſinoé par une tempête ; ils m'en donneront la poſſeſſion par une autre.

Ainſi ayant envoyé acheter des chevaux à la première ville, de l'argent que nous avions ſauvé avec nous dans notre eſquif, il entreprit de venir juſqu'à Pidne ſans s'y faire connoître ; de voir les princeſſes, & de prendre avec elles des meſures pour leur délivrance. Nous apprîmes, en y arrivant avant-hier, qu'Alcime devoit, pour quelque raiſon ſecrette, les faire conduire le lendemain à Gonnes ; & Philadelphe m'attendoit hier au matin ici proche, tandis que j'étois allé, par ſon ordre, épier le temps qu'elles paſſeroient. J'ai ſu même qu'il s'occupoit alors à lire l'hiſtoire de votre vie, que j'avois autrefois compoſée par ſon ordre, lorſqu'il fut inopinément attaqué par des gens de Ménélas. Ce prince perfide avoit été averti par un des ſiens, de l'arrivée de Philadelphe ; & comme il avoit un double intérêt à ſa mort : en premier lieu, parce qu'il étoit héritier du royaume d'Egypte ; ſecondement, parce qu'il étoit de plus en plus amoureux de la princeſſe Antigone, dont il ne doutoit point que mon

prince ne fût venu tenter la délivrance; il le fit chercher hier tout le matin, par un nombre d'assassins, dont Philadelphe jeta d'abord le plus déterminé à ses pieds, & mit tout le reste en fuite. Mais, ô Dieux! que sa propre valeur lui fut funeste! En poursuivant les autres, il tomba dans une embuscade, où Ménélas l'attendoit en personne, & où ce méchant homme le mit dans l'état déplorable où vous l'avez rencontré. Il est vrai qu'il n'a pas commis impunément cet exécrable parricide contre son roi: car le perfide y a perdu la vie; & j'ai appris à Gonnes, où mon prince me renvoya hier au soir, que Ménelas y a été rapporté mort par quelques-uns des siens. Mais Alcime ayant su, par ce moyen, que Philadelphe étoit sur ses terres, il l'a envoyé chercher par-tout; & je ne vous cèle point qu'on m'a dit qu'il doit faire aujourd'hui publier dans Gonnes un commandement à toutes personnes, de livrer Philadelphe mort ou vif, avec défenses, sur peine de la vie, de lui donner retraite. Vous voyez par-là le besoin que nous avons de votre père, ou plutôt que nous avons de vous-même, à qui Alcidias ne refusera pas l'assistance que nous demandons.

Télamon répondit à Straton, qu'il jugeoit mal d'Alcidias, s'il doutoit de son dévouement pour le roi d'Égypte, & s'il pensoit que la crainte d'Alcime qui n'avoit, dans la Thessalie, qu'une puissance usurpée, lui fît manquer aux droits

de l'hoſpitalité, & aux intérêts d'un auſſi grand roi. Il apprit de Straton, qu'Alcidias ignoroit encore quel hôte il avoit chez lui, & il ſe formoit une extrême ſatisfaction de le lui découvrir le premier. Mais à peine furent-ils dans la maiſon, qu'un domeſtique tout interdit, dit à Télamon, que vingt cavaliers armés venoient d'enlever de force, dans un brancard, l'inconnu qu'il avoit amené le jour précédent; qu'on diſoit qu'ils le tranſportoient à Gonnes par l'ordre d'Alcime; & qu'Alcidias les avoit ſuivis, pour ſavoir la raiſon de cette violence, & voir quel remède on y pourroit apporter.

Quelque Philoſophe que fût Straton, il en penſa mourir de douleur. Il n'étoit point préparé à cette nouvelle, & il s'en prenoit à lui-même, comme s'il eût été coupable de cette diſgrâce, pour n'être pas revenu aſſez tôt. Il ne s'arrêta point cependant aux plaintes; encore moins à examiner comment Alcime avoit découvert l'aſyle de Philadelphe. Il y avoit été porté de jour, & l'affaire ne pouvoit guères ſe cacher. Après avoir donc embraſſé Télamon, & lui avoir de nouveau recommandé les intérêts de ſon maître, il monta à cheval, & ſuivit au galop la piſte des gens du gouverneur.

Fin du quatrième Livre.

SOMMAIRE

DU CINQUIÈME LIVRE.

TÉLAMON ſuit à Gonnes le philoſophe Straton, où il apprend qu'Alcime a fait renfermer dans une tour le roi d'Egypte : Il y rencontre Alcidias, ſon père, qui blâme l'obſtination de Tarſis à aimer Zélie. Télamon le trouve abſorbé de triſteſſe ſur les bords du fleuve Penée, au même endroit où il avoit perdu cette bergère. Il le ramène à Cénome : Agamée & Télamon ſe mettent à lire les papiers que Tarſis avoit trouvés dans le bateau : Commencement de l'hiſtoire des amours de Tarſis & de Zélie. *Jeux inſtitués en l'honneur de Daphné : Zélie y remporta le prix de l'arc* (Sujet de la Vignette), *& Tarſis celui des vers qu'il fit à la louange de cette bergère : Il le reçut de la main de Zélie dont il devint amoureux : Télamon explique à Agamée les différens ſujets des vers que Tarſis compoſa enſuite pour ſa maîtreſſe : Il la ſauva de l'eau où elle étoit tombée : Mélicerte, ſa mère, & elle, furent ſenſibles à ce ſervice. Diſpute entre pluſieurs bergers, ſur le bonheur : Tarſis*

confondit Euriloque, ſon rival, qui le faiſoit conſiſter dans les richeſſes : Embarras & timidité de ce berger avec Mélicerte à qui il n'oſoit déclarer qu'il aimoit Zélie : Télamon, pendant ſon abſence & ſon ſéjour à Athènes, avoit mis dans ſes intérêts la mère de cette bergère. Tarſis interrompt la lecture d'Agamée & de ſon frère : Ergaſte & Célémante ſurviennent : Télamon leur propoſe à tous d'aller au temple de Jupiter, pour faire plaiſir à Tarſis qui avoit deſſein de conſulter l'oracle ſur le ſort de Zélie.

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE CINQUIÈME.

TÉLAMON s'intéreſſoit au déſaſtre du roi d'Egypte, par des ſentimens d'un profond reſpect, & d'une eſtime parfaite; & ſon cœur avoit d'ailleurs une pente ſi naturelle à prendre le parti des malheureux, qu'il n'avoit garde d'en abandonner la défenſe, & de manquer à lui rendre, dans ſa diſgrâce, toutes les aſſiſtances dont il étoit capable. Quoiqu'il ne fût que berger, il ne laiſſoit pas d'avoir beaucoup de crédit à Gonnes; les paſteurs de Tempé étant,

comme nous avons dit, les nobles du pays, & ce que les Gaulois appellent chevaliers dans les Gaules. Sa famille qui étoit des plus anciennes, les emplois qu'avoit eus ſon père, & plus que tout, ſon mérite & ſa propre vertu, lui avoient donné pour amis les plus puiſſans de la ville; &, ſans le grand nombre de gens de guerre qu'y entretenoit Alcime, la famille de Télamon y eût peut-être pû diſputer de force & de crédit avec ce gouverneur.

Il y ſuivit Straton à pied, parce qu'il n'y avoit pas loin d'Hippique; &, en entrant dans la ville, il le rencontra avec Alcidias, dans la maiſon d'un riche marchand, qui étoit bien auprès d'Alcime, & tout enſemble ami intime d'Alcidias. Télamon apprit-là qu'Alcime avoit fait renfermer le roi d'Egypte dans la tour du château, avec ſon écuyer, qui lui avoit été laiſſé pour le ſervir. Straton vouloit aller s'y renfermer : mais Alcidias lui fit conſidérer qu'étant en liberté, il ſeroit plus en état de lui rendre ſervice. Ils tinrent-là conſeil ſur tout ce qu'ils avoient à faire, & s'arrêtèrent à ce qu'ils jugèrent de plus propre à procurer une prompte liberté au roi.

Alcidias & Télamon virent encore quelques autres amis : mais de peur de ſe rendre ſuſpects par un ſéjour & des conférences trop longues, ils ſortirent, & reprirent enſemble le chemin d'Hippique.

Alcidias demanda à ſon fils des nouvelles de Tarſis ; & Télamon lui ayant rendu compte de l'état où il l'avoit laiſſé, Alcidias lui dit : Je ne doute point que vous ne donniez de ſages conſeils à votre frère : mais j'ai lieu d'être ſurpris qu'il s'obſtine comme il fait, dans une paſſion qui ſera la ruine de ſa fortune & de ſa vie. Je l'ai approuvée plus qu'aucun autre, tant que j'ai cru qu'il y pouvoit réuſſir ; j'avoue même que le parti ſur lequel il avoit jeté les yeux, étoit tel, que je ne lui en euſſe pas ſouhaité un autre, quand j'aurois eu à le choiſir, je ne dis pas entre nos bergères, mais entre tout ce qu'il y a de filles au monde. Mais enfin c'eſt être aveugle, & ennemi de ſoi-même, que de s'opiniâtrer dans un deſſein dont la réuſſite eſt impoſſible : c'eſt même avoir bien mauvaiſe opinion de ſoi, de croire qu'on ne puiſſe ſe faire ailleurs une deſtinée heureuſe. Je ſuis las de lui en parler inutilement ; & ſi vous l'aimez, comme je le crois, vous devez faire tout votre poſſible pour lui arracher cette paſſion du cœur. Son imagination eſt frappée, il eſt vrai : mais à quoi lui ſert donc ſa raiſon dans cette rencontre ? Pour peu qu'il y veuille entendre, il ſe préſente pour lui un parti conſidérable. C'eſt une fille auſſi riche qu'elle eſt belle & ſage, & qui veut bien le venger de tous ſes malheurs.

Télamon l'écouta avec reſpect. Il lui dit,

qu'il étoit dans la même penſée; mais qu'il ne croyoit pas Tarſis, en ce moment, capable de goûter une ſemblable propoſition. Ils ne parlèrent d'autre choſe durant le chemin, ni même durant le diner; &, quelque temps après, Alcidias le laiſſa en liberté de s'en retourner.

La première choſe que fit Télamon, fut de ſonger à rejoindre Tarſis : mais quelque ſoin qu'il prît, il ne le put retrouver que ſur le ſoir, qu'il l'apperçut ſur le bord du fleuve.

Ce triſte berger ayant inutilement employé tout le jour à la recherche de Zélie, ſe venoit entretenir de ſa perte, au lieu même où il l'avoit faite; & il ſembloit en vouloir demander des nouvelles aux endroits qui en avoient été les témoins. Il s'arrêtoit de temps en temps, appuyant le bout de ſon javelot en terre. De temps en temps, il pouſſoit de profonds ſoupirs, & levoit les yeux au ciel, en ſe plaignant de la fortune. Quelquefois il ſembloit perdre courage; & ſe remettant en mémoire les ſujets de plainte qu'il croyoit avoir de ſa bergère, & combien elle avoit contribué elle-même à ſon malheur : Ah! diſoit-il, ce n'eſt pas de la fortune que je dois me plaindre; elle m'eût rendu infailliblement heureux, ſi Zélie, plus impitoyable qu'elle, ne s'y étoit oppoſée. Oublions, oublions cette cruelle, qui a bien voulu me perdre; perdons-en, s'il eſt poſſible, juſqu'au ſouvenir.

Il ſe mit alors à marcher d'un pas plus vîte & plus délibéré, & à porter çà & là ſes regards, pour chercher dans ces objets différens, de quoi combattre les douloureux ſujets qui s'offroient à ſon imagination. Tantôt il regardoit ces hautes & prodigieuſes montagnes d'Olympe & d'Oſſa, qui, cachant leur tête dans les nues, ſemblent ſervir de colonnes au ciel, & qui portent les arbres dont leur ſommet eſt orné, dans une région où ne peuvent s'élever les vapeurs les plus légères. Tantôt il jetoit la vue ſur les fertiles prairies qui bordent le fleuve des deux côtés, & y conſidéroit les bergers occupés à ramener leurs troupeaux, pour les garantir de la fraîcheur de la nuit qui ſurvenoit. Tantôt portant les yeux ſur le fleuve même, il y conſidéroit la peinture flottante des nuages brillans de toutes ſortes de couleurs, que le ſoleil a coutume d'y tracer en ſe couchant. Mais dans une affliction extrême, tout ſemble nous parler de notre mal. Quelque choſe que Tarſis pût voir, ſa mémoire trop fidèle, en prenoit occaſion de lui renouveller l'idée de ſes malheurs. La hauteur exceſſive de ces montagnes, comparée au lieu d'où il les voyoit, montroit ſenſiblement, à ſon avis, la différence de la condition glorieuſe & élevée de ſa fortune paſſée, avec l'état humiliant où il ſe trouvoit. Hélas! diſoit-il, en voyant retirer les troupeaux des prairies, toute la nature va prendre un repos

qui n'eſt plus fait pour Tarſis. La diverſité de ces nuages peints ſur les eaux, lui repréſentoit les différens événemens de ſa vie; & les flots de l'onde, qui les changeoient à tous momens, lui paroiſſoient une image bien juſte de cette fortune inconſtante, qui ne lui avoit preſque jamais permis de ſe voir deux inſtans de ſuite dans une heureuſe tranquillité.

Il s'occupoit de ces triſtes réflexions, quand Télamon l'aborda; & il y étoit ſi attaché, qu'il ne s'apperçut de l'arrivée de ſon frère, que quand il fut près de lui. Télamon le trouva ſi abattu & ſi défait par la fatigue & le chagrin, qu'il en étoit méconnoiſſable. Il n'avoit garde de lui parler d'une nouvelle maîtreſſe, comme ſon père le ſouhaitoit: cette propoſition n'eût fait qu'augmenter une affliction déja trop propre à l'accabler. Après avoir ſu de lui l'inutile ſuccès de ſa recherche, il voulut l'entretenir de ce qu'il avoit appris de ſon côté, & lui conter une partie des aventures du roi d'Egypte, pour endormir ſa douleur par ce récit: mais à peine Tarſis y donna-t-il attention, ſes propres diſgrâces ne lui permettant pas de ſonger à celles des autres. Enfin Télamon le ramena à Cénome, où ayant paſſé enſemble une partie de la nuit à ne parler que de Zélie, Tarſis acheva l'autre dans ſa chambre à y penſer.

Télamon ne dormit guères plus que ſon frère; & ne pouvant demeurer au lit, il ſeroit ſorti

volontiers dès le point du jour, s'il n'avoit craint de l'éveiller, en cas qu'il prît quelque repos. Il demeura donc dans ſa chambre, en attendant que Tarſis ſortit; & voyant ſur la table le rouleau de papiers que ſon frère avoit dépoſé chez lui quelques jours auparavant, il ſe mit à en lire quelques piéces, comme s'il ſe fût entretenu avec l'auteur, en repaſſant ſes ouvrages; & trouvant même quelque conſolation à ſe rappeler par-là le ſouvenir d'un tems plus heureux pour l'un & pour l'autre.

Voyant ces piéces mêlées, & que pas une n'étoit dans ſon rang, il entreprit de les ranger de ſuite, ſelon le tems qu'elles avoient été faites. Ce n'étoit pas une choſe difficile pour lui, parce qu'il n'y en avoit preſque aucune que Tarſis ne lui eût montrée au ſortir de ſa plume, & il en ſavoit non-ſeulement le tems & la date, mais l'occaſion & le ſujet, ayant toujours été le confident, & le médiateur même de ſon amour.

Agamée, que l'impatience de rejoindre ces illuſtres bergers avoit éveillé d'auſſi bon matin, le ſurprit dans cette occupation; & Télamon n'ayant pas de raiſons pour s'en cacher, céda volontiers au deſir que l'Athénien témoigna d'en voir quelque choſe. Mais de peur d'être interrompus, ils allèrent dans le jardin avec ces mêmes papiers, pour les y lire plus en repos, en attendant que Tarſis ſortit.

Si vous vouliez me faire la grâce entière, dit Agamée, dès qu'ils furent aſſis, ce ſeroit, en liſant ces vers, de m'expliquer l'occaſion qui les a fait faire; vous m'en donneriez par-là plus d'intelligence & de goût: car ſi j'ai pris tant de plaiſir à lire la vie de Tarſis, guerrier & héros, je n'ai pas une paſſion moindre d'apprendre celle de Tarſis amant & berger. Je le ferai volontiers, répondit Télamon, pourvû que nous en ayons le tems: car ſi je l'entreprens, je ſerai obligé de diſcourir quelquefois aſſez amplement, pour l'éclairciſſement d'une piéce fort courte, & de faire, comme on dit, des commentaires plus longs que le texte. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai garde de vous rien refuſer de ce qui peut contribuer à votre ſatisfaction.

Ayant alors étendu tous ces papiers par ordre auprès de lui, il en prit un, & parla de la ſorte.

HISTOIRE
DE TARSIS ET DE ZÉLIE.

CES vers que je tiens, ſont les premiers que mon frère ait jamais faits pour Zélie. Ce fut fort peu de tems après notre retour de Panticapée. En arrivant ici, je me trouvai accordé avec Philiſte, que je n'avois point encore vue. Le ſouvenir d'Olympie, qui m'étoit toujours reſté, m'ôtoit toute penſée de mariage; & mes parens

qui ménagèrent le nôtre ſans moi, m'épargnèrent aſſez heureuſement la peine d'un choix, dans lequel la prudence humaine, quand elle s'en mêle ſeule, ne manque guères d'être trompée. Ce fut dans le moment de mes nôces, que Tarſis vit Zélie pour la première fois, & qu'il en devint éperduement amoureux, quoiqu'elle n'eût alors que treize ans. Je ſuis bien fâché, Agamée, pour la juſtification de mon frère, & pour l'honneur du hameau, que vous n'ayez point vû Zelie : vous pardonneriez aſſurément à Tarſis, de s'être ſi-tôt laiſſé vaincre, & d'avoir aujourd'hui tant de regret de ſa perte : au moins verriez-vous, que s'il y a dans ces vers des louanges & des expreſſions qui vous ſemblent trop fortes, le ſujet en étoit digne.

Pour vous expliquer ceux-ci, vous ſaurez que mes nôces ſe firent dans le tems que l'on célèbre parmi nous la fête du ſacrifice ſanglant. Je vous entretiendrai une autre fois du détail de ce ſacrifice, qui a quelque choſe de ſingulier, & qui eſt maintenant le ſeul de cette nature, qui ſe faſſe dans la Grece. Il faut vous dire ſeulement, qu'avant que de le faire, l'on en ſolenniſe la veille, & le jour précédent, par des jeux en l'honneur de Daphné, fille du fleuve Penée, en mémoire de laquelle ſe fait le ſacrifice.

Le premier jour eſt célébré par les filles, qui ont en ceci la préférence ſur les hommes, parce qu'il s'agit de la fête d'une Déeſſe. Ce ſpectacle,

qui ne ſe voit point ailleurs, a quelque choſe d'agréable.

Au milieu d'une grande prairie, qui eſt un peu plus bas que Callioure, & ſur le bord du fleuve Penée, l'on dreſſe un échaffaud, où toutes les jeunes bergères qui ſont admiſes à ces jeux, montent à leur tour; & d'où chacune décochant trois flêches, l'une après l'autre, tâche de percer en volant, quelques oiſeaux, qu'on lâche à certain eſpace de l'échafaud. Ce jeu eſt inſtitué pour renouveller le ſouvenir des exercices auxquels s'appliquoit Daphné dans notre vallée, lorſqu'elle étoit encore fille mortelle: car vous ſavez comme moi, qu'elle étoit alors une des Nymphes de Diane.

On ſolenniſe le ſecond jour par des vers, que compoſent & que chantent les bergers à l'honneur de celle qui a remporté le prix la veille. Il y a des Juges établis pour en examiner le mérite, & le prix eſt accordé à la meilleure de ces piéces, qui ne doit point paſſer ſix vers, pour ne pas retarder l'examen par un plus grand nombre. C'eſt la bergère victorieuſe, qui de ſes mains couronne le vainqueur; & cette ſeconde eſpece de jeu doit ſon inſtitution à la mémoire d'Apollon, le Dieu des vers, & qui fut l'amant de Daphné.

Il y avoit long-tems que nous n'y avions aſſiſté, parce que nous avions toujours été hors du pays; & mon frère n'avoit pas même alors

envie de s'y trouver, parce qu'il ne s'étoit jamais appliqué à ce genre d'écrire, & que par un effet d'amour-propre, que la philoſophie n'avoit pû vaincre, il ne vouloit point être d'une fête où il n'étoit pas sûr de remporter le prix. Mais la conjoncture de mes noces, qui ſe firent à l'ouverture de ces jeux, l'engagea à faire comme les autres.

Après que pluſieurs bergères eurent tiré leurs trois coups, ſelon le rang que le ſort leur accordoit, on vit paroître la jeune Zélie, je ne ſais ſi je dois dire pour percer des oiſeaux, ou des hommes. Il m'en ſouvient encore. Elle étoit vêtue d'une robe blanche, ornée d'un tiſſu de fleurs, qui en faiſoient la broderie. Sa robe retrouſſée d'un côté preſque juſqu'au genou, laiſſoit voir des brodequins d'une même parure. Sa main droite étoit armée de trois flêches; & de la gauche elle portoit un arc d'ébene, dont la corde étoit tiſſue de ſoie. Sa tête étoit couverte d'un chapeau de fleurs, dont les couleurs différentes auroient déparé ſon teint, s'il n'avoit pas été d'un éclat à ne pouvoir être effacé; & ce teint étoit rehauſſé par la beauté de ſes cheveux noirs, qui flottant négligemment ſur ſes épaules, ſembloient, par pluſieurs anneaux qu'ils formoient, vouloir remonter juſques à leur racine. Je ne dis rien ici de ſa taille; je laiſſe à votre imagination à vous la peindre, parce qu'elle ne peut en outrer le portrait.

Dès qu'on eut lâché l'un des oiſeaux, elle tira ſa flêche avec tant d'adreſſe, qu'elle lui perça la tête du premier coup, & le fit tomber mort au milieu de l'aſſemblée. Mille cris de joie furent pouſſés à l'inſtant; & l'on vit cette belle bergère deſcendre avec une gaieté, qui faiſoit aſſez connoître la ſatisfaction qu'elle avoit d'avoir mieux réuſſi que ſes compagnes.

Tarſis la ſuivit des yeux le plus long-tems qu'il put; & ce fut avec regret qu'il la perdit de vue, au milieu de pluſieurs autres bergères parmi leſquelles elle s'alla mêler.

L'état où je le vis à ce moment, me fit incontinent prévoir quelque choſe de ſon malheur à venir. Quoiqu'il fût naturellement gai, il tomba dans une triſteſſe ſubite, dont il ne revint qu'en revoyant la belle Zelie, qui d'une ſeconde flêche, fit perdre la vie au ſecond oiſeau. Ce coup acheva de lui ravir la liberté. Elle parut la troiſième fois avec un ſuccès ſemblable; ce qui n'arriva point à ſes compagnes, qui preſque toutes manquèrent leur coup. Si je m'arrêtois aux préſages, je vous dirois que ceux de cette journée, où l'amour de Tarſis prit naiſſance, furent ſi malheureux, qu'un des oiſeaux de Zelie ayant été percé d'une flêche, ne laiſſa pas de voler, & de l'emporter avec ſoi, au grand étonnement de l'aſſemblée.

Après la cérémonie, nous allâmes voir les bergères; & Tarſis les ayant ſaluées toutes, s'ap-

procha particulièrement de Zelie, avec laquelle il eut un entretien dont il fut enchanté, & qui rendit ſon mal incurable. Charmante bergère, lui dit-il, vous avez remporté toute la gloire de la fête : mais on ſe plaint de vous. Vous n'étiez-là que pour abbattre des oiſeaux, & vous avez bleſſé des hommes. Je ne crois pas, reprit-elle, avec une aimable rougeur, avoir été ſi mal-adroite. J'ai trop bien remarqué l'effet de mes trois coups, pour craindre que l'on ait ſujet de s'en plaindre. Vous n'avez garde, repartit le berger, de ſavoir le mal qu'ont cauſé les traits dont je parle, puiſque vous ne ſavez peut-être pas les avoir lancés. On doit donc me le pardonner, répliqua-t-elle, puiſque vous avouez vous-même, que c'eſt ſans deſſein que je l'ai fait. Auſſi ne vous le reprochera-t-on jamais, belle bergère, dit Tarſis; & ceux qui ſe plaignent, le font moins pour témoigner leur déplaiſir, que pour ſe vanter de l'honneur qu'ils ont eu d'être bleſſés de vous. Elle ceſſa de répondre à ces galanteries; & pour s'en diſpenſer plus honnêtement, elle prit le prétexte de l'arrivée de quelques bergères.

Dès cet inſtant l'amour produiſit en lui plus d'un changement. Non-ſeulement ſon humeur naturellement enjouée, fit place à un ſérieux qui tenoit de la triſteſſe, mais il devint poëte, ſans avoir rien fait juſques-là pour l'être, & fit en public le coup d'eſſai d'un métier dont il ne s'étoit jamais mêlé.

Voilà, Agamée, quel fut le ſujet de ces premiers vers que vous allez voir. Je ne me ſouviens pas quels furent ceux des autres bergers. Je ſais bien que les uns comparoient l'adreſſe de Zelie à celle de Diane. Les autres diſoient qu'elle en avoit dérobé le ſecret à Apollon. D'autres, qu'il étoit difficile de juger de quoi elle ſe ſervoit mieux, ou des flêches de Diane, ou de celles de l'Amour: mais quoi qu'il en ſoit, voici le Sixain de mon frère.

MADRIGAL.

On ne peut ſe laſſer d'admirer votre adreſſe,
Et l'incomparable juſteſſe
Des traits dont vous portez un aſſuré trépas.
Moi-même à l'envi je vous loue:
Mais, Zélie, en ſecret mon cœur me déſavoue;
Et dit que vous frappiez où vous ne viſiez pas.

Vous deſirez apparemment ſavoir quel fut l'effet de ces vers. Ils n'avoient pas aſſurément toute la perfection qu'un bon poëte y eût miſe: cependant la faveur des juges, ou bien la grâce avec laquelle il les chanta, lui mérita le prix, & Tarſis eut la ſatisfaction, non-ſeulement d'avoir loué Zelie le plus dignement, mais encore celle d'en recevoir la récompenſe de ſes mains. Ce prix étoit un javelot, dont le fer étoit doré, & qu'il alla recevoir avec reſpect. Il lui dit,

en

en le recevant : Ah ! divine Zélie, vous me donnez des armes bien tard, & après que je ſuis vaincu !

Le jour ſuivant étoit celui du ſacrifice ſanglant ; & comme c'eſt toujours le premier de l'année, ſuivant notre manière de la compter, l'uſage demande que l'on s'y faſſe de petits préſens les uns aux autres ; ce que nous appelons des étrennes. Ce fut-là le ſujet des vers que voici, & qui s'entendent aſſez d'eux-mêmes.

ÉTRENNES.

Bergère, la coutume veut
Que chaque berger ſe diſpoſe
A donner dans ce jour, s'il peut,
A ſa bergère quelque choſe.

Cette loi qu'on ſuit parmi nous,
Me met dans une peine extrême :
Car qu'ai-je qui ne ſoit à vous ?
Vous ſavez que j'y ſuis moi-même.

Afin de me déterminer,
Et me tirer de tant de peines,
Permettez-moi de vous donner
Un peu d'amour pour vos étrennes.

Bergère, c'eſt-là tout mon bien ;
Souffrez donc que je vous en donne :
Vous n'en avez point auſſi-bien,
Et moi j'en ai plus que perſonne.

A la lecture de cette ſeconde pièce, Agamée témoigna qu'il trouvoit ces vers fort à ſon gré, & qu'il s'étonnoit que ce fuſſent-là les productions d'un apprentif, comme Télamon le diſoit : mais celui-ci prévoyant que ſi l'Athénien diſoit ainſi ſon ſentiment ſur chaque pièce, ils n'avanceroient guères ; & plus encore, parce qu'il attribuoit ces louanges à la ſeule complaiſance qu'il avoit pour lui & pour ſon frère : Agamée, lui dit-il, votre honnêteté va vous engager, peut-être, à louer tous ces ouvrages l'un après l'autre ; & vous ſentez comme moi, que leur circonſtance fait tout leur mérite : mais votre attention & votre ſilence me tiendront lieu de la plus grande approbation que vous leur puiſſiez donner. Agamée lui ayant promis l'un & l'autte, Télamon pourſuivit ainſi, en prenant un troiſième papier.

Vous n'entendriez pas ceux-ci, continua-t-il, ſi je ne vous en expliquois le ſujet un peu plus au long que je n'ai fait les autres. Je vous ai dit que Tarſis aima paſſionnément Zélie dès qu'il la vit, toute jeune, &, pour ainſi dire, tout enfant qu'elle étoit : mais Zélie n'aima pas Tarſis auſſi vîte. Ces vers ont pour ſujet une aſſez plaiſante inquiétude qu'elle eut à l'égard de Tarſis. Mes noces étant faites, & mes parens étant retournés chacun chez eux, elle vit que Leucippe & Mélicerte avoient retenu Tarſis avec moi, pour demeurer quelques

jours à Callioure. Tarſis cherchoit toujours l'occaſion d'être auprès de ſa jeune bergère, & ſa paſſion lui mettoit toujours à la bouche quelque galanterie nouvelle. Zélie qui n'avoit point encore vu les compagnies, ſe trouvoit ſouvent embarraſſée dans ce qu'elle avoit à lui répondre; non pas qu'elle manquât d'eſprit, mais parce qu'elle n'avoit pas cette hardieſſe à s'expliquer, qui ne s'acquiert que par l'uſage du monde; & cette défiance qu'elle avoit d'elle-même, provenoit autant de l'amour-propre, que de l'eſtime qu'elle avoit pour Tarſis; ce qui lui faiſoit encore plus craindre de manquer devant lui: enſorte qu'autant que mon frère aimoit à être auprès d'elle, autant appréhendoit-elle ſon entretien. Elle avoit été même joyeuſe de voir la fin de ces noces, contre l'ordinaire des jeunes filles de ſon âge, qui n'aiment rien tant que ces fêtes. Elle eſpéroit que la compagnie ſe ſéparant, elle ſeroit enfin délivrée de Tarſis. Quand elle ſut qu'il demeuroit, elle alla, toute triſte, s'en plaindre à mon épouſe. En vérité, ma ſœur, lui dit-elle, je ne ſais ce que nous allons faire; voilà Tarſis qui demeure encore ici! Hé bien, ma ſœur, lui répondit Philiſte, n'en devez-vous pas être bien-aiſe, puiſqu'il eſt d'une ſi agréable humeur? Agréable, reprit Zélie; je n'en vis jamais de plus ennuyeuſe; & je vous avoue que ſi j'étois maîtreſſe de moi, je quitterois la

maiſon tant qu'il y ſera. Vous me ſurprenez, ma ſœur, répliqua Philiſte, & vous êtes ſeule de votre penſée. Tarſis ne fait que rire, que chanter; il danſe bien, il ſait faire des vers, & mille autres choſes agréables: y a-t-il rien qui ſoit moins propre à vous cauſer de l'ennui? Zélie avoit quelque répugnance à lui dire la raiſon qui la faiſoit ainſi parler; & Philiſte la preſſant de s'expliquer, elle ne put lui dire autre choſe, ſinon qu'il parloit trop. Mais, repartit Philiſte, quand il parle, ne le fait-il pas à propos, plaiſamment, avec eſprit? Ma ſœur, ma ſœur, reprit Zélie, vous en parlez bien à votre aiſe, vous qui n'en avez point à ſouffrir! S'il s'adreſſoit à vous auſſi ſouvent qu'à moi.... Mais, interrompit mon épouſe, n'eſt-ce pas une marque de l'eſtime qu'il a pour vous? & aimeriez-vous mieux qu'il vous laiſsât là comme un enfant? Non, reprit-elle; mais je voudrois qu'il ne m'obligeât point à lui répondre: car enfin je l'appréhende, & je tremble dès qu'il m'approche; je ſuis même tellement en peine de ce que je lui répondrai quand il me parle, que ſouvent je n'entends pas la moitié de ce qu'il me dit.

Nous arrivâmes dans la chambre, Tarſis & moi, lorſque Philiſte rioit encore de cette naïveté. Zélie rougit dès qu'elle l'apperçut, & voulut ſortir, après avoir prié tout bas ſa ſœur de ne nous en rien dire. Mais Philiſte l'ar-

rêtant malicieuſement : Oh ! pour cela, ma ſœur, lui dit-elle, vous m'aiderez, s'il vous plaît, à entretenir Tarſis ; car je ſais bien qu'il ne demeure ici que pour l'amour de vous. Ces paroles redoublèrent le dépit & la rougeur de Zélie, & elle nous a depuis avoué, que jamais elle n'eut plus de colère contre ſa ſœur, & qu'elle augmenta ſur-tout, quand Tarſis appuya la choſe, en l'aſſurant qu'il ne s'étoit réjoui du départ de la compagnie, que parce qu'il eſpéroit par-là être plus librement auprès d'elle. Jugez ſi c'étoit, en ce temps-là, lui bien faire ſa cour ! Tarſis, lui dit-elle, vous avez trop d'eſprit pour vous plaire dans la compagnie d'un enfant : mais je vais chercher Leucippe ou Mélicerte, & les avertir que vous êtes ſeul. Au même temps elle voulut ſortir : mais Tarſis l'arrêtant : Belle Zélie, lui dit-il, ſi vous deſirez que je ne ſois pas ſeul, il ne faut donc pas me quitter : car ne voyez-vous pas que je vais l'être, dès que vous ſerez partie, & que ces deux mariés ne ſont plus bons que l'un pour l'autre ? Hé bien, répliqua-t-elle, vous ne ſerez pas ſeul long-temps ; je vous ai dit que j'allois avertir Mélicerte ou Leucippe. Et moi je vous aſſure, repartit Tarſis, qu'avec Leucippe & Mélicerte, je ſerois bien plus ſeul qu'avec vous ; & que ce n'eſt qu'auprès de vous que je crois être en compagnie. Tarſis, s'écria-t-elle agréablement, je ne vois jamais mieux

qu'on me veut chaſſer, que lorſqu'on ſe moque de moi comme vous faites, & elle fit un nouvel effort pour ſortir. Mais Tarſis s'y oppoſant une ſeconde fois, & la prenant par la main : Comment dites-vous que je voudrois vous chaſſer, reprit-il, puiſque je commets juſqu'à des incivilités pour vous retenir ? Pendant qu'ils parloient ainſi, Philiſte qui m'avoit dit l'inquiétude de ſa ſœur, ne pouvoit s'empêcher de rire de la voir tombée ſi inopinément dans le piége, à l'heure même qu'elle ſongeoit à l'éviter. Zélie ne put ſupporter ces éclats de riſée ; &, dans ſon dépit, elle retira bruſquement la main, dont Tarſis s'étoit ſaiſi pour la retenir, & elle ſortit, quoique ſa ſœur lui pût dire. Nous contâmes auſſi-tôt ſon appréhenſion à Tarſis, qui, ſur ce ſujet, lui donna le lendemain ces vers.

STANCES.

Je me plaignois que vous me dédaigniez,
Vous voyant ſi froide & ſi fière ;
Et cependant, belle bergère,
On m'a dit que vous me craigniez.

Mais dites-moi, d'où vous vient cette crainte ?
Eſt-ce d'eſtime, eſt-ce d'effroi ?
Belle Zélie, eſt-ce pour moi
Un ſujet de joie, ou de plainte ?

Toujours la crainte, à ce qu'on nous dépeint,
Eſt le ſort d'un amour extrême :
Déplaire à l'objet que l'on aime,
Eſt un mal qu'à toute heure on craint.

Mais qui ne ſait que la brebis timide,
Tremble à voir le loup qui la ſuit ?
Que l'alouette craint & fuit
De l'épervier le vol rapide ?

Quand votre cœur tremble & craint comme il fait,
Zélie, en ſeroit-ce de même ?
Craint-il comme on craint ce qu'on hait ?
Craint-il comme on craint ce qu'on aime ?

J'ajouterai ici, continua Télamon, que Tarſis me montra ces vers avant que de les donner à Zélie. Je lui témoignai que je les trouvois paſſables, mais que je ne lui conſeillois pas de les montrer. Il m'en demanda la raiſon avec inquiétude. Je lui répondis que je croyois néceſſaire, pour le ſuccès de ſon amour, de le cacher à Leucippe & à Melicerte avec le plus de ſoin qu'il pourroit, parce qu'ils le ſouffriroient volontiers dans leur maiſon en qualité de frère de leur gendre ; mais qu'il n'en ſeroit peut-être pas de même, s'ils s'appercevoient de ſa paſſion ; & je ſavois même qu'ils avoient jeté les yeux ſur un autre parti pour leur fille. Hélas ! mon frère, reprit-il, que me ſervira donc d'aimer,

ſi l'on ne ſait point que j'aime ? Mon cher frère, lui dis-je, prévalez-vous de l'accès que vous avez ici ; & avec la réputation que vous y avez acquiſe, faites encore connoître votre douceur d'eſprit, & vos autres qualités qu'on ne ſait point. Gagnez le cœur, ſans marquer que vous en ayez envie. Vous ſavez qu'on ne ſurprend guères une place, quand le deſſein de l'attaquer eſt découvert. Vous avez affaire à des perſonnes qui ſavent connoître le prix des choſes ; ſongez ſeulement à vous faire valoir ce que vous valez ; & mettez-vous en un état où l'on ſouhaite que vous aimiez, avant que vous ayez marqué le vouloir faire. Ah ! mon frère, répondit-il, voila de beaux conſeils : mais le moyen de les ſuivre ! Penſez-vous que les autres aient de moi la bonne opinion que votre amitié vous en donne ? & qu'ai-je qui puiſſe me gagner le cœur de Zélie, que l'amour que je fais gloire d'avoir pour elle ? Mon cher Tarſis, lui repartis-je en l'embraſſant, tu ne ſais pas ce que tu vaux. Prends courage, te dis-je, & laiſſe le reſte à nos ſoins, au temps, & à ta bonne fortune.

Je le perſuadai donc d'être plus réſervé dans la déclaration de ſon amour ; & la ſuite lui fit bien connoître que je lui avois donné un bon conſeil : car vous allez voir que ſi Leucippe ſe fût douté de ſon deſſein, il auroit fait ſes efforts pour interdire à mon frère tous les moyens de parler à ſa fille.

La première choſe à quoi s'appliqua Tarſis, ce fut de gagner Mélicerte. Il le fit par deux raiſons. La première, parce qu'étant une des perſonnes du monde qui a le plus d'eſprit & de vertu, c'eſt auſſi l'une de celles qui en fait le plus de cas dans les autres; & il avoit effectivement une eſtime & une vénération pour elle, qui lui auroit fait rechercher ſa bienveillance, quand il n'y eût point eu d'autre intérêt. La ſeconde, parce qu'encore que Leucippe ne ſe laiſſe gouverner par perſonne, elle ſait néanmoins le ménager ſi bien, qu'elle le conduit toujours inſenſiblement à ce qu'elle ſouhaite. Ces papiers que vous voyez, ſont donc divers billets que Tarſis écrivit à Mélicerte lorſqu'il fut de retour à Cénome, & qu'elle donna ſans doute en garde à Zélie. Mais je les paſſe, pour revenir à nos vers.

En voici qui furent faits dans une occaſion fâcheuſe, mais qui fut pourtant, par l'événement, aſſez avantageuſe pour mon frère, & qui ne contribua pas peu à lui gagner les bonnes grâces de Mélicerte, & celles même de Zélie.

Un ſoir ils ſe promenoient dans cette plaine que vous avez pu voir au-deſſous de Callioure, du côté de la mer. Il y a une petite rivière au milieu, qui ſe va dégorger dans le golfe. Elle eſt fort profonde, & quelquefois aſſez groſſe, & on la paſſe néanmoins ſur deux planches. Zélie marchoit devant, chantant, & cueillant

des fleurs, & Tarſis entretenoit Mélicerte, qui alloit plus lentement. Soit que ces deux planches fuſſent pourries, ſoit qu'elles euſſent été mal poſées, Zélie fut à peine deſſus, qu'elles gliſsèrent ſous elle, & elle tomba dans cette rivière, que les pluies avoient alors fort groſſie; ce qui formoit un torrent affreux à entendre & à voir. Vous jugez aiſément quelle fut la frayeur de Mélicerte : mais vous ne pouvez guères vous imaginer l'émotion de Tarſis. Il y court tout hors de lui-même; & quoique l'eau fût impétueuſe en cet endroit, il s'y jette tout habillé, & fait ſi bien, qu'il rapporte enfin Zélie entre les bras de ſa mère. C'eſt ſur cette chûte qu'il fit les vers que voici.

SONNET.

Ma bergère ſur l'eau ſe promenoit un ſoir.
A ſon divin abord deux planches s'enfoncèrent;
Et la croyant Thétis, par reſpect lui cédèrent
Le chemin qui conduit à l'humide manoir.

Par un même reſpect les ondes s'abaiſsèrent,
Et lui firent un lit pour la mieux recevoir.
On vit à ſes côtés tous les flots s'émouvoir.
Et que d'un juſte orgueil auſſi-tôt ils s'enflèrent.

Nos bergers éblouis des rayons de ſes yeux,
En l'y voyant tomber avecque tant de feux,
La crurent le ſoleil qui ſe cachoit dans l'onde.

Et quand du fond des flots, par un heureux retour,
Avec tant de beautés elle revint au jour,
On la prit pour Vénus qui renaiſſoit au monde.

Ces vers furent reçus auſſi favorablement que le méritoit le ſervice de Tarſis; & Mélicerte les donna elle-même à ſa fille.

Il faut encore un éclairciſſement ſur les deux piéces qui ſuivent. Ce n'eſt pas qu'elles ne s'entendent aſſez d'elles-mêmes: mais je ſuis aſſuré que ce que je vous en dirai, vous y fera prendre plus de goût. Un jour Leucippe étant malade, nous nous aſſemblâmes l'après-dînée dans ſa chambre, pour le divertir. Célémante qui s'y trouva, avec Ergaſte, & quelques bergères, étant dans ſa gaieté ordinaire, nous y propoſa différens jeux; & Tarſis qui ne cédoit guères alors à l'enjouement de Célémante, ſe mit auſſi à en propoſer d'autres; enſorte que nous fûmes plus en peine de choiſir un jeu, que de le trouver. On s'arrêta à celui que l'on appelle le Jeu des Queſtions, que Célémante avoit propoſé. Ce jeu a cela de particulier & d'agréable, qu'il s'accommode ſi bien à la portée de ceux qui le jouent, que ſi ce ſont des perſonnes ſérieuſes, l'on en peut faire un entretien ſérieux & inſtructif; ſi elles ſont gaies, il eſt divertiſſant. Il peut même être tous les deux enſemble, par le mêlange des différentes humeurs de ceux qui s'y amuſent; & vous verrez qu'en-

core qu'il ſoit aiſé pour les plus ſimples perſonnes, il ne ſeroit pourtant pas indigne des philoſophes. Voici comment on le joue.

Chacun à ſon tour propoſe une queſtion ſur tel ſujet qu'il lui plaît. Là-deſſus, celui qui l'a propoſée, prend le ſentiment de chacun de la compagnie; enſuite il dit le ſien; & ſi l'on n'a pas rencontré à ſon gré, il réfute en moins de mots qu'il peut, celui des autres. Ceci s'entendra mieux par l'exemple.

Quand ce fut au tour de Célémante à propoſer une queſtion: Comme je ne ſonge, dit-il, qu'à vivre heureux & content, je prie la compagnie de me dire ce qu'elle penſe qu'il faille pour l'être.

C'étoit à moi de parler le premier. Vraiment, Célémante, lui dis-je, tu nous fais-là une plaiſante queſtion, quand nous ne ſongeons qu'à nous divertir! Tu crois être encore dans les écoles de ton Epicure. Eſt-ce en jouant, qu'on peut donner la réſolution d'un problême qui a été l'écueil des plus ſérieuſes méditations des philoſophes? Il eſt vrai, reprit agréablement Mélicerte, que Célémante ne pourroit pas faire une autre queſtion aux ſept Sages. Mais enfin, Télamon, dit-elle en s'adreſſant à moi, il faut le ſatisfaire; & quoique ce ne ſoit pas encore mon rang de parler, je prends votre place, pour lui répondre, & lui dire, que pour vivre heureux, il ne faut qu'être Célémante; car je ne vois rien de ſi content que lui. Et moi, pour

ſuivis-je, je crois qu'il faut être ce qu'il n'eſt point, c'eſt-à-dire, bien ſage, parce que le ſage ſe contente de tout. Leucippe pour qui ſe tenoit le jeu, parce qu'il étoit malade, & que nous cherchions tous à le divertir, donna ſon avis comme les autres. Il ne faut que de la ſanté, dit-il, parce qu'avec la ſanté l'on a tout le reſte. Et moi, dit Philiſte, quand ce fut à elle à parler, je ſuis du ſentiment qu'il ne faut que craindre les Dieux, parce que celui qui les craint, reçoit de leurs mains agréablement toutes choſes. Zélie n'avoit encore rien dit, & ſon tour vint, ſans qu'elle pût ſe réſoudre à parler devant Tarſis. Mélicerte lui ordonna de s'expliquer. En vérité, ma mère, lui dit-elle, ceci eſt trop ſavant pour moi. Courage, courage, reprit la ſage Mélicerte; nous voulons décider une queſtion où nous ſommes des aveugles, & où tu rencontreras peut-être mieux que nous tous. Vous dites vrai, dit Leucippe à Mélicerte, nous parlons d'une choſe que l'on ne poſsède guères qu'à ſon âge. Je crois donc, puiſqu'il faut le dire, pourſuivit Zélie, que pour être vraiment heureux, il faut avoir tous les biens enſemble; car j'ai toujours oui dire, qu'on ne l'eſt point, quand quelque choſe y manque. Et toi Ergaſte, lui demanda Célémante? Il ne faut que ſavoir aimer, répondit Ergaſte : car l'amour & l'amitié faiſant trouver du plaiſir dans le mal même, ils en peuvent faire trouver

à tout. Je penſe, dit une voiſine, que ſon tour faiſoit parler, qu'il ne faut qu'être roi, parce que les rois ont tout ce qu'ils veulent. Il y avoit-là un berger, nommé Euriloque, fort amoureux de Zélie, & qui, étant très-riche, étoit bien-aiſe de donner en paſſant à cette bergère une impreſſion avantageuſe de ſon mérite. Son avis fut qu'il ne falloit qu'être riche; parce que, dit-il, qui a de l'argent, a tout ce qu'il ſouhaite. Tarſis étoit le dernier avant Célémante, lequel, comme ayant propoſé la queſtion, devoit la réſoudre après tous les autres. Il donna la ſolution par une chanſon, dont voici les paroles; & cela dans l'intention de déguiſer ſon amour, comme je le lui avois conſeillé, & de faire ſemblant de n'avoir aucun deſſein, mais d'être libre & content.

Notre félicité ſuprême
Dépendra toujours de nous-même,
Chacun tient ſon bonheur de ſoi.
Le plus riche ni le plus ſage
N'eſt pas plus fortuné que moi,
Si je crois l'être davantage.

Je ne ſuis né ni roi, ni prince,
Je n'ai ni ville, ni province,
Ni preſque rien de ce qu'ils ont:
Mais je ſuis plus content peut-être.
Je ne ſuis point tout ce qu'ils ſont,
Mais je ſuis ce qu'ils voudroient être.

En vain ſans ma philoſophie,
L'homme, durant toute ſa vie,
Biens ſur biens accumulera :
Il faut, quoi qu'on en veuille dire,
Ne deſirer que ce qu'on a,
Pour avoir tout ce qu'on deſire.

Chacun trouva ces vers d'autant plus jolis, qu'en donnant ainſi ſon ſentiment, il avoit réfuté celui de preſque tous les autres. Ah ! méchant, s'écria Célémante, après que Tarſis eut achevé, vous m'avez dérobé ma penſée. Mais puiſque vous l'avez dite en vers, je m'en vais au moins la répéter en proſe. Il eſt donc vrai, pourſuivit-il, que pour être heureux, il ne faut que s'imaginer de l'être ; parce que tout le bonheur des hommes ne conſiſte que dans l'opinion. Et pour vous montrer à vous autres, continua-t-il en ſouriant, que vous n'avez rien dit qui vaille ; commençons par Mélicerte. Elle a dit que pour être heureux, il ne falloit qu'être ce que je ſuis : mais c'eſt propoſer une choſe impoſſible ; car, vous ſavez que les dieux m'ont fait pour être unique dans mon eſpèce. Vous avez répondu, Télamon, qu'il ne falloit qu'être ce que je ne ſuis pas : donc tout le reſte du monde ſeroit heureux ; car, tout le reſte du monde n'eſt certainement pas ce que je ſuis. Ne retranche donc rien de mon explication, lui dis-je. N'ai-je pas ajouté, qu'il ne faut qu'être

ſage, & c'eſt ce que tu n'es point. Hé bien; reprit-il, pour répondre en ſage à votre ſageſſe, je vous prouverai que rien n'eſt plus oppoſé au bonheur, que d'être ſage: parce que le ſage connoît trop bien les maux auxquels il eſt ſujet; & il eſt impoſſible d'être heureux avec la connoiſſance de tant de miſères. Pour vous, Leucippe, vous croyez qu'il ne faut qu'être ſain: c'eſt parce que vous êtes malade. Philiſte juge qu'il ne faut que craindre les dieux: elle parle apparemment du bonheur que l'on goûte aux champs éliſées; car il n'y a rien en ce monde, qui tourmente tant une pauvre ame, que cette crainte, quand elle eſt ſeule. Pour Zélie, qui veut tous les biens à la fois, elle en demande trop, pour pouvoir jamais être contente. Quant à toi, Ergaſte, ce n'eſt que ton ordinaire de te tromper. Penſes-tu me faire croire que l'amour & l'amitié rendent heureux, après le mal que j'ai ſouffert de l'un & de l'autre? Cette autre Bergère qui deſire la royauté, a trop d'ambition pour être heureuſe; & Euriloque, avec ſes richeſſes, me pardonnera, ſi pour s'inſtruire, je le renvoye au bon roi Midas.

Chacun ſe mit à rire à ce mot; en ſorte qu'Euriloque, qui ſe crut offenſé d'être ainſi renvoyé à Midas, dont l'aventure burleſque entraîne avec ſoi une idée ridicule, ſe vit obligé d'y répondre; & il le fit d'autant plus volontiers, & plus aigrement, que ç'avoit été le ſentiment de

Tarſis

Tarſis, & que ſa jalouſie lui faiſoit chercher en tout l'occaſion de le contredire. Il l'eut telle qu'il la ſouhaitoit: car Euriloque ayant dit que c'étoit un plaiſant bonheur, qu'un bonheur d'opinion, qui conſiſtoit en viſion & en chimère; Célémante renvoya, comme on dit, la balle à Tarſis, diſant, que puiſqu'il avoit eu l'honneur de l'avis, il étoit juſte qu'il eût la peine de le défendre. Très-volontiers, repartit mon frère; & ce ſera contre toi-même, ſi tu le veux, pour te montrer que ce n'eſt point un avis dérobé. Euriloque qui en vouloit à Tarſis, fut charmé de s'engager dans cette diſpute. Hé bien! Tarſis, lui dit-il, voyons un peu comment vous ſoutiendrez que ce bonheur de vôtre façon n'eſt point une extravagance. Mais vous-même, répliqua Tarſis, dites-nous en quoi vous prétendez que c'en ſoit une? C'eſt, dit Euriloque, parce qu'il faut être fou, pour ſe croire heureux, ſi on ne l'eſt pas en effet. Et moi, reprit Tarſis, je ſoutiens que c'eſt être très-ſage, que de s'accommoder à ſa fortune; & c'eſt ce que j'entends, quand je dis qu'il ne faut que ſe croire heureux, pour l'être: car croire être heureux, & ſe contenter de ſa fortune, ce ſont choſes ſynonymes. Et moi, repartit Euriloque, je dis que ſi l'on n'eſt heureux avant que de croire l'être, il faut être viſionnaire pour avoir cette penſée: car c'eſt croire ce qui n'eſt pas; & croire les choſes autrement qu'elles ne ſont, ſur-tout quand elles

ſe paſſent au dedans de nous-mêmes, c'eſt un déréglement de l'imagination, laquelle ne doit nous repréſenter les choſes que comme elles ſont en effet. Tarſis voyant que leur diſpute prenoit un air aſſez ſérieux, craignit qu'elle n'ennuyât une compagnie, qui n'étoit-là que pour ſe divertir, & principalement les Bergères. Il la voulut donc interrompre, pour n'être pas à charge aux autres, & dit à Euriloque: vous ne ſongez peut-être pas, que nous ne ſommes ici que pour le jeu, & devant des Bergères; & que du ton que nous le prenons, nous allons les régaler d'une diſpute d'école, qui ne ſera pas de leur goût. Euriloque qui s'échauffoit tout de bon, & qui ſe faiſoit fête de l'emporter ſur Tarſis, voulut pouſſer la choſe juſqu'au bout. Quand on ſe mêle, lui dit-il, de dogmatiſer, & de reprendre les autres, il faut que ce ſoit avec quelque apparence de raiſon. Mais vraiment, Euriloque, dit Mélicerte, en prenant la parole, il me ſemble que Tarſis n'en manque point en ceci. Quoi? reprit Euriloque, en s'adreſſant à Mélicerte, il pourra vous faire concevoir qu'un homme ſage puiſſe ſe croire heureux, s'il ne l'eſt pas en effet? Tarſis voyant que la compagnie, & Mélicerte entr'autres, jetoit les yeux ſur lui, comme pour le piquer à répondre, s'engagea tout de bon dans la diſpute, mais avec envie de la terminer en peu de mots. Berger, lui dit-il, je n'ai point entendu, & je

n'entends point, que le ſage s'imagine d'être heureux, s'il ne l'eſt pas en effet; car il l'eſt en effet, dès qu'il croit l'être. Voici une étrange énigme, pourſuivit Euriloque: votre ſage eſt-il heureux avant que de ſe l'imaginer? ou ſe l'imagine-t-il avant que de l'être? car il faut néceſſairement que l'un des deux précéde. S'il eſt heureux avant que de ſe l'imaginer, ce n'eſt pas ſon imagination qui le rend heureux: donc ſon bonheur conſiſte en quelque autre choſe. S'il s'imagine être heureux, avant que de l'être, ce n'eſt plus un homme ſage, mais un fou, puiſqu'il s'imagine d'être ce qu'il n'eſt pas. Hé bien, ajouta Tarſis, dans le deſſein de finir, il faut vous expliquer cette énigme. Chacun ſe fait un bonheur à ſa mode. Vous avez vû que Leucippe l'a mis dans la ſanté, vous dans les richeſſes, Télamon dans la ſageſſe, & les autres l'ont placé tout autrement. Cependant le vrai bonheur, ce bonheur qui ne laiſſe rien à deſirer, n'eſt en pas une de ces choſes. Pour commencer par vous; s'il étoit dans les richeſſes, comme vous le dites, il s'enſuivroit que tous ceux qui ſont riches ſont heureux; & cependant cela n'eſt pas ainſi. Il ſe trouve des gens bien ſains, il y en a quelques-uns de ſages. Demandez-leur à tous, s'ils ont ce bonheur dont nous parlons; pas un d'eux ne le dira. Pour qui donc la ſageſſe eſt-elle un bonheur? C'eſt pour celui qui étant ſage, met ſon bonheur dans la ſageſſe.

Pour qui la ſanté ſera-t-elle un bonheur? Pour celui qui ſe portant bien, met le bonheur dans la ſanté. En quoi donc conſiſte le bonheur? Ce n'eſt pas à être ſain, à être riche, ni à être ſage; mais à mettre ſon bonheur dans ce qu'on poſsède, & à s'en contenter. Ce n'eſt point le bonheur qui précede l'imagination, ni l'imagination qui précede le bonheur: mais le bonheur naiſſant du concours de l'imagination avec la choſe poſſédée, vous voyez que l'imagination agit en même-temps que naît le bonheur. Euriloque ſe ſentant pouſſé par cet argument, en conçut tant de dépit, que ne ſachant que répondre, il en vint aux invectives. Ce que vous dites-là eſt ridicule, reprit-il en rougiſſant; & un bonheur où il faut tant d'imagination, n'eſt que folie, dont celui qui le propoſe eſt plus atteint que les autres. Tarſis ſe mit à rire en le voyant ainſi ſe fâcher; & pour terminer la conteſtation: Euriloque, lui dit-il, arrêtons-nous à cette différence. C'eſt que dans la folie, l'imagination dérègle le jugement; & que dans le bonheur dont je parle, c'eſt le jugement qui règle l'imagination. Euriloque piqué de plus en plus de dépit, & ſur-tout de voir que chacun applaudiſſoit à Tarſis, ne put ſe retenir. Vas, dit-il à mon frère, on voit bien que ton imagination dérègle le tien; & puiſque chacun doit placer ſon bonheur dans ce qu'il a, je t'approuve de mettre le tien dans

la folie. Tarſis, comme vous pouvez croire, n'étoit pas ſans repartie : mais ſe voyant chez Leucippe, en préſence de Mélicerte & de Zélie, & jugeant qu'il leur eût été déſagréable que le jeu ſe terminât en querelle, il prit le parti de tourner la choſe, le plus qu'il pourroit, en raillerie. Sage Bergère, dit-il, en s'adreſſant à Mélicerte, apprenons pour mon honneur, notre chanſon d'hier au ſoir à Euriloque ; & au même temps il ſe mit à la chanter. Ce vers en faiſoit le refrain :

Être fol pour ſe réjouir, c'eſt être ſage.

& je ne doute pas que vous ne la ſachiez entière, parce qu'elle a aſſez couru. Pour en revenir à Euriloque, cette raillerie penſa le déſeſpérer ; enſorte qu'il en vint aux derniers emportemens, ſans donner à Tarſis d'autre émotion que celle d'en rire ; mais d'une manière agréable & hardie tout enſemble, qui faiſoit voir en même-temps ſon mépris pour ſon rival, & ſon reſpect pour la compagnie. Auſſi Mélicerte, & les autres, qui connoiſſoient ſon courage, en admirèrent encore plus ſa diſcrétion ; & Euriloque lui-même ayant reconnu ſa faute, lui en vint demander pardon le lendemain.

Ces deux occaſions avancèrent bien mon frère dans l'eſprit de Mélicerte & de Zélie. Ce qu'il avoit fait en ſauvant Zélie de l'eau, les toucha l'une & l'autre d'une extrême recon-

noiſſance; & ſa modération, dans cette dernière rencontre, leur fit infiniment eſtimer ſa prudence & ſa douceur.

Auſſi y étoit-il ſi bien reçu, que quand il venoit à Callioure, Leucippe le retenoit ſouvent à coucher chez lui; & l'on peut dire qu'il y étoit plus ſouvent que chez mon père. Il avoit lieu par-là de voir Zélie à toute heure, & Leucippe ni Mélicerte ne faiſoient preſque pas de différence entre lui & leurs enfans. Mais il étoit gêné de n'oſer déclarer ouvertement ſon amour; & comme, depuis le conſeil que je lui avois donné, il avoit reconnu qu'il lui étoit utile de s'en ſervir; pour ne point donner de ſoupçon, il s'appliquoit à ne cauſer aucune défiance de ſoi. Il ſe contentoit, ſuivant mes avis, d'eſſayer à donner de l'amour, ſans en témoigner, ce qui n'étoit pas pour lui une petite peine; & à faire ſouhaiter qu'il aimât avant que de le dire. Il n'eût pu cependant vivre long-temps dans cette contrainte, ſans trahir ſon ſecret. Il trouva le moyen de ſe ſoulager, par des déclarations qui ne tiroient point à conſéquence.

Zélie avoit la voix aſſez douce; & Mélicerte qui aimoit à l'entendre chanter, témoignoit qu'elle eût bien voulu lui donner un maître qui conduisît ſa voix avec méthode. Il n'y en avoit point à Callioure; & mon frère, quoiqu'il sût peu de muſique, s'offrit, en riant, à l'inſtruire. Elle devint ſon écolière, & il étoit ſi exact à ſes

leçons, qu'il en donnoit volontiers deux pour une. Tout ce qu'il lui faiſoit chanter, c'étoit autant de vers qu'il compoſoit, pour exprimer ſa paſſion; & les deux grandes feuilles que voici, ne ſont pleines d'autre choſe.

Agamée voyant que Télamon les paſſoit: Quoi, lui dit-il, croyez-vous que je ne puiſſe me connoître en chanſons, pour les paſſer comme vous faites? Il prit lui-même l'une de ces feuilles des mains de Télamon, & y lut ce qui ſuit.

CHANSON.

Allez, ſoupirs, eſprits légers,
Qu'un moment peut porter de mon cœur à Zélie:
Puiſque c'eſt mon amour qui vous donne la vie,
Soyez de cet amour les heureux meſſagers.
Elle ſert à vous faire naître;
Servez à la faire connoître.

Toi qui me conſeillas d'aimer,
Mon cœur, comment peux-tu tant ſouffrir, & te taire?
Puiſque tu m'inſpiras l'audace de le faire,
Donne-moi le courage au moins de l'exprimer:
Ou ſi je n'oſe pas le dire,
Du moins en liberté ſoupire.

AUTRE.

Doux roſſignols, ceſſez vos chants,
Et ne partagez plus mes ſens

Par les charmans accords de votre mélodie :
L'objet qui les occupe a bien d'autres appas.
Je penſe à la belle Zélie :
Doux roſſignols, ah ! ne me troublez pas.

Cet agréable ſouvenir
Dont je me viens entretenir,
Fait les plus doux momens que je paſſe en ma vie ;
Tous les autres plaiſirs ſont pour moi ſuperflus :
Je penſe à la belle Zélie :
Doux roſſignols, ne m'interrompez plus.

AUTRE.

Il eſt vrai, je me ſuis vanté
Que je ſavois l'art de vous plaire,
Et que, malgré votre fierté,
Votre cœur à mes vœux ne ſeroit plus contraire.
Je ne m'en dédis point, malgré votre courroux :
Je l'avois dit ailleurs, je le dis devant vous.
Appelez-moi ſuperbe, indiſcret, témétaire,
Préparez cent tourmens enfin pour m'en punir ;
Oui, j'ai trouvé l'art de vous plaire :
Cruelle, je m'en vais mourir.

Agamée alloit continuer : mais Télamon l'interrompant : Je vous conſeille, lui dit-il, de laiſſer-là ces chanſons, pour paſſer au reſte. Quoi, reprit Agamée, eſt-ce que, ſelon vous, des vers ſont mépriſables, pour porter le nom

de chanſons ? Tant s'en faut, répliqua Télamon; & comme il n'y a rien de ſi difficile à bien faire, il n'y a peut-être rien qui mérite plus d'eſtime : car il faut beaucoup de ſens & de paſſion en peu de paroles ; & vous ſavez que le plus bel effort de l'eſprit, auſſi-bien que de la nature, conſiſte à renfermer beaucoup en peu d'eſpace. Mais comme en voici un trop grand nombre, j'aime mieux vous les prêter pour les lire à votre loiſir, d'autant que ces chanſons n'ont pas beſoin de commentaire. Je vous dirai ſeulement, que Zélie qui ne pouvoit douter qu'elles ne fuſſent faites pour elle, affectoit de croire que ſon nom ne ſe trouvoit-là que parce que ſon maître l'y ſubſtituoit à la place d'un autre ; ce qui les lui faiſoit chanter plus volontiers. Tarſis lui-même n'étoit pas fâché que Leucippe & Mélicerte euſſent la même penſée ; & ſouvent quand il les chantoit devant eux, il prononçoit Délie pour Zélie ; & éloignoit ainſi le ſoupçon qu'ils pouvoient prendre de ſon amour. Mais il en faiſoit quelquefois de ſi convenables au ſujet, qu'il n'y avoit rien à y changer. En voici quelques-unes de ce genre, ſur les leçons qu'il lui donnoit.

CHANSON.

Je n'ai pas plutôt dit que j'aime,
Et d'une voix mourante, & d'un ton languiſſant,
Que d'un air tout ſemblable, & d'un pareil accent,

Ma bergère le dit de même.
Mais je vois bien, hélas !
Que nous ne nous entendons pas.

Aux mêmes mots où je ſoupire,
Je l'entends ſoupirer, ainſi que je le fais ;
Je la vois répéter tous mes propres ſouhaits ;
Ce que je lui dis, me le dire :
Faut-il, faut-il, hélas !
Que nous ne nous entendions pas.

AUTRE.

Admirez mon audace extrême !
Je vous montre à chanter, ſans le ſavoir moi-même.
Mais de quoi s'étonner, hélas !
Vous m'apprenez bien comme on aime,
Quoique vous ne le ſachiez pas.

L'amoureux Tarſis flattoit ſon mal par cette adreſſe ; & d'autant plus agréablement, qu'il avoit un prétexte pour être tous les jours avec Zélie. Mais à la fin il ſe laſſa de ne s'expliquer que par énigmes ; & je me ſouviens qu'il prit un jour occaſion de ſe déclarer. Il s'arrêtoit à regarder cette bergère, qui ſe coëffoit dans la chambre de Mélicerte, & qui s'ajuſtoit proprement, pour une fête qui ſe faiſoit dans le hameau. Après s'être parée de ſon mieux, elle lui demanda s'il la trouvoit à ſon gré. Tarſis

lui répondit, qu'il la trouvoit très-mal pour lui. Mais comme il l'avoit dit en ſoûriant, elle voulut ſavoir, en riant de même, ce qu'il trouvoit à redire à ſa perſonne. Mélicerte étoit attentive à autre choſe, & il lui dit tout bas ces quatre vers :

Préparer tant de traits pour redoubler vos coups,
C'eſt, bergère, être trop cruelle.
Pourquoi chercher à vous rendre ſi belle,
Si vous n'avez pitié de nous ?

Quoi, Tarſis ? lui répliqua-t-elle, ne devriez-vous pas plutôt me ſavoir gré d'eſſayer à me rendre belle, pour ne vous pas choquer les yeux ? Penſez-vous, repartit Tarſis, qu'il y ait plus de danger à bleſſer les yeux que le cœur ? Je vous jure, belle Zélie, que le mien eſt bleſſé depuis long-temps. Elle n'eut pas plutôt prévu ce qu'il alloit dire, que craignant de s'engager dans cet entretien, elle le rompit, ſous prétexte d'aller chercher quelque choſe qu'elle avoit oublié dans ſa chambre.

Mais puiſqu'en vous liſant ces vers, je me ſuis engagé à vous faire inſenſiblement un récit hiſtorique des amours de Tarſis & de Zélie ; je vous en dirai en paſſant quelques particularités aſſez plaiſantes dont il me ſouvient, & qui vous feront voir à quel point cet amant portoit ſa paſſion, & combien elle lui donnoit de reſpect, de timidité & de trouble.

Vers ce temps-là, mon père le manda pour l'envoyer à Athènes ſolliciter un grand procès; & nous nous vîmes auſſi, Philiſte & moi, ſur le point de venir établir notre demeure à Cénome, & de quitter la maiſon de Leucippe, où nous avions toujours logé depuis notre mariage. Quoique nous ne nous éloignaſſions pas de beaucoup, comme vous voyez, ce fut une double affliction pour Tarſis, à qui l'amour faiſoit conſidérer les moindres choſes comme importantes; parce qu'outre qu'il nous perdoit par-là plus ſouvent de vue, nous lui dérobions un prétexte d'être preſque toujours à Callioure. Mais ce qui l'inquiétoit le plus, étoit ce long voyage qu'il ſe voyoit obligé de faire à Athènes. La conſolation qu'il ſe promit, fut de ne pas partir, qu'il ne déclarât à Zélie ſes ſentimens pour elle, & qu'il ne ſçût ce qu'il en devoit attendre. Car quelque conſidérable que fût le ſervice qu'il lui avoit rendu, en lui ſauvant la vie, le prix qu'il mettoit à la poſſeſſion de cette Bergère, le lui faiſoit compter pour ſi peu de choſe, qu'il trembloit en voulant ſonder ſon ſort. Cette déclaration même, telle qu'il la ſouhaitoit, étoit difficile, parce qu'il ne voyoit preſque jamais Zélie ſans ſa mère, devant laquelle il n'oſoit ſe découvrir; & quand il la trouvoit ſeule & qu'il cherchoit à s'expliquer, elle avoit toujours quelque défaite, que ſa vertu lui ſuggéroit.

Il haſarda la choſe, un jour que Leucippe étoit aux champs; & ce fut dans le temps même que deux Bergères vinrent voir Mélicerte, pour lui propoſer un parti pour Zélie. Tandis qu'elles parloient aſſez bas, & ſans que nos amans ſuſſent de quoi il s'agiſſoit, Tarſis lui dit d'une voix baſſe : charmante écolière, puiſqu'on ſe cache de nous, diſons-nous auſſi nos ſecrets en particulier. J'en ai un ſur le cœur, qui me péſe trop, pour vous le cacher plus long-temps. Zélie ſe défia de l'affaire; & ne voulant point entrer dans cette converſation, qui lui étoit ſuſpecte : Tarſis, lui dit-elle tout haut, comme je crois bien que c'eſt quelque bonne nouvelle, puiſque vous vous mêlez de me la dire, je vous prie d'attendre que ma mère y puiſſe avoir part. Tarſis fut fâché de ce que lui ayant parlé en ſecret, elle lui avoit répondu ſi haut, qu'il étoit impoſſible qu'on ne l'eût entendue. Quoi? reprit-il, plus bas encore qu'auparavant, il ſemble que vous ne ſongiez pas que voilà d'autres perſonnes que Mélicerte, qui pourront auſſi vous entendre. Ce n'eſt pas un mal, répliqua Zélie; & je n'ai point de ſecret, que je veuille cacher à perſonne. Tarſis crut bien que ce qu'elle en faiſoit, n'étoit que pour éluder l'entretien : mais n'en voulant pas demeurer là : vous ferez croire à ces Bergeres, lui dit-il, toujours fort bas, que je me défie d'elles. En me parlant bas, répondit-elle du même ton

qu'elle avoit commencé, vous le leur feriez encore plus croire. Elles ne peuvent l'imputer, continua-t-il, qu'à ma diſcrétion, & à la peur que j'aurois de les interrompre. Vous n'aviez pas cette peur tantôt, dit Zélie en riant, quand nous chantions tous deux bien plus haut que je ne parle. Il fut quelque temps ſans lui répondre, & à rêver; puis il reprit ainſi, continuant à parler bas comme il avoit fait: ce n'eſt point une nouvelle que je voulois vous apprendre, mais un conſeil que j'ai à vous demander. Ah, Tarſis! interrompit-elle, quand j'en ai beſoin pour moi-même, je le demande à Mélicerte. Mais, ajouta-t-il, me répondez-vous que je puiſſe me découvrir à Mélicerte avec ſureté? comme je ne ſais pas votre affaire, pourſuivit Zélie, je ne puis vous répondre de rien: mais s'il n'y avoit pas ſureté de le dire à Mélicerte, il n'y en auroit pas non plus de me le dire à moi-même.

Vous voyez, Agamée, continua Télamon, que ce n'étoit pas par averſion qu'elle l'éloignoit ainſi, & qu'elle ſembloit au contraire l'encourager à ſe découvrir à Mélicerte. C'étoit en effet ſa penſée: car connoiſſant l'eſtime que ſa mère avoit pour lui, elle ne doutoit point qu'il n'en fût favorablement reçû: mais ſa ſcrupuleuſe vertu l'empêchoit de le lui déclarer plus clairement. Si Tarſis y eût donc pris garde, il eût vû qu'elle lui donnoit un bon

conſeil, en faiſant même ſemblant de ne vouloir pas l'écouter : mais Tarſis qui le prenoit tout autrement, avoit un dépit extrême de voir qu'elle ne voulût rien entendre, & que plus il lui parloit bas, plus elle affectoit de hauſſer la voix. Il l'accuſoit de quelque ſorte d'ingratitude, de répondre ſi mal à ſon amour : mais il eut bien plus de confuſion & de déplaiſir, quand ces deux femmes étant ſorties, Mélicerte lui fit connoître qu'elle avoit tout entendu. Quel étoit donc votre différend avec ma fille, lui dit-elle en ſouriant ? en vérité, c'eſt une écolière bien ingrate, de refuſer ainſi conſeil à ſon maître ! Tarſis rougit à ces mots, & il fut ſi interdit, qu'au lieu de ſe ſervir alors de l'occaſion qu'il avoit de ſe découvrir, il l'éloigna lui-même par je ne ſais quelle défaite, que ſon imagination lui ſuggéra à contre temps. Mélicerte, qui avoit l'eſprit trop pénétrant, pour ne s'être pas déjà défiée de la choſe, ne la voulut pas approfondir ; & quoiqu'elle fût mieux intentionnée pour lui, qu'il ne le penſoit ; comme elle prit garde qu'il rougiſſoit, elle fit ſcrupule de le preſſer. Mais elle lui donna à deſſein une autre occaſion plus favorable encore : car changeant tout-à-coup de diſcours : ſavez-vous bien, Tarſis, lui dit-elle, que nous allons marier votre écolière, & que ces Bergères étoient venues pour en parler à Leucippe ? vous jugez bien, continua-t-elle en riant, que je n'enga-

gerai point l'écolière, ſans lui donner le temps d'en demander avis à ſon maître.

Admirez ceci, Agamée ! Tarſis avoit beaucoup de vivacité, il étoit même naturellement hardi ; cependant dans cette rencontre il demeura comme ſtupide : tant un amour que le reſpect conduit, eſt accompagné de timidité ! Il pâlit, il rougit ; & ne ſe comprenant pas bien ſoi-même, il ſe démêla de ce pas, comme il auroit fait d'un piége ; c'eſt-à-dire, qu'il eſſaya d'éluder, & ſe contenta de ſavoir, ſans faire ſemblant d'y prendre un intérêt plus particulier, que Leucippe n'étoit pas encore en deſſein de marier ſa fille. Il étoit même ſi aveuglé, qu'après être ſorti, il ſe ſut bon gré de ne s'être pas découvert. Sans doute, ſe diſoit-il à lui-même, que Mélicerte s'étant défiée de mon amour, elle n'a eu intention que de me ſonder ; & ſi je me fuſſe laiſſé prendre aux apparences, j'allois tomber dans l'inconvénient que Télamon m'a prédit. Mais après avoir eu ces ſentimens pendant quelques jours, il paſſa à d'autres bien contraires. Car faiſant réflexion aux paroles de Zélie, & à celles de Mélicerte, & ſur-tout aux bontés que cette ſage & généreuſe mère lui témoignoit chaque jour ; il y trouva de quoi ſe perſuader bien fortement, qu'il étoit impoſſible que la mère & la fille n'euſſent des intentions favorables pour lui, & qu'elles n'euſſent deſiré qu'il ſe découvrit. Dans cette penſée,

il

il retourna la trouver, bien réſolu de ſe jeter à ſes pieds, & de lui faire confidence de ſa paſſion, quoi qu'il en pût arriver. Il trouva Méliceſte ſeule, qui écrivoit une lettre; & comme les deſſeins qui nous ſemblent accompagnés de quelque péril, ſont toujours ſi pleins de timidité, qu'il ne faut qu'un rien pour les détourner, & ſur-tout en matière d'amour, parce que l'amour n'étant qu'un deſir, il eſt naturellement mêlé de crainte; Tarſis ne fut pas plutôt dans la chambre, que toute ſa réſolution s'évanouit. Ce ne fut pas à la vérité ſans prétexte, car notre foibleſſe s'en fait toujours quelqu'un: mais voyez s'il devoit être capable de l'arrêter; puiſque ce ne fut autre choſe ſinon que la trouvant occupée à écrire une lettre, il crut qu'il y auroit de l'incivilité à l'interrompre. Il ne fit donc que paſſer devant elle: mais à peine en fut-il ſorti, que faiſant réflexion ſur ſon peu de courage, il s'en fit confuſion à lui-même. Il craignit de plus, que cette lettre ne regardât le mariage de Zélie, & que ce ne fût un avis qu'elle en donnoit à Leucippe; & c'eſt ce qui l'encouragea le plus d'aller faire ſa déclaration, pour prévenir quelque autre engagement. Comme il rentroit par une porte, j'y entrois par une autre; de ſorte que Tarſis qui ne s'étoit pas préparé à m'y voir, ni à parler devant moi, s'en fit encore un prétexte à ſon peu de hardieſſe. Il paſſa ſeulement par la

chambre, ſachant ſi peu ce qu'il faiſoit, qu'encore que je lui demandaſſe où il alloit, il ne ſongea pas à me répondre. Mais il ne fut pas plutôt dans une autre, que voilà le remords qui le reprend. Quoi, dit-il, je n'ai pas voulu me découvrir devant Télamon ? Hé ! n'eſt-ce pas au contraire ſa préſence qui me devoit encourager, puiſqu'il auroit été là pour appuyer mes prières ? Il revient donc une troiſième fois ſur ſes pas, bien réſolu de parler devant moi : mais comme j'avois vu Mélicerte occupée à écrire, j'étois allé dans le jardin ; enſorte que Tarſis ne m'y trouva plus, & n'y vit que Mélicerte, qui venoit d'envoyer ſa lettre. Ceci ne vous ſemble-t-il point étrange ? La raiſon pour laquelle Tarſis avoit été d'abord arrêté dans ſon deſſein, c'eſt que Mélicerte écrivoit ; la ſeconde fois, c'eſt qu'il m'avoit trouvé de trop. A cette troiſième, je n'y étois point, Mélicerte n'écrivoit plus ; & il n'a pas la force de s'expliquer ! Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que ſa timidité fut prétextée de raiſons toutes oppoſées aux premières. Ma préſence l'avoit d'abord intimidé ; il commence à ſe croire foible par mon abſence. La lettre de Mélicerte eſt envoyée ; il ſonge alors que rien ne le preſſe, puiſque la choſe eſt faite. Le plus plaiſant, c'eſt que Mélicerte le voyant paſſer & repaſſer tant de fois, ne put s'empêcher à la fin de lui demander ce qu'il cherchoit. Tarſis qui ne ſe ſentoit point

en état d'entamer cette converſation, lui répondit pour défaite, qu'il cherchoit Philiſte. Philiſte qui étoit dans un cabinet proche, ſortit au même inſtant, pour ſavoir ce qu'il lui vouloit; & Tarſis, qui n'avoit nulle envie de lui parler, fut ſi ſurpris, qu'il ne ſut que lui dire.

Je vous ai conté ceci, Agamée, pour vous faire comprendre à quel excès il aimoit, puiſqu'il témoignoit tant de crainte: car il eſt certain que nous ne nous figurons le péril grand, qu'à proportion de l'eſtime que nous faiſons du bien que nous ſommes menacés de perdre.

Enfin le jour de ſon départ & du nôtre arriva; & voici quelle fut ſon unique conſolation. Zélie & Philiſte s'aimoient tendrement. Ce jour-là elles fondirent en larmes, comme ſi nous fuſſions allés bien loin, & qu'elles n'euſſent dû ſe voir de long-temps. Un peu avant notre départ, Tarſis les ayant apperçues ſeules en ce triſte état dans un cabinet du jardin, il s'en alla à elles; & tandis que Philiſte qui me vit arriver après lui, s'avança pour me dire quelque choſe, mon frère entra dans le cabinet, où voyant que Zélie s'eſſuyoit les yeux: Que je ſerois heureux, lui dit-il, belle Bergère, ſi j'avois quelque part à ces larmes, & que je trouverois alors de douceurs dans un départ dont la mort ſeule eſt capable de me conſoler! Si mes yeux, répondit Zélie, pouvoient fournir plus de larmes que je n'en verſe,

c'eſt au départ de ma ſœur que je les donnerois : mais ſi j'en avois de reſte, & qu'elles vous fuſſent utiles à quelque choſe, je crois vous avoir aſſez d'obligation, pour ne vous pas refuſer un ſi foible préſent. Ah ! belle Zélie, reprit Tarſis, ſi j'ai été aſſez heureux pour vous rendre quelque ſervice, il n'a été que trop payé, par l'honneur & le contentement que j'en ai reçu ; & vous ne ſavez pas le prix de vos larmes, quand vous croyez les devoir à des obligations de cette nature. Mais, Zélie, j'ai ſouffert pour vous, & je vois bien que je ſouffrirai tout le reſte de ma vie des peines ſecrettes, pour leſquelles je puis dire que vous me devez quelque reconnoiſſance, & qui ſont plus dignes de votre pitié & de vos larmes. J'ai peine à croire, dit Zélie, que je puiſſe vous devoir quelque choſe de plus important que la vie : mais enfin vous devez croire que donnant toute ma reconnoiſſance à ce que vous appelez de légers ſervices, je ne ſerai jamais ingrate à de plus grands. Si cependant, pourſuivit mon frère, vous aviez eu deſſein de les reconnoître, vous auriez deſiré les ſavoir ; & c'eſt ce que vous n'avez jamais voulu me permettre de vous apprendre. Je ne me remets point, répondit Zélie, cette ingratitude que vous me reprochez : mais je vous avoue, continua-t-elle, ſe défiant de ce qu'il alloit dire, que je ſuis bien-aiſe de ne les ſavoir que

quand je ſerai en état de les reconnoître. Hélas! lui dit-il, que vous êtes bien en état de vous en acquitter, puiſque, pour toute récompenſe, je ne vous demande qu'un peu de pitié! Vous me voyez déja ſi affligée, répliqua Zélie, qu'il y auroit de l'inhumanité à vouloir que je le fuſſe davantage. Mais, ajouta Tarſis en élevant ſa voix, & pouſſant un profond ſoupir, je n'ai point de part au ſujet qui vous afflige; &, ce qui me tue, c'eſt qu'emportant avec moi un regret mortel de vous quitter, je ne vois pas que vous en ſoyez touchée. Vous êtes bien cruel, Tarſis, dit-elle, de prendre, pour me faire ces reproches, le temps où vous me voyez toute en pleurs! Vous êtes bien plus cruelle vous-même, reprit Tarſis, de me voir tout près de mourir de douleur, & de me refuſer un mot de conſolation! Hélas! lui répliqua-t-elle, que voulez-vous que je vous diſe de conſolant, ſi, dans le chagrin qui m'accable, je ne ſuis pas capable de me conſoler moi-même? Je voudrois vous entendre dire, pourſuivit-il, que j'ai quelque part à votre douleur; & qu'après vous avoir donné tous les témoignages que j'ai pu de la plus pure paſſion du monde, vous ne me viſſiez pas éloigner de vous, du même œil dont vous verriez partir une perſonne indifférente. Tarſis, lui dit-elle, je ne ſaurois avoir de l'indifférence pour un frère de Télamon, pour qui Leucippe & Mélicerte ont

tant d'eſtime, & à qui j'ai moi-même tant d'obligation. De ſorte, continua-t-il encore, que ce n'eſt qu'à Télamon, à Leucippe, à Mélicerte, & à un petit accident de la fortune, à qui je dois cette grâce! & que toute cette grâce encore, ne va qu'à ne vous être pas indifférent! Mais Tarſis, reprit Zélie, ne vous dis-je pas ce que vous avez ſouhaité de moi? Non, Zelie, répondit-il; ne pas vous être indifférent par ces raiſons, ce n'eſt qu'une marque de votre généroſité, & de la conſidération que vous avez pour vos parens; & j'en demandois une qui vînt de votre inclination, & d'un peu de bienveillance pour moi. Vous êtes bien difficile, Tarſis, ajouta-t-elle! Je vous le dis une fois pour toutes, que vous ne me trouverez jamais ingrate, quand ma reconnoiſſance ne dépendra que de moi. A ces mots, il ſe jeta à ſes pieds, & lui témoigna ſa ſatisfaction & ſon amour, par des tranſports difficiles à exprimer.

Enfin le moment vînt de cette triſte ſéparation. Il fut plus d'un an à Athènes, où il eut plus de conſolation qu'il ne penſoit: car il fit là ce qu'il n'avoit pu faire à Callioure; c'eſt-à-dire, qu'il ſe déclara ouvertement à Mélicerte, avec le ſuccès le plus heureux qu'il pouvoit eſpérer; & les vers que voici, en furent l'occaſion, ainſi que vous allez l'entendre.

Vous ſouvient-il bien, Agamée, de cette grande éclipſe, qui arriva il y a deux ans, que

l'on diſoit devoir être univerſelle, & qui donna tant d'épouvante? Nous étions allés en ce temps-là paſſer quelques jours à Hippique chez mon père, deux autres de mes frères & moi; & ma femme y étoit auſſi avec ſa ſœur, que Mélicerte lui avoit confiée. Sept ou huit jours avant l'éclipſe, je m'aviſai d'écrire une lettre en vers à Tarſis. Je lui faiſois un récit de nos divertiſſemens, ſachant bien qu'il y prendroit part, & que s'ennuyant à Athènes, dans la pourſuite du procès de mon père, ce lui ſeroit une conſolation d'apprendre nos plaiſirs, & ſur-tout de ſavoir par-là des nouvelles de Zélie. Je la fis même au nom des trois frères & des deux ſœurs, que j'obligeai tous d'y mettre chacun quelque mot, & de ſigner la lettre avec moi. Il n'y eut que Zélie, dont je ne pus vaincre le ſcrupule; enſorte que l'un de mes frères la ſigna pour elle. Mais parce que le ſeing étoit aſſez mal contrefait, il s'aviſa plaiſamment de jeter une goutte d'encre deſſus; enſorte que la ſignature en étant preſque couverte, on n'y voyoit que quelques lettres du nom de Zélie, mais on ne pouvoit plus en diſcerner la main. Comme il ne s'en étoit aviſé que pour donner quelque joie à Tarſis, il écrivit au-deſſous: *Zélie a effacé ſon ſeing.* Voici la réponſe qu'il nous fit en vers; & je ne vous ai fait ce détail, que pour vous en donner l'intelligence.

ÉPITRE.

Aimable trio de bergers,
Aimable couple de bergeres,
Aimables ſœurs, aimables frères,
Qui, ſous l'ombre de vos vergers,
Vivez exempts de nos misères,
Et paſſez les heures légères,
A l'abri de tous nos dangers :
Bref, qui vivez comme nos pères
Vivoient au fameux ſiécle d'or,
Où les vices n'oſant paroître,
Ou, pour mieux dire, étant à naître,
L'innocence régnoit encor !
Belle troupe, eſt-il donc poſſible
Que dans vos champêtres loiſirs,
Vous interrompiez les plaiſirs
Qu'on goûte en un ſéjour paiſible,
Pour ſonger quelquefois à moi ?
Et pour vous, un homme à chicane,
N'eſt-il pas un homme prophane ?
Y peut-on penſer ſans effroi,
Dans une tranquille cabane ?

Voilà, continua Télamon, quel en eſt le commencement, où vous voyez qu'il s'adreſſe à toute la troupe en général. Enſuite il nous répond à tous en particulier : mais cela ſeroit trop long ; je ne vous lirai que ce qui regarde Zélie.

Je viens à vous, jeune bergère,
Ou plutôt bel aſtre naiſſant,
Qui les autres beautés allez obſcurciſſant,
Comme le ſoleil paroiſſant
Efface tous les feux du ciel par ſa lumière,
Lorſqu'il commence ſa carrière.

Dites-moi pourquoi votre main,
Par un trait de plume inhumain,
Vous dérobe-t-elle à ma vue?
Pourquoi vous cachez-vous ſous cette noire nue?
Ah, bergère! n'en faites rien;
Craignez-vous d'être reconnue,
Lorſque vous me faites du bien?
Pourquoi donc ce grand voile noir,
Qui m'empêche ici de vous voir?
Pourquoi donc dans cette aſſemblée,
Le front à découvert, n'avez-vous pas paru?
N'eſt-ce point que vous avez cru
Qu'une vierge en public devoit être voilée?

Mais que me vais-je imaginer?
Il eſt aiſé de deviner
Que c'eſt ici l'effet de cette prophétie
Dont le monde étoit menacé:
Je la vois enfin accomplie,
Et le ſoleil s'eſt éclipſé.

Mais de quoi nous menacez-vous,
Eclipſe fatale & nouvelle?

L'influence eſt-elle mortelle ?
Mourrai-je ſeul ? mourrons-nous tous ?
Eſt-ce moi ſeul qu'elle regarde ?
Eſt-ce ſur moi ſeul qu'elle darde
L'influence d'un mauvais ſort ?
Serois-je ſi conſidérable,
Ou bien ſerois-je ſi coupable,
Qu'il fallût une éclipſe à prédire ma mort ?

Je trouvai ces vers aſſez jolis, continua Télamon; c'eſt pourquoi je les portai avec moi en remenant ma ſœur à Callioure, pour les faire voir à Mélicerte, & pour en prendre occaſion de lui découvrir l'amour de Tarſis, dont je croyois qu'il étoit temps de lui faire confidence. Je pris l'heure que nous étions ſeuls; & après les lui avoir lus: Hé bien, ſage Mélicerte, lui dis-je, le pauvre Tarſis en mourra-t-il ? car je ſais bien que c'eſt vous ſeule que je dois conſulter ſur ſa deſtinée. Mélicerte à ces paroles ſe prit à rire, & me répondit: Vous ſavez que l'éclipſe n'a pas fait tant de mal que l'on penſoit; & je ne crois pas que Tarſis en ſoit ſeulement malade, non plus que les autres. Je vous réponds, généreuſe Mélicerte, lui répliquai-je, qu'il eſt dans un état pitoyable, & qu'il ne fait que languir, depuis qu'il eſt parti de chez vous. Mais je crois que vous n'êtes pas à ſavoir ſon mal, & qu'il n'étoit pas beſoin de ces vers, pour vous faire connoître combien

il a d'amour pour ma ſœur. Mélicerte n'uſa point de diſſimulation avec moi ; elle m'avoua qu'elle s'en étoit doutée ; & qu'elle avoit tant d'amitié pour moi, & tant d'eſtime pour lui, qu'elle lui ſerviroit de mère, & contribueroit de tout ſon poſſible, auprès de Leucippe, pour le ſuccès de notre entrepriſe. Je ne manquai pas auſſi-tôt d'en faire part à mon frère ; & voici la lettre qu'il écrivit ſur ce ſujet à Mélicerte.

Télamon cherchoit ce papier, quand Tarſis qui ſortoit à ce moment de ſa chambre, les vint trouver où ils étoient. Il eut de la confuſion en voyant à quoi ils s'étoient occupés en l'attendant, & il fit reproche à ſon frère d'entretenir ſi mal Agaméc. Preſque en même-temps Ergaſte & Célémante arrivèrent, qui furent étonnés du changement que l'ennui de Tarſis avoit cauſé ſur ſa perſonne, depuis le peu de temps qu'ils ne l'avoient vu. O Berger, lui dit Célémante, je crois qu'en enlevant Zélie, on vous a enlevé avec elle. Ce n'eſt plus là Tarſis que nous voyons ; & c'eſt vous faire grâce, que de vous prendre pour ſon ombre, ou pour ſon fantôme.

Tarſis ne répondit que par un ſoupir, & en levant les yeux au ciel, comme pour dire que ſa diſgrâce étoit telle, qu'il n'y avoit que les Dieux capables d'y donner quelque remède. Télamon qui n'avoit de deſſein que de diſtraire & de ſoulager la douleur de ce cher frère, leur

proposa diverses parties de promenade ; & il les engagea enfin d'aller au temple de Jupiter Olympien, sous prétexte de le faire voir à Agamée, comme une rareté singulière du pays : mais ce fut en effet, parce qu'il se souvenoit d'avoir oui dire la veille à Tarsis, qu'il eût été bien aise d'y consulter l'oracle sur le sujet de ses malheurs. Le temple n'étoit pas loin, & la sérénité de l'air invitoit à ce voyage. Pour n'avoir point de peine à se rassembler, Télamon les retint à dîner chez lui ; & ayant fait servir de bonne heure, il hâta, par ce moyen, le plaisir de leur promenade.

Fin du cinquième Livre.

SOMMAIRE

DU SIXIÈME LIVRE.

TARSIS & TÉLAMON, accompagnés d'Agamée & des deux Bergers Ergaſte & Célémante, ſe mettent en chemin pour aller au temple de Jupiter : Ils découvrent, à l'embouchure du fleuve, deux vaiſſeaux qui ſe livrent un combat terrible ; c'étoit la reine de Sparte qui fuyoit ſes ennemis : Cette princeſſe, pour ne pas tomber entre leurs mains, ſe précipite dans la mer avec ſon fils encore enfant. Quoique ces Bergers ne fuſſent pas inſtruits de la cauſe de cette ſcène touchante, les cris qu'ils entendent les ſaiſiſſent d'horreur. Réflexions qu'ils font ſur les diſgrâces de la fortune, pour tâcher de conſoler Tarſis. Agamée y mêle le récit de ſes aventures. Hiſtoire d'Agamée : *Il aimoit Téléſile & en étoit aimé ; mais Cléonime ſon beau-frère, qui favoriſoit Ariſtoxène, traverſoit leurs amours. Agamée ſe traveſtit en ſoldat pour parler à ſa maîtreſſe : Il ôte l'emplâtre qui le défiguroit, & ſe fait connoître à Téléſile* (Sujet de la Vignette). *Cette jeune perſonne, éblouie par les*

richeſſes d'Ariſtoxène, l'épouſa. Agamée lui-même s'unit à Eſinie dont l'humeur le contraignit à l'abandonner & à quitter Athènes pour ſe retirer dans la vallée de Tempé. Caractère d'Agamée : Télamon lui offre ſa maiſon qu'il refuſe, parce qu'il a accepté celle de Néphélocrate. En diſputant ſur les effets du mariage & de l'amour, ils joignent tous Philiſte, ſœur de Zélie & femme de Télamon, qui étoit avec Télagie, veuve de ſon frère, & Aréliſe, ſœur de Célémante. Caractère de ces Bergeres. Ils apprennent de Philiſte, que Leucippe & Melicerte, malgré leurs perquiſitions, n'ont rien pu découvrir au ſujet de Zélie : la douleur de Tarſis en augmente ; &, pour l'en diſtraire, Ergaſte, Aréliſe & Célémante reprennent la diſpute ſur l'ingratitude & l'infidélité, que ces deux Bergers avoient commencée avant que de joindre les Bergères : Ils en font Agamée le juge ; & en s'entretenant de la ſorte, ils arrivent tous à la porte du temple de Jupiter.

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE SIXIÈME.

QUELQUE deſſein que Télamon & les autres, euſſent de réjouir Tarſis dans le chemin, il fallut en employer la meilleure partie à déplorer ſa perte, parce qu'il y revenoit toujours, quelques ſoins qu'ils priſſent pour l'en détourner. Inſenſiblement la converſation ſe tourna plus agréablement, parce qu'Ergaſte & Célémante étoient de la partie, & qu'ils ne pouvoient jamais être un quart d'heure enſemble ſans entrer dans des diſputes, qui, ne tenant en

rien de l'aigreur, donnoient toujours quelque divertiſſement nouveau. Ergaſte affecta même de mettre Célémante en train; & le voyant occupé à conſoler Tarſis par des raiſonnemens ſérieux, mais inutiles: Mon cher Célémante, lui dit-il, je permets à tout autre qu'à toi, d'eſſayer à conſoler un affligé: mais t'entendre parler d'affliction, c'eſt ce que je ne puis ſouffrir. Célémante, qui, dans le fond, s'acquittoit de ces condoléances avec peine, ne demandoit pas mieux que d'en être quitte. Hé bien, mon cher cenſeur, lui dit-il en lui tendant la main, te crois-tu bien fondé dans ton reproche? Tu te plaignois avant-hier, de ce que je ne m'affligeois point avec mes amis: ne me blâmeras-tu point aujourd'hui, de ce que je prends part à leurs peines? Tant s'en faut, reprit Ergaſte: mais je trouve à redire que tu te mêles de raiſonner ſur l'affliction, toi qui n'en as jamais eu. Je prétends moi, qu'il faut l'avoir ſentie pour en parler; ſans quoi l'on ne peut être capable de conſoler un affligé. C'eſt en quoi tu te trompes doublement, répondit Célémante. Car tu dois ſavoir que dès que je parle d'affliction, j'en ai, quand ce ne ſeroit que parce que j'en parle. Et de plus, pourquoi ne pourrois-je pas conſoler autrui, quand je n'en aurois point eu? Eſt-ce à dire qu'on ne peut être bon médecin ſans avoir été malade? Je ne dis pas cela, repartit Ergaſte: mais le médecin doit ſavoir au moins ce que

c'eſt que la maladie; & tu ſais ſi peu ce que c'eſt qu'affliction, que tu places la tienne dans la violence qu'il te faut faire pour en parler. Je ne ſais donc point, pourſuivit Célémante, ce que tu appelles affliction : mais quoi qu'il en ſoit, je ſuis bien sûr que perſonne n'eſt plus propre à conſoler autrui, qu'un homme qui ne s'afflige point; comme je crois qu'il n'y a pas de meilleur médecin, que celui qui n'eſt jamais malade. Cela ſeroit bon, dit Ergaſte, ſi c'étoit par l'effet de ſon art que ce médecin ſe portât bien : mais s'il ne doit ſa ſanté qu'à la nature, il ne faut pas, pour cela, être grand docteur. Hé que ſais-tu, répondit Célémante, ſi c'eſt naturellement, ou par art, que je me défends de l'affliction? Ergaſte alloit repartir, quand Agamée l'interrompant, & s'adreſſant à Célémante : Ah, Berger, lui dit-il, ne vous défendez ni de l'un ni de l'autre : car de quelque côté que cela vienne, vous êtes toujours bien heureux, s'il eſt vrai que l'affliction n'ait point de priſe ſur vous; & je n'eſtime pas moins votre tranquillité, ſoit que la nature vous la donne, ou que vous la puiſiez dans votre raiſon. Le malheur de Célémante, dit Ergaſte, c'eſt que la nature & la raiſon n'y ont point de part. Ce qui ſeroit chez un autre une perfection de la nature, n'eſt qu'un effet d'inſenſibilité chez lui; &, par un autre défaut de raiſon, il croit que c'eſt une vertu que d'être inſenſible. Dis-

moi, Ergaſte, répliqua Célémante, crois-tu que l'affliction ſoit un bien ? ou crois-tu que ce ſoit un mal ? Voici une difficulté bien grande, dit Ergaſte en ſoûriant ! Oui, oui, pourſuivit Célémante ; & ſi grande, que je te défie de t'en bien démêler. Car ſi tu dis que c'eſt un bien, chacun ſe moquera de toi, & je ne crois pas que ce ſoit-là ta penſée. Si tu conviens que c'eſt un mal, la raiſon te dit qu'il faut s'en défendre autant qu'on le peut. Mon pauvre Célémante, reprit Ergaſte, eſt-ce-là la queſtion ? Quelqu'un doute-t-il qu'il ne faille tout faire pour en rabattre les coups ? Il s'agit de ſavoir ſi, comme je te l'ai oui dire cent fois, c'eſt une vertu que d'y être inſenſible ? Je te dis moi, que c'eſt un vice contre la nature, & non pas une vertu ; & que comme c'eſt une marque fort mauvaiſe en un homme que l'on pince ou que l'on pique, de n'en rien ſentir ; être inſenſible à l'adverſité, n'eſt pas non plus un fort bon ſigne. Je n'ai point dit qu'on ne doit pas réſiſter à l'affliction de toutes ſes forces ; j'ai ſoutenu ſeulement, &, je le ſoutiens encore, qu'il ne faut pas la recevoir comme une pierre ; & qu'étant homme, il faut en ſentir les atteintes, pour la pouvoir enſuite combattre & vaincre par la raiſon. Célémante ſecouant la tête, & regardant Ergaſte en pitié : Mais encore, continua-t-il, ſi c'eſt une vertu attachée à la raiſon, de nous défendre du ſentiment de la douleur, pourquoi veux-tu que

ce n'en ſoit pas une à la nature, de faire la même choſe? C'eſt, répondit Ergaſte, parce que l'office de la nature eſt de nous donner le ſentiment du mal, & que celui de la raiſon eſt de nous l'ôter. Ainſi, quand la raiſon le chaſſe, elle ne fait que ſon devoir; & ſi la nature l'entreprenoit, elle agiroit contre ſes droits, & ce ſeroit en elle une marque de dérangement. Pauvre homme! dit Célémante, pourquoi vouloir que la nature attende l'affliction, afin d'avoir beſoin de la raiſon pour la chaſſer? N'eſt-ce pas-là vouloir laiſſer venir la maladie, afin d'avoir recours au médecin? Crois-moi, Ergaſte, il n'eſt rien tel que de ſe porter naturellement ſi bien, que l'on n'ait pas beſoin de remèdes. Télamon voyant que Célémante ceſſoit de parler, ſe mit de la diſpute. Que direz-vous donc, leur dit-il, de ces ſages qui alloient au-devant de l'adverſité, & qui la recherchoient, pour ainſi dire, afin de la combattre par leur raiſon? Je dirai, repartit bruſquement Célémante, qu'ils en uſoient comme nos charlatans, qui ſe font de grandes plaies, pour y appliquer leurs emplâtres & leurs drogues, & donner par-là de la vogue à leur marchandiſe. Agamée, Ergaſte & Télamon ne purent s'empêcher de rire de cette comparaiſon: mais Ergaſte qui prenoit plaiſir à le faire parler, reprit auſſi-tôt: Et toi, tu fais comme ces poltrons qui n'oſent voir l'ennemi, de peur des coups: car je t'ai oui dire,

à toi-même, que la peur d'être affligé, te fait fuir juſques à la moindre penſée des choſes triſtes. Mon cher Ergaſte, lui dit Célémante, il y a ſouvent plus de gloire à fuir qu'à combattre; & la retraite des Dix-mille, acquit plus d'honneur aux Grecs, que toutes les batailles qu'ils avoient données. En effet, tout ce que tu peux prétendre, en combattant contre l'affliction, c'eſt de la vaincre: Or je trouve que c'eſt bien le plus court de la fuir: car c'eſt, à mon ſens, l'avoir vaincue, que d'avoir ſu l'éviter. Ergaſte vouloit répliquer, quand Agamée s'approchant de Célémante, & l'embraſſant, lui dit: Ah! Berger, que je vous trouve heureux, & que je vous admire, ſi vous êtes tel qu'Ergaſte vous le reproche; & que je ſerois content moi-même, ſi je pouvois apprendre à votre école à fuir la penſée de mes diſgrâces, comme j'ai eſſayé d'en fuir la cauſe. A ces mots, il pouſſa quelques ſoupirs; ce qui faiſant ſouvenir Télamon de la promeſſe que cet Athénien leur avoit déjà faite, de leur conter ſes aventures, il en prit occaſion de le ſommer de ſa parole. Agamée ſe montra diſpoſé à la tenir: mais ce récit, quoiqu'aſſez court, étoit de trop longue haleine pour un homme qui marchoit par un temps fort chaud, & qui, ayant à parler à quatre perſonnes à la fois, ne pouvoit pas, en chemin, ſe faire entendre de tous, ſans trop hauſſer la voix. Comme ils avoient beaucoup plus de temps qu'il ne leur

en

en falloit pour leur voyage, & ſe trouvant auprès d'un groupe d'arbres fort agréable, ils engagèrent Tarſis à venir s'aſſeoir deſſous avec eux; & Télamon le convia d'être attentif à un récit dans lequel il eſpéroit pour lui quelque ſujet de conſolation.

Au moment qu'ils y prenoient place, ils furent arrêtés par une aventure des plus étonnantes. En jetant, par haſard, les yeux vers le golfe, ils y découvrirent deux vaiſſeaux d'une grandeur très-inégale, qui étoient attachés l'un à l'autre par un furieux combat. Ils virent que le plus petit vouloit fuir, pour gagner l'embouchure du fleuve; mais que l'autre, en l'accrochant, le mettoit hors d'état d'y entrer. Une femme parut alors ſur le tillac du petit vaiſſeau, tenant un petit enfant entre ſes bras. Si les Bergers en euſſent été plus proches, ils auroient remarqué que cette Dame, qui pouvoit avoir vingt ans au plus, étoit l'une des plus belles perſonnes du monde. Ils auroient vu un viſage abattu, mais dont la langueur n'empêchoit point ſa beauté d'agir puiſſamment ſur les cœurs. Son habit étoit des plus ſimples: mais ſon air, ſon action, & toute ſa perſonne paroiſſoient auguſtes. L'enfant qu'elle tenoit, n'avoit que deux ans au plus. Il s'attachoit au col de ſa mère, en la baiſant, comme s'il n'avoit eu aucune part au péril, & à une violence dont il étoit néanmoins la première cauſe.

Elle s'avança au milieu du tillac, environnée des corps morts dont il étoit couvert; & montrant cet enfant aux ennemis qui étoient ſur l'autre bord, prêts à paſſer dans le ſien : Perfides Lacédémoniens, leur dit-elle, vous n'êtes pas contens du ſang de votre Souverain ? il vous faut donc encore celui de ſa femme & de ſon fils ? Hé bien, peuple ingrat & barbare, il faut vous en raſſaſier. Mais le cruel Amphare n'aura pas le plaiſir d'être le bourreau de mon fils ni le mien, comme il l'a été du grand Agis. J'épargnerai à Sparte l'horreur de voir enſanglanter de nouveau ſes murs par un pareil parricide. A ces mots, levant les yeux au ciel : Grands Dieux ! s'écria-t-elle, je ne demande point que vous nous vengiez: heureuſe ſi notre mort peut être utile à Sparte ! Dans l'inſtant, s'avançant ſur le bord, elle ſe précipita dans la mer avec ſon fils. Deux femmes qui étoient à côté d'elle, l'imitèrent généreuſement; & deux ou trois de ceux qui reſtoient, s'enfoncèrent leur épée dans le cœur.

A ce ſpectacle, les ennemis pouſsèrent en l'air des cris horribles, dont le bruit ſe fit entendre aux bergers; & quoiqu'ils ne diſcernaſſent ces choſes que confuſément, & qu'ils ne ſuſſent point ce qu'il y avoit de plus étonnant dans cette aventure, & par conſéquent de plus digne de compaſſion, ils en avoient aſſez vu, pour en être touchés d'une eſpèce d'horreur;

& il n'y en eut pas un qui ne témoignât par quelques marques particulières, l'émotion dont il étoit ſaiſi. Agamée en avoit de la pitié, Célémante de l'indignation, Ergaſte de la colère, Télamon de la douleur; & Tarſis, en qui l'image de la diſgrâce d'autrui, rendoit encore le ſouvenir de la ſienne plus ſenſible, marquoit l'agitation de ſon cœur, par l'abondance de ſes ſoupirs. Télamon qui cherchoit ſoigneuſement dans toutes les occaſions, celle de donner de la conſolation à ſon frère, voulut profiter en quelque manière de celle-ci; & s'adreſſant à Agamée : En vérité, lui dit-il, quelque injuſtice que la fortune ait ſouvent pour nous, nous devons nous louer d'elle en une choſe, c'eſt que quelque mal qu'elle nous faſſe, elle nous montre preſque toujours des perſonnes qu'elle maltraite encore plus, & auprès deſquelles nous ne ſaurions nous empêcher de nous eſtimer fort heureux. Mais notre malheur eſt qu'ordinairement nous ſommes plus injuſtes qu'elle, & que comme nous ne ſentons pas le mal d'autrui, nous penſons toujours que le nôtre eſt le plus grand. Tarſis comprit ce que Télamon vouloit dire; & prenant pour lui ce qu'on adreſſoit à un autre : Vous parlez bien mon frère, reprit-il, en diſant que nous ſommes preſque toujours injuſtes dans le jugement que nous portons ſur les maux d'autrui : car nous n'en jugeons que par ce qui frappe nos yeux, & il

n'y a rien de ſi trompeur. Nous penſons que les accidens qui ont quelque choſe de barbare & d'extraordinaire, ſont les plus rudes à ſupporter. Cependant ce qui nous fait peur dans la diſgrâce d'un autre, eſt ſouvent ce qui fait ſa conſolation; & il arrive tous les jours, que nous plaignons un malheureux par ce qu'il y a de moins dur & de plus ſupportable dans ſon infortune. Non, non, Télamon, ce n'eſt point dans ces grands coups du déſeſpoir, que conſiſte le malheur : ce que vous prenez pour le mal, en eſt ſouvent le remède. Mais qu'il y a d'ennuis ſecrets, au prix deſquels la plus cruelle mort a des douceurs ! Télamon ne voulut pas le contredire, ſachant bien que rien ne peine tant un affligé, que de combattre avec opiniâtreté ſa douleur. Ce ſage & judicieux berger ſe contentoit de lui dire de temps en temps quelque mot capable d'appuyer les raiſons qu'il pouvoit avoir de ſe conſoler; &, après avoir diſcouru quelque temps ſur la triſte aventure dont ils venoient d'être les témoins, il fit ſouvenir qu'ils en avoient une à entendre, eſpérant que ce récit ſeroit de quelque utilité pour ſon frère. Dès que les Bergers eurent pris place, l'Athénien parla ainſi.

HISTOIRE D'AGAMÉE.

J'AI été perſuadé plus que perſonne, qu'il étoit poſſible de prendre des meſures aſſez juſtes dans le choix d'une maîtreſſe, pour en trouver une dont les inclinations convinſſent parfaitement aux nôtres ; & j'avois cru que la trouvant telle, le mariage ne venoit jamais aſſez tôt pour conſommer notre bonheur. J'étois dans cette erreur, Télamon, lorſque nous nous quittâmes à Thèbes, & cette penſée me fit retourner à Athènes plus promptement que je n'euſſe fait. J'y avois laiſſé une jeune perſonne, pour qui j'avois toute la tendreſſe imaginable, & je pouvois me flatter, de ſa part, de ſentimens réciproques. Cette heureuſe correſpondance s'étoit entretenue d'autant mieux, que nous avions été preſque élevés enſemble : au moins avions-nous vécu les cinq ou ſix dernières années dans la même maiſon : enſorte que je croyois connoître à fond ſon cœur, & juſqu'aux plus petits de ſes défauts.

Outre qu'elle étoit parfaitement belle, elle avoit le génie aiſé & ſolide, le cœur bien fait, l'eſprit ferme, & ſi fort au-deſſus des préventions & des foibleſſes communes au ſexe, qu'elle me paroiſſoit n'avoir d'une fille que l'agrément & la beauté. Vous jugez combien ma paſſion croiſſoit encore par la certitude où j'é-

tois de ſon amitié pour moi : car rien n'enflamme plus un jeune cœur, que de pouvoir croire qu'il n'aime pas ſeul. Mais quel étrange changement dans ma fortune, quand je la revis! Je l'abordai avec ces tranſports qu'une entrevue de ce qu'on aime, cauſe après une longue abſence ; & je m'apperçus d'un froid glaçant ſur ſon viſage & dans ſon maintien. Elle me reçut comme elle auroit fait la perſonne du monde la plus indifférente, & prit dans la ſuite, pour m'éviter, les mêmes ſoins que nous prenions auparavant pour nous voir.

Cet accueil, ſi différent de celui que j'attendois, m'accabla d'un déplaiſir mortel. Je paſſai toute la nuit à m'examiner ſur toutes mes démarches ; & ne me trouvant coupable de rien, j'imputois mon malheur au peu de fermeté d'une fille, qu'une abſence de deux ans peut altérer, & à quelque nouvelle paſſion qui m'avoit enlevé ſon cœur.

Dès le lendemain j'allai voir ce que j'avois d'amis, & m'enquis ſoigneuſement d'eux, des perſonnes qui, depuis mon départ, avoient vu Téléſile (c'eſt ainſi qu'elle s'appelle), & de toutes les choſes dont une jalouſie ſi bien fondée, ſouhaitoit d'être éclaircie. Comme ils ne ſavoient rien de notre amour, que nous avions toujours caché, ils m'aſſurèrent que Téléſile avoit la réputation de n'aimer rien ; que pendant mon abſence, divers partis conſidérables

s'étant préſentés, elle n'en avoit voulu écouter aucun; & que c'étoit ſe mettre mal auprès d'elle, que de lui parler de tendreſſe. Je réſolus de ſavoir d'elle-même le ſujet de ſa froideur; & comme j'étois bien-aiſe que ce fût en liberté, & ſans pouvoir être interrompus, je la priai de me donner une heure & un lieu où je puſſe l'entretenir. Elle me répondit d'un air indifférent, qu'elle ne croyoit pas que j'euſſe rien d'important à lui dire, & qu'il n'y avoit-là perſonne de ſuſpect pour elle. Mon beau-frère & ma ſœur étoient-là, devant leſquels je ne voulois pas me découvrir, parce qu'on m'avoit dit qu'ils ſongeoient à marier Téléſile, & je ſavois que mon beau-frère la deſtinoit à Ariſtoxène ſon ami. Je lui répondis, en baiſſant encore plus la voix, que ceux pour qui elle marquoit tant de confiance, étoient ceux-là même dont je devois le plus me défier. Quoi que je lui diſſe, je ne pus rien obtenir, & elle continua pluſieurs jours de ſuite à éviter un entretien particulier. Ce qui me conſoloit, c'eſt que je ne voyois pas qu'elle eût plus de complaiſance pour cet Ariſtoxène: car quoique mon beau-frère lui repréſentât l'avantage d'un pareil parti, & qu'il fît valoir pour cela la nobleſſe de ſa maiſon & ſes richeſſes, Téléſile étoit ſi fort au-deſſus de l'ambition & de l'intérêt, qu'elle ne l'en conſidéroit pas davantage. Elle l'eſtimoit même fort peu, parce qu'il manquoit d'eſprit,

ce qui faiſoit la meſure de ſon eſtime. Je n'en trouvois nul autre non plus qui fût mieux traité que moi ; enſorte que je ne pus attribuer le traitement que je recevois, qu'à cette erreur aſſez ordinaire aux Belles, qui croient que leur ſexe demande d'être ſévère, & qu'il faut feindre de la cruauté, quand on n'en auroit point.

Nous étions pour lors en hiver, & mon frère logeoit dans un quartier où le voiſinage ne manquoit point de s'aſſembler pour ſouper enſemble, tantôt chez l'un, & tantôt chez l'autre. Après le ſouper on ſe partageoit, ſelon les différens goûts. Les uns jouoient ; d'autres employoient le temps aux divertiſſemens de converſation & d'eſprit. Un ſoir entre autres, pendant qu'on étoit attaché au jeu, nous nous trouvâmes quatre à nous entretenir ; ſavoir la femme d'un Aréopagite, nommée Bélialte. C'étoit une blonde aſſez belle, bien faite de ſa perſonne, & ayant dans l'eſprit un certain mêlange de douceur & de fierté, qui ne lui convenoit pas mal. Ce que l'on trouvoit à redire en elle, c'eſt qu'elle avoit une trop forte paſſion pour le jeu, juſqu'à dire quelquefois, que qui ne jouoit pas n'étoit bon à rien. Ce ſoir-là le jeu ne l'attira point, parce que n'y ayant eu aucun bonheur dans la journée, elle ſe laſſa de haſarder ſon argent.

La ſeconde perſonne de notre compagnie

étoit Cotys, noble Corinthien, âgé d'environ trente-cinq ans, quoiqu'il fût encore garçon; d'une taille ordinaire, mais bien priſe, d'un viſage beau & riant, le teint d'une fille, les cheveux bruns, longs, & bien peignés; l'eſprit gai & ouvert, mais un peu trop prompt, & que l'on railloit quelquefois ſur ſa démangeaiſon de parler, quoiqu'il ne parlât qu'avec eſprit. Téléſile faiſoit la troiſième de notre bande, & j'étois le quatrième.

Après quelques momens d'une converſation aſſez agréable, mais à laquelle il n'y avoit guères que Cotys qui fournît, on propoſa des jeux d'eſprit, & Cotys nous en apprit un, qu'il appeloit le jeu des Avis. En celui-là, chacun parlant bas à ſon plus proche voiſin, lui demande un conſeil; & ce voiſin lui en ayant donné un le plus convenable qu'il peut ſe l'imaginer, le prie à ſon tour de lui en donner un autre. Ce petit manège ſe continue juſqu'à ce que tout le monde ait reçu & donné un avis. Il arrive par-là qu'on ſe dit ſouvent ſes vérités tout en riant, & que d'un jeu, l'on ſe fait une inſtruction profitable. Mais ce qu'il y a d'aſſez plaiſant, c'eſt qu'en rediſant tout haut l'avis que l'on a reçu, l'on ſe trouve ſouvent obligé de publier ſoi-même ſes propres défauts. Comme Cotys nous apprenoit le jeu, ce fut à lui de commencer; & s'adreſſant à Bélialte qui étoit à ſa droite: Ma belle voiſine, lui dit-il tout

bas, payez-moi, par quelque bon avis, la peine que je prends à vous inſtruire. Bélialte qui étoit aſſez ſon amie, pour le pouvoir railler ſans crainte, lui donna celui-ci. Je vous conſeille, lui dit-elle, de bien retenir ce jeu, où l'on laiſſe parler chacun à ſon tour. Cotys ſentit la raillerie, & ne manqua point de la lui rendre : car quand elle l'interrogea enſuite, il la paya d'une repartie dont je ne me ſouviens pas préciſément, mais je ſais bien qu'il la railloit encore plus finement ſur ſa paſſion pour le jeu.

Ce fut enſuite à Téléſile à m'interroger; & j'y ſatisfis par ces vers.

Recevez un avis fidele.
Ce n'eſt pas aſſez d'être belle,
Pour tenir un cœur arrêté :
Il vaut mieux être moins cruelle,
Et n'avoir pas tant de beauté.

Je lui demandai à mon tour, ce qu'elle vouloit me dire pour mon bien ? Je voudrois, me dit-elle, qu'avant que de blâmer les autres, vous viſſiez s'il n'y a rien à blâmer en vous.

Je ne pris pas d'abord ce conſeil auſſi favorablement que je le devois; & ſachant n'avoir manqué en rien à l'amour que je lui avois juré, je ne penſai pas qu'elle voulût m'en faire des reproches, ni même qu'elle m'aimât alors aſſez pour cela : mais je reconnus le contraire par la ſuite.

Le jeu achevé, nous en recommençâmes un autre plus difficile, mais auſſi plus agréable que le premier. Chacun écrit une penſée en trois ou quatre mots, telle qu'elle lui vient dans l'eſprit, ou qu'il la ſent lui-même. On mêle enſuite les billets; & le premier que l'on tire, ſert de matière à l'entretien de la compagnie, chacun étant obligé de conter une petite hiſtoire, ſur le ſujet qui s'eſt préſenté. Cotys avoit écrit: J'aime la liberté. Le billet de Bélialte portoit ces mots: Le jeu me plaît. J'avois mis ſur le mien: Je blâme l'inconſtance; & Téléſile: Je hais l'ingratitude. Ce fut le ſien qui fut tiré; ainſi il fallut que chacun donnât une hiſtoire ſur ce vice.

C'étoit à Téléſile à commencer, parce que c'étoit ſon billet qui avoit paru. Elle témoigna ſon embarras; mais Cotys, avec ſa vivacité ordinaire: Hé bien, Téléſile, je m'en vais, lui dit-il, commencer pour vous. Vous parlerez la dernière; préparez une hiſtoire en attendant. Voici le récit qu'il nous donna.

Corinthe avoit vû naître une fille de qualité, nommée Licie; & ſi je n'avois point vû Bélialte & Téléſile, je dirois qu'elle étoit la plus belle perſonne du monde. Elle étoit aimée d'un jeune Corinthien de bonne mine, & d'aſſez d'eſprit, ſi ſa paſſion pour elle avoit été moins furieuſe. Je dis furieuſe, ne pouvant la qualifier autrement; & vous en allez juger. Un jour qu'il

étoit auprès d'elle, & que voulant lui prouver ſon amour, il la prioit de le mettre à toute ſorte d'épreuves: je vous étourdirois bien, Talbion, lui dit-elle, ſi je vous prenois au mot. Ce jeune homme lui proteſta de nouveau, que mettant ſa plus grande joie à mourir pour elle, elle ne pouvoit lui rien ordonner, qu'il n'exécutât ſur le champ. Licie, ſoit qu'elle n'eût intention que de rire, ou que ne l'aimant point, elle voulut par-là s'en défaire : hé bien, reprit-elle, voyons ſi pour l'amour de moi vous vous jetterez par cette fenêtre. A peine avoit-elle lâché la parole, que ſans conſidérer la hauteur de l'appartement, ce jeune homme s'y précipite. Cette action auſſi folle & auſſi incroyable qu'elle eſt vraie, n'eut pas le ſuccès malheureux qu'elle devoit avoir. La chambre donnoit ſur la mer; il tomba dans l'eau, & échappa, quoiqu'avec aſſez de peine. Convenez, continua Cotys, qu'il n'y eut jamais d'ingratitude plus grande, que d'uſer ſi mal de l'obéiſſance d'un amant? Vous dites vrai, Cotys, repartit Béliaſte: mais vous avouerez que ce que je vais ajouter, la noircit bien davantage. Car j'ai ſçu depuis, que cette même Licie étant allée demeurer à Argos, & Talbion l'y ayant ſuivie, ce pauvre Amant perſiſtant toujours dans ſa paſſion, & la priant de le mettre encore à de plus fortes épreuves pour la lui prouver; elle prit un petit pot, dans lequel il y avoit d'un fard où il entre du poiſon,

& dont ſa ſœur ſe ſervoit; & le lui préſentant: Talbion, lui dit-elle en riant, ſi vous n'êtes pas content du ſault périlleux que vous avez fait, avalez ceci pour l'amour de moi. Il ne ſe le fit point dire à deux fois; il le but, & s'empoiſonna ſi violemment, que quelque reméde qu'il prit enſuite, il fut impoſſible de le ſauver.

On convint que ce trait d'ingratitude, ſurpaſſoit infiniment le premier; non-ſeulement parce que l'effet en avoit été plus funeſte, mais parce que Licie n'avoit plus d'excuſe, d'avoir expoſé de nouveau à une ſi fatale épreuve, l'obéiſſance d'un homme dont elle connoiſſoit l'amour & l'aveuglement. Elle pourroit toutefois, dis-je enſuite, être excuſée en quelque façon, parce qu'elle ignoroit peut-être que ce fard fût un poiſon, ou qu'il fût auſſi mortel; & dès-lors ce ſeroit moins en elle ingratitude, qu'indiſcrétion. Mais voici un exemple où la ſeule ingratitude triomphe, & qui ne peut avoir ni d'excuſe ni de couleur.

Un jeune homme dont je tairai le nom, aimoit paſſionnément une jeune Dame. Il eſt vrai qu'il ne lui avoit pas prouvé ſon amour en ſe jetant par la fenêtre: mais il auroit donné volontiers ſa vie, ſi ce ſacrifice eût été de quelque avantage pour elle. Il ne lui avoit jamais rendu de ſervices conſidérables: mais en cela il en étoit plus à plaindre, par le regret continuel qu'il reſſentoit de n'en pas trouver l'occa-

ſion. Elle avoit eu la bonté de lui faire croire qu'elle en étoit convaincue, & il avoit eu la gloire de l'apprendre de ſa bouche & de ſes yeux. Elle avoit bien voulu même le flatter de l'eſpérance d'être aimé, afin de l'engager de plus en plus dans ſes chaînes. Enfin après l'avoir mis dans un état à ne pouvoir plus vivre que pour elle, & à ne pouvoir la voir changer ſans en mourir de douleur; l'ingrate l'a tout-à-coup abandonné, ſans raiſon, ſans prétexte, ſans nouvel amour, & par un pur effet d'ingratitude; enſorte qu'elle le voit tous les jours mourir de langueur, ſans en être touchée de pitié.

En achevant, je me tournai vers Cotys, ſans affecter de regarder Téléſile, parce que je ſavois bien qu'elle m'entendroit, & que je me ſouciois peu que les autres le compriſſent. En effet, Cotys & Bélialte ſe regardèrent l'un l'autre en ſouriant, comme pour me railler d'avoir tant fait valoir une hiſtoire qui leur paroiſſoit peu intéreſſante: mais Téléſile le ſentit, & je le remarquai à une rougeur qui lui monta au viſage. Avec autant d'eſprit qu'elle en a, il ne lui fut pas mal-aiſé de ſe remettre; &, pour ne pas donner aux autres le temps de pénétrer ſon embarras, elle dit une hiſtoire à ſon tour, dont elle s'acquitta le plus agréablement du monde. Il eſt inutile de vous la rapporter; je crains même de vous avoir déja ennuyés par ce petit détail.

Je vis bien que ce commencement d'explication avoit produit un bon effet, & qu'elle n'étoit pas fâchée d'avoir été inſtruite de mes ſentimens. Car dès le ſoir même elle me regarda plus favorablement qu'elle n'avoit fait depuis mon retour ; & quand la compagnie fut retirée, mon beau-frère ayant donné la main à ma ſœur pour la mener dans ſa chambre, & m'étant ſaiſi de celle de Téléſile : Agamée, me dit-elle tout bas, vous nous avez voulu tromper ce ſoir, en nous contant une fable pour une hiſtoire. Belle Téléſile, lui répondis-je, plût aux Dieux que votre cruauté ne fût qu'une fable, ou que mon amour en fût une ! Me parlez-vous ſincèrement, reprit-elle ? Je ne pus, pour toute réponſe, que lui ſerrer la main, parce que mon beau-frère nous ayant entendu parler, ſe retourna ; & même étant rentré dans ſa chambre, il me fallut prendre congé de Téléſile. Mais le peu qu'elle me dit, m'ayant fait ſoupçonner qu'il y avoit quelque autre cauſe de ma diſgrâce, je mis tous mes ſoins à m'en informer. Elle-même m'ayant donné l'occaſion de la voir le lendemain, après de grandes plaintes, & de longs éclairciſſemens de part & d'autre, je ſus que pendant mon abſence, mon beau-frère & ma ſœur, autant par intérêt de famille, que par l'amitié qu'ils avoient pour Ariſtoxène, s'oppoſoient abſolument à notre mariage, & qu'ils avoient

voulu faire épouſer Téléſile à mon rival; que non contens d'avoir eſſayé par rigueur, & par l'autorité qu'ils avoient ſur elle (car mon beau-frère étant ſon tuteur, lui tenoit lieu de père), de la détacher de l'amour qu'elle avoit pour moi, ils lui avoient fait accroire, par adreſſe, que je penſois moi-même à un autre parti. En effet, ils m'avoient écrit tout exprès pour me le propoſer; &, par une perfidie étrange, ma ſœur s'étoit ſervie, contre moi, de ma réponſe: car la liſant à ſon mari en préſence de Téléſile, comme ſi c'eût été ſans deſſein, elle l'avoit tournée à contre-ſens; & d'une réponſe toute négative, elle en avoit fait une lettre de remerciemens, & d'un plein conſentement à ce qu'ils me propoſoient. Elle en avoit uſé de même de diverſes autres lettres que j'avois écrites, m'y faiſant dire des choſes que je n'avois jamais penſées; & c'eſt ce qui avoit irrité ſi fort Téléſile contre moi, & dont il me fut alors facile de lui faire voir la fauſſeté.

Cet éclairciſſement me procura de nouvelles marques de ſon retour. Mais Cléonime (c'eſt le nom de mon beau-frère) qui s'apperçut du changement de ſa ſœur, & qui s'étoit aheurté au bonheur d'Ariſtoxène, ſongea qu'il n'y auroit pas moyen de nous déſunir, tant que nous demeurerions enſemble. Il ne pouvoit pas, étant le tuteur de Téléſile, la remettre en d'autres mains: il ne pouvoit pas non plus

honnêtement

honnêtement me chaſſer de chez lui. Il prit le prétexte d'une indiſpoſition qu'il avoit eue, pour dire que ſa maiſon étoit mal ſaine, & que les médecins lui conſeilloient d'en changer. Il alla loger dans une autre, qui n'avoit d'appartemens que ce qu'il lui en falloit au juſte pour ſa famille, & pour ſa ſœur. Par-là je me vis ſéparé de Téléſile, ſans pouvoir y apporter de remède, & réduit à chercher maiſon pour moi. Mais ce qui me fut encore plus ſenſible, c'eſt que cette maiſon appartenoit à Ariſtoxène, qui étant encore garçon, & n'ayant pas aſſez de train pour l'occuper entière, s'en réſervoit une portion, & cédoit le reſte à mon beau-frère. Ainſi je perdis Téléſile de vue, & vis mon rival en ma place. Cependant Cléonime ne pouvoit pas, avec bienſéance, me fermer ſa porte. La politique le porta à me recevoir mieux que jamais: mais il faiſoit toujours enſorte que je ne viſſe point Téléſile. Il y avoit, quand j'arrivois, quelque prétexte nouveau, pour la faire ſortir de la chambre de ma ſœur; & quand je cherchois à la voir dans la ſienne, on avoit donné ordre de me dire, ou qu'elle n'y étoit pas, ou qu'elle étoit malade, ou qu'elle ne voyoit perſonne. On me joua ainſi pendant quelques jours, pendant leſquels on fit entendre à Téléſile, que j'avois repris la penſée de l'autre mariage, & que je n'allois les voir que pour leur en parler, & les prier de m'y ſervir. Comme

elle m'y voyoit tous les jours, & qu'elle avoit d'ailleurs une pente assez naturelle aux soupçons, elle ne manqua pas d'y ajouter foi. Je lui écrivis plusieurs lettres, qui ne lui étoient point rendues, Cléonime empêchant toujours avec adresse, que mes gens ne lui parlassent. Ce qui donna le plus de poids à leur fourberie, c'est que tout ce qu'on vouloit qui lui fût dit à mon désavantage, lui étoit rapporté par la fille même en qui elle avoit le plus de confiance, & qu'elle avoit vue jusques-là dans mes intérêts : mais cette fille avoit été gagnée par Aristoxène, & c'étoit elle qui détournoit toutes mes lettres. Aussi quelque assurance que Téléfile eût eue de ma fidélité, ses soupçons paroissoient trop bien fondés, pour ne pas réveiller la jalousie en son âme; & je vous avoue que je n'en fus pas exempt de mon côté.

Ne sachant plus comment lui parler, je me résolus un jour de l'attendre sur le chemin d'un temple de Diane, où elle alloit sans y manquer tous les huit jours. Cléonime qui en fut averti par un de mes gens qu'il avoit séduit, va trouver aussi-tôt le père de la fille à laquelle il avoit voulu me marier; lui fait croire que je cherchois à renouer avec lui, & que comme je ne voulois pas être vu chez lui jusqu'à ce qu'on fût convenu des articles, je l'attendrois à un certain lieu qu'il lui désigna; & c'étoit celui-là même où je devois attendre Téléfile. Ce bon homme

qui n'avoit que trop de bienveillance pour moi, crut aiſément une choſe qu'il ſouhaitoit avec paſſion, & je les vis venir à moi l'un & l'autre au moment que j'apperçus Téléſile. Ma ſœur, aidant aux deſſeins de ſon mari, l'avoit prévenue le matin; & par forme de nouvelle, lui avoit dit que mon mariage étoit enfin preſque conclu, & que Cléonime & moi, nous devions nous aboucher avec le père, en un lieu qu'elle feignoit d'ignorer. Cléonime m'aborda le premier, pour me faire entendre que ce vieillard l'avoit prié de lui ménager cette entrevue. Vous ne devez point lui en ſavoir mauvais gré, ajouta-t-il; c'eſt une marque de l'eſtime qu'il a pour vous, & qui ne vous engage à autre choſe qu'à le recevoir de bonne grâce. Quoique je n'euſſe pas trop ſujet de me fier à Cléonime, je ne pus preſſentir ſa trahiſon. J'étois perſuadé que ce vieillard me recherchoit avec inclination, & j'aurois cru commettre une brutalité, de lui rompre en viſière. Cléonime n'avoit garde de le laiſſer parler le premier. J'aurois reconnu l'artifice: car il eſt mal-aiſé que deux perſonnes, dont il n'y en a qu'une qui veut tromper, s'accordent bien enſemble. Mais il ſut ſi bien faire les civilités pour l'un & pour l'autre, & ſi bien ménager la converſation, qu'il nous fit inſenſiblement tomber ſur la propoſition de mon mariage, ſans que le vieillard ni moi viſſions ſi elle venoit de ma part ou de la

ſienne. Je n'avois garde même d'être détrompé: car je trouvai les ſentimens de ce prétendu beau-père, tout conformes à ce que Cléonime m'en avoit dit: mais je ne ſais pas ce qu'il ſentit de ſon côté, & ce qu'il jugea de la froideur avec laquelle je lui parlois.

Pendant cette conférence, Téléſile vint à paſſer. Je ne voulois pas qu'elle me vît avec cet homme, & je me retirai à l'écart, pour finir un entretien qui me gênoit, & pour l'aller enſuite rejoindre à la ſortie du temple: mais par une biſarrerie attachée à ma deſtinée, Téléſile qui m'avoit apperçu de loin en conférence, n'eut pas plutôt remarqué que je me cachois d'elle, qu'elle ne douta plus que je ne fuſſe-là pour conclure le marché, comme on lui avoit dit; & rien n'approche du dépit jaloux qu'elle en conçut. Ariſtoxène, averti de l'intrigue, ne manqua pas de ſe trouver au temple avec ma ſœur, non-ſeulement pour être témoin de l'indignation que Téléſile auroit contre moi, mais à deſſein d'empêcher tout éclairciſſement entre nous. En effet, à peine m'étois je débarraſſé du vieillard, que je vis ma ſœur avec Téléſile, à qui Ariſtoxène donnoit la main.

Ma prétendue perfidie l'irrita ſi cruellement, qu'elle étoit prête à s'en laiſſer abattre: mais ſa fierté prenant le deſſus, elle eut l'art de ſe contraindre, & je ne la vis jamais ſi gaie qu'elle me parut en ce moment.

Cette joie qu'elle marquoit dans un temps où j'attendois de ſa part une triſteſſe qui répondît à la mienne, m'aſſura de ſon inconſtance, & ſur-tout quand je vis un froid glaçant ſuccéder à cette joie, au moment que je les joignis. Je n'étois plus maître de mon chagrin, que, par un comble de malheur, Téléſile attribua à l'embarras que ſa vue me cauſoit: enſorte que nous nous retirâmes tous deux plus mal ſatisfaits que jamais l'un de l'autre.

Ce qui nous aigrit encore le plus, c'eſt qu'Ariſtoxène & Cléonime eurent l'adreſſe de faire courir, dans Athènes, un bruit que j'épouſois cette autre fille, & que Téléſile ſe marioit à Ariſtoxène, & les rapports nous en vinrent de toutes parts. J'avois toujours dans l'eſprit les mauvais tours qu'on nous avoit faits; &, dans quelque trouble où je fuſſe, je conſervois aſſez de raiſon pour ne vouloir pas éclater, juſqu'à ce que je m'en fuſſe éclairci. J'écrivis encore à Téléſile, & lui marquai, que ne pouvant croire qu'elle eût ſi-tôt oublié la fidélité qu'elle m'avoit promiſe, & me défiant avec ſujet de nos ennemis, je la priois de ne pas me refuſer un entretien qui pourroit nous ouvrir de nouveau les yeux. Cette lettre lui fut remiſe en main propre par un eſclave à qui j'avois ordonné de l'attendre plutôt tout le jour, que de la donner à d'autres. Quelque certaine que Téléſile crût être de mon infidélité ſur le rapport de ſes yeux,

ma lettre diſpoſa ſon eſprit aux éclairciſſemens que je lui demandois. Elle dit à l'eſclave d'attendre la réponſe, & m'en fit une en effet, où elle me donnoit heure pour le lendemain. Croirez vous, illuſtres Bergers, quelle fut la malice de Cléonime ? Ayant ſu que cet eſclave attendoit la réponſe, il l'envoya querir, ſous prétexte de lui demander des nouvelles de ma ſanté; &, après avoir adroitement tiré de lui ſon ſecret, il le ſut ſi bien prendre, qu'en un inſtant il corrompit ſa fidélité par argent & par promeſſes: enſorte que la réponſe lui fut miſe en main. Il me fit dire par cet eſclave, de la part de Téléſile, qu'elle n'avoit pu lire mon billet, étant en compagnie; mais qu'elle y répondroit le lendemain. Dans l'intervalle, ayant engagé la ſuivante de Téléſile à lui dérober ma lettre, Cléonime la déchira en cent morceaux; & mon eſclave que je renvoyai le lendemain, me les rapporta.

Jugez de mon dépit, à la vue de cette inſulte. Je voulus la voir dès le jour même, pour m'en venger par les plus ſanglans reproches, & ne la plus revoir après de ma vie. Je l'apperçus à ſa fenêtre, d'où elle ſe retira dès qu'elle me vit : mais je ne laiſſai pas de remarquer qu'elle avoit un air content. Je demandai à la voir; on me répondit qu'elle n'y étoit pas; & quand je dis que je l'avois vue, on en convint, mais on aſſura qu'elle étoit indiſpoſée;

& qu'elle ne pouvoit voir perſonne. Je repartis que cela ne pouvoit être, lui ayant vu un viſage fort gai. Celui à qui je parlois me dit en confidence, qu'il étoit vrai qu'elle ſe portoit bien, mais qu'elle avoit ordonné qu'on me fît cette réponſe quand je viendrois, parce qu'elle étoit avec Ariſtoxène. Dans l'inſtant cet Ariſtoxène parut à la fenêtre, s'éclatant de rire. Il n'étoit guères poſſible de ſe modérer dans une pareille rencontre. Je ne voulus pourtant pas en donner le plaiſir à mon rival; & je me retirai ſans rien dire, affectant je ne ſais quelle indifférence, afin qu'on le leur fît ſavoir. Mais le deſir de m'en venger n'en étoit pas moindre.

De retour chez moi, j'écrivis deux lettres, qui répondoient à la fureur qui m'agitoit. J'ai honte encore de celle que j'écrivis à Téléſile; & vous auriez peut-être peine à me pardonner cette groſſiéreté, ſi vous ne ſaviez que plus on aime, moins la jalouſie nous rend raiſonnables. En voici les termes.

AGAMÉE A TÉLÉSILE.

RIEN ne m'attachoit ſi fort à vous, qu'il fût beſoin de tant d'artifices pour m'en éloigner; &, en diſſimulant moins, vous vous ſeriez épargné bien de la peine. N'en prenez donc plus déſormais à éviter mes viſites, n'ayant aucune envie de vous en rendre. Le ſeul chagrin qui me reſte, c'eſt d'y avoir donné un temps que j'aurois mieux employé par-tout ailleurs; & tout ce que je ſouhaite,

c'eſt que vous ne penſiez pas plus à moi, que je prétends me ſouvenir de vous. Ce ſont les dernières intentions

D'AGAMÉE.

L'autre lettre étoit un cartel que j'envoyois à Ariſtoxène. Je lui marquois que ce n'étoit point d'un rival dont j'enviaſſe la fortune, que je voulois tirer vengeance; mais qu'indigné de ſon affectation à me braver, & à me faire inſulte chez Téléſile, il étoit juſte qu'il m'en fît raiſon.

Ma première lettre étoit trop conforme aux intérêts de mes ennemis, pour n'être pas rendue à ſon adreſſe: mais je ſus depuis, que Téléſile s'évanouit en la liſant. Pour Ariſtoxène, il me répondit fièrement, qu'il acceptoit le défi; mais qu'il ne pouvoit ſe battre qu'avec la qualité d'époux de Téléſile: que je n'aurois pas long-temps à attendre; & que s'il étoit en ma place, il ne voudroit pas interrompre des plaiſirs de noces: mais que je pouvois inceſſamment compter ſur une ſatisfaction entière, & qu'il me la feroit de la même main dont il auroit reçu la foi de Téléſile.

Cette bravade acheva de me déſeſpérer, & me fit prendre la réſolution de le chercher partout, pour l'obliger à me ſatisfaire. Je lui fis même ſavoir, que quelque part où je le trouverois, je le traiterois ſans égard, & comme le méritoit un lâche. Soit qu'il appréhendât de

me rencontrer, ſoit qu'on jugeât que l'air de la campagne convenoit à Téléſile, pour la remettre de l'indiſpoſition qu'elle avoit eue depuis ma lettre ; Cléonime & ma ſœur l'emmenèrent dès le lendemain à une maiſon de campagne, qu'ils ont à quelques ſtades d'Athènes, où Ariſtoxène les accompagna. Il ſe tenoit ſi sûr de ſa conquête, qu'il diſoit à tous ſes amis, qu'il alloit l'y épouſer ; & il y fit en effet porter quantité de meubles, qui pouvoient être regardés comme des préparatifs de noces.

Le bruit s'en répandit dans toute la ville d'Athènes, & preſque tout le monde croyoit la choſe faite, quand un matin que j'étois encore au lit, l'on me vint dire qu'un gueux demandoit à me parler. Il me rendit cette lettre.

TÉLESILE A AGAMÉE.

L'OUTRAGE que vous m'avez fait eſt trop grand, pour me perſuader que vous l'ayez fait de gaieté de cœur ; & plus j'y penſe, moins puis-je m'imaginer que vous m'euſſiez écrit de la ſorte, ſi l'on ne vous avoit fait croire que je vous en ai donné ſujet. Il eſt vrai qu'en ce cas-là même, votre crédulité n'en ſeroit pas plus excuſable : mais enfin j'aime mieux pécher par trop d'indulgence pour mes amis, que de les condamner ſans les entendre, comme vous en avez uſé envers moi. Répondez-moi par la perſonne que je vous envoie ; & croyez que, quoi qu'on vous ait pu dire, il n'y a jamais eu de diſſimulation ni de changement dans le cœur de

TÉLÉSILE.

Je ne puis vous dépeindre l'agréable ſurpriſe où je me trouvai en recevant cette lettre. Je me conſidérai comme un criminel à qui l'on auroit donné grâce. Je la baiſai mille fois avec tranſports; & ayant appris du porteur la fauſſeté des bruits qui couroient au ſujet de ces noces, & que Téléſile faiſoit même la malade pour les éloigner, je montai ſur l'heure à cheval; & après avoir engagé dans mes intérêts cet homme, par une libéralité aſſez conſidérable, je m'en allai avec lui juſqu'à ſa cabane, qui n'étoit pas loin de la maiſon de Cléonime. J'avois réſolu de l'envoyer à Téléſile, pour l'avertir de mon arrivée, & lui demander un entretien : mais mon malheur ordinaire voulut qu'étant venu au galop, ce pauvre homme qui s'étoit échauffé à me ſuivre, tomba malade en chemin d'une pleuréſie qui l'obligea, en arrivant, à ſe mettre au lit. Il étoit trop pauvre pour avoir aucun domeſtique, & je n'oſois me confier à perſonne dans le voiſinage, la plûpart étant des fermiers de Cléonime. J'avois d'ailleurs été trompé par tant de gens, que je me défiois de tout le monde. Vous allez rire de ce que je vais vous conter : mais je trouve mon excuſe dans ce que l'amour a fait faire quelquefois aux Dieux mêmes. Mon deſſein étant d'entretenir Téléſile, ſans être connu que d'elle, & ne pouvant la voir ailleurs que dans la maiſon de mon beau-frère, où mon viſage

n'étoit que trop connu, j'endoſſai les vieux haillons du pauvre malade, je me munis d'une épée qui ne dérogeoit en rien à l'habit; & m'étant mis une grande emplâtre ſur l'œil, je marchai juſques-là en ſoldat dévaliſé. Je m'arrêtai aſſez proche, dans un bois qui eſt vis-à-vis de la maiſon, & à laquelle une grande allée qui le traverſe, ſert d'avenue & de promenade. C'eſt où le payſan m'avoit dit qu'il devoit rendre ſa réponſe à Téléſile. Je me cachai en un endroit propre à voir tous ceux qui entroient & ſortoient; & je n'y fus pas une heure, que Téléſile parut en deshabillé, s'appuyant ſur une canne, comme une malade. Ariſtoxène la ſuivoit, & lui préſenta la main à diverſes repriſes: mais je remarquai qu'elle la refuſa chaque fois, & qu'elle ſe tint même fort longtemps ſans avancer, comme n'en voulant point partir qu'il ne fût rentré. J'en attendis l'événement avec un étrange battement de cœur: car ma colère & mon amour les eût voulu l'un ou l'autre ſeuls. La conteſtation fut terminée par l'arrivée de ma ſœur, qui obligea Ariſtoxène de rentrer: mais elle l'accompagna en ſa place, ne jugeant pas à propos de la laiſſer ſans perſonne, dans la foïbleſſe où elle la voyoit. Je n'en fus pas mieux: car ſi j'avois craint d'être reconnu d'Ariſtoxène, il m'étoit plus difficile de ne pas l'être de ma ſœur. Elles avançoient vers moi, & il m'étoit impoſſible de

reculer. Je me levai, & allai vers elles, tenant le chapeau d'une main, baiſant & leur tendant l'autre, dans la poſture d'un pauvre qui leur demandoit la charité. L'apparition ſubite de ma figure groteſque leur fit tant de peur, qu'elles prirent la fuite; & Téléſile à qui il falloit auparavant une canne, alloit alors bien mieux que ſa compagne. Elles trouvèrent à la porte Cléonime & Ariſtoxène, à qui elles contèrent le ſujet de leur frayeur, & ceux-ci ſortirent pour me voir. Je n'avois pas quitté mon poſte; & tout confus d'avoir manqué une ſi belle occaſion, je rêvois aux moyens d'en recouvrer une autre. J'apperçus Cléonime & mon rival, qui me conſidéroient attentivement, & je craignis avec raiſon, qu'en me faiſant quelques demandes, auxquelles il auroit fallu répondre, ma voix ne me trahît encore plutôt que mon viſage. Pour donc ne les pas laiſſer trop avancer vers moi, je me remis en poſture ſuppliante; & de la main & du chapeau, je leur donnai à connoître que j'étois un pauvre paſſant qui avoit beſoin d'être aſſiſté. Cléonime me crut tel; & parce que ma ſœur l'avoit aſſuré qu'elle avoit vu un fantôme, je remarquai qu'en cherchant dans ſa poche quelque monnoie, il ne pouvoit s'empêcher de rire. Un eſclave m'apporta le préſent de ſon maître; & Ariſtoxène qui voulut faire le libéral devant ſa maîtreſſe, m'envoya une pièce d'or.

Quelque chagrin que ces contre-temps me donnaſſent, c'étoit une choſe ſi biſarre, de recevoir l'aumône de ſon frère & de ſon rival, que j'eus peine à m'en voir gratifié de ſens froid. Je priai l'eſclave qui me l'apportoit, en contrefaiſant ma voix de mon mieux, de demander auſſi pour moi quelque choſe à ces Dames, & de leur dire que j'en ferois part au pauvre Marſias leur voiſin & mon frère, que j'avois trouvé à l'extrémité à mon retour de l'armée. Marſias étoit ce pauvre homme dont Téléſile s'étoit ſervi; & je le lui faiſois nommer, pour lui inſpirer l'envie de me parler. L'effet que j'attendois s'en enſuivit. Elle voulut ſavoir ſi Marſias ne m'auroit point chargé de quelque lettre pour elle. La difficulté étoit de le pouvoir faire ſans donner quelque ſoupçon, & ma ſœur lui en procura elle-même le moyen ſans y penſer. Comme elle eſt aſſez charitable, & qu'elle connoiſſoit ce pauvre homme, elle me fit dire que je revinſſe ſur le ſoir, & que j'aurois quelques reſtes du ſouper, pour les lui porter. Téléſile donna ordre en ſecret à une des ſervantes de ma ſœur, à qui elle ſe fioit plus qu'à la ſienne, d'épier le temps que je reviendrois, & de l'en avertir. Cette fille s'en acquitta ſi bien, qu'elle m'apperçut au premier moment que je parus, & me dit d'attendre de ſes nouvelles. Je m'y étois rendu de bonne heure, & avant qu'on ſe mît à table, n'ayant point ſorti du bois où je m'étois

enfoncé en attendant. Téléſile, pour ſe ménager une occaſion de me parler ſeule, pria la compagnie de trouver bon qu'elle ne mangeât rien ce ſoir-là, pour eſſayer ſi l'abſtinence lui feroit du bien. Elle ſortit même dès qu'ils ſe mirent à table, afin, leur dit-elle, d'éviter la tentation; &, après avoir fait un tour de jardin, elle en ſortit par une porte de derrière, & me vint trouver ſous les arbres où elle m'avoit fait dire de me placer. La crainte qu'elle eut que quelques domeſtiques ne l'apperçuſſent, l'empêcha de m'aborder. Elle prit ſon tour de loin; & paſſant à vingt pas de moi, comme ſans deſſein, elle m'appela ſans s'arrêter, & ſans me regarder, me diſant de la ſuivre, pour me faire donner ce qu'on m'avoit promis. Vous ne ſauriez guères vous figurer de quelle émotion j'étois ſaiſi. Elle me demanda, toujours en marchant, & ſans ſe retourner, comment ſe portoit Marſias, & depuis quand il étoit malade? Madame, lui répondis-je aſſez bas, Marſias n'eſt au lit que d'aujourd'hui: mais il en eſt un autre, malade depuis bien plus long-temps, & qui a plus beſoin de vos ſoins & de votre pitié. Ces paroles, & le ſon de ma voix que je ne changeois plus, frappèrent l'oreille de Téléſile, & elle ſe retourna pour me conſidérer. J'avois ôté l'emplâtre qui me déguiſoit; elle n'eut pas de peine à me reconnoître: mais ſa ſurpriſe en fut ſi grande, qu'elle étoit prête à jeter des cris.

Elle ſe retint cependant; &, joignant les mains en me regardant, elle ſe mit à ſourire. Madame, lui dis-je, vous êtes étonnée de l'équipage où me voici : mais il convient, ce ſemble, à un malheureux qui vient faire pénitence de ſes fautes, ſe jeter à vos genoux pour vous en demander pardon, & ſubir telle peine qu'il vous plaira de m'impoſer. A ces mots, je voulus m'abattre à ſes pieds : mais Téléſile, plus prudente que moi, me retint, conſidérant que nous pouvions être découverts; & portant les yeux de côté & d'autre, de peur de ſurpriſe : Ce n'eſt pas ici, me dit-elle, un lieu où nous puiſſions reſter. Allez vous débarraſſer d'un équipage qui n'eſt pas fait pour vous, & reprenez celui d'Agamée, que j'attendrai ce ſoir avec plaiſir. Elle m'indiqua un petit eſcalier dérobé, qui menoit du jardin dans ſa chambre, & où j'aurois de ſes nouvelles à l'entrée de la nuit.

Elle ſe retira de bonne heure, ſous prétexte de ſon indiſpoſition, & je ne manquai pas de me rendre au lieu qu'elle m'avoit marqué. Ah, Dieux ! que d'agréables tranſports cette entrevue me donna! Je ne pourrois vous faire le récit d'une converſation où le déſordre eſt plus éloquent mille fois que les paroles. Je ſais ſeulement que n'ayant pu me ſouffrir à ſes pieds, où je m'étois jeté en l'abordant, & après m'avoir fait mille obligeans reproches de mon dernier emportement, nous nous éclaircîmes aſſez l'un

& l'autre, pour n'être plus la dupe de nos ennemis. Nous nous promîmes de démentir par notre fidélité, les apparences les mieux fondées, & nous nous jurâmes une affection inviolable & éternelle. Que vous dirai-je enfin ? nous goutâmes durant deux heures d'entretien, tout ce qu'a de plus exquis cette heureuſe paix qui réconcilie les amans, & qui, après quelques jours de trouble, réunit les amitiés les plus tendres & les plus parfaites. Mais la fortune m'en vouloit trop, pour me laiſſer heureux longtemps. Cléonime s'aviſa, quoiqu'il fût très-tard, d'aller faire un tour dans le jardin ; & voyant de la lumière à la chambre de Téléſile, il craignit que ſon indiſpoſition n'eût augmenté. Il monte auſſi-tôt par le petit eſcalier, & vient frapper doucement à la porte. Vous jugez de l'embarras de Téléſile. Je n'en fus guères moins alarmé, & plus pour elle que pour moi. Je lui conſeillai de ne point répondre, & cela réuſſit ; car Cléonime n'entendant aucun bruit, crut aiſément que ſa ſœur dormoit : mais il alla demander à la fille qui la ſervoit, pourquoi il y avoit encore de la lumière dans la chambre de ſa maîtreſſe. Cette fille, de qui Téléſile s'étoit cachée, dans la juſte défiance que nous en avions, répondit qu'elle y en avoit laiſſé par l'ordre de ſa maîtreſſe, qui, s'étant miſe à lire, l'avoit renvoyée. Dans la crainte du feu qui pouvoit ſe prendre à la maiſon, il revint ſur ſes pas, & n'appréhenda

n'appréhenda plus d'éveiller ſa ſœur. Il frappe à la porte aſſez rudement, & notre ſilence lui fait redoubler les coups. Me cacher étoit le ſeul parti à prendre. Je me gliſſe doucement derrière la tapiſſerie ; & Téléſile répond enfin, comme ſortant d'un profond ſommeil. Cléonime lui dit alors le ſujet de ſon appréhenſion, & la prie d'éteindre la lumière ; après quoi nous l'entendons ſe retirer. Il m'étoit aiſé de me remettre de la peur, qui n'avoit plus de ſuite par le départ de mon beau-frère : mais Téléſile qui ne pouvoit plus avoir de repos qu'elle ne ſe vît hors du péril où elle s'étoit expoſée, fait tant qu'elle me congédie. Je ſors avec chagrin, pour lui plaire ; & ayant mis à tout haſard, mon emplâtre ſur l'œil, je deſcends par le même degré où j'étois monté. Cléonime qui en avoit trouvé la porte ouverte, & chagrin de la négligence des domeſtiques, l'envoyoit fermer par un valet, au moment que j'allois ſortir. Il n'avoit point de lumière, mais il m'entendit marcher, & demanda qui j'étois ? Je voulus fuir à la faveur des ténèbres : cet homme qui étoit fort & hardi, m'entrevoyant dans l'obſcurité, me ſaiſit au collet, me fait rentrer dans le logis, & me terraſſe, quoiqu'avec aſſez de peine, au bas du degré. Je réſiſte, il crie au voleur. Je le prie de ſe taire, avec promeſſe de faire ſa fortune ; & ne gagnant rien ſur ſon eſprit, j'é-

touffe ſa voix autant qu'il m'eſt poſſible, en lui fermant la bouche avec la main : mais il étoit aſſez fort pour ſe débarraſſer. Heureuſement ce degré étoit à un bout du corps de logis, dont les chambres, excepté celle de Téléſile, étoient ſéparées par une longue galerie ; & les cris à demi étouffés du valet, ne furent entendus que de Téléſile. Elle deſcend auſſi-tôt avec de la clarté, & nous trouve roulans par terre. Je ceſſai alors de réſiſter ; & ce valet me ſaiſiſſant de nouveau, dit que je ſuis un voleur qu'il venoit de ſurprendre, & qu'il m'alloit conduire à Cléonime. Téléſile tremblante, eut aſſez de prudence pour dire à ce domeſtique, qu'il n'étoit pas temps de donner l'alarme à ſon frère ; qu'il n'y avoit qu'à me déſarmer, & me renfermer quelque part juſqu'au lendemain. Quelque déférence que ce valet eût pour elle, il n'en vouloit rien faire, & aſſuroit que Cléonime n'étoit pas encore couché. Ne ſachant plus que dire, elle lui conſeilla de m'enfermer, pendant qu'il iroit avertir ſon maître, lui faiſant voir qu'il n'étoit pas aſſez fort pour m'y entraîner, & que je pourrois lui échapper. L'avis fut trouvé bon. Elle me fit mettre elle-même dans un petit cabinet qui étoit au-deſſous de ſa chambre, dont les fenêtres étoient grillées, & qu'elle ferma au verrou, devant lui. Mais tandis qu'il cherchoit Cléonime, elle m'ouvrit ma priſon ; &, ſans

me donner le temps de lui parler, elle me fit ſortir par une fenêtre baſſe du degré. Je ſautai aiſément dans le jardin, d'où je m'en allai chez Marſias, avec aſſez de chagrin d'un pareil contre-temps.

Je retournai le lendemain à Athènes, où l'on ſavoit déja l'alarme qu'il y avoit eue chez Cléonime, d'où l'on diſoit qu'un voleur s'étoit échappé. Comme Téléſile en avoit adroitement rejeté toute la faute ſur l'eſclave, pour n'avoir pas bien fermé le verrou ſur lui, on n'eut pas le moindre ſoupçon d'elle ni de moi.

J'attendois impatiemment leur retour à Athènes, plus aſſuré que jamais de la fidélité & de la conſtance de Téléſile; lorſqu'un oncle d'Ariſtoxène le laiſſa, par une mort ſubite, héritier d'une ſucceſſion opulente, & telle qu'on le regardoit alors comme l'un des plus riches partis. Tout cela ne m'inquiéta point. Je comptois ſur la généroſité de Téléſile, que je connoiſſois incapable de ſe laiſſer tenter par les richeſſes mêmes des rois de Perſe. Elle avoit en effet mépriſé pour moi, dans ſa jeuneſſe, des partis conſidérables: mais c'étoit dans ſa jeuneſſe, comme je l'ai dit, où ſon âme ne connoiſſoit point encore l'ambition ni l'avarice. Elle ne put plus y réſiſter; & cette fille ſi généreuſe, ſi conſtante, dont je venois de recevoir des témoignages ſi authentiques d'un ſincère

attachement, ne voit pas plutôt Ariſtoxène élevé à une ſi haute fortune, qu'elle change tout-à-coup d'eſprit & de cœur. L'eſpérance d'une grandeur brillante, lui fait perdre tout ſouvenir de moi, & elle ſe vend ſans remords à Ariſtoxène. On précipita ce mariage; & n'ayant pas eu le temps de m'y préparer, le coup en fut pour moi plus accablant. J'en eus pourtant, s'il le faut dire, plus de dépit que de regret: car je n'aurois plus voulu de Téléſile avec tous ſes biens, quand je reconnus la foibleſſe de ſon âme. Sa perfidie ſervit à ma conſolation, & je me réjouis à la fin, d'être préſervé d'une épouſe de ce caractère. J'eus même le plaiſir, ſi c'en eſt un, d'en être bientôt vengé: car l'oncle d'Ariſtoxène s'étant mêlé dans les plus groſſes affaires, tous ſes biens conſiſtoient en effets qu'il étoit lui ſeul capable de démêler; enſorte qu'un marchand qui lui devoit de grandes ſommes, & qui faiſoient le plus clair de la ſucceſſion, ayant fait banqueroute à l'iſſue de ce mariage, toute la fortune d'Ariſtoxène ne fut qu'un ſonge d'un mois ou deux, au bout deſquels il ſe retrouva préciſément dans ſon premier état. Mais la faute que je fis, & qui n'eſt plus réparable, c'eſt de n'être pas devenu ſage par cette expérience, & d'avoir perſiſté dans cette dangereuſe penſée, que notre repos eſt attaché à la poſſeſſion d'une femme. Je reſſemblai à ces voyageurs, à qui la douceur

de quelques jours fait oublier les peines d'un fâcheux naufrage, & qui, ſans ſonger aux dangers qu'ils ont courus, ſe rembarquent inconſidérément ſur une mer infidelle, qui n'a pour eux que des tempêtes.

Je ne voulus plus m'attacher à ces grâces du corps & de l'eſprit, qui m'avoient charmé dans Téléſile. Je me ſouvins de ce que j'avois ſouvent ouï dire à nos ſages, que ce qui eſt le plus attirant dans une maîtreſſe, n'eſt pas toujours le plus ſouhaitable en une femme; que la beauté la plus rare nous devient commune, pour ne pas dire inſipide, par l'accoutumance; & qu'Hélène, pour être la plus belle & la plus galante perſonne de la Grèce, ne laiſſa pas de rendre Ménélas le plus infortuné des maris.

Je m'attachai à une veuve, nommée Eſinie, que la réputation de ſa ſageſſe, de ſa piété & de ſon économie, faiſoit paſſer pour un exemple de vertu entre les femmes. Je ſus quelle avoit été ſa conduite envers ſon défunt mari, quoiqu'il eût été d'un eſprit & d'une humeur à ne mériter aucuns égards. Dans tout le temps qui précéda notre mariage, il ne me parut jamais d'humeur plus douce, plus compaiſante, & plus commode. D'ailleurs, quoiqu'elle ne fût pas belle, elle n'avoit rien de déſagréable, & elle avoit du bien raiſonnablement pour elle & pour moi. Je penſois, en l'épouſant, pouvoir vivre avec elle dans une profonde paix, &

auſſi exempt d'ambition que je l'ai toujours été, je me comptois pour le plus heureux des hommes. C'eſt ici, Tarſis, que je demande particulièrement votre attention; & les trois mots qu'il me reſte à dire, doivent faire votre conſolation, & celle de tous les amans infortunés. Je l'épouſai enfin, & ne tardai pas à me trouver bien loin de mon compte. Mon ſort vérifia ce que j'avois toujours oui dire, qu'il faut épouſer une femme pour la connoître; & qu'on ne doit jamais juger du ſoulier par la vue, puiſque ce n'eſt qu'en le portant, que nous ſentons s'il nous bleſſe. Il ne me convient pas de vous entretenir de nos chagrins domeſtiques, & de vous faire ici le détail de nos démêlés. Ce ſont des myſtères odieux, qui doivent être enſevelis: mais ce qu'il m'eſt permis de vous dire, c'eſt que toute ſage, toute pieuſe, toute attachée à ſon mari & à ſon ménage, toute vertueuſe enfin que fût Eſinie, elle ſut conſacrer toutes ces vertus, pour m'en faire une perſécution & un ſupplice: enſorte qu'après ſix années de patience de ma part, elle a eu le ſecret de me rendre ma maiſon inſupportable, & de me la faire abandonner: trop heureux, ſi, perdant mes chagrins de vue, je pouvois en perdre auſſi le ſouvenir!

Il s'agiſſoit de me choiſir une retraite, & j'avois tant entendu parler, trop illuſtres Bergers, de la tranquillité de votre vie, & de la douceur

de votre climat, que je me ſuis fait une joie de finir ici mes jours parmi vous, ſi vous voulez bien m'y recevoir.

Télamon prit la parole pour les autres, & témoigna à Agamée, que chacun d'eux tiendroit à gloire de l'avoir près de ſoi. Il venoit même de ſe ſouvenir tout-à-coup, de ce qu'il avoit entendu dire par une perſonne qui revenoit d'Athènes, qu'Agamée avoit été fait Aréopagite depuis quatre ou cinq ans, par le ſuffrage des Lignées, en conſidération de ſon grand mérite, & il étoit charmé de ſa précaution à n'en rien mêler dans le récit de ſes aventures. C'eſt qu'Agamée mépriſoit toute cette gloire étrangère, que donnent les dignités & les charges; & il étoit trop philoſophe, pour faire cas de toute autre que de celle qui ſe tire de la vertu. Auſſi ſe faiſoit-il honneur à lui-même en eſtimant le mérite, parce qu'il en avoit infiniment. Outre qu'il avoit beaucoup d'eſprit, il l'avoit cultivé par l'étude des belles-lettres; & il y avoit peu de ſciences, dont, malgré le temps que conſomment la guerre, l'amour & une grande charge, il n'eût les premières & les principales connoiſſances. Il n'avoit guères que quarante ans: mais ſes chagrins contribuoient à lui en donner davantage. Il étoit d'un tempérament mélancolique; il avoit l'air fier, & il l'étoit en effet: mais ce n'étoit qu'avec ceux qu'il ne connoiſſoit pas, ou avec les Grands

dont il ne pouvoit ſouffrir les mépris. Avec ſes inférieurs & ſes égaux, il n'y avoit rien de plus affectueux & de plus ſoumis; & comme il ne pouvoit tenir perſonne au-deſſus de ſoi, il ne tenoit auſſi perſonne au-deſſous. En un mot, il n'admettoit de différence entre les hommes, que celle qu'y met la vertu & le mérite. Auſſi Télamon ne ſe contenta-t-il pas de lui témoigner la joie qu'il auroit de le voir parmi eux; mais il lui réitéra l'offre de ſa maiſon, qu'il lui avoit déja faite, & il le pria avec de nouvelles inſtances de l'accepter. C'eſt ce que je ne puis faire, lui dit Agamée. Je deſcendis avant-hier, en arrivant, chez le ſavant Néphélocrate, qui, comme le ſait toute la Grèce, a fleuri ſi long-temps au Bareau d'Athènes en réputation d'un des plus ſavans Juriſconſultes, & qu'un deſir pareil au mien a attiré parmi vous depuis deux ans. Je l'offenſerois ſi je prenois un autre logis que le ſien; & je ne veux être incommode qu'à lui ſeul. Mais je tâcherai de contribuer à vos plaiſirs; & je ſuis déja bien content de ne vous avoir pas été inutile, en faiſant voir à Tarſis, par un exemple auſſi ſenſible, que nous ne ſavons ce que nous demandons, quand nous ſouhaitons une femme; & que ce que nous appelons mal-à-propos diſgrâce en amour, eſt ce qui fait ſouvent notre ſouverain bonheur. Chacun alors ſe leva, pour ſe remettte en chemin.

Pendant tout le récit d'Agamée, Tarſis avoit été enſeveli dans de profondes rêveries, & il n'avoit preſque rien entendu de cette hiſtoire. Il fut comme réveillé ſur la fin, lorſqu'il s'entendit citer. Pardonnez-moi, Agamée, lui dit-il, ſi je vous dis qu'un exemple particulier ne conclut rien en des matières générales; & que ſi nous avions à combattre d'exemples ſur le ſujet de ma douleur, je vous ferois voir des femmes qui vivent ſi bien avec leurs époux, & des mariages ſi heureuſement aſſortis, que vous m'avoueriez vous-même, qu'un état pareil eſt le comble du bonheur, & que qui perd une maîtreſſe de ce caractère, perd ce qu'il y a de plus précieux au monde. Vous dites vrai, Tarſis, reprit l'Aréopagite : mais c'eſt ce qu'il y a de plus rare. Car, je vous prie, où ſont ces maîtreſſes ? & qui ſe peut aſſurer d'en trouver une? Vous voyez aſſez de belles femmes, vous en trouvez de douces & de complaiſantes pour leurs maris : mais les belles ſont coquettes, les ſpirituelles impérieuſes ou bizarres; les douces & les complaiſantes ont d'autres défauts qui ne ſont pas moindres, & qui ſont acheter bien cher leur vertu. Jamais un mari ne leur rend à leur gré, la complaiſance qu'elles ont pour lui; & comme elles ſont d'ordinaire attachées à leur ménage, elles voudroient qu'un homme y fût auſſi attaché qu'elles. Il les ruine, à ce qu'elles diſent, s'il fait la moindre dé-

penſe ; il faut, pour leur plaire, qu'il renonce à ſes amis, à ſes connoiſſances, &, pour ainſi dire, à lui-même ; ou leur douceur ſe tourne bientôt en aigreur & en opiniâtreté. Je ſais bien, Tarſis, qu'on ſe flatte toujours de mieux rencontrer que ſon voiſin, & je l'ai penſé le premier, par deux fois, avec aſſez de vraiſemblance. Cependant j'ai été trompé comme les autres, & je puis dire que beaucoup d'autres le ſont & le ſeront comme moi. Je n'irois pourtant pas loin, repartit Tarſis, pour vous chercher un exemple de ces heureuſes unions dont je parle. Je ne voudrois vous citer que Télamon, & ſon épouſe, dont l'aſſemblage me promettoit un pareil bonheur, puiſque Zélie eſt la ſœur de Philiſte, & que l'éducation, l'inclination, & des mœurs pareilles les uniſſent encore plus que le ſang. Il eſt vrai, pourſuivit Ergaſte, que je n'ai jamais porté envie au mariage, que quand j'ai vu celui de Télamon & de Philiſte. Cette douceur gaie, cette familiarité reſpectueuſe, la complaiſance qu'ils ont l'un pour l'autre, me les a fait regarder cent fois comme un modèle accompli de deux perſonnes heureuſes ; & je crois que s'il y a de la félicité au monde, elle eſt dans un mariage comme le leur. Ergaſte, reprit Télamon en riant, vous ne vous ſouvenez plus de ce que vient de dire Agamée, qu'il ne ſe faut pas fier aux apparences. Penſez-vous que nous

allions, Philiſte & moi, montrer notre mauvaiſe humeur devant vous ? Sérieuſement, ajouta Célémante, je croirois Télamon & Philiſte heureux, ſi on le pouvoit être dans le mariage : mais je ſuis du côté d'Agamée, non pas que ce ſoit par les raiſons qu'il allegue ; car je ne crois pas, comme lui, qu'il ſoit impoſſible de trouver des femmes ſages, & des maris contens : mais ce que je ſoutiens, c'eſt que les douceurs même des meilleurs mariages, ſont des peines incompatibles avec le repos. Je ne parle point de cette néceſſité où l'on ſe trouve, de renoncer à ſes amis, à ſa liberté, & à ſoi-même, pour ſe donner tout entier à une femme. Je conviens même, que quand on l'aime véritablement, on quitte volontiers toutes choſes pour elle, parce qu'elle peut tenir lieu de tout à un mari : mais ce que j'entends, c'eſt que cette tendreſſe réciproque que vous appelez le bonheur d'un mariage, eſt elle-même une vraie misère. Voyez, je vous prie, deux perſonnes qui s'aiment comme Télamon & Philiſte. L'un des deux eſt-il malade ? il faut qu'ils ſouffrent tous les deux, l'un de ſon mal, l'autre de celui de ſa moitié : car l'amour & l'amitié ont cela de mauvais & d'ordinaire, qu'ils nous rendent malades du mal de ceux que nous aimons : mais ſi nous ſommes malades nous-mêmes, ils ne nous communiquent point leur ſanté. Bien plus ; le mari & la femme

ſe portent-ils bien ? vous les voyez dans une continuelle appréhenſion de maladie pour l'un d'eux. Eſt-on plus rouge qu'à l'ordinaire ? eſt-on plus pâle ? dort-on, ou bâille-t-on à contre-temps ? L'inquiétude ſaiſit auſſi-tôt ; & les voilà malades de leur folie, quand ils ne le ſont pas d'une autre manière. Mon cher Tarſis, continua-t-il, il vaut mieux faire comme moi : Vivre à ſoi ſeul, exempt non-ſeulement d'amour, mais d'amitié : ſi ce n'eſt cette amitié ſimple qu'on appelle bienveillance, & qu'il faut avoir pour le commerce de la vie. J'en parle par expérience ; & comme Jupiter & Junon recoururent à Tirésie, pour ſavoir lequel étoit le plus agréable d'être homme ou femme, parce qu'il avoit été tous les deux ; il faut venir à moi, pour ſavoir ce qu'il vaut mieux être, amant, ami, ou indifférent : car grâces à Ergaſte, à l'une de vos belles Dames d'Athènes, & à ma raiſon, j'ai été tous les trois l'un après l'autre, & je ſuis revenu de l'amour & de l'amitié.

Agamée, Télamon & Ergaſte ne purent s'empêcher de rire du diſcours de Célémante, & Ergaſte le releva ainſi. Il eſt ſi vrai, Célémante, que tu n'as jamais eu ni amour, ni amitié, que ce que tu nous dis, nous le prouve. Car il en eſt de la vertu, comme de la monnoie. Il y en a de vraie, il y en a de fauſſe. Le dehors eſt le même, l'intérieur en fait la différence ; & comme la

monnoie eſt vraie & bonne, quand le dedans eſt de bon or ou de bon argent; l'amour eſt un véritable amour, quand il ne renferme en ſoi que joie & plaiſir; au lieu que dans un amour tel que le tien, ce n'eſt que peines & amertumes. Pour un homme qui ſe mêle de donner des leçons ſur l'amour, dit Célémante, il me ſemble que tu devrois au moins ſavoir ſon nom: car tu viens de l'appeler vertu, & ce n'eſt qu'une paſſion tout au plus. Et c'eſt en quoi tu te trompes, reprit Ergaſte, faute de diſtinguer. Car l'amour qui eſt paſſion, eſt juſtement le faux amour: mais il y a un autre amour qui eſt une vertu. Tel eſt celui qui ſe trouve entre un mari & une femme, & qui peut ſubſiſter entre un amant & une maîtreſſe, quand il eſt fondé ſur un vrai mérite; & je ſoutiens que non-ſeulement la tranquillité règne en celui-ci, mais qu'il ſait même changer les peines en douceurs. Je ne puis m'empêcher, dit Célémante, de te trouver admirable, quand je t'entends parler de la tranquillité de l'amour, toi qu'on voit à toute heure brouillé avec ta maîtreſſe, & qui lui fais l'amour en querellant. Ton amour & ton amitié ſont donc bien faux, puiſque ſoit avec Aréliſe, ſoit avec moi, ils te cauſent à tous momens tant de trouble! Je l'avoue, répondit Ergaſte: mais j'ai cette conſolation, qu'il n'a pas tenu à moi qu'il n'en fût autrement. Tu ſais que qui dit amour,

auſſi-bien qu'amitié, dit correſpondance entre les cœurs; & c'eſt ce que je n'ai rencontré en pas une des deux perſonnes que j'ai aimées, n'ayant trouvé juſqu'ici qu'un ami infidèle, & une maîtreſſe ingrate. Tu ne prends pas garde, mon cher Ergaſte, répliqua Célémante, que la pluralité eſt contre toi; & c'eſt un mauvais préjugé pour ta cauſe. Tu es ſeul à nous appeler infidèles & ingrats, & nous ſommes deux qui convenons à te qualifier des mêmes titres. Par bonheur pour moi, répondit Ergaſte, le plus grand nombre n'eſt pas toujours le plus ſage.

Cette petite diſpute ne les empêchoit pas d'avancer. Ils arrivèrent à une hauteur, d'où ils apperçurent Philiſte qui venoit par une autre route, accompagnée de deux autres Bergères. Dès que Tarſis les apperçut, il courut au-devant d'elles, pour leur demander des nouvelles de Zélie; parce qu'il ſavoit qu'elles revenoient de Callioure, où elles étoient allées voir Mélicerte, & où elles avoient dîné. Agamée qui le ſuivoit avec les trois autres, demanda quelles étoient ces trois Bergères. Celle que vous voyez à droite, lui dit Télamon, qui a les cheveux noirs, & le teint aſſez vif, ſe nomme Télagie, & elle eſt veuve, depuis quelques années, de mon frère aîné. Quand vous aurez goûté ſa converſation, vous verrez que, quoiqu'elle vous ſemble mélancolique, il n'y a guères d'humeur plus agréable. Car, malgré ſon air triſte, vous

lui trouverez un eſprit des plus gais dans les occaſions où il le faut être, & en même-temps des plus ſolides. Celle qui eſt de l'autre côte, eſt ma femme; & la troiſième que vous voyez la plus grande & la plus belle, & en qui vous remarquez ce port & cet air accompagné de majeſté qui ſieroit à une princeſſe, ſe nomme Aréliſe. Elle eſt ſœur de Célémante, & c'eſt cette maîtreſſe d'Ergaſte, dont l'un & l'autre parloient il n'y a qu'un moment. Elle a l'eſprit des plus brillans, & ſes lumières ſont en elle moins acquiſes, qu'elles ne lui ſont naturelles. Il n'y a rien de meilleur qu'elle, rien de plus franc, de plus généreux, & de plus réjouiſſant, lorſqu'elle eſt avec des gens qui lui plaiſent; mais ce n'eſt qu'avec ſes amis qu'elle ſe laiſſe voir dans ce beau naturel: avec les autres, elle eſt froide, ſérieuſe, fière, & l'on pourroit preſque dire mépriſante; ne pouvant gagner ſur elle de faire civilité à ceux qu'elle n'eſtime point, de quelque qualité qu'ils ſoient: mais elle eſt d'ailleurs incapable de faire une malice à qui que ce ſoit. Elle eſt bruſque & emportée quand on la fâche, & n'eſt pas toujours d'une pareille humeur. Il lui paſſe de certaines inégalités dans l'eſprit, dont elle eſt la première à ſe railler enſuite agréablement; & ſes ennemis auroient peine à lui trouver plus de défauts qu'elle n'en fait remarquer elle-même à ſes amis. Cet air abattu & mélancolique que vous lui voyez, &

qui ternit même ſa grande beauté, ne lui eſt pas naturel ; il n'eſt cauſé que par les extrêmes diſgrâces dont ſa vie a toujours été traverſée. Ce qu'il y auroit à ſouhaiter, c'eſt qu'elle eût pu ſe guérir de la pente trop forte qu'elle a à la défiance & à la jalouſie, qui ſont ſes ſeuls défauts, auſſi bien que ſes plus grands malheurs : car elle prendra quelquefois plaiſir, pour éprouver ſes amis, de leur commander une choſe toute contraire à ce que l'amitié demande d'eux, pour voir s'ils l'aimeront aſſez pour n'en rien faire ; & elle a alors l'injuſtice de ſe fâcher de leur déſobéiſſance, dont elle n'auroit pas été contente, s'ils ne l'avoient commiſe. Mais il eſt vrai auſſi, que dans ſes retours, elle leur fait des excuſes ſi charmantes, qu'elle leur fait aiſément oublier le mal qu'elle leur a cauſé. Au reſte, elle ne veut tromper perſonne : car ſi elle trouve quelqu'un qu'elle juge propre à en faire un ami, elle eſt la première à l'avertir de ſon humeur & de ſes délicateſſes. Ce qui étonne, c'eſt qu'Ergaſte, qui, de ſon naturel, eſt impatient & prompt, ait pu entretenir une ſi grande liaiſon avec elle ; & l'on peut dire que l'amour eſt ſeul capable d'unir les choſes les plus incompatibles. Auſſi, comme vous avez vu Célémante & lui ſe conteſter l'un contre l'autre, quoique dans le fond ils ſoient les meilleurs amis du monde ; vous verrez Aréliſe & Ergaſte preſque toujours en diſpute, quoiqu'ils s'aiment infiniment ;

infiniment ; en ſorte qu'il leur faudroit une perſonne qui ne fît rien autre choſe que les accorder.

Ayant joint les Bergères, Télamon leur préſenta Agamée. L'Athénien fut frappé de la beauté d'Atéliſe, & toute la Grèce ne lui avoit rien fait voir d'égal. Mais il n'eut guères moins d'admiration en voyant Philiſte. Son honnêteté, ſa modeſtie, une douceur peinte ſur ſon viſage, & dans tout ſon air, lui gagnèrent le cœur, & il jugea bien que Télamon n'en avoit rien dit, parce qu'elle étoit ſon épouſe, qu'un mari s'exempte ordinairement de louer. Quoiqu'il ſe trouvât de plus grandes beautés que la ſienne, il eût été difficile d'en trouver de plus touchantes. Après les premières civilités, Philiſte leur confirma qu'il leur avoit été impoſſible de rien apprendre au ſujet de ſa ſœur, quoique Leucippe & Mélicerte euſſent envoyé de tous les côtés ; & Télamon ayant dit à ces Bergères le deſſein de leur voyage, elles s'engagèrent volontiers à être de la partie.

Ils marchèrent de compagnie vers le mont Olympe. Ergaſte & Célémante alloient devant avec Aréliſe ; Agamée accompagnoit Télamon & Philiſte ; & Tarſis les ſuivoit d'un pas plus lent, à côté de Télagie, qui eſſayoit de le conſoler. Si Télamon & Philiſte euſſent ſuivi leur penchant, ils n'auroient parlé que de la perte de Zélie, & de la douleur de Tarſis, parce

qu'ils n'avoient autre choſe dans l'eſprit : mais comme c'eût été un mauvais entretien pour Agamée, ils firent ce qu'ils purent pour paſſer à d'autres diſcours. Ergaſte, Aréliſe & Célémante les ſoulagèrent dans ce deſſein. Après qu'Ergaſte eut dit à Aréliſe en peu de mots, ce qu'il ſavoit du mérite, de la condition & de l'infortune de l'Athénien, Célémante auſſitôt ſe mit à conter à ſa ſœur la diſpute qu'il venoit d'avoir avec Ergaſte, & le reproche d'ingratitude & d'infidélité, qu'il leur venoit de faire à l'un & à l'autre ; & ce fut le moyen d'être deux contre un. Ils parloient aſſez haut pour ſe faire entendre des autres, & c'étoit un plaiſir de voir avec quel eſprit & quel enjouement ils ſe faiſoient la guerre. Ergaſte ne ceſſoit point d'accuſer Célémante d'infidélité ; & celui-ci ſoutenoit qu'il étoit mieux fondé à en convaincre Ergaſte. Aréliſe en faiſoit de même au ſujet de l'ingratitude qu'on lui reprochoit, & elle ſe défendoit encore mieux qu'elle n'étoit attaquée. Ce conflit eût été plus réjouiſſant pour Agamée, s'il avoit été inſtruit comme les autres de leurs fréquens démêlés. Il ne laiſſoit pas que d'y prendre plaiſir, quoique tout ce qu'il y pût comprendre, c'eſt que Célémante peſtoit contre l'amour & l'amitié ; qu'Ergaſte parloit pour tous les deux ; & qu'Aréliſe formant un troiſième parti, louoit l'amitié, & déclamoit contre l'amour. Agamée auroit bien

voulu les engager à lui apprendre la cauſe d'un ſi agréable différend. Je penſe, leur dit-il, qu'il vous faudra à la fin un juge pour vous accorder; & ſi je n'étois point ſuſpect aux parties, je m'offrirois à le décider, pourvu que je fuſſe inſtruit du ſujet de votre conteſtation. Je vous accepte de tout mon cœur pour mon juge, répondit Ergaſte, en lui tendant la main. J'en fais de même, ajouta Célémante : mais à condition que vous nous jugerez à la rigueur; car je ne me pique point d'accommodement avec Ergaſte. Pour moi, dit Aréliſe en ſouriant, je demande encore quelque temps pour y ſonger : car j'apprends que vous avez été tout le jour enſemble; & que ſais-je, Agamée, ſi ce n'eſt point ici quelque partie faite contre moi? & s'ils ne vous auroient point prévenu en leur faveur? Belle Bergère, répliqua Agamée, je vous ſuis caution qu'Ergaſte & votre frère ne ſont pas d'aſſez bonne intelligence enſemble, pour s'être ligués contre vous; & ils devroient plutôt craindre l'effet d'auſſi beaux yeux que les vôtres, & ſi propres à corrompre un juge. Il eſt vrai que j'ai moins lieu de vous craindre qu'un autre, lui dit Aréliſe qui venoit d'apprendre une partie de ſes aventures; & je ne vous crois pas aveugle partiſan de l'amour. Par cette raiſon, quoi que j'aie dit, je me ſoumets à votre jugement, & je ne crois rien riſquer.

Ils ſe trouvèrent alors à la porte du temple;

Télamon les convia à remettre ce jugement à leur retour, puiſqu'étant obligés de dire leurs raiſons, & de plaider eux-mêmes leur cauſe, ils avoient beſoin de quelque temps pour s'y préparer.

Fin du ſixième Livre.

SOMMAIRE

DU SEPTIÈME LIVRE.

DESCRIPTION du temple de Jupiter Olympien : Le grand Prêtre Timothée, frère de Tarſis & de Télamon, fait voir à Agamée les raretés qui ſe trouvent dans ſon enceinte. Hiſtoire du ſacrifice ſanglant. *Tarſis interroge l'Oracle ſur la deſtinée de Zélie ; il en reçoit cette réponſe :* Cherche la mort, & tu la trouveras. *Quoique Télamon & les autres penſent, comme lui, que ce n'eſt qu'en mourant qu'il la peut retrouver, ils s'efforcent de le détourner de cette idée en interprétant différemment le ſens de l'Oracle. Diverſité des opinions des Bergers & des Bergères qui accompagnent Tarſis, ſur les oracles, & les prodiges qu'on y rencontre. Célémante les avoit laiſſés au temple pour aller voir Coris qu'il aimoit, & dont il étoit aimé, ſans que l'un ni l'autre oſât l'avouer le premier, parce qu'ils déclamoient ſans ceſſe tous les deux contre l'amour & le mariage. Caractère du Berger Philémon qui doute de tout : Il eſt amoureux de Céliane. Célémante oublie, auprès de Coris,*

qu'il doit rejoindre Tarſis & ſa compagnie qui s'en retournent à Cénome : Tarſis affecte une gaieté apparente pour tromper ſon frère : Il ſe dérobe de lui, & s'enfonce dans un bois, réſolu d'y finir ſes peines : Il étoit près de ſe percer de ſon javelot, lorſqu'il vit paſſer deux femmes qui fuyoient éperdues, & qui étoient pourſuivies par un loup furieux : Il tue cet animal, & détache un voile qu'une de ces femmes avoit laiſſé accroché à un buiſſon, (Sujet de la Vignette). *Tarſis le reconnoît pour celui de Zélie : Il court de tous côtés en l'appelant à haute voix : Pendant qu'il la cherche encore avec plus d'ardeur, Télamon ſatisfait l'impatience d'Agamée d'apprendre la ſuite de l'Hiſtoire de Tarſis & de Zélie. Leucippe qui leur avoit été contraire, n'attendoit que ſon rétabliſſement pour couronner leur conſtance : Zélie, par délicateſſe, exige de Tarſis qu'il diſcontinue de la voir pendant la maladie de ſon père : Dans ces entrefaites elle diſparoît, & cauſe le malheur & le déſeſpoir de ce Berger*

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE SEPTIÈME.

LE TEMPLE de Jupiter Olympien eſt ainſi nommé, parce qu'il eſt bâti au pied du mont Olympe, y ayant même une partie de ce temple taillée dans le roc. Sa figure eſt ronde, & aſſez petite. Le rocher lui ſert de voûte, par un morceau de roc qui s'avance au-deſſus, & que la nature a pris plaiſir à travailler: mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que deſſus cette voûte coule une petite rivière qui prend ſa ſource dans la montagne, & qui, en tombant, enve-

loppe le temple d'une nappe d'eau. Vous diriez d'un mur de criſtal qui l'environne. Un petit eſpace qu'on a laiſſé libre, lui ſert d'entrée: encore y a-t-il de certaines bondes, au moyen deſquelles, quand on veut, elle le couvre entièrement d'eau. Le dedans du temple eſt fort riche. On y voit une ſuite de piliers de marbre blanc qui l'entourent, & entre leſquels on a ménagé des niches, où ſont des ſtatues de porphyre, de jaſpe, & quelques-unes même d'or & d'argent maſſif. Sur les bas-reliefs de ces colonnes ſont gravés, par les plus excellens Sculpteurs de Grèce, les amours & les vengeances de Jupiter.

Le temple eſt diviſé par un baluſtre de criſtal, garni d'or, à hauteur d'appui; & au milieu de l'enceinte de ce baluſtre, eſt une petite, mais inimitable figure de Jupiter armé de ſon foudre, & tel qu'on le repréſente quand il foudroya les Titans. Elle eſt faite d'une pierre précieuſe, miſe en œuvre par le fameux Phidias. Au pied de la baſe, ſur laquelle eſt poſée cette ſtatue, eſt le trou ſacré, où le Grand-prêtre puiſe les vapeurs prophétiques qui forment les oracles. Il ne faut, pour les exciter, que jeter dans ce trou une petite boule de marbre, ſur laquelle il a buriné le nom de celui qui le conſulte; & au même inſtant ces vapeurs agitées forment comme des tonnerres ſouterreins, & l'on voit s'exhaler, par la même ouverture, des fumées

que le grand-prêtre reçoit en tenant la bouche ouverte au-deſſus. Alors on le voit tomber extatique ; & un moment après, ſe relevant le viſage tout enflammé, la vue égarée, les bras & les jambes tremblantes, & comme tranſporté de fureur, il prononce l'oracle. Il ne l'a pas plutôt proféré, qu'il retombe comme en léthargie, dont il ne ſort que le lendemain. Tant d'efforts qu'il ſouffre dans ces occaſions, les lui font appréhender ; & il n'eût peut-être pas reçu de ſi bonne grâce qu'il fit, la viſite d'Agamée & de ſa troupe, s'il en eût ſu le motif. Mais ce ne fut que ſur la fin qu'ils l'en entretinrent, parce que toutes les fois qu'il rendoit l'oracle, il n'étoit plus capable de converſation de tout le jour.

Vis-à-vis de la porte du temple, il y en a une autre qui donne entrée dans le mont. C'eſt une des plus grandes raretés qu'il y ait. Car au lieu d'y trouver une caverne obſcure, comme on ſe l'imagine, on ſe voit dans une cour ſpacieuſe & fort claire, que la nature a formée elle-même dans la montagne, & qu'elle a éclairée par une large ouverture en haut, où la lumière entrant avec facilité, & ſe ramaſſant au-dedans de tous les côtés, y donne un jour preſque égal à celui d'une pleine campagne. C'eſt-là qu'eſt l'appartement des prêtres. Leurs chambres ſont toutes pratiquées dans le roc ; & ils ont cet avantage, qu'ils peuvent ne pas ſortir, pour

goûter le plaiſir de la promenade ; cette cour étant bordée d'un double rang de grands arbres, au milieu deſquels coule un petit ruiſſeau qui tombe de la montagne par caſcades avec un agréable murmure.

Agamée fut ſurpris des beautés de ce lieu : mais il fut encore plus ſatisfait de la connoiſſance du Grand-prêtre. C'étoit un des frères de Télamon & de Tarſis, qui ſe nommoit Timothée. Il n'avoit guères plus de quarante ans, quoiqu'il y en eût déja dix qu'il étoit Grand-prêtre. Avant lui, on n'en avoit point reçu de ſi jeunes : mais ſon grand mérite avoit prévalu ſur l'uſage & les règles. Il étoit beau de viſage, bien fait, & poſſédant à fond la ſcience des Dieux : auſſi perſonne n'en parloit avec tant de connoiſſance, d'éloquence & de grâce, quand il étoit queſtion d'en inſtruire les peuples.

Après qu'il eut reçu les civilités d'Agamée, & qu'il lui eut rendu les ſiennes, il lui fit voir tout ce qu'il y avoit là de plus rare. Les Bergères ne purent en profiter, & reſtèrent en attendant dans le temple, n'étant pas permis aux femmes d'entrer plus avant. Il joignit, en lui expliquant ces merveilles, quantité de curieuſes obſervations ſur l'Hiſtoire. Il montra entre autres à Agamée cette fameuſe échelle d'Alexandre, appelée ainſi, parce que c'eſt un degré taillé dans le roc, & par lequel on monte juſqu'à l'autel qui eſt au haut du mont Olympe, ſi élevé au-

deſſus des nues, que les hoſties qu'on y laiſſe tous les ans, s'y conſervent d'une année à l'autre.

Un peu après leur arrivée, Télamon avoit remarqué dans Timothée quelque chagrin que ſa complaiſance cachoit. Il le prit en particulier; & comme il ſavoit les fatigues qu'il ſouffroit toutes les fois qu'il lui falloit prononcer un oracle, & la répugnance qu'il y avoit: Mon frère, lui dit-il, n'eſt-ce point l'inquiétude & le deſir de Tarſis, qui vous met en peine? & vous en a-t-il déja entretenu? Timothée lui témoigna que non, & lui demanda quel étoit donc ce deſir? A ces mots, Télamon appela ſon frère, afin qu'il s'expliquât lui-même; & Tarſis conta à Timothée l'étrange aventure de Zélie, que celui-ci n'avoit point ſçue, par le peu de commerce qu'il avoit avec le monde. Comme nous ne pouvons, continua-t-il, avoir de meilleur recours qu'aux Dieux, dans les choſes où la foibleſſe des hommes ne peut rien, je viens, ô mon frère! implorer votre aſſiſtance, ou plutôt celle de Jupiter, & lui demander quelque lumière dans des doutes qui me ſont plus cruels que la mort. Tarſis, lui répliqua Timothée, les Dieux ont en effet toujours agréable que nous nous adreſſions à eux, & que par le ſecours que nous leur demandons, nous rendions hommage à leur toute-puiſſance, & leur faſſions un aveu de notre foibleſſe. Mais s'ils

trouvent bon que nous les priions, ils ne veulent pas auſſi que nous les interrogions ſi ſouvent ; que nous leur demandions pour un rien des choſes extraordinaires & des miracles; ni que par une téméraire curioſité, nous tentions ſi légèrement leur pouvoir. Savez-vous, Tarſis, ce que vous demandez à Jupiter, quand vous lui demandez un oracle ? Vous voulez qu'il dérègle le cours ordinaire de la nature ; qu'il révèle aux mortels, ce qui, par les ordres du deſtin, leur devoit être inconnu ; qu'il donne l'eſprit d'un Dieu à un homme ; & qu'il lui faſſe pénétrer dans l'avenir, par un privilège qu'il ne communique pas toujours aux Dieux mêmes. Ce n'eſt pas que dans les grandes extrémités, il ne ſoit permis de ſouhaiter ainſi des miracles ; & ce ne doit être que pour des actions grandes, importantes, où il s'agit de la vie des princes, du bouleverſement d'un royaume, du malheur ou de la félicité des peuples. Mais quoi ! parce que vous êtes amant, & que depuis deux jours vous êtes en peine d'une maîtreſſe, vous penſez qu'il faille que l'eſprit de Jupiter deſcende en terre, comme s'il n'avoit point de plus importante occupation ! Certes, s'il falloit qu'il répondît ainſi à tous les deſirs des hommes en particulier, il faudroit qu'il fît état de ne plus habiter les cieux, & qu'il vînt encore une fois établir ſon domicile ici-bas. Mon cher frère, répondit Tarſis, ce n'eſt point la peine de Ju-

piter qui vous inquiéte. Vous ſavez trop que ſon eſprit règne par-tout l'univers; qu'il eſt dans le ciel & ſur la terre; qu'il écoute, & répond également aux deſirs de chacun des mortels; & que la vie des princes & des rois ne lui eſt pas enfin plus conſidérable que celle des bergers; parce qu'encore qu'il ait imprimé quelque rayon de ſa divinité ſur le front des Souverains, ils ne lui ont pourtant pas plus coûté à faire que les moindres hommes. J'ai appris toutes ces choſes de vous-même, Timothée, & je vois bien que ce ne ſont pas-là des raiſons, mais de ſimples prétextes dont vous colorez votre refus. Je ſais le ſujet qui vous en détourne, les agitations, les fatigues, & les douleurs qu'il vous faut ſouffrir pour concevoir & enfanter, pour ainſi dire, les oracles: mais ne croyez pas que ce ſoit auſſi ſans peine que je vous y expoſe. Vous ſavez combien de temps il y a que j'aime; quelles traverſes j'ai ſouffertes dans mon amour; combien d'années j'ai langui entre l'eſpérance & la crainte, ſans jamais vous avoir importuné qu'aujourd'hui. Ce n'eſt donc qu'à l'extrémité que je viens à vous; & il n'y a point de milieu pour vous, entre m'accorder cette grâce, ou me donner la mort. Timothée fut contriſté de voir l'obſtination de Tarſis; & comme en effet ce qu'il avoit allégué n'avoit été qu'un prétexte pour refuſer plus honnêtement de ſatisfaire une

curioſité qu'il croyoit légère, & qu'il imputoit à l'impatience d'un amant, il tâcha de s'en diſpenſer d'une autre manière. Mon cher Tarſis, reprit-il, pour vous montrer les ſcrupules que je fais moi-même de tenter les oracles de Jupiter; il y a un mois & plus que mon eſprit eſt troublé de l'inquiétude la plus preſſante, & la plus importante, peut-être, que vous puiſſiez concevoir, & qui mérite plus que nulle autre l'entremiſe d'un Dieu pour m'en tirer; & ſur laquelle cependant je n'ai encore moi-même oſé le conſulter. C'eſt pour cela, Télamon, qu'il y a un mois que vous n'avez entendu de mes nouvelles; c'eſt pour cela que je ſuis, depuis ce temps-là, en prières & en jeûnes; c'eſt pour cela que je paſſe tous les jours & les nuits à feuilleter nos livres ſacrés; c'eſt pour cela enfin, que vous me voyez cette mélancolie, dont vous vous êtes apperçu, & dont vous m'avez demandé la cauſe.

Agamée & Ergaſte qui s'étoient arrêtés à quelques pas de-là, ſe rapprochèrent: mais quand ils virent que Timothée parloit en particulier à ſes frères, ils ſe voulurent retirer, de peur de troubler leur entretien. Timothée qui s'en apperçut, les appela, dans la penſée que leur préſence aideroit à ralentir les ſollicitations de Tarſis. Vous n'êtes point de trop, Agamée, lui dit il; nous n'avons rien de ſecret pour vous, ni pour Ergaſte; & d'ailleurs

la diſgrâce dont je parle eſt ſi publique, qu'il faudra bien que toute la Grèce en ſoit informée. Agamée & Ergaſte lui demandèrent avec empreſſement quelle étoit cette diſgrâce? Le jour du ſacrifice ſanglant approche, répondit Timothée, & nous n'avons point de victime! Agamée qui n'étoit pas inſtruit de ce ſacrifice, & qui ne comprenoit point la raiſon pour laquelle Timothée appeloit cela une diſgrâce ſi publique & ſi grande, lui en demanda l'éclairciſſement; & le Grand-prêtre qui ne cherchoit qu'à parler pour faire couler le temps, & ôter à Tarſis le loiſir de revenir à la charge, les mena dans un grand pavillon, bâti au milieu de la cour, & où étoit une chambre ornée d'excellens tableaux qu'il leur expliqua ainſi.

HISTOIRE

DU SACRIFICE SANGLANT.

Tous ces tableaux, Agamée, contiennent l'hiſtoire du ſacrifice ſanglant, dont vous deſirez d'être informé; & on l'a tracée au long dans cette chambre, pour être à la victime qui venoit s'y rendre tous les ans, un ſujet de méditation juſqu'au jour du ſacrifice.

PREMIER TABLEAU.

Voyez-vous au milieu de ce tableau, ce chaſſeur qui pourſuit une Nymphe? C'eſt Apol-

lon, qui, l'ayant rencontrée à la chaſſe, en eſt devenu tout d'un coup épris, & qui court après elle, pour lui déclarer ſon amour. Ne reconnoiſſez-vous pas ce Dieu à ſa blonde chevelure ? à la beauté de ſon viſage ? à l'éclat qui rejaillit de toute ſa perſonne, & qui ſemble éclairer tout le reſte de ce tableau ? à ſon corps enfin, qui eſt ici le ſeul qui ne fait point d'ombre ? Car encore que les peintres aient accoutumé de l'ombrer comme les autres quand ils le repréſentent ſous la figure humaine, comme c'eſt ici une occaſion où il veut ſe faire aimer & ſe faire connoître à cette belle pour ce qu'il eſt, & qu'en cet état il n'a rien oublié vraiſemblablement de ce qui pouvoit le rendre aimable ; le peintre lui a judicieuſement donné tout l'éclat qu'il pouvoit recevoir de ſon pinceau. La Nymphe & lui, ont déja traverſé, à la courſe, toute cette plaine que vous voyez derrière eux ; ce qui ſe juge aiſément par les flèches qui ſont tombées du carquois de la belle Daphné, & que l'agitation de ſa courſe a diſperſées par-tout où elle a paſſé, à ſon arc & à ſon carquois même, qu'elle a jetés pour être plus légère. Cependant, ſi vous y prenez garde, quelque deſir important que le Dieu ait de l'atteindre, il ne court pas après elle de toute ſa force. Comme les lieux où ils paſſent ſont inégaux & raboteux, on diroit qu'il craint de précipiter la courſe de la Nymphe

par la ſienne, & qu'en la ralentiſſant, il lui veut donner le temps de choiſir le beau chemin. En effet, n'eſt-il pas vrai que les pas du Dieu n'ont qu'une partie de l'étendue que la proportion de ſa taille permettoit de leur donner? que ſon corps, au lieu de pencher en avant pour hâter ſa courſe, ſemble en porter le poids en arrière pour la retenir? qu'il ne balance point ſes bras pour aider au mouvement de ſon corps; & qu'au contraire, il les tient étendus & élevés, dans l'attitude d'un homme qui a quelque crainte? Mais voyez ſes yeux. Qu'ils nous diſent naïvement ce qu'il craint! Conſidérez comme il les attache aux pas de la Nymphe, beaucoup plus qu'aux ſiens propres; & comme il ouvre la bouche d'une manière animée, mais timide, pour l'avertir qu'elle prenne garde de tomber. Conſidérons-la maintenant, cette belle Nymphe. C'eſt Daphné, fille du fleuve Penée. Elle n'en peut plus de laſſitude & de frayeur. La laſſitude, ou plutôt l'agitation violente de ſa courſe, a porté un rouge de pourpre ſur ſon viſage, dont le teint le diſputoit au lys; & la crainte a pâli ſes lèvres. Son front eſt tout couvert de ſueur; ſes cheveux épars, ſa robe en déſordre, ſa bouche ouverte, & reſpirant avec peine. Ses jambes refuſent de la ſoutenir; tout ce qu'elle peut, c'eſt d'étendre les bras vers le fleuve Penée, que voila devant elle. Que ſes yeux, que ſon

viſage, que toute ſon action & ſon air expriment bien le ſecours qu'elle lui demande ! Conſidérez le prompt effet de ſa prière. Ses jambes commencent à perdre leur conformité avec le reſte de ſon corps. Voyez-vous que la couleur en eſt changée ? que cette peau blanche & délicate, que ſa robe, relevée d'un côté, découvre un peu au-deſſus du genou, n'eſt, plus bas, qu'une écorce d'un vert grisâtre ? Que les doigts de ſes pieds vont ſe perdre en terre, en s'y enracinant ; & que voici déja quelques feuilles de laurier ſur ce nouveau tronc, qui marquent l'eſpèce en laquelle elle va être changée ? Ne vous étonnez pas de ce qu'Apollon ne témoigne point qu'il ait vu ce prodige. Un pan de la robe de Daphné, qui s'eſt détaché dans l'agitation de ſa courſe, en cache le changement à ce Dieu.

Second Tableau.

Voici, Agamée, un portrait bien ſenſible de la colère des grands. Quand ils ne ſe peuvent venger de leurs ennemis, ou qu'ils ont fait eux-mêmes quelque faute dont ils ſe repentent, ce ſont les peuples qui en pâtiſſent. Quoique Daphné eut été changée en arbre par ſon père même, & qu'il fût en quelque ſorte le complice de ſa perte, il n'en fut pas moins furieux ; & dans les premiers mouvemens de ſa colère, il inonda de ſes eaux nos prairies & nos cam-

pagnes, & ne fit qu'une mer de toute la vallée de Tempé. Il en noya les habitans avec leurs terres, & punit les hommes de la faute des Dieux. La peinture de ce châtiment en imprime de l'horreur. Car diriez-vous, à voir cette vaſte étendue qui ne vous préſente que des eaux, que ce fût la délicieuſe vallée de Tempé? Ne la prendriez-vous pas plutôt pour une mer orageuſe & irritée? Quel aſſemblage de corps morts ou mourans d'hommes & d'animaux, qui flottent ſur les ondes pêle-mêle avec le triſte débris des maiſons! Quelque affreuſe que ſoit la vengeance, il ſemble encore que le Dieu Penée n'en ſoit pas content. Portez votre vue entre ces montagnes. Que de Tritons & de Naïades, qui s'empreſſent à lever les bondes de leurs ruiſſeaux & de leurs fontaines! Vous en voyez d'autres occupés à former des digues à l'embouchure de la mer, pour réſerver les eaux, & empêcher qu'elles ne s'y perdent à leur ordinaire. N'ont-ils pas déja joints enſemble les monts Olympe & Oſſa? & ces deux prodigieuſes montagnes paroiſſent-elles autre choſe, que les deux bouts d'une chauſſée? Quelle inhumanité à ces Tritons que vous appercevez dans le lointain! Ils coulent à fond une barque, où de pauvres habitans penſoient ſe ſauver, en gagnant les hauteurs. En voici d'autres, qui, de leurs tridens, renverſent le faîte d'une tour, dans la crainte de leur laiſſer le moindre

aſyle. Voyez ces Néréïdes qui puiſent dans la mer avec leurs cruches, pour enfler les eaux du fleuve. Il n'y a pas juſqu'aux plus jeunes & plus petits Tritons, qui, pour ſeconder leur maître, & ne pouvant faire davantage par la foibleſſe de leur âge, ne s'efforcent de repouſſer avec leurs fourches, un pauvre homme qui nage, & qui tâche de prendre terre ſur ce mont dont le ſommet eſt découvert. Vous voyez-là Penée. Il ne met point la main à l'œuvre, cela ne conviendroit point à la majeſté d'un Dieu: mais il leur donne ſes ordres, & les anime par ſa préſence & par ſa voix.

TROISIÈME TABLEAU.

Pour l'intelligence de celui-ci, il faut vous dire, que ceux qui eurent le bonheur d'échapper, allèrent conſulter l'oracle de Delphes, & eurent recours au Dieu même qui les avoit jetés dans le malheur. Apollon leur ordonna de bâtir deux temples: l'un au pied du mont Olympe, à Jupiter Olympien ſon père; & l'autre à la mémoire de Daphné, dans l'endroit même où elle avoit été changée: D'inſtituer un collége de prêtres dans l'un, & une compagnie de filles dans l'autre: De ſacrifier tous les ans un jeune garçon au Dieu Penée, & à ſa fille; &, après l'avoir percé d'une flèche, de le précipiter dans le fleuve, pour les venger l'un & l'autre de l'outrage qu'ils avoient reçu, ſur

le

le ſexe qui en étoit cauſe. Le choix & le ſoin de la victime fut laiſſé aux prêtres ; mais le droit de la ſacrifier fut conféré aux Daphnides, c'eſt-à-dire, à ces filles conſacrées à Daphné. A cette nouvelle, un jeune garçon du pays eut le courage de s'offrir, & il fut immolé. A l'inſtant les eaux ſe retirèrent ; & parce que ce jeune homme s'appeloit Hercule, on lit dans les fables des Grecs, que ce fut Hercule qui ſépara les monts Oſſa & Olympe, pour faire écouler les eaux qui couvroient la vallée de Tempé. Auſſi revoyez-vous dans ce tableau les bois, les collines & les plaines découvertes. Les eaux du fleuve ſont rentrées dans ſon lit, & tout ſemble renaître dans cette charmante vallée. On y laboure, on y plante des vignes, on y bâtit des maiſons : mais les deux édifices qui paroiſſent ſur tous les autres, ſont notre temple, que vous reconnoiſſez aiſément à ſa forme ; & celui des Daphnides, que voici dans une iſle à l'embouchure du fleuve Penée. Vous me demanderez peut-être par quelle raiſon il eſt placé dans une iſle, la Nymphe ayant été métamorphoſée ſur le bord du fleuve, & en terre ferme ? C'eſt que Penée retint ce même endroit embraſſé de ſes ondes en ſe retirant, & qu'il ſe réſerva cet eſpace, pour le conſacrer à ſa fille. Examinez avec moi, je vous prie, l'architecture de ces deux édifices ; & comment les trois ordres s'y trouvent ſi artiſtement mêlés.

Admirez les juſtes dégradations du plan ; & ſi l'on pouvoit mieux obſerver les règles de l'optique la plus exacte.

Agamée voyant le Grand-prêtre en train de diſcourir, & remarquant l'impatience de Tarſis, dont il ſavoit le deſſein, ne voulut pas que ſa ſatisfaction particulière retardât la conſolation qu'il attendoit. Sage Timothée, lui dit-il, c'eſt abuſer de votre patience, ſur des choſes que je puis voir, & dont j'ai déja vu une partie en original. Pour ce qui concerne le ſacrifice, j'eſpère m'en inſtruire bientôt, en y aſſiſtant, puiſque le jour en approche, comme vous le dites. Hélas ! répliqua le Grand-prêtre, c'eſt ce qui me déſeſpère. Le jour en approche, il eſt vrai : mais nous n'avons point encore de victime. Elle doit être volontaire, & c'étoit autrefois à qui s'offriroit pour l'être. La place n'étoit pas plutôt vuide, qu'elle étoit remplie ; & je liſois encore aujourd'hui dans nos annales ſacrées, que depuis la fondation de ce temple, la chambre où nous ſommes, n'avoit pas ceſſé d'être occupée par une victime nouvelle, le jour même qu'elle avoit commencé d'être vuide. Que les temps ont changé ! L'année va finir, nous en tenons les derniers jours, & perſonne ne s'eſt encore préſenté : enſorte que ſi Jupiter n'a pitié de moi, je ſuis en danger de voir arriver, pendant mon ſacerdoce, une diſgrâce inconnue à tant de ſiécles, & dont la ſeule

penſée eſt auſſi cruelle pour moi que la mort. Plût aux Dieux, continua-t-il, qu'il fût permis aux prêtres de Jupiter de ſe dévouer comme les autres ! je ne ſerois plus en peine d'une victime ; & je me tiendrois heureux de mourir pour vous tous. Mais nous ne pouvons diſpoſer de nous, dès que nous ſommes à Jupiter ; & ce Dieu jaloux, ne nous permet pas d'offrir à la fille d'un fleuve, un miniſtre du monarque de tous les Dieux.

Agamée & Ergaſte qui n'étoient pas fort ſuſceptibles de foi pour des ſuperſtitions auſſi cruelles, euſſent bien voulu parler comme ils le penſoient : mais leur reſpect pour le caractère de Timothée les en empêcha. Agamée ſe contenta de dire tout bas à Ergaſte, que Jupiter mettroit plus en peine le Grand-prêtre, s'il le prenoit au mot. Pour moi, ajouta Ergaſte, j'aime bien autant que le Fleuve ſe donne la peine de me venir noyer dans mon lit, que de prendre celle de m'aller précipiter dans le ſien.

Tarſis & Télamon avoient écouté Timothée avec plus de religion : auſſi témoignèrent-ils prendre part à ſon inquiétude. Mon frère, lui dit Tarſis, ſi le Dieu veut des victimes, ſoyez sûr qu'il y pourvoira lui-même, puiſqu'il n'en veut que de volontaires, & que la volonté des hommes eſt dans ſa main. Il vous ſuffit de ne pas négliger de les recevoir quand elles ſe préſentent, & votre miniſtère ne s'étend pas plus

loin. Quand même, pour éclaircir vos doutes, vous voudriez recourir à l'oracle, ce ne ſeroit point à Jupiter, mais à l'oracle de Delphes, qu'il faudroit vous adreſſer, puiſque ce ſacrifice eſt ſon ouvrage. Mais à qui puis-je m'adreſſer qu'à Jupiter, à qui nous ſommes particulièrement dévoués? Irois-je à des Dieux étrangers? comme ſi le nôtre n'étoit pas aſſez bon ou aſſez puiſſant pour nous! Et de plus, ajouta Ergaſte en ſouriant, quel Dieu peut mieux nous conſeiller en matière de raviſſement de filles, que celui qui en a tant enlevé? Tout beau Ergaſte, lui dit Timothée, ne tournons point en raillerie les choſes ſaintes. Souvenez-vous que Jupiter ſouffre encore moins les ſacrilèges que ſon fils; & qu'il vous peut écraſer ſous le mont Olympe, comme Apollon opprima depuis peu les Gaulois ſous le mont Parnaſſe. Enfin, Timothée, reprit Tarſis, vous ne croyez donc pas que ma vie vaille la peine de conſulter Jupiter? & vous refuſez à un frère, ce que vous accordez tous les jours à des étrangers? Et bien, je mourrai, puiſque vous le voulez; & vous ſerez bientôt débarraſſé de moi. A ces mots, il ſe diſpoſa à ſortir, avec toutes les marques d'une extrême douleur.

Timothée ne put tenir plus long-temps contre ſon frère. Il leur ordonna à tous de s'aller mettre en prières dans le temple. Il y revint lui-même un peu après avec tous ſes prêtres, revêtu

de ſes ornemens, & une petite boule à la main, ſur laquelle il venoit de buriner le nom de Tarſis. Il entra par le baluſtre de criſtal, ſe mit à genoux devant la ſtatue, & jeta la boule dans le trou ſacré. Cependant Tarſis fit cette prière à haute voix.

Arbitre ſouverain de la deſtinée des hommes ! ô Jupiter ! ſi tu fais encore quelque état du titre d'amant, que tu n'as point, autrefois, dédaigné de porter, & ſi tu te ſouviens des inquiétudes où tu te vis, quand la belle Io te fut enlevée ; prends quelque pitié des peines que tu as toi-même éprouvées ; apprends-moi ce qu'eſt devenue la belle Zélie, quel endroit me la dérobe ; & ſi, après tant d'années de langueur & de ſouffrance, je dois enfin trouver.....

Il en étoit à ces paroles, quand on entendit un bruit confus de voix, de hurlemens & de coups de tonnerre, qui, ſortant de ce trou, firent retentir toute la voûte, & remplirent l'eſprit des aſſiſtans d'une ſainte horreur. Ils ſe proſternèrent tous à terre ; & quelque temps après, le Grand-prêtre, d'une voix ſi changée, qu'elle ne paroiſſoit plus la ſienne, proféra diſtinctement ces paroles :

Cherche la mort, & tu la trouveras.

Cet oracle ſurprit étrangement toute l'aſſemblée. Les premiers qui ſe levèrent, furent les prêtres qui prirent Timothée entre leurs bras, pour le porter ſur ſon lit. Télamon, Aga-

mée & Ergaſte ſe levèrent enſuite, auſſi-bien que les Bergères. Ils ne ſavoient tous comment aborder Tarſis, qui ſembloit être devenu l'une des ſtatues du temple, tant il demeura interdit. Ce n'eſt pas qu'il fût étonné de la mort à laquelle l'oracle ſembloit le réſoudre : mais il penſoit que perdant toute eſpérance de trouver Zélie autrement que par la mort, il n'y avoit plus à douter qu'elle ne fût morte elle-même. Ah ! ſi ma Bergère ne vit plus, s'écria-t-il, je n'ai pas beſoin des conſeils de l'oracle, pour me convier à mourir ; la puiſſance du Dieu qui vient de parler, ſe manifeſteroit mieux en m'en empêchant.

Il revint enfin à lui, & l'on fut ſurpris de lui voir un air plus réſolu & plus tranquille qu'à l'ordinaire. Je vous demande pardon, leur dit-il aſſez gaiement, de vous avoir tant fait attendre : mais il étoit juſte de rendre grâces à Jupiter de ſon bon conſeil.

Télamon & les autres eurent la même penſée que Tarſis, au ſujet de l'oracle, mais perſonne ne lui en voulut rien témoigner. Au contraire, Télamon, pour la détourner : Je vous avoue, lui dit-il, que voici une réponſe ſi obſcure, que nos doutes ſont moins éclaircis qu'ils ne l'étoient auparavant. Y a-t-il apparence que les Dieux conſeillaſſent aux hommes un déſeſpoir injurieux à leur bonté ? Ces paroles ont donc un autre ſens que celui qui ſe préſente, & qui

s'éclaircira dans la ſuite. Penſez-vous même que les Dieux veuillent ainſi nous découvrir d'abord leurs ſecrets ? & qu'ils ſe contentent de la peine qu'il nous coûte à les leur demander ? Non, non ; ils prennent ſans doute plaiſir à punir notre curioſité, en nous jetant en de nouveaux embarras. Ils nous découvrent la vérité, mais ſous des énigmes que nous n'expliquons jamais qu'avec le temps. Ils ſeroient fâchés que nous puſſions nous vanter de comprendre leurs décrets du premier coup ; & ils ſe plaiſent à confondre notre ignorance & nos recherches, par un petit événement qui nous débrouille à la fin le tout.

Après avoir fait à l'un des prêtres leurs complimens pour Timothée, ils ſortirent du temple, & reprirent le chemin de Cénome. Les Bergères firent tout leur poſſible pour tourner le ſens de l'oracle à l'avantage & à la conſolation de Tarſis. Il n'y avoit que Philiſte qui ne diſoit rien, tant elle étoit affligée de la déclaration des Dieux, qui ſembloit confirmer la perte de ſa ſœur. Ergaſte n'avoit auſſi voulu rien dire, par une raiſon différente ; & il n'en avoit été retenu qu'à cauſe des prêtres. Mais quand il fut hors de leur préſence : Voulez-vous que je vous parle franchement de cet oracle, leur dit-il ? Il reſſemble à tous les autres, & je n'y trouve qu'un vrai galimatias. Ah ! parlons-en avec reſpect, dit Télagie. Parlons-en donc ſans pré-

vention, répliqua Ergaſte. Si vous voulez que nous nous en taiſions, à la bonne heure : mais ſi vous ſouhaitez qu'on en parle, il faut examiner la choſe par raiſon ; & y en a-t-il à croire que les Dieux donnent aux hommes des conſeils d'une façon ſi obſcure ? On parle pour être entendu, ou pour ne pas l'être. Si c'eſt pour être entendu, c'eſt donc une ignorance de ne pouvoir ſe faire entendre ? Si c'eſt pour n'être pas entendu, alors c'eſt malice ou folie. Cette ignorance, cette malice, cette folie, peuvent-elles ſe préſumer dans les Dieux ? Non. Mais ce qui pourroit bien être, c'eſt, ou que les prêtres nous abuſent, ou que les Dieux ſe moquent de nous. Auſſi, prenez-y garde, de tous les oracles il n'y en a peut-être pas un qui ne puiſſe quadrer à toutes ſortes d'événemens ? Je pourrois vous en donner mille exemples : mais arrêtons-nous à celui-ci :

Cherche la mort, & tu la trouveras.

Je trouve d'abord une ambiguité dans la prophétie : eſt-ce la mort, ou Zélie que l'on trouvera ? Si c'eſt la mort, le grand miracle, qu'en la cherchant on la trouve ! Si c'eſt Zélie, elle eſt trouvable par le même moyen : car Zélie mourra tôt ou tard, & elle ſe trouvera au rendez-vous commun, où il eſt impoſſible que Tarſis à la fin ne la rencontre.

Télamon lui repartit : J'avoue qu'il peut y-

avoir de l'abus dans les oracles : mais il n'eſt pas juſte de croire qu'il y en ait en tous. Il eſt aiſé aux prêtres de contrefaire les prophètes, tant qu'ils n'auront qu'à rouler les yeux, à ouvrir la bouche plus qu'à l'ordinaire, à devenir furieux, & à proférer quelques paroles équivoques. Mais que direz-vous de ces voix effroyables, de ces tonnerres ſoûterreins, & de ces tremblemens de terre qu'excite une petite pierre, une parole, un peu d'air agité ? Aſſurément ces choſes paſſent l'invention humaine. Mais vous avez fort bien dit, que les Dieux peuvent ſe rendre obſcurs, pour ſe moquer de notre curioſité ; & c'eſt par cette raiſon qu'il ne faut jamais ſe déſeſpérer ſur la réponſe de leurs oracles, quelque déſavantageux qu'ils nous ſemblent ; parce que ce qui nous en paroît d'abord le plus fâcheux, ſe trouve d'ordinaire par l'événement, ce que nous pouvions deſirer de plus favorable. S'il ne falloit, continua Ergaſte, qu'expliquer vos tonnerres ſoûterreins, vos flammes, & vos tremblemens de terre, pour détruire vos oracles, ils ne ſeroient pas trop bien établis. Car en combien de lieux ces mêmes choſes arrivent-elles naturellement, ſans qu'on s'aviſe de dire que les Dieux s'en mêlent ? Ce ſont des phénomènes aiſés à développer. Il ne s'agit que de concevoir que l'air agité par le mouvement de la pierre jetée, entre & ſort par des concavités de diverſes figures, ce qui forme

les ſons différens que nous entendons : Que comme cet air, en ces lieux-là, eſt déja diſpoſé à prendre feu, il s'allume au moindre mouvement, ce qui cauſe ces flammes & ces fumées ; & qu'étant déja trop reſſerré en ces lieux profonds, cette même agitation le raréfie, & l'étend de ſorte, qu'il ne peut plus contenir dans ſa priſon, ce qui cauſe les tremblemens de terre. Mais, ajouta Télagie, que direz-vous des oracles de Dodone, où des pigeons & des arbres parlent comme des hommes ? Que direz-vous de celui d'Ephèſe, où une ſtatue de marbre parle de même ? Je dirai, répondit Ergaſte, que des hommes ſe peuvent cacher dans le tronc des arbres, & les animer par leur parole. Je dirai qu'ils peuvent, par le même artifice, faire croire à des eſprits ſimples & prévenus, que leur voix eſt celle des colombes qui y nichent ; ſi vous n'aimez mieux en croire Hérodote, qui dit que ces colombes n'étoient autre choſe que des femmes qui portoient ce nom, & qui ſe mêloient de prophétiſer. Je dirai, qu'au moyen de quelques tuyaux pratiqués en terre dans ces lieux ſoûterreins, ils peuvent porter leurs paroles juſqu'à la bouche d'une ſtatue. Je dirai en un mot, mille choſes plus vraiſemblables, que celle de penſer qu'un marbre, qu'un pigeon, ou qu'un arbre aient parlé. Quoi, Ergaſte, dit Télagie, vous voulez détruire la toute-puiſſance des Dieux ? Les Dieux m'en gardent, reprit

Ergaſte ! Ils ont créé l'homme, ils ont animé d'un ſouffle la boue dont il eſt fait : ils peuvent faire la même choſe d'un marbre. Mais je mets de la différence entre ce que les Dieux font, & ce que les Dieux peuvent faire. Les Dieux, Télagie, ſont maîtres d'opérer les plus grands miracles : mais ce n'eſt pas dire qu'ils les faſſent toujours, parce qu'ils ne le jugent pas toujours à propos. Et pour vous expliquer ma penſée en deux mots ; comme ce ſeroit faire injure à un prince, & le taxer même d'imprudence, de croire qu'il fût à tous momens obligé de changer la diſpoſition de ſes loix, à la prière du premier réquérant, & de contrevenir lui-même à l'ordre qu'il a établi dans ſon royaume ; j'eſtime que c'eſt, à plus forte raiſon, faire tort aux Dieux, qui ont établi un ordre fixe & certain dans l'univers, de penſer qu'ils ſoient à toute heure engagés à le changer par des miracles, ſelon le caprice des hommes. En vérité, Ergaſte, dit Agamée, il ne faudroit pas vous entendre long-temps, pour décréditer nos oracles. Mais ce que je voudrois, c'eſt que Célémante nous en dît auſſi ſon ſentiment. Il le chercha alors des yeux ; & ne le trouvant point : J'ai peur, continua-t-il en riant, qu'il n'ait entré dans l'inquiétude du Grand-prêtre, & qu'il ne ſe ſoit allé préſenter pour victime.

Ergaſte & Aréliſe prirent garde en même-temps, que ce Berger leur manquoit, & ne ſe

ſouvinrent pas de l'avoir vu depuis qu'ils étoient entrés dans le temple : car ils avoient été ſi occupés de tout ce qu'ils avoient vu, qu'ils n'avoient pas fait d'attention à ſon départ : mais de l'humeur dont ils le connoiſſoient, ils jugèrent que s'il les avoit quittés, ce n'avoit été que pour paſſer ailleurs plus agréablement ſon temps. Voici ce qu'il étoit devenu.

Dès que Célémante les avoit vu tous entrer dans le temple, il s'étoit dérobé d'eux, pour aller voir une Bergère qu'il aimoit, quoiqu'il ne voulût pas en convenir. Il avoit eſpéré revenir avant qu'ils en fortiſſent, quand ce n'auroit été que pour ne pas manquer à la comparution qu'il avoit promiſe au tribunal d'Agamée, & pour vuider la conteſtation qu'ils avoient eue, ſa ſœur & lui, contre Ergaſte. Mais il s'étoit promis une choſe dont ſon humeur ne le rendoit pas le maître.

La Bergère qu'il alloit voir ſe nommoit Coris, & elle étoit une fort aimable perſonne. Ce n'eſt pas que les traits de ſon viſage fuſſent des plus réguliers : mais elle avoit une très-grande blancheur, animée du plus bel incarnat du monde; des yeux vifs, une taille petite, mais faite au tour; une grande complaiſance, l'eſprit gai, & une certaine manière de vivre, dégagée de quantité de ſcrupules ordinaires aux filles, & qui ne diminuoit pourtant en rien ſa retenue & ſa ſageſſe. Leurs humeurs ſe revenoient infini-

ment. Auſſi Célémante la voyoit-il plus ſouvent que nulle autre, & elle le ſouffroit plus volontiers qu'aucun. L'un & l'autre s'étoient publiquement déclarés contre l'amour & contre le mariage : il y avoit néanmoins des momens où Célémante eût bien voulu renoncer à ſa liberté pour Coris, & où Coris eût quitté toutes choſes pour Célémante. Mais l'un & l'autre n'oſoit ſe déclarer le premier, parce que Coris avoit ſouvent dit devant Célémante, qu'elle aimoit ſa liberté juſqu'à haïr le meilleur de ſes amis, s'il avoit eu la penſée de l'épouſer ; & Célémante avoit dit auſſi pluſieurs fois devant elle, que pour lui faire haïr la plus belle perſonne du monde, il ne falloit que la lui montrer comme ſa femme. C'étoient en effet les ſentimens de l'un & de l'autre, quand ils avoient parlé ainſi : mais l'Amour contre lequel ils s'étoient ainſi emportés, les en fit repentir bientôt. Car s'étant perſuadés réciproquement de ces ſentimens, ils n'oſoient plus découvrir ceux qu'ils commençoient d'avoir, tant pour n'avoir pas la honte de ſe dédire, que parce qu'il n'y en avoit pas un des deux qui ne crût que c'eût été le moyen de ſe faire haïr : de ſorte que dans cette contrainte, où ils s'étoient réciproquement réduits, ils faiſoient l'amour d'une manière nouvelle, en peſtant à qui mieux mieux contre l'amour & le mariage.

Cette Bergère demeuroit entre le hameau de Télamon & le temple. Célémante y alla

avec diligence, & ſon impatience amoureuſe lui en fit trouver le chemin très-long. Cet empreſſement néanmoins ne tenoit en rien de l'inquiétude d'un amant. S'il s'entretenoit en lui-même de ſa Belle, nulle conſidération inquiéte n'altéroit ſa joie. Auſſi ne le voyoit-on jamais ſeul, qu'il ne chantât pour l'ordinaire, à moins qu'il n'eût dans l'eſprit quelque penſée plaiſante, dont l'entretien le divertît; & comme les deſirs qui ne ſont pas ſatisfaits, ont toujours quelque choſe qui gêne, il ne ſongeoit jamais à ceux que ſon amour naiſſant lui inſpiroit, qu'il ne composât quelques vers ou quelques chanſons, pour ſe faire un divertiſſement de ce qui fait la peine des autres.

En allant donc chez Coris, il ne s'entretint que du plaiſir qu'il eſpéroit d'avoir en la voyant; au lieu qu'un amant plus vulgaire auroit gémi du malheur d'aimer une fille qui ne vouloit point ſouffrir l'amour. Mais le chemin, quoiqu'il fût court, commençant à l'ennuyer, il compoſa & chanta les vers ſuivans.

STANCES.

Prends garde, mon cœur, de me dire que j'aime,
Sans eſpoir d'arriver au point
Où viſe mon amour extrême :
J'en deviendrois & triſte & blême,
Peut-être que j'en mourrois même;
Et c'eſt ce que je ne veux point.

Il vaut bien mieux penſer que ma Coris eſt belle,
Que j'ai cent plaiſirs à la voir,
Que je ſuis fort bien reçu d'elle,
Et qu'elle ne m'eſt point cruelle.
Si pour moi toujours elle eſt telle,
Le temps me le fera ſavoir.

Jouiſſons cependant du préſent ſans rien craindre.
Qu'un mal non encore advenu,
Et qu'une ſotte peur fait peindre,
N'aille pas ici nous contraindre.
Il ſera temps de nous en plaindre,
Lorſque le mal ſera venu.

Souvenons-nous enfin, que l'homme qui ſait vivre,
Prend toujours le temps comme il vient.
Du plaiſir préſent il s'enivre;
Si le mal vient à le pourſuivre,
Lorſqu'il le peut, il s'en délivre;
S'il ne le peut, il le ſoutient.

Il chantoit encore, lorſqu'il arriva dans un champ aſſez proche du hameau de Coris, où il apperçut cette Bergère aſſiſe à l'ombre d'une haie, & qui chantoit avec une de ſes compagnes, pendant que leurs troupeaux paiſſoient l'herbe aux environs. Dès que Coris le vit, & qu'il fut aſſez proche pour l'entendre : Soyez le bien venu, Célémante, lui dit elle, à condition que vous nous tirerez de peine, & que vous nous apprendrez le nom de ces deux Bergers

que voici. Elle lui montra deux paſteurs qui paſſoient à cinquante pas d'eux, & dont l'air, auſſi-bien que l'entretien, leur parut mélancolique. Ce n'eſt pas qu'on les entendît, mais on le jugeoit à leur démarche lente, à leur viſage triſte, à la ſituation de leurs bras, que l'un levoit au ciel, & que l'autre tenoit croiſés devant lui, en un mot, à toute leur contenance. Célémante ne les connut point: mais dans le même-temps ils en apperçurent un troiſième, qui chaſſoit vers eux un troupeau, & qu'ils reconnurent pour Philémon. C'étoit un Berger âgé d'environ trente ans. Sa taille étoit moyenne & déliée, ſon teint plus blanc qu'il ne l'eſt d'ordinaire aux hommes, ſes yeux tirant ſur le noir, mais pleins de vivacité. Il étoit d'un tempérament mélancolique. Il parloit peu, mais toujours à propos, avec beaucoup de réſerve, ſans chaleur, ſans opiniâtreté, n'aſſurant jamais rien, écoutant le ſentiment d'autrui avant que de dire le ſien, & ne le propoſant même qu'avec doute, parce qu'il croyoit qu'il n'y avoit rien d'aſſuré, & que toute notre connoiſſance n'étoit qu'incertitude & qu'erreur. Auſſi avoit-il peine à ſouffrir ces gens qui ne doutent jamais de rien, & qui ſont de toutes leurs opinions autant de maximes. Quand il les contrediſoit, c'étoit ſans s'attacher au parti contraire, mais pour eſſayer à les détacher du leur, afin de les remettre dans le doute, qu'il tenoit pour le

le premier principe de la ſageſſe. Cette conduite le faiſoit paſſer pour diſſimulé dans l'eſprit de ceux qui, ne le connoiſſant pas bien, le voyoient ſi réſervé & ſi retenu à découvrir ſa penſée.

Quoique ſon tempérament ne parût pas ſuſceptible de grandes paſſions, & que le doute dont il faiſoit profeſſion, fût une grande diſpoſition à l'indifférence; il étoit pourtant fort amoureux de Céliane (c'eſt la Bergère qui étoit avec Coris). Auſſi étoit-elle très-aimable par ſa beauté, & plus encore par ſa douceur & ſa diſcrétion. Elle avoit même quelque rapport d'humeur avec Philémon, paroiſſant aſſez indifférente, & parlant auſſi peu que lui.

Célémante ne douta point que Philémon ne connût les deux autres, lorſqu'il le vit leur parler: mais celui-ci les quitta bientôt, dès qu'il apperçut Céliane. Il vint à elle, & ce fut Céliane qui lui demanda le nom de ces deux inconnus. Belle Bergère, lui dit Philémon, vous allez être ſatisfaite; & deux mots vous apprendront leurs noms & leurs aventures. Ils s'appellent Délias & Pléon; ils ſont tous deux de Delphes; & leur triſteſſe que vous voyez peinte ſur leur viſage, vient de deux cauſes tout oppoſées. Délias a épouſé une femme qu'il aimoit & qu'il aime encore paſſionnément, & il a le malheur de n'être point aimé. Pléon en a épouſé une autre qu'il n'aime point; & par une fatalité contraire, elle l'aime mille fois plus qu'il ne

voudroit. Délias eſt venu ici, & il y a amené ſa femme, eſpérant que quand elle ſeroit loin de Delphes & de ſes connoiſſances, elle s'attacheroit peut-être plus à lui ; Pléon a ſuivi ſon ami, pour ſe délivrer des importunités de la ſienne ; & tous les deux ſe ſont trompés dans leur calcul : car la première n'a pas tardé à faire ici de nouvelles amitiés qui déſeſpèrent Délias ; & la ſeconde eſt venue trouver Pléon qui ne ſauroit s'en défaire. Ils rirent tous d'un ſi bizarre aſſemblage, & ſur-tout Coris & Célémante, qui, pour ſe faire leur tour, ne manquèrent pas de peſter de nouveau contre l'amour & contre le mariage. Je crois, dit Célémante, que ce jour-ci eſt fatal pour me faire voir de mauvais ménages. Et quand eſt-ce qu'on en trouve de bons, répliqua Coris ? Là-deſſus Célémante leur conta en trois mots la diſgrâce de celui d'Agamée. Je ne crois pas, dit Coris, qu'il y en ait de plus déplorable que ces deux-ci, dont nous parle Philémon. Car encore y a-t-il quelque conſolation quand le mari & la femme ne s'aiment point, parce qu'on ſe peut quitter de bon cœur de part & d'autre, & qu'on eſt en repos, quand on ne ſe voit plus : mais quand l'un hait & que l'autre aime, c'eſt pour être malheureux à perpétuité. O ça, Célémante, ajouta-t-elle, lequel de ces deux maris vous paroît le plus miſérable ? Quelle comparaiſon faites-vous, répondit

Célémante ! Y a-t-il diſgrâce pareille à celle du pauvre Délias, qui aime, & qui ne peut ſe faire aimer ? Céliane voyant que Philémon ne diſoit mot : Quoi ! vous ſouffrirez, lui dit-elle, que Célémante ait la hardieſſe d'aſſurer une choſe auſſi affirmativement devant vous ? Charmante Bergère, repartit Philémon, vous me forcez depuis long-temps de penſer comme lui. Car combien y a-t-il qu'en me conſidérant à votre égard, je regarde ceux qui aiment ſans retour, comme les plus miſérables gens du monde ? Ah que je ſuis contente, s'écria Coris, d'avoir vu Philémon demeurer une fois en ſa vie d'accord d'une vérité ! Il ne peut plus dire qu'il n'y a rien de certain. Ma belle Coris, répliqua Philémon, je ſuis toujours à temps de le ſoutenir comme j'ai fait ; & ſais-je bien moi-même ſi je ne me ſuis point trompé en diſant ce que j'ai dit ? Comme je n'ai jamais éprouvé auprès de Céliane que le malheur d'aimer ſans être aimé, je ne puis parler que de ce malheur, juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de me faire penſer le contraire. Célémante qui étoit né pour la diſpute, & qui voulut en régaler les Bergères, dit à Philémon : Ce ſeroit une choſe honteuſe que nous fuſſions tous les deux d'un même avis. Si vous vous emparez du mien, je vous déclare que je le quitte. Et quel parti prendrez-vous donc, lui demanda Philémon ? Celui dont vous ne voudrez point, répondit

l'enjoué Célémante. J'avois dit que Délias étoit plus malheureux que Pléon. Si vous le dites comme moi, je ſoutiendrai que Pléon l'eſt beaucoup plus que l'autre. Philémon ſe tournant vers Coris & Céliane : Hé bien, belles Bergères, leur dit-il, vous voyez qu'il n'y a rien d'aſſuré dans le monde, puiſqu'ayant appuyé le parti où j'avois cru le plus de certitude, je me vois contredit par celui-là même qui l'avoit avancé le premier. Je ne crois pas, dit Céliane, que Célémante change de parti ; ce qu'il en fait eſt pour nous divertir, & pour ſe divertir lui-même. Non pas, s'il vous plaît, reprit Célémante. Je le dis tout de bon, & je commence à trouver Pléon mille fois plus malheureux que Délias ; enſorte que ſi j'étois marié, j'aimerois incomparablement mieux avoir une femme que j'aimaſſe fort, & dont je ne fuſſe pas aimé, que d'en avoir une qui m'aimât contre mon gré. Jugeons-en donc par vos raiſons, lui dit Philémon. J'en ai tant, que je veux vous en accabler, repartit Célémante. En voici pour le moins trente, qui me viennent tout-à-la-fois dans l'eſprit. Premièrement, c'eſt que l'amour eſt de ſoi une paſſion plus agréable que la haine : car l'amour eſt un deſir qui n'a que le beau & le plaiſant pour objet ; au lieu que la haine a toujours quelque choſe de déſagréable & de triſte. Si donc l'amour a plus d'agrément que la haine, il vaut mieux

aimer que haïr. Je vous arrête à cette première raiſon, interrompit Philémon; car nous ne doutons pas qu'il ne vaille mieux aimer que haïr : mais le mal de Délias n'eſt pas d'aimer, c'eſt d'être haï. Or trouvez-vous quelque choſe de plus fâcheux, que d'être l'objet de la haine, & de la haine de ce qu'on aime? J'ai tort pour cette fois, avoua Célémante : mais que répondrez-vous à ceci? Le mal d'un mari qui aime ſans être aimé, paſſe de ſoi-même; car il n'y a point d'amour ſi fort, que le mépris & le temps ne puiſſent guérir. Il n'en eſt pas de même de l'averſion d'un mari pour ſa femme, que le temps & les importunités accroiſſent. Je vous arrête encore à votre ſeconde raiſon, interrompit Coris : car j'ai toujours oui dire qu'il n'y a point de viſage ſi difforme, ni de perſonne ſi diſgracieuſe, à laquelle on ne s'accoutume avec le temps; mais qu'on ne peut s'accoutumer à être haï. Célémante ſe voyant encore interrompu, & même preſſé, ſe tourna vers Coris & Philémon; & prenant un air aſſez ſérieux : Quand croyez-vous, leur dit-il, que j'aurai rapporté mes trente raiſons, ſi vous me barrez à chacune? Mon cher Célémante, lui dit-elle, je vous conſeille d'en remettre le reſte à une autre fois : auſſi bien Céliane & moi nous en ſommes déja laſſes; & comme nous ne voulons être mariés ni vous ni moi, nous n'avons point d'intérêt à cette conteſtation. Vous

avez toujours raiſon, belle Coris, répondit Célémante : mais que ſavons-nous à quoi la fortune nous réſerve, & ſi nous ne deviendrons point un jour auſſi fous que les autres ? Que j'aurois de plaiſir, dit Céliane, ſi je voyois jamais Célémante, ou Coris amoureux ! ou plutôt, ſi je pouvois les voir pris tous les deux à la fois ! Je réponds pour Célémante, qu'il ne le ſera jamais, reprit adroitement Coris, pour voir ce qu'il en diroit. Vous engagez-vous à l'être quand je le deviendrai, lui demanda Célémante, en lui tendant la main ? Oui, de tout mon cœur, répondit Coris, en lui donnant la ſienne ; car je ſuis ſûre qu'il n'en ſera jamais rien. Au moins tâcherai-je, belle Coris, reprit-il, de ne pas l'être de vous, de peur d'être haï, & de devenir un de ces malheureux que nous plaignions tout à l'heure. A ces paroles, le rouge monta au viſage de Coris ; & Célémante qui croyoit bonnement qu'il lui auroit déplu de dire autrement, ajouta, pour lui faire ſa cour, qu'il feroit tout ſon poſſible pour s'empêcher de l'aimer ; ou que s'il l'aimoit malgré lui, ce ne ſeroit jamais à en devenir fou, comme le pauvre Taſſis. Chacun à ce mot ſe mit à parler de l'amour de ce Berger, & plaignit ſa diſgrâce, d'une manière qui faiſoit bien voir l'eſtime & l'amitié qu'ils avoient pour lui.

Célémante, engagé auſſi agréablement avec

Coris, oublia les Bergers qu'il avoit laiſſés au temple, & même la partie à laquelle il s'étoit engagé à leur retour, & le jour coula inſenſiblement ſans qu'il y prît garde. Il ne ſe ſouvint de ſa parole, que quand le plaiſir ceſſa de l'occuper. Il prévit bien qu'Ergaſte le lui pardonneroit moins qu'un autre, & qu'on lui en feroit la guerre. Par cette raiſon il refuſa de ſouper avec Coris & Céliane, & il ſe mit à ſonger à quelque défaite. Comme il avoit l'eſprit plaiſant, & auſſi inventif qu'il étoit aiſé, il s'occupa, dès qu'il fut de retour, à écrire ce qui lui vint dans l'eſprit au ſujet de ſon différend avec Ergaſte, & y paſſa la ſoirée.

Cependant Télamon & ſa troupe étant retournés à Cénome, & y étant arrivés de bonne heure, Tarſis, à qui l'oracle de Jupiter ſembloit s'être expliqué aſſez clairement pour lui, ne cherchoit plus que l'occaſion de l'accomplir; & ce Berger, réſolu à une mort que les Dieux lui préſentoient comme le ſeul moyen de rejoindre Zélie, n'avoit plus d'autre eſpérance ni d'autre penſée. Auſſi lui avoit-elle donné plus de conſolation que pas une autre: car en tout autre deſſein l'âme eſt inquiétée par l'incertitude du ſuccès; mais la mort ne laiſſe rien à craindre après elle, quand on s'y eſt une fois déterminé. Il ne ſouhaitoit donc plus que de ſe voir en liberté, pour aller trouver Zélie, à laquelle il ſe reprochoit de ſurvivre: bien per-

ſuadé que ſon frère ne manqueroit pas de l'obſerver, pour peu qu'il ſe défiât de ſa réſolution. Il mit tous ſes ſoins à le tromper le premier, en lui diſant qu'il commençoit à concevoir quelque eſpérance de la réponſe de l'oracle. Mon frère, lui dit-il, il me ſouvient d'avoir entendu aſſez ſouvent comparer les tombeaux à des déſerts, & nommer la mort une longue nuit. Les Dieux ne m'auroient-ils point voulu faire entendre que je retrouverai Zélie pendant la nuit & dans la ſolitude, comme c'eſt dans la ſolitude & durant la nuit que je l'ai perdue? Il contrefit même un viſage plus gai qu'à l'ordinaire, & alla juſqu'à railler Philiſte, ſur l'embarras où l'oracle l'avoit miſe. Enfin il diſſimula ſi bien, qu'il trouva moyen de ſe dérober ſans qu'on s'en apperçût; & ſortant du hameau, du côté du mont Olympe, il alla s'enfoncer dans les bois qui règnent le long de la montagne, depuis Gonnes juſqu'à la mer.

Ce fut-là que n'étant plus vu de perſonne dont il appréhendât la rencontre, il ſe prépara à mettre fin à toutes ſes peines. Il prit ſon javelot; & hauſſant les bras: O Zélie! s'écria-t-il, trop aimable Zélie! reçois le ſacrifice que je vais te faire de mes jours. Ils t'appartiennent, puiſque je ne vivois que pour toi.

Il prononçoit ces paroles quand deux femmes tout effrayées paſsèrent devant lui; & ce qui l'étonna le plus, c'eſt que l'une des deux lui

parut être Zélie, à ſa taille, & plus encore à ſon habit, qu'il ſe remit de lui avoir vu. Il n'en put examiner le viſage, parce qu'elles paſsèrent ſans s'arrêter, & en courant. Sa ſurpriſe fut telle, qu'il en demeura comme immobile. Mais il en fut bientôt retiré par l'approche d'un loup. Il jugea bien que c'étoit-là le ſujet de la courſe de ces deux perſonnes; & la penſée qu'il eut que l'une d'elles étoit Zélie, lui donna de nouvelles forces pour la délivrer d'abord de l'animal qui la pourſuivoit, & pour la chercher enſuite. Il s'avança donc vers ce furieux animal; & tournant contre lui les armes, qu'un moment plutôt il deſtinoit à ſa propre perte, il lui lança ſi adroitement ſon javelot, qu'il lui en traverſa les flancs, & le mit hors d'état de nuire à perſonne. Il courut auſſi-tôt du côté où il avoit vu fuir ces femmes, & fut en chemin frappé de la vue d'un voile qui pendoit à un buiſſon, & qu'une épine y avoit accroché. Il le prit; & le conſidérant avec inquiétude, il le reconnut pour celui même de Zélie. Il ne pouvoit s'y méprendre: car outre qu'il le lui avoit acheté lui-même par l'ordre de Mélicerte, c'eſt qu'il étoit parſemé de chiffres d'or, dont il l'avoit fait enrichir, & les lettres de ſon nom s'y trouvoient mêlées avec celles qui compoſoient le nom de ſa Bergère. De combien de mouvemens différens ſon cœur fut agité! La joie, l'impatience & la crainte ſaiſirent ſon âme tout-à-la-

fois : mais la joie y dominoit ſur tout le reſte ; car il ne douta plus que l'une de ces deux perſonnes ne fût ſa Bergère ; & la circonſtance du moment où il la retrouvoit en cherchant lui-même la mort, confirmoit de point en point l'oracle. Il baiſa mille fois ce voile, qu'il regarda comme le gage & l'aſſurance de ſon bonheur. Il n'avoit plus d'inquiétude que celle que lui cauſoit l'approche de la nuit, qui pouvoit retarder le ſuccès de ſa recherche.

Pendant qu'il couroit de côté & d'autre, en appelant Zélie, & qu'il mettoit à profit le peu de jour que l'approche de la nuit lui laiſſoit ; Agamée, impatient d'entendre la ſuite des vers & de l'hiſtoire de Tarſis, ne put céler à Télamon, que c'étoit en partie le deſir de ſatisfaire à cette curioſité, qui l'avoit ramené à Cénome, & il le pria de ne pas retarder plus long-temps la ſatisfaction qu'il en attendoit. Télamon y conſentit d'autant plus volontiers, que c'en étoit une pour lui-même. Il alla reprendre ſes papiers ; & laiſſant Ergaſte dans le jardin avec les Bergères, ils allèrent l'un & l'autre en un endroit écarté, pour en achever la lecture.

SUITE de l'hiſtoire de Tarſis & de Zélie.

IL me ſemble, dit Télamon, en déroulant ces écrits, que nous en ſommes demeuré aux vers que mon frère m'envoya d'Athènes en

réponſe à ceux que je lui avois adreſſés. Je vous ai dit qu'ils m'avoient donné l'occaſion de déclarer ſon amour à Mélicerte, & d'obtenir de cette généreuſe bergère l'agrément que j'en ſouhaitois. Voici préſentement différentes lettres qu'il écrivit à cette ſage perſonne, pour l'en remercier. Mais il eſt bon de ne pas nous y arrêter, parce que tous ces tranſports d'amour, de reconnoiſſance & de joie, qui en ſont la ſubſtance, n'ont rien d'intéreſſant que pour ceux qui les reſſentent ou qui les cauſent. Je paſſe, par la même raiſon, toutes celles qu'il écrivit à Mélicerte & à Zélie, dans un ſecond voyage qu'il fit depuis à Athènes.

Permettez-moi, Télamon, lui dit Agamée en l'arrêtant, de me plaindre du larcin que vous me voulez faire, à moins qu'il n'y ait dans ces lettres, des ſecrets qu'il ne faut pas que je ſache. En ce cas, je n'aurois rien à dire; & c'eſt pour cela que je n'ai oſé inſiſter ce matin, ſur tant d'autres dont vous m'avez fruſtré. Ce n'a point été là ma vue, répondit Télamon, & il n'y a rien d'important que je ne confiaſſe volontiers à votre diſcrétion: mais je ſuis perſuadé que preſque toutes les lettres, même les bonnes, n'ont de prix que pour ceux à qui elles s'adreſſent; ſi ce n'eſt quelques lettres morales, qui pourroient contenir des inſtructions pour les mœurs; ou celles des grands perſonnages qui ont eu part à des négociations publiques,

& qui nous apprennent quelque point important de l'Hiſtoire. Encore, les premières n'ont-elles que le nom & la forme de lettres, & ce ſeroit plutôt, à le bien prendre, des opuſcules & des traités. Pour toutes les autres, on peut dire généralement qu'elles ne vàlent rien, quand elles ſont bonnes pour tout le monde. Car les lettres ne devant être que la peinture d'un entretien familier, accommodé à l'humeur & à la ſituation de la perſonne à qui l'on écrit, & quelquefois à de petites intrigues, & à de légers incidens, où des étrangers n'ont point eu de part, il eſt difficile qu'ils y prennent du goût, & qu'ils puiſſent même juger ſi elles ſont bonnes? C'eſt preſque vouloir qu'une perſonne jugeât de la bonté d'un portrait dont elle n'auroit jamais vu l'original. Ce n'eſt pas cependant, que comme dans ce même portrait, un homme intelligent en peinture ne laiſſeroit pas de reconnoître la délicateſſe de la main du peintre, & ſon génie, la lecture d'une lettre ne puiſſe auſſi faire honneur au ſtyle & à l'eſprit de l'écrivain: mais il s'y trouvera toujours des beautés inviſibles au plus habile connoiſſeur; ou ſi elle eſt foible, on lui en pardonnera moins les défauts qu'en toute autre compoſition. Ce que vous dites eſt tellement vrai, reprit Agamée, que j'ai vu des perſonnes à Athènes, qui, après avoir acquis une grande réputation par d'autres ouvrages, ont échoué par leurs lettres, qu'ils laiſ-

ſoient paſſer dans les mains du public. Auſſi ne puis-je aſſez admirer l'inimitable génie de Callias, dont on nous a donné les lettres après ſa mort, & dont vous ſavez quelle eſt la réputation. Vous y reconnoiſſez ſenſiblement qu'il n'écrivoit que pour la perſonne qu'il avoit en vue; & cependant il n'y a perſonne qui ne prenne un plaiſir infini à les lire. Mais rien ne doit vous empêcher de me faire voir celles de Tarſis. Choiſiſſez les donc vous-même, répliqua Télamon : auſſi-bien ſerois-je fort en peine à vous les préſenter dans l'ordre qu'elles ont été faites. Il me ſemble pourtant, ajouta-t-il, que voici la première qu'il ait jamais écrite à Zélie. Ce fut après que j'en eus obtenu pour lui la permiſſion de Mélicerte.

TARSIS A ZÉLIE.

CROIRIEZ-VOUS, ma belle Bergère, qu'après avoir eu tant d'empreſſement à demander la permiſſion de vous écrire, je me trouvaſſe ſi fort en peine à en profiter? J'avois mille choſes à vous dire, & je n'en trouve plus dans mon eſprit qu'une ſeule : encore ne ſais-je ſi vous agréerez que je vous en entretienne, & ſi vous voudrez bien lire ce que vous n'avez jamais daigné entendre. Vous ne pouvez cependant vous diſpenſer de m'écouter; & s'il m'eſt permis de me faire valoir, mon amour pour vous eſt trop parfait, pour ne pas mériter de vous quelque curioſité. Vous êtes mon écolière, vous le ſavez; ce titre vous engage à n'être pas ingrate envers votre

maître ; & vous pourriez bien ne pas l'aimer aſſez, faute de ſavoir combien il vous aime. Ainſi, par reconnoiſſance au moins, vous devez vous étudier à le bien aimer, & ne pas négliger une ſcience dont vous ne pourrez vous paſſer tôt ou tard. Il me parut, en vous quittant, que de toutes les choſes qui peuvent rendre une perſonne accomplie, vous n'ignoriez que celle-là ; & ce ſeroit une vraie honte pour vous, de n'avoir pu apprendre ſous un maître auſſi ſavant que moi en cette matière, ce que toutes vos compagnes apprennent d'elles-mêmes. Je puis vous perfectionner mieux qu'un autre, & vous en donner des leçons par écrit, puiſque la diſtance des lieux ne me permet pas de vous en donner de bouche. Je ne ferai que vous propoſer pour exemple, l'amour que j'ai pour vous ; & je défie les plus grands maîtres de vous préſenter un modèle plus parfait. Pour peu que vous vous appliquiez à l'imiter, il ne ſe peut que vous n'avanciez beaucoup en peu de temps, puiſque j'ai le bonheur d'inſtruire la plus ſpirituelle des écolières.

Zélie ne lui faiſoit point de réponſe, continua Télamon, mais Mélicerte avoit la bonté d'en prendre la peine pour elle. Voici celle que cette ſage Bergère me mit en mains pour mon frère.

RÉPONSE DE MÉLICERTE A TARSIS.

L'on a permis au maître d'écrire à ſon écolière, mais on n'a pas prétendu que ce fût pour lui donner par écrit des leçons d'amour. C'eſt une ſcience qu'on ne veut point

qu'il lui enſeigne encore ſi-tôt. Il faut qu'elle en apprenne d'autres avant celle-là ; & j'ai toujours ouï dire, qu'on ne ſait jamais bien ce qui eſt montré avant le temps. Adieu.

TARSIS, A LA SAGE MÉLICERTE.

SALUT.

JE ne ſaurois croire, ſage Mélicerte, que vous m'ayez permis d'écrire à votre aimable fille, ſans me permettre en même-temps de l'inſtruire de mes ſentimens pour elle. La liberté de parler, n'eſt donnée que pour dire ce que l'on penſe, & pour s'expliquer dans le langage qu'on ſait. Vous n'ignorez pas que depuis long-temps je n'ai d'autre penſée que celles que ma paſſion me dicte, & je ne ſais plus d'autre langage que celui de l'amour. Si vous voulez que je m'explique autrement que je ne puis, il valoit autant me condamner à être muet toute ma vie. Je ſais bien que ce langage eſt encore inconnu à la belle Zélie : c'eſt pour cela qu'il eſt bon de l'y accoutumer ; & , quelque jeune qu'elle ſoit, je ſuis sûr qu'on ne peut l'en inſtruire de trop bonne heure. N'appréhendez donc point, vertueuſe Mélicerte, que Zélie apprenne avant le temps, la ſeule ſcience que je puis lui montrer. J'ai bien plus à craindre qu'elle ne la ſache jamais aſſez tôt ; & ce que nous en voyons juſqu'ici, juſtifie bien plus mon appréhenſion que la vôtre.

TARSIS, A SA BELLE BERGERE.

C'EST une grande conſolation pour moi de vous écrire ; mais c'eſt une cruauté de votre part, de ne ja-

mais me répondre. Penſez-vous, belle Zélie, que ce ſoit être bien bonne, d'écouter un malheureux ſans lui rien dire de conſolant? & l'on ne peut guères accorder enſemble, d'être bonne & inſenſible. Je vois bien quel eſt votre ſcrupule. Vous croyez qu'il ſeroit nuiſible à votre modeſtie, d'écrire à un Berger ce que vous ne refuſeriez peut-être pas de lui dire; & que des lettres ſont quelque choſe de plus que des paroles. Mais une penſée dite ou écrite à un amant diſcret, n'eſt-elle pas la même choſe? On peut, dans les rapports, abuſer des paroles qu'on a dites, en les changeant: mais on ne peut altérer les autres, ſans que la fauſſeté ſoit viſible. Au reſte, cette différence n'eſt pas faite pour vous, parce que vous êtes sûre de la ſageſſe & de la diſcrétion de mes penſées, & que vous n'en avez jamais que de vertueuſes & de modeſtes. Auſſi, pour votre propre gloire & pour la mienne, vous devez ſouhaiter que tout le monde les ſache.

TARSIS, A L'AIMABLE ZÉLIE.

QUOIQU'ON m'aſſure de votre ſanté, je n'ai pu apprendre ſans frayeur, que vous ayez été malade. On dit qu'il n'y a rien de plus courageux que l'amour, & qu'il brave & mépriſe tous les périls. J'éprouve le contraire, & que rien n'eſt ſi timide, puiſqu'il me fait trembler au ſeul ſouvenir du danger que vous avez couru? Raſſurez-moi donc de grace, ma Bergère. La choſe ne vous ſera pas difficile; & quatre mots de votre main, me rendront le plus hardi & le plus content des hommes.

. . . . . .

Voici,

Voici, pourſuivit Télamon, la réponſe de Zélie. C'en eſt ici la copie, qu'elle garda; & l'on voit que par une circonſpection bien louable, elle ne vouloit rien haſarder en ce genre, ſans en retenir un double, pour pouvoir à toute heure ſe rendre compte à elle-même de toutes ſes démarches.

ZELIE A TARSIS.

MÉLICERTE m'ordonne de vous écrire que je me porte mieux, & que mon mal ne méritoit point les inquiétudes qu'il vous a cauſées. Je n'oſerois vous en dire davantage : car vous avez ſouhaité quatre mots, & vous voyez que j'ai déja paſſé de beaucoup les bornes que vous m'avez preſcrites. Adieu.

TARSIS A SA BERGERE.

J'AVOUE, aimable Zélie, que vous avez plus de généroſité que je n'ai eu de hardieſſe. Je n'avois oſé vous demander que quatre mots, & vous m'avez écrit quatre grandes lignes. Mais votre ſtyle eſt bien différent du mien. Je ne pourrois vous écrire un mot, ſans vous parler de mon amour; & vous m'écrivez quatre lignes où je n'en trouve pas la moindre marque. Vous ſeriez même fâchée que je le cruſſe, par le ſoin que vous prenez de m'apprendre que vous obéiſſez en cela aux ordres de Mélicerte. Il faut s'accoutumer à vos ſcrupules. Je veux bien devoir tout mon bonheur à votre ſage mère : mais ne diminuez pas au moins vous-même l'obligation que je lui veux avoir; & afin que je lui doive beaucoup, ne

ſoyez plus ſi retenue à me donner des marques de votre amitié.

L'AFFLIGÉ TARSIS, A SA BERGÈRE.

Je viens d'apprendre ici une nouvelle qui me déſeſpère. Le jugement du procès de mon père eſt encore différé d'un mois, ſans que je puiſſe en abandonner la pourſuite. Je ne ſais ſi je pourrai réſiſter à ce malheur; & ſi l'eſpérance de revoir la belle Zélie ne me ſoutenoit, ma mort n'attendroit pas le jugement de l'Aréopage.

Ah! s'il faut qu'une fois encor je la revoie;
Dans ces heureux momens, ſi dignes de ma foi,
Je ne vous réponds plus de moi,
Grands Dieux, dans l'excès de ma joie.

Oui, parmi des tranſports ſi charmans & ſi doux,
Je ne ſais ſi je pourrai croire
Que ma gloire ſoit moindre encor que votre gloire,
Et que je ſois moins grand, ni moins heureux que vous.

Agamée vouloit en reprendre d'autres: mais Télamon l'arrêtant, lui dit en riant: N'ayez pas la dureté de retenir plus long-temps le pauvre Tarſis à Athènes, d'où il a tant envie de partir; ramenons-le, je vous prie, à Tempé. Je conſens néanmoins que vous voyiez auparavant un ſonnet que ſon impatience lui fit faire

Vous connoiſſez ſans doute Eraſiſtrate, ce médecin ſi renommé, non-ſeulement par ſes cures, mais par les profondes méditations qu'il a faites ſur tout ce qu'il y a de plus caché dans

la nature. Mon frère qui ſavoit quel étoit ſon crédit auprès des Aréopagites, & qui cherchoit tous les moyens de hâter la déciſion de ſon procès, pour pouvoir revoir Zélie, eut recours aux ſollicitations de ce grand homme, qui voulut bien s'intéreſſer pour lui. Mais comme il avoit différé deux ou trois jours à parler en ſa faveur, il l'en preſſa par ces vers.

SONNET.

Je languis depuis quelques jours,
D'un mal qui, ſelon l'apparence,
Si je ne reçois aſſiſtance,
Doit prendre un aſſez fâcheux cours.

Ce mal s'appelle impatience.
De ſa nature il croît toujours;
Et je vois, ſans un prompt ſecours,
Ma guériſon hors d'eſpérance.

Célèbre médecin des ames & des corps,
Je ne demande point de ces nobles efforts,
Qui vous rendent fameux du Gange juſqu'aux Gades.

Par deux mots ſeulement, daignez me ſecourir;
Et que je ne ſois pas le premier des malades
Que vous ayez laiſſé mourir.

Ces vers, pourſuivit Télamon, firent l'effet qu'il en attendoit. Eraſiſtrate lui procura une plus prompte expédition qu'il ne l'auroit eue;

&, ayant goûté ſon eſprit, il voulut lier amitié avec lui.

Cette connoiſſance avantageuſe donna lieu à un autre ſonnet, qu'il lui préſenta depuis ſon départ d'Athènes, & dont le ſuccès regarde le père de Zélie ; ce qui étoit toujours une grande ſatisfaction pour Tarſis.

Eraſiſtrate étant tombé malade, ſe fit porter à Tempé, pour y prendre nos eaux, dont vous ſavez quelle eſt la réputation par toute la Grèce. Il y avoit quantité de perſonnes de la plus haute qualité, que leurs indiſpoſitions y avoient amenées, & il n'en étoit pas une qui n'eût bien voulu voir & entretenir Eraſiſtrate. Mais étant indiſpoſé lui-même, & hors d'état de s'embarraſſer l'eſprit de la maladie des autres, il y avoit pourvu, en déclarant dès le commencement de ſes bains, qu'il ne feroit & ne recevroit aucune viſite. Leucippe étoit alors malade au lit, & il avoit une extrême envie de le conſulter ſur ſon mal : mais il ne pouvoit pas être privilégié. Tarſis ſeul le fut. Eraſiſtrate qui ne pouvoit demeurer oiſif, y compoſa un traité ſur la lumière ; &, l'ayant preſque achevé, il le fit voir à mon frère, à qui il prenoit plaiſir de communiquer ſes ouvrages. Tarſis en fut ſi charmé, que deux heures après il lui envoya ces vers.

SONNET.

Achève ce chef-d'œuvre à nul autre pareil ;
Fais paroître le jour dans ſon degré ſuprême ;
Donne de la lumière à la lumière même,
Et de nouveaux rayons éclaire le ſoleil.

Dieu tira du chaos la lumière brillante.
Fais avec tes écrits, ce qu'il fit par ſa voix ;
Et par l'effort divin de ta plume ſavante,
Tire-la du chaos une ſeconde fois.

Juſqu'ici ſa ſplendeur eſt à peine viſible :
Son jour nous éblouit, plus il nous eſt ſenſible ;
Et de ſon propre éclat, vient ſon obſcurité.

Mais pourſuis ta carrière ; & trois de tes journées
Vont à tout l'univers donner plus de clarté,
Que n'a fait le ſoleil depuis trois mille années.

Quoique ces vers parlaſſent de la création de la lumière, plus conformément à l'opinion de Moïſe, dont Tarſis avoit lu les livres, que ſelon celle des Grecs qui n'en déterminent pas la manière, ni depuis quand le monde eſt fait ; Eraſiſtrate à qui cette doctrine n'étoit pas étrangère, trouva cette pièce ſi fort à ſon gré, & ſi obligeante, qu'encore qu'il fût à la veille de ſon départ, il ne voulut pas partir de Tempé ſans en voir l'auteur, & il le vint trouver à Callioure, en la maiſon de Leucippe, que Tarſis lui

fit voir par ce moyen. Après qu'Eraſiſtrate eut examiné le malade, il jugea que les remèdes dont il s'étoit ſervi, lui étoient contraires. Il vit que la cauſe de ſon mal étoit ſa mélancolie même; & connoiſſant l'humeur enjouée de mon frère, il le lui montra comme le meilleur remède dont il pouvoit uſer. Mélicerte qui mettoit à profit toutes les occaſions de le ſervir, ne manqua pas dès le ſoir même, d'inſinuer à Leucippe, qu'un ſujet tel que mon frère, lié à eux par le mariage de leur fille, procureroit à toute heure cette guériſon qu'Eraſiſtrate avoit promiſe. Leucippe, à qui des raiſons de famille avoient fait prendre d'autres meſures, lui répondit froidement, qu'il ne croyoit pas que Tarſis y ſongeât; & ſur ce qu'elle lui dit qu'il le tiendroit à bonheur, & qu'elle en étoit garante: Votre fille, répliqua-t-il, ne vous a-t-elle pas témoigné autrefois qu'elle vouloit être Daphnide? Mélicerte, à qui cette objection ne ſembloit pas de mauvais augure, lui dit que c'étoit une première idée de jeuneſſe, qui lui avoit ſans doute paſſé. Et bien, reprit-il, je vous conſeille de laiſſer auſſi paſſer la vôtre. Elle jugea à propos de ne pas le preſſer davantage pour cette fois: mais quelque temps après, Tarſis l'importuna tant de faire une ſeconde tentative, qu'enfin elle le lui promit. Elle dit à Leucippe tout ce qu'elle crut le plus capable de le porter à ce mariage; & elle lui fit ſur-tout valoir le mérite

& la vertu de Tarſis. Comme elle s'ouvrit plus clairement alors à Leucippe, il lui expliqua auſſi plus ouvertement ſa penſée. Mais ce ne fut pas à l'avantage de mon frère. Car il témoigna nettement à ſon épouſe, que c'étoit une choſe à laquelle il ne falloit pas ſonger. Il lui rendit compte des raiſons qu'il avoit de contracter l'alliance qu'il projetoit; & comme elle tâchoit de les combattre, il prit un ton aſſez ſévère, pour lui faire comprendre qu'elle feroit bien de ne lui en plus parler.

Elle ne craignoit rien tant que de le fâcher; mais elle fut affligée au dernier point de ſon peu de ſuccès. Tarſis, impatient de ſavoir l'effet de ce dernier entretien, courut vers elle; & la voyant triſte & abattue, il preſſentit tout ſon malheur. Ah! Mélicerte, dit-il ſans attendre qu'elle lui parlât, je ne vous demande point quelle eſt la réponſe de Leucippe. Je vois trop qu'il veut que je meure, & que vous avez eſſayé inutilement de me ſauver la vie. Tarſis, lui répondit Mélicerte, j'ai plus de regret que vous ne ſauriez le croire, de vous avoir laiſſé embarquer dans un deſſein où je prévois ſi peu de ſatisfaction pour vous, & qui donne tant de colère à Leucippe. Elle lui redit alors une partie de leur converſation. Après un ſilence de quelque temps, que le ſaiſiſſement cauſoit à tous les deux, Tarſis reprenant la parole: Je vous avoue, lui dit-il, que ce que je viens

d'apprendre me jetteroit dans le déſeſpoir, ſi je n'avois à oppoſer à Leucippe, que ce peu de vertu que vous lui avez fait valoir en moi. Il n'eſt pas étonnant que vous n'ayez pu le vaincre avec de ſi foibles armes; & la ſeule raiſon qu'il auroit eue de ſe rendre à ces conſidérations, c'eſt qu'elles lui étoient repréſentées de votre bouche. Mais, généreuſe Mélicerte, ne vous ſervez plus de tout ce que Tarſis peut avoir de bon, parce que c'eſt trop peu de choſe pour toucher Leucippe. N'employez que ce crédit que vous avez ſur ſon eſprit; l'amitié qu'il a pour vous, & celle que vous avez pour lui; les prières & les inſtances d'une femme auſſi vertueuſe & auſſi aimable que vous l'êtes; & quand vous n'aurez recours qu'à ce qui vient de vous, vous verrez alors l'effet de votre pouvoir. Non, non, Tarſis, reprit Mélicerte, ne nous flattons point. Si Leucippe avoit eu à donner quelque choſe à ma ſatisfaction & à mes prières, il l'auroit fait aujourd'hui, car je n'ai rien oublié pour l'y porter. Mais voulez-vous que je vous parle en mère? Je ſais que ce que je vous vais dire, vous ſera ſenſible: mais il eſt temps de faire un effort généreux ſur vous-même, &, par un déplaiſir de quelques jours, vous en épargner un de pluſieurs années. Perſonne, ou du moins fort peu, ſont informés de votre paſſion pour ma fille: ainſi votre honheur & vos intérêts ne

peuvent être bleſſés par une rupture, comme ils le ſeroient, ſi votre recherche avoit eu plus de ſuite & d'éclat..... Ah ! Mélicerte, interrompit Tarſis, je vois trop où vous en venez. Vous avez raiſon d'être rebutée de tant de peines, & de vouloir vous délivrer des importunités d'un miſérable. Mais n'alléguez point ici mon honneur ni mes intérêts. Mon honneur conſiſte à pouvoir poſſéder Zélie, & je n'ai d'autre intérêt qu'à mourir, ſi je la perds. Vous interprétez mal ma penſée, lui dit Mélicerte, & vous n'avez pas lieu de croire que je me rebute. Ah, généreuſe Bergère, repartit Tarſis, pardonnez aux tranſports d'un infortuné, s'il échappe à ſa douleur quelque choſe qui choque la reconnoiſſance qu'il vous doit. Non, vous ne vous laſſez point de m'être favorable, & votre généroſité eſt allée au-delà même de ce que j'aurois oſé prétendre. C'eſt auſſi dans cette généroſité que je mets toutes mes eſpérances, & elles ne me quitteront que quand vous m'aurez abandonné. Je vous ſerai toujours ce que j'ai été, continua Mélicerte : mais que puis-je faire, après que Leucippe m'a interdit la parole, & de la manière que je vous l'ai raconté? Voulez-vous qu'il ait lieu de penſer que votre intérêt m'eſt plus cher que ſon repos? Aux Dieux ne plaiſe, s'écria Tarſis, que j'aie une penſée ſi injuſte ! Mais ſi Leucippe vous a interdit la parole, il ne vous a pas interdit les deſirs; &

pourvu que vous ſouhaitiez mon bonheur, je ne ſaurois manquer d'être heureux. Hélas! répliqua Mélicerte, que feront des vœux ſecrets & impuiſſans, où toutes mes raiſons & mes prières n'ont rien pu? Ils feront, reprit Tarſis, que Leucippe ſe ſouvenant à la fin de ce qu'il vous doit, aura peine de réſiſter plus long-temps à vos deſirs. Ils feront qu'il ne prendra plus pour fantaiſie, une intention ſoutenue de tant de généroſité & de conſtance; & s'ils ne produiſent pas cet effet, ils feront au moins que j'en mourrai moins malheureux, quand je verrai que vous m'aurez continué vos ſecours juſqu'à la fin. Il voulut ſe jeter à ſes pieds en achevant ces paroles: mais Mélicerte l'en empêchant: Tarſis, lui dit-elle, puiſque vous croyez ne vous point rebuter vous-même, éprouvons donc ce que pourra notre patience, & remettons le reſte à la volonté des Dieux. Elle lui donna des conſeils ſur la manière dont il devoit vivre dans la ſuite avec Zélie, pour ne pas déplaire à Leucippe, & lui recommanda ſurtout d'affecter une eſpèce d'indifférence pour ſa fille.

Pendant ce triſte entretien, la jeune Bergère étoit dans la même chambre, & elle s'étoit écartée, pour laiſſer à Tarſis & à ſa mère, la liberté d'une converſation dont elle n'ignoroit pas le ſujet, mais à laquelle la bienſéance lui ſembloit ne pas permettre d'être préſente. Ils parloient

cependant assez haut, pour qu'elle pût les entendre ; & comme depuis l'aveu de sa mère, elle avoit pris des sentimens assez tendres pour Tarsis, ce ne fut pas sans douleur qu'elle apprit la résistance de son père. Aussi ses yeux en donnèrent des marques ; & si les larmes que Mélicerte avoit versées dans cet entretien, la disposèrent à en répandre, il est bien sûr qu'elle en donna la meilleure partie à une disgrâce, où elle ne prenoit pas peu d'intérêt.

Tarsis s'approcha d'elle, sans que Mélicerte sortît ; & l'abordant avec un embarras qu'il n'avoit point encore senti : Vous voyez un berger, lui dit-il, qui seroit dans le dernier désespoir, s'il n'avoit une mère & une maîtresse aussi généreuses, & s'il n'étoit sûr qu'elles acheveront avec constance, ce qu'elles ont commencé avec tant de bonté. Tarsis, lui répondit-elle, si vous n'étiez vous-même bien généreux, vous ne m'aborderiez qu'avec des reproches ; & il est bien fâcheux que pour toute reconnoissance des obligations que je vous ai, il faille que je vous cause tant de déplaisir. Que n'abandonnez-vous donc une bergère qui ne semble destinée qu'à troubler votre repos ? Quoi, s'écria Tarsis, n'est-ce pas assez de votre mère ? Faut-il aussi que vous me donniez ces conseils ? Je les recevrois de Mélicerte avec respect, parce qu'une mère n'est pas toujours obligée d'entrer dans la passion de ses enfans.

Mais que vous me conſeilliez de vous perdre! Ah! Zélie, vous m'êtes plus cruelle que Leucippe. Il me fait tout le mal qu'il peut : mais vous m'ôtez juſqu'à la conſolation dans mon mal. Votre reproche eſt-il bien juſte, répondit tendrement Zélie? En vous donnant ce conſeil, vous ai-je obligé à le ſuivre? Non, reprit-il : mais quand on le donne aux autres, on eſt bien capable d'en prendre de pareils pour ſoi. Si j'en étois capable, comme vous le dites, répliqua triſtement Zélie, je n'aurois pas beſoin de vous les donner. Car s'il faut deux perſonnes pour former une amitié, une ſeule ſuffit pour la rompre. Et quand on ne la veut pas rompre, cette amitié, ajouta Tarſis, le doit-on conſeiller? Faut-il moins être deux à la conſerver qu'à la faire? Zélie fut quelque temps ſans rien dire; puis levant ſur lui les yeux, qu'elle tenoit auparavant baiſſés : Quand on préfère, lui dit-elle, le repos de ſes amis au ſien, on ne prend pas garde à ce qu'on voudroit, on ne ſonge qu'à leur avantage. Il eſt vrai, reprit Tarſis : mais quand nous aimons bien nos amis, nous ne nous figurons point pour eux de plus grand avantage que notre amitié, parce que nous jugeons d'eux par nous mêmes. Mais, repartit-elle, en le regardant d'une manière qui exprimoit bien qu'elle lui donnoit à regret ce conſeil; quand je vois que cette amitié ne vous cauſe que de la peine, puis-je croire qu'elle ſoit

un avantage pour vous ? & n'eſt-ce pas vous aimer, quand, aux dépens de ma propre inclination, je vous en ſouhaite une autre plus heureuſe ? Non, répondit le Berger ; on ne peut ſouhaiter à ſes amis un nouvel engagement, encore moins le conſeiller, parce qu'on ne croit point qu'il puiſſe y en avoir un autre qui ſoit digne d'eux ; & tout ce que nous devons faire, c'eſt que notre affection faſſe leur bonheur, en dépit même de la fortune. Car enfin, Zélie, l'amour & l'amitié ne ſont pas de ces biens dont le ſuccès dépende du haſard ; toute leur perfection conſiſte dans notre cœur. Une amitié eſt parfaite, quand le cœur eſt fidèle & conſtant ; & elle ne peut alors manquer d'être heureuſe. Hélas ! Tarſis, repartit Zélie avec un ſoupir, pourquoi donc êtes-vous malheureux ? Tarſis comprit la force de ce peu de mots. Charmante Bergère, lui dit-il, je rends juſtice à votre conſtance : ne tentez donc plus la mienne, puiſque je préfère mes diſgrâces à toutes les félicités du monde, pourvu que vous me permettiez d'eſpérer, malgré l'averſion que Leucippe a pour moi. Oui, Tarſis, répliqua-t-elle, j'eſpère que cette averſion changera ; & je veux bien que nous l'eſpérions enſemble. Quoi ? pourſuivit mon frère, vous me remettez encore au changement de Leucippe ? Je ſerai donc toujours malheureux, s'il ne change point ? Tarſis, continua-t-elle, s'il ne faut, pour être

heureux, que de la fidélité & de la conſtance, vous le ſerez tant que je vivrai : mais je ne puis vous répondre de rien, ſi vous me demandez ce qui ne dépend que de mon père.

Leucippe entra en ce moment; & les ſurprenant dans cet entretien, quoique Mélicerte y fût préſente, il ne put s'empêcher d'en témoigner du dépit, & paſſa dans le jardin ſans rien dire. Mélicerte, attentive à tout ce qui pouvoit lui faire de la peine, l'y ſuivit avec ſa fille; & j'admirai la complaiſance & l'adreſſe avec laquelle elle eſſaya de l'appaiſer.

Jugez du chagrin de Tarſis, ſur-tout quand il ſongeoit que ſon amour ayant éclaté, il ſeroit toujours ſuſpect à Leucippe; & qu'étant privé de cette douce liberté qu'il avoit auparavant, de voir & d'entretenir Zélie, il alloit perdre ſa principale conſolation. Leucippe, à la vérité, ne ceſſa pas de le voir d'aſſez bon œil, & de le recevoir chez lui, par complaiſance pour ſon épouſe : mais il interdit à Zélie toute converſation avec mon frère, pour les rebuter par cette contrainte. Il ne les croyoit encore qu'à l'amitié; &, pour les empêcher d'aller plus loin, il les obſerva avec tant d'exactitude, que Tarſis en ſouffroit infiniment : car il falloit qu'il s'abſtînt non-ſeulement de parler à Zélie, mais de la regarder; &, pour faire ſa cour au père, il eût preſque fallu haïr la fille. Zélie étoit dans le même embarras, & plus grand

encore : car, dans ces momens ſi douloureux, elle étoit obligée de paroître gaie, parce que c'étoit les momens où elle étoit le plus obſervée.

Tarſis & Zélie furent long-temps dans cette triſte ſituation : mais enfin l'amitié de Leucippe pour ſon épouſe, l'emporta ſur ſes raiſons de famille & de politique : enſorte que par les ſoins de cette généreuſe mère, que nous ſecondâmes Philiſte & moi de notre mieux, Tarſis ſe vit à la veille du bonheur qu'il attendoit depuis tant d'années. Je ne m'arrête point à vous décrire ici ſa joie & ſes tranſports ; je parle à un homme qui a aimé, & qui ſe les figure aiſément. Je vous lirai ſeulement les vers qu'il adreſſa en ce temps-là à Leucippe, pour le preſſer d'accélérer ſon bonheur. Il les dreſſa en manière de requête, dont le procès qu'il ſollicitoit, ne lui fourniſſoit que trop de modèles.

Supplie & remontre humblement
Un pauvre & malheureux amant ;
Diſant que la même journée
Que ſon aîné, par l'hymenée,
Entra dedans votre maiſon,
Le cadet fut mis en priſon.
L'infortuné, ſans défiance,
Et ſous la foi de l'alliance,
Venoit à la ſolennité
Du mariage concerté ;

Et pour cette cérémonie,
Il amenoit de compagnie
Les jeux, les ris, & la gaieté,
La jeuneſſe, la liberté,
Les plaiſirs & l'indifférence,
Pour ſurcroît de réjouiſſance.
Imprudent, il ne ſe gardoit
Des piéges que l'on lui tendoit.
Quand l'Amour apprit le myſtère
Et l'hymen qu'on venoit de faire,
Sans qu'il eût été concerté
Avec cette divinité;
Indigné que la Deſtinée
Eût ſeule fait cet hymenée,
Alors il devint furieux;
Le feu lui monta dans les yeux;
De dépit il verſa des larmes;
Et s'armant de toutes ſes armes,
Il accourut prompt & léger,
Et proteſta de s'en venger.
Il jura, d'un air redoutable,
Que ſans diſcerner le coupable,
Pour victime il s'immoleroit
Le premier qu'il rencontreroit.
Hélas! je fus ce miſérable.
D'abord de cent traits il m'accable
Il en épuiſe ſon carquois.
Trop heureux, je lui réſiſtois,
Quand je m'apperçus que Zélie
Se mit auſſi de la partie,

Et perfidement lui prêta
Le dernier trait qu'il me jeta.
Ce trait fit, pour le ſatisfaire,
Ce que les ſiens n'avoient pu faire :
Car d'abord j'en fus abattu,
Et moins attaqué que vaincu.
Auſſi-tôt, ſans miſéricorde,
De ſon arc il défit la corde,
Et de mille nœuds inhumains
Me liant les pieds & les mains,
Me livra, comme pour ſalaire,
Entre celles de la Bergère,
Qui cent autres coups me donna,
Et méchamment m'empriſonna ;
Mais en une priſon ſi forte,
Qu'il ne ſe peut plus que j'en ſorte,
Et qu'elle-même ne pourroit
M'en tirer, quand elle voudroit :
Car cette aventure tragique
Se fait toute par art magique ;
Et vous ſeul pouvez aiſément
Détruire cet enchantement.
Ce conſidéré donc, mon juge,
Mon libérateur, mon réfuge,
Attendu qu'étant innocent,
Et depuis long-temps languiſſant,
Il n'eſt pas de votre juſtice
De laiſſer durer mon ſupplice ;
De vos grâces ſoit ordonné
Que le repos me ſoit donné ;

Et que pour réparer ma peine,
Dans trois jours au plus, l'inhumaine
Sera, pour ſa punition,
Remiſe à ma diſcrétion,
Pour ordonner de ſon ſupplice.
Ce faiſant, vous ferez juſtice.

Leucippe, continua Télamon, trouva cette pièce fort à ſon gré; &, par une galanterie aſſez nouvelle, il la répondit, & la ſigna. Vous voyez, Agamée, que tout ſe diſpoſoit heureuſement pour mon frère: mais, par un malheur imprévu, Leucippe tomba malade dès le lendemain, & en moins de huit jours on déſeſpéra de ſa vie.

Jugez de la déſolation de la famille! Zélie en fut inconſolable: car elle aimoit tendrement ſon père; & ce qui la touchoit encore plus, c'eſt que Leucippe, dans ſes rêveries, ne parloit que d'elle & de Tarſis, & les appeloit à toute heure. Ce n'étoit pas une choſe extraordinaire, le mal l'ayant ſurpris au moment même qu'il avoit dans l'eſprit ce mariage; & cette impreſſion récente lui en devoit naturellement faire parler plus que d'autre choſe. Cependant, par une délicateſſe d'amitié, Zélie s'imagina qu'elle étoit cauſe de la maladie de ſon père, & qu'elle le ſeroit par conſéquent de ſa mort. Elle en tomba malade elle-même d'affliction, & fut réduite à l'extrémité. Quel ſurcroît d'alarmes

& de ſoins pour Tarſis ! Une grande jeuneſſe la tira d'affaire, & elle en releva heureuſement, & avant Leucippe. Mais puis-je dire heureuſement, puiſque ce fut avec une réſolution digne, ſans doute, d'une haute vertu, mais qui coûta bien cher à mon frère ?

Leucippe alloit de mieux en mieux ; & Méliſerte, que les ſoins & l'affliction avoient preſque accablée, eut enfin le temps de venir ſe promener ſur le bord du fleuve, pour prendre l'air. Nous la tenions ſous les bras, Philiſte & moi ; & mon frère ſoutenoit la belle Zélie, qui s'appuyoit encore de ſa houlette, & que les reſtes de ſa maladie obligeoient à nous ſuivre plus lentement.

Tarſis la trouva fort rêveuſe. Souvent elle n'entendoit pas ce qu'il lui diſoit ; &, dans l'inquiétude qu'il en eut, il lui demanda pluſieurs fois ſi elle ne ſe trouvoit point plus mal. Après l'en avoir bien preſſée, il la vit pleurer tout-à-coup. Plus alarmé qu'auparavant, il la pria avec inſtance, de lui dire ce qu'elle avoit ; & voyant ſa peine à lui répondre, il l'en conjura au nom de ſon amour, & de tout ce qu'il crut pour cela de plus fort. Hélas ! Tarſis, lui dit-elle, vous me preſſez ſur une choſe que je ne puis me diſpenſer de vous apprendre, mais que je n'oſe vous découvrir, parce que vous allez me haïr, ſi-tôt que je vous l'aurai dite. Moi

vous haïr! s'écria Tarſis, qui ne pouvoit deviner ce myſtère. C'eſt donc que vous ne m'aimez plus? Encore une ſi funeſte nouvelle, qui ſeule eſt capable de me donner la mort, ne le ſeroit pas pour vous faire haïr. Il n'eſt plus temps pour moi, repartit la Bergère, de ne vous pas aimer: Mais..... Elle s'arrêta à ces mots; & Tarſis plus inquiet que jamais, & lui ayant vu deux ou trois fois ouvrir la bouche pour s'expliquer, & ne pouſſer à chaque fois que des ſoupirs, ne pouvoit plus réſiſter à de ſi cruelles agitations. Hé, de grâce, lui dit-il, ne me faites pas languir plus long-temps. Voulez-vous, en me cachant ainſi votre penſée, me faire craindre tous les maux enſemble? Il eſt vrai, répondit-elle en s'eſſuyant les yeux, que je ſuis imprudente de vous donner ainſi l'alarme, & de croire que vous vous puiſſiez fâcher d'une choſe que vous trouverez juſte ſans doute, & convenable au bien de notre amitié. Elle lui déclara, avec les plus belles couleurs qu'elle y put apporter, que quelque effort que Leucippe eût fait ſur ſoi, ſon averſion pour leur mariage continuoit toujours; que c'étoit aſſurément ce qui l'avoit rendu malade, & ce qui l'entretenoit dans un chagrin qui tenoit ſa vie en péril: Que s'il alloit mourir, elle ne s'ôteroit jamais de l'eſprit qu'elle en auroit été la cauſe; que tout le monde en auroit la même penſée;

& qu'elle le prioit de s'abſtenir de la voir pendant quelque temps, pour éprouver ce que cela produiroit pour la guériſon de ſon père.

Quelque préparé que fût Tarſis à un grand malheur, ſa ſurpriſe fut telle, qu'il s'arrêta tout interdit. Son javelot lui tomba des mains; & jugeant à travers le déguiſement dont elle avoit uſé, que ſa réſolution étoit de rompre avec lui, & de le ſacrifier à une imagination qu'il regardoit comme une chimère, il ſe tint long-temps les bras croiſés, ſans pouvoir parler, jetant ſur elle de tendres regards, où ſa douleur s'exprimoit bien mieux que ſa bouche n'eût pu le faire.

Zélie qui devinoit aſſez l'état de ſon âme, & ſa contrainte, & plus encore par l'affliction qu'elle ſentoit elle-même, eût bien voulu le conſoler, & réparer le mal qu'elle lui cauſoit. Elle étoit prête à ſe rétracter de ce qu'elle venoit de lui dire: mais l'idée d'un père malade, & malade, à ce qu'elle penſoit, des déplaiſirs qu'il avoit conçus à ſon occaſion, ranimoit ſa vertu contre ſa propre tendreſſe. Après avoir été quelque temps les yeux baiſſés, ſans dire une parole, elle la reprit ainſi. Je vois bien, Tarſis, que ce que je vous ai dit vous afflige; & je n'en ſuis pas ſurpriſe, en conſidérant ce qu'il m'en coûte. J'ai plus ſouffert que vous ne penſez, du combat que mon devoir a livré à

ma tendreſſe. Mais ſi vous m'aimez, vous prendrez ſoin, autant que moi, de mon repos & de ma gloire. Vous ſavez en quel état eſt mon père. Voulez-vous que je ſois (je frémis à le dire, & même à le penſer), voulez-vous que je ſois la cauſe de ſa mort? Et ſi cela étoit, ne ſerois-je pas la honte & l'horreur de ma famille? Ah! Tarſis, vous me haïriez vous-même; & ſi vous ne m'en puniſſiez pas par votre haine, les Dieux nous en puniroient tous les deux. Peut-être taxerez-vous ma crainte de viſion: mais je n'ai qu'un mot, pour y répondre. Leucippe veut notre mariage, ou il ne le veut pas. S'il le veut, ne ſommes-nous pas sûrs qu'il vous rappellera bientôt? S'il ne le veut pas, je ne dois plus y penſer moi-même. Avez-vous tout dit, cruelle Zélie, interrompit Tarſis? Vous reſte-t-il quelque choſe qui puiſſe pouſſer mon déſeſpoir plus loin? N'eſt-ce pas aſſez de vouloir vous débarraſſer de moi, ſans alléguer tant de raiſons qui ne ſervent qu'à me faire voir que c'eſt de deſſein prémédité que vous le faites? Ce ſont donc là les méditations qui vous occupoient pendant que vous étiez malade? & vous m'en avez réſervé l'effet, pour le prix des vœux que je faiſois pour vous! Vous m'oppoſez la maladie d'un père! Dites-moi donc au moins, ſi c'eſt par ſon ordre que vous me parlez ainſi? Non, Tarſis, ré-

pondit-elle ; c'eſt pour obéir aux ordres de mon devoir, qui m'eſt encore plus que mon père. Ainſi donc, s'écria-t-il avec tranſport, vous avez recours à un devoir imaginaire, quand vous n'avez plus de père à m'oppoſer ! & vous vous en faites un prétexte pour trahir un amour que Leucippe a approuvé ! Votre emportement eſt-il bien juſte, reprit la Bergère fondant en larmes ? N'étoit-ce pas aſſez de mon malheur ? & dans une diſgrâce qui nous eſt commune, & où je ſuis déja la plus à plaindre, devrois-je être accablée de vos reproches ? Ah ! cruelle, lui dit-il, ces reproches ne vous touchent guères ! Vous vous y êtes aſſez préparée, en méditant ce que vous aviez à me dire ! Mais n'en craignez plus de ma part ; je ne ſerai pas long-temps à vous en faire. Il ſe tut, portant ſes regards vers le ciel, & y tendant les bras, comme s'il lui eût demandé vengeance de la cruauté de ſa maîtreſſe. Mais ces dernières paroles avoient percé de douleur le cœur de Zélie, & elle craignit qu'il ne ſe portât à la dernière extrémité. Elle rompit le ſilence, & lui dit tendrement, & d'une voix aſſez foible : C'eſt donc ainſi que vous m'aviez promis de ne me point haïr ? Ah ! Zélie, reprit-il, je ne vous tiens que trop ma parole ; & ſi je pouvois vous haïr, je ſerois délivré des tranſports & du déſeſpoir qui m'agitent. Il s'apperçut en ce mo-

ment que la Bergère pâlissoit. En effet, la fatigue & la douleur se joignant à la foiblesse d'une convalescente, il la sentit glisser d'entre ses mains, & tomber à ses pieds. Ce n'eût pas été même sans danger d'être blessée de sa chûte, tant les forces l'abandonnèrent tout-à-coup, si mon frère ne l'eût soutenue, & ne l'eût appuyée doucement contre un arbre qui étoit proche. La frayeur le troubla si fort, qu'il ne songea ni à nous appeler, ni même à aller chercher de l'eau dans le fleuve, pour la faire revenir : ensorte qu'elle demeura là long-temps sans parole, sans forces, & sans autre mouvement que des yeux, qu'elle portoit d'une manière aussi languissante que tendre sur son Berger, lequel tenant ses mains entre les siennes, les arrosoit de ses larmes.

Il ne fut jamais de spectacle plus touchant, & nous en fûmes les tristes témoins. Car prenant garde qu'il y avoit déja quelque temps que nous ne les entendions plus derrière nous, je me retournai pour voir ce qu'ils étoient devenus, & nous les apperçûmes de loin en ce funeste état. Je courus au secours de Zélie ; & l'ayant fait revenir à la fin, nous la fîmes porter à Callioure par quelques Bergers, où nous la suivîmes, fort affligés de ce malheur. Nous retournions le lendemain, mon frère & moi, à Callioure, pour savoir des nouvelles de la santé

de Leucippe & de la ſienne, quand un petit paſtre donna ce billet à Tarſis, dont voici l'original qu'elle avoit gardé.

ZÉLIE A TARSIS.

C'est pour vous réitérer la prière que je vous fis hier, que je vous écris aujourd'hui. Vous pouvez juger de la violence que je ſouffris, par l'état où vous me vîtes; & l'excès de ma douleur doit me juſtifier, & me mettre à l'abri de vos reproches. J'eſpere que Leucippe en ſera touché, & que quand ſa vie ſera hors de péril, il aura ſoin de la nôtre: mais, en attendant, je vous demande trois choſes: de ne me point voir juſqu'à ce que l'état de nos affaires ſoit changé, de vous conſerver, & de ne point haïr.

ZÉLIE.

La même raiſon qui m'a fait déja paſſer par-deſſus pluſieurs circonſtances de ces lettres, m'empêche de m'arrêter ici aux témoignages que Tarſis donna de la douleur que lui cauſa celle-ci. Il ſe voyoit privé de ſa plus grande conſolation. Il fallut pourtant s'y réſoudre, & faire céder ſa ſatisfaction propre, à l'amour & au reſpect qu'il avoit pour Zélie. Il entra dans la plus proche maiſon, où il écrivit cette réponſe, qu'il me pria de remettre à la Bergère.

TARSIS A ZÉLIE.

Il y a ſi long-temps que je ſuis malheureux, que je devrois y être accoutumé. Il eſt même bien sûr que j'aurois eu cette conſtance en toute autre ſorte de diſgrâce: mais je ne ſaurois être à l'épreuve de celle-ci. La main qui avoit coutume de me conſoler, eſt celle qui me déſeſpère aujourd'hui. Je n'y trouve rien à dire, puiſqu'il y va de la ſanté de Leucippe. Ma vie eſt tellement à vous, belle Zélie, que vous avez droit d'en racheter la ſienne; & ne l'ayant pu perdre pour votre ſervice, je vous ſerai toujours redevable de la ſacrifier au ſalut des vôtres.

TARSIS.

Vous ne vous plaindrez plus, Agamée, pourſuivit Télamon. Nous venons de lire le dernier papier: auſſi mon frère n'eut-il pas lieu d'écrire depuis à Zélie; & telle étoit la ſituation de ſa fortune à la convaleſcence de Leucippe, quand la concluſion des noces a été arrêtée par l'étrange aventure qui nous met tous en mouvement: car il faut vous dire, que Leucippe, vaincu par la vertu & la complaiſance de Zélie, me diſoit encore hier, que quoiqu'il n'en eût rien marqué à ſa fille, ni à Mélicerte même, il étoit réſolu, dès qu'il auroit recouvré ſes forces, de couronner la conſtance de nos deux amans.

Agamée témoigna à Télamon l'extrême ſatisfaction qu'il avoit reçue de ſon récit. Il faut que je vous avoue, ſage paſteur, lui dit-il, que quelque admiration que j'euſſe pour Tarſis, combattant ſi glorieuſement avec ſon cher frère à Chalcédoine & à Panticapée, je n'ai pas eu moins d'eſtime pour Tarſis amoureux à Tempé; & que ſi je l'ai plaint dans les priſons de Lyſimachus & du roi de Boſphore, il ne m'a pas moins fait de pitié dans les bras de la vertueuſe, mais trop ſcrupuleuſe Zélie. Car enfin, ſi elle ne méritoit pas préſentement plus de compaſſion que de blâme, je ne pourrois m'empêcher de lui vouloir du mal de cette ſuperſtitieuſe imagination, qui, ayant exilé Tarſis ſi à contre-temps, a ſans doute cauſé tous les malheurs qui leur ſont arrivés depuis; & je m'étonne moins que jamais des inquiétudes de Tarſis à ſon ſujet: car je ne vois rien dans tout ce que vous m'avez appris, qui puiſſe m'aider à deviner quel peut être le motif qui l'a fait ainſi diſparoître. Une vertu auſſi ſoutenue que la ſienne, ne me fournit point de raiſons pour fonder ſon évaſion de la maiſon de ſon père; & je n'en trouve point non plus, qui me diſpoſe à croire qu'elle ait été enlevée: car, par un bonheur aſſez rare pour l'amant d'une auſſi belle perſonne, je n'apprends point que Tarſis ait été fort traverſé par des rivaux; ce qu'il

devoit, ſans doute, à l'heureuſe éducation de Zélie, à la prudence d'une auſſi ſage mère, & à ſon propre mérite, qui les a écartés. C'eſt ce qui me fait encore plus craindre pour cette Bergère; & j'appréhende quelque accident funeſte, dont nous ne ſerons que trop tôt éclaircis.

Comme il étoit déja fort tard, Agamée prit congé de Télamon, qui lui promit de l'aller voir le lendemain.

Fin du ſeptième Livre.

SOMMAIRE

DU HUITIÈME LIVRE.

TARSIS, perſuadé que c'eſt Zélie qu'il a délivrée de la furie d'un loup, parcourt la forêt pour tâcher de découvrir ſes traces. Voyant que l'obſcurité de la nuit va l'empêcher de diſcerner les objets, il ſe met à l'appeler de toutes ſes forces : Accablé de fatigue, il s'aſſied au pied d'un arbre : Il entend de-là des voix de femmes, & connoît, à leurs diſcours, qu'il s'eſt trompé : Il ne doute plus que ſa maîtreſſe ne ſoit morte, puiſque ſon voile eſt tombé en des mains étrangères. Il s'en retourne roulant dans ſa tête mille deſſeins funeſtes. Télamon, inquiet de ne l'avoir pas vu revenir la veille, entre le lendemain, dès le matin, dans ſa chambre, où il le trouve étendu ſur ſon lit percé d'une flèche & baigné dans ſon ſang. Philiſte, accourue aux cris de ſon mari, eſt ſaiſie, comme lui, de douleur, à la vue de Tarſis qu'elle croit mort, & du voile de Zélie qui eſt auprès de lui. (Sujet de la Vignette). *Les prompts ſecours qu'on lui procure, donnent quelque eſpérance de le rappeler à la*

vie. Agamée eſt rencontré, dans un petit bois, par Marcel qui lui dérobe ſes tablettes au moment qu'il achevoit d'y tranſcrire des vers que Tarſis avoit gravés ſur l'écorce des arbres. L'amour qu'il avoit conçu pour Zélie, lui avoit fait tourner la tête : Il veut contraindre Agamée, qu'il prend pour Tarſis, de lui rendre cette Bergère. Ergaſte & Célémante qui ſurviennent avec Coris & Aréliſe, le débarraſſent de cet inſenſé. Célémante remet à Agamée, comme juge de ſa diſpute avec Ergaſte, un écrit ayant pour titre, Manifeſte de Célémante contre Ergaſte.. *Pendant qu'il eſt allé chercher Tarſis & Télamon pour prendre leur avis ſur ce différend, Agamée lit le Manifeſte : Définition de l'amitié & des qualités néceſſaires à un véritable ami. Célémante s'y plaint agréablement des moyens dont Ergaſte s'étoit ſervi pour devenir ſon ami, & le détacher de Cilléſie. Ce Berger revient annoncer à ſa compagnie l'accident malheureux de Tarſis. Ils ſe mettent tous en chemin pour aller partager la douleur de Philiſte & de Télamon.*

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE HUITIÈME.

L'amoureux Tarsis continuoit cependant ſa recherche avec toute la diligence d'un homme qui met ſon ſalut dans la découverte de ce qu'il pourſuit. Il eut bientôt traverſé un grand eſpace de la forêt; & jugeant bien que des femmes ne pouvoient pas avoir fait tant de chemin en ſi peu de temps, il revint ſur ſes premiers pas, & paſſa vingt fois par les mêmes endroits, ſans y rencontrer ce qu'il cherchoit. Enfin, laſſé d'une marche inutile, & voyant que la nuit

épaiſſiſſoit aſſez ſes ténèbres, pour ne plus laiſſer diſcerner les objets, il eut recours à ſa voix, & fit retentir, pluſieurs fois, toute la forêt du nom de Zélie. Mais rien ne lui répondit que les échos des rochers voiſins, enſorte que ſes clameurs n'ayant pas plus d'effet que ſes pas, il fut contraint, autant par ſa douleur que par un manquement de forces, de ſe laiſſer aller au pied d'un arbre, où il ſe coucha, auſſi abattu de déplaiſir qu'il étoit auparavant animé de joie. Là, mille triſtes penſées vinrent en foule diſſiper ces rayons d'eſpérance, qui lui avoient auparavant comme redonné la vie; & la crainte ſuccédant à cette eſpérance, il ſe fit dans ſon cœur un nouveau combat, où ſa raiſon fut bien près de l'abandonner. S'adreſſer à des choſes inſenſibles, & leur parler comme ſi elles euſſent pu l'entendre, c'étoit le moindre effet de ſa douleur. Tantôt il s'en prenoit aux arbres, & ſe plaignoit de leur épaiſſeur qui lui avoit dérobé la vue de ſa Bergère. Tantôt il querelloit le ſoleil d'avoir précipité ſon coucher, lorſque pour de moindres ſujets, ſelon lui, il avoit autrefois retardé ſa courſe. Tantôt prenant ce voile de Zélie, qu'il avoit ramaſſé, & l'approchant de ſa bouche avec tranſport, il ſembloit le conjurer de lui dire ce qu'elle étoit devenue, comme s'il eût pu l'informer des cauſes de ſon abſence, & du lieu de ſa retraite.

Un profond ſilence ſuccéda à toutes ces

plaintes ; & ſa douleur, renfermée au-dedans de lui-même, ne s'exprimoit plus que par des ſoupirs, lorſqu'il entendit quelques perſonnes qui parloient, & qui s'avançoient de ſon côté. Il ne pouvoit manquer d'y prêter toute ſon attention. Il reconnut que c'étoit des voix de femmes, & il entendit aſſez diſtinctement que l'une d'elles proféroit ces paroles : Je ne puis me remettre de ma frayeur : mais il eſt temps de nous retirer ; demain nous reviendrons chercher votre voile.

Ces mots firent juger à Tarſis que ces femmes étoient les mêmes qu'il cherchoit ; & il le comprit encore mieux par la ſuite du diſcours. En vérité, diſoit cette perſonne, c'eſt une triſte deſtinée que la vôtre, que d'être réduite à fuir vos parens, à vous cacher dans les forêts, & à ne ſavoir qui craindre le plus, des bêtes ſauvages, ou des hommes ! Mais eſt-il poſſible que le fils d'Alcidias n'en ait point été averti, qu'il n'en ſoit point touché, & que vous n'ayez point eu de ſes nouvelles ? Ces paroles convenoient trop à Tarſis, pour n'en être pas ému au dernier point. Il ne ſavoit s'il devoit parler, ou ſe contenter de les ſuivre, pour ſavoir leur retraite. Son amour impatient l'incitoit à ſe faire connoître, à ſe jeter aux pieds de Zélie, & & à lui expoſer l'injuſtice d'un doute ſi injurieux. Mais comme elles ſe cachoient elles-mêmes, il craignoit de les faire fuir en les abor-

dant; & le mauvais ſuccès de l'une des nuits précédentes, où il s'étoit nommé ſur le fleuve, ne lui promettoit pas d'être plus heureux dans une ſeconde tentative.

Dans cette incertitude il ne ſavoit à quoi ſe déterminer, lorſqu'il entendit parler l'autre perſonne, qui juſques-là ne s'étoit expliquée que par des ſoupirs. Ah! ma chère couſine, dit-elle à ſa compagne, le fils d'Alcidias ſera toujours un volage comme il l'a été; & le cruel Télocrate mon frère, ne ſera jamais qu'un avare & qu'un impitoyable. Il vaut donc mieux pour moi renoncer pour jamais à mon pays; embraſſer ici la condition qui me faiſoit tant de peine, & me donner toute aux Dieux, puiſqu'il n'y a que de l'inconſtance & de la cruauté dans les hommes.

Ces termes, tout obſcurs qu'ils étoient pour Tarſis, ne lui éclaircirent que trop le ſeul doute qui occupoit ſon eſprit. Il connut par ce diſcours, & encore mieux au ſon de la voix, que cette étrangère n'étoit pas Zélie, & que la fortune ſembloit n'avoir concerté toutes les circonſtances de cette aventure, qu'à deſſein de ſe jouer de lui. On ne peut concevoir la douleur qui le ſaiſit en ce moment. Il s'étoit levé à demi; il n'avoit plus qu'un genou à terre; & ſa main appuyée contre l'arbre, auroit achevé de le mettre en état de ſuivre ces deux inconnues, ou de s'aller jeter à leurs pieds, ſelon qu'il y

auroit été déterminé : mais leur diſcours l'ayant déſabuſé, ſes forces & l'eſpérance lui manquèrent, & il retomba de foibleſſe. Il fut longtemps en cet état, & tellement abattu, que ces perſonnes s'éloignèrent ſans qu'il y prît garde. Il reprit enfin ſes eſprits ; & l'amour qui venoit d'étouffer en lui toute curioſité pour cette aventure, ne lui en eut pas plutôt laiſſé perdre l'occaſion, qu'il en raluma le deſir, pour le tourmenter de nouveau. Le nom du fils d'Alcidias, qu'elles avoient prononcé toutes les deux, lui faiſoit aſſez voir que s'il n'avoit pas d'intérêt pour lui-même à cette inconnue, quelqu'un de ſes frères y en avoit un notable. Mais cette conſidération ne contribuoit guères au deſir qu'il avoit eu de les rejoindre. Le voile ſeul le mettoit en peine, & il auroit été content de ſavoir par quel haſard il étoit tombé dans ſes mains; ce que ces étrangères étoient, ſans doute, en état de lui dire. Il ſe relève donc, plus inquiet que jamais ; &, pour réparer la faute qu'il a faite de ne s'en pas éclaircir, il court de toutes ſes forces du côté qu'il croit que ces femmes ont pris leur route. Mais ſoit que l'ayant entendu marcher, elles ſe cachaſſent derrière quelque buiſſon, ſoit qu'il s'écartât de leur chemin, il lui fut impoſſible de les joindre.

Ses inquiétudes redoublèrent, quoiqu'elles fuſſent déja à un point où elles ſembloient incapables d'accroiſſement. Il cherchoit dans ſon

eſprit l'éclairciſſement qu'il auroit pu avoir de ces étrangères ; & s'interrogeant lui-même ſur la manière dont ce précieux voile étoit tombé entre les mains d'une inconnue, il en tiroit les conjectures les plus funeſtes ; & de tout ce qu'il ſe dit, il ne ſe trouva rien qui ne le portât au dernier déſeſpoir. Il n'en faut plus douter, s'écria-t-il, Zélie eſt morte ! c'eſt par ſa mort que ſes dépouilles ſont parvenues en d'autres mains. Ah, cruelle fortune ! pourquoi tardois-tu tant à m'aſſurer de la mort de ma Bergère ? Ne m'amuſois-tu que pour prolonger ma vie par des eſpérances ſi trompeuſes ? Mais, lâche Berger ! reprit-il, c'eſt de toi-même qu'il faut te plaindre, & non pas de la fortune. N'étois-tu pas averti de ton malheur ? Pouvois-tu douter de la perte de Zélie, durant cette nuit funeſte, où elle te fit entendre elle-même le deſſein qu'elle avoit de ſe perdre ? N'étoit-ce pas aſſez pour t'inſpirer le courage de la ſuivre ? & falloit-il attendre que les Dieux te le conſeillaſſent par leur oracle ? La ſeule penſée de ſa mort auroit dû te ſuffire pour en perdre la vie : tu ne doutes plus de ſa perte, & te voila encore !

Il lui fut avantageux, en cet inſtant, de ſe trouver déſarmé. Son empreſſement à ſuivre les deux inconnues, dans le temps qu'il tuoit le loup dont nous avons parlé, ne lui avoit pas permis de ſonger à retirer ſon javelot du corps de cet animal ; & la nuit l'empêchant de démêler l'endroit

l'endroit où il l'avoit couché par terre, il fut contraint de ſe retirer, ſans rien entreprendre ſur ſa vie. Mais ſon déſeſpoir étoit trop violent, pour n'avoir pas d'autre ſuite.

Télamon ſe leva le lendemain à la pointe du jour, pour aller voir Agamée, comme il le lui avoit promis. Philiſte qui, depuis l'accident de ſa ſœur, alloit tous les jours rendre ſes devoirs à la ſage Mélicerte, ſouhaita d'être de ce voyage, & de profiter de la fraîcheur du matin. Mais Télamon ne voulut pas ſortir, ſans entrer dans la chambre de Tarſis qu'il n'avoit point vu rentrer le ſoir précédent; pour ſavoir de lui, s'il vouloit être de la partie. Il fut ſurpris, en entrant, de le voir tout habillé ſur ſon lit, la tête nue, l'un de ſes bras étendu en bas, & l'autre plié ſous ſon corps, & dans une ſituation qui ne devoit pas lui permettre de repoſer ainſi. Mais quel ſaiſiſſement, quand, s'en approchant, il apperçut la couverture toute ſanglante, & Tarſis noyé dans ſon ſang! Il pouſſa un grand cri, appela du ſecours, & chercha, en attendant, l'endroit de ſa bleſſure. Il vit alors qu'il s'étoit couché ſur une flèche, dont la peſanteur de ſon corps avoit briſé le bois qu'il tenoit encore ſous lui d'une main, & dont la pointe étoit enfoncée dans ſon eſtomac. A cette vue, Télamon penſa mourir de la bleſſure de ſon frère; & toute ſa ſageſſe ne le put défendre des atteintes de la plus vive douleur. Ah, Philiſte, lui

dit-il en la voyant entrer, mon cher frère eſt mort. Voila l'effet de l'oracle, & la cauſe de cette joie, dont nous nous étonnions hier au ſoir. Philiſte n'eut pas la même liberté de parler. Une pâleur mortelle couvrit ſon viſage, & elle fut long-temps ſans ſentiment & ſans voix. Les larmes vinrent à ſon ſecours, & ſoulagèrent ſon cœur. O Dieux! s'écria-t-elle, que vous avons-nous fait, pour nous accabler tout-à-la-fois de tant de malheurs? Elle ſe jeta tendrement ſur ce corps, qu'elle croyoit ſans vie, & l'arroſa de ſes pleurs.

Télamon envoya en diligence chercher un chirurgien, pour voir s'il y avoit quelque eſpérance de ſecours, & eſſuya le ſang qui étoit autour de la plaie, & qui étoit déja coagulé. Le chirurgien étant ſurvenu, remarqua que la flèche ne pouvoit pas avoir pénétré fort avant, parce qu'elle alloit de côté, & qu'on voyoit encore un bout du fer hors de la plaie. Il le retira heureuſement; mais l'abondance du ſang qui ſortit alors de la bleſſure, l'empêcha de la ſonder, & il ſe contenta d'étancher le ſang par des bandages, remettant la ſonde au ſecond appareil.

Il aſſura Télamon & Philiſte, qu'il n'y avoit rien à déſeſpérer; & Tarſis en donna peu après des marques certaines, en ouvrant les yeux, & reprenant tant ſoit peu ſes eſprits. Philiſte qui s'étoit la première apperçue qu'il les ou-

vroit, s'aviſa de lui dire, pour lui donner du courage : Hé quoi ? mon frère, vous abandonnez donc ainſi votre chère Zélie ? A ce nom, ſes yeux ſe ranimèrent, & il les tourna languiſſamment de tous côtés : mais ne la voyant point, il les referma, comme ſi la lumière lui eût été inutile, par l'abſence du ſeul objet qui la lui rendoit agréable.

On le déshabilla pour le mettre au lit ; & Philiſte qui les aidoit, apperçut le voile de Zélie, que cet infortuné paſteur avoit rapporté avec lui. Il avoit voulu le baiſer en mourant ; ce qu'on reconnut par les larmes dont ce voile étoit mouillé, & par l'endroit où il ſe trouvoit ſur le lit, ſous la bouche même du mourant. Philiſte ne fut pas long-temps à le reconnoître. Ah ! Télamon, lui dit-elle, qu'eſt-ce que cela veut dire ? Voici le voile de ma chère ſœur ! Télamon le reconnut de même, & il n'en fut pas moins étonné qu'elle.

Cependant cet accident ayant rompu le deſſein de Télamon ; Agamée ſe laſſa de l'attendre ; & ſortit pour aller au-devant de lui. Le peu qu'il y avoit qu'il étoit à Tempé, ne lui permettoit pas d'être fort inſtruit de la route ; & comme il étoit plus occupé de ſes penſées, qu'attaché à reconnoître les chemins, il ne tarda pas à s'égarer. La beauté du lieu l'en conſola. Quand il fut au haut de la plaine, en un endroit d'où l'on découvre toute la ville de

Gonnes, & d'où l'on voit le fleuve Penée ſerpenter au milieu de cette belle & riche campagne, & recevoir le tribut de cent ruiſſeaux, qui, après avoir baigné le pied des hameaux, & des plus charmantes collines, vont mêler leurs eaux à celles de ce fleuve; il admira un ſi délicieux ſéjour; il le préféra à tout ce que la Grèce avoit de plus ſuperbe, & l'égala en lui-même à tout ce que l'imagination des poëtes nous dit des Champs Eliſées. Après avoir avancé quelques pas plus loin, il ſe trouva dans un chemin aſſez étroit, bordé de haies des deux côtés, & qui deſcendoit dans un fond. Il découvrit de-là une prairie, traverſée de quatre rangs de ſaules, qui forment trois longues allées aboutiſſantes à un petit bois, de l'autre côté de la prairie. Ces quatre rangs d'arbres ſont arroſés de quatre différens ruiſſeaux, qui, ſe réuniſſant au bout en un ſeul canal, retournent plus bas faire preſque tout le circuit de la prairie; revenant ſouvent ſur eux-mêmes, comme s'ils avoient regret de ſortir d'un ſi beau lieu. Agamée s'arrêta quelque temps à conſidérer cette incomparable perſpective; & quoiqu'il cherchât la compagnie, autant qu'il le pouvoit, pour divertir ſes ennuis, il ne put s'empêcher d'entrer plus avant dans une ſi charmante ſolitude. Il deſcendit juſques à ces allées de ſaules; & prenant celle du milieu, il s'y arrêta encore, pour contempler de-là le payſage, qui, par la différence du

plan, lui parut un autre pays, & plus agréable encore : car il ſe voyoit environné de tous les côtés de collines, dont il n'y en avoit pas une qui n'eût ſa richeſſe & ſa beauté particulières. Le ſoleil étoit déja élevé ſur l'horizon, & ſes rayons, ramaſſés dans le fond de la prairie, commençoient à y altérer la fraîcheur naturelle qu'y répandoient ces ruiſſeaux. Agamée qui avoit déja aſſez marché, & qui comprit que l'heure que Télamon lui avoit déſignée pour ſa viſite, étant paſſée, inutilement retourneroit-il l'attendre chez lui, prit le parti d'aller ſe repoſer dans le bois qu'il voyoit au bout de ces allées. Il y entra avec plaiſir, & vit quantité de chiffres gravés ſur le tronc des arbres, avec des T & des Z entrelacés. Il y apperçut même quelques lignes entières ; & n'ayant pour lors d'autre deſſein que de paſſer le temps, il eut la curioſité de les lire. Le caractère en étoit déja uſé, & l'écorce en avoit même recouvert quelques mots. Il ne laiſſa pas de diſcerner aſſez nettement les noms de Tarſis & de Zélie, en pluſieurs endroits. Il y en eut un entre autres, où il vit qu'au-deſſous du nom de Zélie, il y avoit ces deux vers :

Son nom eſt gravé ſur les arbres,
Et ſon portrait l'eſt dans les cœurs.

Il ne lui fut pas mal-aiſé de deviner qui les avoit faits, l'amour de Tarſis lui étant connu ;

quelque ſujet qu'il eût de ſe plaindre de cette paſſion, il y avoit néanmoins le cœur naturellement ſenſible, & il prit plaiſir à ſe voir dans un lieu qu'un amant avoit rempli des marques de ſa tendreſſe. En entrant plus avant, il rencontra un ruiſſeau qui couloit vers la prairie. L'eau en étoit très pure, & le bord ſe trouvoit orné du plus agréable gazon qui pût tenter un mélancolique. Il n'eût pu ſe défendre de s'y aſſeoir, s'il n'eût apperçu plus loin un cabinet que formoient pluſieurs jeunes arbres plantés en rond, dont les branches entrelacées par le haut, compoſoient une eſpèce de voûte ſi épaiſſe, que le plus ardent ſoleil auroit eu peine à y pénétrer. Un ruiſſeau couloit au milieu, laiſſant de chaque côté un paſſage pour une perſonne.

Agamée étant entré dans ce lieu, y découvrit la ſource de cette belle eau. L'endroit en étoit plus élevé que le reſte: enſorte que tombant de haut, elle formoit un petit bruit qui, malgré qu'on en eût, invitoit à la rêverie. Au-deſſus de ſa ſource étoit un arbre plus gros que les autres, qui ſembloit en embraſſer la veine de ſes racines, & dont le pied, revêtu d'une agréable mouſſe, offroit un ſiége propre & commode à qui vouloit s'y repoſer. Quoiqu'Agamée évitât avec ſoin d'être ſeul, pour fuir des idées douloureuſes que ſa mémoire étoit ſujette à lui rappeler, il ne ſe put défendre cette fois

de ſe livrer à la rêverie, dont tant d'aventures qu'il avoit vues à Tempé depuis le peu de temps qu'il y étoit, pouvoient lui fournir le ſujet, ſans être obligé de s'affliger du ſouvenir des ſiennes. La fortune même y pourvut : car s'aſſeyant au pied de cet arbre, il en vit le tronc couvert d'une écriture récente, & fort menue, mais aſſez liſible. Il y lut ces vers :

STANCES.

L'autre jour dans cette ſolitude,
Accablé d'amour & de ſoucis,
Se plaignoit de ſon inquiétude,
Par ces vers, le déſolé Tarſis.

C'en eſt fait, je vais perdre la vie,
Je me meurs, & je n'en puis guérir :
Mais je meurs pour la belle Zélie :
Trop heureux pour elle de mourir !

O mes yeux, ne donnez plus de larmes
Aux rigueurs du deſtin qui m'attend :
Le trépas n'a jamais que des charmes,
Quand l'objet qui le cauſe en a tant.

Sur deux arbres moins gros, & qui étoient à côté, le reſte ſe trouvoit gravé. Il y lut ces deux quatrains :

Beau ruiſſeau que ma belle Bergère
Echauffa de l'éclat de ſes yeux !
Le ſoleil a-t-il, quand il t'éclaire,
Tant d'ardeur & de lumière qu'eux ?

Qu'as-tu fait du portrait que la Belle
Dans ton ſein a ſi ſouvent gravé ?
Ah ! belle eau, je ſuis bien plus fidèle,
Et mon cœur l'a bien mieux conſervé.

Agamée qui aimoit la poéſie, & qui s'en étoit autrefois mêlé, voulut tirer une copie de ceux-ci, dont le tour lui parut fort tendre, pour témoigner à Tarſis, qu'il eſpéroit voir bientôt, & dont il ne ſavoit point l'accident, l'eſtime qu'il faiſoit de ſa compoſition. Il prit ſes tablettes, & n'avoit pas encore achevé, qu'il ſe les ſentit arracher des mains. Ce qui le ſurprit, c'eſt qu'il ne vit perſonne autour de lui : mais ayant regardé à travers le cabinet, il apperçut entre les ſaules, un homme qui fuyoit, en faiſant de grands éclats de rire. Cet homme levoit de temps en temps ſes deux mains, de l'une deſquelles il tenoit les tablettes : puis ſe ployant tout le corps, & embraſſant ſes deux genoux, il rioit de toutes ſes forces. Agamée, étonné de cette ſaillie, ſortit du cabinet pour le ſuivre; & comme cet extravagant ſe retournoit par intervalles, il eut le loiſir de le conſidérer : mais il n'en fut pas plus éclairci, ne le connoiſſant pas, & ne l'ayant jamais vu. Il ne douta pas que cet inconnu ne l'eût pris pour un autre, en le voyant arrêté à conſidérer les tablettes, & revenir ſur ſes pas. Mais au lieu de les lui rendre, il tira de ſa poche un papier, qu'il lui préſenta.

Lis ceci, lui dit-il d'une manière ſombre & hagarde. Agamée, par ce moyen, l'enviſagea de plus près, & jugea bien qu'il avoit le cerveau bleſſé. Il ne ſe trompoit pas dans ſa conjecture.

C'étoit un chevalier Romain, nommé Marcel, que le deſir de voyager avoit conduit d'Italie en Grèce. En paſſant par Callioure, il devint amoureux de Zélie, pour l'avoir vue ſeulement au temple; & cet amour ayant fait dans ſon cœur une impreſſion très-forte, l'avoit arrêté depuis un ou deux ans à Tempé.

Il avoit trouvé le moyen de s'introduire chez Leucippe, & il lui avoit fait demander Zélie en mariage. Le refus qu'on lui en fit, lui cauſa tant de chagrin, qu'il en tomba malade; & s'il en releva, ce fut aux dépens de ſon eſprit, qui s'égara. Sa folie lui mit dans la tête, que les Dieux l'avoient prédeſtiné pour être l'époux de Zélie, enſorte qu'il ne ſe nommoit plus que le *Chevalier Prédeſtiné.* Il avoit juré publiquement d'enlever cette Bergère, & publioit par-tout que s'il n'en pouvoit venir à bout de force, il ſavoit le moyen d'y réuſſir par enchantement. Quoique Leucippe prît ces menaces de la part d'un fou, il n'avoit pas laiſſé d'en être alarmé; & Zélie fut quelque temps ſans ſortir, de peur d'être expoſée à quelque inſulte. Mélicerte avoit écrit là-deſſus à Tarſis qui étoit abſent, une lettre badine, mais pleine d'eſprit. Elle lui

marquoit que, depuis ſon départ, Zélie ne ſortoit plus; qu'un Chevalier, magicien de profeſſion, la tenoit dans une priſon enchantée; & qu'elle le prioit de conſulter l'oracle, ou quelque magicien de ſa connoiſſance, pour contre-carrer celui-ci, & rompre l'enchantement. Tarſis avoit répondu à cette raillerie par une autre, en vers, qu'il adreſſoit à Zélie; & il s'engageoit, ſur la fin, à la venir inceſſamment délivrer. Mélicerte avoit fait voir cette pièce à ſes amis, & il en avoit couru des copies, dont une tomba entre les mains de Marcel. Zélie donc, comme nous l'avons dit, s'étant renfermée pendant quelque temps, ce viſionnaire s'imagina que Tarſis la lui avoit enlevée, ainſi qu'il le promettoit dans ces vers; & c'étoit pour s'en venger, qu'il venoit le chercher dans ce cabinet, où il avoit entendu dire qu'il alloit ſouvent ſe promener. Marcel, regardant Agamée à travers les arbres, reconnut bien qu'il n'étoit pas celui qu'il cherchoit: mais lui voyant des tablettes à la main, il ſe fit un jeu de les lui arracher, & d'en rire. Et comme dans ce qu'il y lut, il trouva le nom de Tarſis, il ſe figura, ſur ce qu'il avoit lu dans les poëtes, qu'il pouvoit bien avoir pris un autre viſage, pour ſe dérober à ſa fureur. Auſſi étoit-il revenu fièrement vers Agamée, lui préſentant le papier en queſtion, pour lui faire reconnoître ſon ouvrage, & l'en punir enſuite. Ce papier conte-

noit les vers mêmes de Tarſis, dont nous avons parlé, & que voici.

STANCES A ZÉLIE.

L'on me mande, belle Bergère,
Que par un ſort inopiné,
Un *Chevalier prédeſtiné*
Vous retient chez vous priſonnière :
Que quand vous en penſiez partir,
Vous n'en pouviez pourtant ſortir :
Que par une aventure étrange,
Vous qui vous faiſiez craindre, aujourd'hui vous craignez ;
Et que votre priſon me venge
De celle où vous me retenez.

Qu'une âme un peu vindicative
Recevroit de ſoulagement,
D'apprendre, en ſon reſſentiment,
La diſgrâce qui vous arrive !
Que n'ai-je un peu moins d'amitié,
Pour pouvoir être ſans pitié !
J'inſulterois à votre peine,
Je me rirois de vos liens
Et de tous vos maux, inhumaine,
Comme vous avez fait des miens.

Agamée lut ces deux premières ſtrophes : mais n'y comprenant rien, parce qu'il eût fallu être informé du ſujet qui les avoit fait faire, il les lui rendit froidement, lui diſant que cela

lui paroiſſoit bon, & le priant de lui rendre ſes tablettes. Comment bon ? dit-il en s'écriant. Appelles-tu délivrer Zélie, que de l'enlever ? & trouves-tu cela bon ? Rends-la moi tout-à-l'heure, perfide Tarſis ; & il le ſaiſit aſſez rudement par le bras. Agamée ne fit qu'en rire, ſachant qu'il faut traiter doucement les fous ; & il lui prit la main dont il étoit retenu, pour l'obliger à lâcher priſe, ſe contentant de lui dire qu'il ſe méprenoit. Je ne ſuis point Tarſis, continua-t-il, & je ne connois pas même Zélie. Tu diſſimules en vain, reprit Marcel, ce que tes tablettes me viennent d'apprendre, & tu eſſayes inutilement, lâche raviſſeur, de te cacher ſous un faux viſage, & ſous des cheveux gris ; comme ſi je n'avois pas lu dans un bon auteur, qu'Ulyſſe en fit autrefois autant pour ſe cacher à ſa femme & à ſon fils ! Il faut que tu meures préſentement, ou que tu me rendes Zélie. Il voulut mettre l'épée à la main : mais Agamée ſauta deſſus, & la lui ôta, tâchant toujours de le déſabuſer. Ce que vous me reprochez, lui dit-il, de prendre un faux viſage, eſt impoſſible à un homme ; & puiſque vous avez lu Homère, vous devez ſavoir que ce ne fut pas Ulyſſe qui ſe déguiſa, mais qu'il fut revêtu d'une autre forme par la puiſſance de Minerve. Ah ! traître Tarſis, s'écria ce furieux, tu ne manques pas de Dieux qui te protègent. L'Amour, que tu dis t'avoir choiſi pour le libérateur de Zélie, a

fait bien d'autres métamorphoſes, & il en ſait bien plus long que Minerve. Rends-moi Zélie, te dis-je, ou rends-moi mon épée, que je te tue.

Le grand bruit que faiſoit cet emporté, attira pluſieurs Bergers qui gardoient leurs troupeaux aux environs. Ergaſte & Célémante étoient du nombre avec Aréliſe. Ils furent bien ſurpris de voir Agamée aux priſes avec Marcel. Ils en rirent tous, quand ils virent que tout s'étoit paſſé ſans malheur, & plus encore quand ils ſurent comment la choſe étoit arrivée. Ils aſſurèrent Marcel qu'Agamée n'étoit point Tarſis; &, l'en ayant convaincu, ils le renvoyèrent avec ſon épée. L'uſage qu'il en fit, fut de donner du tranchant ſur tous les arbres où il vit quelque choſe d'écrit, pour en effacer le nom de ſon ennemi.

Aréliſe & ſa troupe apprirent à Agamée l'hiſtoire de Marcel; & Célémante prenant la parole enſuite : Hé bien, Agamée, lui dit-il, voyez ſi l'on peut trop haïr l'Amour, qui fait des fous ſi importuns; & ſi je n'avois pas hier bien autrement raiſon de le condamner, que n'en avoit Ergaſte de le ſoutenir : lui que nous verrons un jour de niveau avec Marcel. N'en parlez plus pour votre honneur, lui répondit Agamée; vous avez perdu votre cauſe, puiſque vous n'avez oſé comparoître à l'aſſignation. Équitable Agamée, reprit Célémante, vous êtes

trop juſte, pour condamner un homme ſans l'entendre; & je ſuis aſſuré que vous n'en uſiez pas ainſi dans l'Aréopage. Il eſt vrai, repartit Agamée: mais ſi la partie fuit, ou qu'elle ſe cache, il n'eſt pas poſſible de l'entendre, & on ne la condamne pas moins. Si je m'abſentai hier, pourſuivit Célémante, c'étoit pour travailler à ma cauſe: car ſi je n'euſſe pas mis ces défenſes par écrit, Ergaſte, turbulent de ſon naturel, m'auroit à toute heure interrompu. Mais avec ce papier, dit-il en le remettant à Agamée, vous allez convenir que ma cauſe eſt excellente.

Ergaſte s'apperçut que cet écrit portoit pour titre: *Manifeſte de Célémante contre Ergaſte.* Ho! ho! s'écria-t-il, la guerre eſt donc bien grande entre nous, puiſqu'il te faut des manifeſtes! N'en doute point, repartit Célémante. Je prétends armer toute la Grèce contre toi; & j'en aurai autant de ſujet que Ménélas, qui n'eſt pas le ſeul à qui on a enlevé des maîtreſſes. Ergaſte comprit ce qu'il vouloit dire. En vérité, Célémante, lui dit-il en ſoûriant, je te trouve auſſi fou que Marcel; toute la différence que j'y mets, c'eſt qu'il eſt un fou de mauvaiſe humeur, & que tu es un fou plaiſant. On ne vous en croira pas ſur votre parole, reprit Agamée. Voici, continua-t il en riant, & montrant le papier de Célémante, dequoi prouver le contraire, & peut-être dequoi vous condamner. Mais il ſeroit à propos que Télamon & Tarſis

ſuſſent ici, pour donner leur avis ſur un différend qu'ils ont vu naître. Aréliſe qui ne ſavoit rien, non plus que les autres, de l'infortune de Tarſis, condamna Célémante à les aller chercher, puiſque c'étoit pour lui qu'on s'aſſembloit; & en l'attendant, ils allèrent s'aſſeoir de l'autre côté du bois, ſur le bord de la plaine, en un endroit qu'ils lui montrèrent, pour les y retrouver.

Quoique Célémante eût peu de chemin à faire, & qu'il ne dût pas tarder à revenir, l'impatience les prit de voir l'écrit qu'il avoit remis à Agamée. Ils étoient même bien-aiſes de le lire avant ſon retour, pour ſe dire avec plus de liberté ce qu'ils en penſoient. Ils apperçurent alors Coris, qui, tout en chantant, prenoit le chemin de la maiſon d'Aréliſe. Agamée qui deſiroit de la connoître, ayant appris qu'elle étoit l'inclination de Célémante, pria Aréliſe de l'appeler. Elle vint, & ils l'engagèrent aiſément à s'aſſeoir auprès d'eux, & à prendre part à la lecture du papier que Célémante leur avoit laiſſé. Agamée y lut ce qui ſuit.

MANIFESTE DE CÉLÉMANTE.

LA guerre que Célémante eſt obligé de déclarer à l'infidèle Ergaſte, demande que tous ceux qui l'apprendront, ſachent la cauſe de leur rupture; & qu'on ne remette pas au jugement

d'un ſiécle ſeul, la déciſion d'une affaire ſi importante.

Célémante étudioit à Athènes dans les jardins du grand Epicure; & dès la première année de ſes études, il ſe trouva, pour le moins, auſſi ſavant que ſon maître. Il aimoit extrêmement le plaiſir; il haïſſoit la douleur au dernier point, il ne cherchoit qu'à ſe procurer du bon temps, & n'eſtimoit les choſes, quelles qu'elles fuſſent, qu'autant qu'elles pouvoient contribuer à ſa joie. Il vivoit exempt de paſſions, il vaudroit autant dire d'inquiétudes: car n'établiſſant la ſouveraine félicité que dans la ſanté de l'eſprit & du corps, il avoit la ſatisfaction d'être auſſi ſain de l'un que de l'autre; quand le perfide Ergaſte conſpira contre ſon repos, en voulant l'avoir pour ami.

L'union étoit aſſez difficile. Jamais il ne s'étoit trouvé moins de ſympathie entre deux perſonnes. Célémante étoit paiſible & doux comme un mouton: un lion n'eſt pas ſi colère ni ſi fier qu'Ergaſte. Malgré ce contraſte d'humeur, celui-ci convia l'autre à faire amitié enſemble; & Célémante lui parla là-deſſus de cette ſorte: Je t'eſtime, je t'aime, je te ſervirai même avec plaiſir, & plutôt que qui que ce ſoit, dans les occaſions où je pourrai le faire. Si c'eſt-là ce que tu appelles amitié, inutilement me propoſes-tu de la faire; car de ma part elle eſt déja toute faite. S'il faut quelque choſe de plus, tu

feras

ſeras bien de ne pas le demander, puiſque je ne voudrois pas t'en repondre moi-même. N'as-tu point de honte, lui repartit Ergaſte, qui, pour une première fois, n'avoit pas la force de cacher ſes emportemens, d'ignorer ce que c'eſt que l'amitié, & de ne connoître pas la première & la principale vertu de la ſociété civile? Je veux, par charité, te tirer de l'ignorance. Sàches, lui dit-il, que l'amitié demande, premièrement, que nous préférions notre ami à nous-mêmes. Je t'arrête-là, interrompit Célémante; & je veux bien que tu ſaches, que ſi j'avois à faire un ami, ce ſeroit uniquement pour l'amour de moi; & en ce cas, je m'aimerai toujours plus que lui. J'ai meilleure opinion de toi, reprit Ergaſte; & puiſque je t'ai cru digne d'être mon ami, je ne veux pas qu'il ſoit dit que je me ſois trompé. Ecoute-moi, je te prie. Cette préférence comprend quatre choſes qu'il faut obſerver: Donner, dans le beſoin, tous ſes biens pour un ami; lui communiquer tous ſes ſecrets; prendre part à toutes ſes afflictions, & mourir même pour lui dans l'occaſion.

Célémante crut tomber des nues, quand il entendit débiter cette pernicieuſe doctrine: mais Ergaſte l'étonna encore plus par la ſuite. Ces quatre choſes, continua-t-il, en comprennent encore quantité d'autres, qui, pour paroître légères, ſont pourtant eſſentielles. C'eſt de

ne ſe plaire qu'avec ſon ami, de s'inquiéter dans ſon abſence, d'en être repris avec joie, de s'affliger pour ſon moindre mal. En voilà trop, s'écria Célémante en l'interrompant; &, ſans aller plus loin, je te déclare qu'aſpirant à la qualité de ton ſerviteur, je renonce à celle qui me feroit ton ami. Et moi je t'aime aſſez, pour vouloir être le tien malgré toi, pourſuivit Ergaſte; & je te dis, pour commencer, que tu es le plus lâche & le dernier des hommes, ſi tu ne réponds à mon amitié. Mais, mon cher Ergaſte, reprit doucement Célémante, quelle chimère d'amitié t'es-tu allé mettre dans l'eſprit? & comment appelles-tu vertu de la ſociété civile, ce qui eſt capable d'en détruire tout le plaiſir? J'ai toujours appris, que le but de la ſociété civile, & l'unique ſecret de la vie, étoit de vivre heureux: Y a-t-il rien de plus oppoſé au bonheur, que ce que tu me dis? En donnant tous ſes biens à un autre, on s'appauvrit; en lui découvrant tous ſes ſecrets, on ſe trahit ſoi même; en partageant ſa douleur, on s'afflige; & en mourant pour autrui, tu ſais ce qu'il en arrive. Je conviens que la ſociété civile ne veut pas que nous ne vivions que pour nous, comme des bêtes: mais je ſais auſſi, qu'il faut vivre premièrement pour ſoi, & puis pour les autres. Quand je n'aurai beſoin de rien, tout ce qui ne m'eſt pas néceſſaire, ſera à toi: mais que pour te le donner, je me l'ôte quand j'en ai

beſoin ; ah ! tu n'y penſes pas ; & ſi, ſelon tes règles, tu m'aimes plus que toi, ce ſeroit-là te déſobliger. Quand j'aurai quelque ſecret, je te le dirai volontiers, ſi cela ne me nuit point : mais ſi cela me faiſoit tort, tu ne dois pas ſouhaiter que je faſſe rien de préjudiciable à ton ami. Quand il t'arrivera quelque bonheur, je prendrai part de tout mon cœur à ta joie : mais dans tes maux, j'en uſerai comme dans les miens ; & ce ſera de faire tout mon poſſible pour m'en conſoler. Vois-tu, Ergaſte, j'ai toujours oui dire que qui voudroit s'affliger du mal de ſes amis, ou de ſoi, ne ſeroit jamais un moment ſans peine. Mais ce qu'il faut faire, c'eſt d'enviſager toujours le bien, & jamais le mal. Si tu es malade, je me réjouirai de me porter bien ; ſi je ſuis malade moi-même, je ferai mes efforts pour me réjouir de ce que tu ne l'es pas ; & ſi nous le ſommes tous les deux, je me réjouirai encore de ce que nous n'avons pas de plus grands maux. Si l'on me caſſe un bras, je compterai pour un bien de ce qu'il m'en reſte un bon ; & ſi, par malheur, on me les caſſe l'un & l'autre, j'eſſayerai à m'en conſoler ſur la bonté de mes jambes. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer dans tout le reſte. Car enfin, prends-y garde, dans toutes les occaſions de nous affliger, il nous reſte toujours quelque ſujet de nous réjouir d'ailleurs ; & nous ſerions bien fous, ſi de deux partis, nous ne prenions pas le plus agréable !

Voici ce que répliqua Ergaſte. Je ne ſaurois condamner entièrement ce que tu viens de dire. Ce que j'y trouve de vrai, c'eſt que ſi dans les maux, on peut trouver un motif de conſolation, on eſt ſage de s'en ſervir; & ce motif fût-il mal fondé, c'eſt en ce cas avoir de l'eſprit, que de ſavoir ſe tromper. Mais je trouve une lâcheté affreuſe dans tout le reſte. Tu crains de mourir, de t'appauvrir, de te faire tort, de t'affliger pour un ami! Hé, ne ſais-tu pas que c'eſt ce que la vertu nous enſeigne de faire, quelquefois même pour des gens preſque indifférens? En quoi conſiſte la libéralité, par exemple, ſinon à s'appauvrir pour autrui? la franchiſe, à leur ouvrir notre cœur? la compaſſion, à nous affliger de leur mal? le courage, à mourir pour ſon prochain, comme fit ce fameux Spartiate aux Thermopiles, pour le ſalut de tant de milliers d'hommes, qu'il ne connoiſſoit pas ſeulement? Si ces vertus, repartit Célémante, nous convient à ces beaux exploits, il y en a une autre plus grande, & la maîtreſſe de toutes, qui exige le contraire; c'eſt la prudence. Elle nous apprend que la libéralité eſt prodigalité, la franchiſe indiſcrétion, la compaſſion foibleſſe, la valeur un coup d'étourdi, quand nous en ſouffrons du préjudice. Nous irions trop loin, répliqua Ergaſte, ſi je voulois pouſſer cette matière, comme il me ſeroit facile. Je te ferois voir, que plus la vertu que nous exerçons,

combat nos intérêts, plus elle eſt héroïque; puiſque mépriſer l'intérêt, c'eſt une ſeconde vertu, & preſque le fondement de toutes les autres. Mais tu conviendras au moins, que nous devons plus à nos amis qu'à des étrangers. Si donc tu avoues que nous devons faire toutes choſes pour des étrangers, lorſque notre intérêt n'en ſouffre point, qu'auront nos amis par-deſſus eux? Ce qu'ils auront? dit Célémante: Nous leur donnerons la préférence ſur les étrangers, mais jamais ſur nous, parce que nous devons être notre meilleur ami. Et comme je ne me fierois pas à un médecin qui ne ſauroit pas ſe guérir lui-même, je ne me fierois pas à un ami qui ne ſauroit pas s'aimer. La belle comparaiſon! s'écria Ergaſte. L'amitié, Célémante, eſt bien différente de la médecine. Celle-ci conſiſte à pouvoir guérir également tout le monde; & l'amitié, à diſtinguer les amis; & je ne veux qu'un mot pour t'en convaincre. Ne me le dis point, ce mot, je t'en prie, interrompit Célémante; car j'aurois du chagrin d'en être convaincu. Et de plus, quand nous ſerions d'accord ſur ce point, nous ne le ſerions jamais ſur le reſte. Tu veux qu'on ne prenne plaiſir qu'avec ſon ami; & je tiens moi, qu'un homme raiſonnable en doit prendre par-tout, & avec tous. Tu veux qu'on s'inquiéte de l'abſence d'un ami, & je fais profeſſion de ne jamais m'inquiéter, ſi je le puis. En un mot, tu

veux me rendre fou, & je veux être ſage. Ergaſte ne put que rire de ſa ſaillie, & il lui dit: Je vois que j'ai tort de te vouloir apprendre l'amitié par raiſon. Ce n'eſt pas de l'eſprit qu'elle vient, il faut qu'elle naiſſe dans le cœur; & je ne veux plus déſormais t'en inſtruire que par mon exemple.

Ils ſe quittèrent après cet entretien; & depuis, Ergaſte lui tint cruellement ſa parole. Car il ne falloit plus ſonger à ſe quitter, à rien faire qu'Ergaſte ne le sût, & qui pis eſt, à ne rien faire où il y eût quelque choſe à redire, ſans être terriblement grondé : enſorte que le pauvre Célémante, un peu libertin de ſon naturel, ſe vit réduit à une véritable captivité. Ce qu'il trouva de plus fâcheux, c'eſt qu'il avoit beau faire de ſon mieux, ſon ami prétendu n'en étoit jamais content. Il auroit dû prendre toutes ces rigueurs pour un honnête congé: mais Ergaſte l'avoit enſorcelé, & il n'étoit pas capable de ſe ſervir de ſa raiſon.

Dans le même temps il arriva à Athènes une jeune perſonne d'une beauté médiocre, mais qui avoit beaucoup d'agrément & d'eſprit. Elle étoit même ſavante, & déja connue par quelques-uns de ſes ouvrages. Le voiſinage, & la réputation de bel-eſprit, donnèrent accès chez elle à Célémante, & dès la première fois qu'ils ſe virent, ils ſe plurent réciproquement l'un & l'autre. Célémante, dès le

lendemain de ſa viſite, haſarda de lui écrire ce billet.

CÉLÉMANTE A CILLÉSIE.

VOUS me parûtes hier ſi aimable, que je ne ſais ce que je deviendrai ſi vous ne me permettez de vous revoir aujourd'hui. Je n'ai pu même m'en paſſer la nuit, & il a fallu que j'en euſſe la conſolation en ſonge. Cependant je devrois éviter votre vue, ſi j'étois ſage; car je ſens bien qu'il n'y a pas de sûreté pour moi, & que je ſerai contraint de vous aimer à la fin plus que je ne voudrois.

CÉLÉMANTE.

Voici la réponſe qu'elle lui fit.

CILLÉSIE A CELEMANTE.

SI vous vous ſentez contraint à me vouloir du bien, c'eſt une violence que vous vous faites vous-même. Je n'ai rien qui force les volontés; & ſi vous trouvez quelque choſe d'aimable en moi, c'eſt un pur effet de votre imagination. Elle vous abuſe, Célémante; elle me farde, ou plutôt elle me refait toute entière. Ce n'eſt pas moi qu'elle vous fait aimer, c'eſt un fantôme. Je ne m'étonne pas qu'elle vous l'ait repréſenté durant votre ſommeil, car c'eſt le temps de faire des ſonges; ni que pour ſe donner plus de créance, elle ait pris le moment où les ſens ſont endormis; parce qu'ils n'auroient pas manqué de la contredire. Mais venez vous déſabuſer à telle heure qu'il vous plaira; car quelque avantage

que je puſſe tirer de votre erreur, je ne veux jamais tromper mes amis.

CILLÉSIE.

Célémante fut charmé de cette lettre, & il eut bien de la peine à s'empêcher de la montrer à Ergaſte, avec lequel il s'étoit réconcilié. Il ne le fit pourtant pas cette fois, parce qu'il comptoit peu ſur ſa complaiſance. Par la même raiſon, il continua quelque temps à lui cacher ſa paſſion naiſſante, & les billets qu'il recevoit de Cilléſie. Mais un jour on lui en rendit un devant Ergaſte; ce qui découvrit le commerce, & engagea Célémante à lui montrer confidemment tous les autres.

Ergaſte qui avoit d'abord été bien-aiſe de voir ſon ami amoureux, parce qu'il jugeoit qu'un amour bien reglé ſert à perfectionner un jeune cœur, n'eut pas plutôt vu toutes ces lettres, qu'il fut piqué de la longue diſſimulation de Célémante; & quoiqu'il eût naturellement plus de reſpect que perſonne pour les femmes, il s'échappa en cette occaſion, comme ſi ſon reſſentiment eût été ſoulagé, en s'étendant contre Cilléſie. Il ne pardonna à pas un de ſes billets; il n'y en eut aucun dont il ne cenſurât & le ſtyle & les penſées. Après les avoir critiqués tous en détail, il ſe mit à parler en général contre les filles qui vouloient être ſavantes; & particulièrement contre Cilléſie, quoiqu'il ne la

connût encore que de nom. Ce n'eſt pas, dit-il, qu'il ne ſoit louable qu'une fille ou une femme cultive ſon eſprit, & qu'elle ſache quelque choſe de plus que le commun du ſexe : mais il faut que ce ſoit pour ſa ſatisfaction particulière, & non pas pour en faire un commerce ouvert avec le public. Il faut que les femmes s'inſtruiſent, pour ſe rendre capables d'entendre, & non pour débiter; qu'elles affectent même de cacher ce qu'elles ſavent, bien loin d'en faire parade; & comme il eſt agréable dans un homme d'être beau, mais honteux de ſe piquer de l'être; il eſt avantageux à une femme de ſavoir, mais odieux d'en faire montre. Les vertus, continua-t-il, ſont partagées entre les ſexes. Il faut être ou homme, ou femme; & c'eſt tenir du monſtre, que de vouloir être tous les deux. Il n'appartient d'être ſavantes, qu'à ces femmes extraordinaires, que la ſupériorité du génie élève au-deſſus de leur ſexe & du nôtre, comme à l'incomparable Sapho, & à quelques autres, qui ſont plus rares que les ſiécles. Mais que votre Cilléſie s'en mêle, c'eſt ce que je crois au-deſſus d'elle.

Célémante ne voulut pas conteſter, mais il n'en conſerva pas moins d'eſtime pour Cilléſie. Il entretint avec elle le même commerce de lettres & de tendreſſe, avec tant d'aſſiduité & de ſoins, qu'Ergaſte craignit à la fin que l'amour ne fît tort à l'amitié.

Dans cette penſée, il dit un jour à Célémante, qu'il ſouhaiteroit fort de connoître Cilléſie, & il le pria de lui donner accès chez elle. Il la vit, & il eut lieu d'être ſatisfait : car le regardant comme un ami de Célémante, elle le reçut avec toutes ſortes d'égards & de politeſſe. Mais à peine l'eut-il quittée, qu'il ſe répandit en railleries à ſon ſujet, ſpirituelles à la vérité, mais qui n'en étoient que plus ſenſibles à Célémante; & il s'y ſeroit encore plus acharné, ſi ſon ami ne l'eût interrompu. Il me ſemble, Ergaſte, lui dit-il, qu'il ſied bien mal à un galant homme de ſe railler d'une femme, & de s'en railler devant un ami qui ſe l'eſt choiſie pour maîtreſſe. Cilléſie, ta maîtreſſe! s'écria Ergaſte, faiſant l'étonné. Je croyois que tu ne voulois goûter avec elle que des plaiſirs d'eſprit. Hé, mon ami, tu as bien tort de ne me l'avoir pas dit! J'aurois fait de mon mieux pour la trouver belle, ou en tout cas moins laide. J'aurois fait au moins mon poſſible pour détourner mes yeux en lui parlant. Par-là j'aurois moins ſouffert, & je t'en aurois l'obligation. Ergaſte, Ergaſte, lui dit Célémante, un peu plus de complaiſance pour un ami! Oh, qu'à cela ne tienne, répondit Ergaſte. Je veux bien la pouſſer juſqu'à te congratuler ſur ton choix. Tu as choiſi comme pour toi, & ton humeur y trouvera ſon compte. Tu aimes ton repos, que la jalouſie pourroit altérer.

Avec une maîtreſſe ſemblable, tu ſeras à l'abri de toute inquiétude. Pour ma conſolation, reprit Célémante, je dois croire à préſent que tu ne chercheras pas à m'y troubler. Tu aurois tort de le craindre, répliqua Ergaſte; & en quelque attitude que tu l'expoſes aux yeux d'un ami, l'aventure de Candaule n'eſt pas faite pour toi. Il fit d'autres railleries encore plus ſanglantes, que Célémante ſouffrit comme d'un ami.

Cependant ſa paſſion croiſſoit de jour en jour, & il commença à concevoir, en amour, ces ſentimens qu'Ergaſte lui avoit débités ſur l'amitié. Il n'avoit plus de plaiſir qu'à la voir, qu'à lui parler, ou qu'à s'entretenir d'elle. Toute ſon étude étoit de lui plaire, & de s'en faire aimer. Dans les commencemens, Ergaſte fut aſſez raiſonnable; car il ne ſe fâchoit plus contre Célémante que dix ou douze fois par jour: mais quand il vit qu'on ſe cachoit de lui, & qu'on l'évitoit même, il ne put s'empêcher de laiſſer échapper des marques de dépit. Célémante eſſaya de l'appaiſer. Quel tort, lui dit-il, peut faire à notre amitié l'amour que j'ai pour Cilléſie? Ce ſont deux affections ſi différentes, qu'elles n'ont rien de commun enſemble. Je l'aime en amant, je t'aime en ami: c'eſt-à-dire, qu'elle a toutes les folles & toutes les aveugles inclinations de mon cœur, & que tu as toutes les raiſonnables & toutes

les ſages. Infidèle ami, repartit Ergaſte, as-tu deux cœurs? Je n'en ai qu'un, il eſt vrai, répliqua Célémante : mais il ſeroit bien malheureux, s'il étoit incapable de deux fonctions à la fois.

Ergaſte, témoin de l'attachement de ſon ami pour ſa maîtreſſe, & ſurpris de la confiance aveugle qu'il avoit en la fidélité de cette Belle dont il ſe vantoit d'être ſeul aimé, enſorte même qu'il avoit oſé le défier d'y faire brèche, ſe mit en tête un deſſein, qu'il nomme un trait généreux d'ami, mais que Célémante eſtime être une lâcheté & une perfidie inſigne.

Pour y réuſſir, il commença par marquer pour Célémante une complaiſance qui ne lui étoit pas ordinaire. Il loua Cilléſie, il lui rendit des viſites; & quoiqu'il n'eût aucune inclination pour elle, il en contrefit le paſſionné. Le perfide n'a que trop d'eſprit; & il eſt, quand il veut, le plus aimable garçon du monde. Il fit en peu d'heures de grands progrès dans le cœur de cette prétendue maîtreſſe, & il avança plus en un mois, que Célémante n'avoit fait en ſix. Celui-ci avoit trop d'amour, pour ne pas craindre un rival ſi bien reçu, & ſa jalouſie s'éveilla. Ergaſte feignoit de n'y prendre pas garde, & n'oublioit rien pour l'augmenter. Il avoit même, exprès, changé de langage; & au lieu de parcourir avec exagération les défauts de Cilléſie, comme il avoit fait, il élevoit, par

les plus fortes louanges, des qualités que ſon amour lui faiſoit trouver en elle. Il faiſoit même le ſurpris, d'avoir ouvert ſi tard les yeux ſur un mérite auſſi impoſant. Il écrivit à Cilléſie, comme Célémante avoit fait; &, pour l'imiter en tout, il affecta de lui cacher toutes ſes démarches.

Mais un jour ayant envoyé à ſa Belle un préſent avec une lettre, il donna ordre au porteur de venir lui en rendre la réponſe quand Célémante ſeroit avec lui. Cette commiſſion fut exécutée parfaitement bien. Ergaſte fit le ſurpris, & répliqua à cet homme, qu'il ſe méprenoit. Nullement, répondit l'autre; c'eſt de la part de Cilléſie, dont je vous ai déja rendu tant de lettres. Ergaſte alors convaincu, comme malgré lui, avoua la choſe, & ſe retrancha à dire que c'étoit par pure galanterie qu'il lui avoit envoyé une bagatelle; qu'elle en étoit extrêmement reconnoiſſante, & que rien n'étoit plus obligeant que les billets qu'elle lui avoit écrits; & il les lui montra dans le moment, en très-grand nombre. Il lui demanda pardon, de lui en avoir dérobé ſi long-temps la communication. Car enfin, continua-t-il, je craignois à tort de te donner de l'ombrage. Cilléſie n'aime que toi, tu me l'as dit. Entre elle & moi, ce n'eſt qu'amitié, & une ſimple galanterie ſans conſéquence; & ſon cœur ſeroit bien malheureux,

s'il étoit incapable de deux fonctions à la fois.

Il eſt aiſé de croire que l'infortuné Célémante paſſoit mal ſon temps; & ſa jalouſie ne pouvoit manquer de le tourmenter à la vue de ces lettres. Ergaſte qui s'en apperçut, en eut quelque pitié, ou il en fit ſemblant : car il ſe pouvoit faire que ce fût par bravade, & pour le mieux inſulter, qu'il lui parla ainſi. Grâces aux Dieux, mon cher Célémante, j'en ſuis encore à l'amitié avec Cilléſie; mais il ne tient preſque à rien que l'amour ne prenne la place. Dis-moi franchement ſi je te fais quelque peine. Je ſuis encore maître de rompre cet engagement, pour te faire plaiſir, & tu n'as qu'à parler. Jamais propoſition ne fut plus agréable à Célémante. Il étoit prêt à lui ſauter au cou pour l'embraſſer, & le remercier de ſes offres : mais ſoit qu'il fût retenu par une timidité, que le grand empire qu'Ergaſte avoit pris ſur lui, lui inſpiroit; ſoit par une fauſſe complaiſance, ou par la honte qu'il auroit eue de douter de la fidélité de Cilléſie, qu'il avoit tant vantée; au lieu d'avouer ſa foibleſſe à ſon ami, il voulut faire l'aſſuré & l'intrépide, & comme un amant sûr de ſon fait, il conſentit qu'ils n'euſſent qu'une même maîtreſſe. Mais quelque tranquillité que Célémante s'efforçât de faire voir en le propoſant, il s'en acquittoit ſi mal, qu'il étoit aiſé à Ergaſte de connoître qu'il parloit bien différemment de ſa penſée. Il fut cependant aſſez

inhumain pour le prendre au mot. Il redoubla ſes aſſiduités auprès de Cilléſie, & à un point, que Célémante ne le voyoit plus que chez elle, & ne pouvoit la voir elle-même qu'en préſence de ſon rival.

Sa cruauté alla encore plus loin. Je ne ſaurois te cacher, lui dit-il un jour, qu'il n'eſt pas temps de ſonger à me défendre des traits de Cilléſie. J'ai réſiſté autant qu'il m'a été poſſible : mais je me confeſſe vaincu ; & ſans vouloir prendre garde au ſaiſiſſement que cette déclaration cauſoit à Célémante : Je n'ai garde de t'en demander pardon, continua-t-il, car tu m'as dit que cela ne te feroit pas de peine ; tu m'as même prié que nous n'euſſions en elle qu'une même maîtreſſe. Après tout, quelque part que j'aie en ſes bonnes grâces, tu es bien ſûr d'y avoir la première place, & je ne puis avoir que tes reſtes. Auſſi ne veux-je être heureux que par ton moyen ; &, comme ta généroſité m'eſt aſſez connue, je te prie de m'y placer toi-même : car ſi Cilléſie n'étoit pas plus ſenſible pour moi, qu'elle l'a été juſqu'ici, il ne ſe pourroit pas faire que je n'en mouruſſe.

Célémante étoit cependant agité de différens mouvemens, tant le dépit l'animoit contre Ergaſte. Tantôt il ſe reprochoit ſon imprudence de l'avoir engagé lui-même dans cette inclination. Tantôt il croyoit qu'il ne venoit ainſi l'en

entretenir, que pour l'obliger à parler, à lui demander miſéricorde, & à le prier de ne pas pouſſer ſa conquête plus loin. Celui-ci avoit trop de courage pour en venir là. Au contraire, il fit l'aſſuré de plus belle; il exhorta Ergaſte à ne ſe point rebuter; en un mot, il lui promit plus qu'il ne pouvoit lui tenir.

Le ſoir même, en revenant de chez Cilléſie, Ergaſte rencontra Célémante. Mon cher ami, lui dit-il, je ſerois le plus ingrat des hommes, ſi je ne publiois par-tout ta généroſité. Je viens d'en reſſentir les effets dans les bontés de Cilléſie; car je les dois ſans doute à ta recommandation. Je n'ai plus rien à deſirer, & il ne me reſte qu'à te payer une grâce ſi ſenſible, par le ſacrifice de ma vie, que tu m'as conſervée.

Un coup ſi peu attendu, conſterna Célémante. Son déſordre étoit trop grand, pour pouvoir répondre à un compliment pareil, & il n'eut d'attention qu'à ſe débarraſſer d'Ergaſte, pour prendre des meſures ſur ſon malheur. Il ne ſavoit cependant à quoi ſe réſoudre. Tantôt il vouloit aller faire mille reproches à ſon infidelle maîtreſſe; tantôt il croyoit mieux s'en venger, en s'armant de mépris pour elle, & ne la voyant plus. Tantôt ſe défiant d'Ergaſte, & de la réalité de ſon bonheur, il jugeoit à propos de s'en éclaircir avec elle, avant que de rompre; & comme ce dernier parti étoit mêlé d'une eſpérance qui le flattoit, ce fut celui qu'il embraſſa.

embraſſa. Mais il n'eut pas long-temps à douter de l'infidélité de Cilléſie. La première entrevue la lui confirma ; & le déſordre où il la vit à ſon abord, ne l'aſſura que trop de la perfidie d'un ami & d'une maîtreſſe. C'eſt ce qui le détermina tout de bon à ſe délivrer pour jamais de la tyrannie de tous les deux.

Ergaſte n'auroit pas été content, s'il n'avoit encore inſulté à ce malheureux. Quand il vit Célémante vraiment brouillé avec Cilléſie, il vint lui en témoigner ſa joie, comme ſi ç'eût été quelque grand bonheur. Il ſe vanta même, que cette rupture étoit ſon ouvrage, & la lui repréſenta comme le plus grand ſervice qu'il lui eût jamais rendu. Vois par-là, lui dit-il, à quel point j'ai ſouhaité que nous fuſſions éternellement amis. Je n'ai jamais eu de paſſion pour Cilléſie : je me ſuis contraint cependant, pour l'amour de toi, à en feindre pour elle, & à m'abaiſſer à ces minauderies, par où ſe prennent les Belles de ſon caractère. J'ai voulu te faire voir le tort où tu étois, de quitter un ami fidèle, pour une maîtreſſe auſſi inconſtante ; & la différence qu'il y a entre une amitié ſolide, & une paſſion folle & déréglée. Ergaſte, lui repartit Célémante, avec une émotion qu'il avoit peine à retenir, tu es le plus infidèle des hommes. Tu ne t'es pas contenté de trahir ton ami de gaieté de cœur, tu as de plus contribué

à la trahiſon d'une autre; & comme ſi c'étoit peu de ta perfidie, tu l'as inſpirée à ſa maîtreſſe. Encore ſerois-tu plus excuſable, ſi tu avois été vraiment amoureux; & l'on pourroit pardonner cet outrage à l'imprudence que j'ai eue de s'y engager, & à la violence d'une paſſion qui nous tyranniſe aſſez, pour nous boucher les yeux ſur tous nos devoirs. Mais s'y être porté de ſens raſſis, par un deſſein prémédité, & par le ſeul motif de me trahir, c'eſt une action déteſtable, c'eſt un guet-apens, c'eſt ce qui ne peut trouver de pardon chez les Dieux & chez les hommes. Ergaſte malignement tranquille, lui répondit ſur un ton de Docteur, en ces termes: Il eſt des amours qui doivent être ſacrés, pour ainſi dire, entre les amis; mais il y en a d'autres où nous ſommes obligés en conſcience à détromper ceux que nous aimons. Nous leur devons une fidélité inviolable dans les amours juſtes & honnêtes: mais dans ces amours paſſagers, pour ne pas dire libertins, apprends qu'on peut trahir ſon ami, non-ſeulement ſans crime, mais par étroite obligation, quand on ne peut l'en arracher d'une autre manière.

Il allégua encore d'autres raiſons auſſi mauvaiſes, & dont Célémante n'avoit pas lieu de ſe contenter. Sa liberté, captive depuis ſi long-temps, réclamoit contre la tyrannie de l'amour & de l'amitié, & il proteſta dès-lors de renoncer

à l'un & à l'autre; de n'avoir d'amour, que ce qu'il en faut pour le plaiſir de la vie; ni d'amitié, que pour entretenir le commerce de la ſociété civile. Il déclara une guerre mortelle à tout autre amour & à toute autre amitié tyranniques; mais ſur-tout à l'infidèle Ergaſte, qui l'a tant tourmenté par l'un & par l'autre.

Ainſi finiſſoit l'écrit de Célémante. Une autre que Coris, qui eût eu autant de droit qu'elle aux inclinations de ce Berger, n'auroit peut-être pu s'empêcher d'avoir quelque jalouſie de cette première paſſion, ou d'être alarmée de la réſolution qu'il formoit de renoncer à toute autre. Mais quelque diſpoſition qu'elle eût à l'amitié, elle n'en avoit aucune à la jalouſie: bien différente d'Aréliſe, qui, n'exigeant point d'amour d'Ergaſte, eût été fâchée qu'il en eût pris pour d'autres.

Après qu'ils eurent témoigné le plaiſir qu'ils avoient eu à cette lecture, Ergaſte adreſſa ainſi la parole à Agamée: Ne faut-il pas que j'aie eu bien de la patience, pour écouter auſſi paiſiblement que j'ai fait, un gros volume d'injures contre moi? & cela ſeul, ne montre-t-il pas que je ne ſuis pas auſſi prompt que Célémante le voudroit faire croire? Vous avez eu raiſon, lui dit Agamée, de ne vous pas fâcher ſur une pièce qui fait pour vous: car je condamnerois Célémante ſur ſon propre écrit, de n'avoir pas ſu

répondre à une amitié auſſi tendre & auſſi parfaite que la vôtre. Et moi, dit Aréliſe, je les condamne tous deux : Célémante, de s'être engagé ſi avant dans une paſſion folle ; & Ergaſte, de s'être ſervi, pour l'en retirer, d'un moyen auſſi peu honnête. L'un, de n'avoir pas avoué franchement ſa paſſion à ſon ami ; l'autre, d'en avoir feint de ſon côté, pour tromper deux perſonnes. L'un, d'avoir été un libertin en amour, l'autre un tyran en amitié. Aréliſe avoit déja reproché cette tyrannie à Ergaſte, & qu'il vouloit lui faire l'amour avec trop d'empire. Cette conduite formoit ſouvent des démêlés entre eux ; & un moment avant que de rencontrer Agamée, ils venoient d'en avoir un ſemblable : enſorte que ſe voyant condamné par Aréliſe : Je vous récuſe pour mon juge, lui dit-il ; &, dans cette affaire, vous ne pouvez me condamner ni m'abſoudre.

Ainſi donc, reprit Coris, perſonne ne parle pour Célémante ? Il a du malheur que je ne ſois pas ſon juge : non pas que je trouve qu'il ait raiſon, mais parce que j'ai toujours pitié d'un plaideur abandonné. En attendant qu'il vienne ſe défendre lui-même, dit Aréliſe, il faut qu'Agamée ait la bonté de faire appeler une autre cauſe qui n'eſt pas étrangère à celle-ci, & ſans laquelle il n'auroit jugé que la moitié du différend : car ſi Ergaſte gagne ſon procès contre

Célémante, je prétends qu'il le perdra contre moi. Je vous donne déja gain de cauſe, dit Ergaſte; puis ſe tournant vers Coris, je ne ſonge, ajouta-t-il, à gagner la mienne, qu'auprès de cette aimable Bergère. Il parloit ainſi pour piquer Aréliſe, & la punir de leur dernier démêlé, où il croyoit n'avoir pas tort, & perſuadé de plus, qu'un grain de jalouſie n'eſt pas inutile en amour. Ce fut par cette raiſon qu'il feignit de vouloir porter ſes vœux à Coris; & cette ſpirituelle Bergère s'en tira d'une manière enjouée; mais qui faiſoit voir qu'elle ménageoit les intérêts de ſa compagne.

Agamée s'apperçut que Célémante tardoit beaucoup à revenir, & chacun convint, qu'à moins de quelque accident, on auroit déjà dû le revoir depuis long-temps. Ne voudroit-il point, dit Ergaſte, nous jouer aujourd'hui le même tour qu'il nous fit hier? Je réponds pour lui, repartit Coris : car le voici que je vois de loin : mais je ne ſais ce qu'il a fait de ſa gaieté, il me paroît bien ſérieux & bien penſif.

Mes chers amis, leur dit-il, dès qu'il les eut joints, quelle commiſſion m'avez-vous donnée! Le pauvre Tarſis eſt bien malade, & je doute qu'il faille eſpérer qu'il en revienne. Cette nouvelle cauſa à toute la troupe un déplaiſir incroyable. Chacun lui demandoit à

l'envi les circonſtances de ce malheur. Il y ſatisfit, en leur rendant compte de tout ce que Télamon lui en avoit appris, & ils ne purent que ſe répandre en plaintes, dans une diſgrâce qui leur étoit commune, & des plus ſenſibles. Ils ſe diſposèrent ſur l'heure même à aller chez Télamon, pour lui témoigner la part qu'ils prenoient à ſa douleur, & pour conſoler ſa chère Philiſte.

Fin du huitième Livre.

SOMMAIRE

DU NEUVIÈME LIVRE.

LEUCIPPE & MÉLICERTE, inſtruits de l'état de Tarſis, envoient un exprès chez Télamon, pour en ſavoir des nouvelles : Tarſis, à la vue de ce meſſager, veut ôter l'appareil de ſa plaie, pour accomplir l'oracle en ſe laiſſant mourir : Télamon l'en empêche. Tarſis lui raconte par quelle aventure le voile de Zélie eſt tombé entre ſes mains. Coris apprend à Philiſte & à Télamon ce qu'une inconnue lui avoit dit touchant ce voile qu'elle avoit trouvé ſur le bord du fleuve. Cet éclairciſſement leur fait appréhender que les craintes de Tarſis ne ſoient fondées, & que cette Bergère n'ait péri ſous les eaux. Célémante, en ſe promenant dans la plaine, avec Agamée, Ergaſte, Philémon & pluſieurs Bergères, explique d'une manière plaiſante, par le ſyſtême des atômes, comment l'amour, ou la haine, naiſſent entre deux perſonnes. Ils apperçoivent un homme qui traîne une jeune fille qu'une vieille femme s'efforce de lui faire lâcher. Un autre homme qui ſurvient, menace & défie le raviſſeur de la

jeune fille, Agamée & les Bergers les ſéparent, & ſe rendent juges de leur différend. Hiſtoire d'Alceſte & d'Eliante. *Périnte prétendoit qu'elle étoit ſon eſclave ; mais les Bergers la déclarent libre & la remettent entre les mains d'Alceſte & de la vieille femme qui eſt ſa tante. Télamon, en paſſant près du rivage, découvre un petit navire richement décoré, qui avoit échoué à l'entrée du golfe. Il ſaute dans la première barque qu'il rencontre, pour porter ſecours à un inconnu qui l'imploroit de deſſus le tillac où il étoit. Il le reconnoît pour le roi de Lesbos : En traverſant, avec lui, une forêt, ils trouvent une inconnue aſſiſe au pied d'un arbre, entourée de pluſieurs corps morts, tenant d'une main une épée nue, & de l'autre arrêtant le ſang qui ſortoit d'une bleſſure qu'elle avoit reçue à l'eſtomac.* (Sujet de la Vignette). *Télamon la fait tranſporter chez lui, & raconte à Tarſis les deux rencontres qu'il vient de faire : mais ce Berger n'eſt ſenſible qu'à ce qui regarde le ſort & la perte de Zélie.*

TARSIS ET ZÉLIE.

LIVRE NEUVIÈME.

CETTE triſte nouvelle s'étant répandue dans toute la vallée, chacun voulut être informé du détail. Leucippe & Mélicerte ne manquèrent pas de s'y intéreſſer, & d'envoyer, de leur part, une perſonne chez Télamon. On ne laiſſoit voir Tarſis à perſonne, de peur de lui cauſer de la fièvre en le faiſant parler : mais celui qu'envoyoit Leucippe, s'étant acquitté de ſon meſſage près de la chambre du malade, Tarſis qui l'entendit, & qui le reconnut à la voix, voulut

qu'on le fît entrer. Mon ami, lui dit-il d'une voix aſſez foible, comme l'état où me voici, plaira peut-être à Leucippe, j'ai ſouhaité que tu me viſſes, pour lui en rendre un meilleur compte. Aſſure-le pourtant, que je meurs ſon ſerviteur. A l'égard de Mélicerte, dis-lui que le ſeul regret que j'emporte, c'eſt de mourir ſans lui témoigner, comme je le voudrois, mon reſpect & ma reconnoiſſance. Il ne pouvoit parler ainſi, ſans une émotion, qui lui devoit être nuiſible, & Télamon le pria de ne plus rien dire. Mon frère, repartit Tarſis, votre conſeil ſeroit bon, ſi j'avois envie de vivre. A ces mots, il porta la main ſur ſes bandages, pour les déchirer à la vue de ce domeſtique. Mais Télamon l'en empêcha; & Philiſte fondant en larmes, & lui ſerrant les mains: Mon cher frère, lui dit-elle, ayez quelque pitié de notre douleur, ſi vous n'en avez point pour vous-même, & conſervez-vous, au nom des Dieux. Ils m'ont ordonné de mourir, répondit Tarſis. Leur oracle, reprit-elle, vous a ordonné ſeulement de chercher la mort, & vous n'y avez que trop ſatisfait; laiſſez-leur donc achever le reſte. Il vouloit répliquer: mais Télamon prenant la parole: Mon cher Tarſis, dit-il, ſi les Dieux veulent que vous mouriez, ils ſont aſſez puiſſans pour ſe ſatisfaire. Attendez donc la mort de leurs mains; & dans le doute où vous êtes de leur volonté, ne prévenez pas leurs

ordres, & ne leur ôtez pas le moyen de vous rendre Zélie. Tarſis ne répondit que par un ſoupir. Il témoigna enſuite qu'il étoit réſigné à leurs décrets ; puis tournant la tête de l'autre côté, il ſe mit dans la poſture d'un homme qui veut repoſer.

Mais un inſtant après, il rappela Télamon, pour le tirer de peine ſur ce qu'étoit devenu le voile de ſa Bergère. Mon frère, lui dit-il, faites qu'on me le rende. Quoiqu'il ne ſoit tombé entre mes mains, que pour me donner les dernières aſſurances de ſa mort, c'eſt un gage qui m'eſt précieux, puiſqu'il a été à elle, & que c'eſt aujourd'hui la ſeule choſe qui m'en reſte. Télamon étoit lui-même en peine de ſavoir par quel haſard ſon frère l'avoit eu : mais c'eſt ce qu'il n'oſoit lui demander, de peur d'altérer ſon repos. Il ſe contenta de l'aſſurer qu'il étoit entre les mains de Philiſte, & qu'on alloit le lui apporter. Loin que vous ayez raiſon, continua-t-il, d'en tirer des conjectures auſſi funeſtes, vous devez croire que les Dieux commencent par ces petites reſtitutions, à vous en préparer de plus grandes. Que ſavez-vous ſi ce n'eſt point elle qui l'a laiſſé, par mégarde, à l'endroit où vous l'avez trouvé ? Ah ! mon frère, reprit Tarſis, je ne ſuis que trop sûr que ce n'eſt point elle. Il lui conta alors l'hiſtoire entière du voile, & des deux perſonnes qui paſsèrent devant lui, & appuya ſur ce qu'il

leur entendit dire, pour prouver qu'il n'y avoit plus d'eſpérance pour lui.

Télamon en jugea autrement. Il crut qu'il ſe pouvoit faire que Zélie ſe fût retirée en quelque cabane aux environs; qu'elle auroit peut-être prêté ſon voile à l'une de ces deux femmes; & il s'imagina que ſi l'on pouvoit joindre l'une ou l'autre de ces inconnues, l'on en tireroit quelque éclairciſſement.

Au ſortir de la chambre de Tarſis, il trouva Agamée, Ergaſte, Coris, Aréliſe & Célémante, qui venoient pour apprendre des nouvelles de ſon frère. Il leur communiqua la penſée qu'il venoit d'avoir, & Philiſte leur montra le voile dont il étoit queſtion. Tous convinrent que ces inconnues pourroient leur donner des lumières ſur le ſort de Zélie; & qu'il falloit tout faire pour les trouver. Coris ſeule penſoit autrement. Je ne ſais, dit-elle, en s'adreſſant à Philiſte, ſi l'éclairciſſement que je puis vous donner là-deſſus, ne ſervira pas plutôt à augmenter votre peine, qu'à vous en tirer. Philiſte, toute émue, la pria de ne lui rien céler de ce qu'elle en ſavoit. C'eſt, continua Coris, que paſſant hier au matin devant une petite maiſon qui eſt ici proche, à la deſcente de la forêt, & m'en retournant au hameau, je rencontrai à vingt ou trente pas de-là ces mêmes femmes dont Tarſis vous a parlé. Je fus trompée, comme lui, à la reſſemblance de la taille &

de l'habit de Zélie, ce qui fut cauſe que je m'approchai d'elles. Le voile ſur-tout, que la plus jeune avoit ſur la tête, & qui eſt celui-là même que vous tenez, me diſoit encore plus, que c'étoit-là Zélie; mais leur viſage me déſabuſa. J'en pris occaſion de les entretenir, pour ſavoir qui elles étoient. La plus âgée me répondit, qu'elle étoit de Gonnes, & que l'autre étoit de Theſſalonique, & ſa parente; que je pouvois bien avoir vu ce voile à d'autres qu'à elle, parce que ſa couſine le tenoit du pur haſard, l'ayant trouvé ſur le bord du fleuve, le jour même qu'on parloit de la perte d'une Bergère de la contrée. Voila ce que j'en appris, continua-t-elle, & je ne vous en avois voulu rien dire, ſachant bien qu'une pareille nouvelle n'aideroit pas à vous conſoler.

A ce récit l'on tomba d'accord que la douleur de Tarſis n'étoit pas ſi mal fondée qu'ils l'avoient cru. Télamon ramaſſant alors toutes les circonſtances de l'aventure avec cette dernière : le bateau où deux perſonnes avoient paru, & où il ne s'en étoit trouvé plus qu'une; le rouleau de papiers rencontré le lendemain dans le même bateau, ſelon qu'on le pouvoit juger; & par-deſſus tout, cette vaine recherche de tant de perſonnes; il ne put diſconvenir, que s'il n'étoit pas sûr que Zélie avoit péri ſous les eaux, il y avoit grand ſujet de l'appréhender. Il n'eut pas même de peine à concilier ce que

ſon frère lui avoit dit avoir entendu de ces inconnues au ſujet du fils d'Alcidias qu'elles avoient cité, avec ce que venoit de rapporter Coris. Car il avoit un frère qui avoit demeuré long-temps à Theſſalonique, & il y avoit apparence que c'étoit de lui qu'elles avoient parlé. Pour Philiſte, elle étoit dans un ſi grand trouble, qu'elle étoit incapable de raiſonnement. Agamée, Aréliſe & Ergaſte ne pouvoient ſe défendre d'avoir la même crainte que Télamon. Célémante ſeul réſiſtoit aux raiſons qu'ils avoient de s'affliger ; & n'en trouvant point pour les conſoler, il leur faiſoit entendre que le moindre rayon d'eſpérance, parût-il mal fondé, devoit prévaloir ſur tous les preſſentimens de malheurs.

Ils jugèrent, avec raiſon, qu'une plus longue viſite ne ſerviroit qu'à embarraſſer Philiſte & Télamon, & bientôt après ils prirent congé d'eux. Comme il étoit fort tard, Ergaſte dont la maiſon étoit la plus proche, convia l'Aréopagite à dîner, & voulut auſſi retenir Célémante & les deux Bergères. Agamée & Célémante y conſentirent : mais Aréliſe étoit trop animée contre Ergaſte, pour lui accorder cette faveur. Peu s'en falloit même qu'elle n'eût quelque dépit contre Coris, d'avoir ſervi, quoiqu'innocemment, d'occaſion à ſa jalouſie. Elle ſentoit bien cependant qu'elle lui faiſoit injuſtice, Coris ayant été bien éloignée d'y contribuer volon-

tairement : mais ſa raiſon ne pouvoit preſque réſiſter à la pente naturelle de ſon eſprit, & il fallut qu'elle ſe fît quelque effort, pour convier cette Bergère à dîner avec elle. Ergaſte qui, comme nous avons dit, lui avoit fait cette peine à deſſein, n'oublia rien pour l'augmenter ; &, comme s'il n'eût voulu lier la partie du dîner, qu'à cauſe de Coris, il fit tous les efforts poſſibles pour l'arrêter. Mais Coris qui avoit autant de bonté pour ſes amies, que d'eſprit & d'enjouement, & qui connoiſſoit le foible d'Aréliſe, ne voulut jamais y entendre. Elle repartit à Ergaſte, avec ſon enjouement ordinaire : Je vous ai déja dit tantôt, que je ne voulois point des reſtes de ma compagne ; & comme je n'ai point voulu d'un cœur qu'elle vous a rendu, je ne veux point non plus d'un dîner qu'elle a refuſé. Ma chère maîtreſſe, repartit Ergaſte, je devois m'attendre à ce refus ; & il n'eſt pas juſte que je reçoive de vous dès le premier jour, des faveurs que je ne puis mériter que par de longs ſervices.

Quoique Célémante n'eût pas été préſent au démêlé d'Ergaſte & de ſa ſœur, & que l'accident de Tarſis les eût tous aſſez occupés, pour ne parler d'autre choſe, il s'apperçut aiſément du deſſein de ſon ami, & il l'appuya même, en relevant ce mot de maîtreſſe, qu'Ergaſte avoit adreſſé à Coris. Il eſt donc écrit, lui dit-il, que tu m'enleveras toutes mes maîtreſſes ? Eſt-ce

que tu dois, repartit Ergaſte, attendre quelque quartier de ma part, après la guerre ouverte que tu m'as déclarée? Et de plus, ajouta Agamée, en s'adreſſant à Célémante, ne vous ſouvient-il plus que vous avez renoncé à l'amour & aux maîtreſſes? J'y ai renoncé, il eſt vrai, reprit Célémante: mais c'eſt à la paſſion amoureuſe, & non pas à la galanterie, ſans laquelle on ne peut guères être honnête homme. Hé bien, Célémante, pourſuivit Ergaſte, il ne ſera pas mal-aiſé de nous accorder. Tu ſeras le galant, & moi l'amant de Coris. Votre traité eſt bientôt fait, dit l'enjouée Bergère; il ne s'agit plus que de ſavoir ſi j'y veux entrer: mais c'eſt une queſtion que je ne ſaurois décider à jeun. Elle les quitta alors, pour s'en aller avec Aréliſe, qu'Agamée voulut remener chez elle.

Ergaſte & Célémante coururent après Coris, lui diſant qu'ils ne pouvoient faire leur traité ſans elle. Hé bien, leur dit-elle, voyons donc ſi nous pourrons vous accorder. Commencez par me dire quelle eſt la différence que vous mettez entre un galant & un amant. Elle eſt ſi grande, répondit Célémante, que le jour n'eſt pas plus différent de la nuit. L'amant eſt un homme qui ne dort point, qui ne mange point, qui ne rit point, qui ne vit que de larmes, de ſoupirs, & de la vue d'une maîtreſſe, qu'il fait enrager depuis le matin juſqu'au ſoir. Un galant au contraire, eſt un mortel qui dort,

qui mange, qui rit, comme les autres, & qui ne cherche qu'à divertir ce qu'il aime, en ſe divertiſſant lui-même. Aréliſe, malgré ſon dépit, ne put s'empêcher de ſourire. Tu as raiſon, mon frère, lui dit-elle, d'aſſurer que le jour n'eſt pas plus différent de la nuit, que le ſont les deux portraits que tu viens de nous faire. Mais comme la nuit & le jour ſont incompatibles enſemble, comment l'amant & le galant s'accorderont-ils? Mon intention n'eſt pas qu'ils s'accordent, repartit Célémante; je prétends au contraire, que le galant donne l'excluſion à l'amant, comme le jour la donne à la nuit. Vous ne prenez pas garde, pourſuivit Agamée, que le jour & la nuit ſe ſuccèdent; &, par cette raiſon, le galant & l'amant auront chacun leur tour. C'eſt en s'entretenant ainſi, qu'ils arrivèrent à la maiſon d'Aréliſe, où les Bergères étant entrées, Agamée & les deux paſteurs s'en revinrent dîner chez Ergaſte.

Au ſortir de table, ils retournèrent chez Aréliſe. On leur apprit qu'elle étoit déja ſortie avec Coris. Ils ſuivirent le chemin qu'on leur dit qu'elles avoient pris, & paſsèrent chez Télamon, pour s'informer de nouveau de l'état du bleſſé. Célémante apperçut Philémon qui en ſortoit. Quoique ces deux Bergèrs euſſent beaucoup d'amitié & d'eſtime l'un pour l'autre, ils ne pouvoient s'accorder ſur les ſentimens de la ſecte où chacun d'eux avoit été

élevé. Célémante, disciple d'Epicure, préféroit le plaisir à toutes choses ; & Pyrrhon, dans l'opinion duquel Philémon s'étoit naturellement rencontré, sans avoir pourtant pris des leçons de ce Philosophe, & presque sans autre guide que sa lumière naturelle, doutoit si le plaisir étoit préférable à la douleur. Il tenoit toutes choses si incertaines, qu'il ne vouloit pas même qu'on se fiât à son propre sens. Epicure au contraire, disoit que nous ne devions douter de rien, quand nos sens nous en avoient assurés, & il tenoit la défiance de Pyrrhon, pour un scrupule puérile & ridicule. Il y avoit de l'excès en l'un & en l'autre : c'étoit pourtant les deux sectes à la mode en ce temps-là. Célémante avoit quelque avantage sur le Pyrrhonien ; Philémon ayant beaucoup moins étudié, par le peu de foi qu'il ajoutoit aux sciences, ce qui les lui avoit fait négliger : mais il ne laissoit pas en plusieurs rencontres, avec le secours des seules lumières naturelles, de détruire la prétendue certitude des connoissances que Célémante avoit acquises avec beaucoup de temps & d'application.

Celui-ci l'ayant donc apperçu, courut à lui ; & quoiqu'il prît autant de part qu'il le pouvoit au malheur de Tarsis ; comme il ne cherchoit qu'à dissiper un ennui inutile à la guérison du bleſſé, il dit à Philémon : Te voici bien à propos, pour me faire part de quelques-unes de

ces leçons. Apprends-moi, je te prie, à douter. Philémon lui ayant demandé pourquoi? C'eſt, répondit Célémante, que tout le monde m'aſſure que le pauvre Tarſis eſt bien mal; &, comme il eſt de mes amis, je ſerois bien-aiſe, pour ma conſolation, d'en pouvoir être en doute. Mon ami, lui repartit Philémon avec ſon ſens froid, quand je t'aurois montré à douter, tu n'en ſerois pas mieux: car je ne pourrois me diſpenſer de t'apprendre en même-temps, à t'affliger davantage, en doutant ſeulement que ton ami eſt malade, que tu ne le fais maintenant que tu t'en tiens aſſuré. Il n'importe, pourſuivit Célémante. Le doute que je ſouhaite ſeroit une ſeconde corde à mon arc; & j'ai aſſez de diſcernement, pour choiſir le bon, & laiſſer le mauvais. Et moi, répliqua Philémon, je te déclare que je ne veux point d'un écolier qui n'auroit pas de créance en ſon maître. Mais, ajouta Célémante, s'il falloit auſſi douter de tout, ne ſerois-je pas en droit de douter de ce que tu m'aurois appris?

Agamée & Ergaſte interrompirent cet entretien. Ce qu'Ergaſte lui venoit d'apprendre de Philémon, lui donna l'envie de l'aborder & de le connoître. Ils ſortirent tous enſemble du hameau, & entrèrent dans la plaine du côté du Levant. Après y avoir avancé quelques pas, ils y apperçurent Coris qui ſe promenoit, & qui tenoit Aréliſe ſous le bras. Ils virent encore

aſſez près de-là deux autres Bergères qui marchoient enſemble, & qu'ils reconnurent pour la diſcrette Céliane, maîtreſſe de Philémon, & pour Alcé, amie de Céliane.

Quelque réſolution qu'eût faite Ergaſte, de continuer la feinte avec Aréliſe, il lui fut impoſſible de diſſimuler plus long-temps. Il eſt mal-aiſé de ſoutenir un jeu que dément l'inclination; & de la manière dont il l'aimoit, il ne lui pouvoit faire ſi peu de peine, qu'il ne s'en fît mille fois plus à lui-même. Il voulut faire la paix avec elle; & pour y parvenir: Belle Aréliſe, lui dit-il, il n'y a pas moyen de me contraindre plus long-temps: c'étoit une entrepriſe au-deſſus de mes forces, de diſſimuler un amour auſſi fort que le mien. Elle ne fit pas ſemblant de l'entendre; & ſe retournant vers Coris: Allons, lui dit-elle, donner le bon ſoir à ces deux Bergères. Elle s'avança vers Céliane & Alcé: mais Ergaſte ſe mettant au-devant d'elle: Belle Aréliſe, lui dit-il d'un air paſſionné, ne m'accablez pas plus long-temps de votre colère. Si j'ai commis ce matin une faute, n'en ſuis-je pas aſſez puni, par le regret que j'en ai? Ergaſte, reprit-elle froidement, ces fautes vous coûtent ſi peu à commettre, qu'elles diminuent le prix du repentir.

Céliane & Alcé, qui venoient à eux, rompirent l'entretien. Agamée fut bien-aiſe de connoître ces deux Bergères, qu'il n'avoit point encore

encore vues, & il en fut très-ſatisfait. Alcé étoit la bonne amie de Céliane. Elle avoit peu de beauté: mais elle en étoit dédommagée par l'eſprit; & elle avoit un air de franchiſe, qui la faiſoit généralement aimer. Le ſoleil commençoit à baiſſer, ne laiſſant échapper de rayons, que ce qu'il en falloit pour éclairer agréablement la plaine; & le zéphir qui regnoit alors, invitoit à marcher.

Ainſi ce fut une promenade d'aller au hameau de Coris & de Céliane, en les y reconduiſant. Chacun ayant ſans choix offert la main à la bergère la plus proche, Ergaſte échut à Aréliſe, & Célémante donna la main à Céliane. Les proteſtations de regret recommencèrent: mais Aréliſe, qui ne pouvoit revenir ſi-tôt de ſon dépit, non-ſeulement lui refuſa la main, mais tâcha même de s'éloigner de lui, ſans le vouloir entendre. Le berger qui ne pouvoit ſupporter l'indignation d'Aréliſe, & voyant le peu de ſuccès de ſes paroles, ſe jeta à ſes pieds. Belle Aréliſe, lui dit-il, ſerez-vous plus inexorable que les Dieux, que notre repentir appaiſe? Cet exemple ne la fléchit point, & ſe démêlant des mains du berger, elle alla joindre Coris, qu'accompagnoit Agamée. Céliane qui n'étoit point inſtruite de leur démêlé, & qui ſçavoit au contraire leur grande liaiſon, fut étonnée du procédé d'Aréliſe, & en demanda le ſujet à Célémante. Aimable Céliane, lui dit-il, quand

vous verrez Ergaſte & Aréliſe en bonne union enſemble, demandez-m'en le ſujet; car, il faudra alors qu'il y ait chez eux quelque choſe d'extraordinaire : mais que puis-je vous dire, quand ils ne font que ce qu'on leur voit faire à toute heure ? & quelle raiſon vous rendre d'une conduite qui leur eſt naturelle ? Il parloit aſſez haut, pour être entendu d'Aréliſe, & ſur-tout d'Ergaſte, qui voyant que l'heure de la réconciliation n'étoit pas encore venue, & ſe faiſant effort pour cacher ſon chagrin, ſe préparoit à relever la raillerie. Mais Céliane l'en empêcha, en continuant de parler à Célémante. Vous êtes un malin, lui dit elle; & je ſais, moi, qu'il n'y a perſonne qui s'aiment davantage qu'Ergaſte & votre ſœur. Je ne dis pas le contraire, pourſuivit Célémante : mais chacun aime à ſa manière. Les uns croyent que c'eſt ſe bien aimer que de vivre en paix : ceux-ci penſent le contraire, & le pratiquent, & ils ne s'en aiment pas moins. L'amour, continua-t il, eſt un ſinge, qui contrefait le naturel de ceux avec qui il ſe rencontre. Dans un tempérament doux, il eſt paiſible; querelleur dans un naturel prompt; gai & plaiſant dans les perſonnes enjouées. Ergaſte qui attendoit ſon tour à parler, voyant Célémante en train pour long-temps, l'interrompit; & s'adreſſant à Céliane : aimable bergère, lui dit-il, ſi Célémante ſavoit un peu mieux ce que c'eſt que l'amour, il vous rendroit

à notre ſujet une meilleure raiſon que celle qu'il vient de vous donner. Il vous auroit dit que l'amour eſt une eſpèce de guerre, où chacun ne cherche qu'à prendre avantage ſur ſon adverſaire. C'eſt à qui ſe ſurprendra, ſe bleſſera l'un l'autre. Devez-vous donc vous étonner de nous voir quelquefois en déſunion ? Ah ! j'en ſuis d'accord avec toi, s'écria Célémante. L'amour, tel que tu le fais, eſt une guerre ; & j'en ſuis ſi perſuadé, que ſi j'étois de ma ſœur, je n'approcherois jamais de toi que le caſque en tête, & la cuiraſſe ſur le dos. La guerre dont je parle, pourſuivit Ergaſte, n'a pas beſoin d'armes défenſives. Les coups qui s'y portent, ſont agréables à recevoir ; & pourvu que l'ennemi plaiſe, c'eſt un plaiſir d'en être bleſſé & vaincu. Ce que vous dites-là, eſt galant, reprit Céliane : mais je vous avoue que je ne comprens pas trop bien l'application que vous faites de l'amour à la guerre ; parce qu'il me ſemble que l'amour eſt l'ennemi du trouble, & qu'il ne tend qu'à la paix, & à l'union des cœurs. Et la guerre, aimable Céliane, répliqua Ergaſte, tend-elle à autre choſe qu'à la paix ? Mais la guerre, repartit Célémante, en prenant la parole, prend naiſſance de la déſunion des eſprits ; & tu m'avoueras que l'amour au contraire, naît de leur union & de leur correſpondance. C'eſt en quoi tu te trompes, reprit Ergaſte. L'amour, comme la guerre, trouve ſon origine dans la déſunion des eſprits.

Célémante ſe prit à rire ; & cherchant Philémon des yeux : mon ami, lui cria-t-il, voici des merveilles pour toi. Car qu'aurons-nous déſormais d'aſſuré dans le monde, ſi Ergaſte nous prouve, comme il le promet, que l'amour vient de la méſintelligence des eſprits ? Cela n'eſt pas difficile à démontrer, pourſuivit Ergaſte. N'eſt-il pas vrai que l'amour n'eſt qu'un deſir ? Or tout deſir procéde de l'abſence d'un bien que nous ſouhaitons, & pour ainſi dire, de ſa déſunion d'avec nous : car ſi nous étions unis à ce bien, nous ceſſerions de le deſirer ; puiſqu'en le poſſédant, & y étant unis, nous ne pourrions le deſirer ſans être fous. Ainſi l'amour étant un deſir, & le deſir naiſſant de ce qu'on n'eſt pas uni à ce qu'on aime, l'amour ne peut avoir un autre principe.

Vous entrez, dit Agamée, dans la penſée de nos poëtes, qui ont dit que l'homme & la femme n'étoient autrefois qu'une ſeule & même perſonne, qui fut partagée en deux moitiés ; & vous ſoutenez apparemment ſur ce principe, que depuis ce partage, une des deux moitiés cherche à ſe réunir à l'autre, comme les parties d'un ſerpent coupé en deux : enſorte que dans la liaiſon de deux perſonnes qui s'aiment, ce ſont les deux moitiés déſunies, qui ſe ſont retrouvées heureuſement.

Quand ce ſentiment ſeroit véritable, répliqua Célémante, il n'en ſeroit pas moins vrai

que l'amour naîtroit de l'union des cœurs, & non pas de leur déſunion, comme le dit Ergaſte. Car cette inclination des deux moitiés à ſe rejoindre, ne viendroit que de ce qu'elles étoient unies autrefois ; & ſi les eſprits ne s'uniſſoient avant que de s'aimer, ils ſeroient incapables d'amour. As-tu pris garde, continua-t-il en s'adreſſant à Ergaſte, à ce moment fatal qui donne naiſſance à l'amour ? As-tu fait attention à ce qui ſe paſſe dans la première entrevue d'un berger bien fait, avec une aimable bergère ? Il pourra ſouvent arriver qu'ils ſe verront long-temps avant que de s'aimer ; qu'ils ne s'aimeront peut-être jamais ; qu'ils concevront même une ſubite averſion l'un pour l'autre, & qui ſe ſoutiendra juſqu'à la fin : mais tu m'avoueras qu'il s'en trouve, dont les yeux ne ſe ſont pas plutôt rencontrés, qu'ils ſe ſentent liés ſi étroitement, qu'il leur eſt impoſſible de ne pas s'aimer. Cela eſt vrai, dit Ergaſte : mais qu'en prétends-tu conclure ? Je prétends prouver par-là, reprit Célémante, que c'eſt l'effet de l'union qui ſe trouve entreeu x. Car il ſort continuellement de nous certains eſprits, qui ſe mêlent les uns avec les autres, de la même manière à peu près, que ces atômes qui volent dans l'air, & que les rayons du ſoleil nous découvrent. Et comme tu vois ces mêmes atômes ſe heurter, ſe repouſſer quelquefois les uns les autres, ſouvent paſſer outre ſans ſe toucher, & quelquefois s'accrocher en-

ſemble, la même choſe arrive dans le mélange des eſprits dont je parle. Ils ſeront ſouvent bien du temps avant que de s'unir enſemble; de là vient que l'on eſt quelquefois long temps ſans pouvoir s'aimer : d'autres fois ils ſe heurtent & ſe repouſſent; & de là naît l'averſion : ſouvent ils paſſent outre ſans ſe toucher; & l'indifférence en eſt la ſuite. Mais quelquefois auſſi ils ne ſe ſont pas plutôt touchés, qu'ils s'accrochent & s'uniſſent enſemble; & c'eſt l'effet de cette inclination ſubite, qu'une première entrevue fait naître, & qui doit ſon principe à la ſeule union des eſprits & des cœurs.

Que tout cela eſt ſavant pour moi, s'écria Coris! Penſez-vous que nous ſachions la philoſophie comme vous autres, & que nous puiſſions nous imaginer que des eſprits s'accrochent, comme vous le dites? Aimable Coris, répondit-il, concevez-vous bien comment cela arrive dans le fer, dans les pierres, & dans tout ce que nous appelons corps? Sans doute, reprit Coris, & il ne faut pas être fort ſavante, pour comprendre qu'une choſe crochue, puiſſe s'attacher à une autre qui l'eſt auſſi; qu'une agraffe tient à une boucle; & qu'une pierre s'arrête, par exemple, dans le fer de ma houlette, qui eſt creux. Mais comment voulez-vous que je comprenne cela des eſprits, qui n'ont ni corps ni figure? Hé bien, Coris, lui dit Célémante, vous voilà auſſi ſavante que moi, puiſque vous

le concevez dans les corps. Car enfin les corps, & les eſprits dont je parle, ſont la même choſe, & la différence n'eſt que dans le nom. On appelle corps, ceux qui ſont groſſiers, peſans, viſibles, & compoſés de pluſieurs autres. On nomme eſprits, de petits corps ſimples, légers, imperceptibles, & dont les corps ſenſibles ſont compoſés: mais tous n'en ſont pas moins des corps; & les plus petits ont leur configuration comme les autres. Sais-tu bien, lui dit Ergaſte, que chacun de nous t'admire, en t'entendant expliquer la méchanique de ces petits corps. On ne peut s'en tirer de meilleure grâce: mais il te faudroit d'autres auditeurs que des femmes. Je n'en veux point d'autres, repartit Célémante. C'eſt une doctrine d'amour que je leur débite; & je te crois aſſez galant, pour ſouhaiter d'apprendre comme on aime, à d'auſſi aimables écolières.

Tout iroit bien, ajouta Agamée, ſi vous aviez ſatisfait au point de la queſtion. Vous nous avez fait voir, avec le ſecours de vos petits corps, pourquoi deux perſonnes s'aiment, pourquoi ils ſont indifférens l'un pour l'autre, pourquoi même ils ſe haïſſent: mais vous ne nous avez point dit par quelle raiſon deux perſonnes qui s'aiment, vivent enſemble, & ſe comportent comme s'ils ſe haïſſoient. Qu'eſt-il beſoin que je vous l'explique, repartit Célémante. Ne voilà-t il pas Ergaſte & Aréliſe qui font tout ce

qu'ils peuvent pour vous l'apprendre? L'expérience & l'exemple valent mieux que tout ce que je pourrois vous dire.

Philémon avoit pris fort grand plaiſir à les écouter; & n'avoit point voulu les interrompre. Quand il vit la diſpute finie, il parla ainſi. Hé bien, Célémante, tu crois avoir dit des merveilles. N'eſt-il pas vrai que tu penſes qu'il y a moins de certitude dans les oracles de Jupiter, que dans la ſcience de tes atômes? Non non, repartit Célémante: mais il y en a bien autant que dans tes doutes. Pauvre homme, répliqua Philémon! Si tu n'as que cela pour te défendre, il faut que tu ſois bien fou, d'avoir donné ton temps à des connoiſſances, dont tout le fruit eſt d'en ſavoir autant que moi, qui fais profeſſion de ne rien ſavoir!

Ils furent alors interrompus par un grand bruit qu'ils entendirent. C'étoit un berger, qui tenant ſon javelot d'une main, traînoit de l'autre une jeune fille; une vieille femme, le frappant avec ſa houlette, tâchoit de lui faire lâcher priſe. Agamée y courut, pour ſavoir ce que c'étoit, & le reſte de ſa troupe l'y ſuivit. Ergaſte reconnut cet homme, pour un berger qui étoit venu depuis peu s'établir dans la vallée; & comme il ne ſavoit quel ſujet il pouvoit avoir de maltraiter une fille, que ſa phyſionomie & ſa beauté rendoient reſpectable, malgré la médiocrité de ſon habit,

il lui en demanda la raiſon. L'autre lui répondit, que c'étoit ſon eſclave, qui s'étoit dérobée de chez lui. Ton eſclave, méchant! lui repartit la vieille. Dis plutôt, que c'eſt une fille que tu as ravie; & que ſi les loix de la juſtice étoient gardées, tu ſerois condamné à être toi-même ſon eſclave. Agamée qui entendoit des plaintes réciproques, ſouhaita d'être informé du fait. Il tira la jeune fille des mains de ſon prétendu maître, ou de ſon raviſſeur, & la pria de lui dire la choſe au juſte. Cet homme, qui étoit grand, & aſſez bien fait, mais dont l'air marquoit un naturel violent & mauvais, regarda Agamée aſſez fièrement; & dédaignant d'abord de lui répondre, ſembla conſulter s'il devoit tenter d'achever par la force, ce qu'il avoit déjà commencé. Mais le nombre des perſonnes à qui il voyoit bien qu'il alloit avoir à faire, l'intimida, & il prit le parti de ſatisfaire à la demande d'Agamée. Ce que j'ai à vous dire, reprit il, c'eſt que cette fille étoit eſclave. Je l'ai achetée pour être la mienne; cette femme que vous voyez, la recéloit chez elle; je l'y ai trouvée, & je la ramene chez moi. Ah! généreux bergers, répondit la vieille femme, (car elle prenoit Agamée pour un paſteur) ſoyez, je vous prie, les juges de ce différend; & vous verrez que ce méchant homme veut me ravir ma niéce, par la plus noire des lâchetés. Quoi, méchante? reprit l'autre; oſerois-tu nier que

j'aie acheté cette eſclave? Je ne le nie pas, répondit-elle : mais par qui l'étoit-elle devenue? Pendant cette conteſtation, la jeune fille baiſſoit les yeux, & répandoit des larmes en abondance. Les bergères la regardoient avec une extrême compaſſion, & admiroient, à l'envi, des charmes qui ne devoient rien à l'ajuſtement & à la parure. Les bergers en penſoient de même, & loin de la croire une eſclave, elle leur paroiſſoit née pour en faire. Ils en étoient à ces réflexions, quand ils virent accourir vers eux un homme armé d'un javelot. La vieille femme ne l'eût pas plutôt apperçu, que ſe tournant vers l'autre: tremble, perfide, lui dit-elle; voici celui qui te punira de tes crimes. Ces paroles firent lever les yeux à la jeune fille; & dès qu'elle eut reconnu celui qui s'avançoit, on vit briller ſur ſon viſage une joie ſubite, qui la rendit mille fois plus belle. Le premier parut ému en le voyant venir : mais il témoigna plus de colère que de crainte, & il l'attendit avec hardieſſe. L'autre s'étant approché, & jugeant par la contenance de ſon ennemi, qu'il avoit obligation à nos bergers, il les ſalua tous civilement; & regardant enſuite ſon adverſaire avec indignation : c'eſt contre moi, lâche, lui dit-il, qu'il faut diſputer la poſſeſſion d'Éliante, & ne pas l'enlever honteuſement à une femme. Il te ſied bien, repartit l'autre, de vouloir que je commette au ſort des armes, un bien qui eſt à moi,

& que tu m'avois volé. Je ne laiſſe pourtant pas d'accepter ton défi, pour te punir d'avoir oſé me ſouſtraire une eſclave. A ces mots, il voulut avancer vers ſon ennemi, pour lui lancer le javelot, & celui-ci ſe préparoit de bonne grâce à le recevoir : mais Agamée & les bergers les ſéparèrent, & empêchèrent un déſordre, dont les femmes étoient déjà alarmées. Agamée leur demanda s'il n'y avoit pas moyen de ſavoir leur différend ? Le premier lui ayant répondu qu'il le lui avoit déjà expliqué, l'autre répliqua, que ſi la troupe le vouloit bien, il leur expoſeroit la juſtice de ſes plaintes, & qu'il ſouhaitoit que ſon ennemi voulût s'en rapporter à leur jugement. Celui-ci, après un moment de réflexion, dit qu'il y conſentoit, pourvû qu'on les écoutât l'un après l'autre. Ils deſcendirent alors au pied de la colline, où ils s'aſſirent. Comme le premier avoit déjà parlé, l'autre prit la parole, & s'exprima en ces termes.

HISTOIRE
D'ALCESTE ET D'ÉLIANTE.

QUE je ſerois heureux, généreux bergers, & vous ſages bergères, ſi les dieux avoient toujours fait dépendre ma deſtinée de la juſtice des loix, & qu'ils m'euſſent donné des juges tels que vous, dès mon enfance, pour me venger des premiers outrages que l'on m'a faits, comme

il ſemble qu'ils vous ayent envoyés aujourd'hui, pour me faire raiſon des derniers, qui viennent d'être commis à vos yeux! Vous ſerez étonnés des divers événemens que j'ai à vous raconter. Mais ſi je vous cauſe de la ſurpriſe, je me flatte d'exciter votre compaſſion pour nous, & votre indignation contre notre ennemi.

Nous ſommes tous trois originaires de cette vallée: la jeune Eliante que vous voyez, Périnte que voici, & moi: mais il y a ſi long-temps que nos pères en ſont ſortis, qu'il eſt mal-aiſé que la mémoire en ſoit venue juſqu'à vous. Ce fut dès le temps qu'Alexandre le grand paſſa en Aſie. Ils s'enrôllèrent tous les trois dans ſon armée; & s'étant trouvés à toutes les batailles qu'il livra à Darius, ils y acquirent tant de réputation, & s'enrichirent tellement des dépouilles des Perſes, que la fortune qu'ils firent en un pays étranger, leur fit oublier le leur. Ils ſe marièrent dans Babylone. La mère d'Eliante & la mienne étant mortes preſqu'en même temps, mon père & le ſien, qui avoient aimé leurs épouſes avec une extrême tendreſſe, conçurent tant de douleur de leur perte, qu'ils ne purent demeurer plus long-temps à Babylone, qui leur en rappeloit le ſouvenir. Comme ils avoient été nourris dans les armes, ils réſolurent d'y finir leurs jours, cherchant à terminer glorieuſement une vie que leur malheur leur rendoit inſupportable. Eliante étoit unique, &

mon père n'avoit que moi d'enfans. J'avois douze ans, elle en avoit ſix. Ils firent un teſtament avant leur départ, & nous donnèrent pour tuteur, le père de Périnte, que voici. Ils le prièrent de nous élever dans une intelligence qui rappelât la leur, & de nous marier enſemble, lorſque nous ſerions en âge. Le père de Périnte avoit un fils & une fille; & ces amis trop crédules, voulant lui laiſſer des marques de leur amitié, ajoutèrent dans leur teſtament, que ſi je venois à mourir avant ce mariage, mon bien appartiendroit à Eliante, à condition qu'elle épouſeroit ſon fils. Que ſi je ſurvivois à Eliante, j'en aurois le bien, à la charge d'épouſer ſa fille; & que ſi l'un ou l'autre de nous refuſoit d'y ſatisfaire, ils lui laiſſoient la liberté de diſputer leur ſucceſſion.

Le père de Périnte ſe chargea de nous & de notre bien, & ſongea dès-lors aux intérêts de ſa famille. Loin de nous élever Eliante & moi, dans une amitié qui nous diſposât au mariage par lequel nos pères avoient voulu nous unir, ou plutôt s'unir eux-mêmes dans la perſonne de leurs enfans; il mit tous ſes ſoins à nous diviſer, à nous animer l'un contre l'autre, & à faire naître entre nous ces querelles, par leſquelles on ſuce ſouvent l'inimitié avec le lait. Il eſſaya en même temps de m'inſpirer pour ſa fille, toute l'affection que je devois à Eliante, & d'imprimer à Eliante, pour ſon fils, une bien-

veillance à laquelle j'avois droit, par les dernières volontés de ſon père. Mais ſoit que l'amour s'irrite contre l'oppoſition qu'il rencontre, ſoit que les Dieux prennent plaiſir à renverſer des deſſeins lâches & perfides, il arrivoit que plus cet infidèle tuteur tâchoit de m'attacher à ſa fille, plus il me donnoit d'averſion pour elle; & qu'Eliante, dont il vouloit tourner le cœur pour ſon fils, l'en haïſſoit davantage. Ainſi, ſans le ſavoir, nos cœurs accompliſſoient les dernières volontés de nos pères.

Pour rendre Périnte plus aimable à la belle pupille, ſon père lui donna des maîtres, pour tous les exercices convenables à un jeune homme, & il éleva ſa fille avec un ſoin pareil, pour me charmer plus ſûrement. A notre égard, nous étions abandonnés, Eliante à ſon heureux naturel, & moi à tous mes défauts. Mais avec toute l'éducation & tout l'art qu'on y apporta, la ſœur de Périnte n'avoit pas la moindre partie des grâces naturelles dont Eliante brilloit à mes yeux; & ma bonne fortune voulut qu'Eliante m'aimât mieux, tout imparfait que j'étois, que Périnte, tout recommandable qu'on eût tâché de le rendre.

Un ſuccès ſi contraire aux vues de notre tuteur, lui donnoit des chagrins dont nous nous apperçûmes, tout enfans que nous étions. Il ne pouvoit nous voir enſemble, ſans marquer ſon dépit; & nous n'étions punis que dans les oc-

caſions où nous manquions d'égards pour l'enfant qu'il nous deſtinoit. Si nous voulions obtenir quelque grâce, il falloit feindre entre nous de la diſcorde; & par la même raiſon, nous ne pouvions nous parler, ſans être expoſés à des traitemens fort durs.

Il étoit cependant impoſſible de nous aimer ſans nous le dire. Mais comme cette ſatisfaction nous attiroit à toute heure des diſgrâces, nous nous contraignions dans cet innocent plaiſir; & chacun de nous avoit des ménagemens pour ce qu'il aimoit, qu'il n'auroit pas eus pour lui-même.

Que l'amour eſt un grand maître! N'oſant nous parler, nous nous avisâmes de nous écrire ce que nous penſions. L'amour nous guidoit la main: car juſques-là nous n'avions point eu de maîtres. On nous obſervoit pourtant de ſi près, que nous n'avions pas peu de difficulté à nous faire tenir nos écrits. Nous nous les donnions quelquefois l'un à l'autre en paſſant, ou nous nous les gliſſions dans l'habit; & nous convînmes de les dépoſer en certains endroits, où nous allions quérir nos réponſes, prenant ſoin de changer ſouvent ces cachettes, qu'on auroit découvertes, en nous y voyant aller trop fréquemment. Mais la fortune nous trahit un jour; & Périnte en ayant par haſard trouvé une dans la fente d'une muraille, ſon père fut informé par là de notre commerce. Cette lettre

étoit une des plus tendres & des plus fortes que j'euſſe écrites. Il y trouva ſon panégyrique, & celui de ſa fille. J'y témoignois l'averſion que j'avois pour elle. J'y marquois avec quelle impatience j'attendois l'âge qui me ſortiroit des mains de ſon père, pour lui demander compte des biens des nôtres; enfin je n'y oubliois rien de tout ce que l'intérêt & l'amour pouvoient m'inſpirer.

Je ne puis mieux vous dépeindre à quel point il en fut irrité, qu'en vous inſtruiſant de la réſolution qu'il prit à mon ſujet. Il s'adreſſa à des marchands, qui alloient trafiquer vers les colonnes d'Hercule; il fit marché avec eux, & l'on promit de le débarraſſer de moi. Je ne fus averti du voyage que deux heures avant le départ. Il me fit croire que j'allois en Gréce pour y apprendre mes exercices, & ne me quitta point, que je ne fuſſe embarqué.

Le ſixième jour de notre navigation, le vaiſſeau ayant été long-temps battu d'une tempête, on s'apperçut qu'il étoit entr'ouvert; & que n'étant plus en état de porter un ſi grand poids, il falloit ou périr, ou le décharger promptement. La compaſſion eſt une vertu inconnue aux gens de mer. Ils eſpéroient un grand profit de leurs marchandiſes, ils n'en attendoient plus des voyageurs: il fut donc réſolu de ſe défaire des hommes, & de conſerver le reſte. On choiſit les gens inutiles, & j'étois du nombre. Nous avions

avions été pouſſés près d'une iſle, à une journée de Créte: mais fort écartée de la route ordinaire. C'étoit un lieu inculte, déſert, & je ne crois pas même qu'on lui ait donné un nom. Les oiſeaux & les ſerpens en étoient les ſeuls hôtes; & pour toute habitation, il n'y avoit que des bois & des rochers. Toute affreuſe que fût cette retraite, elle devenoit cependant un port de ſalut pour des malheureux, que ſans cela l'on alloit jeter dans l'eau. Le capitaine du vaiſſeau nous y fit deſcendre, & pour toute grâce, ordonna qu'on nous donnât quelques pains, avec des arcs, des flêches, & des javelots, afin d'y pouvoir ſubſiſter durant quelque temps par notre chaſſe, en attendant qu'il revînt nous prendre, comme il le promettoit, ou que nous fuſſions ſecourus par quelque vaiſſeau paſſant. Mais il ne nous promettoit l'un, que pour nous tromper, & nous n'oſions eſpérer l'autre. Nous y deſcendîmes au nombre de trente; & l'on ne doit pas dire que les malheureux ſe conſolent à la vue de leurs ſemblables. Je fus plus affligé mille fois des plaintes, & du déſeſpoir des autres, que je ne le fus pour moi-même. Mais ſi je craignois peu la mort, je ne dois pas l'imputer à mon courage. L'éloignement d'Eliante me faiſoit plus la ſouhaiter que la craindre: car je déſeſpérois de jamais la revoir.

Nous eûmes bien-tôt fait le tour d'une auſſi petite iſle. Le pain qu'on nous avoit donné,

ne pouvant pas conduire bien loin tant de bouches, il fallut avoir recours aux racines; & ſuppléer au défaut des fontaines, dont les eaux étoient ſalées, par de grandes foſſes que nous fîmes, pour y ramaſſer celle des pluies. Il n'étoit pas poſſible de réſiſter long-temps à ce régime de vie. Les uns moururent d'inanition, les autres par les ſerpens qui les ſurprenoient la nuit; enfin il n'y en eut pas un qui ne tombât malade, par la mauvaiſe nourriture, ou par le chagrin. Ce fut là que j'appris l'accord de mon tuteur avec ces marchands, qui lui promirent de le délivrer pour jamais de ma perſonne; & je le ſus d'un de nos malheureux, qui l'avoit entendu dire au pilote. Mais il eſt temps que vous ſachiez ce qui ſe paſſoit alors à Babylone; & comme c'eſt d'Eliante que je le tiens, & que je pourrois en omettre quelque circonſtance, je la prie de vous le raconter elle-même.

Alceſte (ainſi ſe nommoit-il) ceſſa de parler; & la compagnie jeta les yeux ſur la belle Eliante, comme pour lui demander la ſuite de ce récit. Elle eût bien voulu s'en exempter, autant par modeſtie, que parce que la narration d'Alceſte, en lui renouvellant le ſouvenir de ſes diſgrâces, avoit donné un nouveau cours à ſes larmes. Mais ſe voyant preſſée par le ſilence de ſon amant, & par le deſir de la troupe, dont elle s'appercevoit aſſez, elle prit la parole,

en l'adreſſant aux quatre bergères, qui l'avoient fait aſſeoir au milieu d'elles.

Je devrois, dit-elle, ſavoir mauvais gré à Alceſte, de vouloir que je vous faſſe le détail de ce qui ſe paſſa depuis ſon départ. Il me laiſſe le plus douloureux & le plus difficile à vous raconter.

Quand je vis de quelle manière on avoit diſpoſé de ſon voyage, ſans que j'en euſſe oui parler, ſans l'en avertir, & ſur un prétexte qui me paroiſſoit groſſier, (car quelle apparence qu'on prît ſoin de lui choiſir des maîtres juſqu'en Grece, lui à qui l'on n'en avoit pas même voulu donner à Babylone!) je devinai bien aiſément que c'étoit à deſſein de nous ſéparer, & de me contraindre à épouſer Périnte, en ſon abſence. J'en tombai malade d'affliction & de crainte.

Notre tuteur, ou pour mieux dire, notre ennemi, uſa de tout l'art poſſible, pour déguiſer ſon action. Il publia par-tout, qu'il avoit envoyé Alceſte aux écoles d'Athènes, & témoigna de grands regrets de ſon abſence. Il affectoit même d'en être touché devant moi, ſoit qu'il voulût me gagner par cette complaiſance, ou que ce fût pour m'ôter tout ſujet de ſoupçon. Il me traita avec douceur; & de toutes les perſécutions paſſées, il ne me reſtoit plus que les empreſſemens de ſon fils, qui m'étoient inſupportables. Un jour qu'ils étoient près de ma chambre, pour me rendre viſite, je l'en-

tendis qui diſoit à Périnte comme en ſecret, mais aſſez haut pour être entendu, qu'il venoit de recevoir des nouvelles de la mort d'Alceſte; que le vaiſſeau où il s'étoit embarqué, avoit malheureuſement péri, mais qu'il falloit ne m'en rien dire. En débitant cette ſourde nouvelle, il croyoit bien ne pas avancer un menſonge, n'en ayant point entendu parler depuis. Je crus, comme lui, cette mort véritable; & quand ils entrèrent, ils me trouvèrent évanouie. On me fit revenir : mais je ne doutai point que ce coup ne fût parti de la main de notre ennemi: & qu'il ne lui avoit ainſi procuré la mort, que pour délivrer ſon fils d'un rival, ou pour s'emparer de nos biens, ſi je réſiſtois à ce mariage.

Il n'y avoit point de jour, en effet, qu'il ne tâchât de m'y diſpoſer : car quoiqu'il fût aſſez sûr qu'Alceſte ne reparoîtroit jamais, il vouloit ſe précautionner contre tous les haſards; & il n'y avoit pas pour cela de meilleur moyen, que de conclure promptement nos noces. Ce fut alors que je fus plus convaincue que jamais de leur perfide deſſein. J'avois eu juſques-là pour Périnte cette averſion que nous avons naturellement pour toutes les choſes où l'on veut nous forcer : mais quand l'image de cette mort ſe joignit à l'averſion; quand je vis qu'on vouloit m'obliger à devenir le prix du ſang d'Alceſte, je n'eus pour eux que de l'horreur. Qu'il prenne mes biens, diſois-je, pourvû qu'il me laiſſe la

liberté. Elle me ſera plus douce toute ſeule, que toutes les richeſſes du monde avec ſon fils. Qu'il s'en empare ſans ſcrupule. S'il a commis un meurtre, ſans en être intimidé, le vol ne doit pas lui faire peur.

Ce n'étoit plus en ſecret que je faiſois ces plaintes: je m'en découvrois ſans déguiſement à tous ceux que je voyois; parce qu'après la mort d'Alceſte, il n'y avoit plus rien à craindre pour moi. J'euſſe ſouhaité, aux dépens de tout mon bien, pouvoir fuir en un pays éloigné, d'où je n'entendiſſe jamais parler de lui ni de ſon fils.

Il y avoit alors dans Babylone un jeune Perſan de qualité, avec qui Alceſte avoit contracté une amitié des plus parfaites. Il ſe nommoit Oxiarte, & ils étoient à peu près de même âge. Il avoit depuis long-temps conçu une grande paſſion pour moi: mais ſachant celle d'Alceſte, dont il reſpectoit l'amitié, il s'étoit toujours contraint à n'en rien faire paroître. Le bruit de cette mort lui fit croire qu'il pourroit alors m'en parler, & me demander une place que ſon ami n'étoit plus en état d'occuper. Si j'euſſe été capable alors de former une inclination nouvelle, j'aurois cru être injuſte de réſiſter à la ſienne: car il n'en fut jamais de plus généreuſe, de plus ſincère, & de plus diſcrete. Mais Alceſte avoit emporté avec lui toutes les affections de mon cœur. Oxiarte, lui dis-je, quand

ma douleur ne m'empêcheroit pas de ſonger à un nouvel engagement, je ſuis entre les mains d'un tuteur barbare, qui ne vous accorderoit certainement pas un conſentement ſi contraire à ſes deſſeins. Ce que je puis vous dire, c'eſt que j'ai tant d'horreur pour lui, & pour le mariage qu'il me deſtine, qu'il n'y a rien de conforme à l'honneur, que ne puiſſe attendre de moi celui qui aura le courage de m'en délivrer, & qui me mettra en état de lui marquer ma reconnoiſſance.

Il n'en falloit pas davantage, pour diſpoſer Oxiarte à tout entreprendre. Il voulut ſeulement ſavoir en quels lieux je méditois ma retraite. J'avois oui dire, que mon père étoit originaire de Tempé, & qu'il y avoit encore une ſœur, & quelques parens. Je n'en ſavois pas le nom, mais j'eſpérois les découvrir, quand j'y ferois. Je lui témoignai donc, que c'étoit là le lieu que j'aurois voulu pour azile. Oxiarte ne balança pas un moment; & trop content du peu d'eſpérance que je lui donnois, il prépara tout avec une diligence & un ſecret incroyables. Il jouiſſoit d'un fort grand patrimoine, n'ayant plus ni père ni mère. Il le vendit; & s'étant fait par ce moyen un fond conſidérable en argent, & capable de réparer la perte de celui que j'abandonnois, nous ſortîmes une nuit de Babylone; & ayant en peu de jours gagné la ville de Tyr, nous nous embarquâmes heureuſement ſur mer,

avant qu'on eût le loiſir de nous joindre. Mais j'ai ſujet de croire que le tuteur ne ſe donna pas de grands mouvemens pour r'avoir ſa pupille. Je n'emmenois qu'une fille avec moi, & j'abandonnois tout mon bien : c'étoit tout ce qui lui faiſoit envie. Je ne crois pas non plus, que Périnte, quoi qu'il m'en ait dit depuis, n'en fût auſſi bien-tôt conſolé : car quelle amitié puis-je me figurer dans un homme qui me traite d'eſclave, & qui m'a fait les outrages que vous avez vûs ?

Périnte, qui avoit déjà eu bien de la peine à s'empêcher de l'interrompre, voulut parler en cet endroit, où il ſe trouvoit cité : mais les bergers lui ayant témoigné qu'ils l'écouteroient à ſon tour, tant qu'il le voudroit, il laiſſa à la belle Eliante la liberté de continuer ; ce qu'elle fit en ces termes.

Nous voguâmes le plus heureuſement du monde, les premiers jours. Oxiarte étoit ſans ceſſe à mes côtés ; & quoique ſa paſſion pour moi fût extrême, il faiſoit grâce à une douleur auſſi récente & auſſi vive que la mienne.

Vers le cinquième jour, nous entendîmes du bruit ſur le Tillac. Nous y montâmes, & fûmes, auſſi-bien que les matelots, ſurpris d'un grand feu qui paroiſſoit fort loin, & dont on ne pouvoit s'imaginer la cauſe. Quelques-uns crurent que c'étoient des vaiſſeaux qui avoient pris feu ; & notre pilote, plus humain qu'il n'eſt ordi-

naire à ces gens-là, fit tourner la proue de ce côté, ſans trop s'éloigner pourtant de ſa route, pour voir s'il n'y avoit point là quelques miſérables, qui puſſent profiter de ſon ſecours.

En avançant, on reconnut que ce feu étoit beaucoup plus loin & plus grand qu'il ne nous avoit d'abord paru. Vous euſſiez dit de l'embraſement d'une ville entière; & l'on ſavoit pourtant, qu'il n'y en avoit point en cet endroit. Ainſi, plus nous avancions, plus l'étonnement, la curioſité, & l'épouvante croiſſoient. Enfin s'en étant plus approché, on s'apperçut que c'étoit une Iſle, où une Forêt étoit en feu. Nous diſcernâmes deux ou trois hommes ſur le rivage, qui nous tendoient les bras, & qui faiſoient voir par leurs geſtes ſupplians, qu'ils nous demandoient ſecours. Le généreux Oxiarte fut des premiers à exciter les matelots à cette œuvre de charité; il fut auſſi de ceux qui ſautèrent dans l'Eſquif, pour aller à ces inconnus. Il y trouva trois perſonnes, maigres, décharnées & hideuſes. On les fit entrer ſans tarder dans l'Eſquif, & Oxiarte ſe mettant en devoir d'interroger l'un de ces malheureux inconnus, ſur la cauſe de l'incendie, fut bien étonné de le voir lui ſauter au col, & l'embraſſer étroitement. Ah, mon cher Oxiarte! lui dit-il, eſt-il poſſible que ce ſoit vous? Ne m'apprendrez-vous point des nouvelles d'Eliante? Ces mots, & le ton de la voix, lui découvrirent bien-tôt Alceſte; il ne laiſſa pas

de le regarder à deux fois, tant ſon ami étoit méconnoiſſable. Il le reconnut enfin; & tout interdit, il l'embraſſa, ſans lui pouvoir rien dire. Alceſte redouble ſes témoignages d'amitié; & impatient de ſavoir de mes nouvelles, il lui demande de nouveau, s'il y a long temps qu'il eſt ſorti de Babylone, & en quel état il m'y a laiſſée? Mais Oxiarte vraiment ſaiſi de cette rencontre, ne lui répondit que par des ſoupirs. Ce ſilence perſuade Alceſte de tout ce qu'il ſe peut figurer de plus fâcheux. Il croit que ſon ami ne lui veut rien dire, parce qu'il n'a rien que de funeſte à lui apprendre; & dans cette penſée, tranſporté de douleur: ah! s'écrie t-il, je ne vois que trop ce que c'eſt. Eliante eſt morte, ou mariée à Périnte; & vous me le célez, pour ne pas me donner le coup de la mort. C'eſt donc là, Eliante, à quoi j'étois réſervé? Mais il ne ſera pas dit que je ſurvive à votre mariage ou à votre mort. A ces mots, il ſe mit en devoir de ſe précipiter dans la mer: mais Oxiarte le retint; & lui ſerrant étroitement la main: Non, Alceſte, lui dit-il, Eliante n'eſt ni mariée ni morte, & vous allez même la voir dans notre vaiſſeau. Il voulut alors s'expliquer: mais à la première parole, une rougeur lui couvrit le front, & Alceſte lui vit refermer la bouche, & baiſſer les yeux, avec quelque marque de honte. Il lui étoit impoſſible de deviner ce qui pouvoit obliger Oxiarte à ne lui rien dire, & à altérer la joie

qu'une pareille rencontre devoit lui donner. Il le preſſa de lui dire au moins l'état où j'étois, ne pouvant ſe figurer autre choſe, ſinon que j'étois dangereuſement malade. Raſſurez-vous, trop heureux Alceſte, lui dit Oxiarte, il n'y a rien à craindre pour vous, ni pour Eliante; tout le danger n'eſt que pour moi. Alceſte le conjura avec la dernière inſtance, de le tirer de la nouvelle inquiétude qu'il lui donnoit.

Pendant cet entretien, l'Eſquif ſe rapprochoit de nous, & je n'avois pas eu peu d'étonnement de deſſus le tillac, de voir ces embraſſemens & ces démonſtrations de familiarité entre Oxiarte & l'un de ces hommes. Je ne vous cèle point qu'un certain battement de cœur ſembla m'avertir que j'y avois quelque part: mais je n'oſois me flatter que c'étoit Alceſte que j'allois voir. J'examinois cependant avec une attention extrême, tout ce qui ſe paſſoit entr'eux. J'obſervois les traits de cet inconnu, ſans me les rappeler, tant le changement étoit remarquable en lui. Quand ils furent proches, & qu'on leur eut jeté l'échelle pour monter, j'entendis Oxiarte qui lui dit: allez, trop heureux Alceſte, allez prendre une place que les Dieux vous ont réſervée, tandis que je vais prendre celle qu'ils ont préparée à mon infortune.

S'il vous eſt mal-aiſé d'imaginer l'effet que firent ſur moi ces paroles, il m'eſt encore plus difficile de vous le dépeindre. Le voile que je

roit auparavant ſur mes yeux un changement ſi grand du viſage & de l'habit d'Alceſte, diſparut dans le moment, mon imagination me rapporta ces premiers traits, qui me l'avoient fait trouver autrefois ſi aimable, & je me ſentis pénétrée tout-à-coup de la joie la plus ſenſible. Alceſte, lui dis-je, eſt-il poſſible, que ce ſoit vous? Je n'en pus dire davantage: un ſaiſiſſement ſi agréable & ſi imprévû, m'ôta le peu de forces qui me reſtoit; & ne pouvant me ſoutenir, je me laiſſai aller dans les bras de la fille qui me ſervoit.

Alceſte de ſon côté ne m'eut pas plutôt apperçue de l'eſquif, que plus tranſporté encore que moi, il monte, ou plutôt il vole dans notre vaiſſeau, ſans prendre garde à ce que lui diſoit Oxiarte, & il ſe vint jeter à mes pieds. Mais je m'engage inſenſiblement, ſages bergères, à vous en dire plus que vous ne m'en avez demandé; & comme c'eſt là tout ce qui ſe paſſa en l'abſence d'Alceſte, c'eſt à lui maintenant à reprendre le récit des aventures qui nous ſont arrivées depuis, & dont aucune ne s'eſt paſſée ſans lui.

Elle jeta modeſtement les yeux ſur Alceſte, pour le convier à parler: mais il s'en défendit; & la compagnie ayant marqué qu'elle ſouhaitoit d'entendre le reſte de la même bouche, elle fut obligée de reprendre la parole; ce qu'elle fit en ces termes.

Tandis que nous étions Alceſte & moi dans les premiers tranſports que cette entrevue nous cauſoit, on nous avertit qu'Oxiarte étoit demeuré dans l'Eſquif; qu'il refuſoit d'en ſortir; & que par un déſeſpoir dont la raiſon étoit inconnue, il vouloit qu'on le remenât, & qu'on le laiſsât ſur ces triſtes bords. Cette réſolution ſurprit tout le monde. Je ne fus pas long-temps à en comprendre le motif, & je vis bien que c'étoit l'effet du déſeſpoir où le jetoit le retour d'un ami, qui ruinoit les prétentions de ſon amour. Alceſte qui n'en ſavoit rien, mais que l'étrange deſſein d'Oxiarte alarmoit, me demanda ce que j'en ſavois; & ayant compris la choſe dans le peu que je lui en dis; je vis dans l'inſtant le feu lui monter au viſage, une pâleur ſuccèder à cette rougeur ſubite, & je remarquai dans ſes yeux toutes les marques de la plus vive douleur. O Dieux, s'écria-t-il, tant de peines & de traverſes que j'ai ſouffertes, ne méritoient-elles pas au moins une conſolation qui ne fût pas mêlée d'amertume! Il me demanda la permiſſion de me quitter pour un moment; & courant à ſon ami, il le força, par ſes embraſſemens & par ſes prières, à quitter ſon funeſte deſſein, & il le fit monter avec lui dans le vaiſſeau. Alors on reprit la route, & nous nous retirâmes tous les trois dans un lieu particulier du bâtiment, pendant que les autres interrogeoient à l'envi ces deux inconnus, ſur leur aventure, &

ſur le ſujet de l'incendie, qui continuoit toujours dans l'Iſle. Alceſte nous l'apprit à nous autres. Il nous dit qu'après une misère, qui de trente perſonnes, les avoit réduits à trois; ne voyant paſſer aucun vaiſſeau aſſez proche, pour s'en faire appercevoir, & n'y ſachant point de remede, ils s'étoient aviſés de mettre le feu à la forêt, dans l'eſpérance que la flâme ſe faiſant voir de loin, elle attireroit peut-être la curioſité de quelques navires paſſans, & les appeleroit ainſi à leur ſecours. Que pour cet effet, ils avoient amaſſé quantité de feuilles, qu'ils avoient expoſées au ſoleil pour les deſſécher; & qu'à l'aide des cailloux qu'ils avoient frappés l'un contre l'autre, ils y avoient mis le feu, ſoutenu d'abord par des branches d'arbres ſéches, & qui s'étant pris enſuite aux arbres mêmes, avoit embraſé toute la forêt.

Il fallut après, lui rendre compte pourquoi & comment nous étions ſortis de Babylone; & l'on ne peut dire combien il fut touché de la généroſité d'Oxiarte, quand je lui appris qu'il avoit abandonné ſa patrie, renoncé à tous ſes proches, & vendu tous ſes biens, pour me ſecourir, & pour me ſuivre par-tout où je voudrois aller. Quoiqu'il vît bien qu'il ne devoit imputer cette généroſité, qu'à une paſſion contraire à la ſienne, il l'en remercia, & l'embraſſa mille fois, non point comme un rival, mais comme un ami ſincere. Oxiarte faiſoit de ſon

mieux pour répondre à ces témoignages d'amitié : mais on voyoit bien quels efforts il ſe faiſoit pour vaincre un certain poids de triſteſſe, dont ſon ame étoit accablée. S'il ouvroit la bouche pour dire une parole, il la refermoit dans le moment, ſans qu'il en ſortît que des ſoupirs; & nous ne comprenions ce qu'il vouloit nous apprendre, que par la peine & la répugnance qu'il ſentoit à s'expliquer. Enfin il rompit ce long ſilence; & après s'être déchargé le cœur des ſanglots qui le preſſoient, il prit la main d'Alceſte, qu'il ſerra tendrement; & me regardant avec quelque ſorte de confuſion : Que penſerez-vous de moi, me dit-il, de me voir dans la douleur, quand je recouvre le meilleur ami que j'aye au monde ? Alceſte, continua-t-il, que j'appréhenderois que vous ne me cruſſiez coupable envers vous, ſi vous connoiſſiez moins le prix de ce que vous m'enlevez ! Je vous aime, mon cher Alceſte, & je prends Eliante à témoin, que les ſentimens que j'ai conçus pour elle, n'ont jamais violé les droits de mon affection pour vous; que jamais je ne me ſuis déclaré ſon amant, tant que j'ai crû ne pouvoir l'être ſans devenir votre rival. Je vous dirai bien plus, car enfin j'atteſte les Dieux, qu'à l'heure même que je vous parle, j'ai encore pour vous toute l'amitié que je vous dois, & que je vous ai tant de fois jurée. Mais que l'amitié la plus forte, ſe trouve foible,

quand elle vient s'oppoſer à un amour fondé ſur des eſpérances ſi légitimes ! quand il faut s'arracher, pour ainſi dire, le cœur, pour en faire un ſacrifice à ſon rival ! & que tel qui donneroit ſa vie volontiers pour un ami, ſe trouve refroidi, quand il faut lui céder une maîtreſſe !

Pendant qu'il parloit, les larmes lui tomboient des yeux. Alceſte avoit peine auſſi à retenir les ſiennes ; & je vis bien que ce n'étoit pas ſans ſe faire effort, qu'il put lui parler ainſi : Je n'ai garde de me plaindre de vous, généreux Oxiarte : ce ſeroit à vous à me reprocher qu'au moment que vous me ſauvez la vie, & me rendez une maîtreſſe, je viens troubler votre repos avec tant d'ingratitude. Mais vous êtes trop juſte, pour imputer à votre ami, les caprices, & peut-être les injuſtices de la fortune. Souffrez donc que dans un malheur où je ne puis me plaindre de vous, je m'en prenne à cette même fortune, qui après m'avoir ôté un ami & une maîtreſſe, me les rend dans un temps fatal, où je me vois obligé d'être infidèle à l'amour, ou ingrat envers l'amitié. Ah, mon cher Oxiarte ! que ce que vous venez de dire, eſt bien vérifié en moi, & que je reſſens bien que la perte de la vie eſt peu de choſe au prix de perdre une maîtreſſe.

Un entretien ſi douloureux le devoit être pour moi, qui le faiſois naître : mais nous en fûmes

retirés par le bruit qui s'éleva ſur le tillac, & parce qu'on nous dit, qu'on appercevoit un vaiſſeau qui venoit vers nous, & qu'on jugeoit être celui d'un fameux corſaire, nommé Pantauque, qui déſoloit cette mer. On fit prendre auſſi-tôt les armes à tout le monde. Je n'en avois d'autres que mes vœux & mes prières. Mais, helas! qu'elles furent peu exaucées! Le vaiſſeau ennemi nous attaque, le combat ſe donne, & l'on s'accroche. J'ai oui dire à Pantauque même, qu'Alceſte & Oxiarte y firent des choſes qui paſſent toute créance; & que s'il y eût eu encore deux hommes pareils dans notre parti, la victoire nous ſeroit demeurée. Mais n'étant pas ſecondés nous fûmes vaincus. Alceſte accablé ſous le nombre, fut ſaiſi par derriere, & fait priſonnier; & ce qu'il y eut de plus déplorable dans notre défaite, nous y perdîmes le généreux Oxiarte. Il pouvoit ſe ſauver, s'il l'eût voulu; car les ennemis l'ayant pouſſé dans un coin, lui crierent long-temps qu'il ſe rendît, & vouloient eux-mêmes l'épargner : mais il cherchoit ſans doute à mourir. En effet, il ſe jeta au milieu d'eux; & leur ayant donné le moyen de l'attaquer de toutes parts, il tomba percé de coups, prononçant pour dernieres paroles, les noms d'Alceſte & d'Eliante.

Elle ne pût pourſuivre, ſans donner quelques larmes au ſouvenir de ce malheureux amant;

amant; après quoi elle reprit ainſi ſa narration.

Nous voilà donc Alceſte & moi en la puiſſance d'un corſaire, qui nous fait charger de chaînes, & qui d'un malheur, nous rejette en un autre plus ſenſible: car qu'y a-t-il de plus affreux que l'eſclavage? Nous en ſentîmes la rigueur dès l'abord. Le corſaire non content d'avoir coulé à fond notre vaiſſeau, après en avoir ſorti tout ce qu'il vouloit ſe conſerver, nous avoit tous ſéparés, de peur de révolte. J'étois avec d'autres femmes, qu'un malheur égal au mien avoit deſtinées à la captivité; & mon plus grand chagrin étoit de ne rien ſavoir de ce qu'étoit devenu Alceſte. Il étoit dans la même inquiétude à mon égard; & tout ce que nous avions déja ſouffert, n'approchoit pas de ce qui nous arrivoit; parce que nous n'avions juſques-là guères appréhendé que pour nous-mêmes; & qu'alors nous craignions réciproquement l'un pour l'autre. J'enviois le ſort d'Oxiarte, quoique je le plaigniſſe.

Enfin, je ſçus d'un ſoldat à qui ma douleur fit pitié, qu'Alceſte étoit vivant; & par ſon moyen nous nous donnâmes deux ou trois fois de nos nouvelles. Il s'étoit paſſé quelques jours que je n'en avois rien appris, quand un matin l'on me tira de ma priſon, avec quelques autres femmes, & que nous ayant fait entrer dans une chaloupe, on nous mena vers une Ville ſituée

ſur une côte, près de laquelle notre vaiſſeau étoit depuis quelque temps à la rade. Je l'entendis appeler Paphos, & le Pays l'Iſle de Chypre. Dès que nous fûmes à terre, nous vîmes venir à nous pluſieurs ſortes de perſonnes, tant hommes que femmes; & il y en eut une entr'autres, qui s'arrêta fort long-temps à me conſidérer. Après m'avoir bien regardée, j'entendis qu'elle demanda à ceux qui nous conduiſoient, ce qu'ils me vouloient vendre; & étant convenue du prix, elle ordonna que l'on me menât chez elle. L'on vendit encore quelques-unes de mes malheureuſes compagnes, & l'on remena les autres dans le vaiſſeau.

Je me vis alors eſclave, ſans ſavoir quelles étoient les mœurs, la condition, ni l'humeur de la maîtreſſe à qui j'étois vendue, & c'étoit toutefois la moindre de mes peines: l'inquiétude que j'avois d'Alceſte, étoit la plus rude. Il y avoit huit jours & plus que je n'avois ſu de ſes nouvelles. Je croyois bien qu'après avoir mis les femmes en vente, on y expoſeroit les hommes; & je craignois pour lui quelque maître cruel, enviſageant par avance avec frayeur les mauvais traitemens qu'il alloit éprouver.

La maiſon où l'on me conduiſit, étoit bâtie ſur le port; & ma nouvelle maîtreſſe ayant à ſortir, avoit ordonné qu'en l'attendant, on me renfermât dans une chambre. Les fenêtres donnoient ſur la mer; & je pouvois découvrir

de-là tout ce qui alloit & venoit ſur notre vaiſſeau. J'étois attentive à conſidérer ſi l'on ne débarqueroit point les hommes pour les vendre : mais je fus bien ſurpriſe de voir, qu'après avoir fait remonter les femmes qui n'avoient pû être vendues, les matelots levèrent l'ancre, mirent les voiles au vent, & s'élargirent en pleine mer.

Ce fut à ce coup que je déſeſpérai de revoir jamais Alceſte. J'étois preſque ſûre que les hommes n'avoient point encore été expoſés : le vaiſſeau partoit ; & je ne pouvois douter qu'on ne le vendît en quelque autre côte. Je recommençai donc à pleurer de plus belle, à jeter des cris, & à me déſeſpérer. J'étois en ce triſte état, quand j'entendis que ma maîtreſſe étant rentrée, commandoit qu'on m'allât chercher. J'ouis peu après ouvrir la porte, & c'étoit Alceſte qui l'ouvroit.

Si jamais il y eut un ſujet de ſurpriſe, vous jugez bien que c'en fut un pour moi. Il n'en eut pas tant, & ſa joie ne tenoit rien de l'étonnement ; ce qui me fit croire qu'il étoit déjà inſtruit du lieu de ma détention.

Ce n'étoit pas le temps de nous répandre en careſſes. Il me dit qu'il y avoit près de huit jours qu'il avoit été vendu au vieillard chez qui nous étions : Qu'il avoit été aſſez heureux pour acquérir ſes bonnes grâces ; que ce maître avoit une fille déjà veuve, qui le gouvernoit ; & que cette fille ayant beſoin d'une eſclave, il lui

avoit dit, qu'il y en avoit une dans le vaiſſeau, dont il avoit oui dire beaucoup de bien : mais qu'il lui en avoit parlé ſans affectation, de peur de ſe rendre ſuſpect ; & nous convinmes à l'inſtant, de nous comporter de façon, qu'il ne parût pas que nous nous fuſſions jamais connus.

Il me conduiſit à ma maîtreſſe. Son père étoit alors avec elle. Ils me virent, m'interrogèrent, & j'eus le bonheur de ne pas déplaire à la fille : mais je n'eus que trop celui d'être agréable au père. Quoiqu'il fût à peu près dans l'âge, où les hommes ſont vertueux par néceſſité, il avoit encore l'inclination portée avec fureur aux femmes, & la jeuneſſe la plus floriſſante n'avoit pas des paſſions plus folles. Je ne fus pas long-temps à m'en appercevoir, & je me crus obligée d'en avertir ſa fille. Elle me loua de ma conduite, & m'ordonna de l'inſtruire de toutes les démarches de ſon père. Elle m'aida même à lui retrancher les occaſions de me parler, & ſurtout de me trouver ſeule avec lui ; en ſorte qu'elle me menoit par-tout avec elle. La paſſion de ce vieillard s'accrut par les obſtacles. Il ne vouloit pas pourtant que ſa fille en fut informée, & ne croyoit pas que je lui en euſſe rien dit. Il chercha un médiateur, & Alceſte fut ſon confident. Ce fut pour nous une conjoncture aſſez favorable pour nous voir : car nous avions plus à nous garder du père que de la

fille, & il nous fourniſſoit le moyen de n'avoir à nous cacher qu'à une ſeule perſonne. Nous paſsâmes ainſi quelques mois, durant leſquels, pour prolonger ce peu de liberté que nous avions, Alceſte étoit obligé d'entretenir ſon maître dans l'eſpérance, feignant de temps en temps quelque progrès ſur mon eſprit, à meſure qu'il le jugeoit à propos. Mais il ne pouvoit pas toujours l'abuſer, & il le faiſoit même avec répugnance & avec honte. Il fallut enfin annoncer au bon homme, qu'il n'y avoit rien à eſpérer pour lui, & il ne s'en rebuta point. Il pria de nouveau Alceſte, il le preſſa de continuer ſes ſollicitations, juſqu'à promettre de m'épouſer, ſi je ne voulois pas l'écouter autrement. Son eſclave lui remontra le tort qu'il feroit à ſa famille & à lui-même, & il eſſaya de ſon mieux à le détourner de ce deſſein. Comme Alceſte lui parloit avec beaucoup plus de ſincérité qu'un autre, pour détourner un coup qu'il appréhendoit, & que d'ailleurs ſes conſeils étoient très-raiſonnables, non-ſeulement ſon maître ne lui en vouloit point de mal, mais il recevoit ſes avis, comme autant de marques de ſa fidélité: mais c'étoit auſſi ſans en vouloir profiter; il approuvoit ſes conſeils, & ne les ſuivoit point; & non content de me faire parler, il avoit recommencé à me ſolliciter lui-même. Nous paſsâmes plus d'un an dans cette perſécution. J'en avois déjà parlé à ſa fille, &

je ne pus me diſpenſer de m'en plaindre de nouveau, lui révélant la propoſition qu'il me faiſoit de me prendre pour femme. Elle en fut alarmée, & me promit d'y apporter du remède. Elle l'y apporta en effet, mais d'une manière bien fâcheuſe pour nous.

Il ſe fait à Paphos un grand trafic de femmes & de filles eſclaves; & comme l'iſle, & ſur-tout la ville de Paphos, eſt dédiée à Vénus, la religion conſacre ce commerce. L'on y vient de toutes parts vendre & acheter des filles; & dans les jours deſtinés à cette vente, il y a un concours incroyable de monde. Ma maîtreſſe ne manqua point de m'expoſer en vente à la première fête qui ſurvint. Nous ne nous attendions à rien moins; elle n'avoit même eu garde d'en rien dire, de peur que ſon père en étant informé, ne s'y opposât. Je fus vendue, & je partis ſans voir Alceſte. Mais ſi ſa douleur fut grande, la mienne n'étoit pas moindre, en conſidérant dans quelles mains je tombois.

Il faut vous dire, ſages bergères, que durant tous ces divers changemens de notre fortune, il en étoit arrivé d'autres à Babylone, dans la famille de Périnte. Son père ſe voyant délivré d'Alceſte & de moi, & ayant tout notre bien entre les mains, n'eut plus d'autre appréhenſion, que de nous revoir un jour le lui redemander. Le retour des marchands à qui il avoit confié Alceſte, l'avoit aſſez perſuadé qu'il n'a-

voit rien à craindre de ſa part : mais il ignoroit où je m'étois retirée ; & il ne regardoit pas comme une choſe impoſſible que l'un de nous ne retournât ; que nous ne puſſions même nous retrouver Alceſte & moi, & qu'en nous mariant, nous n'euſſions droit de lui faire rendre notre bien. Il prit la réſolution de ſortir lui-même de Babylone, & de tranſporter ſes biens & ſa famille au pays de ſa naiſſance ; c'eſt-à-dire, à Tempé, où il croyoit bien que nous ne l'irions pas chercher. Il met donc en état ſes affaires, & part avec ſon fils : car ſa femme & ſa fille étoient mortes depuis mon départ. Il vient par le chemin ordinaire, s'embarque à l'un des ports de Syrie, & paſſe auprès de l'iſle de Chypre. Il avoit été attaqué en chemin d'une maladie, qui augmentant de jour à autre, le réduiſit à une telle extrémité, qu'on jugea à propos de le débarquer. On le deſcendit à Paphos, où il mourut en peu de temps. C'étoit au temps de l'une de ces fêtes de Vénus, où ma maîtreſſe m'expoſoit en vente. Périnte qui avoit déjà rendu les derniers devoirs à ſon père, voulut, avant de partir, voir ce marché, qui étoit une curioſité pour lui, & il m'y rencontra. S'il eut de la ſurpriſe, c'eſt ce dont je ne doute point ; s'il eut de la compaſſion, c'eſt ce qu'il voudra faire croire, mais ce qu'il ne peut perſuader. Il m'achette enfin. Fut-ce pour me faire libre ? Comment le pourroit-il dire, puiſqu'il prétend que

je ſuis encore ſon eſclave ? Il remonte ſur mer ; il me fait embarquer avec lui, & nous arrivons à Tempé.

Cependant le maître d'Alceſte ayant appris que ſa fille avoit diſpoſé de moi, envoye promptement ſon eſclave, pour ſavoir entre les mains de qui je puis être, & lui donne ordre de me racheter, à quelque prix que ce fût. Alceſte reçut cette commiſſion avec joie : mais on la lui avoit donnée trop tard ; nous étions déja partis. Il s'informe de moi, & il apprend de ces marchands d'eſclaves, que j'avois été vendue à un jeune étranger ; on lui déſigne l'hôtellerie où il avoit logé. Il y court, & on lui nomme Périnte, dont le père, lui dit-on, étoit mort quelques jours auparavant dans l'iſle ; qu'il venoit de Babylone, & s'en alloit en Gréce, au lieu de ſa naiſſance. L'éclairciſſement qu'eût Alceſte par ce moyen, lui donna de cruelles alarmes. Il en porta la nouvelle à ſon maître, qui apprenant mon départ, & la tromperie de ſa fille, en conçut un tel chagrin, qu'il en mourut en moins de huit jours. Il laiſſa en mourant, toutes les marques de ſon indignation contre ſa fille, & du contentement qu'il avoit eu du ſervice d'Alceſte. Il la déshérita, & donna la liberté à ſon eſclave, & le fit l'héritier de tous ſes biens. Mais Alceſte n'eſtima que la liberté, qui lui laiſſoit celle de me chercher. Il ne crut pas devoir profiter du

dépit d'un père contre ſa fille, qui ne l'avoit offenſé que par un principe d'honneur. Il la remit en tous ſes droits; & d'une ſucceſſion conſidérable, il n'en prit que ce qu'il jugea lui être abſolument néceſſaire pour courir après moi.

Il n'eſt ici que depuis huit jours, & il y a déja plus d'un mois que nous y ſommes. Je ne vous celerai rien de tout ce que Périnte pourroit vous dire à ſon avantage. J'avoue que pendant le voyage, il ne m'a fait aucuns mauvais traitemens, & que depuis notre arrivée en ces lieux, il s'eſt offert plus d'une fois à m'épouſer, me préſentant la liberté à ce prix. Mais étois-je obligée de payer ſi cherement une liberté qui m'eſt due, & que je n'ai perdue que par la perfidie de ſon Pere? S'il m'a rachetée, n'eſt-ce pas aux dépens de mon bien, dont il s'eſt emparé? Je conviens de même, que j'ai cherché tous les moyens poſſibles de ſortir de ſes mains; & je ne les ai trouvés que par la diligence d'Alceſte.

Il apprit, en arrivant ici, que Périnte logeoit à Gonnes. L'exactitude avec laquelle j'étois obſervée, lui ôtant tous moyens de me parler, il réuſſit à me faire tenir un billet, par lequel il m'annonçoit ſa venue, & me prioit de lui fournir une occaſion de me voir. C'eſt ce qui m'étoit impoſſible: mais ſachant que mon père avoit ici une ſœur, je le priai de s'en informer, dans l'eſpérance qu'elle pourroit nous

être utile. Alceſte a eu le bonheur de la trouver; & cette Tante eſt la perſonne que vous voyez devant vous.

Il l'inſtruiſit des particularités de notre fortune; & l'en ayant convaincue par toutes les circonſtances qu'il lui en rapporta, ils convinrent qu'il falloit commencer par me retirer d'entre les mains de Périnte, en attendant que nous puſſions diſpoſer toutes choſes pour me faire déclarer libre en juſtice, & l'obliger à nous rendre le bien de nos pères. Ma tante loua pour mon aſile, une petite cabane qui eſt à quelques ſtades d'ici, vers la mer, parmi les rochers du Mont Olympe. Elle jugeoit que je ſerois-là plus cachée que chez elle, & que j'y demeurerois plus en ſûreté contre les inſultes de notre ennemi. Alceſte s'étant aſſuré de cette habitation, vouloit m'enlever de force de la maiſon de Périnte; & ma tante eut toutes les peines du monde à arrêter ce deſſein que lui donnoit ſon amour & ſon courage. Elle lui fit conſidérer que cette action feroit trop d'éclat, & qu'ayant beſoin de tout le ſecret, il valoit mieux prendre la fuite la nuit, & me retirer dans l'aſile qui m'étoit préparé. Cela s'eſt exécuté ce matin avant le jour. J'y ſuis demeurée depuis ſans ſortir, & j'étois tantôt avec elle, pendant qu'Alceſte étoit allé donner ordre à nos affaires, quand Périnte, qui me faiſoit chercher de tous côtés, m'ayant lui-même décou-

verte, m'a fait le traitement auquel ces généreux bergers ſe ſont oppoſés. Voilà, ſages bergères, l'hiſtoire de nos infortunes. Il ne fut peut-être jamais de vie plus traverſée que la nôtre, & j'eſpere que vous jugerez qu'il ne fut jamais auſſi une violence plus injuſte que celle que Périnte me veut faire.

Eliante ayant ceſſé de parler, toute la compagnie n'admira pas moins la diverſité de tant d'événemens, qu'elle fut charmée de la grace avec laquelle la belle Perſane les avoit racontés & qu'elle plaignit la diſgrace de ces deux malheureux amans. Ergaſte, ſur-tout, comme le plus chaud & le plus fidèle ami du monde, ne pouvoit ſe laſſer de plaindre la mort du généreux Oxiarte, ni s'empêcher, dans ſon tempérament plein de feu, de condamner déja hautement & avec indignation, la perfidie du tuteur, qui avoit donné lieu à tant de traverſes, & la violence de ſon fils, qui les vouloit autoriſer. Célémante ſe déclaroit auſſi ouvertement pour la liberté de la belle Eliante, & pour le repos & la ſatisfaction du fidèle Alceſte. Agamée même, quoique plus accoutumé que ces deux bergers, à la forme des Jugemens, prononçoit déja dans ſon cœur la condamnation de Périnte, & avoit peine, dans une occaſion où le crime de cet accuſé lui paroiſſoit ſi viſible, à ſe ſouvenir que le premier principe de la juſtice, eſt de ne condamner perſonne ſans l'entendre.

Il n'y avoit que Philémon qui ſuſpendoit ſon jugement, par la profeſſion qu'il faiſoit de trouver du doute & de l'incertitude dans les choſes qui paroiſſoient les plus certaines. Lui ſeul conſidéroit cette affaire de ſens froid, ſans pencher encore de côté ni d'autre, quand Périnte leur parla ainſi.

Equitables bergers, ſi ce que vous ont dit Alceſte & Eliante, étoit vrai, il y auroit peut-être quelque juſtice dans leurs plaintes; & tout innocent que je ſuis, par leur aveu propre, des maux qu'ils diſent avoir ſoufferts, j'aurois mauvaiſe grace de vouloir profiter de la mauvaiſe foi de mon père. Mais de tout ce que l'un & l'autre ont dit, ce qui ſe trouve de véritable, c'eſt que je ſuis originaire de ce pays, & né en Perſe; qu'en revenant ici, & paſſant par l'iſle de Chypre, j'ai trouvé cette fille eſclave à Paphos; qu'elle m'a plû; que je l'ai achetée; & que cet inconnu, qui ſe donne le nom d'Alceſte, & que je n'avois point encore vû, eſt un homme qui me l'a enlévée, de complot avec cette vieille femme. Tout le reſte eſt une fable de leur façon, ſans fondement & ſans preuve. Auſſi voyez-vous qu'Alceſte ne ſe ſouvenoit déjà plus de ſa leçon, & qu'il a fallu, pour achever le conte, qu'il ait eu recours à cette fille, plus adroite que lui, & qui a peut-être le plus de part à la fiction. Quelle apparence en effet, que mon père ait voulu s'emparer du bien

de deux enfans, confiés à ſa bonne foi par ſes deux meilleurs amis ? S'il y avoit ſongé, ſe ſeroit-il contenté d'envoyer ce jeune homme dans un pays étranger, d'où il pouvoit revenir tôt ou tard ? Auroit-il même attendu juſqu'à l'âge, où il ne pouvoit plus cacher à ſon pupille la connoiſſance de ce qu'il étoit ? Et n'auroit-il pas plutôt choiſi le temps le plus près de ſon enfance ? Mais étant leur tuteur, ne ſe voyoit-il pas en quelque façon le maître de leur vie ? L'on n'eſt point méchant à demi ; & qui n'a point d'horreur pour le vol & la trahiſon, ne ſe fait pas un grand ſcrupule d'un meurtre. Les crimes ne peuvent guères s'aſſurer que par les crimes. Quand Polymneſtor roi de Thrace, voulut avoir les biens du jeune Polydore, qui lui avoit été confié, il ſe garda bien de l'envoyer, comme on vous le dit d'Alceſte, vers les colonnes d'Hercule, d'où l'on peut revenir par terre & par mer ; il l'envoya dans un pays d'où jamais l'on ne revient. Mais de plus, où eſt la vraiſemblance des aventures qu'on vient de vous débiter ? Un vaiſſeau s'entr'ouvre ſur mer ; une iſle ſe trouve là tout exprès pour recevoir l'inconnu : celle de Délos ne ſe forma pas plus à propos ni plus merveilleuſement pour la Déeſſe Latone. C'eſt, à ce qu'il dit, une iſle déſerte, où il n'y a ni habitation ni vivres ; & cependant il y demeure & s'y nourrit fort longtemps. Tous ſes compagnons meurent ; il n'y a

que lui, à la conſervation de qui vous diriez que les Dieux ſoient occupés. Il demeure au milieu des ſerpens, comme s'il avoit en ſa diſpoſition les charmes de Médée. Il embraſe une forêt, quoiqu'il ſe trouve ſans feu : ne le prendriez-vous pas pour un nouveau Vulcain ? A l'heure même, un navire paſſe, comme s'il y avoit eu rendez-vous ; & pour ſurcroît de merveilles, c'eſt juſtement ſon ami & ſa maîtreſſe, qui s'y trouvent, & qui le lui amenent. Mais comme cet ami ne paroît point, & qu'on pourroit leur demander ce qu'il eſt devenu, ils n'ont pas manqué de mettre là un corſaire à point nommé, pour les en défaire. Le reſte eſt de la même fabrique. Ils ſont vendus en des temps différens, achetés par différentes perſonnes ; & ils ſe rencontrent, par miracle, en eſclavage dans la même maiſon, & au ſervice des mêmes maîtres. Un vieillard s'enflâmme en un inſtant pour la fille ; & ſans perdre de temps, le garçon devient ſon confident. Un père déshérite ſa propre fille, & fait ſon rival ſon héritier. Quelles fables ! Ce généreux eſclave quitte en Chypre une ſucceſſion importante, tant il eſt peu ſenſible à l'intérêt ; & cependant, c'eſt pour avoir mon bien, que cet homme ſi détaché, vient, à ce qu'on dit, me faire un procès ! Mais comment oſe-t-il m'accuſer, après ce que cette fille vient de vous dire elle-même ? Elle eſt mon eſclave : & cependant l'ai-je traitée en eſclave,

depuis qu'elle eſt en mes mains? Ne l'ai-je pas conſidérée comme libre? comme ma ſœur? Ne vous a-t-elle pas dit, que j'ai eu juſqu'à la bonté d'en vouloir faire ma femme? Y a-t-il là quelque choſe qui convienne aux mœurs d'un homme que l'on veut faire paſſer pour un violent, pour un uſurpateur du bien d'autrui? En vérité, ſages bergers, c'eſt avoir une étrange opinion de vos lumières, que de prétendre vous abuſer par de pareilles ſuppoſitions! Car encore, ſi l'on vous en rapportoit quelques preuves; ſi l'on vous montroit ou ce teſtament de leurs pères ou ce teſtament de leur maître! Mais ils n'ont que leur parole pour piéces juſtificatives, ſi ce n'eſt que vous comptiez pour une grande preuve, le ſuffrage de cette vieille femme. Mais ils l'ont trompée la première, & cela leur étoit aiſé, puiſqu'elle ne les connoît pas. Vous ne pouvez donc douter que cet homme ne ſoit un impoſteur, & cette fille une eſclave fugitive; & puiſqu'ils tombent d'accord l'un & l'autre que c'eſt moi qui l'ai achetée, vous ne ſauriez me la refuſer comme à ſon maître.

Ce diſcours, accompagné d'aſſurance & de fierté, ne fit pas peu d'effet ſur l'eſprit de la troupe. Ils ſe regardèrent les uns les autres avec étonnement, comme pour ſe dire qu'ils s'étoient trop preſſés dans le jugement qu'ils en avoient d'abord porté, & que l'affaire avoit bien changé de face. Sur-tout la vieille femme, qui s'étoit

ſi facilement perſuadée d'être la tante d'Eliante; commença à ſe blâmer de trop de crédulité; & regardant tantôt Eliante, tantôt Alceſte, elle ſembloit leur demander ſucceſſivement à l'un & à l'autre, la preuve de ce qu'ils avoient avancé. Eliante, qui n'avoit qu'elle-même pour toute preuve de la vérité, & que ſa conſcience pour tout témoignage, étoit confuſe de ſe voir accuſer d'impoſture, & ſembloit avouer ſa défaite par ſon ſilence; & Alceſte qui ne s'attendoit à rien moins de la part de Périnte, qu'à ce déſaveu hardi de tant de faits qu'il ſavoit auſſi bien qu'eux, levoit les yeux & les mains au ciel, demandant aux Dieux la punition d'un crime, dont la conviction n'étoit pas en ſa puiſſance. Mais ſa cauſe étoit trop importante pour l'abandonner ſans réplique. Il pria les bergers de leur accorder encore un moment d'attention.

Je vous avoue, leur dit-il, que Périnte vient de me ſurprendre; & quelque mauvaiſe opinion que je duſſe avoir de lui, je ne m'attendois pas à tant d'audace. Il a eu raiſon de vous dire qu'on n'eſt guères méchant à demi, & que l'on ne peut aſſurer les crimes que par les crimes: mais ce qu'il a cru vous dire pour ſa juſtification, ne doit ſervir qu'à le confondre. Le menſonge étoit la ſeule voie qui lui fût utile, pour ſe diſculper de nos malheurs. Notre condition eſt bien déplorable! inconnus & étrangers en notre propre pays;

pays ; ſans parens, ſans amis & ſans biens, la fortune ne nous laiſſe qu'un témoin de ce que nous ſommes ; & c'eſt ce témoin qui nous conteſte notre état. Il nous demande le teſtament de nos pères, qui ne peut être que dans ſes mains, comme fils & héritier de notre tuteur ! Il nous objecte la diverſité & la rigueur de nos diſgrâces, qui en effet ſont preſque au-deſſus de toute croyance ; & c'eſt ſon père & lui qui les ont cauſées ! C'eſt donc de ſon crime même dont il veut faire ſa défenſe, & nous accuſer par ce qui doit opérer ſa condamnation ? Mais ſes propres raiſonnemens me donnent ſur lui un grand avantage. Si nos diſgrâces ſont ſi peu vraiſemblables, comment ſeroient-elles de notre invention ? Eliante n'eſt ſortie de chez ſon barbare que de ce matin ; je ne l'ai preſque pas vue de tout le jour ; je n'ai pû lui parler auparavant, tant il la gardoit de près : quand aurions-nous donc concerté tant de diverſes aventures ? Plus elles paroiſſent extraordinaires & artificieuſes, plus il auroit fallu de temps pour les inventer. Mais je puis dire que plus elles ſont incroyables, moins doivent-elles être ſuſpectes. Rien n'affecte tant la vraiſemblance, que le menſonge. Comme il a la vérité contre lui, il tâche au moins d'avoir pour lui l'apparence. Il ſait qu'il ne peut tromper qu'en imitant la vérité ; & comme il ne tend qu'à ſurprendre, il ne cherche auſſi jamais rien que de croyable. Mais il en eſt

tout autrement de la fortune. La bizarrerie des événemens eſt ce qui lui plaît. Comme elle fait tout ſans raiſon, on n'en doit pas attendre d'elle. Elle ſe ſoutient aſſez par autorité, pour négliger le vraiſemblable; & pareille aux tyrans, qui ont recours à la terreur pour s'établir & ſe faire craindre, elle n'affecte rien que de merveilleux & de cruel. En effet, qu'avions-nous beſoin de tant de détours, pour défendre la liberté d'Eliante? Etoit-ce pour donner plus de créance à notre récit? Périnte ne dit-il pas que c'eſt ce qui le rend incroyable? Aurions-nous pris tant de peine à nous imaginer ce qui ne pouvoit ſervir qu'à nous empêcher d'être crus? N'avions-nous pas une défenſe toute prête, & bien plus aiſée? Il ſuffiſoit de ſoutenir qu'Eliante eſt libre. Vous dites que je n'en ai point de preuves: mais il ne m'en faut point. Nous naiſſons libres, & la préſomption eſt toujours pour notre état naturel. C'eſt à vous d'apporter des preuves de ſon eſclavage, vous qui la prétendez réduire à une ſervitude ſi contraire au droit de la nature. Mais où ſont-elles? Vous l'avez achetée, dites-vous: où en eſt le contrat? où en ſont les témoins? Vous direz peut-être qu'elle l'a avoué elle-même. Mais ſi vous prétendez vous ſervir de ſa confeſſion, il ne faut pas la changer. Elle a dit, à la vérité, que vous l'aviez rachetée: mais c'eſt de ſon bien: encore n'étoit-elle tombée dans l'eſclavage que par le

crime de votre père. Ou ne vous ſervez pas de ſa confeſſion, ou laiſſez-là en ſon entier; car c'eſt un acte qu'on ne doit point diviſer. Mais ne pouvons-nous pas à meilleur droit vous oppoſer votre confeſſion à vous-même? Vous avez dit que vous l'avez conſidérée ici comme libre, & comme votre ſœur: vous ne l'avez donc pas tenue pour votre eſclave? A notre égard, il ne nous faut point de preuves pour ſoutenir ſa liberté; c'eſt aſſez que vous n'en ayez point qui la détruiſent. La nature nous fait tous libres, & notre naiſſance eſt notre titre.

Alceſte ſe tût, pour attendre le jugement des paſteurs. Périnte voulut répliquer: mais le raiſonnement de ſon adverſaire, & le témoignage de ſa propre conſcience le preſſant, il s'embarraſſa, il pâlit, & détruiſit, en ſe contredisant lui-même, une partie de tout ce qu'il avoit dit. Sa confuſion & ſon déſordre n'aidèrent pas peu les bergers à ſe déterminer, dans une conteſtation, qui de ſoi paroiſſoit aſſez difficile. Il eſt vrai que la franchiſe & l'ingénuité qui paroiſſoient dans Alceſte, la douceur & la modeſtie d'Eliante, & plus encore le préjugé favorable de la liberté, achevèrent de les fixer dans leur jugement. Agamée fut celui qui le prononça au nom de tous. Ils déclarèrent Eliante libre, & la remirent entre les mains de ſa tante & d'Alceſte. Ils ne décidèrent rien ſur la reſtitution de leurs biens, parce que ce point-là

n'étoit pas assez éclairci, & qu'ils n'en avoient pas été établis les arbitres.

Périnte peu content de l'arrêt, s'en retourna à Gonnes comme un furieux. Alceste & Eliante au contraire, donnèrent tous les témoignages possibles de leur satisfaction & de leur reconnoissance, & ils laissèrent dans l'esprit de leurs juges toute l'estime & toute l'amitié imaginables.

Le lendemain, dès que Tarsis fut éveillé, on leva le premier appareil, & l'on sonda sa blessure. Le chirurgien assura qu'elle étoit moins dangereuse qu'on ne l'avoit cru; & qu'à moins de quelque accident imprévû, on pouvoit s'en promettre en peu de temps, une entière & parfaite guérison. En effet, il passa ce jour-là & les suivans sans fièvre. La maison de Télamon ne désempliſſoit point, tant on s'empressoit à s'informer des nouvelles de son frère. Ergaste y étoit presque à toute heure; & il falloit, quoi qu'on pût lui dire, qu'il entrât toujours dans la chambre du blessé, son naturel ardent pour ses amis, ne lui permettant pas de se contenter de ce qu'il en auroit appris par d'autres. Célémante n'étoit pas moins exact à s'y trouver: mais il étoit plus patient, quand on lui faisoit entendre que Tarsis seroit incommodé de sa visite; & il trouvoit son compte à être dispensé honnêtement de la vue affligeante d'un ami malade: car il vivoit sur ce principe, que la

ſageſſe conſiſte à éviter les maux inutiles, & à ſe maintenir dans une agréable tranquillité. Agamée & Philémon y venoient auſſi, & Timothée y envoyoit tous les jours. La belle Aréliſe ſachant à quel point Philiſte en étoit touchée, ne la quittoit preſque pas, non plus que Télagie, Céliane, Coris, & pluſieurs autres, à qui ſon amitié étoit auſſi précieuſe, que ſa vertu leur étoit en vénération. Eléandre s'y trouvoit aſſez ſouvent; & quoiqu'il ne connût Tarſis que de réputation, l'obligation qu'il avoit à ſon frère, des favorables eſpérances par leſquelles Erigone lui avoit redonné la vie, l'intéreſſoit tellement à ſa guériſon, qu'il y en avoit peu qui en paruſſent plus inquiets que lui. Ce n'eſt pas que cette belle veuve ſe fût encore tout à fait rendue; ſa vertu entretenoit toujours quelques reſtes de ſon ſcrupule, & il lui en demeuroit encore aſſez pour différer le bonheur d'Eléandre, mais qui n'étoient pas ſuffiſans pour détruire l'eſpérance qui le faiſoit vivre. Enfin il n'y avoit point de perſonnes conſidérables dans Tempé, qui ne fiſſent éclater par quelques marques, l'eſtime qu'ils avoient conçue pour Tarſis. Auſſi les Dieux prirent-ils un ſoin particulier d'une vie à laquelle il ſembloit que celle de tant de perſonnes fût attachée, & il ſe paſſa peu de jours ſans que l'on s'apperçût d'un grand amendement en ſon mal.

Dès que Télamon le vit en meilleur état, il

jugea qu'il ne ſeroit pas de la bienſéance de recevoir toujours les civilités d'Agamée, ſans lui avoir encore rendu de viſite : c'eſt ce qui le détermina un jour à partir de grand matin, pour l'aller voir, & ne le pas manquer chez lui. Son chemin le portoit ſur le rivage de la mer ; & il y arrivoit à peine, que jetant ſa vue ſur le golphe, elle fut attirée, & même éblouie par une aventure brillante. Il apperçut un navire, qui dans ſa petiteſſe, ſurpaſſoit le prix des plus grands. Il étoit peint par les meilleurs maîtres, & ſi chargé d'ornemens & de filets d'or, que leur éclat effaçoit en quelque ſorte le mérite de la peinture. Les mâts étoient dorés, comme le reſte ; les voiles d'un fin lin, teint en pourpre, & tous les cordages tiſſus d'or, & d'une ſoie de même couleur que les voiles. Au haut du mât principal, il y avoit un pavillon d'étoffe de ſoie blanche, bordé d'une frange d'or ; au milieu duquel ces mots paroiſſoient écrits en langue Phrygienne, & en lettres d'or :

L'amour eſt mon pilote ; obéiſſez Neptune.

Ce Dieu ne paroiſſoit pourtant pas avoir eu de grands égards pour la deviſe, ni beaucoup de reſpect pour le vaiſſeau. Les voiles en étoient rompues, auſſi bien qu'une partie des cordages, & il étoit à demi couché ſur le côté. Mais ce qui arrêta principalement la vue de Télamon,

fut un jeune inconnu, qui parut ſur le tillac, & qui tendant les bras vers un autre grand vaiſſeau qui étoit plus loin à la rade, s'efforçoit par ſes cris d'attirer quelqu'un à ſon ſecours. C'étoit inutilement; car ce vaiſſeau étoit trop éloigné & les flots de la mer, qui étoit fort agitée, faiſoient tant de bruit, qu'on ne pouvoit pas l'entendre.

Mais il n'étoit pas ſi loin du rivage, que Télamon ne l'entendît, & ne reconnût même qu'il étoit armé de toutes piéces, mais d'armes ſi belles & ſi riches, qu'il ſembloit moins armé pour ſa propre défenſe, que pour être l'ornement de quelque Fête ſuperbe. L'armure étoit d'un argent doré, où une infinité de pierreries de différentes couleurs, étaloient à l'envi l'avantage qu'elles ont ſur le plus précieux des métaux. L'armet étoit enrichi de pierreries, & orné de quantité de plumes de couleur de feu. Le peu qu'il paroiſſoit d'étoffe, étoit couvert d'une broderie d'or, dont une partie ſe cachoit ſous des perles & des diamans de grand prix. Télamon ne pouvoit pas de ſi loin diſcerner exactement toutes ces choſes: mais il en vit aſſez pour juger que ce ne devoit pas être là une perſonne médiocre; & ſa compaſſion naturelle ſe joignant à cette conſidération, il ſauta ſans héſiter dans la première barque qu'il rencontra, & courut au ſecours de cet inconnu. Il fut plus ſurpris de ſa vûe, qu'il ne l'avoit été de ſon équipage

Rien ne lui avoit encore paru ſi beau, & l'on n'auroit pû peindre l'amour ſous un viſage plus charmant. Quoique la fatigue eût diminué l'éclat de ſon teint, il avoit pourtant toute la blancheur & toute la délicateſſe dont les Poëtes nous parlent en décrivant la perſonne de Vénus.

Télamon l'ayant joint, le jeune inconnu ſauta dans la barque, ſuivi d'un ſeul homme qui lui reſtoit, & rendit grâces au paſteur, du ſecours qu'il lui préſentoit. C'étoit un ſecours venu bien à propos: car ils n'étoient pas à une demie ſtade de ce petit bâtiment, qu'une vague acheva de le renverſer, & le fit diſparoître à l'inſtant.

Après qu'ils eurent gagné la terre, l'inconnu demanda à Télamon le nom du pays où il ſe trouvoit; & ſans lui donner le temps de répondre: Ou je me trompe, lui dit-il, ou je vous ai vu quelque part. Seigneur, répondit Télamon, je n'ai encore oſé vous découvrir ma penſée: mais je ſuis moi-même fort trompé, ſi vous n'êtes pas le roi de Lesbos. Et où pouvez-vous m'avoir vu, reprit l'inconnu? Seigneur, répliqua Télamon, je crois avoir eu l'honneur de ſervir ſous le feu roi votre père, & d'avoir porté les armes avec vous au ſiége de Mitylene. Le prince le regardant alors plus fixement: O Dieux! s'écria-t-il; ne ſeriez-vous point l'un de ces deux vaillans hommes, qui s'y ſignalèrent ſi dignement, qui montèrent les premiers à la breche, & qui furent la cauſe que nous reprîmes

la ville? Cette action, Seigneur, repartit modeſtement Télamon, ne mérite pas qu'un grand roi comme vous, en conſerve ſi long-temps le ſouvenir; & nous en reçûmes des louanges de la bouche du feu roi, beaucoup au deſſus de tout ce que nous en devions attendre. Le roi l'embraſſant alors: O Télamon, continua-t-il, (car jamais ce nom ne ſortira de ma mémoire,) je vois bien que les Dieux ne m'ont pas encore tout à fait abandonné, puiſqu'ils me font tomber entre vos mains. Qu'eſt devenu votre frère, dont vous ne me parlez point? Télamon lui rendit compte du pitoyable état où il étoit, & le Prince y fut ſenſible au dernier point. Mais, Seigneur, pourſuivit le berger, oſerois-je vous demander une choſe bien plus importante? & par quel malheur, ou plutôt par quelle bonne fortune pour moi, les Dieux me favoriſent de cette heureuſe rencontre? & me refuſerez-vous l'offre que je prends la liberté de vous faire de ma maiſon? Le roi l'accepta de bon cœur. La dure néceſſité où le réduiſoit ſa diſgrâce, lui auroit fait agréer toute autre retraite; & l'amitié qu'il avoit pour ce nouvel hôte, lui rendoit celle-ci charmante. Le prenant donc ſous le bras, ils tournèrent leurs pas vers Cénome, dont Télamon fut ainſi obligé de reprendre le chemin, ſans achever ſa viſite chez Agamée.

Vous voyez, lui dit le prince en marchant, un roi chaſſé de ſes États par ſes ſujets, battu

de la mer, & perſécuté à un point, que la terre & les eaux refuſent aujourd'hui, comme de concert, à me fournir un lieu de ſûreté. Je ne prétends vous rien céler de mes malheurs; & quand vous le voudrez, je vous en ferai le récit plus au long. Mais je dois vous dire que je me trouve dans une contrée dangereuſe pour moi. J'apprends que je ſuis à Tempé, dont Alcime eſt le gouverneur; vous ſavez que je n'ai point de plus mortel ennemi; & ſi je n'avois en vous toute la confiance que vous méritez, je ne me tiendrois pas en ſûreté dans votre propre maiſon. Télamon l'aſſura de ſa part, de toute la fidélité qu'il auroit pû ſouhaiter dans le plus obéiſſant de ſes ſujets.

Il falloit traverſer un coin de cette forêt, qui depuis le ſommet du mont Olympe qu'elle couvre preſque entier, s'étend d'un côté juſques à Gonnes, & de l'autre juſqu'au rivage de la mer. A peine y étoient-ils, qu'ils furent frappés d'une voix plaintive, qu'ils entendirent aſſez proche d'eux. Ils avancèrent au bruit, & ils apperçurent une jeune inconnue, aſſiſe au pied d'un arbre, appuyant une main ſur l'eſtomach, pour arrêter le ſang qui ſortoit à gros bouillons de ſa bleſſure, & tenant de l'autre une épée toute ſanglante. Il y avoit huit hommes étendus morts à ſes côtés, & il paroiſſoit bien qu'il y en avoit là de tués de ſa main. Le roi & le berger furent d'autant plus touchés de cette vue,

que la perſonne étoit d'une taille & d'une beauté exquiſes. Elle étoit dans un équipage à peu près d'Amazone. Une noble fierté paroiſſoit dans ſes yeux ; & ſa douleur n'ôtoit rien à la majeſté qui brilloit en elle. Le jeune roi, par je ne ſais quel inſtinct, fut ému à cet aſpect, & ſa propre diſgrâce ne l'empêcha pas de s'intéreſſer extrêmement à celle de cette étrangère. Ils s'approchèrent, pour lui demander qui l'avoit miſe en cet état? Mais les forces qui lui manquèrent en ce moment, ne lui permirent pas de répondre ; & tout ce que Télamon put faire, fut d'aller demander du ſecours dans une maiſon voiſine, pour l'aider à la faire porter chez lui. Sa maiſon compoſée de deux corps de logis, étoit aſſez ſpacieuſe, pour placer le roi dans un appartement commode, & pour en donner un autre à cette belle perſonne. Le prince accablé de fatigue, avoit beſoin de repos ; & la jeune inconnue ne pouvoit pas ſans danger, demeurer longtemps ſans le ſecours d'un chirurgien. Télamon pourvut à tout, & ſe donna tous les mouvemens néceſſaires.

Il courut enſuite vers Tarſis, pour ſavoir en quel état il ſe trouvoit, & pour lui faire part de ces deux dernières rencontres : mais ce berger, qu'on avoit arraché, pour ainſi dire, malgré lui des bras de la mort, n'étoit guères en état de prendre part à des nouvelles. Il s'étoit mis ſi fort dans l'eſprit la mort de ſa bergère, qu'il ne pou-

presque en douter; & ſi à force de prières, on lui avoit ôté la réſolution d'attenter ſur ſa vie, il conſervoit toujonrs le deſir de la perdre.

Philiſte qui étoit dans ſa chambre, fit ſigne à ſon mari de marcher doucement, de peur d'éveiller ſon frère, qu'elle jugeoit être endormi. Ils l'entendirent alors ſe plaindre; ils crurent qu'il s'éveilloit, & ils s'approchèrent de ſon lit. Télamon entr'ouvrit le rideau, & il reconnut qu'il dormoit : mais il remarqua qu'il avoit le viſage couvert de larmes, qui avoient trouvé paſſage ſous ſes paupières; & cela leur faiſant juger qu'il ne s'étoit plaint qn'en rêvant, ils furent infiniment touchés d'une diſgrâce qui le tourmentoit au milieu même de ſon repos. Ils l'entendirent enſuite parler; & ayant prêté l'oreille, ils ouirent ces mots: ah, cruelle Zélie! que cette vertu nous a coûté cher à tous les deux! Un moment après, reprenant la parole: Zélie, Zélie, Zélie! s'écria-t-il, & ils virent qu'il s'agitoit dans ſon lit. Télamon jugea à propos de l'éveiller, pour lui épargner des idées ſi triſtes.

Tarſis parut étonné en s'éveillant, comme s'il fût revenu d'un autre monde, & il pouſſa pluſieurs ſoupirs. Mon cher frère, lui dit Télamon, j'ai cru bien faire d'interrompre un ſommeil qui vous tourmentoit plus que des veilles. Ah! mon frère! répondit Tarſis, en tournant triſtement les yeux vers lui, je ne puis vous dire ce

qui dorénavant me conviendra le plus, de veiller ou de dormir, & ce qui doit le plus m'affliger, de la vérité ou des ſonges. Télamon qui ne cherchoit que les moyens de le détourner de ſes douloureuſes penſées, par des nouvelles intéreſſantes, ne manqua pas de lui conter les rencontres qu'il venoit de faire du roi de Lesbos & de l'inconnue.

Elles méritoient ſans doute la curioſité de ces illuſtres bergers. Ce vaiſſeau magnifique, cet habillement riche & pompeux, où Télamon avoit vu le roi de Lesbos, ſembloient ne convenir en rien au déplorable état d'un roi chaſſé de ſon royaume. Il n'étoit pas plus aiſé de deviner qui pouvoit être cette inconnue, trouvée en un auſſi ſurprenant équipage, environnée d'un tas de morts, & qui ne paroiſſoit pas avoir une deſtinée beaucoup plus heureuſe. Auſſi Télamon fut-il aſſez long-temps à raiſonner là-deſſus à côté de Tarſis : mais celui-ci avoit bien d'autres penſées dans l'eſprit ; & comme les perſonnes vraiment affligées, ne donnent d'attention qu'à leur mal, il ſupportoit avec chagrin tout ce qui pouvoit l'en détourner, & ſe trouvoit gêné de tout ce qu'on penſoit faire pour le divertir. Ainſi loin de prendre garde aux raiſonnemens de Télamon, il ne s'étudioit qu'à s'affliger ; ou s'il faiſoit quelque reflexion à ce que lui avoit dit ſon frère, c'étoit pour admirer combien de choſes extraordinaires étoient arri-

vées à Tempé depuis la perte de Zélie, & pour ſe dire que les Dieux, ainſi qu'ils en uſent dans les plus grands malheurs, avoient comme pris plaiſir de ſignaler le ſien par des événemens qui tenoient du prodige.

On vint alors avertir Télamon que des étrangers le demandoient. C'étoit trois hommes, qui lui parurent gens de guerre, & dont le plus âgé lui dit avec de vrais témoignages de douleur, qu'ils venoient d'apprendre qu'on avoit apporté chez lui une jeune dame bleſſée; qu'ils avoient l'honneur d'être à elle, & qu'ils le prioient de permettre qu'ils la viſſent. Télamon qui ne les connoiſſoit point, leur fit les queſtions que la prudence l'obligeoit de faire, avant que de leur rien confier; & il tâcha même de ſavoir d'eux qui elle étoit: mais ils lui repréſentèrent qu'ils ne pouvoient la lui nommer ſans ſon agrément; & que tout ce qu'ils étoient en droit de lui apprendre, c'eſt qu'elle étoit arrivée la nuit précédente, dans un vaiſſeau qui étoit actuellement à la rade, vers l'embouchure du fleuve, & que Télamon jugea être celui-là même qu'il y avoit vu. Il les ſatisfit, en envoyant vers la jeune inconnue, pour lui demander là-deſſus ſes intentions. Quoiqu'il n'y eut pas long-tems qu'elle étoit revenue de ſon évanouiſſement, elle ordonna qu'on les fit entrer: & leur ayant donné quelques ordres, avec autant de préſence d'eſprit, que ſi elle eût été en parfaite

ſanté, elle en renvoya deux au vaiſſeau, & retint le troiſième pour la ſervir.

Télamon jugeant de ſa qualité, par le reſpect de ces trois perſonnes, il avoit une extrême curioſité d'être inſtruit de ſon état : mais quelque droit que ſemblât lui donner pour cet éclairciſſement la retraite qu'il lui préſentoit ſi généreuſement, il en renferma le deſir en lui-même, & ſe contenta pour le moment, de ce qui lui fut dit par ce domeſtique, que c'étoit une dame étrangère, que la tempête avoit jetée dans le golphe; & qui étant deſcendue à terre pour ſe délaſſer, avoit été attaquée par des voleurs, qui l'avoient miſe en l'état où il l'avoit vue.

Fin du premier volume.

520384